

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Le Coq rouge, tome 1 (n°1-11), Bruxelles, Mai 1895 – Mars-Avril 1896.

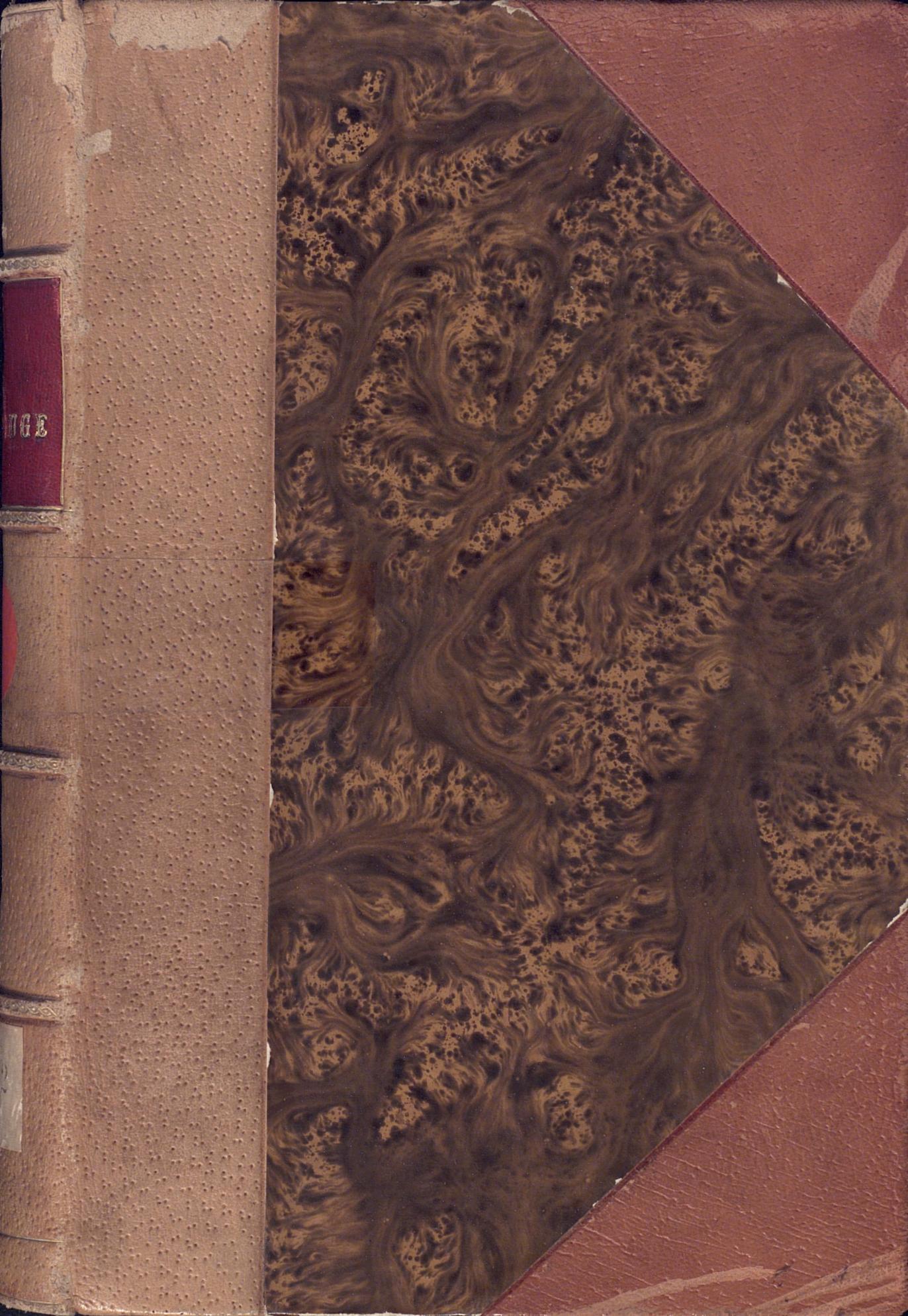
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



PAGE





52372

52372

N° I

MAI 1895

1^{re} ANNÉE



Le Coq rouge
Revue littéraire

Le Coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS



Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE .	8 FRANCS.
ÉTRANGER.	10 »
Édition sur papier de Hollande Van Gelder	(BELGIQUE 20 »
	(ÉTRANGER 25 »

Ce numéro un franc



Comité de Rédaction :

LOUIS DELATTRE — EUGÈNE DEMOLDER — GEORGES EEKHOUD
— HUBERT KRAINS — MAURICE MAETERLINCK — FRANCIS
NAUTET — EMILE VERHAEREN.



Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration,
demandes d'échange, s'adresser aux secrétaires de rédaction :

Auguste Biernaux, 25, rue du Collège
Sander Pierron, 16, rue Vanderkinderen.



La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du
numéro, soit le 1^{er} de chaque mois,



Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser
à M. Longfils, 6, Montagne-aux-herbes potagères.



Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.



Le Coq rouge

Le Coq rouge

Première Année

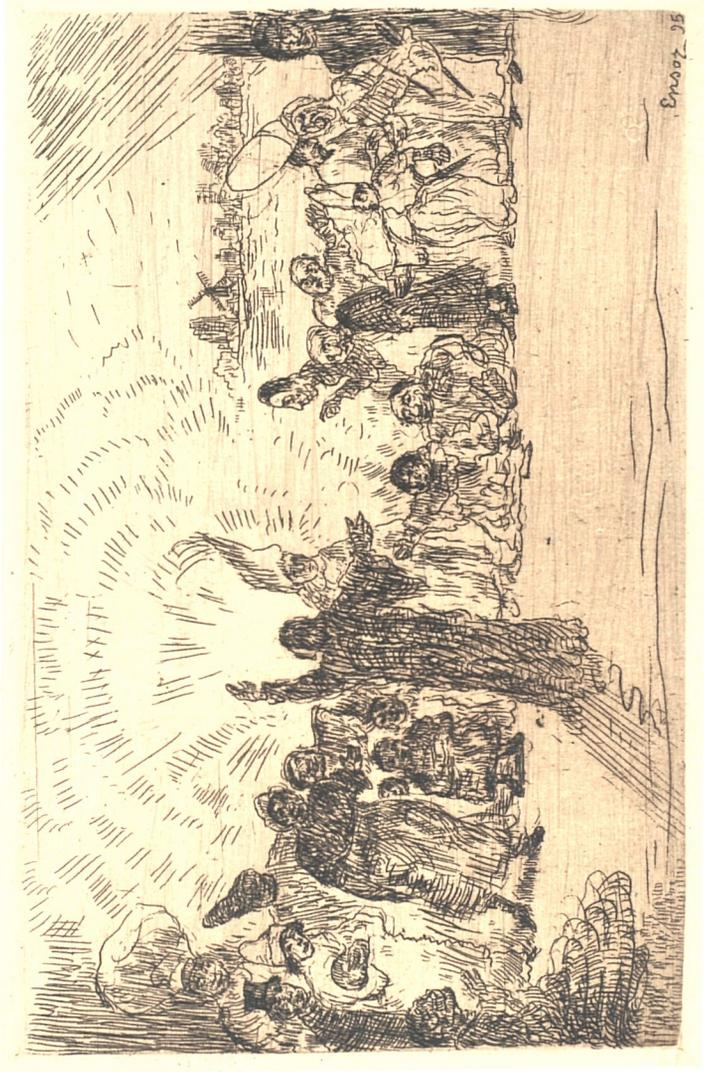
MAI 1895 — AVRIL 1896



BRUXELLES

IMPRIMERIE XAVIER HAVERMANS

24-48, GALERIE DU COMMERCE



Enoch 15



Le Coq rouge



N fondant cette revue, notre but principal a été de concentrer en un faisceau les forces littéraires éparpillées dans un grand nombre de périodiques.

Nous voulons permettre ainsi, à des écrivains de talents variés et d'orientation esthétique ou philosophique différente, mais qui éprouvent l'un pour l'autre une sincère et loyale estime, de

se rencontrer sur un terrain commun et d'y faire œuvre d'art et de beauté, chacun en toute indépendance, en toute spontanéité, sans préoccupation de forme, de canon et de dogme, sans souci des petites chapelles et des courtes échelles qui s'érigent et se dressent autour d'eux.

Au lieu de provoquer de stériles et byzantines discussions théoriques quant à la supériorité de tel moyen d'expression sur tel autre, au lieu d'établir des clans et des distinctions entre artistes conservateurs et artistes révolutionnaires, entre parnassiens et verslibristes, entre Flamands et Wallons, Latins et Germains, au lieu d'excommunier en bloc les partisans d'une forme d'art au profit de ceux d'un autre mode, au lieu surtout de s'attarder, et, disons le mot, de se dégrader en polémiques personnelles, en attrapades de journalistes

pour le grand plaisir des badauds, des ratés et des brouillons, querelles de plume qui, si elles n'ont jamais converti personne, ont fait gaspiller bien du talent et ont ruiné plus d'un caractère d'artiste; — le *Coq Rouge* réunira toutes ses forces, condensera son ardeur et son énergie pour batailler ferme, pour lutter à vigoureux coups de bec, contre les ennemis de toute littérature, les mondains, les bas-bleus et les rastaquouères de lettres, les bureaux de l'administration des beaux-arts, le journalisme opportuniste et vénal, qui a la haine du livre comme le bâtard nourrit l'exécration de l'enfant légitime, contre les législateurs « vivant de bonne soupe et non de beau langage », sans épargner la Cour, qui nous paraît indubitablement flatter la torpeur cérébrale de la nation et fournir au pays le plus bel exemple d'indifférence en matière littéraire que l'on puisse imaginer, cette Cour digne de symboliser la crasse intellectuelle, *le belgeoisisme*, et qui se constitue en mécène de harpistes et en protectrice de goujats virtuoses de la bicyclette !

Au lieu de nous chamailler entre artistes et de vouloir, par des arguments autres que nos livres, les seules preuves de vitalité et d'existence, prétendre à une suprématie quelconque sur nos pairs et nos féaux, au lieu de proclamer l'hégémonie d'une province littéraire à l'exclusion des autres, nous nous retournerons contre la masse, contre la racaille, et surtout contre le philistinisme et le snobisme des classes à prétentions lettrées. Pour nous, le moindre artiste sera toujours préférable à n'importe quel amateur. Et jamais nous n'humilierons un des nôtres au profit de cette galerie de complaisants et de flatteurs, mouches du coche ou parasites, aussi félons que frelons, qu'on voit toujours se former autour des essaims de véritables artistes !

Serrons les rangs, hauts les cœurs, pour empêcher les faux lettrés, les dillettanti sans flamme et sans foi, de s'introduire dans notre pailler de ferveur et d'enthousiasme et de nous inculquer le doute, le scepticisme, la méfiance, la ruse, le dénigrement, l'envie, la lâcheté, toutes ces pestes de l'âme !

Et en avant pour le bon combat loyal et implacable !

Et chante, claironne sans relâche, ô fulgurant coq rouge, pour dénoncer les iniquités, les crimes de lèse-littérature des gaillards chargés d'encourager et d'honorer les lettres dans ce fangeux et matériel royaume ! Claironne, ô bon coq, clame ton indignation au spectacle du régime de proscription, d'ostracisme, de torture et d'agonie morale dans lequel l'écrivain est maintenu par

cette canarilla de cancre d'université, de créatures de ministres, de politiciens et d'agents électoraux, par cette gent bassement gouailleuse et dénigreuse, par ces perpétuels ricaneurs, émanation officielle de cet esprit de ravalement trivial et de « zwanze » charcutière qui fit vomir Baudelaire lorsqu'il subit l'exil dans notre pays !

Et dédaigne surtout de te commettre avec ces piteux plaisantins et ces bouffons de lettres, ces transfuges de l'art, devenus les alliés, les suppôts de la foule contre les exceptionnels ; oui, méprise ces complices des journaloux aux flueurs noires qui voudraient assimiler leurs chroniques pertes d'encre à l'enfantement des beaux livres !

Allons, beau coq de combat, promène tes ailes de feu, tes ailes à la fois lumineuses et incendiaires, dans les oubliettes cléricales ou doctrinaires, dans les *in pace* d'une censure occulte. Révèle ces attentats sournois, ces exécutions dans l'ombre, ces persécutions ténébreuses dont sont victimes les artistes farouches et isolés, les promoteurs d'un art bellement patrial et anti-patriotard !

Et encore, ne te laisse point leurrer par des exhortations à la résignation et des promesses de justice posthume ! La façon dont est comprise cette réparation est plutôt un opprobre de plus infligé à la littérature ! Assez de martyrs ! Assez de larmes de crocodile répandues sur les De Coster et autres grands méconnus ! Soyons jaloux de nos sublimes ancêtres. Ayons la pudeur de nos adorations ! De grâce, ne nous prêtons plus à ce rôle de croque-morts ou d'embaumeurs de victimes, n'exhumons point les mânes des maîtres bien aimés pour les rendre aux hyènes !

Soyons nous mêmes dignes de vivre, voulons la vie, occupons nous des vivants, luttons pour nos féaux, épargnons autant que possible à ceux qui viennent après nous les tribulations subies, soutenons carrément les méritants, les apporteurs de neuf, les artistes des temps nouveaux ! Tout le reste est politique et civisme et ne sert qu'à faire décorer des bourgmestres, des barnums et des fonctionnaires !

C'est bien d'élever des statues aux morts, c'est mieux d'assurer l'indépendance, et surtout le moyen de réaliser leur œuvre, aux écrivains vivants !

*
* * *

Hardi, *le Coq Rouge* !

Claironne donc tes hallalis les plus triomphaux au profit des beaux

poètes et des prosateurs non conformes, les artistes qui ne pensent et qui n'écrivent pas comme la masse des électeurs et des contribuables !

Chante clair et ferme !

Va, tisonne de tes éperons les incendies salutaires où se consumeront les élucubrations des imitateurs, des pasticheurs et des parasites ! Pousse droit aux écrivains qui t'apportent un frisson nouveau, ou ne fut-ce qu'une parole, un geste, un regard, un accent non encore rencontré ! Et proclame cet infime nouveau-venu, ce chétif inspiré ou cet inventeur candide plus grand que les plus habiles décalqueurs et démarqueurs des œuvres absolues et définitives !

Car, si par les noms de ses collaborateurs, par la composition de ses sommaires, la revue du *Coq Rouge* se montrera largement éclectique, c'est-à-dire qu'elle ne conspuera point Rubens sous prétexte de vénérer le Vinci et Rembrandt, ou qu'elle ne blasphèmera point Racine par idolatrie pour Shakespeare, il va sans dire que ses préférences iront, vers les interprétations nouvelles de l'âme, vers les fraîches poussées de la sève et du sang, vers la continuelle vie, vers l'Avenir inépuisablement inspirateur.

Le Coq Rouge fera aussi bon marché des guitares romantiques que des incongruités naturalistes et il enverra les accessoires symbolistes et ésotériques, la ferblanterie astrale, rejoindre, dans la fournaise sainement vandaliennne, la cavalcade des lieux communs classiques !

Donc, foin des roublards, et des exclusifs virtuoses ! Plutôt mille fois, alors, la candeur et la gaucherie, mais la virginité verbale et émotionnelle du débutant !

Le Coq Rouge s'insurgera en toute occasion, à grands coups de tocsin, à déchaînements de flammes, au nom de la Vie et pour l'Art libre, contre la Doctrine.

D'accord avec tout artiste sincère, à quelque procédé qu'il se rallie, et quelque soit son tempérament, son idéal, son crédo, le *Coq Rouge* méprisera chez ce même artiste toute tendance au mandarinat, toute ambition d'unifier et d'arrêter, de fixer immuablement les moyens d'expression artistique.

Jouant des ailes comme d'un soufflet auxiliaire des ardents marqueteurs du Verbe ; éperonnant, attisant la fournaise à violents coups d'ergot, prolongeant sa crête turbulente en cordillères volcaniques, le *Coq Rouge*, domine le bûcher où s'entassent les préjugés, les conventions, les rengaines, les clichés, les poncifs, les morales

sordides, les vertus rances, tous les instruments et les moyens de servitude et d'abjection.

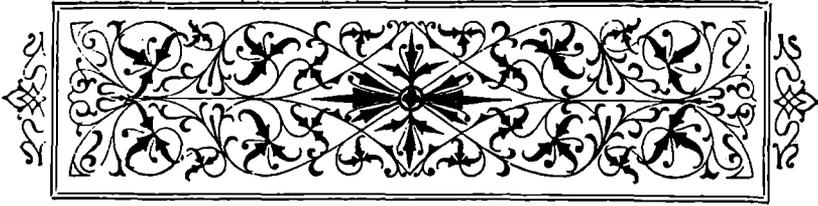
Avec toutes ces ruines opaques et massives, il fait de la chaleur et de la lumière, du cœur et de l'esprit, de l'amour et de l'art !

Voyez, le joyeux incendie aux flammes crépitantes, prévaut contre les ténèbres et chasse les fumées philistines; le coq fulgurant et triomphal se rit des convulsions épileptiques de la grenouillère troublée dans sa croupissante digestion; les boues, la bave, le protoplasme, la mucilage de la mare paludéenne ne parviendront pas plus à éteindre la fournaise purifiante, que les coassements des batraciens ne réussiront à étouffer le cocorico matinal et printanier, le cocorico des aurores nouvelles !

Le *Coq Rouge*, annonciateur du soleil, projette et darde les rayons flamboyants de son plumage vers l'orient empourpré, pour les confondre éperdûment, avec les féconds recommencements de l'Eternelle Lumière !

LE COMITÉ.





Discours en face de la Nuit

*Parce que c'est le soir et que mes pieds sont nus
D'avoir marchés si loin et d'être revenus,
Je parlerai debout et du fond de mon songe,
Comme quelqu'un qui n'est plus là et se resonge
En soi-même, non point ce qu'il n'a pas été
Au fantôme de chair que sa vie a hanté,
Mais ainsi qu'il fut tel en soi devant soi seul :
Je parlerai dans l'attitude du linceul
Que tisse le passé autour de la stature
Du passant funéraire et hautain sous sa bure
Où se mêlent les fils du Temps et de la Nuit ;
Je parlerai, étant, à cette heure, celui
Devant qui le Silence a haussé son miroir
Et que la Solitude orne du manteau noir.*

*O magnifique et sépulcral, voici le seuil
Dominateur et les trois marches de l'orgueil
Qui sont de bronze, de basalte et de porphyre,
Là, taciturne avec le geste de se dire,
Mon Destin se retourne en face du passé,
Vers l'ombre où, dans l'écho, mon pas s'est effacé
Comme aux herbes des prés, comme au sable des plaines,
Avec l'aube qui rit aux larmes des fontaines,
Avec le soir qui pleure au rire des ruisseaux !*

*Je suis celui qui jette une pierre dans l'eau,
Je suis celui qui parle au bout de l'avenue ;
Je peux cueillir, enfin digne de mes mains nues,
La fleur d'or qui disjoint les dalles du silence ;
Et n'ayant plus l'épée et n'ayant plus la lance
Ni l'arc courbe ou la flèche droite, ni le cri
Qui, dans la forêt sombre et le bois où fleurit
A coté de la ronce, hélas ! la rose en sang,
Suscitent sous les pas dangereux du passant
Le froncement du muscle ou l'horreur de la face,
N'ayant plus que la voix mélancolique et basse
De quelqu'un qui n'est plus là-bas, mais se souvient
Du pays monstrueux et morne d'où il vient,
Je parlerai debout en face du passé,
Et dans son ombre grave et lourde où s'est tassé
L'aspect enfin des lieux par où s'en vint mon âme,
J'éveillerai les yeux de braises et de flammes
Qui luisent tout au fond de sa tragique nuit
Et dont le reflet mort sur mes songes a lui
Jusqu'à ce que la pluie eût lavé ma mémoire
A travers qui courut le vent expiatoire.
Et je verrai peut-être encor, dans la forêt
Qui, faite de ténèbre et de rêve, apparaît
En chacun au déclin de chaque crépuscule,
Le Centaure cabré qui hennit et recule
Devant l'Hydre irascible au flair de ses naseaux,
Parmi la boue obèse et les sveltes roseaux
Que cassent, pour les joindre en flûtes maléfiques
Où s'échange, répond, alterne et se réplique
Une voix qui ricane à la voix qui glapit,
Le Satyre équivoque et le Faune accroupi.*

*Non pas ! de ma hautaine et solitaire emphase
Pourquoi troubler encor la honte de la vase
Que ma tristesse sèche en les ternes marais ?
Pourquoi provoquer l'ombre et l'antique forêt
A faire vers mes pieds ramper la basse ordure
Du bestiaire où mon passé se configure
En emblèmes, hélas ! qui, par la griffe et l'aile,
Montrent obscurément que ma vie était telle*

*Et, par l'ongle et le croc, le sabot et la dent,
Attestent mon désir avoir été pendant
Des jours, hélas ! des nuits, hélas ! avoir été
Leur semblable de ruse ou de stupidité.*

*Vous viendriez du fond des antres, à mon seuil,
Que vous vous butteriez aux marches de l'orgueil
Où je songe du haut de moi-même, ce soir;
Je ne sais même pas si je pourrais vous voir
Mordre ou lécher, écumes, larves, ô décombres !
Le pan de mon manteau ou le bout de mon ombre,
Car voici qu'une étoile à l'occident a lui
Et vous tous n'êtes déjà plus que de la Nuit.*

*La porte va rouler sur les doubles gonds d'or,
Et fermer son sommeil de bronze qui s'endort
Sur celui qui voulait parler et qui s'est tu
A jamais parce que le songe l'a vêtu
D'un manteau de silence et de la robe noire
De l'oubli dont le pli fatidique le moire
D'un reflet d'au delà du Styx et du Léthé,
Parce qu'il n'est plus rien de ce qu'il a été.*

*Accueille donc, ô Mort, la palme que j'apporte
Et puisses-tu sculpter au fronton de la porte
Un masque bestial qui ne s'ouvrira pas,
Ni de ses lèvres mornes ni de ses yeux las,
Et où viendront hennir longuement, face à face,
Un à un, anxieux du masque qui s'efface,
Du masque fraternel qui les trouble aujourd'hui,
Les Centaures cabrés en fuite dans la Nuit !*

HENRI DE RÉGNIER





HISTOIRE DES TROIS PETITS ENFANTS DE FONTAINE TUÉS ET MIS AU SALOIR, QUE SAINT NICOLAS RES- SUSCITA.

Il y avait, par un jeudi du plein été, trois petits enfants si fatigués d'avoir joué à la marelle au préau de l'église, qu'ils s'étaient couchés sur l'escalier de la maison Drienne, du côté de l'ombre. La pierre bleue du seuil était finement polie et creusée par les pas ; et dans le corridor, entre les portes ouvertes, courait une fraîcheur agréable.

Ces enfants étaient roses de la grande chaleur ; ils avaient dévêtu leurs jaquettes de coutil bleu et les portaient roulées sur le bras ; une bretelle de drap tenait leurs culottes ; leurs chemises, en baillant à la fente du col, montraient, sous le cercle brun de leurs cous hâlés, la peau laiteuse de leurs épaules, de ces épaules d'enfants étroites et tombantes comme des mains jointes qui demandent protection.

Leurs paupières s'étant peu à peu fermées et leurs têtes affaissées sur le camarade voisin, ils dormaient en souriant.

Au fond de la maison, dans le cadre de la porte et sur le fond de verdure du jardin ensoleillé, on voyait Drienne la lavandière au travail. Elle aiguayait du linge, en un cuveau, en agitant les pièces et les tordant. L'eau en dégouttait bruyamment et pour les serrer plus fort, Drienne pinçait les lèvres. Son teint était animé, son chignon tombait dans sa nuque. Elle faisait claquer la toile en la détordant,

puis la tassait dans des mannes d'osier blanc. De-ci de-là, les sabots claquaient, tandis que le robinet de la fontaine coulait en fredonnant.

La lavandière aperçut les petits sommeillant sur l'escalier, et elle s'approcha pour mieux les voir, en marchant silencieusement. A mesure qu'elle avançait, son visage rouge s'éclairait encore, et quoiqu'elle eût les mains pleines de linge, les trouvant si jolis, elle voulut les caresser. Mais ses doigts froids et mouillés les éveillèrent et ils dirent :

« Ah ! Ah ! Drienne ! »

Et justement, le Bailly parut avec son attelage, au haut de la rue qui vient de sa ferme.

Le long chariot vide à ridellès résonnait et faisait tapage et les chaînes, à la descente, frottaient le pavé. Les chevaux étaient caparaçonnés de filets à bordure de laine bleue tordue en flocons, qui les garantissaient des mouches voraces et inlassables. Les deux juments timonnières se penchaient en dehors en tirant par devers elles sur leurs colliers ; les trois clampins de volée laissaient flotter les traits avec l'air d'aller pour leur plaisir.

Le fermier allonge le pas dans la pente. Son visage est empourpré. Son sarreau vole en arrière ; il fait claquer son fouet et tire fermement sur le paquet de guides de chanvre. Il va à Leernes charger la deuxième charretée. Le blé est mur et séché à plaisir. L'avoine aussi sera bientôt à point ; il la vendra joliment bien, car elle est réussie. Bonne moisson !... « Ah ! Dia ! Dia ! » crie le fermier et tout le préau retentit du bruit de l'attelage.

Les trois petits enfants se levèrent, leurs yeux luisaient et leurs dents riaient. Ils se mirent à sauter comme si passait la musique avec les tambours ronflant. Le plus grand s'élança audacieusement dans l'arrière de la voiture ; le deuxième se suspendit à la tringle du frein ; le plus petit saisit, le malin, un bout du combleau qui pendait. En le serrant, il se laissait traîner sur le sol, se relevait et bondissait en avant, et recommençait son manège.

Les chevaux prirent une allure si rapide, que les maisons ne faisaient plus que passer sur les côtés de la route. Au carrefour une bande d'enfants aperçut les trois petits en leur amusante posture, et laissant leurs jeux, ils coururent pour les suivre. Mais ils ne surent les joindre, car le Bailly venait de cingler l'attelage ; et puis, je crois aussi que nos petits enfants devaient seulement être trois, là où ils

allaient. Les délaissés leur jetèrent des pierres et crièrent par dépit :
« Voiturier ! ahaïe ! on suit le char ! »

La côte de Leernes gravie, on la descendit, et bientôt apparut un beau champ entièrement fauché et plein d'une foule grouillant entre les cônes pointus des tas de gerbes. Il s'étendait jusqu'au pli d'une colline qui montait tout à coup verte et tavelée de maisonnettes rouges et blanches qui semblaient, dans le lointain, pousser des cris joyeux.

L'attelage qui longeait un ruisseau prit subitement son tournant, s'élança, et passant le fossé sur une dalle, tomba dans la terre molle du champ. L'on n'entendait plus que le doux craquement des éteules broyées dans les roues.

Des gerbes où ils dormaient, les valets sautèrent sur leurs pieds ; et les faneuses coiffées de chapeaux de joncs qui vanaient sur leurs joues de mouvantes mouchetures de soleil, levèrent de terre les rateaux fichés debout.

Nos petits enfants, près de ceux de leur village, gambadaient déjà et faisaient des cumulets. Ils poursuivaient les souris à longs museaux dégîtées sous les tas. Hé ! ils les poursuivaient, mais au moment de les atteindre, ils n'osaient les saisir ; et levant les mains à leurs épaules, ils se regardaient pour s'exciter à l'audace.

Ils furent bientôt se mêler aux glaneuses. C'étaient des femmes de ce village-ci, et ils ne les connaissaient point. Elles se hâtaient sans lever la tête, pour suivre la ligne des faneuses qui, sur les places déblavées par les chargeurs, ratissaient le plus gros pour le fermier.

Ils trouvèrent quelques épis encore ; et ils les réunirent en touffes qui ressemblaient à leurs blanches têtes hirsutes sur le col des tiges resserrées en leurs mains. Ils s'arrêtèrent au bord du ruisselet, tandis que le char, les valets et les femmes, continuant leur tâche, s'enfonçaient doucement au loin, vers la fin. Ils écrasaient les épis cossus et côtelés, les broyaient, soufflaient les bales et happaient les beaux grains roux dans leurs paumes. Jusqu'à en faire des boules élastiques, ils les mâchaient, longuement, en les étirant et découvrant leurs dents menues, et piquetées de noir à cause de toutes les sucreries de chez Berthine des Roquettes qu'ils avaient croquées.

Le soleil entra dans les arbres de la colline ; un doux bruit s'éleva de l'eau qui coulait lentement jusqu'à l'anse verte de cresson et d'algues à feuilles rondes puis, preste, franchissait la grosse pierre et filait en caquetant, guillerette comme un cochet content de soi. Le plus petit, pour voir, mit son sabot dans l'eau ; et voilà le sabot filé, bondissant

comme un bateau, tournoyant, s'arrêtant et repartant toujours quand on allait le saisir. Les enfants le suivaient en criant et en mimant sur la berge toutes les péripéties du voyage. Ils l'attrapèrent très loin, près d'un pont ruiné où un paysan avait dressé, de branchages et d'herbes, un barrage pour aiguayer ses bêtes aux champs.

Les petits, se tournant, trouvèrent des collines qu'ils n'avaient jamais vues, et une route marchant entre deux haies qui sautaient et remontaient aux tressauts du terrain.

Par l'échancrure d'un val, ils reconnurent, tout au loin, la haute cheminée d'un charbonnage et les rangées d'arbres de la grand'route penchés par le vent d'ouest dans la posture de cavaliers au galop devant qui des flots blancs poudroyaient en roulant ; et en écoutant bien, il semblait qu'on entendit crier plaintivement : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Des trois petits, le plus grand dit :

« Nous sommes bien loin. Personne de l'école n'aura jamais été si loin que nous. Non, pas même Criquet qui va chercher au bois des écorces avec son père ; et il dit pourtant que c'est un si long voyage !

— Nous sommes comme des hommes, n'est-ce pas ? ajouta celui qui n'était pas tout à fait aussi grand. Et nous n'avons pas peur. »

Le plus petit, il ne dit rien, quoiqu'il fût fort heureux d'accompagner de si hardis voyageurs.

Sous un arbre qui étendait, comme des bras, ses branches sur le chemin, ils trouvèrent des pommes ; elles brillaient et semblaient posées sur les pierres par une main ; le jus en coulait aux côtitures saignantes ; elles étaient douces et un peu tièdes encore de la chaleur du jour. Ils les mangèrent ; puis ils se laissèrent rouler de haut en bas du talus. Dans les buissons, les oiseaux voletaient, cherchant leur abri pour la nuit ; et leurs ailes claquaient dans les feuilles. Une vache courait dans un champ en bondissant ; un enfant qui la poursuivait criait d'une voix éclatante. La haute charretée du fermier apparut lointaine et silencieuse comme une image, au moment où elle surmontait la dernière côte cachant Fontaine. Et tout à coup le soleil tomba derrière le ciel, semblable à une orange éclatante.

Le soir vint de son pas langoureux, vêtu de son manteau de velours moelleux et tiède. Il en caressait si délicatement nos petits enfants, qu'ils ne pensaient pas au logis.

Mais tandis que l'ombre s'épaississait, ils étaient assis dans les feuilles sèches, sous une haie. Au milieu des branches il faisait noir déjà ; le sol y était frais et les enfants en tiraient, à l'aveuglette, des

pervenches aux feuilles épaisses. Une poule les saisit un moment, une poule vagabonde qui se déjucha brusquement et passa sur leurs jambes en allongeant le cou et battant éperdument les ailes. Ils se remirent, mais ne se lâchèrent plus les mains qu'ils s'étaient prises.

Au loin, des volutes de brume violette et bleue vaguaient sur une prairie en s'étirant ; une traînée perlée suivait le pied de la haie car il n'y avait pas de vent.

Les petits enfants ne regardaient pas les étoiles, mais plutôt les lumières qui éclataient aux fenêtres des maisons dans les espaliers avant qu'on ne fût venu tirer les volets. Elles remuaient un peu, s'asseyaient et ne bougaient plus, douces et dorées.

Des raines marchaient avec lenteur sous les feuilles et les herbes bruissantes. Des crapauds se mirent à chanter ; sans doute, ils étaient sous la dalle d'un petit pont. Leurs voix avaient le timbre de lointaines clochettes de cristal, mates et sans écho, ou qui auraient battu dans du velours. C'est de cette douce et triste musique qu'ils appellent les crapaudes ; ils sont les cloches d'amour des nuits d'été.

Le cadet découvrit une trouée dans la haie. Il y attira les deux autres, et un à un ils y passèrent la tête. De l'autre côté, leurs visages touchaient de hautes herbes. En rabattant les touffes les plus proches, ils aperçurent une lumière qui brillait dans une maison toute voisine. Ils en furent effrayés comme de quelque chose qui se lève tout à coup près de vous ; et ils se regardèrent. Eux qui se croyaient si loin des gens, comme des sauvages véritables, voilà qu'il semblait qu'on les attendît là...

Ils pénétrèrent donc dans la prairie en rampant sur leurs genoux. La verdure était si haute qu'ils paraissaient y nager ; et les marguerites venaient plonger leurs regards pâles dans leurs yeux. En marchant, ils laissaient derrière eux un sillage du vert délicat de l'herbe foulée. Ils passèrent sous une barrière et se trouvèrent dans la cour où s'épanchait la lumière qu'ils avaient aperçue du chemin.

Un gros chien sortit de sa niche, au bruit qu'ils faisaient et sa chaîne racla le bois en sonnait. Mais il vit les trois enfants et pliant ses pattes de derrière en allongeant celles de devant, il se mit à sauter par petits bonds sur le côté, à secouer la tête et agiter la queue en jappant à demi-voix, ainsi que s'il eut reconnu des amis sans oser cependant le dire tout haut. Enfin, il se coucha aux pieds du tout petit, et ils commencèrent à jouer.

Les deux plus grands s'approchèrent de la fenêtre. La chambre éclairée avait des murs d'un rouge vif où la lumière se réfléchissait.

Un homme haut et maigre, en sabots et les bras nus, avec un petit couteau écorchait une bête dressée en l'air par un tinet et dont le museau s'appuyait au sol dans une flaque de sang noir figé, de sorte que les enfants voyaient son œil fané par la mort.

Cet homme était un boucher. Avec ses regards fixés à sa tâche et ses lèvres pincées par l'attention, il avait l'air terrible. Il répétait minutieusement ses coups de couteau entre la chair couverte d'une mousse bleuâtre et la peau ; quelquefois, mettant la lame entre ses dents, il tirait sur le cuir à deux mains.

Il ne pendait aux murs que des sachets de présure séchée dont on caille le lait et des grappes de suif piquetées de chiures de mouches. Des peaux de vache, roulées sur les cornes, gisaient en paquets. Sur un tronchet entaillé par l'usage, des hachoirs et des couteaux luisaient.

Les petits enfants commencèrent de trembler, et sans oser se retirer de la fenêtre d'où ils voyaient ces choses, ils se guignaient, car ils avaient envie de pleurer et les coins de leurs lèvres tressaillaient déjà ; mais aucun n'osait le faire le premier.

Enfin, collant leur bouche et aplatissant leur nez au carreau, ils se mirent à crier ensemble d'une voix tremblante et sourde :

« Boucher, boucher, nous sommes ici, les trois petits enfants de Fontaine !... »

L'homme leva la tête, les vit et ne parut pas étonné du tout. Il acheva de tirer la peau, puis il vint sur le seuil de la porte. Il y resta, les jambes écartées, ses mains derrière le dos et la tête fort penchée pour les voir, si petits, à terre. Son visage était odieux et avait l'expression à la fois méchante et apathique d'une bête qui saurait bien que sa tendre petite victime ne lui échappera pas, qu'elle est là. Il leur dit donc d'une voix lente et grailonnante et en balançant atrocement la tête pour se moquer d'eux :

« Ah ! Ah ! Ah !... Vous êtes là, vous autres !

— Oui, nous sommes allés glaner aux champs et en suivant un ruisseau, nous avons vu la lumière de la fenêtre. Boucher, voulez-vous nous loger ?

— Entrez, entrez, petits enfants, — y a de la place assurément. »

On prit le tout petit qui était dans la niche à jouer avec le chien. Leurs bonnets à la main, les petits garçons entrèrent ; car c'était leur planète. Dans l'allée, ils attendirent que le boucher revînt avec la lampe de la boucherie, puis ils pénétrèrent dans la chambre.

Le maître les assit autour de la table et dit qu'il sortait pour reve-

nir aussitôt. Bientôt les petits l'entendirent aiguisant, dans la cour, ses couteaux sur une meule. La pierre mordait le fer qui sifflait. Puis dans le sursurement, ils distinguèrent des paroles : « Zt ! attendez ! zzzt ! Je vous tiens », et d'autres si méchants propos à leur adresse, que la peur les faisait trembler. Tous les trois ? Non. Le cadet, avec la tête posée dans le cadre de ses bras, dormait sur la table, si bien, si bien que les autres, le voyant si paisible, avaient saisi ses manches et s'y tenaient attachés. Les yeux fixés sur la porte par où le boucher reviendrait, ils écoutaient ainsi le sifflement terrible de la meule.

Le bruit tomba et le boucher parut à la porte en disant de son ignoble voix de corneille qui graille, et lentement, et sans que ses yeux pussent seulement briller, le lâche boucher :

« Je vais vous tuer. »

Son coutelas frais émoulu luisait. Les deux plus grands des trois petits enfants se jetèrent à ses genoux pour implorer leur pardon ; mais loin de les exaucer, il prenait le temps où ils tendaient vers lui leurs visages éplorés en allongeant le menton, pour leur trancher le cou. Ils tombèrent en rond sur le carreau, et leurs yeux se fermèrent.

Alors le boucher alla au tout petit assis sur la chaise et dormant ; il le saisit par le bras et le mit debout au milieu de la chambre. L'enfant ouvrait à demi les yeux ; un peu de salive mouillait les coins de sa bouche ; sa tête en une pose molle, penchait sur son épaule, et il souriait, car il croyait qu'il était à sa maison, que sa mère avait dit : « Nous allons dormir ! » et qu'elle prenait justement la lampe sur la cheminée ; et il restait d'habitude, durant ce temps, titubant, ne sachant pas relever ses paupières et tout rose de sommeil. — Le boucher le renversa sur sa cuisse ; et en lançant un horrible juron, lui scia la gorge.

Les trois petits enfants étaient morts, qu'ils fleurissent encore la terre des champs d'été, la couche de feuilles sèches, les herbes fraîches de la prairie.

Le chien, dans la cour, se dressa sur ses pattes et montrant sa tête à la fenêtre, il se mit à gémir. L'homme alla à lui et le repoussa dans la niche, à coups de pieds. Comme il rentrait, il s'arrêta sur le seuil. Un doux vent s'était levé dans la nuit et il portait une musique plaintive. Le sillage d'herbe foulée où, de la haie à la barrière, les petits avaient passé, luisait comme une souche phosphorescente à la lisière d'un bois.

Il ferma précipitamment sa porte, la barricada et reprit sa besogne.

Sur un trônchet, il coupait les enfants en petits morceaux qu'il entassait dans son saloir en chêne, large du bas et cerclé de fer. Au fond, il avait étalé un pouce d'épais de sel gris mêlé de salpêtre ; puis une couche de chair fraîche ; puis une couche de sel ; puis une couche de chair. Il appuyait à deux mains pour écraser les vides. Tout au dessus, il jeta une double couche de sel, étala un linge plié en quatre, et le saloir étant plein, il le ferma de son couvercle de bois.

Puis il s'assit, et voici qu'il entendit un murmure de petites voix entrecoupées de chansons vagues comme des accords, et de soupirs. Elles passaient au-dessus de sa tête telles que des oiseaux qui se fussent balancés, descendant, remontant et passant l'un sur l'autre. Il entendait le frémissement moelleux de leurs ailes ; et quelquefois le claquement de grandes pennes touchant le plafond, ainsi qu'aux hirondelles fortuitement entrées dans une chambre et qui ne trouvent plus la fenêtre libre. Puis, les petites voix se mirent à babiller et à rire ; car elles n'avaient peur aucunement du boucher. Je crois que c'étaient là les petites flammes vives de la jeunesse que rien ne saurait écraser ni éteindre.

C'est le boucher qui eut peur. Il sauta sur son couteau et, à reculons, gagna la fenêtre. Son visage était agité de grimaces affreuses ; et tout son corps tremblait, sous les petites voix qui voletaient en gazouillant. Il tira la fenêtre tout d'un coup et s'effaça brusquement derrière le battant. Les petites voix frémirent plus haut comme s'élevèrent les bouillonnements de l'onde resserrée au chenal du moulin ; et en se touchant, sans doute, elles plongèrent par la baie dans la nuit bleue.

Ecoutez, c'était pour aller dire au ciel et à toutes les choses du monde ce que le boucher de Leernes avait fait : mais les trois moineaux qui étaient les âmes des trois petits enfants ne pensèrent pas aux pauvres gens qui les attendaient au village, dans l'angoisse.

Là, en chacune des maisons, on avait soupé en dressant l'oreille. La fourchette à la main, l'un ou l'autre allait souvent entrebâiller la porte de la rue. Mais pas de petit ; et le grand frère, le plus vif taquin, était justement le plus inquiet. L'heure de fermer la maison arrivait.

« Lalie, n'avez-vous pas vu mon petit Fricquet ? »

— Mòn petit Toine, Charlotte, mon petit Toine, ne l'avez-vous pas vu ?

— Et vous, et vous, Lalie, Flippine, n'avez-vous pas vu mon petit Gus ? »

Les trois mères se trouvèrent ainsi et s'apprirent leur malheur commun. Elles se tordaient les mains en disant :

« Que faire ? Que faire ? »

Aucune ne répondait rien ; mais elles n'auraient su demeurer inactives sous les menaces du malheur ; elles se mirent à courir ensemble à la recherche des petits.

Elles firent le tour du village. On n'avait vu ceux qu'elles poursuivaient, ni du côté de l'abreuvoir, ni aux carrières. Pour ce qui était de ses parages, le charron en fit foi. Il était venu sur le seuil ; on voyait dans sa maison, sous la lampe, les enfants paisibles autour de la mère ; et lui fumait à une longue pipe. Les trois femmes désolées, éclairées brusquement par la lumière giclant dans la rue, répétaient leurs questions avec une sollicitation si pressante qu'elles semblaient implorer qu'on leur fit un mensonge plutôt que leur dire encore : « non ».

« Charron, pensez bien... Pour sûr?... Vous ne les avez pas vus... Ne sont-ils pas passés derrière vous ; cela arrive, charron, qu'on ne voit pas quelqu'un tout proche.

— Non ! non ! J'ai équarri mon frêne de huit mètres ; je suis resté toute la journée sur la route ; et je ne les ai pas vus, eux qui ne manquent jamais de se balancer sur mes planches, quand ils passent ensemble.

— Mais, charron...

— Sabré... Quand je vous le dis !...

Elles s'en allèrent plus loin. Elles pleuraient. La nuit était douce, et les chemins obscurs. Les mèches de leurs cheveux collées à leurs fronts, leur donnaient un air hagard. Elles tenaient comme un mouchoir, leurs devantiers sur leurs bouches.

Au dessus du mur du parc qu'elles longeaient, tout à coup, dans la coupelle des arbres, passa une rumeur étrange. Elles s'arrêtèrent et se tournèrent l'une vers l'autre croyant qu'elles avaient parlé en sanglotant.... C'étaient les vieux ormes qui frémissaient, sous le vent de Leernes où mouraient les petits enfants.

Je ne sais pourquoi, subitement aussi, elles se mettaient à courir la distance de quelques pas ; je ne sais pourquoi, en vérité puisqu'elles n'allaient nulle part. Elles couraient de toutes leurs forces comme si on les appelait pour relacher leur angoisse. Mais bientôt elles retombaient dans leur allure incertaine.

Elles se trouvèrent devant la chapelle de pierre bleue taillée en forme de coffre d'horloge, proche la croix du voiturier occis sous son char. Elles s'agenouillèrent et dirent un pater et une oraison à Saint-Antoine de Padoue. Aussitôt il leur vint une bonne idée ; elles interrogèrent le cantonnier qui fermait son cabaret ; il leur répondit que les trois petits étaient passés sur une chariot allant à Leernes.

« Ah ! dit Lalie qui reprit sa respiration comme si on lui avait coupé des entraves, ah peut-être Toine est-il chez sa tante de Landelies. Oui, il y est déjà allé ainsi. Et les vôtres sont avec lui. Vous allez voir. Demain, Désirée les rapportera dans sa charrette en venant au marché...

Oui, le lendemain, la tante Désirée arriva pour le marché dans sa charrette bleue couverte d'une bâche de toile serrée en rosace sur l'arrière et poudrée joliment de la fine poussière blanche des routes empierrées. Le petit âne au poil argenté et à ventre tout rond secouait sa tête placide. La fermière attacha la bride à son banc et sauta dans la rue d'une façon bruyante et décidée.

Elle portait d'épais souliers à boucle d'acier, un costume de siamoise à lignes bleues et blanches, et un bonnet de tulle très empesé dont le ruban noué en cocarde lui sciait le cou. La course avait fouetté son visage ; dans ces atours, elle était un peu raide, toute gaie et luronne.

Elle tira des paniers, sous les serviettes, des mottes de beurre d'une couleur orange délicieuse, que perlait la rosée du sel fondant ; elle les portait sur des feuilles de choux mouillées. Ses deux mains étaient pleines ; elle poussa la porte du genou et entra. Dans le corridor, ses souliers ferrés sonnaient sur les pierres allègrement ainsi que tout ce qui vient des beaux villages verts et rouges des bords de la Sambre.

« Lalie, eh Lalie ! Voilà du beurre qui sent la noisette ! Goûtez-moi ça !

— Toine, où est Toine ? cria Lalie en voyant la fermière.

— Comment Toine ?

— Ah mon Dieu ! cria la mère, il n'est pas avec vous ? Ils ne sont pas avec vous ? »

La fermière s'arrêta de rire. On lui expliqua la terrible chose et le malheur presque certain. « Ils sont perdus ! On les aura volés ! »

Les fours à chaux de l'environ furent visités, où les vagabonds vont souvent passer la nuit sur les briques chaudes. On fouilla la roulotte des Bohémiens arrêtés sus le grand pavé où ils rétaient

les chaudrons récoltés au village, tandis que les enfants noirauds paissent un cheval à longs poils aux fossés du chemin, et volent les poules dans les haies. Il n'y a pas à se fier à ces étrangers.

Cela fut vain.

Les mères qui n'avaient osé se concerter sur cette démarche, se rencontrèrent quelquefois près de la Sambre, où elles étaient venues en cachette, au coude de la *Jambe de bois*, là où ils vont souvent se noyer des gens de Fontaine.

Elles restaient silencieuses près de l'éclusier tournant la manivelle des vannes, car elles craignaient même d'exprimer cette chose qu'elles voulaient cacher au malheur, et dont l'idée faisait frémir leur cœur.

Personne n'avait vu les enfants.

« Ah oui ! disait-on parfois, un petit garçon qui portait une gamelle. Il allait du côté d'Hourpes... Non ?... Ce n'est pas cela ?.. Alors, je ne sais pas. »

Sans cesse brisées par l'inquiétude toujours nouvelle, les mères s'en retournaient lentement, d'un pas de malades, en s'accrochant.

« Gus... us ! Fricquet... et ! Toi... oine ! » criaient-elles, dans le bois, en mettant leurs mains aux côtés de leur bouche pour porter plus loin la voix. Un petit écho répondait, ou ce n'était que le bruit d'une branche se rompant.

Il arriva qu'un jour un bûcheron leur répondit, en simulant une voix grêle. Elles accoururent, folles d'espoir ; mais devant l'homme, elles s'arrêtèrent interdites. Il avait un visage rose et poupin, et un cadre de poils follets aux joues.

« C'était par jeu, que je criais, dit-il, je ne sais ce que vous voulez.

Ces femmes lui contèrent leur malheur. Il y pleura et leur demanda pardon. Puis en roulant son petit tablier de cuir, il les reconduisit outre le bois, jusqu'aux champs de la Hutte.

On ne manqua, non plus, d'interroger les colporteurs qui viennent de Flandre avec des brosses sur le dos ; les marchands de craie du Borinage ; ceux qui apportent, en longs sachets, sur des ânes, le sable blanc de Carnières. Mais le marchand de casquettes qui est de Binche où l'on est habile à tromper, et qui est si bavard qu'on renoue avec lui sans cesse, lui-même n'avait rien à répondre.

Aux ducasses, les villageois vérifièrent longtemps si les petits n'étaient, habillés de maillots, à jouer du tambour à la parade des baraques ou de la cornemuse en compagnie des montreurs d'ours.

Le temps passait ; on désespéra de les revoir jamais, car la sorcière des Gaux consultée répondit (elle avait réclamé triple somme) répondit seulement que les trois petits enfants, morts quand il faisait noir, on les reverrait un jour qu'il fera tout blanc. Ce qui ne voulait rien dire, évidemment, n'est-ce pas ? Non ?.. Eh bien vous verrez, pourtant !

Certes, ils étaient morts. Aux fêtes de la Communion ou quand les écoliers, sur une estrade, récitent les fables de la distribution des prix, les trois mères pleuraient en disant :

« Le nôtre n'a pas eu son tour. »

Durant longtemps, l'une d'elles, qui ne savait désespérer, faisait semblant de sourire chaque fois qu'elle rentrait à sa maison. Au goûter elle coupait la tartine du cadet, la débarrassait de sa croûte noire ; la posait près de la petite tasse ; puis elle avançait la chaise munie du vieux livre qui haussait le siège de son enfant ; comme si la catastrophe et des années n'étaient point passées. Sur la pointe des pieds, elle s'approchait alors du coin de la chambre où était dressée la maie au pain, contre le mur. Ah ! Ah !... le petit était là, pour sûr, qui se tenait caché et riait tout bas de la farce qu'il faisait ! — Mais il n'y avait jamais de petit garçon qui sortit en riant, tout blanc de farine de derrière la maie.

Depuis sept ans, les enfants étaient dans le saloir que le boucher avait poussé dans le coin le plus noir de sa chambre. Leur chair y avait conservé une fraîcheur merveilleuse ; elle était si rouge qu'elle semblait vivre encore, car elle n'avait pas jeté son eau, et ne se desséchait pas.

Le boucher était obligé d'y verser chaque semaine une grande pelle de sel ; car si haut qu'il en entassât, au bout de quelques jours, il n'en restait plus. Ce qui est tellement vrai, que tous les mois, il devait en aller quérir un nouveau sac à Fontaine.

« Pour sûr, boucher, vous salez le lard d'un fameux cochon, disait le marchand qui le fournissait, eh ! eh ! d'un fameux cochon... Vous en faut-il, du sel !

— Pour sûr, boucher, disait-il, une autre fois, vous avez un saloir qui n'est pas un petit saloir ! eh ! eh !... »

Le boucher en tremblant sortait alors au plus vite de la boutique. De là jusqu'à sa maison, il ne faisait qu'une course en maudissant ces trois enfants qui le ruinaient en gros sel gris.

Car il n'avait aucun repentir.

Le septième hiver après son crime, un matin de décembre, il

entendit craquer la barrière fermant sa cour sur le pré. Il alla à sa porte. Un très vieux homme attachait son âne à l'anneau du mur, et le chien le flairait en agitant sa queue et riant ; car les chiens rient.

Ce vieillard avait sur la tête un bonnet de fourrure ; son large paletot d'étoffe raide balançait sur les côtés à chacun de ses pas. Sous les bourrelets huppés de ses sourcils, ses yeux pétillaient clairs et vifs, et fort mouillés car il gelait ferme. Sa bouche était d'un rose puéril et comme une fleur dans sa barbe jaune mêlée de flocons verdâtres. Il devait être immensément vieux, car il avait la sérénité rieuse d'un enfant.

« Boucher, dit-il d'une voix profonde et avec des lèvres si mobiles qu'elles agitaient toute la longueur de sa barbe, j'ai traversé, là-bas, ta haie avec mon âne ; mais en sorte, tu sais, qu'on n'y voie rien. Ce petit trou qui reste y était déjà. »

Dans le branchage noir de la haie dépouillée par l'hiver, une trouée, en effet, montrait du jour tout juste assez pour qu'une poule y passât, ou un petit enfant, ou bien (ah ! vous devinez que je vais le dire !) ou bien pour trois petits enfants à la queue leu-leu... De là jusqu'au seuil, les pas du voyageur venaient s'imprimer à côté des fers de sa monture.

Et rien que de voir cela, le boucher fut pris d'un tremblement qui faisait choquer ses genoux. Il tordait sa casquette comme une loque entre ses doigts ; des gouttes de sueur plus grosses que des pois roulaient sur ses joues livides.

Le vieillard qui semblait tirer agrément de son embarras lui prit sa coiffure ; il en coiffa son poing fermé, la tapota avec le geste léger d'une modiste au travail, et la rendit neuve entièrement, empesée et moirée. Il riait ; ses grosses lèvres brillaient. Il dit alors d'une voix douce et grave :

« Boucher, je suis le patron des petits enfants. Je suis Saint Nicolas et je viens te rendre visite. Boucher, voudrais-tu me loger ? »

L'homme fut si ébranlé par ce propos qu'il resta quelque temps sans pouvoir parler, la bouche bée et les yeux ouverts stupidement. Puis, il se mit à bégayer, troublé encore au point qu'il ne savait mentir :

« En... en... entrez, monsieur Saint Nicolas ! En... entrez ! Y a d'la place. Il n'en manque pas. »

Le voyageur entra et alla tout droit près du feu, pour se chauffer.

Le boucher avait passé un tablier blanc et il liait sa ceinture en

se pliant en deux et saluant sans cesse, quand, au-dessus de sa tête, il reconnut ce bruit qu'il avait entendu la nuit d'été d'il y a sept ans. Il lui semblait que des petits oiseaux tournaient au-dessus de lui avec rapidité ; et devant saint Nicolas, le boucher, le méchant boucher avait peur des petits oiseaux.

Il ne savait les voir ; et dans son inquiétude il agitait sa tête dans tous les sens, promenant, sans s'arrêter, ses regards d'un coin à l'autre du plafond. Il en oubliait son hôte ; il ne remarquait pas comme le voyageur souriait.

Infiniment haut et infiniment joyeuses, c'étaient des alouettes au-dessus d'un champ, tirelirant ainsi qu'au moment où leurs cœurs se baignent dans le soleil d'or. Puis frtt ! l'instant d'après, les oiseaux pépiaient aux oreilles du boucher avec le guilléri moqueur des moineaux ; ou ils prenaient la voix des arondes qui se balancent impatientes devant l'huis de l'étable qu'un valet balourd a fermée et où béent leurs petits après la nourriture.

« Ah ! Ah ! s'écria Saint Nicolas en frottant ses mains au-dessus du poêle. Cela va mieux. Un air de feu vaut bien un air de violon, aujourd'hui, boucher !... Eh ! boucher, je voudrais à manger. »

Il devait si haut parler parce que l'autre était toujours occupé à tourner avec une hâte fiévreuse, la tête vers les coins du plafond.

« Ah ! bien, ah ! parfait, répondit en se pliant en deux le boucher qui entendait enfin. Voulez-vous du veau, monsieur Saint Nicolas ? C'est d'un beau veau gras que j'achetai à la ferme de l'Espinette, il fut nourri au lait. Je l'ai tué il y a trois jours, soufflé, et battu sur la claie un demi jour durant.

— Non, boucher, je n'en veux pas ; il n'est pas beau.

— Voulez-vous donc du jambon, monsieur Saint Nicolas ? Voyez celui-ci est parfaitement séché, et sa couenne est luisante. C'est la cuisse d'un verrat de l'automne. Il venait du Plein-de-Chênes et sa viande sentait la bruyère. Je l'ai salé de sel mêlé de cassonnade ; je l'ai fumé avec les copeaux d'aune du sabotier.

— Non plus, boucher ; je n'en veux pas, il n'est pas bon ! Je veux du petit salé, boucher ; du petit salé de ce saloir ; du petit salé qui a sept ans, boucher...

Et comme il disait ces mots, le vieillard avait pris une apparence sublime. Ses joues étaient devenues roses et joufflues ; sa barbe blanche et floconneuse ainsi qu'au Saint Nicolas de notre Eglise. Son bonnet de fourrure était à présent une mitre étincelante des feux des pierreries les plus rares. Son paletot s'était changé en chasuble

d'or et d'argent, et son nouveau bâton d'épine rouge en une crosse pastorale.

À la vue de ce prodige et en entendant ces terribles paroles, le boucher s'enfuit, mais Saint Nicolas l'arrêta, disant :

« Boucher, boucher, ne t'enfuis pas. — Répends-toi, Dieu te pardonnera ! »

Les petits oiseaux invisibles voletaient éperdument, tandis que leur ramage était si joyeux à présent, qu'il faisait penser à la voix des enfants qu'on entend, de loin, s'amuser sous les arbres quand l'école est finie et que le maître vient ouvrir la grille.

Avec une douce dignité, Saint Nicolas marcha vers le coin sombre de la chambre, étendit le bras et posa trois doigts sur le bord du saloir. Du coup, un petit enfant passa la tête en relevant le couvercle de bois. Le prenant entre ses bras, le vieillard le souleva du cuveau, et le déposa à terre ; et l'enfant dit :

— Ah ! j'ai bien dormi !

Le second se montra et il dit :

— Et moi aussi !

Puis Saint Nicolas se pencha en avant pour saisir le plus petit au creux du profond tonneau. L'enfant raidit ses bras, frotta ses yeux :

— Ah ! fit-il, je me croyais en paradis !

Le visage du bon Saint resplendissait. Il avait l'air caressant du beau tilleul pavoisé des fleurs nouvelles. En flattant sa barbe, il dit encore :

— Petits enfants de Fontaine, approchez que je vous embrasse. Voici que je vous ai tirés du saloir où le cruel boucher vous tenait enfermés depuis sept ans ; et je donne la plus belle chose du monde : que vous ne vous souviendrez pas du mal. Je suis bien heureux de vous voir ; venez, venez, que je vous embrasse.

« Ecoutez, pendant toute votre vie, vous jetterez encore vos sabots dans les ruisseaux ; en riant dans les herbes, vous les suivrez au fil de l'eau. Vous entrerez où brillent les petites lumières et si l'on vous y fait du mal, je viendrai vous retrouver.

« Ah ! Toi, le plus grand des petits enfants, ton âme rira au soleil comme du linge blanc claquant sur la haie. Je t'enseignerai bientôt à composer des histoires où tout sera rose, ou bleu, ou chatoyant, bleu et rose, avec lesquelles tu dilateras les cœurs que veulent nouer des malintentionnés. Tu seras gai à la façon naturelle des passereaux des murailles allègres et vioges que l'hiver trouve encore

chantant aux créneaux des cheminées délaorées, ou aux trous des toits de chaume.

« Ah ! Toi qui n'es pas tout à fait aussi grand, tu deviendras une fille, et tu travailleras dans les fermes, avec un foulard rouge noué sur les cheveux. Les vagabonds qui passent pour demander l'hospitalité de la grange, t'adoreront pour t'avoir entrevue au fond de la cuisine, et rêveront de toi. Les génisses poseront leurs mufles au jour de la rayère pour te lécher les mains. Et les choses aussi t'aimeront — les gens, les bêtes et les choses — et verront à te faire plus belle et à te caresser.

« Ah ! Toi, le plus petit, le plus joli, qui te croyais au paradis et me souris avec ta lèvre griffée d'une cicatrice, eh bien, tu seras toujours en paradis. Tu seras une fillette aussi ; je te porterai dans une ville, où même les jours qu'il pleuvra, tu riras au reflet du ciel luisant sur le pavé mouillé semblable à une rivière d'azur entre les maisons. Tu auras une robe gris-de-perle, et une de mousseline blanche à pois, garnie d'une écharpe de ruban cerise. Je te vois, je te vois renversant la tête en arrière pour rire et pliant ta nuque en arrière ! Car la paume tiède de la belle vie sera sur ta tête !

Mes trois petits enfants, vous aurez cela plus tard et on ne saura d'où cela vous est venu ; mais vous penserez à moi... Allez, petits enfants de Fontaine ! »

Les trois petits enfants s'encoururent. En passant, ils tirèrent la queue de l'âne attaché à l'anneau. Ils retrouvèrent merveilleusement leur chemin et, en moins de rien, furent à leur village.

C'était le matin de la Saint-Nicolas. Il avait neigé. Le village avait l'aspect d'une nappe blanche où l'on eût vidé une arche-de-noé,

Au coin de la rue des Culots, la fontaine ronde était gelée, et l'eau, en coulant par dessus la vasque, s'était prise en flots boursofflés pareils à des bouillons de sucre candi. Des gamins glissaient sur la neige qu'ils avaient frayée. Nos trois petits délivrés s'y mêlèrent. Dans le groupe, ils étaient tout mignons car les sept années passées dernièrement ne les avaient pas touchés.

Les troupes d'enfants des rues changent souvent ; parmi ceux-ci ils étaient nouveaux et étrangers. Pourtant l'un d'eux, le plus âgé, les reconnut tout à coup et s'enfuit en criant aux autres :

« Ils étaient morts et voilà qu'ils viennent glisser ! »

De sorte qu'en un instant, il ne resta plus, sur la glissoire, avec nos amis, qu'un petit houilleur habillé de toile bleue et au visage machuré de charbon où riaient les globes des yeux et la ligne des

dents. Car le petit ouvrier n'avait jamais cure de ce que disaient les autres gamins. S'en revenant du travail par la route des Remparts, il déposait à terre sa bouteille de fer blanc et sa malette à tartines, et sans un mot à personne, il se mettait à glisser avec un plaisir frénétique. Pour prendre de l'élan, il enfonçait à deux mains sa calotte de cuir épais sur sa tête. Ses souliers garnis de galettes de cloux faisaient siffler la neige. Il savait glisser à croupetons, plié comme une pelote, et virer sur lui-même ; et il excitait l'admiration des autres par son audace. Mais les petits villageois ne lui parlaient jamais parce qu'il avait l'air si pauvre dans ses loques laborieuses. C'est lui qui s'amusait le mieux.

Attirées par leurs enfants, des commères se montrèrent et s'exclamèrent en agitant les bras, car elles reconnaissaient aussi les trois petits qui étaient morts pourtant, il y a sept ans. Et ils glissaient !

Même, avec le houilleur, ils avaient frayé une seconde glissoire parallèle à la première. Au bout de l'une, ils revenaient tout de suite sur l'autre, d'un élan qui était si vite, qu'allant et venant sans cesse, ils semblaient tourner sur la luisante neige durcie.

Enfin, les femmes les arrêtaient en ouvrant les bras ; elles les saisirent. En pleurant, elles les caressaient, mais eux voulaient se dégager de leurs étreintes pour aller jouer encore. Ils ne comprenaient pas ces mignotises. Il fallut les tirer pour les ramener à leurs maisons, au bout du village.

La sorcière l'avait prédit, et pourtant on ne croyait jamais la sorcière : « Ils rentrèrent un jour qu'il faisait tout blanc ». Certes, puisqu'il avait neigé toute la nuit. Je l'avais bien dit !

On les embrassa ! On les embrassa !.. On leur cuisit des crêpes de boguette. Comme il fallait leur confectionner des habits d'hiver, ils n'allèrent pas à l'école de trois jours.

Mais ils ne savaient rien conter de ce qui leur était arrivé, encore qu'on les pressât de questions entre les baisers.

« Oui, disaient-ils quelquefois, nous avons glissé près de la fontaine ronde de la rue des culots. »

Voilà tout.

Du moins, c'est l'histoire dont un petit garçon, qui la tenait lui-même d'un de ses grands cousins, m'a récité le plus beau dans une maisonnette au pied d'une vieille église, en s'arrêtant pour écouter tomber par les airs les perles dénouées du carillon.

Je crois qu'elle est authentique, car je connais pour ma part, une âme semblable à ces enfants sortis du saloir de si extraordinaire

façon, joyeux et sans souvenir. Oui, une âme que des bouchers, maintes fois, coupèrent en menus morceaux. Mais à son intention chaque chose ne manquait pas de venir poser son doigt de Saint Nicolas sur le cuveau qui l'enterrait. Toujours, elle renaissait plus fraîche et plus jolie et s'encourait glisser aussitôt dans la neige ; et elle s'y ébattait si vivement qu'il fallait aller l'y prendre pour la reconduire à ceux qui la croyaient perdue et la pleuraient.

Je racontai, à mon tour, l'aventure des petits enfants à Silvie, la servante de ferme qui a des bras ronds et rit en montrant toutes ses dents. L'histoire est si longue parce que Silvie battait le beurre à la barattre, ce qui veut des heures.

On est heureux dans les fermes, parce qu'on ne bouscule pas le temps ; mais au contraire, on le laisse aller. Le fermier a son almanach et il sait bien, du reste, que tout arrivera : On fauche le blé quand le trèfle est encore rare et menu entre les sillons ; et, sur les éteules et la paille fanée, pousse le fourrage vert...

Dans la cave fraîche où s'écraimait le lait des tailloirs de gré, le ciel entrant par le soupirail comme un joyeux drapeau de soie bleue, avec les chants des coqs dans la cour. La belle fille était souriante, et pertinace à sa tâche.

« Quoi, disait-elle, pour me marquer qu'elle écoutait, le boucher devait, tous les samedis, ajouter du sel nouveau ? »

Elle disait cela, mais son âme simple était appliquée toute à voir paraître, dans le lait mousseux, les grumeaux du beurre qui commençaient à se montrer enfin, et c'est à son bon travail qu'elle riait.

Ah ! notre joie était à ce que nous faisons, et nous n'avions, en vérité, aucun souci de compliments, nous qui nous flattions de si naïves caresses et nous enivrions du frais bonheur de vivre !

Aujourd'hui, petite fille, je viens t'offrir le mien.

LOUIS DELATTRE.





La ville

*La ville au loin dont le fleuve déchire
Le vieux granit taillé en palais noirs
— Ville en fièvre, ville en folie ou ville en armes —
Bondit contre le ciel avec tous ses vacarmes.*

*Cris sur les quais, les ponts et les navires
Et sur les tours et sur les promenoirs ;
Et poteaux clairs où s'accrochent et se confondent
Au long de fils, des voix qui font le tour du monde.*

*Clameurs en querelles et en douleurs, le jour ;
Et tumultes, la nuit, dans toutes les ruelles,
Et des rixes et des rages perpétuelles
Et des orgues rythmant les ruts, des carrefours.*

*Bruits éclatés en batailles ;
Bruits en broussaille et en ferraille ;
Eclairs de trains qui, sur des arches, passent ;
Sifflets aigus vrillant l'espace ;
Tapages fous qui se dévorent ;
Tours sonnantes et murailles sonores ;
Et sans cesse les chocs, la marche et le tonnerre
D'un fourmillement fou de foule usant la terre.*

*Ville en fièvre, ville en folie ou ville en armes
Qui crie et qui bondit
Là bas, contre le ciel, avec tous ses vacarmes.*

*La vie, elle y fermente en de vieilles maisons
Où chaque vice érige au clair ses floraisons :
Lits féroces où se mêlent deux êtres blêmes
Comme au fond d'un cerveau un nœud d'ardents blasphèmes ;
Magasins d'or pour la rapine ou pour le vol ;
Comptoirs éclaboussés et lumineux d'alcool,
Fureurs pâles, désirs moites, calculs iniques,
Tournant comme un remous autour de l'or unique ;*

*Textes sacerdotaux, mais creux ployant la foi ;
Devoirs et droits, broyés entre les poings des lois ;
Beffrois d'orgueil cassant l'heure des servitudes
Continument sur le front las des multitudes ;
Affolements soudains à travers l'air qui bout ;
Gestes d'effroi, avec de la démente au bout ;
Hommes, femmes, pauvres d'amour, riches de peine,
Perpétuant, monotones, la race humaine,
Sans voir que sur les murs des horizons qui bougent
Le neutre et blanc destin inscrit ses vouloirs rouges.*

*Ville en fièvre, ville en folie
Où la mort germe en de la lie !*

*Une atmosphère épaisse et rousse où nul orage
N'a pu, à coups de foudre, introniser l'azur,
Revêt de suie uniforme les murs,
Où s'ameutent les cris des réclames sauvages.*

*Des monuments dont les pierres nocturnes
Et les porches voilés boudent dans le brouillard,
Ouvrent les yeux de leurs fenêtres sans regards,
Sur le battant travail des rades taciturnes.*

*Des navires, fanaux lassés et voiles lasses
D'avoir depuis quels temps, illuminé la mer,
Dorment à l'ancre et dans les flots huileux et verts,
Réverbèrent, le soir, leurs fatigues d'espace.*

*Des tombereaux, si lourds qu'ils font crier les pierres,
Roulent, la bâche à mi-côte de leurs fardeaux,
Et dévalent sous des hangars, en des caveaux
Dont les couloirs de nuit semblent miner la terre.*

*Des rails glissent brusques et longs, couleur de fiel ;
Une gare, là bas, s'ouvre en miroirs rouges ;
Et des signaux et des feux d'or brûlent et bougent
Et s'étagent, et font des gestes dans le ciel.*

*On se bouscule en des squares où des colonnes
Montent si haut vers l'infini qu'on ne peut voir
Quel fantôme d'épée arbore un ange noir,
Dans la fumée et dans les vents qu'il écussonne.*

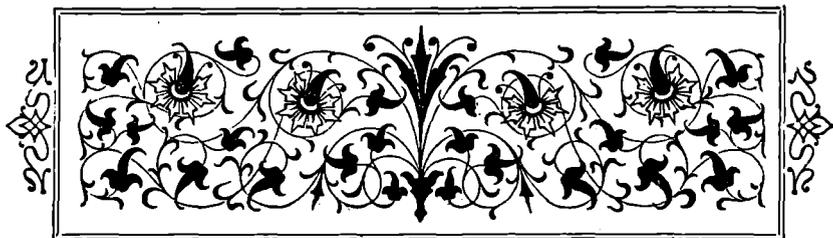
*Sur les trottoirs, la hâte et l'affre vont,
Se dépassant vers quels drames et quels miracles ?
Et les suivent les triomphes ou les débâcles
Vers des buts différents que le crime confond.*

*Et telle est la ruée en tas des multitudes
Par à travers les réts tendus des lassitudes
Et si tumultueux les pas et les essors
Qu'on n'entend plus, du même élan, passer la mort.*

*Et que seul monte au ciel et que seul gronde,
Nouant à soi, avec des nœuds de haine,
Les pitoyables voix des faubourgs et des plaines,
Et que seul monte et que seul gronde,
Toujours, qu'il fasse soir ou que sonne l'éveil,
Le bruit, le plus vaste du monde
Qui bondisse sous le soleil.*

EMILE VERHAEREN.





La mort de St-Nicolas



SAINT NICOLAS était devenu vieux. Sa longue barbe, toute blanche, s'étalait sur la pourpre et l'or de son vêtement. Mais ses yeux conservaient le même éclat, et sa main était toujours gracieuse dans le geste de la bénédiction. Il portait même la mitre et la crosse avec plus de majesté qu'autrefois et il continuait sa vie de bienfaiteur des pauvres et de royal protecteur des enfants.

Pendant il s'adonnait souvent à d'étranges rêveries et le souci de ses ouailles le délaissait parfois pour de douces inquiétudes. Un peu de l'atmosphère d'un autre monde devait l'avoir pénétré. Son âme partait, comme un vol de mouettes, pour s'anéantir dans les espaces bleus. Par les beaux jours, il s'allait reposer sur une terrasse, au bord de la mer, et il y restait à contempler l'onde miroitant au soleil. Rien ne le tirait alors de sa songerie, ni les chants des enfants sur la plage, ni les chaloupes regagnant l'estacade, ni les vagues étalées sur le sable, ni les carillons de la ville, ni les orchestres qui passaient parfois pour se rendre à des fêtes, et qui, l'apercevant, jouaient des airs très mélodieux.

Son œil restait fixé au fond de l'horizon, comme pour contempler la venue d'un être surnaturel qui allait surgir parmi l'écume des

(*) Chapitre extrait d'un livre en préparation : LE ROYAUME AUTHENTIQUE DU GRAND SAINT NICOLAS DÉCRIT POUR LES PETITS ENFANTS.

ondes, au loin. Était-ce une flotte montée par des anges ? Était-ce une trirème d'or ? Était-ce, portant le salut des pêcheurs, la Notre-Dame des Navires ? Nul ne le savait.

Mais s'il passait ainsi de longues heures en rêveries, Saint Nicolas devenait d'autant meilleur pour les pauvres, si l'on peut dire qu'une charité pareille à la sienne pouvait s'accroître encore.

Lorsqu'il se rendait dans quelque cabane de pêcheur, il n'en abandonnait qu'à regret le foyer, caressant le front des enfants, comme pour y faire éclore des pensées plus candides que les lys.

Bonnes gens d'Hélimonde, regardez-vous alors votre grand saint de toute l'âme de vos yeux ! Vous pressentiez, avec votre lucide instinct de simples, qu'il allait vous quitter, et vous vouliez placer sa figure au fond de votre cœur, comme une belle image dans les feuilles d'un missel. Vous la vouliez pour vos ballades, vous les vieilles au rouet ! Vous la vouliez pour vos rondeaux, vous les mignons danseurs de rondes ! Vous la vouliez pour vos cantiques, vous les mendiants des soirs de fête ! Vous la vouliez pour vos chansons de mer, vous les marins de longues pêcheries !

L'évènement prévu s'accomplit. Ce fut le dernier dimanche du mois de mai de cette année, pendant la grand'messe chantée à la cathédrale d'Hélimonde.

L'orgue ronflait et la cathédrale était pleine de fleurs. On eût dit que le beau chevalier Printemps lui-même, après avoir parcouru ses jardins et ses parcs, était venu orner le temple, assisté des petits amours, qui voltigent parmi les orangers des régions féeriques, et des nymphes qui organisaient jadis des danses sous les lauriers.

L'odeur des fleurs se mêlait à celle de l'encens, et l'on se serait attendu, au son des cantiques, à voir des nuées de papillons s'abattre du haut des nefs.

Le soleil, en entrant dans l'église, empruntait aux vitraux la magie de leurs couleurs. Les autels ainsi éclairés, resplendissaient dans des reflets d'arc-en-ciel qui tombaient sur les nappes saintes, les chandeliers d'argent et les tabernacles précieux.

Dans le chœur, les prêtres s'étaient vêtus de leurs plus riches habits. Tout y était somptueux, depuis le camail violet des deux évêques qui officiaient jusqu'aux dalmatiques des diacres. Des adolescents en soutanelle rouge servaient la messe, tantôt offrant de jolies burettes, tantôt déplaçant de lourdes bibles enluminées.

Au jubé chantaient des voix enfantines. C'était la saison où les pommiers sont en fleur dans les vergers et où les garçons s'ébattent

dans la verdure renaissante. Et il semblait que dans les chants accompagnés, par l'orgue s'apportaient la fraîcheur du printemps et la douceur des premiers ciels bleus. Parfois résonnait, plus grave, le choral des chantres au lutrin, mais les délicieuses petites voix, mélodique écho des prés verts, revenaient bientôt à flot dans le torrent d'harmonie qui inondait la cathédrale.

Le peuple emplissait le temple, et de jolies filles, les mains jointes, murmuraient des prières, le regard perdu parmi les fleurs.

Saint Nicolas, assis sur le trône qui lui avait été réservé aux côtés du principal autel, était vêtu de son manteau le plus magnifique. Il laissait errer sur ses lèvres un sourire énigmatique et son regard se promenait sur les fidèles avec une insistance caressante. Parfois un rayon de soleil faisait scintiller sa mitre, et sous la richesse orfèvrée de sa chape, il paraissait faire des gestes d'or.

Tout à coup on aperçut un ange accoudé au jubé. D'où venait-il ? On ne l'a jamais su. Mais on le vit soudain là, le front pensif et la physionomie bonne et douce, scrutant l'espace de son clair regard. Il avait un corselet de velours vert et sur sa robe étaient brodées des fleurettes brunes et mordorées.

Il s'élança, ailes éployées, vers Saint Nicolas.

Le peuple s'était levé, plein à la fois d'épouvante et d'adoration. Les femmes disaient :

— Il va se passer des miracles !

Les orgues s'étaient tues ; les derniers échos du choral des enfants se perdaient, vibrant encore sous les ogives. Et les fleurs exhalaient toujours, dans le silence qui se fit bientôt, leur parfum capiteux.

Saint Nicolas, debout, tenait sa crosse dans la main droite.

L'ange s'inclina devant lui et dit :

— Suis-moi, je viens te chercher de la part du Seigneur !

— La volonté du Seigneur soit faite ! répondit le saint.

Alors, tous deux traversèrent la cathédrale. La traine de l'ange glissait sur les dalles et on ne percevait pas le bruit de ses pas. Ses ailes frissonnaient dans la lumière bon odorante du temple. Il avait posé une main sur l'épaule de Saint Nicolas.

Bonnes gens, très bonnes gens d'Hélimonde, contemplez une dernière fois votre saint patronal à la clarté du soleil ! Regardez ! Regardez ! bonnes gens d'Hélimonde ! Vous ne le verrez plus qu'à l'éclat des feux que vous allumerez pour le recevoir pendant les froides nuits de décembre, car l'ange lui annonce :

— Grand Saint, nous allons marcher à travers les espaces jusqu'à

la région dont Dieu te destine la royauté. Là bas, tu vivras dans des parcs, toujours pleins de fleurs et de fruits, où tu verras l'été se mêler au printemps. Ton empire est peuplé de beaux moulins à vent, et des barques en sillonnent les fleuves. Ton empire est rempli d'enfants aux ailes blanches et tu y posséderas des villes bénies où des anges fabriquent des jouets. Et tu reviendras tous les ans, par les décembres pleins de neige, parfumer tous les foyers du monde de joie et de bonheur !

L'ange parlait ainsi. Mais malgré ces consolations, des larmes perlaient sous les paupières de Saint Nicolas.

C'est qu'Hélimonde disparaissait peu à peu à ses regards. En s'élevant dans le ciel, après avoir franchi le porche de la cathédrale, il voyait sa cité s'éloigner de lui. Pas une cloche ne tintait. Les toits étaient inondés de soleil et la ville, avec ses pignons rouges et ses ruelles, faisait une île tortueuse au milieu des vergers.

Bientôt les deux voyageurs furent dans les nuages et ils s'engagèrent dans une grande route d'azur.

Le saint paraissait ébloui. L'ange le conduisait lentement par la main.

Ils entraient dans une immense vallée bleue : « le chemin du ciel ! » dit l'ange.

Le monde s'effaçait sous eux. Les villes s'évanouissaient, pâlisant à travers les brouillards qui planent sur la terre. Les fleuves paraissaient de petits rubans d'argent étalés au milieu des prairies. La mer ressemblait à un grand morceau de soie jaune.

« Hélimonde ! Hélimonde ! adieu ! Ton peuple est là bas, éparpillé dans les rues. Tes prêtres prient au pied des autels dont on a allumé tous les cierges. Et je ne suis plus au milieu de mes paroissiens bien-aimés ! »

Pendant que Saint Nicolas regrettait ainsi mélancoliquement la terre quittée, comme pour répondre à ses pensées, un aigle vint planer près de lui dans un soleil resplendissant. C'était le seul oiseau qui pût voler aussi haut. Il ouvrait ses larges ailes avec une fierté impériale ; les plumes de sa poitrine étaient hérissées et son œil étincelant regardait fixement l'astre de la lumière. Ses serres étaient rentrées sous son ventre. Il poussa un grand cri ; puis, en un immense demi-cercle, magnifiquement décrit, il plongea dans l'espace, et, à larges envolées regagna les rochers où se trouvait son aire.

Saint Nicolas lui fit un grand geste d'adieu et l'aigle parut porter

cette bénédiction par dessus les tours et les beffrois du monde.

Puis l'ange et le saint continuèrent leur route.

— Voulez-vous que j'appelle, dit l'ange, des cygnes pour vous conduire au ciel ?

— Non, dit Saint Nicolas, la route est bonne et je veux la connaître.

C'était par une matinée éternellement belle. Le soleil, à travers les espaces, jetait de grands jeux de lumière, faisant ainsi surgir de féeriques décors. Parfois, il donnait l'illusion de fleuves s'épandant du ciel en gigantesques cataractes qui entraînaient avec elles, tant elles étaient éblouissantes, comme des tournesols de feu. Puis c'étaient de grandes forêts aériennes, aux arbres échevelés et couleur d'aurore, planant dans des lacs de clarté, tandis qu'à côté d'elles, des déserts bleus fuyaient aux horizons, infiniment. D'autres fois on eût cru voir des flottes immenses, panachées de gloire, avec des voiles conquérantes et des flammes à tous leurs mâts, entrer lentement dans de grands golfes pacifiques. Ou c'étaient des chars de triomphe qui passaient, hérissés de lances et de trompettes, et conduits par des nuées blanches ; et l'on voyait encore des parcs, aux orangiers incendiés, qui paraissaient penchés sur des mers tranquilles, ou bien des navires en fête, qui portaient dans leurs flancs comme des couchants fabuleux.

Dés nuages égarés simulaient des jardins, chargés de lys et de tulipes, vaguant à travers l'éther, et on eût juré voir des chevaliers cuirassés et des fées circuler parmi ces fleurs.

Toutes ces apparitions trempées aux sources du soleil, émerveillaient Saint Nicolas. Aux abords de la route qu'il suivait des brouillards fins mettaient des sortes de haies que les rayons transperçaient en y laissant l'illusion d'aubépines épanouies. Le plaisir de voir des aspects nouveaux de l'univers lui faisait oublier la ville d'Hélimonde. Tout ce qu'il contemplait le remplissait d'enthousiasme ; il entraît dans le pays des âmes. Une grande béatitude le pénétrait avec le calme solennel de ces paysages silencieux. Il marchait dans le chemin des rêves. Ses mains allaient ouvrir les portes des légendes. Tout son grand cœur peu à peu débordait d'attendrissement et sa poitrine, devant ces infinis sans voix et sans bruits, ne pouvait se défendre d'un grand effroi sacré.

Saint Nicolas était plongé dans cette rêverie lorsque l'ange lui dit :

— Grand Saint, ne voulez-vous pas vous reposer un peu ?

— Oui, fut-il répondu, la grandeur de ce spectacle, auquel je ne suis pas habitué, m'accable.

A de longues distances, le long de la route, se trouvaient d'étranges auberges, jalonnant le chemin du ciel. Elles étaient faites de nacre et de vermeil et ressemblaient, de loin, à de grandes ruches. Personne n'y habitait, mais les voyageurs y trouvaient des boissons célestes, des fruits des jardins du Bon Dieu et du miel.

L'ange servit à boire au saint en un gobelet plus riche que ceux où les despotes d'Orient se versent des rasades, et ils s'assirent sur des escabeaux en bois d'olivier.

— Il me semble, dit Saint Nicolas, qu'il y a plus d'un jour que nous cheminons à travers ce pays et je ne vois pas s'avancer la nuit !

— Ici, répondit l'ange, il ne fait jamais nuit.

Saint Nicolas examina l'intérieur de l'auberge. Sur des dressoirs étaient étalées des assiettes de faïence où étaient peints, dans les bleus les plus vifs, des scènes de la Bible ou des personnages sacrés avec des auréoles. Sur le ventre de pots pleins de miel, on avait représenté des scènes d'horticulture, où l'on voyait des jardiniers bêchant des plates bandes près de belles dames à grandes collerettes approchant une rose de leur nez. Il y avait sur les tables des hanaps, incrustés de cabochons et des verres plus délicats que ceux de Venise. Tous ces objets brillaient, comme si des mains invisibles les avaient frottés. Aux petites fenêtres pendaient des rideaux en dentelle.

— Il n'y a donc pas d'horloge en ces auberges ? fit observer Saint Nicolas, après avoir vidé à demi son gobelet.

— Ici il n'est plus d'heure : nous sommes dans l'éternité, répondit l'ange.

Saint Nicolas mangea quelques oranges, des dattes et des figues ; puis les deux voyageurs se remirent en route.

Le décor avait changé. Les cataractes avaient croulé dans l'espace, les flottes triomphales avaient disparu, les jardins s'étaient fondus dans l'azur. Il n'y avait plus de forêts : elles avaient sombré dans les abîmes en des naufrages d'or.

Mais il régnait partout un bleu d'une surprenante douceur. On se serait cru sur les bords d'une Méditerranée immatérielle, et quelques nuées qui avaient résisté aux rayons, toutes petites et étincelantes, mettaient au loin, comme aux horizons maritimes, des

phares ou des voiles. C'était une fête pour les yeux, car les regards avaient, à l'infini, des reposoirs plus caressants que le velours. La route bifurquait parfois. Et des chemins se greffaient, par intervalles, sur celui suivi par Saint Nicolas, et se dirigeaient vers d'autres contrées prodigieuses.

EUGÈNE DEMOLDER.



Au matin

*Parmi les lys ajourés d'aube,
Dans l'ombre violette où joue
Un rayon d'or qui fait la roue,
L'Enfant Royale se dérobe.*

*Son diadème au fil de l'onde
Accroche à l'aile des nacelles
De fugitives étincelles
Et de claires fleurettes blondes.*

*Et tout le ciel qui dans son âme
Sommeille, en cette heure apaisée
Se reflète dans la rosée
Qu'un soupçon de soleil enflamme.*

*Royauté vaine! Elle a croisé,
Parmi les lys ajourés d'aube,
Ses mains divines sur sa robe,
En offrant au matin la fleur de son baiser.*

GEORGES MARLOW



Etude critique

Histoires Lunatiques par M. HUBERT KRAINS, (Paul Lacomblez, éditeur.)



ORSQUE parut le premier livre de M. Hubert Krains, *Les Bons Parents*, j'en parlai dans la « Société Nouvelle » en constatant l'élévation et la noblesse un peu austère des idées de l'auteur s'accordant avec une langue marmoréenne plus sculpturale que colorée, avec un style sobre, rigoureusement modelé, d'une probité absolue.

Je signalai l'analogie de cette écriture correcte mais mordante avec la concision âpre de Prosper Mérimée et aussi avec la langue précise et élégante de Flaubert. Quant à l'esprit de ce livre, je rattachai le pessimisme de M. Krains à la tristesse virile et généreuse des grands penseurs et romanciers du Nord, Tolstoï et Dostoïevski, à leur humaine, poignante et incendiaire désolation ou à leur compatissante nostalgie de justice, plutôt qu'à l'esprit négateur, caricatural, désillusionniste des naturalistes français.

Dans cette première œuvre, des contes d'une fiction souverainement amère, tels que la *Cité Mercantile*, les *Bons Parents* et surtout *Consolation*, traduisaient l'indignation et la révolte d'une grande âme, qui se contient jusqu'à l'ironie, qui distille sa rancœur en un acide redoutable pour en stigmatiser les cœurs vils et les actions scélérates.

Dès ses premières nouvelles l'écrivain s'avérait comme un faux sceptique cachant, sous le sardonisme du pince-sans-rire et du mystificateur à froid, quelque chose de la terrible belle humeur, de la macabre et vengeresse gaité des pamphlétaires anglais, par exemple de Jonathan Swift.

Les *Histoires Lunatiques* nous apportent, encore exacerbés, des

traits de cette impitoyable raillerie, de cet humour chauffé à blanc, à telle enseigne que le lecteur n'en aperçoit pas tout de suite la redoutable vertu corrosive. Étant donné la froideur apparente, la quasi-frigidité de la phrase de M. Krains, il conviendrait peut-être mieux de comparer la sensation de brûlure de certaines de ses pages, à celle que cause une barre de fer exposée à une gelée terrible, si froide qu'elle brûle la main qui la touche.

Voici pour illustrer cette appréciation un passage de la *Dernière lutte* une des *Histoires Lunatiques* :

« Comme midi sonnait, Lazare arriva à une autre ferme où on l'introduisit dans la cuisine. Tout le monde dînait. Le fermier et sa famille étaient assis autour d'une petite table, dans un coin de la cheminée. Dans le fond, alignés sur des bancs aux côtés d'une longue table, les domestiques piquaient à même dans deux grands plats d'étain où fumaient des pommes de terre aux choux ; chacun avait en outre, à côté de soi, une pinte en porcelaine pleine de bière et un morceau de lard sur une tranche de pain. Le fermier découpait un rôti sous le regard curieux de ses enfants ; le plus jeune même s'était mis debout sur sa chaise pour mieux suivre l'opération.

« Avec sa figure rouge, sa forte encolure, sa serviette nouée autour de son cou, son couteau dans une main et sa fourchette dans l'autre, cet homme avait l'air de symboliser la gastronomie. A l'arrivée du vieillard, il leva la tête et prit une attitude importante. Lorsque Lazare lui eut dit ce qui l'amenait, il répondit d'une voix indifférente : « Je le voudrais, mon ami, que je ne le « pourrais pas. J'ai déjà assez de peine pour occuper tout mon per-
« sonnel. Il est impossible de mettre la main à n'importe quoi par « le temps qu'il fait. »

« Malgré ces paroles, Lazare ne bougeait pas. La chaleur du feu et l'odeur de la cuisine lui faisaient du bien. Il finit cependant par comprendre qu'on attendait son départ ; il salua la compagnie et se retira.

« Au moment où il faisait demi-tour, un des ouvriers chercha à reconnaître la figure que le sac cachait à demi.

— Tiens, dit-il, c'est le vieux Lazare de V. ; croirait-on que cet homme a quatre-vingts ans !

— Bah ! s'écrièrent en chœur tous ses compagnons en plongeant leurs fourchettes dans les plats d'étain.

— Il est de V. ? demanda le fermier.

— Oui, répondit l'ouvrier qui l'avait reconnu.

— Voilà, répliqua l'autre, qui était échevin de sa commune. Si je l'avais accepté, il serait venu s'établir ici et avant un an il était à charge du bureau de bienfaisance. Pendant ce temps là, les gens

de V. construisent de belles routes et les éclairent avec des réverbères...

« Le fermier n'était pas toutefois un turc ; après quelques instants, il ajouta :

— Cet homme n'a peut-être pas mangé, aujourd'hui ; le pauvre diable n'aura rien osé demander. Paul, dit-il, en s'adressant à un de ses fils, regarde où il est.

« Paul quitta sa chaise, s'élança sur un banc qui se trouvait sous la fenêtre, et après avoir frotté la buée des carreaux, regarda dans la cour.

— Je ne le vois plus, dit-il.

« Il sauta par terre et voulait courir à l'extérieur mais son père l'arrêta.

— Il sera parti. C'est bon, c'est bon.

« Paul vint reprendre sa place à table, et le diner continua tranquillement.

« Cependant le vieillard avait compris que de nouvelles démarches étaient inutiles, et s'était décidé à retourner chez lui. »

Quelle scène odieuse dans sa simplicité intimiste et patriarcale ! L'absence absolue d'emphase, de commentaires, de ronflante indignation chez le conteur, le ton naturel et dégagé du récit, n'en rendent que la cruauté plus terrible. M. Krains a soin de nous dire que son fermier n'est pas un turc, c'est presque un brave homme, c'est même le type de ce que la société considère comme ses « membres » les plus respectables. Si les soi-disant justes montrent un si complet égoïsme, que devons nous attendre des autres !

Pareilles notations abondent dans l'œuvre de M. Krains. Elles révèlent le penseur aigu et désenchanté, mais aussi l'observateur qui sait choisir, discerner et trier les éléments dignes d'être rapportés, pour corser, et intensifier l'impression d'ensemble.

Le sujet de la nouvelle dont j'ai extrait ce passage topique, caractérise admirablement l'orientation d'esprit de l'auteur. Lazare le pauvre hère, partout rebuté et honni, adresse une oraison fervente à un vieux christ en bois, planté dans un carrefour près de sa demeure. L'image du dieu redempteur restant sourde à ces supplications, aucun miracle ne se produisant pour secourir dans sa détresse le pauvre vieux chrétien, il est pris subitement d'une rage de révolte et de sacrilège, il se redresse et d'un coup terrible de son baton il coupe en deux la sainte image,

L'antique statue était creuse et voilà que de ses flancs s'échappe une pluie de pièces d'or, une fortune ! Le mendiant ébloui, fou de joie cupide et presque bestiale ramasse les luisants écus jaunes

et en transporte le tas dans sa mesure. Mais, ses préjugés religieux, la crédulité dans laquelle on a entretenu, dès le berceau, sa pauvre âme de miséreux, l'empêchent de jouir de cette vraiment providentielle aubaine. La réaction ne tarde pas à se produire en cette âme timorée et abalourdie. Il est bourrelé de remords. Des terreurs superstitieuses le galopent ; il se fait horreur, et il finit même par se débarrasser de ce trésor, fruit d'un sacrilège. Puis, épuisé par ces émotions suprêmes, il meurt dans son taudis, comme un chien dans sa niche, sans que personne se soit inquiété de lui. L'agonie du pauvre diable est magistralement contée par M. Krains ; avec une compassion amère et crispante, qui ne nous fait point grâce des affres, des sursauts et des sueurs dernières de son personnage, une compassion nerveuse qui trahit pourtant une certaine impatience devant la poltronerie, le bigotisme, la lâcheté du traîne-misère !

En lisant la *Dernière Lutte*, je me rappelais ce poème en prose de Baudelaire « *Assommons les pauvres* » où le poète maltraite si durement à coups de poing et de pied un mendiant, sexagénaire et marmiteux, qu'il finit par provoquer chez cette épave humaine, chez cette antique carcasse, dans cette machine si plénièrement détraquée, une révolte féroce, des représailles acharnées, et par être la première victime de la « médication énergique » au moyen de laquelle il lui a rendu l'orgueil et la vie.

Il y a un peu de cet orgueil de *l'outlaw* poussé à bout et qui s'exaspère contre la société et le destin, qui pratique la vieille loi primordiale œil pour œil et dent pour dent, au lieu de géindre et de trembler en la présence du gendarme et a l'idée de l'enfer, dans cet autre récit de M. Krains, le *Vagabond* où un irrégulier, un pied poudreux, vante avec un lyrisme enfiévré, devant les villageois rassis pintant dans un cabaret après la grand'messe, les délices et les émotions, les surprises, les continuelles nouveautés, de la vie nomade et farouche, de la vie débridée, au large, et sans maîtres.

Les *Saltimbanques* aussi, attestent la sympathie et l'admiration du conteur pour les bien vivants que n'enregimentent point les conventions, les préjugés et les règles. En parlant de ceux-ci, de ces hommes fiers et orgueilleux qui ne connaissent aucun joug, le verbe de M. Krains s'attendrit, se lénifie, contracte, pour ainsi dire, une douceur pitoyable dépouillée de cette âpreté, de ce sardonisme méprisant que dégageait tout à l'heure sa peinture de la fin lamentable du vieux Lazare. Savourez l'émotion poignante, la

chaude solidarité de caractère qui vibre en ces lignes : « Si vous passez par là, au crépuscule, quand la petite cheminée de fer de la voiture, déchiquetée, dégorge l'épaisse fumée blanche et acre que lui envoie un feu de bois vert, et que les vitres s'illuminent au reflet du foyer, il vous arrivera d'entendre un bruit de voix, une sorte de mélopée lente et triste, comme une prière ou une litanie anoncée par des pauvres gens. Le saltimbanque ne prie pas cependant. Bien qu'il soit familiarisé avec toutes les gammes de l'ironie et capable de tenir son sérieux dans les situations les plus cocasses et les plus tragiques, son cœur éclaterait en disant : « Donnez-nous notre pain quotidien. » Il craint de pleurer en face de Dieu, mais il a plus peur encore de rire devant lui, ce qui serait, du reste, infiniment plus lugubre.

« Ce que vous entendez, c'est la voix des enfants qui apprennent leurs rôles et se préparent à la vie que mène leur père. Car il faut songer à l'avenir. »

Ces aspirations vers la vie la plus en dehors, cette admirable affection pour ceux qui se sont affranchis des entraves bourgeoises et qui luttent irréductibles, contre la société, je les retrouve encore, palpitantes, pantelantes, dans *Madeleine*, mais plutôt dans les épisodes et les caractères que dans la trame même de ce beau récit.

Roger, le personnage qui y parle à la première personne, est une nature d'idées et de conduite protestataires, blessé dans les batailles de la vie, même mis définitivement hors combat par une conjoncture tragique : la découverte que la femme qu'il aimait passionnement est une criminelle. Madeleine, l'épouse d'un braconnier a tué d'un coup de fusil le garde-chasse qui lui a emprisonné et fait mourir son homme. La révélation de ce drame faite par la meurtrière même, un soir de veillée, dans un taudis, suffit pour arracher Roger à son amour. Le désaccord m'a frappé entre le caractère de Roger tel qu'il ressort des préliminaires du récit, et son horreur en apprenant un acte de vendetta qu'un gaillard de sa troupe devrait plutôt trouver légitime, qui devrait au contraire lui faire chérir plus que jamais la malheureuse poussée à cette application de la loi du talion. J'ajouterai que tout ce qui prépare la confession de Madeleine, l'atmosphère d'angoisse, de malaise et de proscription, le mystère, les scènes de tuerie, les inquiétantes silhouettes conjurées dans ces sous-bois et ces bas-fonds, présagent, exigent même un dénouement plus extraordinaire que celui pour lequel on les a fait surgir. Le récit de Madeleine est très pathétique en lui-même mais demeure en dessous de l'aven-

ture vraiment sinistre, fatale, exceptionnelle, tout à fait hors de l'ordre normal, augurée par l'entrée en matières et la tonalité crispante de la nouvelle. Le portrait de Madeleine quoique choyé et caressé avec beaucoup de poésie par M. Krains est un peu disparate, un peu « statue grecque » dans ce milieu hautement farouche et cabré.

En revanche le type de Jean, le jeune braconnier, se campe admirablement. Le personnage de ligne sobre et affilée, se précise en quelques phrases aux tons bleutés jusqu'à ce livide que la trempe donne à l'acier. La rixe dans le bouge pendant la kermesse et la peinture des habitués de l'endroit, l'intoxication morale qu'engendre la promiscuité avec ces abrutis ou ces révoltés, ont inspiré à M. Krains quelques pages de maîtrise. Très vivante et corsée aussi sa description du beuglant et aussi son analyse de l'état d'âme de Roger s'enivrant aux vertiges des enfers.

L'*Asile*, qui clot le volume, l'emporte sur *Madeleine* par la logique et l'homogénéité de la composition, l'harmonie ménagée entre les personnages, le décor et l'aventure. Après d'exquises pages de quiétude, un suggestif et reposant paysage ardennais, peu à peu le mystère, l'inquiétude, le malaisé étreignent le lecteur ; et, après la catastrophe, l'impression de tristesse s'aiguise encore de la part d'inconnu et d'énigme qui reste attachée à la destinée des habitants de l'« Asile ».

La note générale, la température psychique du livre de M. Krains, nous la trouvons dans l'*image favorite* que lui suggère la conduite, le geste, la morale de ses héros. Les élans de révolte et les éclats subversifs, abondent dans ces *Histoires Lunatiques* mais le plus souvent l'ironie met une sourdine à ces explosions. Le paroxysme du vengeur recuit ou cristallise ses poisons déflagrants. Les personnages familiers de M. Krains participent de la nature des fauves, mais la plupart sont captifs, ramassés sur eux mêmes, guettant le moment de bondir au soleil et à l'air libre. De là sa prédilection pour l'image se rapportant aux superbes félins.

Parlant de Roger, M. Krains, le met ainsi en scène : « il releva la tête et fixa sur moi le regard ennuyé et dédaigneux que les fauves encagés jettent à travers leurs barreaux de fer, aux flaneurs placides qui viennent les contempler. »

Plus loin les habitués du beuglant que hante aussi Roger, « s'y agitent avec fracas comme des tigres en cage. « La première fois qu'il rencontre Madeleine, il est frappé par « ce mouvement félin

de panthère qui se ramasse sur elle-même pour mieux bondir. »
Quand il veut pénétrer à sa suite dans la maison, il se rue comme un fauve contre la porte, tandis que la femme pousse de « ces gémissements que la terreur et le désespoir arrachent aux bêtes acculées dans leur terrier. »

Et encore quand il guette les fenêtres de sa maîtresse dans les ténèbres, il constate que ses yeux devaient luire comme ceux des tigres. Et à mesure que sa passion s'exacerbe, ses pensées qu'il veut faire dériver vers d'autres préoccupations sautent, « hors du cercle où il voulait les enfermer comme des fauves rebelles, ou se retournent, comme des oiseaux de proie pour lui déchirer l'âme. »

Pour suggérer une attitude de Charles, le jeune braconnier, M. Krains dira : « Il avait passé d'une indolence torpide à une vivacité extraordinaire, tel qu'un chat qui somnole, pelotonné et les paupières closes, à la lucarne d'un fenil et auprès de qui un oiseau étourdi vient soudainement se poser. »

Dans le *Vagabond*, je relève encore cette description des panthères :
« Lorsqu'elles sont couchées dans leurs cages, leurs corps ramassés en demi cercle, leurs têtes appuyées sur leurs pattes étendues, elles paraissent si froides et si indifférentes avec leurs yeux indolents, qu'on croirait aisément que rien ne serait capable de les tirer de leur torpeur et qu'un enfant pourrait leur donner à manger dans la main. Mais qu'une mouche seulement se pose sur leur dos, et voilà qu'elles bondissent et jettent du feu par les narines et par les yeux. »

Cette préoccupation du fauve et du carnassier, de la créature essentiellement libre enfermée dans des loges de ménagerie, fournit à M. Krains les principaux « thèmes conducteurs » de son style. Les nobles félins arrachés à leurs jungles lui rappellent l'homme fier, hardi et loyal que la société prétend domestiquer, même avilir, apprivoiser jusqu'à la servitude. Ces tigres et ces panthères, contractent dans ce beau livre une signification héraldique et comme de symbole. Et le calme, la majesté douce, le style mesuré de l'auteur, possèdent la force, l'énergie concentrée, l'ardeur vigilante, la souveraine fierté des fauves qui connaissent le recueillement mais non la résignation.

GEORGES EEKHOUD.

Sonnets

AUX VILLES !

A GEORGES EEKHOUD.

*Vous pouvez maintenant, l'âme hautaine et fière,
Offusquer le soleil de vos cris orgueilleux
Et lancer vers l'azur l'insultante lumière
Que versent dans la nuit vos fanaux et vos feux*

*Et chanter votre gloire en poèmes de pierre
Et vous grandir sans cesse, énormes sous les cieux,
Mais l'heure arrivera de tomber en poussière
Sous le brutal assaut d'une troupe de gueux !*

*Ah ! Ah ! le temps viendra des chutes fatidiques
Où devront s'écrouler vos masses granitiques
Le temps viendra, lugubre, où, tout étant détruit,*

*Vous ne serez plus guère, au ras des plaines chauves
Qu'un tas d'éboulements où sonnera, la nuit,
La rugissance rauque et barbare des fauves !*

AU CLAIR DE LUNE !

A EMILE VERHAEREN.

*Ah ! Musique du ciel ! Ah ! l'immense rafale
D'infinie harmonie épanchée en blancheurs
Et girant dans la nuit qu'elle remplit du rôle
Terrible et frissonnant des suprêmes splendeurs !*

*Symphonie inouïe ! Ah ! le concert d'opale,
Le cri fou de l'éther parmi les profondeurs !
Tournoïment pantelant bouclant de sa spirale
L'astre intensément blanc et nimbé de pâleurs !*

*Ah ! Nuit ! Sublime nuit de rêve et de vertige
Où la lune, là haut, éclatante, se fige !
Ah ! Nuit ! Nuit qui m'affole et qui me fait rugir,*

*Prends-moi, prends-moi mon âme et parmi la matière
Daigne la diffuser pour qu'elle puisse ouïr
Chanter éperdument l'azur et la lumière !*

ANDRÉ RUYTERS



Evocation

de l'antique



LE prince Satni laissa retomber les bras le long du corps. Il marcha, préoccupé, sur la terrasse en regardant les dalles de porphyre carrées où frappait parfois son glaive de cuivre. Sous son casque pesant la sueur couvrait son front et décollait en grosses gouttes sur les tempes. De nouveau le prince resta immobile et releva brusquement la tête dans la direction du soleil.

— Astre merveilleux, s'écria-t-il, toi qui fais vivre toutes choses, toi qui donnes au monde l'amour et la beauté, toi qui agis selon ta volonté et selon ta conscience, aide-moi à conquérir le cœur dont le battement est nécessaire à l'harmonie de mon âme ; guide-moi vers la demeure occulte où les amants font, dans leur abandon et dans leurs plaisirs, des offrandes à ta divinité. Enchanter mes lèvres pour qu'en parlant à la femme élue, elles résonnent ainsi que la mélodie imperceptible qui, au crépuscule emplit ton empire infini ; rends mes prunelles ineffables et douloureuses, pour que sous leurs caresses la fille du grand prêtre d'Ammon sente disparaître toutes ses pensées et s'abandonne à ma passion comme une corolle de lotus arrachée de sa tige par le courant, s'en va au gré des flots du Nil.

Satni frissonna tout à coup en percevant au pied du pylône le cliquetis d'une armure et le bruit du sabot d'un cheval s'engageant sous la voûte. Il s'empressa de gagner le côté opposé pour s'assurer de la qualité du nouveau-venu. Il tressaillit en reconnaissant dans la cour son ami Amhés qui, avec l'aide d'un esclave, descendait de son coursier. Puis le fils du nomarque disparut sous le péristyle en fran-

(*) Fragment d'un récit qui fera partie des *Nouvelles Héroïques*.

chissant très vite les marches nombreuses. Au bout de quelques instants on entendit son pas, léger et vague d'abord, retentir dans l'escalier ; ensuite il devint plus perceptible et l'épée du guerrier résonnait contre les parois de diorite. Enfin Amhés mit le pied sur la terrasse en se frottant le front du revers de la main. Son visage était souriant, ses prunelles claires et saturées de bonheur, et ses membres tremblaient un peu révélant son émotion.

— Prince, dit Amhés d'une voix pleine de trouble, avant que Satni eût eu le temps de lui demander des nouvelles, je l'ai vue et je lui ai parlé longuement.....

— Et qu'a-t-elle dit ? fit le fils du roi, en pressant fiévreusement la main du compagnon fidèle, t'a-t-elle reçu avec cordialité et crois-tu qu'elle m'aimera un jour ?...

— Il me semble qu'en causant avec elle, elle était joyeuse et gaie, et chaque fois que votre nom venait sur ses lèvres, ses yeux se voilaient comme d'un intime bonheur, et ses seins splendides se soulevaient vers sa bouche, pour la sceller, eût-on dit, de leurs deux boutons d'or rouge et enfermer ainsi en elle toute votre pensée. Elle m'a dit que ma démarche l'honorait, qu'elle n'eût jamais rêvé de posséder l'amour d'un fils de roi, de ce grand Aménophis dont la gloire est aussi rayonnante que la splendeur du soleil à son lever. Elle n'a pas encore aimé, elle ignorait ce que pût être l'amour. Et depuis le moment où votre regard s'est fixé sur ses prunelles étonnantes et plus noires que la nuit, la songerie a trouvé en elle le chemin séducteur et clair qui conduit à la passion suprême. Mais le temple de son cœur était vide, tel un sarcophage de granit dépouillé de sa momie vénérée ; car vous n'étiez plus alors auprès d'elle. Et dès cet instant elle a souhaité vous revoir épris autant qu'elle-même... Et votre Tboubour aspire au moment où elle pourra entendre votre voix chérie, votre voix qui emplira les voûtes du palais sacré qui est devenu son sein, d'échos vibrants et doux.

— Merci, merci ! mon féal Amhés ; on dirait que je n'ai jamais connu la douleur et que depuis ma naissance les dieux tressent autour de moi les plus riantes et les plus merveilleuses guirlandes de la vie. Oh, non ! ma souffrance n'était qu'un rêve mauvais puisque voici le réveil avec son enchantement et toute sa beauté sans cesse grandissante... Et quand la verrai-je, quel est le jour béni et unique où je me prosternerai à ses genoux avant d'oser approcher mes lèvres frémissantes et exilées vers elle, de cette bouche qui murmura mon nom avec délice ?

— Vous n'attendrez pas longtemps, prince ; aujourd'hui encore vous aurez le bonheur de la voir et de tout lui dire. Vous la regarderez un seul instant et cette seconde suffira à sa prunelle veloutée pour descendre en votre cœur comme une sonde invisible mesurant le fleuve de votre passion. Et tout son être s'incorporera au votre, car la sonde ira toujours plus profondément emportant son âme entière dans les flots silencieux de votre poitrine. Avant le crépuscule, lorsque Sirius scintillera à l'ouest ainsi qu'un diamant, sous les dernières caresses flamboyantes du soleil, elle vous attendra dans sa demeure... et vous vous aimerez jusqu'au matin.....

— Amhés, regarde cette bague d'or ! Elle appartient jadis à la reine Hatasou, mon aïeule ; ma mère Taïa la garda jusqu'à sa mort et me la légua comme une amulette précieuse et unique. Son émeraude est taillée en scarabée, le symbole de l'éternel devenir. Je vénérâis cet anneau, chaque jour je le vénérâi d'avantage, car il continue à guider le destin de la famille. A partir de ce moment tu le passeras à ton doigt et tu ne me le rendras plus..... Tu m'as trop loyalement servi depuis toujours, tu m'as tant aidé et tant aimé que tu es plus moi-même que le fils du nomarque de notre province. Tu est la moitié de mon cœur puisque je te dois toute ma félicité. Cet anneau nous fait frères, cette bague sacrée et parlante sera désormais le rappel de notre attachement et guidera nos deux destins, notre destin jumeau, de la façon dont elle a guidé celui de mes ancêtres..... Je te pourrais octroyer des trésors, des richesses, des honneurs, rien ne me transporte autant que le ton simple et grandiose de ce scarabée vert pour lequel j'eusse sacrifié les plus belles amours. Je n'aurais jamais espéré pouvoir te prouver ainsi toute ma reconnaissance et toute mon affection. Prends l'anneau, frère absolu, et aimons-nous jusque dans l'éternité.

Et, les yeux humides, le prince saisit la main droite de son ami, y passa la bague d'or à l'index, en tremblant, tandis que sur son front pâle les cils du guerrier laissaient choir deux larmes bien-faisantes.

SANDER PIERRON.





Poèmes en prose

DANS LE NORD



ON rêve contradictoire me suggère en ces heures d'après-midi toscanes où j'entends en la molle lumière, les campanilles de Florence, tinter, une salle glaciale, en une tour octogone, au bout d'une ville, dans le Nord.

Là bas !

Les toits dont les lignes nettes font des angles dans le ciel, les murs uniformément hauts, les vitres couleur d'acier me précisent ce soudain rêve : on dirait des théorèmes découpés dans du froid. Les vantaux des portes avec leurs clous de bronze surgissent en salles rivées au long des rues. Quelques arbres poussent maigres et hostiles par dessus les cours ; leurs branches menues se hérissent comme des faisceaux de griffes ouvertes. Des grilles symétriques en fer font la garde autour de jardins nus !

Azur gelé ; soleil de pale argent.

L'horloge d'une tour s'est arrêtée net. Le son semble bandé dans les cloches que les marteaux frappants feraient éclater.

Et dans cette salle, au bout de cette ville, j'entrevois de grandes ombres marcher en des vêtements blancs. Des miroirs face à face creusent au loin dans les murs des vestibules de glace et de neige et vers les coins se carrent des pedestaux de cristal ne soulevant rien que l'attitude du rêve polaire que ma pensée y sculpte. Et le silence y est infrangible, un silence approfondi jusqu'au néant, un silence si absolu et si total qu'à y songer mes oreilles tintent. Et toujours et lentement les femmes marchent (et rien ne s'entend) les femmes marchent et se croisent et se froilent (et rien ne s'entend) mais si deux d'entre-elles se regardent tout à coup on a la sensation qu'il se casse un diamant dans l'air.

SUR LE DANUBE



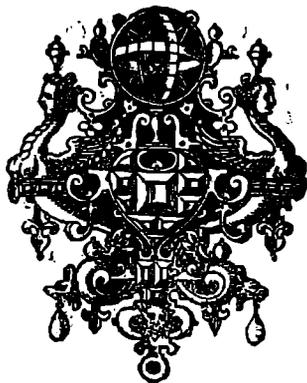
LE me souviens avoir erré un soir par les rues de Ratisbonne, seul, sous une pluie cinglante et un vent fou, quelques rares lanternes avec la petite feuille d'or ballotée de leur flamme, tremblaient d'un bruit de ferraille usée au long des murs. J'allais vaguement angoissé par les ténèbres qu'à dix pas de moi mes regards ouvraient, mais que je sentais se refermer aussitôt et m'isoler de tout ce que je dépassais. Les heures sonnaient à la cathédrale tout à coup immense au coin d'une place avec ses portes basses où s'asseyaient des christs romains, droite levée depuis des siècles, où s'immobilisaient en symboles depuis longtemps abolis, des bêtes ouvrant leurs ailes grandes comme des étendards. Les deux tours montaient près du portail, fixes et violentes, toutes droites d'ardeur dardée en pierre et fer. On les entendait bruire et se plaindre, pleurer et crier des yeux et des gueules de leurs chimères, trembler des mille écailles de leurs vitraux obscurs, souffrir de toutes les blessures de leurs pierres mais se pousser et s'élancer quand même vers on ne savait quel vague et mouvant infini.

A dix pas de là, sous un pont énorme, roulait le Danube nocturne. La pauvre clarté qui brûlait au pied d'un Saint dont la statue dominait les arches, se reflétait dans l'eau qu'elle moirait de luisances serpentine et méchantes. On surprenait le fleuve user les pilliers avec des croûtes identiques depuis des siècles, avec une inflexible et fougueuse patience immémoriale. Des taches noires apparaissaient mourantes à la surface des vagues : c'étaient des morceaux d'îles chevelues d'herbes que le courant entraînait et dichiquetait et poussait devant lui. Une rage simple et facile et régulière sourdait ainsi de chaque coin de l'étendue et néanmoins, à de petites lueurs disséminées au loin, je devinais quelques pauvres bateaux de pêche, fixées à l'ancre, qui s'entêtaient à peiner au milieu de ces déchirements et à vivre parmi ces tranquilles ravages perpétuels.

Je quittai le fleuve et traversai une ruelle. Au fond, une grille et derrière elle sans voute un cimetière sans lumière aucune.

A taton je passai au long des barreaux. Je me sentais fouler des chemins de gravier grinçant comme de petites dents cassées. Je ne me voyais plus marcher, mais j'étais certes chez les morts, près de leur croix. Et tout à la fois la tempête de l'air et la crainte du sol que je touchais et l'inconnu nocturne où je plongeais, m'envahirent. Je ne voulus les secouer de moi. La terreur et la violence et la tempête éparse, je les recueillis au contraire en moi dans l'espoir de me desespérer assez pour que ma volonté eut quelque gloire à surgir droite et à demeurer immobile quand même. J'avançai au risque d'aboutir à quelque fosse ouverte ou peut-être vers un jardin de fantômes. Je trébuchai et me relevai soudainement, conscient de mon angoisse, effrayé de ce qui allait survenir, sur le point toujours de m'affoler mais me reprenant sans cesse, me cramponnant à moi-même et rivant à leur place mes pieds qui voulaient fuir. Et cela dura des heures où je déployai une volonté froide uniquement à déclouer, à pousser l'un devant l'autre mes pauvres pas, absolument à travers d'inépuisables ténèbres.

EMILE VERHAEREN.





Lettre parisienne



L'ÉVEIL du soleil sur les feuilles, pousse moins le citadin à l'exil annuel vers des plages ou des futaies, que l'envahissement pictural, vraiment farouche et dérégulé : au point que s'encontinue l'obsession jusqu'aux vitrines de librairies, où les photogravures de magazines illustrés répliquent en noir et blanc les plus célèbres polichromies du temps présent. Ainsi les indécents plumets du *Prince de Galles* de Detaille voisinent avec les filles de cuisine fessues qui représentent, en de grandes dimensions, les égrillardes *Foies de la Vie de M. Roll* — car il faut espérer qu'il n'a voulu peindre que les siennes propres. Trois Salons fonctionnent, et le peintre, être hirsute ou trop peigné, décoré ou mal lavé, fourmille sa cohorte obstinée et bavarde.

Celui qui dispose des moindres dix lignes dans le plus mince journal en est dévoré : fini le calme matinal, et la promenade n'est plus. La sonnette et le shake-hand inopinément emplissent la vie. Réclamiers comme des cabotins ou des grues, les peintres adulent l'interviewer et polissent d'une langue complaisante les basques de l'homme de lettres. Celui qui a un bout de toile peinte au Salon et qui voudrait qu'on en parle est un animal abominable et rusé infiniment : il faut fuir, sans plus.

Vernissages... J'ai vu, le jour de la visite de M. Félix Faure au Salon du Champ de Mars, un paysagiste, d'ailleurs exécration, juché sur une échelle, piquait des étoiles naissantes dans son ciel. Réflexion faite, si j'en mettais, des étoiles ? ça frappera le Président et ça ne sera peut-être pas si mal ! Et le paysagiste a « fait un petit ton » et moucheté avec élégance l'azur de son nocturne. Au fond, ils en sont presque tous là, c'est assez leur état moral et intellectuel, quand on les connaît bien, les peintres !

Papotages d'ateliers élégants, thés dans des halls à boiseries claires et laquées, frises colorées de Crane et de Morris, petits pots

jaunes et bleu-outrémer de Gallé et de Delaherche, meubles de « vernis rustique », entrées soyeuses et froufrouantes de femmes du monde, voix mêlées et rieuses où sonne de ci-de là une musicale intonation russe ou quelque sécheresse anglaise, rosettes, éventails, smokings et orchidées — ainsi les cénacles de la peinture fortunée et considérée jasant et appariant leurs babillages, leurs sourires au décor britannique et discret. Ce n'est plus l'atelier vieux jeu, l'atelier noir, armures, tapis turcs et masques, cigognes japonaises au plafond et capharnaüm de bibelots moyenâgeux parmi des divans effondrés. L'impressionnisme et les sourimons ont passé par là. Mais les âmes sont restées aussi nulles que jadis. Rarement on a la chance de distinguer en ces conversations la parole nette, spirituelle, savante, étonnamment juste et perspicace de Besnard, expliquant Ingres ou les enluminures persanes avec un charme et une souplesse infinis. Peu de peintres parlent bien de leur art : cela s'en va dans la recherche de la mode.

On sentait cette absence d'âme à la réunion joyeuse et matinale du vernissage au Champ de Mars. Ces surprises... Le portrait de Burne-Jones, noir et mordoré, si exquis, semblait fade et usé. Gandara accrochait tranquillement, à droite et à gauche de sa Sarah Bernhardt fuselée et blanche, un lapin écorché et un gigot d'agneau, d'un ton et d'une allure à la Chardin il est vrai, mais tout de même !... Et le beau monument pour les morts de Bartholomé semblait quelconque dans la foule, et le *Bourgeois de Calais* sublime de Rodin, presque théâtral. Tout se fausse en ces endroits. Les Besnard d'Algérie, d'une harmonie si supérieure, avaient l'air de feu d'artifice. On ne sait plus la valeur de rien.

Le printemps vrai et le soleil authentique coïncident ironiquement avec cet ensemble d'efforts pour reproduire la nature : aimons la mieux au naturel ! Dans trois semaines Paris sera vide sous l'azur et la chaleur. Et c'est alors que le Parisien de race s'y sentira chez lui. Crépuscules violets sur les Champs-Élysées, pluie d'or et de lumière matinale entre les feuilles au Bois, féerie de brume sur la Seine ou les lacs, solitude embaumée et délicate de la Muette, et sous Versailles et Trianon si proches, nous allons vous savourer sans le coudoisement des rastaquouères et des gens de Bourse ! Les peintres seront tous envolés, empoisonnant de chiffons à palette l'herbage ou la dune lointains. Et les palais vitrés qui abritent leurs productions à cette heure protégeront, par un juste retour, une exhibition agricole ou quelque vélodrome.

CAMILLE MAUCLAIR.



Chronique littéraire

MAX ELSKAMP. — *En symbole vers l'Apostolat* (Bruxelles, Lacomblez éditeur.

Aux fonds des tableaux gothiques se dressent, sous les cieux paivoisés de bleu par les anges, de petites villes aux frêles tourelles, de petites villes ouvrées comme des châsses et si précieuses et si bonnes qu'au bout d'un peu de contemplation on les croit bâties avec l'or authentique des tabernacles. Elles ont vécu jadis, au temps des saintes et des miracles, au temps des bannières pieuses et des douces litanies, mais elles dorment aujourd'hui au cœur des siècles morts, ou dans l'âme éparse des anciens artistes, avec un peu d'auréole au front de leurs tours. Max Elskamp est le poète charmant qui est venu réveiller de leur sommeil ces petites cités au pieux lointain dormant. Et voici de nouveau leurs carillons qui sonnent et leurs drapeaux de fête hissés à leurs beffrois. Et voici leur peuple dans les rues pour écouter le poète à la muse chrysostôme qui s'en vient leur dire des paroles d'amour et de bonté :

*Et me voici vers vous, les hommes et les femmes,
avec mes plus beaux jours pour le cœur et pour l'âme*

*et la bonne parole où tous les mots qui s'aiment,
semblent des enfants blancs en robes de baptême ;*

*car c'est en aujourd'hui, la belle Renaissance
où, ma douce sœur Joie et son frère Innocence*

*s'en sont allés cueillir, en se donnant la main,
sous des oiseaux chantants les fleurs du romarin,*

*pour fêter paix venue aux jardins de jouvence,
qu'ouvrent ici la foi et la bonne espérance.*

Et que va-t-il leur dire, en son prêche, cet apôtre de Joie et d'Innocence ?

*Car c'est nouvelle què j'apporte
aujourd'hui les doux, les amers,
d'un beau pays qui chante en l'air ;
car c'est nouvelle que j'apporte
d'un bon pays qui s'est fait chair,*

*où c'est tout plein de monastères,
depuis des ans et des années,
autour des bêtes étonnées,
où c'est aussi mon monastère
en voix la nuit et la journée.*

Il conte alors ce pays évangélique en des vers qui tombent comme des notes de carillon par un matin de dimanche, quand il fait du soleil, que des orphelins vont à la messe et qu'au port les barques jèvent leurs voiles pour des voyages de plaisir. Son cœur ingénu débordé d'une joie d'enfant. Il aime les oriflammes, l'encens et les prières ; il adore les anges, très naïvement, et les pêcheurs aussi, et toutes les cloches de la ville « comme à chœurs doux d'oiseaux dans l'air » Il fête les bateaux :

*Voici, par leur noms de baptême,
au bout des fleuves qui les aiment,*

*les plus douces nefs de mon port
toutes en cœur et bord à bord.*

C'est le poète des bonheurs blancs et des bontés fleuries, le confident mystique des cieus de Pâques, le page de sainte Cécile et de Marie de la souveraine. Tout, à ses yeux, devient fervent et pascal et l'onde de ses marines elles-mêmes, en même temps que de clarté, se pénètre, comme les lacs gothiques, d'on ne sait quelle suave béatitude. Elskamp invente un panthéisme apostolique, auquel participent la mer et l'horizon, aussi bien que les moutons des vergers ou les mâts des barquettes. Tout prie dans une ferveur de joie que pailletent des drapeaux clairs ou des sonneries de clochers. Et voici les vers exquis qui sont comme le ruban aux touchantes images serrant ces poésies :

*Or voici comme on met aux pages
des bons livres quand c'est leur fin ;
des fleuro-s, de fruits et feuillages :*

*les ornements de tout mon cœur
dits en le simple et vieux langage
qui nomme les Saints par leur fleur.*

*Mais c'est Joseph lors dans ma serre,
soignant ses lys avec ma foi,
et Véronique, aux bonnes terres,*

*occupée à ses fleurs-de-croix,
plus, pour mes vieilles gens d'Empire,
Joséphine aux Hortensias.*

*puis tout entier c'est vous, Saint Pierre,
patron, en août, des némophars
dont les grains murs pour des rosaires,*

*attardent les enfants, le soir,
à des jeux de fil et d'aiguilles,
dans les bons coins des chambres noires.*

*Et ce sont ainsi mes corbeilles,
où chacun, à sa satiété,
trouve des joies ou des conseils :*

*les chasseurs, le cerf souhaité,
les pêcheurs les poissons aux nasses,
et les femmes, pour leur beauté,*

*le parfum qui fait l'âme fraîche,
et les baisers doux à donner
sur le front des enfants aux créches.*

N'est-ce pas adorable ? Et ce qui séduit en Elskamp, à côté de sa douceur symbolique, la suavité de son sentiment tendre, c'est sa couleur fraîche et profonde qui dénote son caractère flamand. D'ailleurs cet art c'est peut-être, subtilisée, réduite en miettes d'or et d'azur, la vieille piété un peu somptueuse qui existe encore sous les cieus soyeux des Flandres et qui tinte sous les coqs de leurs églises. C'est un écho de nos petites villes dominicales et de leurs intimités religieuses et chastes. Et ne dirait-on pas que si un ange passait au dessus d'Anvers pour en pêcher ce qu'il y reste de naïf et d'ingénu au cœur du peuple croyant il trouverait au fond de ses filets célestes tout ce que chante Elskamp ? Car ces vers sont trop émus pour être l'œuvre d'un virtuose, et leurs sources sont loin dans le cœur.

EUG. D. M.

GEORGES MARLOW. *L'âme en Exil.* (Col. du *Réveil*. Chez Deman à Bruxelles).

Au verger de la vie, sous les arbres merveilleux dont les pommes vous paraissent si précieuses que vous n'osez les toucher, âmes en fleurs, chers jeunes hommes, que vous êtes aimables, si malheureux

et pleurant, liés en Saint-Sébastien-martyr, sous la pluie des flèches du monde ! Votre mélancolie est comme le souffle du petit vent qui se met à courir quand l'aube rougoie. Le soleil paru, elle se change en brise rafraîchissante.— Pour pleurer de jeunesse, que vous devez être heureux !

Mais jouissez de vos pleurs. Soyez les enfants qui, au plus fort de leur chagrin, regardent berlicoter une goutte au bout de leur nez, ou passent la pointe de la langue pour boire les grosses larmes qui roulent sur leurs joues. Car la vie est divine; une fleur empenne chacun de ses traits ; et bientôt vous verrez que tout est en vous ; que tout vient de ce que vous voulez, comme vous le voulez. Hélas ! Car du moment que vous aurez éprouvé qu'il n'y a pour s'assouvir qu'à secouer l'arbre, vous ne désirerez plus rien !

Voici les premières chansons d'une de ces douces âmes puérides et si peureuses qu'elles se trouvent exilées en leur tristesse avant même d'avoir tenté d'ouvrir aucune porte. Premières chansons, sur des lèvres tremblantes et craintives comme celles du premier baiser ! Peut-être le jeune homme tendit-il ses bras vers l'Ile enchantée ; mais à sa barque, ses voiles si douces doivent être neuves encore ; et les mots d'amour qu'il chanta près de la fontaine, il les chanta sans doute pour s'être trouvé si beau et si triste au miroir des eaux !

Et il est si pieux et docile, qu'aussitôt que le Seigneur dit :

*Regarde en toi-même,
Pauvre petite âme en détresse,
Et dis les simples oraisons...*

le petit enfant de l'ennui revient pour toujours, à sa ville morte.

Elle est toute blanche, avec de vieux toits d'un rouge mat. Il y a des tours d'où l'on voit les jardins touffus. L'été, sur les places ensoleillées, les statues tournent docilement leur ombre aux cadrans solaires. Entre des murs où des arbres montrent la tête, les ruelles vont aux Remparts. Là se promènent, sous les yeux caves des vicaires maigres, les jeunes hommes du séminaire, en robes noires usées et roussies. On en voit qui s'arrêtent pour arracher au talus des touffes de fleurettes qu'ils serrent ensuite longuement sur leurs lèvres ; et les nuits d'été, par les fenêtres grillagées du dortoir, le carillon de la grande tour vient visiter leur sommeil et ranimer l'espoir de leurs rêves..

*Que je rentre enfin dans ma ville
Où le chœur des petites voix,
Avec des craintes puérides,
Me reparlera d'autrefois.*

Et je vois l'adolescent ingénu et un peu boudeur dans la cour humide du béguinage où les briques sont plus rouges et l'herbe plus verte ; il met ses roses pâles avec

*Les lys et les géraniums
Arrosés par les mains fidèles.*

Voilà tout son plaisir.

La poésie de M. Georges Marlow est d'un parfum simple comme la verveine du linge un peu jauni des vieilles armoires ; sa musique est celle du bon curé qui joue de l'harmonium. Monsieur le curé a, sous les pieds, un carré de tapis usé ; et par la fenêtre, on voit dans le jardins les traits de buis et la statue de la Sainte Vierge ;

Marie aux étoiles, doux glaive !

A l'âme de la ville mourante, douce et triste s'apparie celle du jeune poète, à peine éclose ; comme les vieux murs nourrissent les plus fraîches giroflées. Il y veut rester ; toute son ambition sera de chanter comme un petit oiseau devant la porte du Paradis. Et si parfois il monte aux tours, ainsi que les rois-enfants des histoires, pour voir rouler les épis dans les champs, et la belle rivière qui se boucle au loin, quand il descend en sa paix, il plaint les éphèbes qui :

*Sur l'autel d'or de la langueur
Immolent l'ange de leurs rêves.*

Et il s'enivre d'ennui et de solitude.

Ce livre est charmant. Si la chanson parfois est gênée en ses habits, la voix est toujours émouvante et fraîche. Souvent, grêle et voilée, elle fait au cœur l'effet des caresses de trop petites mains qui doivent se mettre à deux mains pour vous embrasser.

Il n'y a nul doute que M. Marlow ne vienne à bout de son métier, et que son originalité si joliment affirmée n'arrive à bander tout juste l'arc qu'il lui faut. Il a devant lui deux grands frères : Max Elskamp dont est merveilleux l'art de peindre en symboles, avec une netteté de maître gothique, les ravissements d'une âme simple ; Fernand Severin qui a dit, en des vers purs comme le chant des étoiles, l'éveil joyeux à l'amour de Siegfried dans la forêt et la fière tristesse d'Hippolyte appuyé sur ses armes et caressant ses chiens las d'un trop long repos.

Parler à M. Marlow de ces deux artistes parfaits lui montre ce qu'on attend de lui.

L. D. L.



Chronique

musicale



BEAUCOUP de musique, et souvent de bonne musique en cette fin de saison. Aux « Concerts Nouveaux » deux probes et nobles concerts donnés par l'orchestre du *Concertgebouw* d'Amsterdam sous la direction de M. Willem Kes. Les musiciens hollandais ont interprété à la perfection avec une ferveur toute filiale deux symphonies de Beethoven, l'« Héroïque » et le « Pastorale », des fragments de *Tannhauser*, de *Parsifal* et des *Maîtres Chanteurs*. La « Bachanale » du *Tannhauser* et l'ouverture des *Maîtres* n'ont peut-être jamais été mieux exécutées à Bruxelles.

Aux matinées organisées par la « Libre Esthétique », Mme Georgette Leblanc a fait sensation par son interprétation magistrale de plusieurs mélodies de la jeune école française.

Au Conservatoire, l'*Or du Rhin* a été exécuté intégralement avec une magnificence esthétique à laquelle peu d'orchestres et de chanteurs pourraient prétendre. Durant près de trois heures, Gevaert, cet artiste merveilleux, plus sympathique encore par sa belle vaillance et son initiative artistique, toute juvénile, qu'admirable et déconcertant par sa profonde et vaste érudition, a dirigé, au pupitre, sans une minute d'interruption et de repos, ce formidable et resplendissant prologue de la tétralogie l'*Anneau du Niebelung*.

L'*Or du Rhin* a défrayé le programme de deux des concerts offerts aux abonnés, et devant l'immense succès de son entreprise, et pour répondre au vœu des nombreux artistes et fervents de wagnérisme qui n'avaient pu assister à ces séances ou à leurs répétitions, M. Gevaert en a donné une troisième audition, abonnement suspendu.

Chaque fois l'œuvre et les interprètes du chant et de l'orchestre sont allés aux nues. La partie symphonique a été traitée avec ce soin

religieux que l'éminent directeur du Conservatoire et « capellmeister » accorde aux chefs-d'œuvres. Les espèces de panoramas symphoniques, les « tableaux fondants » en musique rattachant l'un à l'autre les quatre tableaux de l'œuvre étaient peints, « éclairés » par une exécution éblouissante et à la fois chaleureuse et passionnée. Le prélude, les chants, comme lubrifiés, des filles du Rhin, la course d'Albéric à la poursuite de leurs ébats ; le thème du Walhall, l'entrée des géants, les délicieux thèmes des pommes et de Freya, les rutilants et spirituels accompagnements des récits de Loge, la peinture du Niebeltetm avec le troublant et presque maléfique motif du heaume, la sortie des forges pour remonter vers les cimes célestes. la tyrannie d'Alberic et la terreur de ses esclaves, la malédiction de l'amour, le formidable orage suscité par Donner, et enfin l'entrée des dieux dans leur palais : que de souvenirs inoubliables, que de délices pour compenser tant d'hivers mornes, maussades et vides de jouissances vraiment souveraines !

Parmi les solistes on a surtout admiré et applaudi Seguin, un Wotan idéal ; Dequesne, un Albéric tonitruant, maître d'une voix superbe, articulant avec une netteté vibrante et une énergie passionnée, qui promettent un excellent chanteur de théâtre ; M^{lle} Flament, (Flohilde, Erda), Goulancourt. (Velgunde, Fricka) et Merck (Voglinde, Freya), etc., etc.

A la Monnaie, la reprise du *Freyschutz* de Weber, accueillie avec assez de froideur, malgré les beautés de ce chef-d'œuvre toujours radieux de jeunesse, et une interprétation fort honnête.

*
* *

Le « Concert populaire » du quatre mai — un concert supplémentaire — dirigé par M. Herman Lévy a attesté une fois de plus l'extrême souplesse de notre orchestre bruxellois.

Il lui suffit de deux ou trois répétitions, pour s'assimiler la manière et les intentions du capellmeister appelé à le diriger. Ainsi avec Hans Richter il se montrait ferme et large, avec Rimsky Korsakoff, chatoyant et intrépide, avec Edward Grieg, pétulant ou pittoresque ; tandis qu'avec Herman Lévy le plus récent des virtuoses étrangers qui en ont joué il a fait preuve d'une discipline, d'une contention, d'une précision et d'une finesse sans pareilles. Noble cheval souvent cabré et emballé, mais s'emballant à bon escient cette fois il s'est laissé tenir les rênes courtes et s'est prêté à des exercices de haute

école que nous admirions non sans impatience et agacement. Pour l'amour de son *leader* passager, beau dresseur du reste, il s'astreignit à réfréner l'ardeur de son sang, la fougue et la coloration intense qui nous enthousiasment tant lorsqu'il se passionne dans les œuvres de Beethoven et de Wagner.

Ces choses dites, on comprendra que c'est dans sa façon d'interpréter du Mozart que M. Herman Lévy s'est le mieux *personnalisé*. On aurait dit qu'il jouait d'un ravissant orchestre-clavecin.

L'ouverture d'*Eléonore* et les fragments de Wagner étaient très, très bien mais... pas çà du tout. Impossible de rater avec plus de soin et d'application l'exécution de ce qu'on aime avec ferveur !

A notre avis ce n'est pas lorsque son directeur habituel le conduit, lui-même que l'orchestre de Joseph Dupont nous paraît le moins remarquable !

* * *

Au Concert annuel de l'*Orphéon*, la société chorale dont M. Ed. Bauwens, son directeur, a fait mieux que ce qu'on appelle communément un « Orphéon », on a entendu trois belles compositions archaïques harmonisées par F. A. Gevaert. Au même concert grand succès pour le ténor Massart, retour d'une saison lucrative et triomphale, au théâtre Khédivial du Caire, où il a chanté avec éclat le rôle du tabarin de *Paillasse*.

* * *

Les Nouveaux Concerts annoncent pour le 19 mai, une matinée sous la direction du célèbre Félix Motte, le *capellmeister* de Bayreuth.

Au programme l'ouverture de *Faust* de Wagner, le prélude de *Lohengrin*, le *Roméo et Juliette* de Berlioz, etc., etc., puis, comme pièce de résistance la Symphonie en *ut* mineur de Beethoven.

WILLEM ULRIC.





Picorée

Notre vive gratitude au *Journal de Bruxelles* qui, dans son numéro du 13 mai, consacre sous ce titre « L'Anarchie littéraire, » quatre colonnes de retentissante réclame, en première page, au *Coq Rouge* qui n'avait pas encore paru à ce moment.

Cette hâte à nous servir explique quelques petites inexactitudes qui se sont glissées dans l'article très profitable (merci Rhadamante !) de notre ami anonyme.

Ainsi, jamais ceux des fondateurs du *Coq Rouge* qui font partie de la *Section d'Art* de la Maison du Peuple, n'ont adhéré par cette affiliation, consentie dans un but purement littéraire et artistique, au programme du parti ouvrier ou à n'importe quel programme politique. Un des premiers articles du règlement de ladite section d'art, établit catégoriquement ce point et garantit l'absolue indépendance de convictions des adhérents.

Où l'auteur de l'article du *Journal de Bruxelles* a tout-à-fait raison c'est lorsqu'il nous appelle des « individualistes forcenés à qui toute formule sociale est foncièrement odieuse ».

Seul le mot *sociale* est de trop puisque nous faisons avant tout de la littérature.

Oui individualistes forcenés, réfractaires à tout embauchement dans une bande littéraire car nous nous rappelons toujours l'ironique constatation de Baudelaire : « Les Belges pensent en bande ! »

Et nous sommes avant tout, comme l'étaient les *Jeune Belgique* de 1880, les adversaires des écoles, des académies, des pions et des gardes-champêtres de la littérature !



M. Georges Rodenbach, le délicat poète belge, exilé à Paris par le « muflisme » national, a les honneurs du dernier volume du *Journal des Goncourt* :

Notre compatriote compte là-bas, parmi les habitués du « grenier » de l'auteur de la *Faustin* et il y brille par ce talent de causeur ingénieux qui lui valait de trop rares sympathies dans le monde bruxellois.

A preuve ces trois intéressants passages du *Journal* (Tome VIII ; pages 147, 189, 241) :

« *Dimanche, 27 février.* Aujourd'hui Rodenbach parle ingénieusement de la page imprimée du livre qui, vu les combinaisons des interlignes, des à la ligne, des capitales, des italiques, etc., etc., est arrivée à l'arrangement artistique et, comme il le dit, à l'orchestration de l'affiche.

« *Jeudi, 18 décembre.*
Chambre étrange : on eût dit qu'elle avait

[un secret
D'une chose très triste et dont elle était
[lassé,
D'avoir vu le mystère en fuite dans la
[glace.

Ces trois vers de Rodenbach, me font parler de la terreur, qu'a des glaces

Francis Poictevin, terreur que Daudet veut qu'il ait empruntée à Baudelaire, qui l'avait empruntée à Poé. Là-dessus Rodenbach rappelle une tradition populaire, qui veut que le diable y fasse parfois voir son image. L'un de nous se demande rêveusement, si les morts n'y laissent pas de leur image, revenant à des certaines heures. Et Daudet compare la vie errante de cette chose silencieuse, au silence vivant des étoiles de Pascal.

« *Dimanche, 31 mai.* Au Grenier, la conversation revient encore aujourd'hui, sur la conquête de la littérature française par la littérature étrangère. A l'humiliation que Daudet et moi, éprouvons à voir notre littérature, allemanisée, russifiée, américanisée, Rodenbach oppose la théorie, qu'au fond les emprunts sont bons, que c'est de la nutrition avec laquelle s'alimente une littérature, et qu'au bout de quelque temps, quand la digestion sera faite, les éléments étrangers qui auront grandi notre pensée, disparaîtront dans une fusion générale. »



Dans le *Journal* du 28 avril :

Il y a plus fort. Si tu pousses une colle à un fervent de Burne-Jones, il finira par t'abandonner le dessin, la couleur, la mise en toile, qualités qu'il juge extérieures, par conséquent nuisibles à une œuvre d'art. Et il te dira : « Tout cela est hideux, soit ! Mais vous oubliez, monsieur, que le Maître donne aux femmes des apparences de jeunes garçons ; aux jeunes garçons des apparences de femmes, et que c'est là une intellectualité admirable, extraordinaire ; vous oubliez que cette substitution des sexes cache tout un monde de pensées merveilleuses et de surado-

rables symboles, oui, monsieur, tout un monde ! » Compte là-dessus, mon bonhomme. Et chacun t'expliquera, à sa façon, ces intellectualités extraordinaires, ces pensées merveilleuses, ces suradorables mystères. Les uns t'affirmeront que telle toile est d'une pureté liliale, et parthénonésique ; les autres qu'elle est d'une satanique perversité... Et ils t'en donneront des preuves également plausibles... « Je vous plains, monsieur, me dit, un jour, un brave Anglais, luxuriant armateur de Liverpool, je vous plains de ne rien comprendre à la magie de ces œuvres divines, car, pour nous, qui sommes initiés, nous y découvrons — et c'est notre récompense — nous y découvrons, tous les jours, d'émerveillantes et profondes obscénités ! » Quant à Burne-Jones, il s'embrouille, de plus en plus, dans le labyrinthe de ses symboles... Il ne sait plus au juste si c'est chaste ou obscène, et il lui arrive cette malchanceuse ironie, d'infliger à ses tableaux des commentaires successifs et différents qui se détruisent, l'un par l'autre, à deux années de distance !

— Une fois, j'ai, dans une maison de Chelsea, passé la soirée avec une Ame, oui, mon vieux, avec une Ame ! Ah ! ce fut rigolo, je t'assure ! . . . Quand elle sut que j'étais un peintre symboliste, et que je peignais des intellectualités avec quinze jambes et dix-huit bras, et que je leur mettais le derrière sur la poitrine, et le sexe au bout du nez, l'Ame me fut aussitôt « liliale » et « lointaine » et « sororale » et « botticellesque ». Elle ne voulut plus me quitter, et me raconta ses petites affaires . . . Ah ! qu'elle était inassouvie et assexuée, si tu savais ! . . . Tellement assexuée ! Elle ne mangeait pas sinon, tous les quinze jours, à la pointe d'un couteau d'or des confitures canaques, faites avec des fruits inconnus ! . . . Ou

bien elle buvait dans des graals de jade, un breuvage mystérieux, etc., etc.

N'étant pas habitué à ces manières primaveresques, je crus qu'elle se moquait de moi. « — Eh bien, moi, lui dis-je, ma chère Ame, je mange comme un loup, et je.....comme un carme ! » L'Ame s'évanouit, et je dus quitter le salon, poursuivi par les huées de l'assistance...

Un peintre libre-esthéticien, sur le point de partir pour l'Italie se rend à la douane expédier sac, caisses, toiles et couleurs.

Il passe une heure à courir de bureaux en bureaux, de l'employé Pilate à l'employé Hérode :... rien n'avance, rien ne bouge ... des renseignements contradictoires ... des impatiences... des jurons !

Enfin une casquette galonnées s'arrête devant les caisses et s'adressant au peintre.

Monsieur s'en va en Italie ?

Oui.

Monsieur est artiste ?

Oui.

Monsieur est sans doute prix de Rome ?

Le peintre par bravade répond : Oui !

Et aussitôt la vieille casquette se confond en excuses, hèle et malmène ses employés sourds, leur décolle de force le derrière de leur tabouret et l'affaire se bâcle au bout de cinq minutes.

Notre ami ahuri et enchanté eut envie de demander immédiatement un sleeping pour lui-même !

— Entendu, lors d'une récente exposition de portraits par Theo Van Rysselberghe.

Un officiel : « Il faut avoir *perdu la tête* pour faire faire son portrait par ce Monsieur !

SOCIÉTÉ NOUVELLE. Colins : Science sociale ; Edward Carpenter : La Science moderne ; Charles Malato : La Reine des Mers ; Georges Kennan : La Sibérie ; Elie Reclus : Les rites funéraires ; Georges Eekhoud : La pléiade shakespearienne (Marlowe) ; Frédéric Nietzsche : L'Antechrist ; Antoine Agresti : L'émeute en Sicile ; Gust Kahn : La vie mentale ; Hubert Krains : Chronique littéraire ; Hamon : Revue des livres. Le mois.

REVUE BLANCHE. Auguste Strindberg : La psycho-physiologie de la Prière ; Alexandre Herzen : Proudhon et « la voix du peuple » ; Jules Kenard : Les tablettes d'Eloi ; G. Eridant : Les Roumaines de Hongrie ; Fragments de St. Simon ; Stéphane Mallarmé : Variations sur un sujet. Chroniques.

Dans la livraison du 15 mai que nous venons de recevoir, à lire l'*Assaut Malicieux*, une cinglante et logique critique des mœurs par Paul Adam.

LESTEMPS NOUVEAUX. Temps nouveaux : la rédaction ; Kropotkine : l'effet des persécutions ; Vindex : le premier mai ; André Girard : Mouvement social ; Correspondance d'Allemagne et d'Angleterre. Supplément littéraire.

MERCURE DE FRANCE. Ernest Raynaud : L'école Romane française ; Francis Vieillé Griffin : Les deux faunes ; Henri de Régnier : Etude sur Paul Hervieu ; F. Herold : Paphnutins (Hrotsvitha) ; Charles Guérin : Les deux Pauvres ; Albert Mockel : Emile Verhaeren (étude sur) ; Max Stirner : Les hommes des temps nouveaux ; Charles Henry Hirsch : Essai sur le sens de la musique ; Bjoerstjerne Bjouernson : Réponse à l'enquête franco-allemande ; Robert de Soudra : Arethuse ; Camille Mauclair : Choses d'art ; chroniques, livres, échos...

L'ERMITAGE. Charles Saunier : La Parure des œuvres d'art ; Stuart Merrill : La ville moribonde ; Joseph Dechareuil : Quelques mots à propos de *En route* ; Andre Ibels : Les parcs morts ; Maurice Maindron : Le cœur de Keranden ; Antoine Sabatier : Départ pour Cythère ; Nicra : Phalène ; Raymond Boyer : Fantin-Latour. Chroniques.

L'ART JEUNE. Louis Delattre : Sérénade au Boulanger ; Arthur Toisoul : Médaillon ; Sander Pierron : Avertissement nostalgique ; Georges Rency : Chant ; Blanche Rousseau : Les Ames ; Henri Van de Putte : Chansons à rire sous le grand ciel, La simple chanson du beau soleil ; André

Ruyters : Mystérieux nocturne, Les Pauvres ; M. Closset : Les Rires ; Auguste Levêque : La Glèbe de Constantin Meunier. — Chroniques.

PAGES D'ART ET DE SCIENCE. Parsifal : Le Style et la Pensée ; Léon Rycx : Ployée sous l'infini ; José Hennebicq : Etats d'âme ; F. Jacobs : La conquête des Poles ; Valdieu : Eternelle pitié ; E. de Belfry : La moralité dans l'art. — Chronique.

Un des principaux journaux londoniens, *Le Daily Chronicle* du 16 mai, consacre toute la première colonne de la page affectée à la critique littéraire, à une très compréhensive étude sur les *Villages Illusoires*, de M. Emile Verhaeren.

Cette reconnaissance de la personnalité des nôtres par les probes écrivains anglais est faite pour réjouir et retremper ceux à l'égard desquels les bibliographes de la presse nationale et les rimeurs tardigrades affectent ou bien un envieux silence ou bien une pédante grossièreté.

Accusés de réception : *Les Estuaires d'Ombre*, par André Fontainas ; *Priscilla*, par Charles Henry Hirsch ; *N'est pas sceptique qui veut* et *Louissette*, par le comte Maxime de Bousies.

PÉRINET

OUVRAGES NOUVEAUX

CHEZ

Paul LACOMBLEZ :

31, Rue des Paroissiens

~~~~~& BRUXELLES &~~~~~

**HISTOIRES LUNATIQUES**

par HUBERT KRAINS

**LES MIROIRS DE JEUNESSE**

par LOUIS DELATTRE.

**En Symbole vers l'apostolat**

par MAX ELSKAMP.

**Les Disciples à Saïp**

**NOVALIS**

par MAURICE MAETERLINCK



**Chez Edmond DEMAN :**

**AMES DE COULEUR**

par HENRY MAUBEL.

**Les Villages Illusoires**

par EMILE VERHAEREN.



**Chez Henry KISTEMAEKERS :**

**MES COMMUNIONS**

par GEORGES EEKHOUD



## SOMMAIRE :

---

|                                                    |                    |
|----------------------------------------------------|--------------------|
| Le Coq Rouge . . . . .                             | LE COMITÉ          |
| Discours en face de la Nuit . . . . .              | HENRI DE RÉGNIER   |
| Histoire des trois petits enfants de Fontaine... . | LOUIS DELATTE      |
| La Ville . . . . .                                 | EMILE VERHAEREN    |
| La mort de St-Nicolas . . . . .                    | EUGÈNE DEMOLDER    |
| Au matin . . . . .                                 | GEORGES MARLOW     |
| Etude Critique . . . . .                           | GEORGES EEKHOUD    |
| Sonnets . . . . .                                  | ANDRÉ RUYTERS      |
| Evocation de l'Antique . . . . .                   | SANDER PIERRON     |
| Poèmes en prose . . . . .                          | EMILE VERHAEREN    |
| Lettre parisienne . . . . .                        | CAMILLE MAUCLAIR   |
| Chronique littéraire. . . . .                      | EUG. D. M. et L. D |
| Chronique musicale. . . . .                        | WILLEM ULRIC .     |
| Picorée . . . . .                                  | PÉRINET            |

---

N° 2

JUIN 1895

1<sup>re</sup> ANNÉE



*Le Coq rouge*

*Revue littéraire*

# *Le Coq rouge*

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS



## Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE . . . . . 8 FRANCS.

ÉTRANGER. . . . . 10 »

Édition sur papier de Hollande Van Gelder { BELGIQUE 20 »  
ÉTRANGER 25 »

Ce numéro 75 centimes



## Comité de Rédaction :

LOUIS DELATRE — EUGÈNE DEMOLDER — GEORGES EEKHOUD  
— HUBERT KRAINS — MAURICE MAETERLINCK — FRANCIS  
NAUTET — EMILE VERHAEREN.



Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration,  
demandes d'échange, s'adresser aux secrétaires de rédaction :

**Auguste Biernaux, 25, rue du Collège**  
**Sander Pierron, 16, rue Vanderkinderen.**



La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du  
numéro, soit le 1<sup>er</sup> de chaque mois,



Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser  
à **M. Longfils, 6, Montagne-aux-herbes potagères.**



**Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.**





# *La patrie des Intellectuels*

A PROPOS D'UNE RÉCENTE ENQUÊTE OUVERTE PAR  
LE « *Mercur de France* ».



ELLE a fait grand bruit l'enquête ouverte simultanément dans la « *Neue Deutsche Rundschau* » et dans le « *Mercur de France* » sur cette question posée à un certain nombre de personnalités françaises et alle-

mandes :

*« Toute politique mise de côté, êtes-vous partisan de relations intellectuelles et sociales plus suivies entre la France et l'Allemagne et quels seraient selon vous les meilleurs moyens pour y parvenir ? »*

Résultat heureux et consolant : écrivains, savants, sociologues, philosophes, appartenant à l'élite des deux nations ont tous répondu affirmativement à la première partie de cette demande. Les lettrés de Belgique ont été les premiers à se réjouir de cette alliance conclue par ceux que M. Maclair appelle fort bien les aristocrates intellectuels. En effet chez les meilleurs d'entre nous, leur art est là pour le prouver, depuis longtemps une fusion s'opère entre le génie latin et le génie germanique. La Belgique, ce champ de bataille où s'est mêlé si souvent le sang des races antagonistes, deviendrait-elle un jour, après ces tueries fratricides, le verger paradisiaque où les éblouissantes floraisons latines alterneraient avec les savoureuses fructifications germaniques ?

Nos artistes souffraient de l'apparente hostilité réciproque ou tout au moins de la contrainte que la raison politique dite patriotique, c'est-à-dire le pire des respects humains, imposait à des Français et à des Allemands créés, élus pour se comprendre et se chérir.

Pour nous c'est à présent comme si la véritable patrie s'élargissait. Notre cœur se dilate aux communes palpitations des cœurs allemands et français. Nous nous trouvions un peu dans la situation d'un frère cadet chérissant avec la même ferveur deux nobles aînés, brouillés, sinon rendus ennemis, par le fait de philistines et basses équivoques.

Depuis longtemps il participait de leurs deux natures ; il leur a servi de trait-d'union et ils le confondent affectueusement dans leur virile et loyale étreinte.

Mais ce que ce pacte de solidarité internationale entre penseurs et artistes irrite les politiciens et leur suite de brouillons et de cabotins, dont, comme un premier éclair purificateur dans une opaque et suffocante nuée, il menace de dissiper les spéculations aussi viles que féroces !

En Belgique même, beaucoup crieront à l'union impie, à la trahison, à l'affection contre nature ; car les temps ne sont pas loin où les sympathies de la majorité, de la masse allaient exclusivement à la France et à quelle France ! A celle-là même que les vrais Français considèrent comme une drôlesse, une vivandière ivre de poudre et de rogomme soldatesque hypnotisée aux moulinets des grands sabres.

La nature de ces sympathies enchérissait sur le chauvinisme gaulois. Le bourgeois belge gobait l'art commis-voyageur, le répertoire des bous-bous, l'esprit boulevardier, les platitudes voltairiennes, le civisme et la morale de l'apothicaire Homais ; et même lorsque en gavroches mal appris, cabotins et gaudissarts s'amusaient à ses dépens, le blaguaient sans pitié, le bon Belge souriait, attendri et veule, à ses impertinents mystificateurs et présentait la joue à leurs soufflets, le dos à leurs coups de pieds.

C'était l'époque où dans les cafés-concerts, après s'être affriolé aux gravelures graillonées par une malheureuse marmite, le bonnetier ventru et sentimental sentait sa graisse se fondre en larmes, au patriotisme d'un souteneur poisseux, d'un bellâtre bêtard, clamant des couplets chauvins : « C'est un oiseau qui vient de France » ou « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ! »

Temps ignobles où Coquelin, Paulus, le général Boulanger devenaient la coqueluche des pleutres de la haute et de la basse.

Temps de la contrefaçon où notre neutre pays ne connaissait rien de la pensée allemande et ne savait de l'esprit français que le bagout du camelot ; où pour un Ribeaucourt, Victor Hugo n'était qu'un individu, où pour ses admirateurs belges, l'auteur de la *Légende des Siècles* était un pamphlétaire dans le genre de Rochefort, moins drôle toutefois !

On conçoit que des déclarations semblables à celles que contient la consultation du *Mercur de France* produise sur cette turbe endimanchée d'un complet patriotique, acheté sur uniforme mesure, chez les faiseurs d'opinion publique, gazetiers et meetinguistes, ait produit l'effet d'une pincée de poivre sur une fourmillière et de sel dans une coquille d'escargot !

Mais ce qui nous passe c'est que des écrivains à qui l'on attribuait quelque aristocratie et quelque élévation de vues, aient cru devoir protester au nom de l'Art et de la Littérature contre ce magistral et méprisant coup de pied décoché par les meilleurs des Allemands et des Français dans la politicaille dérisoire et les fallacieuses barricades élevées entre les génies des deux pays, par les ennemis naturels de tout Art, de toute Littérature, de toute Pensée.

Ces esprits prétendument altiers mais qui viennent de se convertir aux préjugés les plus stupides de la foule, accusent M. Mauclair et ses amis de renier l'esprit national.

De leur admiration pour les belles œuvres de l'étranger, il résulte que les Français renonceraient à penser et à écrire en vrais Français !

A ne prendre la question qu'au point de vue exclusivement littéraire, toute l'histoire des littératures, de la littérature française autant que des autres, fait justice de cette absurde appréhension de la part de l'écrivain en question. Toujours il y eut et il y aura des infiltrations d'une littérature dans l'autre. L'influence de la littérature espagnole engendre Corneille et le grand siècle classique français. La renaissance anglaise sort de la renaissance italienne. Le romantisme français procède directement de Goethe et de Schiller qui proviennent eux-mêmes de Shakespeare.

M. Maurice Maeterlinck constatant ce que Victor Hugo doit à Goethe rappelle qu'en revanche, Goethe acquit le don profond de la mesure, devint le poète parfait d'*Iphigénie* et d'*Hélène* grâce à la France qui lui fit entendre la voix toujours vivante en elle de la grande beauté grecque.

Et l'influence d'Edgard Poë, l'anglo-saxon, sur Charles Baudelaire,

le pur Français, influence si manifeste, qui la qualifera de fâcheuse ? Baudelaire aurait donc eu tort de savoir l'anglais, puis de lire, d'admirer, et même de traduire les œuvres du poète de *Ligéïa* et d'*Elaine*. N'est-ce pas grâce à cette influence de Poë que Baudelaire a pu doter la poésie française de ce frisson nouveau, de ce rayon macabre qu'admirait l'auteur de la *Fin de Satan* ?

Aujourd'hui voyons nous pas l'âme de François Villon migrer en l'anglais de Swinburne ?

Dans une réunion d'artistes chez Edmond de Goncourt, où le maître de la maison et Alphonse Daudet disaient éprouver une humiliation à voir la littérature française allemanisée, russifiée, américanisée, M. Georges Rodenbach, montrant un sens autrement élevé et lucide, a opposé cette théorie, la nôtre, et celle de la plupart des intelligences et des caractères non conformes, en France aussi bien qu'en Allemagne et en Angleterre, qu'au fond les emprunts sont bons, que c'est de la nutrition avec laquelle s'alimente une littérature et qu'au bout de quelque temps, quand la digestion sera faite, les éléments étrangers qui auront grandi la pensée française disparaîtront dans une fusion générale. »

D'ailleurs on peut se demander avec M. Paul Adam, si le Français et l'Allemand sont de races tellement différentes. « On se souvient dit-il, que les Francs ne furent qu'une tribu germanique et ses attaches latines nous impressionnent peut-être moins depuis que la renaissance romane, value par la révolution, se gâche dans le méridionalisme excessif des parlementaires. »

En dépit des frontières et des conventions politiques, il est certain que les habitants de Paris et du Nord de la France, sont bien plus près, moralement, des habitants de la Belgique et de l'Allemagne, que de ceux de la Provence et du Quercy.

Aussi la thèse de ceux qui prétendent qu'en sympathisant avec l'Allemagne les « Français renient leur génie national, renient l'œuvre civilisatrice de la France qui a soudé le *génie antique* à la *pensée catholique* et qui a créé ainsi le *monde moderne* » est-elle digne d'un journaliste politique ou d'un orateur de meeting électoral, d'un transfuge de la littérature friand d'influence et d'autorité ne fut-ce que sur les infusoires d'une goutte d'eau, Médicis d'arrière-boutiques, Valois d'antichambre, Machiavels de gazette.

On se représente plaisamment ces diplomates de Lilliput en train d'appliquer aux fluides et subtiles domaines de la poésie et de l'art les codes, les préceptes, les règles de l'économie politique. L'un

établit un système protectionniste à outrance pour sauvegarder l'esprit français. Un autre double les lignes de douanes de cordons de gabouls littéraires. Ils finiront même par mettre la littérature en régie comme les tabacs et les allumettes.

Les Bridois du Parnasse décrèteraient la fo ô ô orme littéraire nationale, catholique et obligatoire. Sous peine de félonie et de trahison, de s'exposer au sort d'un Dreyfus, il nous faudrait consommer le caporal en prose et le *scaferlati* en vers débités dans les orthodoxes bureaux de tabac où minaudent les veuves ou les filles, surtout les vieilles filles des derniers défenseurs de l'Alexandrin.

Ces patriotes frapperaient d'un droit considérable l'introduction et la lecture des ouvrages d'Allemagne, de Russie, de Scandinavie et de Belgique, et plus serait exceptionnel et nouveau l'esprit ou la lettre de ces ouvrages plus la taxe serait draconienne.

Les écrits trop personnels seraient impitoyablement prohibés. N'entreraient en franchise que les pastiches et les contrefaçons commandés au rabais, par la régie à quelques gâte-métier de Belgique.

Mais ne nous arrêtons pas à ces absurdités réactionnaires.

L'enquête du *Mercur de France* touche à des sujets d'une bien autre portée que l'examen des avantages d'une bonne entente intellectuelle entre la France et l'Allemagne.

La plupart des réponses envoyées au *Mercur* concluent à la banqueroute et à l'imposture de la patrie telle que la comprennent les fauteurs de guerres, les spéculateurs, cette patrie qui n'est plus chantée que par des Deroulède et peinte par des Detaille.

Lorsque Georges Eekhoud exalte dans ses *Fusillés de Malines*, le sentiment réfractaire des paysans campinois et brabançons insurgés contre les Jacobins et les soudards déprédateurs, il se fait le « compatriote » de ces opprimés, il adopte pour sienne, leur patrie de bruyères et de genêts, par protestation précisément contre la guerre, les concussions, la fraternité imposée à coups de fusil et à grand renfort de guillotinades.

Dans l'idée de patrie l'auteur met une idée d'autonomie, d'individualisme, de solidarité humaine, il y voit cette communauté paisible brutalement infectée et empoisonnée, sous prétexte de progrès, par l'arrière-faix de la Liberté après cette fameuse fausse couche que les bourgeois appellent encore aujourd'hui la grande Revolution !

Quelques gazetiers de Paris accusèrent Eekhoud d'attaquer la

France parce qu'il s'était prononcé pour ces vendéens contre la lie du jacobinisme !

Certes, nous avons une patrie, si nous appelons ainsi un pays de prédilection, un coin de terre que nous distinguons et chérissons entre tous parce que nous y avons aimé et le plus souvent souffert, parce que s'y rattache le souvenir et l'image de nos parents ; certes il y a tel climat, tel coin de nature, tel aspect de la planète, tel concours de personnages, de décors et d'ambiances que nous ressentons plus vivement et qui nous inspirent et nous attendrissent plus profondément que tels autres ; certes il existe une langue, un accent, un paysage, un type, une couleur, un parfum que nous évoquons plus volontiers et qui lancine nos vagues nostalgies d'affection et de bonheur ; mais jamais ce milieu, auquel notre tendresse prête une intensité, une valeur presque chimérique, ne nous apparaît comme sur les cartes de géographie, jamais nous nous le représentons circonscrit par des cordons de douaniers, de militaires et de légistes.

Suivant notre imagination, notre culture, et nos affinités, nous mêmes nous retrécissons ou élargissons les bornes de cette patrie. « Ma patrie, disait quelqu'un, est un cercle qui a son centre en moi et sa circonférence nulle part ! » Quant aux convenances politiques, aux raisons d'Etat, elles nous échappent autant que les conventions sociales.

Nous ne solidarisons en rien avec les parlementaires qui fabriquent les lois, avec les juges qui les appliquent. Pour toutes les choses que la masse appelle des devoirs, aristocrates intellectuels, nous pensons et nous répétons avec M. Mauclair : « Nous n'acceptons point de devoir moral décrété par l'universalité des foules, notre royaume n'est pas de ce monde, nous n'avons pas de date pour vivre ou mourir et ce qui est fait pour tout le monde, même si c'est très bien et très sage, cela ne nous regarde pas. »

M. Laurent Tailhade n'est pas moins catégorique : « Pour la canaille inepte qu'elle opprime, pour les gouvernements hypocrites dont elle assure les déprédations et le mensonge, cette vieille idole anthropophage « la patrie » est encore debout.

« Hommes d'Etat coupeurs de bourses, magistrats obscènes, journalistes à tout faire, clergés, marchands de bêtise, pleutres d'académies ou brigands de caserne, et le stupide bourgeois, et le marchand de vin tricolore, tous célèbrent à l'envi son culte obligatoire autant que rémunérateur.

« A ceux-là ne s'adresse point la question du *Mercur*. Leur haine de l'intelligence trouvera toujours un prétexte de chauvinisme, de morale ou d'utilité pour combattre l'invasion du chef d'œuvre, quelle que soit au demeurant, la frontière dont il vient à nous. Le Tyrtée des gâte-sauces, monsieur Paul Déroulède, avec son troupeau de marmitons, renaîtra sans cesse — tel un Phœnix d'admirable stupidité — toutes fois et quantes besoin sera de vilipender l'ascension du Génie. Car le goût des pieds plats et l'instinct des multitudes les aiguillonne sans trêve à l'assassinat du Beau.

« En revanche, pour les hommes — seuls dignes d'un tel nom — de qui les sentiments ne s'élaborent pas dans les officines publiques, il semble que la question soit, d'elle même résolue. Oui, certes, il est fort désirable d'accroître les relations intellectuelles et sociales entre Allemagne et France, de répudier à jamais les superstitions patriotiques dans les questions de science et de beauté,

« Est-il besoin de rappeler ici les fières sentences du divin Lamartine :

*Nations ! mot pompeux pour dire barbarie !  
Les bornes des esprits sont les seules barrières,  
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité. »*

La haine de peuple à peuple est aussi impie, aussi absurde que la haine des castes; les conquêtes et les annexions politiques ne sont que la conséquence d'un état social qui autorise les spoliations et les accaparements. Les Etats se comportent comme les gros propriétaires fonciers qui s'étendent au détriment du voisin et englobent les petites fermes ; comme les milliardaires qui aspirent et dévorent l'épargne et les rentes des infimes. Or en quoi l'annexion brutale d'un territoire, ces amputations sauvages, œuvres de prétoriens furieux déchaînés par des agioteurs juifs ou hébraïsés, sont elles faites pour nous enorgueillir et augmenter, exalter notre patrie réelle ?

Y eut-il patrie plus glorieuse que la patrie grecque, réduite presque aux proportions d'une minuscule cité ? Athènes ne fut elle pas *humainement* plus éternelle et plus féconde que l'empire Romain ?

Remy de Gourmont, aussi, rend lumineusement cette idée : « En cessant d'être citoyen, le Romain devenait homme... Allemands. Anglais, Finnois, Italiens, Chinois, Berbères, Gallois, Bretons, — que nous fait ? Fraterniser partout avec l'intelligence et avec la bonne volonté mais vraiment pourquoi pas ? Il est Allemand ? Je

demande à le connaître. Mon opinion n'est jamais préventive. — Cependant ? — Je ne veux rien entendre ; j'ignore volontairement l'histoire d'hier, vivant dans le présent et non pour le passé — Haines de races — Quoi ? — Des nations ? Je regarde et, comme Joseph de Maistre, je ne vois que des individus. Un, je m'entends avec l'un, je ne suis pas foule ; la métaphysique patriotique m'est inconnue. »

M. Joséphin Péladan enchérit sur ces fières déclarations. Lui non plus, ne se laisse imposer ni patrie, ni compatriotes :

« Ce qui différencie les hommes, dit-il, c'est leur culture. J'ai éprouvé la plus vive fraternité pour un brahme et un Tseuïste ; je doute fort qu'un colloque entre l'archevêque de Paris et moi fût cordial. J'ai vu des rabbins d'Amsterdam, des moines grecs de Venise, qui semblaient des frères et MM. Sardou et Sarcey me sont étrangers et même ennemis. Il n'y a que deux races, celle qui pense et l'autre, à la frontière qui les sépare, s'appelle ignorance ! »

Nous reprenons carrément cette conviction pour notre compte.

Oui il y a autour de nous, des compatriotes, des habitants de la patrie politique, des Belges que nous exécrons, qui nous paraissent méprisables, et dont l'odeur psychique nous écœure jusqu'au vomissement. Ce sont là les véritables étrangers. Et nous nous sommes toujours sentis plus amis d'un Taine, d'un Barbey, ou d'un Cladel, d'un Gœthe, d'un Heine ou d'un Hauptmann, d'un Tolstoï ou d'un Ibsen, que de feu Rogier, de M. Woeste, du fieu Bara, ou des frères De Vriendt, ou de toute autre célébrité patriotique.

Pas plus que les conventions religieuses et sociales les convenances politiques ne sont faites pour asservir les artistes et entraver les mouvements de l'art. Nous dirons même que de toutes ces conventions surannées, celles-ci nous paraissent destinées à être balayées les premières.

Pour nous le mot étranger ne peut signifier que la brute au cerveau nul, au cœur plat, le mercanti sordide, l'être essentiellement antipathique et nauséux, qu'il possède des rentes ou qu'il mendie, qu'il porte des habits de bougeois ou un bourgeron de manœuvre. L'artiste répudie les séparations politiques comme les démarcations sociales ; les castes et les frontières établies par les hommes de loi ou les hommes d'épée, il ne les connaît ni ne voudra jamais les admettre. Il se crée et se peuple sa propre patrie. Nos compatriotes sont nos pairs ; et, comme dit M. Camille Mauclair, tout le reste ne nous regarde pas.

LE COQ ROUGE



# *Rayonnements*

*Toute la forêt enchantée  
A replié ses ailes de feuillées ;  
Le solennel apaisement  
Du songe lassé repose en elles ;  
Tout est silencieux et dormant.  
Des eaux d'un abîme ignoré  
Stagnent au fond des vastes berges  
Et la nuit qui des ondes émerge  
Etend ses grandes moires sombres,  
En ce moment sacré,  
Autour de tout ce qui respire  
Et qui vient seul et grave, et pourtant en sourire,  
Du fond de l'éternel habitacle des ombres  
En jeune messenger des mémoriales vierges.*

*A l'orée  
Où, jusqu'au morne miroir  
Des eaux que les rives enserrent,  
Dévale la grande forêt,  
Hôte silencieux de l'ombre et de la terre,  
Un enfant, vêtu de noir,  
Apparaît  
Portant une fleur de lumière ;  
Fleur délicate et subtile et fragrante,  
Cueillie au gré des sentes de la vie  
D'une main qui tremblait,  
Qu'il mêle longuement à ses lèvres ardentes  
Et jette, en s'inclinant, au gouffre de la nuit.*

*Nulle voix ne répond à sa chute lointaine,  
Nul souffle, nulle haleine, nul bruit  
Ne s'élève jusqu'à lui*

*Et c'est toujours la même nuit  
Et l'éternel enveloppement des ombres,  
Où git le bleu trésor des eaux de saphirs sombres,  
Et pourtant il écoute :*

*Parfois*

*De très douces et chantantes voix  
En ces bois assoupis s'élèvent inconnues...  
Hélas ! toutes les voix à présent se sont tuées.  
Mais son cœur est léger, son âme est ingénue,  
Toute confiance lui fut donnée,  
Libre et jeune dieu  
En qui veillent les destinées,  
La solitude et la paix sainte,  
Qui n'a de larmes ni de craintes,  
Devant qui s'ouvre le vaste monde  
Et l'éternelle vie où d'autres fleurs abondent,  
Qui passe et rentre, en jouant, dans les bois.*

*Là bas, aux profondeurs dormantes et lointaines,  
Où descendra l'aube, demain,  
Avec ses divines haleines,  
Du haut du ciel tranquille et pur,  
En mirages d'azur, d'oiseaux et de nuages,  
Où resplendira dans le silence des eaux  
La face du soleil nouveau ;  
Là bas, comme un blanc songe en un sommeil obscur,  
Une fleur de lumière est tombée,  
A travers les airs dans les eaux,  
Vêtue de ses parfums et de sa beauté nue.  
Comme des lèvres, à sa venue,  
De grandes ondes constellées  
S'éveillent dans la nuit qui tremble et qui pâlit,  
Elles s'ouvrent à son approche,  
Et mystérieusement autour d'elle  
Elles chuchotent dans la nuit,  
De proche en proche,  
Et se propagent et se prolongent  
Avec leurs lèvres et leurs ailes  
Qui plongent et volent,*

*Et s'élargissent dans l'espace en auréoles,  
En une rose au millier de corolles,  
En une aurore immense...*

*Enfant, aux cheveux blonds mêlés  
De myrte vert et de laurier,  
Qui vas insoucieux par la terre et qui chantes,  
A cet humble songe envolé  
De ta bouche charmante  
L'heure des grâces est là présente,  
La vaste solitude et la nuit a frémi,  
Ta divine parole a troublé l'infini,  
Toute l'aube est en fleur de ton souffle qui passe,  
Des cygnes frémissants s'éveillent dans l'espace.*

CHARLES VAN LERBERGHE.





## *Gaspard de la Nuit*



'HISTOIRE de Louis Bertrand l'auteur du *Gaspard de la Nuit*—dont le MERCURE DE FRANCE vient de faire une ravissante édition tient en quelques lignes. Sa vie fournirait—tout juste la matière d'un poème en prose, sobre et discret et mélancolique, comme ceux qu'il nous a laissés. — On sait qu'il naquit en 1807, à Céva, en Piémont, d'un père lorrain et d'une mère italienne; qu'il passa sa jeunesse à Dijon; que la vie lui fut dure; qu'il mourut à l'hospice Necker; et qu'une seule personne, le statuaire David, suivit son cercueil.

Sa génération lui rendit les hommages qu'elle avait décernés à Hégésippe Moreau, en considération de sa fin lamentable, semble-t-il, plus que pour son œuvre et en lui reprochant en sourdine d'être mort à l'hôpital après son infortuné confrère. Sainte-Beuve lui fait, en effet, indirectement un grief de ce plagiat. Pour l'artiste, pour le poète qui, lui ne plagia personne, il y a, dans les *Portraits littéraires*, quelques feuilles de chêne réunies par une main assez indifférente et entrelacées de regrets à l'adresse de l'écrivain que Bertrand *aurait pu être*. Sainte-Beuve n'a vu, comme tout le monde, dans le *Gaspard de la Nuit*, que des essais heureux mais fragiles, quelque chose comme une belle fleur qui persistait sur la tombe de l'artiste, mais qui, comme toutes les fleurs, finirait bien par se faner. Il n'a pas remarqué que cette fleur était de la même essence que les petits poèmes de Villon et que ces fleurs là ne plongent pas leurs racines dans la terre mais dans le cœur de l'homme et qu'elles sont destinées à vivre aussi longtemps que la poésie n'aura pas disparu de la surface du Globe.

Le *Gaspard de la Nuit* resta d'abord en vénération chez quelques lettrés, puis un beau jour Baudelaire cria la beauté de ce livre dans une préface et rendit à l'auteur la justice qu'il méritait, en le procla-

mant le véritable créateur du poème en prose et en lui faisant l'honneur de s'inspirer de son exemple. Cela étendit considérablement la réputation du livre de Bertrand sans toutefois le faire tomber dans le malpropre domaine de la popularité. Il existe ainsi un certain nombre d'œuvres qui semblent porter en elles quelque chose qui les protège contre les compromissions équivoques. Les poèmes en prose de Bertrand et ceux de Baudelaire sont de ces œuvres-là. Ils ont beau être *fameux*, selon le mot de l'auteur des *Fleurs du Mal*, cela ne leur fait pas gagner un lecteur si ce lecteur n'est pas digne de les lire.

Comme Baudelaire, Bertrand ne se livre qu'à ceux qui le méritent. Et dans notre siècle affairé, ces privilégiés sont les amoureux du calme, du recueillement et de la solitude. Si vous voulez comprendre le *Gaspard de la Nuit* et l'aimer—et vous l'aimerez au point d'en faire un de vos bréviaires — emportez-le dans quelque retraite, lisez-le sans hâte, méditez après chaque poème. Un monde immense et complexe s'ouvrira devant vous, un monde peuplé de toutes les créatures imaginables, depuis l'être rudimentaire chez qui la vie ne se manifeste que par une sensation de chaleur et de lumière jusqu'aux personnages éthérés, jusqu'aux farfadets et aux lutins malicieux et subtils, jusqu'aux êtres uniquement spirituels qui traversent les murailles et s'en viennent voltiger autour de nous, nous taquiner et nous agacer quand nous sommes seuls. Vous jouirez de toutes les émotions que peut donner un monde prolongé aussi loin que l'imagination en a le pouvoir. Vous goûterez les joies tranquilles des paysages les plus variés ; vous savourerez la volupté délicieuse des amours naissantes et vous connaîtrez les douleurs lancinantes des abandons ; l'héroïsme battra dans votre poitrine, puis vous toucherez le fond tragique et misérable des batailles ; vous vous trouverez comme un personnage héraldique sur quelque lourd balcon de pierre, mais vous serez aussi truand et coupe-jarret et vous chaufferez vos doigts glacés au feu de brandon d'une maison louche ; vous perdrez votre sang dans des drames et vous vous esbaudirez dans des comédies ; vous serez tour à tour philosophe et bouffon ; aux profondes questions d'Hamlet, Yorik répondra par un éclat de rire ; et quand, las du monde et du bruit, vous vous cloîtrerez, le soir, dans votre chambre, des sylphes viendront vous caresser l'esprit de leurs ailes légères, quand ce ne sera pas Scarbo, le vampire, qui vous plongera ses petites dents aiguës dans les veines du cou.

C'est que Bertrand est un de ces poètes qui ont tout aimé et tout

compris, qui ont été des hommes dans toute l'acceptation du mot et qui se trouvant trop faibles ou trop imparfaits pour vivre la vie qu'ils rêvaient, l'ont fait défiler devant leur table de travail et en ont savouré toutes les joies et toutes les douleurs.

Son œuvre, dans ses étroites limites, dans sa légèreté et dans sa petitesse, est infiniment complexe. Tableaux, poèmes, romans, chroniques, légendes, Bertrand a tout vu, tout lu et tout dégusté. Son œuvre est un miel fait avec le suc de mille fleurs. Il a voltigé partout : dans le présent, dans le passé et dans le monde du rêve. Quand on lit son livre, un panorama en miniature, qui semble avoir été fait par quelqu'un qui n'a tenu par rien au monde matériel, se déroule devant nous. L'auteur, en effet, ne paraît pas plus s'être attaché à cette terre qu'une abeille vagabonde. Il n'a vu au bout de son art ni honneur, ni gloire, ni fortune ; il s'est contenté des jouissances immédiates que procure le plaisir de traduire des émotions et des sensations dans toutes leurs forces et leurs plus subtiles nuances.

Il a été un des premiers artistes de lettres qui ont poursuivi l'art dans son essence et l'ont, pour ainsi dire, fouillé jusqu'au cœur. Sa délicatesse lui a fait condamner tout ce qui est hors-d'œuvre, lien grossier, support matériel. Il a surtout été adversaire de tout ce qui sonne faux, de tout ce qui est clinquant, travail à vide, bavardage stérile. La prose ordinaire, et surtout la prose à panaches telle que la pratiquaient de son temps les romantiques, de même que le vers avec ses chevilles et ses remplissages lui ont paru inaptes à rendre ce qu'il sentait et il s'est forgé une langue à la fois simple et savante où ses impressions tiennent comme des perles dans un chaton.

L'artiste, écrit-il dans sa préface, *c'est le diable qui veut imiter Dieu*. Cette remarque ne s'applique à personne mieux qu'à lui-même. Il a vu en effet, dans l'œuvre d'art, une création simple et logique qui doit agir sur l'homme à la manière de la nature. Lorsqu'il décrit un paysage, il ne raconte pas, mais il fait voir. Ses procédés sont les procédés des bons peintres, de ceux qui savent transporter la poésie des choses dans leurs toiles et la rendre sensible sans qu'on s'aperçoive qu'une main nous guide vers elle. Ce plaisir de la découverte existe pour chaque poème du *Gaspard de la Nuit*. Ils n'agissent par rien d'extérieur ; toute leur poésie est dans leur sang ; elle en rayonne en effluves et nous enveloppe d'une atmosphère dont chaque atome nous pénètre et nous transporte. Ses poèmes sentimentaux sont aussi suggestifs sous ce rapport que ses paysages à la plume. Comme il a regardé la nature pour en surprendre la poésie, Bertrand a observé

tout ce qui, dans la nature, chante ou se plaint. Il a écouté les trilles du rossignol, mais il a surtout pénétré les cris de tristesse et de mélancolie que poussent les êtres les plus près de la terre : le brame-ment du cerf, le gémissement de la biche, les lamentations de l'oiseau en temps de neige, le hululement du hibou perché, la nuit, sur la pierre moussue de quelque vieille roche. *Chèvre-morte*, *Encore un printemps* ont exactement le ton que prend un oiseau qui gémit. C'est une parole plutôt qu'un cri, mais c'est une parole qui dit si bien ce que le cœur sent qu'elle est mille fois plus éloquente que les cris les plus splendides et les chants les plus sublimes. L'homme distrait, l'homme affairé ne l'entendrait peut être pas, mais si vous êtes accessible à la poésie, ne vous attardez pas trop à méditer sur cette parole-là, car elle vous entraînera dans des abîmes de tristesse où les yeux se dessécheraient à force de pleurer.

Ce don du naturel que possédait Bertrand donne à son œuvre une extraordinaire puissance émotionnelle. Si un peintre avait voulu faire le portrait de l'amour blessé, de l'amour martyrisé, de l'amour mourant mais qui ne veut pas mourir, il ne l'aurait pas montré autrement que sous les traits de cette Madame de Monbazon dont le croquis est un des plus beaux du *Gaspard de la Nuit*. Dans les dix lignes de ce poème, il tient plus de choses que dans un roman. Les abattements d'une âme à bout de force, les lueurs d'espoir, la sublime résignation de la femme dédaignée, le silence qui répond à ses prières et à ses appels, tout fait de cette courte scène quelque chose d'effrayement tragique et de très grand. On sent qu'ici on ne joue pas la comédie, qu'il ne s'agit pas d'une âme qui s'en fait accroire, mais d'une pauvre créature qui meurt simplement et noblement, qui se consume réellement dans une passion impossible où elle trouve un douloureux bonheur. L'amour est ici vraiment plus fort que la mort.

L'auteur choisit, d'habitude, avec un soin extrême le moment où se passent les scènes qui font l'objet de ses poèmes. Dans *Madame de Montbazon* ce moment c'est l'agonie, l'heure où l'on ne ment pas, où le cœur se montre littéralement au bord des lèvres. De même, s'il parle d'une bataille, ce n'est pas le combat qu'il peint. A l'heure du combat, l'enthousiasme, la fièvre, le vertige de l'action nous empêchent de voir les choses telles qu'elles sont. Bertrand ne cherche pas à faire des descriptions éclatantes, mais des descriptions *vraies*. Son but n'est pas de nous éblouir, mais de nous faire réfléchir et rêver. Si vous voulez avoir une idée de ce qu'il y a au fond d'une guerre, lisez le poème intitulé *Une nuit d'après une bataille* ;

penchez-vous sur ce camp où le silence a succédé aux canonades et où la mort a tracé un sillage sinistre que les corbeaux vont effacer. — Non seulement c'est après la bataille que Bertrand nous transporte, mais c'est à la nuit qu'il demande la lumière qu'il faut pour que nous ne perdions rien des horreurs de cette tragédie. C'est que la nuit est le moment où nous sommes le plus seul, le plus abandonné à nous-même, où nous sommes le mieux à l'abri des influences et où nous voyons par conséquent les choses du point le plus proche de la vérité.

Bertrand fut un amoureux de la nuit. C'est alors qu'il vivait le plus poétiquement. C'est alors que les sylphes, les lutins, les farfadets et les fées venaient converser familièrement avec lui comme avec un de leur frère du monde des rêves. Le sensitif trouvait dans la nuit des frissons nouveaux, le peintre des jeux de lumière rembranesque, le penseur, la tranquillité qui permet aux idées de se développer dans toute leur plénitude. Chez Bertrand, le penseur était infiniment plus profond que celui qui se révèle d'habitude dans les gros romans à prétentions scientifiques, et où il n'y a en général ni art ni poésie, mais seulement le plus nauséabond des pédantismes. Les épigraphes de ses poèmes témoignent qu'il avait lu en tout sens, que le pour et le contre lui étaient devenus familiers, de même que ses sujets nous édifient sur sa philosophie. L'auteur du *Gaspard de la Nuit* avait vu le monde et l'homme sous toutes leurs faces. Il en comprenait les contradictions, les tâtonnements et les erreurs. Il avait une vue très nette de la vanité de tout, ce qui est le fruit suprême que les bons esprits recueillent de la philosophie. Mais avec le sentiment de la vanité de tout, il avait l'amour de tout ce qui est le douloureux apanage des poètes. Il aimait d'autant plus la vie, la beauté et l'amour, que toutes ces choses lui paraissaient éphémères. C'était un sceptique, mais un bon sceptique. Son âme était restée intacte sous les rayons destructeurs de son esprit désenchanté. Bertrand savait rire, comme il savait aimer et comme il savait pleurer, et c'est ce qui donne tant d'intensité et de poignant à sa mélancolie. Quand la tristesse n'est qu'accidentelle, elle revêt un caractère de résignation ou de révolte qui en double la puissance. Les yeux qui pleurent de ne pouvoir s'éblouir dans un émerveillement perpétuel sont plus touchants que ceux pour qui c'est la fonction naturelle de pleurer.

Bertrand conduisait ses sentiments comme il dirigeait sa plume. On ne trouve ni une fausse note ni une surcharge dans ses petits chants. Son œil et sa voix furent toujours au niveau de son cœur. Il est le seul romantique, avec Gérard de Nerval, qui ait su mettre une sour-

dine à son lyrisme. Mais ce que son art a perdu en éclat, il l'a gagné en profondeur. Il est très éloigné de l'art grec, de tout ce qui resplendit, de tout ce qui a besoin de plein jour. L'auteur s'apparente surtout aux petits maîtres de la peinture flamande. De même que ceux-ci s'enfermaient dans des auberges, dans des étables, dans des cloîtres, il a mis un peu de ténèbres autour de son cœur, mais ç'a été pour faire ressortir et briller d'avantage les bijoux qu'il contenait. — S'il a eu le sentiment de la couleur, il a possédé plus encore le sens du trait. Sa couleur même est plutôt celle du dessinateur et de l'aquatintiste que celle du peintre; elle résulte surtout de l'opposition de la lumière et des ombres.

Si Bertrand s'est appliqué à avoir toujours le ton juste dans l'expression de ses sentiments, il ne s'est pas moins préoccupé de varier la forme de ses poèmes. Nulle monotonie dans son œuvre. Après que le peintre vous a fait voir un paysage ou un intérieur, un conteur survient, un conteur à la fois habile et naïf, un conteur des âges où l'on croyait encore aux contes et qui, un doigt levé devant son visage expressif, dessine par la parole les scènes qui se passent dans son imagination :

« Il était nuit. Ce furent d'abord, — ainsi j'ai vu, ainsi je raconte, — une abbaye aux murailles lézardées par la lune, — une forêt percée de sentiers tortueux, — et le Morimont grouillant de capes et de chapeaux. »

Voici, maintenant, un poète oriental, un barde vagabond qui, en quelques strophes sonores, fait passer l'âme de feu de quelque belle fille, de quelque houri qui porte dans sa poitrine un cœur plus ardent que le soleil de son ciel :

« C'est pour te suivre, ô bel Alcade, que je me suis exilée de la terre des parfums, où gémissent de mon absence mes compagnes dans la prairie, mes colombes dans le feuillage des palmiers. »

Ce poète qu'on se représente toujours courbé sur son établi comme un joaillier méticuleux uniquement préoccupé de faire resplendir les bijoux qu'il cisèle, a réfléchi le monde entier dans son cœur immobile. La tranquillité de son art est la tranquillité apparente des gothiques. La vie bout au centre de son œuvre; plus on l'étudie, plus elle se creuse et plus elle s'élargit. La tempête qui dort au fond de la mer est peut-être plus effrayante pour celui qui saurait la voir que celle qui soulève les vagues en montagnes, les rue contre les navires et les entrechoque avec fracas. — Au fond de la poitrine de Bertrand étaient tapies de grandes passions, ces tempêtes de nos cœurs. Elles

sont souvent montées jusqu'à la surface et nous pouvons les voir, mais, par une suprême fierté d'artiste, il ne leur a pas permis de déborder et nous ne les connaissons que dans leur pureté et leur noblesse. Dans un siècle matérialiste et brutal, il a eu la pudeur de son aristocratie, il s'est tourné vers le passé et vers l'ombre, il a été un de ces poètes solitaires et nostalgiques qui, n'ayant pu se faire aux mesquineries de notre temps, ont passé leur vie comme les statues de prophètes de la chartreuse de Dijon, « à pleurer la Croix que les anges ont reportée dans le ciel ».

HUBERT KRAINS.





# *PHOCAS*

## *le Jardinier*

(FRAGMENT)

*Un berceau d'épais feuillage intercepte les rayons ardents ;  
le potager s'étend vers le fleuve dont on entrevoit les méandres ;  
au loin, la plaine, close de montagnes bleues ; Phocas repose sous un figuier.*

PHOCAS

*Ce figuier simple aux mille mains propices  
Bénit notre repos d'un geste de patriarche ;  
J'ai fait ma tâche ;  
Et l'heure, tantôt lourde au sillon lent,  
Glisse  
Avec l'eau verte entre les arches,  
Calme comme la brise qui la tache  
D'un plissement ;  
J'ai fait ma tâche ;  
La gourde, dont nos soins guident l'élan,  
Tisse,  
Là haut,  
Des fraîcheurs d'entrelacs  
Et fait un jour subtil des lourds rayons qu'elle tisse,  
Mêlant des transparences vert-lilas  
Au grand jour blanc  
Du Solstice...*

*L'Oronte s'en allait mourir aux sables chauds  
Sans donner à la rive aride un baiser d'eau :  
Voici qu'il tourne, de bon gré, la roue  
Et puise  
Et verse aux racines avides  
La tiède boue*

*Dont son lent cours s'enlise  
Vers Antioche ;  
Et l'on entend d'ici peiner l'axe qui féconde,  
Et l'eau qui coule au creux des sillons étagés  
Et goutte,  
De proche en proche :  
C'est pour nous que travaillent les lourds instincts du monde,  
Pour nous qui sommeillons dans l'ombre des vergers,  
Sans peine et sans reproche,  
Les yeux tournés vers la fraîcheur des voûtes.  
A regarder l'heure changer...*

*Voyez :  
— Même hors d'ici,  
Où le fleuve verse à boire  
Aux plantes filiales qui nous tendent leurs fruits —  
Sur mer,  
Si loin que l'on peut voir,  
Des voiles éployées  
Vont, viennent, au souffle des vents clairs,  
Poussant par cargaisons les riches dons du monde !  
Vers Tyr, et au-delà,  
On trouve, en se baissant, la pourpre impériale ;  
Elle sème l'ambre, aussi, aux rives  
Des golfes hyperborés ;  
Elle a  
Pour qui tend son filet aux mailles égales,  
Des moissons vives ;  
Offrant, encore, des perles diaphanes  
A ceux qui nagent et plongent parmi ses algues  
Aux eaux de Taprobane ;  
Et pour qui brûle un peu du sable qu'elle déferle  
A vagues chaudes  
Au long des syrtes occidentales,  
Elle sait durcir son onde en clair cristal...  
Encore, voyez ailleurs  
— Là haut, où broutent et paissent,  
Les grands troupeaux à la toison épaisse,  
Par au-delà les bois — :*

*Le Pactole et son or lavé  
Font qu'un pauvre en passant se baisse  
Et que c'est un riche qui s'est relevé  
Pour avoir tamisé du sable entre ses doigts !..*

*Une pause ; il se retourne vers la plaine, par delà le berceau, éblouissante.*

*J'ai fait ma tâche et je reste pensif :  
Quand mon père légua le petit clos  
A ma mère veuve,  
On mesurait le nombre des plants vifs  
Au chiffres des voies d'eau  
Qu'un homme peut puiser, un soir, au fleuve ;  
Depuis que ma roue tourne, nuits et jours,  
Versant dix voies à chaque tour,  
La plaine s'est faite mienne,  
Reconnaissante sous la faucille,  
Et je l'ai moissonnée :  
De sa fertilité et de ma force  
Des plantes nous sont nées,  
Comme des filles  
Et tous ces figuiers à lisse écorce ;  
Et l'on me croit plus riche  
Que maint patrice d'Antioche ;*

*Pourtant  
— Bien que mon vin gonfle mes outres  
Et que mes arbres plient du poids des fruits pressés —  
Si j'étais né d'un père tel que moi,  
Avec les heures de ma vie passée  
J'aurais ourdi des tendelets de pourpre  
Et je reposerais sur un lit d'or ;  
Au lieu de compter sur le sable ici,  
En rêvant d'autres sorts,  
Les vains écus qu'y sème le soleil  
A travers le treillis tortueux des gourdes,  
Las presque du fardeau qui pèse aux treilles,  
Aux prodigues figuiers, aux branches lourdes....*

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



# *Aux bords de la Durme*

A EUGÈNE DEMOLDER.

**Q**U'ELLE fut douce l'accordéonie aux bords de la flamande rivière en cette chaude après-midi dominicale !  
C'était au sortir de Hamme, près du pont, tandis que nous étions affalés sur un banc à la porte de l'auberge.  
De la bière ? Ah je buvais bien autre chose.

La Durme, à marée basse, argentée par le soleil ; tellement argentée que la vase même paraissait lumineuse et métallique. En aval un chaland croustilleusement peinturé d'ocre et de bleu, virait lentement sur lui-même comme pâmé, en attendant le retour du flot. Plus bas encore vers l'horizon, une petite voile brune. Et tout le long du chemin de halage, sur la digue, des aulnes un peu contrefaits mais si paternels ! Quels talus herbeux, quelle perspective de prairies, traversées de rideaux d'arbres, au frais gazon nouveau, dorées de fleurs ou fleuries d'or comme les prés des tableaux mystiques où vient brouter l'agneau pascal.

La chaussée bordée d'arbres est bien propice et ombreuse à souhait, mais quand le temps viendra de gagner Tamise, longer la méandreuse rivière sera plus charmant encore, longer la rivière en écoutant tout à l'heure le trio pastoral de l'allouette, du loriot et du coucou, ou plutôt en affectant de les écouter, car ce que j'écouterai même lorsque je l'aurai laissé loin derrière moi, à des distances où auront expiré depuis longtemps les accents de ses pauvres poumons, ce sera l'accordéon chantant aux bords de l'onctueuse et indolente rivière, aux bords de la Durme, dormant son chaud sommeil de l'après-midi dominicale....

Car cette halte près du pont, fut le point culminant, la magistrale aventure de la journée.

Tout voyage, toute villégiature, tout exode de notre pauvre être en quête de plaisir ou d'oubli présente une phase capitale, une période de splendeur et de charme absolu, un centre d'émotion vers lequel convergent, accessoires, les autres heures et les autres mouvements de nos pérégrinations. Mais tout l'effort de la vie ne sert-il pas à faire jaillir une pensée et une action fatale ? Le plus noble corps s'immortalise en un seul geste, l'âme ne prend qu'une seule fois son essor jusqu'à l'infini et l'amour le plus passionné se résumera en un spasme plus tragique que l'éclair....

Or, le moment mémorable de cette journée, — non, cet instant majeur de ma vie, — se présenta tandis que nous étions assis sur le banc de l'auberge, au bord de la dormante Durme.

Comment t'oublier miséricordieux sourire, rayon d'espoir envoyé à mon cœur brisé, délicieux viatique porté à mon agonie, vision de candeur qui me rendit mon âme !

Cela dura quelques mesures d'une accordéonie aux bords de la paresseuse rivière des Flandres... Survint un pauvre vieux colporteur de musique, qui, tout baissé, nous demanda la permission de nous tricoter quelques morceaux de son répertoire. Et déjà, rogues, nous lui avons fait signe de passer son chemin, lorsque les yeux de quatre jeunes garçons groupés non loin de nous intercédèrent pour le musicant navré.

Sur un geste qui le rappelait il tira gravement de son fourreau de serge l'accordéon coquettement entretenu, l'instrument barbare mais facile, cher au vagabond et au matelot, au saltimbanque, au poète, aux poudreux pèlerins des banlieues dominicales, aux rôdeurs à l'affût dans les terrains vagues, cet instrument qui s'accorde au murmure de l'eau, au friselis des feuilles, à la marche des pieds nus, et aussi aux trépiquées des sabots à la danse, au choc des verres sous les tonnelles, aux jurons et aux hourvaris dans les guinguettes, et parfois au cliquetis des couteaux.

Le virtuose, aimanté sans doute par l'envie naïve qu'ils avaient de l'entendre, s'installa en face des quatre gamins.

Ceux-ci, attentifs, s'étaient rangés l'un à côté de l'autre, les bras croisés, comme à l'école. Je ne sais quel arrêt dans l'espièglerie et dans la turbulence de ces petiotis, à l'âge des premiers communians, ajouta d'emblée une saveur au charme de cette fruste musique. La ferveur avec laquelle ils l'écoutaient, me rendit précieuse et touchante, au point de régler les battements de mon cœur à ses notes saccadées, cette misérable cantilène brutalement

rythmée, hoquetante, que tordaient et secouaient les doigts osseux de cet artiste de grand chemin !

Était-ce l'expression ravié des quatre jeunes visages rapprochés en une béatitude commune, qui prêtait cette intense vertu à une romance de bouisbouis et l'égalait aux plus sublimes épanchements de Schumann ou de Wagner ?

A cause de la marée basse la Durme argentée coulait à rebours, l'Escaut capricieux refoulait le tribut de son humble affluent. On aurait dit que le soleil taquin la caressait à rebrousse flots et ces flots me semblaient faits des larmes, des chaudes et naïves larmes de cette musique fondante aux ardeurs du midi, mais, plus encore attendrie, lubrifiée, aux yeux extatiques et sans mensonge de ces quatre petits paysans.

L'un de ces garçonnets, le plus grand, celui que les autres entoutraient d'un respect mystérieux et magnétique, me parut concentrer la beauté et la signification de ce pieux moment dominical. Il souriait vaguement, et un peu pensif, d'un si mutin sourire que je n'aurai plus jamais après cela le courage de blasphémer la vie et la création. Ce sourire me fait croire aux anges. Qui remercier pour la prière et le baume que m'a transmis le simple pli de ces lèvres d'adolescent !

Il s'était endimanché ce petit paysan, vêtu de noir en manches de chemise; le col pris dans un carcan empesé, mais il était si dégagé, si souple, si gentil dans son costume pascal, son premier costume de petit homme, sa longue culotte de drap noir qui bridait ses formes harmonieuses, et son gilet coupé comme celui d'un grand.

A un moment son visage fin et empli d'intelligence émue se tourna vers nous, vers moi du moins, comme s'il voulait surprendre aussi sur mon visage le charme bizarre opéré par cette musique de consolation.

O mon bien-aimé petit, que je ne vis que quelques minutes et que je ne reverrai jamais plus, n'avais-tu pas plutôt deviné que ces accords me parvenaient sur la caresse de ton haleine, de ton regard azuré, sur l'émanation de ta chaude et printanière présence !

Cher enfant, désormais ma hantise et mon obsession, c'est toi qui imprégnais cette musique primitive de ton adolescence sur le point de s'épanouir, de l'équivoque de ton âge, de la mélancolie de l'enfance que tourmente la puberté, de l'irritation navrante et chatouilleuse de la sève en travail et c'était aussi en cette musique

comme en toi, mon doux garçonnet, la troublante rêverie, le repos un peu triste de cette après-midi dominicale, les demi-confidences, les effusions latentes des premiers jours de mai, au bord de la paisible et voluptueuse rivière flamande !

Aux bords de la Durme j'ouïs cette ineffable musique, je respirai ce pur dictame qui avait passé, par l'âme ingénue de cet enfant, je le respirai comme un éphémère parfum des framboises après une pluie d'orage, quelques minutes seulement — aux bords de la Durme ! Que les jours me dureront ailleurs ! Que n'ai-je pu m'endormir pour de bon, bercé par cette musique, enivré par ce parfum d'enfant vierge, confondu dans sa nostalgie de baisers et de caresses, m'endormir, moins durement, aux bords de la Durme !

J'évoque le mignon garçonnet aux grands yeux d'horizon vespéral, au front de poète, aux cheveux un peu ébouriffés avec ce pli qu'y font les doigts câlins de la mère...

J'avais le cœur plein de crépuscule et sa vibrante beauté, son ferment de jeunesse, la diane que battaient ses prunelles, me fit oublier tant de funèbres couchers de soleil et de poignants couvre-feu sonnés aux bivacs passionnels !

Doux enfant, peut-être ta destinée sera-t-elle vulgaire, ta vie affairée et matérielle, une lutte sordide pour le gain et le lucre, âpre et rageuse comme la marche que nous venions de fournir avant l'étape de Hamme, au plein soleil, par des campagnes déboisées ! Que deviendras-tu mon adorable petit brunet ? Un rustre superstitieux et madré, un fétichiste doublé d'un fourbe, un bétail de plus dans la masse des brutes de la glèbe ? Qu'importe. Je t'absous d'avance. Si cela t'arrive, tu ne seras pas responsable de cette déchéance ; un autre aura pris ta place ou ton cœur, tu joueras le rôle d'un autre. Une heure tu te surpassas, tu t'érigeas au-dessus de tes semblables. Sois béni, en attendant, pour cette heure de grâce parfaite, cette heure où tu réalisas ton mystérieux idéal, où ton essence sublimée m'éblouit l'âme comme une transfiguration ; où tu te révélas sous les espèces de ce qu'il y a de plus suave et de plus séduisant dans la vie, où tu auras vécu pour l'enchantement de mes derniers regards, pour être mon salut dès ce monde, pour m'administrer la dernière grâce.

Car, quoi qu'on dise, la vie est longue, trop longue de la vieillesse et même de la maturité, et peu de minutes valent un souvenir et un regret ? Tu me fis pardonner à tant de méprises et de déceptions et grâce à toi, je crois, j'espère, j'aime encore. Tu resteras

quoi que tu deviennes, le moment de plénière harmonie que je goûtai avec la nature, aux bords de la Durme. Que me font celles ou ceux que tu aimeras, ou que tu croiras aimer ; celles qui te trahiront, les initiateurs et les corrupteurs qui t'apprendront ce que représente l'amour en la plupart des êtres ! Tu es meilleur à présent que tous ceux que tu affectionneras, que tous, entends-tu. O je te le jure !

Douleur, douleur, douleur ! J'ai bien pleuré ce soir, j'ai pu pleurer enfin ; et endormir, en songeant à la Durme, les douleurs longtemps endurées. Ma fierté boudeuse a été vaincue par ta conciliante beauté, mon cher innocent. Tu m'as désarmé par les scupirs de ton âme musicale qui haletait fraternellement aux grossières ébauches de cetre musique de pauvre. Toute mon amertume s'en est allée au cours de l'eau, fondue sous la caresse de tes yeux, fondue avec du soleil, toute ma rancœur est tombée dans les flots de la Durme et je ne parlerai plus jamais de trahison et d'infidélité... Ta douce imagé a pris la place de la dernière apparence, du leurre affectif auquel je m'étais laissé prendre. C'en est fait, je mourrai sans grimace en ayant l'air de sourire à mes chimères cruelles, car c'est ton charme rédempteur que je me représenterai en ce moment du départ, au moment de m'endormir...

O doux enfant, aux cheveux chatains, aux grands yeux éthérés, aux lèvres rouges buveuses de mélodies, sans que tu t'en doutes j'ai goûté ton plus doux baiser, une seconde tu t'es exhalé en moi, tu fus la note suprême de cette accordéonie...

J'arroserai ton souvenir de mes plus intimes larmes, tu parfumeras mon arrière-vie comme une goutte d'une essence très subtile composée de la plus vivace floraison des âmes d'enfants, les âmes des petiots un peu songeurs, espiègles sans malice, friands de musique funambulesque, et dont la beauté chante et prie, embaume et console les voyageurs fatigués, les désespoirs, les amours trahies, en une pâmoison du dimanche ensoleillé, là bas au bord de la Durme.

GEORGES EEKHOUD





# *Les Navigateurs*

A EMILE VERHAEREN.

*La nef aux flancs de bois, brisant les flots houleux  
Des océans perdus et des mers inconnues,  
Porte, mats élevés en défi vers les nues,  
Sa lourde cargaison de héros fabuleux.*

*Leurs fiers ciniers de bronze ornés d'aventurines,  
Les blonds navigateurs du Nord mystérieux,  
Jusques à l'horizon des vagues et des cieux  
Font éclater les chants de leurs conques marines.*

*Argonautes du rêve aux cœurs ivres d'orgueil,  
Ils vont vers d'autres mers et des terres promises,  
L'étendard d'or claquant aux morsures des bises,*

*Sans songer que des flots peut surgir un écueil,  
Qui fendant la carène aux ondes asservie,  
Livrent au néant des eaux leurs rêves et leur vie.*

CHARLES FRAPPART.





## *Lettre parisienne*

**L**A réception de M. José Maria de Heredia à l'Académie Française aura été le grand Steeple-Chase du mois littéraire. M. François Coppée répondait au poète des *Trophées*. La séance a, paraît-il, compté parmi les plus sensationnelles qu'on ait vues depuis longtemps : et il faut bien dire que les deux protagonistes n'ont rien négligé pour briller. M. de Heredia s'est évertué à enguirlander le défunt Charles de Mazade, et a tressé autour de cette nullité symbolique les roses de papier et les panoplies de carton doré de sa plus sonore et métaphorique éloquence. Voix profonde, de cette profondeur spéciale que nous appelons le creux. M. Coppée a glorifié la presse, à qui sa modestie de poète des humbles doit d'avoir connu les plus enviabiles émoluments et les flagorneries les plus délibérées. Il a appelé M. de Heredia « amateur », à juste titre : M. Coppée est si professionnel ! mais avec bonhomie, car l'on sait à quel point il est tolérant : ce n'est pas une âme, c'est toute une maison de tolérance ! Cette douceur l'a mené au petit couplet obligé sur les mœurs de « Caraïbes » des jeunes gens qui n'aiment pas *Pour la Couronne*. « Caraïbes » a charmé les dames fanfreluchées et grasses qui fréquentent au lieu précité — j'entends l'Académie bien entendu. Tout a fini dans une apothéose du Parnasse, faite par deux Parnassiens, et où les noms de Verlaine, de Mallarmé de Dierx et de Mendès ont, par une touchante pensée de leurs bons camarades, été passés pudiquement sous silence au bénéfice de Sully-Prudhomme et de Leconte de Lisle.

Ces petites platitudes inoffensives égayèrent une assemblée qu'incendiait aux verrières un soleil très estival, verdissant les habits de ces messieurs et incitant, chez les femmes titrées et les rastaquouères usités en décor, des sudorations mûrissantes et intimes. M. de Heredia est rentré chez lui, et a médité le plan d'un nouveau sonnet, à paraître pour l'Exposition Centennale : et c'est ainsi que se dissout la plus enivrante apothéose que la France puisse offrir à un homme, lorsqu'il ne se figure point la gloire comme « l'idée que de soi chacun garde dans sa poitrine »...

A côté de ces singeries, où sérieusement on regrette de voir M. de Heredia abdiquer le beau côté d'élégance et de désintéressement qui enrichissait ses poèmes, plus encore que toutes les pierreries de verre filé où il se complait, à côté de ces singeries, ces jours derniers montrèrent aux vrais amants du vrai art deux admirables spectacles : l'exposition Claude Monet et l'exposition rétrospective de Corot.

Ceux-là ne furent ni officiels, ni haut côtés, ni palmés, ni enrubannés, et se contentèrent d'être des hommes, de beaux et riches et puissants hommes. La grâce du gris et la joie de l'or, nous les avons vus par ces deux maîtres ruisseler au Musée Galliera et dans les galeries Durand-Ruel. Monet rutilant et magnifique, virtuose de la fractionnalité du ton à un point incroyable, fantaisiste et soleilux : Corot suave, de grand style sobre, avec des mélancolies glacées et pures, des mystères, une harmonie nuancée et défaillante, l'invention et l'intervention constantes de l'intellectualité et de l'âme dans la matière. Il y a eu là de la joie à prendre, de la vraie et essentielle joie d'art, sans compromissions et sans engouement. Cela console tout de même des habits verts et de leurs décrets dérisoires et emphatiques.

L'Institut a beaucoup donné, ce mois-ci. M. Coppée nous appelait « Caraïbes » dans les lettres. M. Bouguereau a qualifié de « répugnant » et M. Gérôme de « honteux » M. Claude Monet au nom de l'Académie des Beaux-Arts. Et quand le chef-d'œuvre d'Auguste Rodin, *les Bourgeois de Calais*, a été inauguré, il n'y a pas eu assez de perfidie et de dénigrement parmi les sculpteurs de l'Institut à l'égard du plus authentiquement admirable des dompteurs de marbre et de bronze qu'on ait vu depuis Brunelleschi.

Le groupe de Rodin vit tout de même sous le ciel.

Il luit tout de même pour tous les promeneurs, ce soleil qui réchauffait, à travers les vitrages de la coupole, les dames repoussantes, les galantins de rancart et les poètes domestiqués et bavants.

Regardons les futaies et l'eau. Nous sommes libres. Voici l'heure douce où le vent est suave au crépuscule, où l'on jouit, maître de soi et simple, loin de la ville, abandonné au canot svelte dans les berceaux de feuilles traînantes, quand parmi les roseaux couchés quelque épave, ou branche morte, signifie assez bien la dérive ironique des fêrules et des vieux visages obstinés et nuls, sur la vie mouvante qui ne les sait pas, et ne les voit pas, et s'éloigne avec un sourire...

CAMILLE MAUCLAIR



# *La Chanson du Tonnerre*

*Deux tout petits,  
Joyeux, jolis,  
Leurs pieds menus tapant le sol avec gâité,  
S'en sont allés  
parmi les blés qui s'ensoleillent.*

*Ils se donnent la main.  
Ils ont vingt ans à deux.*

*Deux tout petits  
S'en sont allés...*

*Et la petite s'émerveille  
Des moineaux francs, des fleurs et du soleil.  
Ils se donnent la main.  
Lui s'émerveille  
De voir ses yeux émerveillés.*

*Deux tout petits  
S'en sont allés.*

*Leur rire est en envol sur la marée des blés.  
Ils ont vingt ans à deux,  
Et s'aiment, sans savoir.*

*Des oiseaux chantent au ciel bleu ;  
Les genêts sont en fleurs ;  
Et leurs très petits cœurs  
Sont à la fois le ciel, les oiseaux et les fleurs.*

*Deux tout petits  
S'en sont allés...*

*Et tout à coup !  
Sur leur minuscule grandeur  
Voici gronder  
Les vacarmes et la splendeur  
Rythmés de coups  
Du lourd tonnerre !*

*La plaine immense est sans abri*

*Deux tout petits  
S'en sont allés...*

*Voici la pluie criblant le sol, et les éclairs  
Qui griffent l'horizon d'éclosions terribles.  
La pluie les crible!  
Et c'est la pluie et puis la grêle et la tempête sur leurs têtes...  
Car sous les blés  
— Deux tout petits  
S'en sont allés...—  
Ils se sont enlacés, agenouillés.*

*Et c'est l'orage  
Avec son éploiement colossal et sauvage  
De rages,  
Ses vacarmes barbares,  
Ses roulements lointains et sourds  
De fort tonnerre,  
Et les zigzags hagards  
Des éclairs verts,  
Et les treillisements de pluie en l'atmosphère,  
De pluie qui troue.*

*Oh ! c'est, sonore, et formidable, et grand, l'orage  
Pour accabler  
— Deux tout petits  
S'en sont allés...—  
Les deux petits agenouillés et enlacés dessous les blés.*

*Mais oh ! ils n'ont pas peur ! mais non ils rient !  
Ils se regardent dans les yeux ;  
Ils baisent leurs visages ruisselants  
De pluie.  
Ils sont heureux, faisant partie  
De la nature déchainée, mais infinie !  
Ils rient ! ils rient !  
Ils boivent dans leurs yeux  
— Deux tout petits  
S'en sont allés...—  
Leur tout petit amour, très grand  
Magnifié par le tonnerre !*

HENRI VANDEPUTTE.





## Notes en marge de « *Paludes* » <sup>(1)</sup>

**L**A proximité d'un livre embarrasse le jeu des idées qu'on voudrait s'en faire, aussi ne faut-il pas relire un livre dont on doit parler, ... à moins qu'on ne fasse « de la critique. » J'ai relu celui-ci d'un auteur que j'aime à cause de sa pensée substantielle, à cause d'un style sobre, souple, harmonieux qui la revêt pleinement et qui n'est pas le style ; à cause de l'indulgente composition de ses poèmes d'un art très accompli et qui pourtant cède à la vie dont il transpose les sincérités, les penchants, les caprices, réglant ses mouvements au rythme alenti ou précipité du sang de nos artères. Souvent ce n'est qu'un journal et tous les tableaux de ce livre-ci sont reliés par des notes spontanées, fugitives, inachevées, qu'aucune rhétorique n'oblige. S'il y a moins de points de suspension que dans *les Cahiers d'André Walter*, il y a tout de même des silences, des doutes, des retours, de pensée et des arrêts pour écouter ce qu'on vient de dire.

J'aime surtout ce poète à cause de son âme grave, et haute, et éclairée, si pure, naturellement religieuse. Si quelques uns s'étonnent des ironies qui griffent en noir ces pages comme des relents acides du « milieu » où se passe l'histoire, qu'ils suivent le méditateur au bord de ce paysage d'eau grise nuancée de fins mirages sous les gramens, les mousses et les insectes où le bonheur de contempler et d'être dans le silence vient mettre un rais de lumière à ses lèvres si lasses de disputes vaines. Ici l'on voit la poésie de *Paludes* et c'en est le cœur simple discret et doux.

J'ai donc relu ce livre d'une ligne unie et contenue à dessein et qui s'enfle seulement sous un souffle léger de passion vers la péroration. Je viens de le relire et on me demande d'en parler. J'aurais voulu m'en aller de ses pages, de ses sites, reprendre la distance, voyager au hasard par des chemins de sensibilité au bout

(1) Un volume par André Gide à la LIBRAIRIE INDÉPENDANTE, PARIS.

desquels je l'eusse retrouvé en moi tout entier délivré de la circonstance. Les êtres en s'abordant de face ne peuvent que se heurter et s'avertir de leur sympathie ; s'ils se pénètrent c'est par des voies en courbe mystérieuse qui échappent à leur observation. Je regarde un livre comme un être et je ne l'aime que s'il vit, s'il a sa force en soi. Ceci nous amène au sujet même de *Paludes*.

*Paludes* nous est désigné comme le « traité de la contingence. »

André Gide précise souvent ainsi le sens métaphysique de ses livres.

Après le « traité du Narcisse » où la théorie du symbole est si clairement imagée, le court poème de *La Tentative amoureuse* était le « traité du vain désir » et le *Voyage d'Urien* eut pu être qualifié « traité de l'héroïsme spirituel ou du voyage à travers l'âme. »

« *Paludes* c'est spécialement l'histoire de qui ne peut pas voyager ; — dans Virgile, il s'appelle Tityre ; — *Paludes* c'est l'histoire d'un homme qui, possédant le champ de Tityre, ne s'efforce pas d'en sortir mais au contraire s'en contente. »

« Le champ de Tityre est plein de pierres et de marécages. »

Il y a des hommes qui s'en contentent parce qu'ils n'en imaginent pas de meilleur ; d'autres à cause de l'effort qu'il leur faudrait faire pour en sortir. Mais peut-on sortir de son champ ?... en sort-on même quand on en fait le geste ?... Toutefois chacun peut se développer et s'élever du fond de sa terre et, disons mieux, il le doit selon la nécessité naturelle car c'est la seule façon pour lui de s'identifier.

Voilà qui restituerait en réalité les idées d'acceptation de sacrifice et de douleur, sources de force et de beauté, si l'auteur avait consenti à une thèse ; son traité est plutôt une sercine expérience métaphysique exposant en ses eurythmies et ses nuancements l'attachant phénomène d'une réaction spirituelle et de notre rencontre avec ce qui, autour de nous et jusqu'en nous, peut nous toucher sans modifier l'essentiel de notre être.

Ce ne sont pas seulement deux êtres formulés — ces deux demi-êtres plutôt de la fatale antithèse humaine — ce sont tous nos éléments, tous nos atomes qui luttent pour l'harmonie depuis que le paradis de la légende est perdu. On s'aliène soi-même, on est double, on est multiple, il y en a d'autres en nous que nous-mêmes. Ces autres, dans ce livre composé, c'est Richard, c'est Hubert, ces quelconques, gisantes images, reflets figés de nos conceptions, créatures autrefois libres, captives maintenant d'avoir trop existé,

disposées à l'ambiance de celui qui se songe comme l'étaient les compagnons d'Urien dans *le Voyage*. Mais ceux-ci allaient vers les lointains de l'âme en s'effaçant aux horizons brumeux de subtilité, admirables figures qui s'endormaient dans le rêve. Les « autres » de *Paludes* viennent en deça vers le limité et le raccourci de la vie et c'est leur âme qui s'efface et ils s'affirment durement dans l'atmosphère neutre d'un paysage abstrait de ville. Paysage... abstrait... car, malgré que rien ne le dépeigne, on voit le paysage et ce « salon d'Angèle » qui est le point de tangence de ces aspects d'être, le lieu de leur existence commune. Ce salon retentit de la lutte contre leur inertie de celui qui veut s'héroïser ; cette lutte tourmentait déjà l'âme d'André Walter bien qu'il n'eut pas encore distingué ce sur quoi il pût aiguiser sa passion ; elle retentit ici en sonorités moins lyriques et, n'étaient les éclats pathétiques de la fin et la moduleuse rhytmopée des paroles, on dirait que, transposée dans une atmosphère moins dense, elle se conditionne néanmoins à la façon de nos petites luttes quotidiennes. C'est qu'il faut que les plus humbles éprouvent la réalité de ce roman qui dresse son rêve de la terre, c'est que nous sommes ici dans le champ de Tityre et que de ce champ médiocre nous ne pouvons pas sortir car il ne faut pas que le plaisir du voyage nous empêche d'accomplir notre destinée plus haute.

Cette destinée, une parole mise en épigraphe manuscrite à un exemplaire du livre la formule vivement : *Tityrus sit Orphéus !* Qu'il cesse d'être l'homme couché — *Tityre recubans* — qu'il se lève de son champ de pierres et de marécages, qu'il s'exalte. Sans réclamer de répartitions meilleures, estimant que les lentes révolutions profitables s'opèrent en nous, qu'il s'arc-boute à tout ce qui lui est contingent, qu'il exerce son ardeur sur les « autres », car les autres sont des reflets de lui-même dans le monde extérieur et par la réflexion de ce geste il se dégagera d'eux ; voulant les émouvoir il augmentera l'émotion qui est le ferment de la vie spirituelle par laquelle il est libre.

Et qu'importe alors que des passants revenant de l'escrime ou du manège de leur existence obscure lui disent avec un air de moquerie : — Tiens ! tu travailles ?... puisque toutes les démonstrations ne pourraient leur faire comprendre l'action supérieure d'art et de vie mêlés qu'indique cette simple réponse : — J'écris *Paludes*.

HENRY MAUBEL.



# *Chronique littéraire*

Tome I

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE



NOTRE ami Georges Eekhoud a terminé à l'*Université Nouvelle*, son cours sur la littérature anglaise de la période élisabéthéenne. Ces leçons ont présenté un intérêt extraordinaire.

Non seulement le romancier de *la Nouvelle Carthage* a analysé au point de vue esthétique l'œuvre des écrivains dramaturges de la renaissance anglaise, mais il nous a initié à la philosophie ardente et grandiose qui guidait l'art de cette époque et qui lui donna son sceau incomparable.

Il a déployé devant nos yeux éblouis la vie étrange d'alors, les mœurs libres et passionnées de toute la population de la Grande Bretagne, et, en nous entretenant des poètes il nous a fait connaître leur existence, il nous a suggéré leur façon d'être, leurs coutumes, nous décrivant chaleureusement leur milieu, leurs allures indomptées et indépendantes, l'ardeur et l'énergie de leurs impulsions physiques ou morales.

Tour à tour, Georges Eekhoud nous a entretenu de Marlowe, de Robert Greene, de George Peele, de Ben Jonson, de Beaumont et Fletcher, de Webster, de Massinger, de Ford, de Shakespeare, ces phares merveilleux et scintillants de l'art anglais. Il a étudié la moindre des pièces de ces dramaturges, la plupart presque inconnus, pièces qu'on a, jusqu'à présent, délaissées à grand tort pour se confiner entièrement dans la lecture des drames du grand Will.

Le cours de notre ami fut un enseignement unique et nouveau, et



ceux qui assistèrent aux leçons du maître-écrivain des *Communions* doivent avoir au cœur une rare reconnaissance envers celui qui partage avec eux, d'une façon si modeste et si affectueuse, le fruit de tant d'années de recherches et d'études souvent arides et difficiles. Car ce cours n'est pas donné d'une manière conventionnelle et rigide, sévère ou professorale ; Eekhoud parle à ses élèves comme à de jeunes amis, comme à des disciples ; il leur fait part, sans les astreindre à partager ses avis, de ses vues, de ses déductions. Il fait ressortir certains passages spéciaux d'une œuvre, ces passages qui sont ainsi que la synthèse du reste de l'écrit. Il burine, dirait-on, dans le cerveau des auditeurs, chaque pièce à l'aide de quelques traits saillants et très lumineux tout en ayant soin de parcourir ensuite l'œuvre dans ses plus infimes détails.

Et tout est émis avec une clarté étonnante, chaque caractère prend un relief bien défini et bien spécial ; et à l'aide de leurs propres sentiments et de leurs passions ou de leurs vices, Georges Eekhoud érige les antithèses qui différencient les personnages des pièces analysées et qui les dressent devant le rêve dans le copieux vêtement d'humanité que leur avaient taillé les créateurs sublimes du grand siècle de la reine Elisabeth et de Jacques I.

Et, tout en entretenant ses élèves de son sujet spécial, le critique érudit du *Siècle de Shakespeare* fait des incursions dans les temps modernes de l'art, il appelle en témoignage de ses pensées et de ses déductions philosophiques, les études de certains grands écrivains contemporains ou de l'époque romantique. Il trace entre ses aperçus et ceux d'autres analystes un parallèle curieux et éloquent qui frappe par sa beauté et sa logique inattendue.

Parfois, arrivé à un passage sublime, le conférencier s'arrêtait, improvisait une chaleureuse et fervente digression comme stimulé par la splendeur des écrits inoubliables et éternels dont il nous entretenait avec tant de goût. Certaines après-dîners il s'emportait véritablement sur les ailes d'or de ses rêves et de son émerveillement, et avec lui nous nous élevions dans les sphères du beau et de l'idéal pour atteindre les sommets de l'art suprême et incomparable qu'incarne à nos âmes admiratives l'œuvre d'un siècle que nous vénérons entre tous les grands siècles. Il nous rivait véritablement à la suggestion de ces créations innombrables dont les titres seuls rempliraient une longue liste.

Parlant du personnage d'Hamlet, Eekhoud a fait ressortir l'engourdissement qui a saisi la plupart des jeunes écrivains de nos

jours, poètes et prosateurs mélancoliques qui, à l'exemple du héros de Shakespeare, s'abandonnent à eux-mêmes et n'agissent, s'ils agissent jamais, que poussés par les circonstances ou guidés par la force ou le mystère de l'ambiance. Point de volonté, point d'initiative belle et sincère, un fatalisme déprimant habite leur cerveau et le misoïsme déroule devant leurs yeux des steppes de vide et de désespérance. Symbolistes sans originalité, petits prosateurs fades, rimailleurs écœurants auxquels se joignent même quelques écrivains bien doués, se complaisent dans cet état qui annihile toute conception hardie et féconde. Ils subissent, les jeunes, trop l'influence de la vision noire qu'incarne le cerveau d'Hamlet et ils se font, comme à plaisir, ses partenaires et ses disciples rétrospectifs. Ils s'abandonnent aux rêveries puérides, aux poltronneries du sentiment, aux petites souffrances, à des chagrins d'efféminés sans tenter de secouer leur être et de sortir vaillant de cette atmosphère de doute, d'analyse à vide, de désintéressement de la vie.

Les leçons de Georges Eekhoud seront réunies et paraîtront consécutivement en une série de trois volumes. Souhaitons que nous puissions les lire le plus tôt possible car ces livres constitueront un des plus beaux et plus fervents monuments qu'on ait élevés à l'immortalité de l'art.

SANDER P.

---

ANDRÉ FONTAINAS. — *Les Estuaires d'Ombre*. (Collection du *Réveil*).

Une gerbe pâle de fleurs languides, sans plus de force pour l'espoir, sans plus de vie sous l'ombre qui les penche. Gerbe très espacée, brève plaquette de douze sonnets, tableaux d'âme, emplis d'un néant de rêve qui vague en désespérances grises. — M. Fontainas aime et recherche cette préciosité élégante, vêtement de la poésie d'aujourd'hui, contournant de ses plis l'idée symbolique qui suggestionne plus qu'elle n'exprime.

Le vers s'écoule avec habileté ; on n'éprouve nullement cette gêne des douze pieds qui s'obligent. Hémistiches musicaux, en sons doux, en rythmes harmonieux.

*Nul éphèbe ne vogue en vœux d'âme nouvelle  
Vers les fauves toisons que l'aurore y révèle.*

Les premiers sonnets développent des images apâties, rêves fins, très fins, ténus comme une ombre qu'un souffle évanouit ; et l'on craint, jusqu'au bout de l'œuvrette, douze fois douze alexandrins pareils qui quintessencient en la forme des quintessences d'idées.

Les songes d'André Fontainas sont mélancoliques et s'apeurent de sourire. Son art est très anémié, très ciselé, très moderne, mais non de la modernité vive des de Régnier et des Viellé-Griffin, ces purs poètes à la chanson féconde ; les images en ces quelques sonnets, sont à ce point raffinées et intellectualisées, qu'elles se ferment à toute imagination représentative :

*Mais du grave cromorne à la bombarde morne  
L'ouragan n'aura bu que le sang de mon doute ;  
Es-tu debout, la mort, qui le doigt à la voûte,  
Suscite pour ma peur un vol de l'Unicorne ?*

Si M. Fontainas ne redoute point le néologisme qui inquiète ni la métaphore qui obscurcit, — ce dont il reste libre entièrement, car le rendre-compte du livre n'est point correction de pion, et M. Fontainas connaît sa langue française, — il détend parfois l'ardeur de ses recherches en douceurs subites, perles imprévues, estuaires de lumière qui viennent pailleter toute une obscurité de pensées et d'amertumes. J'en ai détaché quatre de ces tiercets savoureux, fleurs exquises que leur rareté fait plus exquises encore :

*L'Espoir ! il n'en est plus dont les corolles sombres  
Ouvraient un feu d'extase à l'aube de nos yeux ;  
Et même ton sourire est d'un or soucieux.  
Le geste qui dédie à la sainte une rose.*

Ce coin de religion magique n'est-il pas d'une ligne impeccable, d'une grâce infinie ?

*Si la fleur ne fut prompte à calmer de nos nuits  
L'arôme triste épars au ciel de psalmodie ;  
Soudain tout le vitrail frissonne au clair matin  
La rose aux douceurs d'or qu'épanche un chant latin  
Mêle un torrent d'extase et sa beauté hardie.*

Et la splendeur de cette vision :

*L'heure vieillit et sombre, et la rive est mal sûre  
Où le soleil royal étale sa luxure  
Et s'abîme lascif aux ivresses des flots.*

Et l'on sourit à ces douces choses parfumées, et l'on s'assure que le charmant écrivain qui les pensa pourrait s'écarter des anémies de l'heure présente, de cette heure malade, pernicieuse aux tous jeunes, où les vivaces sentiments, les santés du cœur et les nobles douleurs d'esprit s'éteignent et s'étranglent dans une pourriture aigüe d'intellectualité.

H. L.

---

PAUL ARDEN.—*Par les Chemins.* (P. Lacomblez, Bruxelles)

Par ces chemins vient à nous un jeune auteur wallon qui certes, quoiqu'il en dise par une épigraphe de Mikhaël, ne mourra pas de langueur. M. Paul Arden est plein de santé et de bonne humeur, et son petit livre, en des scènes du pays de Namur, nous présente un monde bruyant et gai de gars lestes et rablés, de belles filles rieuses, de comères clabaudeuses et de fermiers avares, qui s'aiment, se volent, se battent avec entrain, sur des fonds de toiles fraîchement colorées et dessinés lestement. Et cet art plein-airiste communique si allègrement le plaisir à vivre du jeune homme, qu'on n'a, ma foi, guère envie de lui manifester quelquefois qu'on ne sait tout-à-fait ce qu'il veut, ni de s'enquérir si quelques feuillets de la nouvelle en question ne sont pas demeurés au fond de son buvard. Mais, plutôt, on suit le vif compagnon par les blanches routes de pierres ou les sentes des collines.

Mais de premier livre on n'en fait qu'un ; s'il est digne du conseil M. Paul Arden doit dès à présent avoir vu que, ses premiers hourras jetés, il aura plus de plaisir à se serrer un peu et se tenir la dragée haute. Aussi le prié-je seulement, pour ma part, de nous conduire encore avec de jolies filles au long des rivières qui rient. Et sa petite Poldine, la sauvageonne aux yeux de faon, qu'il nous la ramène aussi.

L. D.

LES CHEVEUX — par *Léon Tricot*. — Liège, chez *Miat et Samar*.

Ce petit livre, œuvre d'un écrivain de vingt ans, est plein de fougue et de jeunesse.

Rouges passions, rêves de douces maîtresses, — tout ce qui passe au cœur d'un jeune poète aimant la vie et dont l'âme bat ferme en la poitrine — illusions fleuries d'adolescence — mélancolies de puberté verdoyante, qui sont pareilles aux douces lassitudes que donne le printemps — tout cela s'émane des proses de ce premier bouquin. Parfois faites trop « de chic » et influencées par certaines nouvelles amoureuses des journaux parisiens, ces œuvrettes dénotent néanmoins un écrivain de race dont la plume a, dès à présent, de l'acquit et de la force. Citons le morceau suivant :

« Et le flamboiement d'or illumina les choses, dora les arbres, mit du soleil aux feuilles. Elle revivait sur ses genoux, la chevelure rouge, la souveraine et triomphale chevelure, où s'étaient noyés et perdus tant de baisers et d'aveux tendres.

Et de ses deux mains, à présent, — ses mains graciles, plus liliales et diaphanes, où couraient en azuré pâle les veines, — elle semait, à l'entour d'elle, les longs rayons de ce réveil... Et c'était la pluie aveuglante des ors, des semblances vives d'étoiles éparpillées dans l'herbe, des constellations épandues, — un embrasement tonitruant de fleurs d'or... Il en tombait, en touffes et par poignées, corolles de vermeil, sous la procession cruciale et lente des souvenirs réincarnés, — comme des ailes, des ailes d'or, de menues et mignardes ailes d'oysels irrévélés... Elle les soulevait jusqu'à ses lèvres, les baisait, si religieuse, sereine, et les faisait pleuvoir tournoyer et s'abattre en un tapis d'or vif sur le tapis vert sombre... Neige d'or roux, pluie d'or blond, neige d'or frêle, — floconnement inattendu de lucioles, — il en pleuvait, il en neigeait, il en glissait parmi la mousse, parmi les fleurs, parmi les branches... C'était un envollement d'étincelles, un envollement de flammes, — toute une magie or et rose qui tombait... »

EUG. D. M.

---

Aux prochains, les compte-rendus de *Ames de couleur*, par Henry Maubel ; *Paroles Intimes*, par Léon Paschal ; *l'Archipel en fleurs*, par Adolphe Retté ; *Priscilla*, par Charles Henry Hirsch ; *Dialogues entre-nous*, par Jean Delville ; *Couronne de Clarté*, par Camille Mauclair ; *un Chant dans l'Ombre*, par Fernand Severin ; *la Mélopée antique dans le chant de l'église latine*, par F.A. Gevaert, *Décors*, par Charles Delchevalerie.





# Picorée

Voici la traduction de l'étude publiée par le *Daily Chronicle* sur notre collaborateur, le poète Emile Verhaeren :

Emile Verhaeren n'est pas aussi inconnu, parmi les lecteurs anglais, que son compatriote et admirateur, M. Maurice Maeterlinck semble le supposer (1). Parmi les nombreuses lumières, dont les tours de la *Revue Blanche* et du *Mercure de France* nous envoient par-dessus le chenal le rayonnement, son étoile a été depuis longtemps appréciée comme une des

plus resplendissantes et des plus belles. M. Verhaeren est un mystique dont le lustre n'est pas embrumé par le brouillard ; un symboliste, dont les symboles loin de voiler encore les choses vagues et abstraites, dénotent l'extrême lucidité de pensée. Avec ces marques caractéristiques, le poète combine une maîtrise extraordinaire de musique et de cadence. Ses poèmes rappellent, parfois, Baudelaire et Verlaine, d'autres fois Rossetti et Cyrille Tourneur ; mais quoiqu'il nous remette dans l'esprit les œuvres de l'un ou l'autre de ces rêveurs si divers en leurs visions, sa méthode est entièrement personnelle et spontanée.

La frivolité d'esprit et la sceptique méfiance qui ont envahi l'ambitieuse mais bourgeoise jeunesse de notre nation ne la préviendront point en faveur d'un écrivain dont les œuvres portent de tels titres : *Les Campagnes Hallucinées*, *Les Villes Tentaculaires* et *Les Villages Illusoires*. Cependant une étude du troisième livre de cette série, récemment publiée par le *Réveil* à Bruxelles, transforme bientôt la prévention en ferveur et en noble sympathie.

*Les Villages Illusoires* sont un tryptique dont les panneaux pourraient être étiquetés : spirituel, élémentaire, macabre. Des quinze poèmes sept s'occupent de phases et de types spirituels, cinq tirent leur sujet des phénomènes de la nature,

---

(1) Il y a deux mois et demi, alors que, avec la troupe de l'œuvre, — qui y interprétait *la Princesse Maleine* et *l'Intruse*— M. Maeterlinck se trouvait à Londres, un journaliste du *Daily Chronicle* alla l'interviewer à l'hôtel où le poète gantois était descendu.

Parlant du mouvement littéraire belge, le collaborateur du grand journal radical demanda :

« — *Who is — excuse my ignorance — who is the leading non-dramatic poet among your compatriots ?* »

Maurice Maeterlinck répondit en ces termes :

« — *Unquestionably Emile Verhaeren. You ought to know his « Villages Illusoires » ?* »

C'est à cette interview, — qui parut dans le *Daily Chronicle* du mercredi 27 mars, — qu'il est fait allusion dans le présent article.

N. D. T.

trois chantent de fantastiques horreurs. La première partie s'adresse surtout aux intellectuels, la seconde aux êtres, aux émotions vives (*émotional*), la dernière aux imaginatifs et aux sensitifs ; toutes ces pièces, les unes plus belles que les autres, ont grande allure, une allure qui intensifie encore la richesse du style et le prestige de l'harmonie et du son.

Un des traits particuliers de la vie de village est la communion intime qui unit les peines de chacun des voisins. Dans les villages illusoire du poète flamand, les types familiers, spirituels, sont très peu travestis par les humbles travaux avec lesquels, dans un intérêt pictural, ils s'identifient. Ainsi nous avons l'Idéaliste — un batelier, qui persiste à ramer vers un endroit de la rive d'où lui parvient un obscur appel, quoique ses rames se brisent et que son gouvernail se casse ; et le courant le jette sur le bord.

*Les fenêtres sur le rivage  
Comme des yeux grands et fiévreux  
Fixaient obstinément  
Cet homme fou en son entêtement  
A prolonger son fol voyage.*

Ensuite le menuisier, confectionnant minutieusement des cercles et des carrés au moyen desquels il crée l'énigme de l'existence. C'est l'adroit fabricant de syllogismes de bois dont ses amis, le docteur et le curé déduisent aisément les vérités incompatibles :

*Ses fenêtres à gros barreaux  
Ne voient le ciel que par petits carreaux ;  
Et sa boutique autant que lui  
Est vieille et vit d'ennui.*

Le fossoyeur, lecteur, c'est vous-

même, ou moi, lorsque nous tâchons d'amonceler l'oubli sur notre propre « mort multiple et fragmentaire, » sur l'orgueil brisé, sur l'héroïsme dompté, sur la pureté souillée, sur l'enthousiasme qu'on a fait taire.

Nous ne disposons pas de la place suffisante pour faire une citation qui montrerait avec quel art les beautés esthétiques et éthiques sont entrelacées ici.

Le poème qui possède la plus grande allure, le plus fécond en images est *Les Cordiers*. Tandis que les mystiques faiseurs de cordes s'appliquent à leur travail, ils dessinent en leurs âmes prophétiques les horizons — le passé, le présent et l'avenir — de la vie humaine. Voici une vision superbe de l'homme, le nomade :

*Jadis, c'était la vie énorme, exaspérée,  
Sauvagement pendue aux crins des éta-  
[lons,  
Soudaine, avec de grands éclairs à ses  
[talons,  
Et vers l'espace immense immensément  
[cabrée.*

La finale réconciliation de la Vérité avec le Savoir ne pouvait être plus fièrement symbolisée qu'en ces lignes :

*Là-haut-parmi les loins sereins et har-  
[moniques  
Un double escalier d'or suspend ses degré  
[bleus,  
Le rêve et le savoir le gravissent tous  
[deux  
Séparément partis vers un palier unique.*

Lorsque M. Verhaeren quitte l'homme pour la nature, le foyer psychique pour les phénomènes externes, on est frappé par l'adéquate métamorphose de la forme et du rythme. La texture de *La Pluie* est trempée, dirait-on, dans des syllabes pluvieuses.

*Longue comme des fils sans fin, la longue*  
[pluie  
*Interminablement, à travers le jour gris,*  
*Racle les carreaux verts avec ses ongles*  
[gris,  
*Infiniment la pluie.*  
*La longue pluie,*  
*La pluie.*

Puis la neige tombe, le vent souffle en des vers doux ou véhéments. *Le Silence* est d'une singulière beauté. Si M. Verhaeren n'a point mérité l'éloge que Victor Hugo<sup>1)</sup> faisait de Baudelaire d'avoir inventé un « frisson nouveau » il a, assurément, intensifié ce frisson. Verlaine parle, quelque part, de l'horreur « triviale et profonde » d'une forêt solitaire ; son contemporain belge consacre un poème de soixante-cinq vers au silence personifié en une lande inculte, qui rappelle la bruyère dépeinte par M. Hardy, dans *The Return of the Native* et dont la lecture fait frémir.

*Et les hameaux qui l'avoisinent*  
*Sur les chaumes de leurs cassines*  
*Ont la terreur de le sentir là-bas*  
*Dominateur quoique ne bougeant pas.*

On termine le poème en proie à la même terreur, mais plus intense encore, qui règne dans les tours et parmi les corridors de Maeterlinck.

« La Ferme Ardente » est le poème où Emile Verhaeren illustre avec le plus de grandeur et d'illusion cet élément *macabre*, qui n'est pas le trait le moins frappant ou le moins magique de son génie.

Un garçon de ferme insensé, moins continent que Joseph, est chassé des bras de sa maîtresse par son époux. La femme meurt, la ferme tombe doucement en ruine. Après un long exil le « valet blond » s'en revient au village, les poches pleines d'or ; il restaure

l'ancienne ferme, il lui rend l'aspect riant de sa prospérité de jadis.

*Et dans la chambre où s'accomplit*  
*L'amour et puis la mort,*  
*Il fit dresser comme un trône le lit.*

Le squelette de la maîtresse est retiré de la tombe et étendu en triomphe sur le lit splendide :  
*Avec ses mains qui ne la sentaient pas,*  
*Avec ses yeux qui ne la voyaient pas,*  
*Avec son cœur aveugle et fou*  
*A mots fervents, à deux genoux,*  
*Il adorait la pourriture.* (1)

A la longue le pauvre fou s'aperçoit que sa fiancée est réellement morte, et il allume leur bûcher nuptial.

Qu'il traite un thème sobre ou fantastique, Emile Verhaeren a un sens infailible du style. Comme Rossetti il aime à forger des adjectifs et des adverbes sonores : ses vers se ferment continuellement sur de telles polysyllabes : « myriadaire, comminatoire, et indiscontinûment. » Les figures hardies abondent. Des phrases comme « les crins rouges de l'incendie. » ou « la folie avec ses yeux de marbre blanc, » ou « la lune semble une morte que l'on étouffe au fond du ciel, » se rencontrent à chaque page. Ce n'est, cependant, pas la forme, toute remarquable qu'elle est, qui place Verhaeren au-dessus des autres artistes qui affectionnent le même *genre*. En lisant ces derniers nous ne reconnaissons que l'ingénieuse virtuosité ; en le lisant, lui, nous avons conscience d'un penseur, aussi capable

---

(1) M. Verhaeren s'est rencontré pour l'idée d'amour absolu et posthume, exaltée dans cette pièce avec *The Leper* de Swinburne.

d'infuser l'émotion et la songerie que de gagner les suffrages des amants du beau et de la vérité.

Comme dans *Solness le Constructeur* d'Ibsen, nous subissons le charme réciproque d'une narration à la fois symbolique et dramatique ; ainsi dans le meilleur livre de Verhaeren, le symbole est toujours beau en lui-même, la conception satisfaisant toujours à la raison et au cœur car, à l'encontre de tant de modernes, Verhaeren ne bannit pas tout cœur de l'art (*does not banish all heart from art*). Ainsi que son propre « Forgeron » —

*Il a compté les maux immesurables ;  
Les conseils nuls donnés aux misérables ;  
Les aveugles du soi, qui conduisent les  
[autres ;  
La langue en fiel durci des faux apôtres ;  
La justice par ses textes barricadée ;  
L'effroi plantant sa corne au front de  
[chaque idée.*

C'est décidément la série blanche pour Emile Verhaeren !

Après le bel article du *Daily Chronicle*, consacré à sa dernière œuvre et dont on vient de lire la traduction, voici le *Gil Blas* qui publie, en premier-Paris, dans son numéro du 25 mai, une profonde et pénétrante étude de M. Robert de Souza, sur l'œuvre entière du poète des *Soirs* et des *Apparus dans mes Chemins*.

En voici la conclusion :

« On ne sait qu'admirer le plus en ces poèmes d'épopée : du grandissement du ton et du mouvement populaire ou de la puissance lyrique du décor moderne.

« Nul avant Verhaeren n'avait su rendre sans déchéance le spectacle coutumier de nos villes. Baudelaire peut-être en des pages rares. Mais tous les autres avaient versé dans un réalisme sec, étriqué ou bas...

« Et nul avant Verhaeren n'avait vers ces scènes apocalyptiques dit l'entraînement des foules campagnardes en de pareilles marches chantées. Il faut comprendre ces poèmes comme des marches soulevées d'héroïques plaintes, des marches de rythmes en sabots qui claquent le sol et le bourrent d'une rage pesante. Les pieds restés lourds de la terre grasse des champs maculent le blanc ruban des routes. Des tressauts brusques de douleur les arrêtent soudain, ou de larges envolées de gestes ivres. Ce sont des marches forcées et forcenées de cheminaux qui soufflent d'ahan et dont les pas cahoteux traînent la furie des interminables misères.

Ces misères, Emile Verhaeren ne les chante pas en artiste épris des pourritures (son lyrisme les domine et les soulève toujours) mais en prophète. Il m'apparaît une sorte d'Isaïe. C'est l'homme de la solitude dont, au sortir des bois sauvages, l'œil visionnaire grandit ce que nous ne voyons même pas. De cœur large et simple, d'imagination débordée, tout l'être exalté des profondeurs de la saine nature primitive, il clame les maux du siècle à travers l'éternité des temps et de l'espace. Ne lui demandez point des polissages et des ratiocinations d'art ! Il est le prophète : celui qui n'attend pas la lumière, mais la devance par l'incendie. Et c'est en furieux qu'il pousse au but ses images farouches qui parfois, concassent les mots pêle-mêle, et fracassent les phrases, car rien ne doit s'opposer à sa puissance justicière, mais aussi consolatrice par les espérances que sa foi lève, « aux loins sereins et harmoniques des aubes futures. »

« Il est le prophète ! »



Nous lisons dans l'*Express* du 24 mai sous la signature de Florestan :

Je vous ai dit, il n'y a pas bien longtemps, que la désunion allait cesser parmi notre jeune groupe littéraire. Des négociations ont, en effet, eu lieu dans ce sens, mais elles n'ont pas abouti. Il en est résulté la création d'une nouvelle revue qui a paru aujourd'hui et qui fera parler d'elle. Titre le *Coq Rouge* Le comité de rédaction où figurent Georges Eekhoud, Maeterlinck, Verhaeren, etc., est composé de dissidents de la *Jeune Belgique*, lesquels dissidents ne veulent que perpétuer les traditions de la revue telle qu'elle était autrefois. C'est-à-dire laisser toute liberté aux collaborateurs à la seule condition qu'ils aient du talent.

En tête de ce premier numéro, très substantiel, on lit un programme très violent et très crâne. Voilà la guerre littéraire rallumée pour de bon dans notre doux pays. Avant l'apparition du *Coq Rouge*, M. Iwan Gilkin, a cru devoir en signaler les tendances « anarchistes » dans un long article du *Journal de Bruxelles*.

M. Iwan Gilkin assimile les collaborateurs de la nouvelle revue aux Ravachol et aux Caserio. S'ils n'ont pas encore fait sauter la maison de M. Charles Potvin ou celle de M. Benoit Quinet, c'est qu'ils n'ont aucune espèce de connaissance dans l'art de fabriquer des bombes, ils n'en collaborent pas moins à la destruction de la société en voulant tuer ses formes artistiques.

Au fait M. Gilkin n'a pas tout à fait tort. Beaucoup d'artistes sont comme tout le monde : ils ont la prescience, le sentiment, la certitude d'un changement social plus ou moins prochain. Ils savent que rien ne s'éternise et que chaque société apporte avec elle son art, sa façon de sentir et d'exprimer.

M Gilkin a raison d'aimer le parnasse et d'en faire valoir les beautés ; mais l'école parnassienne est une période littéraire historique qui a accompli ses destinées. Il faut l'admirer et non l'imiter, et c'est perdre son temps que de vouloir enrayer des tentatives en faveur d'un art nouveau.

En appelant anarchistes les écrivains du *Coq Rouge* — parmi lesquels il n'y a pas un seul politicien — M. Gilkin se défend sérieusement de vouloir attirer sur eux l'attention des gendarmes et du parquet.

Il est vraiment trop bon. Mais il se trompe Nous gageons qu'il ne se passe pas cinq ans sans que son article ne serve à l'argumentation de quelque magistrat requérant contre l'auteur d'une œuvre de littérature trop violente.

Seulement que M. Gilkin ne se chagrine pas Les écrivains n'ont pas peur des magistrats. Ils ne relèvent que de leur conscience artistique. »



Nos remerciements au *Daily Chronicle* de Londres, au *Temps* de Paris, au *Mercure de France*, au *Petit Bleu* à la *Justice*, à l'*Art Moderne*, à l'*Art Jeune*, au *Journal de Gand*. à la *Lutte* de Namur qui ont signalé l'éclosion du *Coq Rouge*.



Des bruits alarmants ont couru au sujet de la santé de M. Camille Lemonnier, le maître écrivain.

Rassurons les amis et nombreux admirateurs de l'auteur de la *Belgique*: M. Lemonnier avait souffert de la rougeole, mais il est entré en convalescence.



A paraître chez Léon Vanier, Quai Saint Michel, à Paris, une édition complète et définitive de l'œuvre poétique d'Arthur Rimbaud.

C'est la mère et la sœur du poète qui élaborent cette édition

Bizarre !

Elle sera précédée d'une importante notice biographique.



Sous ce titre *Mes Confessions*, Paul Verlaine vient de publier une autobiographie. Il publiera prochainement aussi *Varia*, un volume de vers dont le titre évoque suffisamment le contenu.



En relisant la magistrale étude de Charles Baudelaire sur Eugène Dela-

croix, nous avons été ravis par cette saisissante définition de l'art de Chopin :

« Cette musique légère et passionnée qui ressemble à un brillant oiseau voltigeant sur les horreurs d'un gouffre. »



L'empereur d'Allemagne avait offert la Croix de l'Ordre du Mérite à M. Pasteur.

Lesavant a refusé par...patriotisme.

Il est piquant de voir l'inventeur du vaccin anti-rabique, contribuer à la propagation d'une rage bien autrement meurtrière que l'hydrophobie : la germanophobie.



# OUVRAGES NOUVEAUX

CHEZ

**Paul LACOMBLEZ**

*31, Rue des Paroissiens*

~~~~~> BRUXELLES <~~~~~

HISTOIRES LUNATIQUES

par HUBERT KRAINS

LES MIROIRS DE JEUNESSE

par LOUIS DELATTRE.

En Symbole vers l'apostolat

par MAX ELSKAMP.

Les Disciples (à) Saïs

NOVALIS

par MAURICE MAETERLINCK

UN CHANT DANS L'OMBRE

par FERNAND SEVERIN.



Chez Edmond DEMAN

16, Rue d'Arenberg :

AMES DE COULEUR

par HENRY MAUBEL.

Les Villages Illusoires

par EMILE VERHAEREN.



Chez Paul OLLENDORFF

28, Rue de Richelieu, Paris :

Couronne de Clarté

par CAMILLE MAUCLAIR

SOMMAIRE :

| | |
|---|-----------------------------------|
| La Patrie des Intellectuels | LE COQ ROUGE |
| Rayonnements | CHARLES VAN LERBERGHE |
| Gaspard de la Nuit | HUBERT KRAINS |
| PHOCAS le Jardinier | FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN |
| Aux bords de la Durme | GEORGES EEKHOUD |
| Les Navigateurs | CHARLES FRAPPART |
| La Chanson du Tonnerre | HENRI VANDEPUTTE |
| Lettre parisienne | CAMILLE MAUCLAIR |
| Notes en marge de « Paludes » | HENRY MAUBEL |
| Chronique littéraire. | SANDER. P.; H. L.; L. D.; et E. D |
| Picorée | PÉRINET |

N° 3

JUILLET 1895

I^{re} ANNÉE



Le Coq rouge

Revue littéraire

Le Coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS



Prix d'abonnement annuel :

| | |
|---|-----------------|
| BELGIQUE . | 8 FRANCS. |
| ÉTRANGER. | 10 » |
| Édition sur papier de Hollande Van Gelder | { BELGIQUE 20 » |
| | { ÉTRANGER 25 » |



Comité de Rédaction :

LOUIS DELATRE — EUGÈNE DEMOLDER — GEORGES EEKHOUD
— HUBERT KRAINS — MAURICE MAETERLINCK — FRANCIS
NAUTET — EMILE VERHAEREN.



Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration,
demandes d'échange, s'adresser aux secrétaires de rédaction :

Auguste Biernaux, 25, rue du Collège
Sander Pierron, 16, rue Vanderkinderen.



La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du
numéro, soit le 1^{er} de chaque mois,



Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser
à **M. Longûs, 6, Montagne-aux-herbes potagères.**



Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.





L'Anti-snob

N parle beaucoup de snobisme depuis quelque temps, à propos du livre intitulé *Kamtchatka* d'un jeune écrivain qui, semblable à un homme de lettres dont Alphonse Allais nous donna dernièrement une remarquable psychologie, commença de s'imposer à l'attention du monde des Lettres par un mariage et un divorce retentissants.

La matière de ce volume n'est cependant pas bien neuve. Il y a belle lurette que, de droite et de gauche, dans un article de revue ou dans une chronique fantaisiste, on a comblé une lacune qui existait dans le recueil de Thackeray, en ajoutant le chapitre relatif au snob artiste. Mais il est toujours plaisant de rire aux dépens du dilettante qui prend place dans les bateaux les plus récemment frêtés, du raté en quête de l'école la plus nouvelle qui lui assurera du génie, de celui qu'on a vu successivement parnassien, naturaliste, psychologue, décadent, symboliste, mage, etc.

Les robinets du bon sens ont donc coulé avec un ensemble touchant pendant toute une quinzaine.

Nous aurions trouvé ces petits exercices divertissants, quoique cela fasse surtout plaisir aux philistins qui ne s'occupent de rien du tout et qu'on laisse tranquilles aux dépens de ceux qui, inconsidérément, se mêlent de choses qu'ils ne connaissent pas, s'il ne s'était agi que de caresser le puffisme de la maison Daudet qui est sur plusieurs coins de rues fréquentées par les Alphonse de la littérature.

Nous n'aurions même pas fait remarquer que, fidèle aux traditions de la famille, le jeune Daudet pratique le démarquage avec moins de virtuosité cependant que le père, qui, ayant encore quelque

tendue, avait épluché Dickens, tandis que le fils, moins soucieux d'art, s'est borné à exécuter sur le thème du célèbre ironiste anglais, des variations pillées dans les articles de boulevardiers en renom, moyen de flatter ceux-ci qui a réussi à souhait, si dans les chroniques qui lui ont été consacrées, on ne mettait trop d'insistance à mêler quelques noms d'artistes à ces fantaisies, à les accoler à des niaiseries et si l'on n'avait pas l'air d'en étiqueter de trop évidents ridicules.

Il paraît résulter des vaticinations de quelques augures, que des Wagner, des Tolstoï, des Dostoïewsky, des Ibsen, ou des savants tels que Nietzsche ne soient que des pavillons de bateaux lancés sur l'océan de la sottise humaine, des entités dont se servent les ratés et les farceurs pour objectiver leur manie d'étonner les contemporains, des enseignes de boutiques à bêtise, à snobisme, à anarchie, et à je ne sais encore quoi.

Pourquoi, en effet, parle-t-on toujours de snobs engendrés par certaines personnalités plutôt que par certaines autres, quoique ceux-ci soient plus nombreux que ceux-là et que, s'ils sont moins encombrants, ce dont il est permis de douter, c'est parce que le talent qui détermine leur snobisme est moins considérable. Ainsi, il est souvent question du snob de Wagner et d'Ibsen, mais jamais du snob de Massenet ou d'Alexandre Dumas fils.

Il y a quelques boulevardiers qui se livrent à ce jeu, mais il en est un qui se distingue par la fréquence de ses exercices. On le remarque d'autant plus que sa qualité d'académicien lui donne quelque autorité auprès de bonnes âmes qui s'imaginent que l'Institut de France ne contient que des célébrités, et que cet immortel brille par son silence lorsqu'il s'agit de rendre quelque justice à un artiste envers qui la gloire se montre parcimonieuse. C'est de M. François Coppée qu'il s'agit.

Il serait suranné de parler encore de ce saule pleureur qui se lamente à propos de niaiseries, qui trouvait l'atmosphère plus lourde lorsque l'escadre française mouillait dans les eaux allemandes aux fêtes de Kiel, de ce badaud qui court à la suite de tous les orphéons qui traversent les rues de Paris et se crée une popularité parmi les nounous et les concierges par son attendrissement facile et sa larme toujours prête, s'il ne révélait un état d'esprit hostile aux aspirations actuelles de la jeunesse littéraire.

On crie sur tous les toits de France, de Navarre et de Belgique que ceux qui admirent certains artistes ne sont que des snobs, qu'ils

n'en ont rien lu et que c'est par genre qu'ils jugent opportun d'en agacer leurs contemporains. A quoi le bon public applaudit. Il est flatté dans son ignorance et lorsqu'il entend admirer un écrivain dont il n'a jamais vu citer le nom, il lève les épaules et, avec une joie féroce d'Apache prêt à danser la danse du scalp, regarde son interlocuteur en lui disant : « Vous n'êtes qu'un snob, vous ne connaissez pas ce dont vous parlez. »

Les petites perfidies des Coppées vont d'abord pianissimo, piano, comme la calomnie décrite par Beaumarchais dans le Barbier de Séville, puis finissent par devenir immenses comme elle et terrasseraient les chefs-d'œuvres si ceux-ci n'étaient impérissables.

Mais chaque fois, c'est une victoire pour le crétinisme ambiant, les pleutres lèvent plus haut la tête, s'enorgueillissent de la veulerie de leur intellectualité. Ils sont anti-snobs et ce simple vocable, peu significatif en somme, en fait des esprits forts, inaccessibles à cette chose puérite et vaine que l'on appelle la Littérature.

Désormais l'école de l'anti-snobisme est fondée, avec pour professeur M. Coppée et pour pions tous les fesse-mathieu de l'écriture.

Dans cette école on prône très fort l'esprit français et sous prétexte d'esprit français, on prononce de fulminants arrêts d'ostracisme contre toute intrusion dans les Lettres, de ce mouvement formidable de pensées qui secoue le vieux monde. Il est défendu aux talents de se hausser jusqu'aux altruismes sous peine d'entendre évoquer Ravachol et Vaillant et l'on ne peut plonger les yeux dans le Mystère sans s'attirer les qualificatifs les plus méprisants.

Tout a été dit, tout a été fait, les formes définitives et absolues ont été données, il ne reste plus qu'à tourner dans le même cercle, à pasticher les chefs d'œuvres sans jamais s'en écarter au delà des bornes imposées. Et gare à l'influence étrangère ! Les romantiques eux-mêmes ne trouvent pas une grâce complète aux yeux de ces plaisantins. Ils sont marqués d'une tâche indélébile pour s'être assimilés un peu de la pensée germanique et de l'ardeur espagnole. Sous prétexte de garder intacte la langue claire et cristalline de Voltaire et de Chamfort, mais en vérité parce qu'on est incapable de faire autre chose, on restreint son idéal aux blagues de boulevard que l'on se contente souvent d'émailler de calembours presque séculaires. Si quelqu'un s'avise de passer la frontière, c'est un transfuge, un traître, et le chauvinisme national gronde et rugit.

Peut-être les slaves trouveront-ils quelque pardon maintenant que l'on annonce, définitivement scellée, l'alliance franco-russe. Mais nos

écrivains d'ici, quoiqu'ils soient d'expression française, n'échappent pas à la mauvaise foi de ces gens là. Non. Des quelques nôtres connus là-bas, les uns restent considérés comme des coryphées de la contrefaçon belge quant aux autres, ils sont du Nord, dit-on, et le Nord est pire, car, lorsque l'on a parlé du Nord, l'anti-snob sait à quoi s'en tenir.

Cela devrait donner à réfléchir à certains de nos compatriotes qui, plus catholiques que le pape, je veux dire plus réactionnaires que M. Coppée et les vieux Parnassiens de France, renchérissent encore sur les cacardements capitolins et les infamies littéraires de ceux-ci, afin d'obtenir une toute petite naturalisation du boulevard. Ce servilisme ne leur attirera que du mépris.

Si nous voulons nous renseigner sur la variété d'individus ainsi instruits par M. Coppée et autres janissaires de l'esprit français, il nous suffit d'ouvrir la faune de Thackeray pour en composer la définition : un être où la fatuité se mêle à plusieurs grains de bêtise, beaucoup de fanfaronnade, une certaine dose de trivialité et de prétention, de l'épaisseur dans l'esprit, *de la mesquinerie dans le goût* et où il y a surtout absence totale de ce qui est beau, noble et distingué, qui voit tout avec petitesse, constitue le snob parfait, le béotisme arrivé à sa dernière expression, à son épanouissement suprême.

On voit donc quelle collection de concombres la maladie de l'anti-snobisme engendre. On crée un snobisme plus écœurant que celui que l'on raille et surtout plus dangereux, car le snob artiste est tôt fatigué de la contrainte qu'il s'impose pour feindre d'admirer ce qu'il ne comprend pas, tandis que l'autre snob, tirant vanité de son ignorance, ne demande qu'à croupir dans sa crasse intellectuelle.

Mais finissons en avec M. Coppée qu'il est désormais trop facile d'appeler ganache, puisqu'il s'est lui-même baptisé de la sorte. Quand un jardinier dilettante et gaga affuble une rose du nom de cet immortel, ne croyez point qu'on l'appelle « Kamtchatka » selon la nouvelle expression qui fait fureur au boulevard, non, vous vous tromperiez, c'est un bien brave homme doublé d'un philosophe. Ne croyez pas davantage que ceux qui vont voir « Pour la Couronne » soient des carabes. Pour ceux qui admirent encore la filloselle usée de ses alexandrins, le vieux pleurnicheur a des tendresses qu'il a manifestées maintes fois et notamment en ces termes : « Ils sont devenus n'importe quoi, notaires, pharmaciens, petits rentiers et

presque toujours des hommes très aimables. Ils ont du goût, achètent quelques meubles anciens, possèdent une bibliothèque choisie. Ils causent de choses intéressantes, évoquent les souvenirs de leurs années de Paris. Ils font les délices de leur cercle, l'orgueil de leur petite ville et trouvant dans cette célébrité locale quelques satisfactions d'amour propre, sont à peu près heureux et de fort agréable compagnie. »

Dites, n'est-ce pas touchant ? Voilà l'existence élyséenne, les joies pures, promises en cette vie à ceux qui auront conservé leur admiration au chantre des pantalons blancs de la gendarmerie.

M. Coppée n'aime plus de lire et lorsqu'une œuvre nouvelle apparaît et qu'elle suscite une grande admiration chez les lettrés, le vieil académicien furieux du non-conformisme des jeunes se met à crier au snobisme de sa voix chevrotante.

Quand on se mêle de juger de cette façon, on se sert d'une arme à deux tranchants. Quand M. Coppée nous dit que l'infériorité de l'esprit finit par se communiquer au cœur, que la sottise est la sœur de la méchanceté, ne paraît-il pas qu'il se désigne, lui et sa suite ? et lorsqu'il parle de « germe de scélérat », il semble encore qu'il soit question de lui-même, car il y a dans ses articles et ses discours, quelques scélératesses commises envers l'art, comme lorsqu'il pousse la crainte d'être considéré comme un snob au point de passer sous silence Verlaine, Diercx, Mallarmé et Mendès en parlant du Parnasse à l'illustre assemblée des immortels, ou quand, n'osant pas s'attaquer aux chefs-d'œuvres, il périphrase pendant des pages pour arriver à les entacher de quelque déconsidération dans l'esprit du lecteur en montrant les côtés grotesques de leurs admirateurs.

C'est pourquoi, quelque raison qu'il y ait de marquer les ridicules des snobs et des ratés de l'art, nous nous méfions de ceux qui, en les soulignant, se constituent l'organe de toutes les médiocrités envieuses, étalent un bon sens d'un prudhomisme à peine déguisé et reproduisent l'opinion des épiciers sur la littérature.

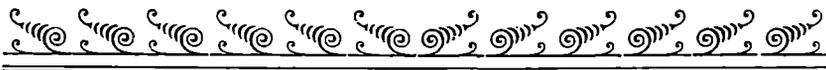
Leur apparente bonhomie recèle trop de mauvaise foi, est trop imbue d'intolérance pour que nous nous y laissions prendre encore. Leurs railleries essaient d'atteindre des œuvres au sujet desquelles nous professons une admiration trop grande, elles ont trop d'échos chez les réactionnaires de tous genres pour que nous les laissions passer sans protester. On y retrouve la rage qui accueille tous les novateurs et en ce siècle surtout, l'aurore resplendissante du romantisme.

Mais ce ne sont heureusement que les dernières convulsions de bonzes destinés à disparaître bientôt. Ils ont fini de chanter. La jeunesse n'aime pas les ronchonnements et les plaintes de ceux que la vieillesse ou l'envie rendent acariâtres.

Elle n'est plus avec eux, elle se détourne d'eux. Leurs efforts pour la reconquérir seront stériles.

Chaque génération forte a besoin, après avoir brisé les liens qui la vinculaient, les moules trop étroits qui comprimaient sa pensée et l'empêchaient de se développer libre et fière, de créer une expression nouvelle de la vie, plus adéquate à ses besoins et à ses aspirations, plus conforme à son idéal, pour s'élever plus radieuse dans la conscience universelle.

MAURICE DES OMBIAUX.



Le Larcin



LE fossoyeur, un voisin, vint demander l'aide d'Antonin pour creuser une fosse pressée. Au long d'une parlote, les deux bêches entamèrent le gazon grassement venu, puis, amoncelèrent, au bord du lugubre trou qui s'approfondissait, la terre mélangée d'ossements. Bientôt, il devint impossible aux hommes de travailler ensemble : pendant que l'un creusait, l'autre se reposait, appuyé sur son outil. On n'apercevait déjà plus que la tête du fossoyeur :

— Allons, dit Antonin, j'achèverai.

Il hissa le vieux qui, sentant mollir ses membres, n'en fut point fâché :

— Comme tu veux, répondit-il ; pendant ce temps, j'irai chercher ma pipe.

Antonin descendit dans la fosse.

Le cimetière, vu sous cet angle nouveau, lui fut presque un lieu inconnu ; il s'aperçut seulement alors que le jour tombait ; les

noyers qui marquaient les coins et dont, en son enfance, il venait irrévérentieusement abattre les fruits, prenaient une hauteur et une ampleur démesurées sur le couchant où se plaquaient les dentelles noires des sapins. Ses yeux, au ras du sol, découvrirent la multitude des croix de bois noires, agrandies aussi, brisées, penchées en avant, en arrière, à droite, à gauche, terrassées par les bourrasques, croix misérables qui semblaient continuer le geignant pèlerinage de ceux dont elles marquaient la définitive étape. Sur les tombes des pauvres que le travail de recommencement avait ramenées au niveau ordinaire et qu'on ne relevait point, les moignons de bois portant les inscriptions matriculaires s'entouraient d'herbes plus hautes qui leur formaient une chevelure. Il fut effrayé du grand nombre de personnes disparues qui avaient dû vivre à ses côtés, à qui il avait parlé..., et il se souvint à peine de quelques-unes. Y en avait-il pourtant, là tout autour de lui, tassées dans la glaise ! — Son corps se glaça d'une terreur subite et irraisonnée ; il lui sembla qu'un doigt venait de le toucher dans le dos... D'un saut, il fut hors du trou. La chèvre du fossoyeur, saoule de pâture, et qui ruminait couchée près de là, se releva d'un bond et fit un brusque écart, en chevrotant. Il respira, redescendit en riant de lui-même et reprit son travail.

Tout à coup, au fond de la fosse, quelque chose scintilla dans sa pelletée d'argile. Il regarda plus attentivement... Cependant, il avait aperçu un point brillant. Il remua la terre : un anneau d'or apparut ; il le ramassa. Se relevant, il vit revenir le vieillard ; vivement, il glissa le bijou dans sa poche et n'en parla point. Le soir, en caressant les doigts de son amoureuse :

— Reine, dit-il, le jour de notre mariage, tu auras un bel anneau d'or.

La veille de la cérémonie, vendredi soir, Antonin, sortant de l'église où il avait mis à neut sa conscience, trouva close sa maisonnette : c'était en juin et, comme des nuages s'entrechoquaient au ciel, tout le monde était dans les prés, amoncelant les foin parfumés de flouves et d'esparcettes. Il fit le tour de l'habitation, enjamba la haie du jardin et rentra par le courtil. Il monta directement à sa chambrette, s'assit sur le bord de son lit et croisa les bras. Au bout de quelques instants, il souleva le couvercle d'un coffre qui se trouvait devant lui et prit plaisir à passer en revue, un à un, les habits neufs qu'il porterait le lendemain. Un petite boîte en bois mince, à parois rouges et à fond blanc comme celles dans

lesquelles les pharmaciens enferment pillules et onguents, des cathareux misérables, tout à coup heurtée, dévoila la présence d'un objet à l'intérieur. Il sembla n'y accorder aucune attention ; cependant, après l'avoir maintes fois déplacée, il l'ouvrit : elle contenait l'anneau d'or : la vue de la bague engrisailla sans nul doute la rêverie du jeune homme, car sa figure perdit peu à peu toute clarté. La gravité de la situation eût pu justifier cet air grave ; mais Antonin connaissait Reine depuis si longtemps, et son cœur était si bien de la fête, qu'il fallait chercher autre part la cause du souci.

Depuis le jour de sa trouvaille, chaque fois qu'il a pensé à l'anneau, il en a détourné l'idée sans réflexion, de même qu'on feint de ne pas entendre quelqu'un frapper à la porte ; mais le visiteur importun qu'il refusait de recevoir revenait avec entêtement, usant même de subterfuges. Cette fois, Antonin a cédé. La disposition de son esprit teinté de mélancolie, la solitude et le calme qui noient l'habitation, déblayent largement le champ à son imagination et le plongent en des songeries émouvantes.

Le fiancé voit soudain l'anneau revêtir une occulte signification ; il pense à la tristesse qui noiera l'âme de la morte qui voulut qu'on ensevelît son anneau d'or avec son corps ; il aperçoit maintenant la pauvre femme qui a attiré la tête de l'époux dans ses deux bras amaigris, qui lui a enfoncé dans les deux yeux, ses deux yeux effrayamment clairs, comme si elle voulait pomper tous les regards à venir, et qui demande qu'on lui laisse son anneau pour qu'il n'orne aucun autre doigt, pour qu'IL l'aime dans la mort !

Cet effort l'a anéantie ; ses bras mollissent et retombent, ses yeux se ferment et sa face reflète le calme dont la promesse de l'aimé vient de bercer son âme. Elle gardera son anneau, il est la clef symbolique du cœur où elle veut demeurer et que personne n'ouvrira ; les vers mangeront ses doigts, mais l'anneau restera intact et brillant, comme son amour jalousement enfermé dans le cœur qu'elle a fait battre. Et voilà qu'elle oublie tout ce qui l'entoure, — le nid à peine achevé et la nichée sans plumes, — la pauvre oiselle pour qui s'assombrit le soleil et qui s'en va, blessée d'un grand coup rouge, — parce qu'elle emportera son anneau d'or comme un gage d'une éternité d'amour. Elle est presque contente de mourir, parce qu'elle sera toujours aimée ; parce qu'on enfouira avec elle son amour, son anneau, et que jamais personne n'y touchera !

Antonin est ébranlé, par cette imagination tellement vive qu'elle a amené chez lui une complète identification et que c'est à l'agonie

de Reine, elle-même qu'il vient d'assister. Son cœur est près de se fondre en sanglots.

Qu'allais-je faire ? pense-t-il ; je ne veux pas commettre cette abomination.

Un frisson le secoua et, en ce moment, sa résolution s'érigea formelle ; mais il crut alors apercevoir la figure de Reine qui s'attristait, cette figure de petite campagnarde qui s'était illuminée d'une joie profonde, quand il avait dit : Reine, le jour de notre mariage, tu auras un bel anneau d'or. — Il s'attendrit de la désillusion qu'il infligerait à la chère fillette ; ses idées, prises d'une belle débandade, se cognaient dangereusement dans sa cervelle, quand il entendit soudain ouvrir la porte de la cour ; la voix de son père monta jusqu'à lui :

— Allons donc, mâtine, avance ! Hue ! Mais avance donc !

La vache attelée à une légère charrette rentrait la récolte des quelques arpents patrimoniaux.

Antonin referma vivement le coffre.

Le voilà, maintenant, au-dessus de la charretée, à mi-jambes dans le foin ; en face de lui, une fenêtre dans le pignon craque, puis, s'ouvre en grinçant, troublant la quiétude des araignées qui y ont appendu de fins rideaux. Son père apparaît et attend les bottes de foin parfaitement sec, pour les tasser en bon ordre dans le fenil. Allons, à la besogne : de la main gauche, Antonin soulève la gerbe, la balance à droite, puis, d'un effort du bras droit, l'envoie s'engouffrer dans la lucarne ; une, houp ! — Une botte mal lancée roule entre le mur et la ridelle, deux... Cela n'arrête point l'homme qui continue avec l'impassibilité d'une machine mise en train. Les yeux ne regardent nulle part, sa tête est ébouriffée, les foins égratignent sa figure, la rougissent... ; une, houp ! — une, houp ! — Ah ! c'est bon, cette besogne ! cela fatigue, cela sent bon ! on ne pense plus... Allons une, houp !

Mais le vieux, tout fourbu, crie ; les gerbes s'amoncellent à l'ouverture, l'étouffent et obscurcissent le réduit :

— Doucement, m'fi, doucement ! As-tu donc le revenant à tes trousses ?

II

La bague de Reine traversa d'inquiétantes lueurs la nuptiale journée.

A midi sonnant, Antonin se trouvait dans l'église, au pied de l'autel ; à côté de lui, Reine pleurait d'émotion ; derrière eux, tous

les invités. La curiosité de ces derniers, accrochée aux détails du chœur toujours considéré de loin à travers le prisme de la foi et du mystère, fut tout à coup attirée par un bruit étrange, d'une claire et douce résonnance ; ce fut d'abord un cri douloureux poussé par une voix enfantine d'un timbre inouï, puis la fuite de minuscules pieds d'or sur le parquet de marbre, puis, comme une longue plainte très faible, monotone, qui s'éteignit dans une suite de petites palpitations désespérées.

Au moment où Antonin, sur l'ordre du prêtre, avait voulu passer l'anneau d'or au doigt de Reine, il avait senti dans sa main calleuse le doux métal glisser. Le bijou tomba avec une note triste, puis roula, se perdit, roula... Le visage du fiancé s'assombrit subitement ; une stupeur courut dans les veines d'Antonin : il lui sembla que l'anneau s'était animé dans ses doigts, qu'il avait fui. Il fut sur le point de s'élan- cer, de le piétiner comme pour écraser un être vivant et, pendant que la parenté se mettait en mouvement pour rechercher la bague, il demeura agenouillé, pensant : il nous portera malheur. — Enfin, on retrouva l'anneau, arrêté à la jointure d'une lourde dalle couverte de casques à cimier et de licornes, qui fermait le caveau d'un seigneur d'autrefois.

La scène du repas de noce le troubla derechef. Reine, la naïve enfant qui se sentait joyeuse et fière de son anneau, posait de toutes façons sa menotte alourdie d'or. Soudain, elle interpella Antonin :

— Antonin, qui est-ce ? regarde, ... ce n'est pas moi, cela ? oh ! non, je ne suis pas si laide, n'est-ce pas, dit-elle avec une petite moue présomptueuse et caline.

Se mirant en sa bague, elle avait aperçu, dans une longue figure jaune, deux grands yeux aux paupières éraillées, qui la fixaient. Antonin demeure interloqué, puis, très sérieusement :

— Mais, tu ne comprends pas ? C'est parce que l'anneau est rond... — Alors, il donna des explications confuses, l'invita à regarder dans la convexité d'un verre, cherchant à lui démontrer l'analogie, lui rappela les miroirs de la foire qui les avaient fait tant rire, et beaucoup d'autres choses qu'il embrouilla. Comme elle n'écoutait plus que pour le plaisir de le voir s'animer, de l'entendre parler, il recommença, appuyant, sollicitant son assentiment avec l'insistance de quelqu'un qui cherche plutôt à se convaincre soi-même, et attachant à l'incident une importance qu'elle ne comprenait point et qui finit par la faire rire. Mais l'obsession tenaille Antonin ; la vue de la bague lui cause une souffrance plus intense parce qu'il est seul à la

connaître ; la main ornée de Reine lui apparut blême et sèche comme la main d'une femme morte ; et l'oiseau des cauchemars lui tournoya lourdement dans le crâne.

La nuit, après un court sommeil, Antonin s'éveilla dans une sensation d'étonnement et de vague inquiétude : les chats-huants ont-ils encore écorné la lune, que ses rayons sont si trompeurs ? Il ne reconnaît sa chambre pas plus qu'il ne reconnaît l'habituelle conversation en sourdine des choses qui bavardent pendant les heures de la nuit. L'horloge même a-t-elle changé de voix ?... — Ah ! l'oublieux ! Et Reine qui repose près de lui ? Ses yeux se rappellent alors et, se tournant vers la fenêtre, aperçoivent les ramages des mousselines qui se dessinent sur la soie bleue du ciel, et toutes les étoiles qui se pressent aux deux vitres claires, puis, derrière les rideaux, comme si elles étaient accourues des quatre coins du firmament pour donner à Reine et à Antonin, une lumineuse sérénade. N'y en a-t-il pas même une qui est entrée et qui se fait là toute petite sur la table ? Mais, celle-là luit d'un éclat perfide et rend au marié le souvenir exact de la réalité. A cet instant, les heures écoulées défilèrent toutes vibrantes devant Antonin. Il ressentit de nouveau les aiguillons qui maintes fois déjà avaient cabré son imagination. Le silence nocturne d'ailleurs est propice aux folles chevauchées d'idées qui s'exorbitent et se demènent ; les ombres sont pleines de génies malfaisants qui échafaudent sur le front de l'homme les plus lourds remords, les plus inextricables problèmes.

Il y eu bientôt trois personnes dans la chambre ; ils étaient plus unis l'un et l'autre, Antonin et Reine, à un fantôme qu'ils ne l'étaient entre-eux. L'anneau a sans doute joué le rôle d'un maléfice qui empoisonnera leurs joies, sèmera sous leurs pas jalousies et trahisons, mettra sous les boucles blondes des berceaux qui s'apprêtent les germes de pernicieuses fièvres, introduira précocement au foyer les rides et l'indifférence, parente de la mort. Car la dépouillée se lamente par la voix du chien qui hurle au loin ; elle gémit dans les craquements des meubles et les litanies des cigales ; elle frappe aux fenêtres par l'aile sourde des papillons de nuit. L'anneau de félicité, l'anneau d'aurore et d'éternité, c'est l'anneau du bague qui les liera indissolublement à un spectre vengeur, elle, forçat inconscient et pitoyable, lui, forçat et bourreau souffrant justement pour elle et pour lui. Ah ! quelle abominable et lâche chose, que d'attacher,

à son insu, la malheureuse Reine à une morte qu'elle ne verra point et qui lui déchirera le cœur sans relâche !

Antonin s'agita, en proie aux plus insupportables tourments, empêché de dormir par les lamentations sans fin de l'intruse. Il ferma les yeux, le sommeil venait : aussitôt un froid glacial le réveille ; il est couché dans une loge funéraire, à côté d'un cadavre ; la pâle lucur de la promeneuse nocturne est la clarté jaune d'une veilleuse sépulcrale qui s'épand sur les traits de sa froide compagne.

Il referma les yeux : un poids très lourd écrasa son corps. L'anneau d'or était devenu une roue énorme qui roulait sur lui et sur Reine. Le visage de Reine qui se profilait dans la clarté, lui parut crispé d'une souffrance muette et ressembler à la face d'une ensevelie. Antonin se retourna encore ; mais, cette fois, d'un coin d'ombre se dégagea une grande femme pâle dont les paupières mi-closes et bleues cachaient mal des yeux ternis. Elle marcha vers lui d'un pas lent d'hypnotisée, les mains osseuses sortant de larges manches tombantes tendues en avant. Antonin ne voulut pas voir, il frissonna, il sentit ses veines se glacer ; mais, il était au milieu des revenants ; l'effrénée galopade des chevaux blancs de Rosmersholm ébranlait la maison, la grande femme pâle se multipliait, elle était partout, elle était couché sous le lit ; sa tête se montra, ses doigts de squelettes se tendirent vers l'anneau, s'accrochèrent à la table comme des doigts déments de noyés aux rives des rivières peuplées de poulpes enlaçantes. Jamais drame plus terrible ne s'est joué dans une chambre de ce village ; les fils qui ont vu mourir leur mère, les mères qui ont écouté, angoissées, le croup siffler par la bouche rose de leur enfant, n'ont point soupçonné les peines d'Antonin.

Les imaginations les plus terrifiantes pétrissent son cerveau de folie. Ah ! s'il pouvait s'échapper sans éveiller Reine ! Il faut qu'il s'échappe, qu'il fuie cette chambre où les esprits vont sournoisement l'étouffer... Il glissa hors de la couche ses jambes tremblantes de fièvre, se vêtit à peine, saisit la bague possédée et, semblable à un malfaiteur, il ouvrit la porte, plein de frayeur de la faire crier et disparut.

La brise du soir avait balayé les lourdeurs de l'air. Sous l'opulence orientale du ciel, le rêve de cette nuit souriante d'une clarté délicate et douce, était poétique et tout blanc.

Le fantastique marié courait le long de la route, d'une allure accélérée et automatique et, comme il ne s'était chaussé que de laine,

le bruit étouffé de ses pas s'entendait semblable à la fuite d'un fauve muet que l'on traque. Sa silhouette démesurément allongée bondissait à côté de lui, nettement découpée ainsi qu'une ombre chinoise sur un écran. Dans sa paume brûlante, il étreignait l'anneau d'or. Il se dirigea du côté opposé aux habitations ; quand il eut contourné l'étang dans lequel dormait la dernière ferme du village, il se jeta à gauche, en pleins champs et continua à courir fièvreusement, retournant vers le clocher qui s'élançait tout mince et tout noir avec, à la pointe fine, son coq nouvellement redoré comme une goutte de lumière tombée de la lune qu'on voyait choir derrière lui. Mais, les yeux d'Antonin ne pouvaient discerner ces choses, parce qu'ils ne regardaient pas au dehors. Le mari de Reine ne pensait même pas à l'épouvante qui assaillirait sa jeune femme, si elle venait à s'éveiller seule, au milieu de cette nuit mémorable. Il passa en frissonnant dans des sentiers enfoncés entre les lourds froments très hauts qui ne bougèrent point et, quand il en sortit, il regarda, craintif, autour de lui : ne s'attendait-il pas à rencontrer des ennemis en embuscade des deux côtés ? — Les avoines, qui s'émeuvent pour des riens, tinrent, à son passage, de mystérieux conciliabules, chuchotèrent ; inquiet, il tendit l'oreille une seconde, scruta le lointain ; puis il repartit plus rapide, la tête en avant, comme s'il eut foncé dans une foule qui l'empêchait d'avancer.

Bientôt, il aperçut devant lui, une large ligne sombre qui lui barrait le chemin et au-dessus de laquelle s'élevait une manière de gibet. C'était le mur postérieur de clôture du cimetière et le grand Christ aux pieds duquel les défunts reposaient. Dès lors, Antonin ne releva plus les yeux ; il s'essouffait, la sueur couvrait ses tempes agitées. Il s'énerva des épis et des herbes qui l'accrochèrent, du souffle que produisait sa course.

Soudain, à quelques mètres du funèbre enclos, il disparut complètement sous terre comme si elle se fut fendue subitement devant lui. En sentant le sol lui manquer, il poussa un cri d'effroi ; puis, semblable à un cadavre que des assassins auraient jeté là, il resta évanoui au fond d'un trou profond et rectangulaire qu'un fermier voisin remplissait l'hiver, de pulpe de betteraves destinée à la nourriture des bêtes. Quand il revint à lui, il éprouva quelques peines à se souvenir ; une odeur nauséabonde le suffoquait, il n'apercevait que des parois de terre glaise tachée d'une matière grisâtre. Au moindre mouvement qu'il tenta, il ressentit une douleur telle qu'elle lui arracha une exclamation.

Enfin, il se rappela. L'anneau qu'était-il devenu ? Dans sa chute, il l'avait laissé s'échapper... Alors, électrisé par le sentiment qui l'avait chassé de sa couche, il se traîna sur les côtes dans le fond de la fosse, sentant mille couteaux dans ses chairs, prêt à défaillir à chaque effort, trouant l'obscurité de la fixité acharnée de ses prunelles, gémissant et pleurant. Les doigts tâtaient la terre, impatients, l'émiettaient, suivant les jointures, sondaient les moindres creux, s'enfonçaient dans la pulpe gluante, la trituraient, fouillant avidement les coins, craignant de laisser le moindre endroit inexploré. Mais, ils ne trouvèrent rien.

Antonin se laissa rouler sur le dos, aussi désespéré que le soldat mortellement atteint qui s'éveille de sa torpeur la nuit, en plein champ de bataille et qui, vidé par ses vaines tentatives pour fuir les ténèbres et les cadavres, sent un infini désarroi envahir son esprit et son âme en même temps que ses forces. Il sanglota ; sa voix terrifiée gémit le plus déchirant des *de profundis*, fait de longs cris de douleur, d'humbles supplications à l'amante dont il croyait subir la vengeance, de prières lancées au Ciel par lambeaux. Les piqûres de ses membres meurtris excitèrent sa fièvre et avivèrent sa peine par le retour des hallucinations qui l'avaient déjà assailli dans sa chambre. Le silence absolu de la campagne endormie lui donna l'illusion qu'il était enfoui pour toujours au milieu d'un vaste désert sans soleil, qu'il ne reverrait jamais le jour et qu'en punition d'un crime extraordinaire, il se traînerait durant des années encore dans cette oubliette, geignant et brisé, à la recherche de l'introuvable joyau. Il se raidit à cette pensée ; la frayeur lui rendit une nouvelle énergie. Il leva instinctivement les bras, tenta de s'accrocher, mais, ses ongles éraflèrent les humides murailles de son cachot et il retomba, la face contre la glaise maculée.

Il recommença sa ronde douloureuse ; il lui était devenu presque impossible de se mouvoir ; aussitôt qu'il parvenait à se soulever, il s'affalait lourdement en criant. Il rampait lentement ; mais ses mains continuaient à fouiller la terre avec ardeur, la creusaient, pendant que sa bouche implorait des secours et des pardons et que ses yeux s'exaspéraient à regarder. Son bon sens s'était dissous sous ce corrodant acide de la peur contre laquelle son corps affaibli et souffrant n'aurait pu réagir ; ce n'était plus qu'une pauvre chair palpitante comme un tronçon de ver perdu sous terre, à la merci d'un esprit jaloux d'avoir vu troubler son amour rendu à la sereine paix d'éternité. Et toujours, il pleurait, il passait et repassait ses mains sur tous les points de la fosse.

Tout à coup, il sentit l'anneau sous ses doigts... Le premier rayon de lumière atteignant la prunelle du malheureux égaré depuis deux jours dans des catacombes au milieu d'ossements, ne porte pas à son cœur une sensation plus vive que celle qu'éprouva Antonin au toucher de la bague. Il l'enferma convulsivement dans sa main avec une poignée de terre, tremblant de la perdre encore ; puis d'un effort surhumain et par une suprême volonté, faisant taire ses maux les plus cuisants, il se leva : au-dessus de la fosse, l'approfondissant, le mur du cimetière se dressait, paraissant continuer la paroi d'argile. Antonin lança la bague dans l'air, avec force.

Elle passa dans la lumière de la lune comme un invraisemblable oiselet d'or qui s'essore joyeusement fuyant la cage, comme une étincelle d'âme remontant à sa source, et s'évanouit sans qu'on pût apercevoir si elle continuait à voler vers le ciel ou retombait de l'autre côté, dans l'enceinte des trépassés.

Antonin s'affola alors comme une masse inerte, mais sans une plainte, avec un grand soupir de soulagement. Tout le poids qui l'oppressait, tous les scrupules et tous les remords qui avaient mordu à même son cœur, tous les spectres qui l'avaient affolé, tout ce monde effroyable dans lequel il avait vécu d'infemales heures venait d'être lancé loin de lui avec l'anneau d'or. Il avait enduré de si indicibles tortures que les peines physiques les plus cruelles n'avaient plus prise sur ses nerfs tendus et que les pauvres minutes présentes étaient encore les moins malheureuses de sa journée de mariage. Il avait expié son larcin irréfléchi et si grave, la morte était satisfaite, le calme redescendait en celui qui gisait dans le trou, brisé, mais n'éprouvant plus que la fatigue des labeurs méritoires.

L'aube jetait sa blancheur dans le ciel où les étoiles s'éteignaient une à une. Les champs allaient s'éveiller à l'arrivée des attelages aux naseaux fumants, qui s'ébrouent joyeux de l'air du matin et de la vigueur nouvelle ; les coqs chantaient dans les cours des fermes. Antonin se rendait compte de la naissance du jour ; il en jouissait vaguement, insensible à la fraîcheur première, insensible à la double fracture de sa jambe qui le ferait aller claudicant le long des chemins jusqu'au jour où il redescendrait, pour de bon cette fois, dans une autre fosse où il ne connaîtrait point l'enfer qu'il venait de subir.

HUBERT STIERNET.



Vers

*Les haches aux mains des forbans
Les torches aux mains des rebelles —
Les sages clos en l'évocation
D'une irréparable Sion.*

*De tristes fantômes passant
Les mains percées, les corps sanglants
En des haillons derniers de suaire
Et les femmes sont en prières.*

*Les bourreaux sur la place
Causent gais en repassant,
Sur leurs manches de cuir, les couteaux.
Les victimes, aux poteaux
Attendent patiemment.*

*Puis un rire de multitude
Guide sans savoir pourquoi,
Aux balcons une hebetude
Mansuete! échevins et bourgeois.*

*Le soleil est clair et la ville est blanche.
Les ruisselets de sang, on les lave.
De rares voix sèment la lave
De la vengeance et la haine franche
Aux lointains faubourgs, là-bas.*

*Haches, torches et rires gras.
Qu'importe que je parle
Que je rie, que je crie,
Le vent glisse et s'en va, le vent parle,
Plus frissonnant que mes cris.*

*Qu'importe n'importe quoi,
Et les cris trop longs sur la croix
L'on n'est qu'un écho de l'éternel émoi
Que le vent des mers emporte.*

*Qu'importent danses ou démenes
Et qu'importe n'importe quoi
Les roseaux frissonnent d'un émoi
Eternel et sans cause, de par la vieille loi.
Sous les cris du vent qui passe et ne repose.*

GUSTAVE KAHN.



La torche de ténèbre

A GEORGES EEKHOUD.

SI considérables étaient mes vices qu'à la longue ils se visibilisèrent à fleur de peau.

(Une chose qui tombe sous les sens n'est, à notre avis, qu'une masse de *moralités* parvenue de période en période à l'état *physique*, si peu soit-ce, moyennant un multiple concours de tensions alluvialement accumulées. Le grain de rien jeté dans le moule d'une destinée fermentée, s'émancipe, s'efforce vers le sensible, s'épanouit, et voici nouvelle une existence aboutir à la lumière. Tout saisissable spectacle est une résultante de néants ambitieux, une synthèse concrète de persévérances occultes. A combiner un être combien d'inanités se sont de connivence évertuées ! Considère les innombrables épreuves photographiques d'un geste décomposé ou bien les préliminaires à-peu-près d'une statue, c'est davantage encore pour cette foule compacte que figure un être entier. Chacun

(1) *Les reposoirs de la procession*, tome troisième.

nous sommes l'agrégat d'une myriade d'efforts, et la gravitation d'essais qui préludèrent à notre concentration persiste par devers notre foyer : chacun traîne avec soi une multitude de tentatives de soi-même, et nous ne paraissions en résumé que la volonté de nos respectifs prédésirs cristallisée. Ajoutons que le monde des apparences n'est que la condescendance du Mystère à servir de pâture aux sens qui sans cela mourraient d'inanition, charité consistant par surcroît à se divulguer pour un amoindrissement de l'ignorance comme aussi de la recherche scientifique. En effet, qu'est-ce l'ignorance, sinon la pléthore de fantômes ; qu'est-ce la science, sinon l'apanage des fantômes diminué.)

Donc une insolite lèpre me vêtissait d'un odieux caparaçon.

D'abord, supposant cette lèpre l'effet d'une hallucination, je l'attribuai au remords qui excelle à mettre en poignants reliefs nos plus latents états d'âme.

Cette lèpre, pensais-je, est une imaginaire objectivité des motifs de ma honte. Heureusement le prochain n'a pas mes yeux, *les yeux de mon âme* : il ne voit point l'ignoble projection.

Hélas !

C'est bien par les yeux du visage qu'était saisie ma hideur car, lors de ma première sortie dans la Cité de Sagesse, je vis les gens s'écarter de ma personne avec répugnance et je perçus alentour les regards se rouiller, s'aigrir le lait des mères, se faner la barbe-lys des patriarches...

Bêtes et choses témoignaient aussi, à leur manière, l'épouvantement de mon approche. Au Carrefour des Vertus une statue, symbole de pureté, croule de son piédestal et se réduit en grains trop menus pour qu'on la puisse jamais reconstituer. Un âne, qui galopait face à moi, s'arrache de la route en dépit de l'ânier, préférant à mon contact la vase funeste du canal. Les arbres invoquent l'aquilon et s'envolent, parasols échappés à de fantastiques titans, vers les cimes vierges. Les fleurs elles-mêmes, d'habitude clémentes au misérable, insinuent dans leur langage de parfums aux doigts qui passent : « Cueillez-nous ! » afin de n'être pas flétries par mon voisinage. Les hirondelles, joies du salubre espace, s'abattent sur le sol, comme mordues par un mystérieux épervier...

La répulsion se propage, et le vide s'accroît autour de ma promenade à travers la ville.

Je n'ai bientôt pour compagnons que des taons, ignominieux courtisans de l'ordure, dont les vrombissements me nimbent d'un ouragan.

Au coucher du soleil, la populace amassée sur la haute place me décrète fléau public.

— « Sus à l'impur des impurs ! » vocifèrent derrière moi les Sages aux mains blanches, et devant moi vagabonde l'ombre violette de leurs gestes d'anathème.

Au crépuscule, des pierres m'assaillent la nuque et les reins en oiseaux de châtiment.

Le prompt instinct de vie me jette dans le désert.

Or c'était le désert où les pontifes d'Israël chassent d'ordinaire les boucs chargés des malédictions des Douze Tribus.

Des boucs, des boucs, des boucs...

Il y en avait de maintes époques, depuis et même avant celle de Moïse jusques à la nôtre.

La barbe des plus anciens confluaient avec le simoun, leurs cornes montaient piquer les étoiles.

Chaque bouc, son faix de péchés inférieur au mien, paraissait moins vil que l'intrus de race humaine.

J'avais osé espérer un accueil aimable, mais devant l'hostile myriade de prunelles prestement il me fallut me réfugier sous le palmier d'un asile voisin, l'Oasis de la Pénitence.

Là, j'occupai plusieurs années à me sculpter la poitrine avec le bouquet d'ongles de ma dextre tandis que sur mes membres pantelants, sinistres musiciens, ricanaient les taons.

O la rude et pitoyable besogne !

Allais-je périr ainsi dans l'abomination ?

Il advint qu'un Ange de neige descendit visiter mon cauchemar.

— « Certes grandement tu faillis, mais à tout péché miséricorde ! D'ailleurs suffisant nous semble ton repentir. Retourne donc au pays d'où tu vins et sache te purifier dans l'atmosphère quotidienne de l'exemple. Néanmoins, afin de conjurer des courroux légitimes, que ceci te serve d'éguide ! Chaque fois que tu quitteras ta demeure, prémunis-toi de cette torche merveilleuse. Pour qu'elle agisse efficacement, tu l'approcheras soit d'un trou de fourmis soit du gosier d'un corbeau qui baille, tu n'auras ensuite qu'à l'élever au-dessus de ta tête. Ramasse. »

J'allais dire merci, l'Ange avait disparu — sans doute fondu par le soleil.

La torche ramassée, je quittai l'Oasis et suivi de mon grossier nuage de taons gagnai les confins des sables hérissés de cornes.

Sept fois sept nuits après je parviens devant la Cité de Sagesse à

cette heure où l'immense fruit de lumière pend à la médiane branche de l'azur.

Le vrombissement des taons, telle une satanique fanfare d'assaut, fait les Sages accourir aux remparts et se pencher.

Dès qu'ils me reconnaissent, leurs mains d'agripper des pierres...

Déjà leurs bras, frondes de chair, se balancent...

Lors à la hâte j'approche d'une fourmillière la torche qu'ensuite j'élève au-dessus de ma tête, selon qu'avait prescrit l'Ange d'indulgence.

Soudain les pierres glissent des bras en suspens vers les pieds des Sages, ce pendant que, surpris et sans me trouver, les yeux ardents épellent l'horizon.

Je devinai que la torche, répandant une magique ténèbre autour de moi, rendait invisible ma personne.

Invisible !

Ce stratagème me permit d'ambuler impunément à travers la ville modèle et d'y cultiver en pleine sécurité les vertus en usage.

Les quelques libéraux qui malgré l'opprobre m'étaient restés fidèles me quérèrent de toutes parts, mais si vainement qu'ils me crurent retourné au pays des sabliers.

Pourtant je vivais corps et âme au sein de la populace blanche.

Au milieu d'un groupe silencieux m'échappait-il de parler, aussitôt les gens de chercher la bouche aux paroles et, ne l'ayant point trouvée, chacun de conclure :

— « Diaboliques paroles apportées par le vent de l'enfer ! »

Peu à peu l'essaim de taons qui eût encore pu trahir mon étrange présence se clairsema par suite de la guérison graduelle de ma lèpre dont les écailles tombées une à une ça et là sur les chemins suggéraient le passage de quelque monstrueux dragon.

Il n'y a bientôt plus râlant sur moi qu'un taon : tel un point sur un i.

Je deviens de plus en plus fantôme.

Il m'est enfin possible de contempler sans rougir les cygnes, les colombes, les lys, l'aube...

Un jour de fête, jugeant opportune l'occasion, je me risquai (la torche d'invisibilité laissée en ma demeure) sur la grand'place.

Confessons que les Sages m'accueillirent sans malice, avec bonté plutôt, presque en égal, et que même, vu mes méritoires efforts de réhabilitation, aucun ne me décocha la moindre allusion pénible au jadis.

Bien plus, on tua le veau gras et les vierges condescendirent à me sourire.

L'une après l'autre me sont restituées mes prérogatives et je redeviens un citoyen honorable, tel auparavant.

Mais — axiome dont j'allais être un exemple nouveau — combien il est constant que nul n'est davantage fervent qu'un pécheur converti!

En effet, ayant fini par estimer précaire l'officielle morale courante, je me pris dans la noble solitude de ma Conscience à m'inciter vers la sagesse immuable, absolue, hors des lignes et des heures.

Lorsqu'après des mois de persévérance et de méditation je retournai parmi mes concitoyens, je leur parus si supérieurement blanc que, loin de se pâmer dans une durable admiration, leurs prunelles dès le premier regard s'offusquèrent comme d'une poignée de poivre d'or jetée par le soleil fixé.

— « Sa blancheur fait sembler grise la nôtre ! » chuchotaient mes voisins dépités.

Les premières fois on me toléra avec à vrai dire une certaine hypocrisie d'allure mais sans trop manifester d'acrimonie néanmoins.

Ce jeu devait changer à brève échéance.

Une lente ivraie de jalousie se leva dans les blés coutumiers des âmes, laquelle céda la place à un brusque chardon de haine dès que mon excès de vertus, s'extériorisant à son tour, se projeta sur mes épaules en deux magnifiques ailes d'une candeur surnaturelle et qu'une légion de papillons survint me courtiser comme une fleur exceptionnelle.

Un vide similaire à celui d'autrefois ne tarda pas à m'isoler.

Puis on m'accusa de vouloir à chaque sortie faire parade d'une pureté *présomptueuse*, et me fut donné le sobriquet de paon d'albâtre.

Bref, un jour, au lever du soleil, la multitude convoquée sur la haute place me décréta scandale public.

Finalement, exaspérés par mes ailes apparues là-bas, ils vociférèrent à l'unisson :

— « Sus au pur des purs ! »

Et devant moi vagabondait l'ombre noire de leurs gestes de confusion.

Je dus gagner la mer, — celle des pauvres nefes qui fuient les contrées vulgaires.

Ma nef appareilla pour une île meilleure, mon désir en guise de gouvernail.

Et j'avançaï, le dos tourné aux vanités humaines, lorsque derechef neigea l'Ange d'antan.

Droit à la proue, il gazouilla :

— « La cité parfaite n'a pas mission de florir ici-bas, frère, lors à quoi bon chercher plus loin ce que tu ne trouveras qu'après la mort, au-delà ? Rebrousse donc chemin et daigne prendre en patience les banalités terrestres ; et, puisque les hommes n'aiment pas plus la pureté suprême que l'extrême souillure, en conséquence, de même que jadis tu rendais invisible ton opprobre, sache, afin de vivre en paix, sache rendre ta merveille invisible de même aujourd'hui : ce que tu fis par esprit de prudence, refais-le par esprit d'humilité. »

Depuis ce conseil je hante chez autrui sans être vu, grâce au précieux refuge de la torche paradoxale que j'allume dès l'aurore en le baillement d'un corbeau familier.

Mes papillons eux-mêmes j'ai cru bon de les parer d'invisibilité. Aussi le peuple m'imagine-t-il reparti sur la mer, ciéglant vers un rivage extraordinaire.

Les rares amis qui m'avaient pardonné ma supériorité me hèlent de leurs vœux, mais je les évente de mes ailes fantômales sans répondre.

Parfois, oubliant ma situation de mystère, il m'arrive de parler... Alors on cherche la bouche aux paroles et ne la trouvant pas, on s'accorde à dire :

— « Divines paroles apportées par la brise du ciel ! »

*
* *

Poète, tiens-tu à l'estime des hommes ?

Ne sois ni petit ni grand, ni faible ni fort, ni inférieur ni supérieur, maintiens-toi dans une habile moyenne : *sois simplement médiocre.*

SAINT-POL-ROUX.





Au Désert

LE MATIN.

*Les monts sont lilas tendre, ambrés d'une auréole ;
Le pays rose a des chuchottements très doux.
Et la ville aux coins d'ombre, où de blancs marabouts
Bombent sous les palmiers leur luisante coupole,
De terrasse en terrasse égrène son réveil.
Les bois de tamarins s'aigrentent de soleil ;
Or, voici que surgit du Sud où rien ne bouge,
Pailletant le ciel bleu de leur vol, les gangas
Éparpillant autour des sources leurs ébats
Et criblant l'eau du vif éclair de leur bec rouge.*

TRIBU EN MARCHE.

*Flûtes et tambourins rythment sa marche lente,
La tribu vers le sud va planter ses gourbis,
Troupeaux houleux, guerriers en selle, aciers fourbis,
Et les chameaux mêlant dans l'air leur voix beuglante.
Des noirs, d'un poing nerveux, traînent les boucs rétifs ;
Des vieilles filent, dos chargé des plus chétifs ;
Et leur dais somptueux dominant le cortège,
Sur de blancs méharis aux pieds ceints de métal
Les femmes du harem rêvent au ciel natal,
A l'ombre de l'épais rideau qui les protège.*

LE FAUCON.

*Suivi de fauconniers et de pages étranges,
Loin du bordj endormi, le jeune Chef ardent,
Sur le fier étalon tout harnaché d'argent
Chasse au bruit des grelots noués parmi les franges,
Son faucon agrafé sur l'épais gant de cuir.*

*Mais les roux lévriers ont bondi : voici fuir
D'un galop éperdu la troupe des gazelles ;
Et l'oiseau, libéré du chaperon obscur,
Prend son essor, puis plane un instant dans l'azur,
Blasonnant le ciel bleu de l'or clair de ses ailes.*

LE MARAIS.

*Dans la steppe vert-pâle où l'alfa s'embroussaille
Sous un ciel tourmenté, livide et nuageux,
Un marais dort, nappant entre ses bords fangeux
Son eau lourde où nul pli de brise ne tressaille.
Le soir morne s'y meurt en de fades rayons ;
Et tandis que gémit la voix lasse des joncs,
Immobiles, voûtés, cols glabres, têtes chauves,
Des vautours monstrueux rangés, l'œil en éveil.
Ouvrant éperdument leurs grandes ailes fauves,
Semblant boire à fleur d'eau l'or blafard du soleil.*

AUGUSTE VIERSET.



HUIT EAUX-FORTES MÉLANCO- LIQUES OU COLORIÉES.

MARINE.

Un navire vert, en quarantaine, bien goudronné, brille sous les murs de la cité que voilà fière et dorée, sur son île. La patine dont l'après-midi d'automne ambre le paysage fait songer, devant cette ville d'armateurs, à des ports d'anciens temps royaux, et il me semble que j'entends de très vieux chants de pêcheurs.

Ah ! je vous la donnerais, la cité insoumise, avec ses bals de marins, ses canons, son phare, et toutes ses oriflammes, si j'étais son

despote et ne portais ce manteau de pèlerin. Vous marcheriez en reine, le soir, sur ses remparts, et c'est pour vous que je ferais sonner les trompettes des gardes. Mais qu'importe ? Une barque nous attend. Et la mer n'est-elle pas notre beau parc aux fleurs d'écume, où nous traçons nous-mêmes notre chemin ?

INTÉRIEUR DE VILLE.

Des ruelles, et des pignons dentelés et noirs qui se saluent sous les étoiles. Au presbytère, près de la cathédrale plongée dans la nuit, des chœurs se sont tus, et j'ai entendu tinter des trousseaux de clefs et se fermer des portes verrouillées.

Et nous sommes encore là, dans les rues sans lanternes, à nous presser la main ? Le silence est si grand que dans les maisons qui dorment j'entends chanter tous les grillons des âtres. Mais, grâce à ce cantique, quand je ferme les yeux et que j'appuie mon front sur tes cheveux qui fleurissent l'été, la ville s'évanouit, et je suis en plein champ, sous le ciel étoilé, parmi les blés et les bleuets.

FÉE

Es-tu la fée des vieux peintres, que tes habits ont de pareilles couleurs d'or, de pourpre et d'orange, ô belle archaïque au col blanc ? Sors-tu d'une cave de Rembrandt ? Y as-tu vu Jésus guérissant des malades ? Ou fûtes-vous convive au banquet de Samson, festin qui s'est donné devant une Dalila éblouissante et déjà grosse, aux sons de flageolets, sous des rideaux où dormait le soleil couchant ? As-tu médité, à la lueur d'une fenêtre donnant sur le ciel, en compagnie du philosophe à barbe blanche ? Ou bien vêtue de vos seuls bracelets, avez-vous été, à l'ombre des saules, des taches de jour sur vos chairs ambrées, mirer vos chauds appâts dans l'onde, pendant qu'une vieille servante résignée vous attendait, portant du linge pour votre peau et une lime pour vos ongles ?

VIEUX VILLAGES

Restez donc près de moi, sœur au piquant sourire, dans ces villages morts où il me plaît de laisser se mélancolier mon cœur. Ne m'abandonnez pas en vue de ces lointains qui inquiètent ma fièvre ! Puisque nous descendons ensemble sous les voûtes du passé, à l'ombre de ces murs sinistres comme des suaires — et puisque vous aussi

portez la nostalgie de ces pays dont la voix est plus cassée que celle des vieillards et dont l'âme chargée de siècles est prête à s'exhaler dans les nuées amères de l'horizon, faites que je voie toujours votre main comme une blanche lumière le long de ces haies sombres, et que, si ces villages râlants buvaient dans leurs agonies la dernière goutte du soleil pâle, la lueur de vos regards veille sur ma tristesse.

CARROUSEL.

Vous étiez toutes lascives au carrousel clair qui tournoyait dans la kermesse, comme une comète tombée du ciel. Vous vous pâmiez aux sons d'orchestrons, blondes dorées, gaies comme des nymphes, ou noires aux yeux de jais, amoureuses bohémiennes! Vos rires convieus et l'éclat de vos dents, et le froufrou triomphal de vos robes soulevées se mêlaient aux mouvantes clartés foraines du carrousel, sur un fond de ribote infernale. Beaux anges déchus, il me semblait que ces lumières éblouissantes vous faisaient des ailes de feu étrange et que parfois l'une de vous, abandonnant sa frivole monture, voletait inquiète par dessus le moulin, interrogeait le ciel orageux, dans l'attente d'un appel de l'horizon blafard, puis, mi-rassurée, redescendait s'asseoir, amazone hilare, sur la selle enluminée de son cheval de bois.

ZÉLANDAISE.

Ce matin, ô fée de mes caprices, changeante comme une couleuvre, que tes yeux soient verts, tes bras nus, et qu'à tes tempes brillent les boucles d'or des Zélandaises. Coiffe-toi d'un bonnet aux ailes blanches, pareil à ceux que j'ai vu papillonner autour des moulins à vent de Flessingue, et mets à ton cou un collier de corail. Arbore un jupon de flanelle bleue et un tablier violet semé de fleurettes. Puis, sous les dentelles de ta poitrine, porte un corsage en soie noire. Ainsi parée, souris, les lèvres rouges, fraîche comme une aurore. Et verse-moi de la liqueur de Schiedam dans un blanc verre en forme de tulipe, et emplis une longue pipe de Gouda d'un tabac à l'acre parfum. Car je veux m'enivrer en rêvant à ma claire Zélande, dont les pommiers aujourd'hui sont en fleurs.

CHÂTEAU FÉODAL

Des lavandières, par le temps gris, battaient du linge au bord d'un étang où des vaches descendaient boire, leurs pattes écrasant les nénuphars.

Un château féodal, calé comme un grand char au milieu de frênes touffus, dominait cette onde. Les nuées traînaient leurs ombres sur ses poivrières et ses machicoulis.

Et nous étions là, ma chère, dans la fraîcheur du matin. Des éclaircies venaient dorer les toits et le sommet des arbres. Mais dans la ferveur où nous plongeait ce paysage romantique, nous laissions nos âmes s'envoler avec les ombres qui passaient sur les tourelles et qui allaient, échevelées et folles, se glisser par dessus les chênes et les chaumières, bondir aux cimes des forêts et rouler loin du zénith, en proie au ciel sauvage et au désordre passionné de l'horizon.

NOCTURNE.

Quand j'arrivai au sommet de cette colline, une immense plaine se déroula devant moi, plongée en d'épaisses ténèbres. Seuls les fleuves s'y distinguaient à des reflets d'acier.

Mais peu à peu, je vis s'éclairer bizarrement les petites villes de cette contrée, et leurs dômes et leurs tourelles se vêtir d'or. On eût dit que partout des trésors sortaient du sol en une moisson noctiluque, et à l'horizon une vague lueur attesta la présence de la mer. Ce panorama me paraissait à la fois magique comme les sons du cor d'Obéron et doux comme un Noël. Et je me laissai aller à son charme, d'autant plus épris de sa fantastique beauté que je me rappelais avoir déjà contemplé de pareils paysages dans vos yeux. N'y avais-je pas trouvé des châteaux d'or, des lumières étranges et de la nuit profonde ?

EUGÈNE DEMOLDER.





Au village



LORS dans le silence nocturne, quelque tonnerre errant autour de minuit, éclata si terrible et si bref qu'on eut juré qu'il cassait en deux le village. Chacun crut son toit traversé. Les têtes apparurent aux fenêtres. Gust Laer, le charpentier et Thys Blokker, le rempailleur, les premiers ! virent la lueur au sommet de la tour. Ils en ont conservé de l'orgueil.

Le sonneur pieds nus, en chemise, pénétra dans l'église. Il gravit l'escalier de pierre jusqu'aux abatsons, avec deux seaux débordants, mais là, dans l'obscurité, il ne put trouver les échelles montantes. Toute sa vie il s'était arrêté à mi-chemin. Le fossoyeur le suivait. Il renversa les seaux. Ils se disputèrent parmi les ténèbres moulinant des gestes vers la foule d'en bas. Tout à coup la peur de l'incendie qui s'échevelait au-dessus d'eux et qu'eux seuls ne pouvaient voir, les unit dans la fuite. Ils dégringolèrent, bouchant l'escalier à ceux qui montaient.

Des gens pénétraient dans le cimetière. On écrasait des tertres et les croix déjà branlaient. Au long des rues, les ménages accouraient les femmes serrant des enfants en leurs bras, les hommes avec des fourches et des bèches comme pour tuer la bête qui s'agitait là-haut. On brouettait des tonneaux vers le fleuve ; mais l'eau était trop loin, la marée basse. Les pêcheurs s'en désespéraient, tandis que le maître d'école tranquillement, sur le seuil de la sacristie, sans qu'on fit attention, expliquait la foudre.

Le clocher ? il datait d'immémorialement. Personne ne l'ayant vu bâtir, il apparaissait comme ayant existé toujours, maçonné peut-être par Dieu lui-même. Les pluies d'Ouest l'avaient revêtu de mousses menues, pareilles à du givre vert. Ses quatre cadrans s'arroundissaient glorieux ; les pierres de sa base semblaient invulnérables. Certes l'éclair qui le toucha fut-il sacrilège.

Qu'on dépêche chercher secours à Tamise et à Termonde, cria le

sonneur, revenu de là-haut. Et le fossoyeur, pendant que les cloches vivaient encore se mit à battre le tocsin.

Les sons s'en allaient, les pauvres sons haletants lamentables, à huu, à dia, avec leurs deux éternelles mêmes notes que chacun, depuis l'enfance, avait entendues et qui pour certains étaient toute la musique.

Le feu impassible descendait. Toute la carrapace d'ardoises s'effritait et se disseminait au loin comme une volée d'écailles rouges. De gros morceaux de poutres et de charpente cédaient. Les corniches fuyaient avec des cris froids et sauvages. Les hiboux, les yeux aveugles, les ailes brûlées, retombaient dans les flammes. Le coq d'or du faite, depuis longtemps, était fondu.

Eveillés brusquement et retirés de l'écurie, deux énormes chevaux montés par des gars solides, traversèrent en hennissant la foule. C'étaient les messagers d'alarme envoyés vers les villes.

Le curé, on ne l'apercevait point. Mais le maître d'école pensait qu'il était là-bas auprès du bourgmestre ; le sonneur croyait l'avoir vu causer avec le maître d'école et le bourgmestre avec le sonneur. Au reste, de quel secours eût-il pu être, puisque sa raison à lui, semblait brûler aussi.

Deux heures sonnèrent. Oh ! les deux coups faibles et piteux, les deux coups felés et pauvres au fond de la vieille marmite où bout le temps. Décidément, c'étaient les deux derniers hoquets de cette époumonée horloge qui avait mesuré tant de vies et tant de morts et qui maintenant, à son tour, se réclamait du silence.

Le forgeron et le charpentier étaient montés sur le toit de l'église. Au long des échelles on leur passait de l'eau. Ils la lançaient de loin vers les flammes, au hasard, les atteignant quelquefois, préoccupés surtout de ne point paraître inutiles et d'être des gesticulateurs. Des femmes à moitié juponées, des gamins et des vieillards faisaient la chaîne. On remplissait les seaux à des citernes putrides, en des étangs vaseux et même dans la mare aux fumiers. Et tout cela montait de main en main vers la tour.

Le brasier se creusait en entonnoir. Les aiguilles des cadrans s'étaient arrêtées. Quelqu'un cria : les cloches vont tomber !

Il y eut une minute d'angoisse folle.

Fracassante, avec heurts et chocs et sauts et bondissements la première choya. Elle était à terre, qu'on la croyait encore suspendue et entravée parmi les poutres des étages.

Un trou énorme béait et vomissait de la poussière. Quelques-uns s'approchèrent. La seconde descendit d'aplomb et les tua.

Alors ce furent des pleurs et des cris. Tous voulurent voir ces deux cloches mortes et ces hommes qui ne formaient plus qu'un seul tas de cadavres. Il fallut repousser la foule à coups de poing : l'église elle-même étant menacée.

Des flammes hautes et violentes comme des cris brandis s'arrachaient de la tour. Il en passait telles des chevelures de braises et des loques de sang. Parfois, les au-delà du fleuve s'illuminaient et des arbres au loin se dressaient soudainement rouges. C'était un ronflement continu, une rage volante et sautante au ciel.

On chercha le curé pour qu'il s'en vint sauver les hosties et les reliques. Ne le trouvant, on courut au presbytère.

La porte en était fermée. Tout y semblait tranquille, seule, une fenêtre éclairée indiquait qu'on veillait.

— Monsieur le curé prie et veut rester seul, répondit la domestique.

Le bourgmestre et le maître d'école n'en purent croire leurs oreilles et se regardèrent en haussant les épaules. Certains murmurèrent et voulurent entrer de force. Ils n'osèrent.

Le forgeron et le charpentier avaient quitté le toit, convaincus que la cloison qui séparait du clocher l'église et sa nef allait s'enflammer à son tour. Déjà le feu la léchait de ses mille langues de flamme et les poutres crépitaient. Mais, brusque, un successif effondrement se fit. De la tour vidée une colonne de fumée grasse et lente monta, puis on vit osciller les murs et des blocs entiers de maçonnerie, l'un après l'autre, dans le brasier, tomber.

Et vers l'Est, le jour parut.

Ce fut alors seulement que l'on vit toute la misère du spectacle. Le village semblait avoir été pillé : les maisons, portes et fenêtres ouvertes, étaient là ravagées de désordre ; muettes d'abandon ; au cimetière, le gazon était broyé, les grilles et les croix cassées, comme en un viol de sépulture ; des baquets, des seaux et des tonneaux étaient culbutés par tas, et tout au long des chemins, on pouvait suivre les traces des ordures et des boues avec lesquelles on avait rêvé d'éteindre l'incendie.

Enfin, on vit poindre sur la route les secours attendus : l'attirail galopant des pompes de cuivre, les casques et les haches.

Ils arrivèrent. On déroula à la hâte les multiples et énormes tuyaux serpentins et leurs gueules, comme celle d'une bête, plongèrent dans l'eau lointaine. Fièvreusement, chacun aida à la manœuvre et les bras et les mains s'embrouillèrent. Il fallut chasser des gens. Mais au moment où les lances furent pointées, on s'aperçut que la chute même des murailles avait éteint toutes flammes.

Le curé apparut. Il ne s'enquit pas. Suivi de quelques femmes et d'enfants, il pénétra dans l'église se revêtit de ses habits d'or et tournant vers la foule peu à peu grossissante, l'intact et triomphant ostensoire du tabernacle ouvert « Puisque, dit-il, il reste au Christ une voix, la mienne et une demeure, ce tabernacle, rien de Dieu n'a disparu de parmi nous.

Et sa messe, il la célébra comme à l'ordinaire. Et rares furent-ils ceux qui s'étonnèrent qu'il n'eût pas même parlé des morts.

EMILE VERHAEREN.



Lettre Parisienne

JE parlais ici, le mois dernier, de l'Académie. Il me faut bien en reparler présentement : cet endroit, en général paisible et poussiéreux, suscite par intermittences la curiosité publique, et contente de quelque singulier régal la badauderie et le snobisme de l'opinion moyenne. Une nouvelle représentation a eu lieu, et on en annonce une prochaine : M. Paul Bourget a été reçu solennellement, et M. Jules Lemaitre a été nommé ! M. Bourget, avec l'indécision, l'élégance, la bonne volonté et la timidité honorablement fades et distinguées qu'on lui sait, a sacrifié Flaubert dans l'éloge de son défunt ami Maxime du Camp. Politesse de rigueur pour la compagnie, mais déplorable quand même : le grand nom de Flaubert, voisinant sous la coupole avec le nom de la nullité canaille et versatilement insolente que fut du Camp, sonna désagréablement aux oreilles, et il fallut encore que le vicomte de Vogüé renchérît sur cette impression en offrant à M. Bourget les plus chlorotiques seringas de sa petite éloquence. M. Jules Lemaitre, d'ici peu, prononcera l'éloge de Victor Duruy, et l'on peut être sûr qu'il y mettra toute la gouaillerie, toute l'hypocrisie, toute la rouerie, toute la platitude et toute la prose qu'il accoutuma depuis ses débuts. Peut-être, si M. Anatole France est prochainement nommé comme l'assurent les personnes renseignées, aurons-nous au moins une belle et spirituelle harangue : et ce sera un délassement, presque un étonnement dans cet endroit-là.

Les expositions ferment, les théâtres relâchent, l'été règne sans conteste. Avec les derniers académisés et les dernières pouliches s'éteint l'attraction parisienne. Les touristes vont arriver pour visiter les monuments publics, et les flonflons criards de la fête de Neuilly troublent seuls, parodiant l'écho des symphonies expirées, les ombrages désertés du bois de Boulogne. Les vitrines des marchands de tableaux renoncent à offrir de jolies choses : chez Durand-Ruel, la triomphale série des cathédrales de Claude Monet a disparu. Elle sera émiettée en Amérique presque entièrement, sans que l'État ait jugé à propos d'honorer d'un tel voisinage les Detaille et les Bonnat qui garnissent copieusement les cimaises du Luxembourg. On a vu rue Laffitte quelques toiles brutales, consciencieuses et malaisées de Vincent van Gogh, et d'exquises sépias et aquarelles de Constantin Guys, que Baudelaire aimait et qui eut bien du talent. Mais tout cela est la fin des fins. C'est l'instant d'aller sous les feuilles élaborer, entre deux promenades, le roman ou le poème qu'on jettera l'hiver prochain à l'indifférence de la foule et au dénigrement des confrères, parce qu'on a fait un livre l'année d'avant, parce que c'est amusant à faire, parce qu'on ne sait pas...

Un bouquet de livres ces jours derniers, au hasard, s'effeuilla : les myosotis sont pour M. Robert Scheffer, dont le *Chemin Nuptial* atteste la sensibilité pénétrante, le talent discret et souple ; les azalées sont pour la *Vocation* fiévreuse et languide de M. Rodenbach ; les pissenlits tout au plus sont pour M. Fernand Vandérem, dont le *Charlie* d'une psychologie à faire rire et d'un style à faire pleurer annonce un futur Marcel Prévost, aussi roublard et aussi cacographe. Mais les roses rouges et les plus beaux hortensias sont pour M. Paul Adam, dont l'admirable et puissant *Mystère des Foules* brûle de vie, de passion, d'intellectualité, révèle la vision large et la maîtrise d'un écrivain de race, d'un penseur, d'un sociologue en qui les théories ne tuent pas l'artiste des ivresses verbales.

Musicalement il n'y aurait rien — on joue toujours aussi mal le *Tannhäuser*, et le reste vous ne voudriez pas que je vous en parle — rien, si ne venaient de paraître des mélodies de Claude Debussy, qui sont, comme toujours, du plus poignant et original harmoniste de la musique nouvelle. Et voilà ce que sous la lumière estivale, Paris, en tout et pour tout, exalte vers l'azur, avec le ballon symbolique qui, au Champ de Mars, monte vers le ciel, puis mécaniquement redescend pour prendre de nouveaux badauds — idéal et réalité.

CAMILLE MAUCLAIR.



Etude critique

UN NOUVEAU LIVRE DE FERNAND SEVERIN.
Un chant dans l'Ombre. — (Bruxelles — Lacomblez).

LA suave et continuelle harmonie du vers, l'essence même de cet art tout de sentiment, d'une pureté cristalline et d'une suprême discrétion, le recul voulu des choses dans le temps ou dans l'espace, qui fane délicieusement les teintes et adoucit tout éclat, le renoncement aux néologismes de formes et de mots, donnent à la poésie de M. Fernand Severin un charme incomparable.

Le lévite inspiré s'est remis à chanter en se promenant lentement, une main sur son cœur, dans les grands bois, au milieu de ses ombres aimables ; après le *Lys* — l'une des plus nobles fleurs de poésie qui se soient ouvertes depuis vingt ans en Belgique et en France, écrivait M. Albert Giraud, — après le *Don d'Enfance*, à l'apparition duquel les artistes ont reconnu le meilleur des leurs, voici *Un Chant dans l'Ombre* dont le titre est si adéquat au contenu.

La fleur a continué à s'épanouir : comme le *Don d'Enfance*, la nouvelle œuvre est, sans heurt et sans surprise, le développement de ce tempérament d'une attachante originalité. La vision du poète est devenue plus subjective encore, l'horizon de ses yeux se rapproche à mesure que s'éloigne celui de son cœur, il voudrait les fermer toujours, ses yeux, pour ne vivre que son rêve. Il pense que

*Le plus beau songe encore est sous les yeux fermés,
Il n'est rien au dehors qui vaille qu'on s'éveille.*

et quand il a une velléité d'action ou d'amour terrestre, la Muse lui murmure aussitôt :

*Rentre enfin dans la paix des songes ! Laisse-nous
Clorre tes yeux vaincus sous des baisers plus doux.*

Ce qui l'entoure le touche moins en apparence ; les sources affec-

tives se concentrent ; la Béatrice confidente devient à peu près seule la dispensatrice des aubes et des crépuscules, mais combien elle-même se transforme, jusqu'à devenir un monde, celui de la Beauté pure !

Nous reviendrons sur le caractère que revêt la femme dans le *Chant dans l'Ombre* ; nous voulions seulement, dès d'abord définir une tendance à l'isolement complet, aux accents plus intimes. Nous tenons à suivre l'âme à travers les poèmes et à rechercher son orientation, en établissant ainsi l'unité du recueil.

Un enfant au parler ingénu, dont les mots sont une musique, est apparu au poète dans ses songes ; cet enfant, c'est le premier émoi d'un amour qui ne se soupçonne pas et dont la spiritualité nous est immédiatement avouée :

Il règne en sa parole un calme évangélique.

Voilà le rêveur qui se prosterne devant l'amie entrevue, mais entrevue endormie et dans le soir, pour qu'elle soit plus silencieuse, plus belle de son charme irréal, plus calme. Il cherche à déchiffrer l'énigme de son sourire,

mais déjà le réveil

Frisonnait dans tes traits comme une clarté d'aube.

Au Jardin, les âmes se sont rapprochées, « en ce soir proche et déjà lointain » :

*Comme en songe et malgré nous,
Nos âmes ce soir encloses,
Parmi les mots lents et doux,
Se parlaient d'étranges choses.*

Puis vient l'églogue qu'il faut comparer aux inoubliables *Noces ingénues*, pour y trouver une nuance moins diaphane, une note plus humainement voluptueuse et rare dans l'œuvre :

*Je sens bien dans mes mains, se dénouer tes mains
Et sous mes longs baisers fléchir ta tête fière.*

Cette note accentue, après l'exquise et heureuse inquiétude du *Voile* et de la *Chanson douce*, le noble sentiment du *Réveil* où le poète se ressaisit et s'élève :

Un cor, ce soir d'été, chantant dans les bois verts.

Tu n'avais désarmé, je n'étais plus mon roi !

Ouvrons ici une parenthèse, pour rappeler une remarque exprimée

par M. Ch. Van Lerberghe dans l'étude maîtresse qu'il consacra au *Don d'enfance*, remarque qui reste vraie pour le présent livre : l'intime blessure, la mélancolie du poète est causée par le désaccord qu'il y a toujours entre l'amour et le rêve et qui est déploré çà et là tout le long des poèmes :

Soir proche et déjà lointain.

Et bien que parmi nous, vous nous semblez ailleurs.

Où vont tes rêves, dis-tu.

Ah ! pensai-je, que ne puis-je,

Cœur tendre et las, qui t'es tu,

Lui dire ce qui t'afflige !

Mes yeux extasiés croient ne t'avoir point vue.

Les vers disant cette contradiction reviennent très nombreux, semblables aux tintements du glas, mi-triste seulement, qui accompagnent l'âme des enfants s'essorant vers le ciel.

L'idylle du poète lui a laissé au cœur un vide que ne comblent pas immédiatement l'exil volontaire et la songeuse solitude. C'est alors que s'élève au fond de l'âme la plainte de l'amitié négligée qui est aussitôt comparée à l'amour :

On se fait de l'amour lui-même une habitude :

Hélas ! il m'a suffi d'un peu de solitude

Pour sentir à jamais combien tu m'étais cher.

(Le vœu comblé).

Mais l'aspiration aux plus nobles voyages élyséens ne tarde pas à renaître, triomphante cette fois ; quoique les souvenirs de bonheur s'érigent en alléchantes promesses, quoiqu'il regrette de ne pouvoir emmener avec lui dans le rêve, celle qui « fixe la terre où furent leurs malheurs »,

Comme une enfant en peine à qui sa peine est bonne,

il veut sans défaillance,

Appareiller enfin vers quelque exploit suprême,

Avec les vents fougueux qui soufflent de la mer.

De nouveau.

Maintenant la lueur du soir et du matin

Et chante tour à tour la paix de ma retraite

Et tout le deuil d'antan semble un songe lointain

Il repart à la conquête de toutes les belles qui dorment depuis des siècles en des châteaux de chimère au milieu des bois, et qu'il veut aimer sans les réveiller parce qu'il a appris les désillusions. Il se reporte à son enfance qui ne l'a point quitté, à sa jeunesse, il évoque les ombres sœurs, et, quand il sent « la nuit prochaine », quand « son âme a sommeil », une voix aussitôt lui annonce qu'il trouvera au bout de son chemin tout ce qui rend heureux, lui promet l'ombre et la paix. Et il célèbre la *Dame d'autrefois*, l'*Ombre gardienne*, la *Béatrix*, la *Dame de grâce*, ces transformations de sa Galathée, de son inaccessible et resplendissant idéal.

Le moment est venu de dire quelques mots de la femme dans l'œuvre de M. F. Severin. On a pu constater autrefois qu'elle était « de l'idéal du cœur plutôt que de la pensée » ; il nous semble qu'elle s'est spiritualisée. Hélène, qui repasse dans les rêves, est encore humaine, mais, on sent la transition; elle se transforme, elle se purifie davantage. Cette fois, elle n'est plus qu'un fantôme comme ceux du *Jardin hanté*, elle est Béatrice, elle est Laure, elle est la Dame de toutes les fois, de toutes les amours et de tous les rêves d'une vie d'artiste. Elle revêt je ne sais quelle insexualité même, elle est, dans une autre gamme, et pour rappeler un nom ami, la Marjolaine de George Garnir. Nous parlons surtout de la femme qui apparaît dans la dernière moitié du livre, qu'à notre sens, il faut considérer comme la partie essentielle, celle d'ailleurs où s'étaient ces merveilleux chants : le *Jardin hanté*, — une douce théorie ressuscitée des Primitifs, — la *Bienvenue*, la *Dame d'autrefois*, l'*Ombre gardienne* et ce pur chef-d'œuvre de l'*Ombre heureuse*.

Un chant dans l'ombre est fait de vers qui vous emplissent longtemps de délices les oreilles et le cœur. Le lecteur aura pu en juger déjà par les extraits que nous avons cités, encore que le charme ne soit complet qu'à la lecture des poèmes dans leur intégralité ; il faudrait transcrire tous ces vers impeccables.

Le poète demande à la fiancée de parler, qu'il entende sa voix

*Vague, ailée, enfantine, où chantent les voyelles,
Mourir dans l'air des nuits comme un lointain hautbois.*

Dans l'*Ombre heureuse* :

*Un soupir est dans l'air !... Tout le ciel en frémit !
Au gré de la lueur plus vive ou plus tremblante,
Le bruit mélodieux s'élève ou s'assoupit,
Si vague qu'on dirait de la clarté qui chante.*

L'amour de M. Severin pour la nature donne la clef du charme de ses écrits. Toutes ses sensations les plus chères s'expriment par des comparaisons prises aux bois, aux fleurs, aux plaines. Sa Dame, sa chère enfant, est

Une fleur des grands bois que flétrirait le jour.

Il lui demande de lui rendre

Le souvenir obscur de ces grands bois qu'il aime.

Il trouve que

La nature elle-même est belle comme un songe.

Il rêve

D'un chant souple et nouveau comme le chant des feuilles.

Et cette compréhension des belles choses silencieuses, ce panthéisme, est sans doute le complément de la bonté émouvante qui parfume chaque page et qui glisse dans notre cœur, en même temps qu'un attendrissement, une reconnaissance. Nous sentons avec lui que nous voudrions rentrer tout entier aux limbes virginaux, « d'où son âme d'enfant n'était jamais sortie ».

Le poète se donne sans restriction et souffre de l'inquiétude de voir son offrande méprisée :

*Car ce n'est pas assez qu'on m'aime ! Un rien détruit
Ce temple frêle et clair que l'amour a construit ;
Il faut qu'à chaque instant, une pitié voilée
S'en vienne rassurer cette âme désolée.*

(*Délaissement*).

Il nous fait penser au bon Saint François qui appelait les abeilles ses sœurs ; M. Severin ne parle-t-il pas aussi aux fleurs, aux oiseaux ; n'a-t-il pas dit :

Je n'ose vous cueillir, fleur trop frêle, ma sœur.

Toute la lumière du livre est une lumière diffuse et infiniment moelleuse ; le Beau est réellement ici, selon le mot de Platon, la splendeur de la Bonté qui est une forme de la Vérité.

Nous ferons relier les œuvres du cher poète comme de délicieux eucologes, sous des couvertures mauve pâle ; nous y serrons, en signets, entre les pages préférées, des violettes aux couleurs passées, et, les lisant aux heures de crépuscule et d'apaisement, nous croirons chanter, accompagné des orgues les plus lointaines et les plus harmonieuses, des prières tellement douces que Dieu n'y pourrait résister.

HUBERT STIERNET.



Chroniques littéraires

HENRY MAUBEL *Ames de Couleur* (Collection du Réveil).

CE livre n'est pas fait pour ceux qu'effraie le « cheveu coupé en quatre. » Quatre ! le chiffre classique *populaire* de ce qui est quintessencié, oui quatre, et le compte y est, car c'est tout d'abord en quatre que l'auteur met sa propre individualité, il la projette, ainsi fragmentée en quatre personnages qu'il mène à travers les pages du livre qui sont d'exquis décors, divers et spécialement choisis pour que s'y jouent les musiques subtiles et quelquefois profondes de son verbe de poète : car rien n'est moins prosaïque que le présent volume de prose.

En un style simple et coloré à point, sans inutiles empâtements, l'auteur nous dit ses pensées claires, ses désirs et ses craintes.

Sobrement, avec un tact parfait, sont personnalisées les simples entités psychiques que d'habitude nous sentons confusément s'agiter en nous, mais qui, selon le vouloir du poète prennent corps et vivent leurs élégances de fleurs de spiritualité, elles sont « *les chères créatures de vie* » « *dont la souffrance a coloré les âmes.* » Et c'est d'abord l'*Imagination*, qui a nom *Miette* et « *sa présence était le gazouillis fantasque et défaillant des oiseaux dans les arbustes du jardin.* » Et l'âme sœur *Mad*, la *Réverie*, se décèle au « *chant de la chute d'eau, la chute égale et perpétuelle de l'eau vivante, qui baignait le pied du château silencieux pour se perdre dans la forêt.* »

Ces deux âmes sœurs, nées au for intérieur des musiques contemplatives, se dégagent peu-à-peu de l'être physique qui les introduit à la connaissance du curieux, en même temps que *Christian*, le *Moi intérieur* à qui le *Moi physique* demandait « *des conseils de spiritualité comme à un frère* » et qui « *conduisait* » lorsque tous quatre étaient réunis ; aussi, par modestie vraie, tout de suite, dès

les pages liminaires, le moi de chair s'efface devant celui qui mène. Et, tout de suite aussi, commence un marivaudage délicieux entre l'Intellect pur et la Réverie, (Christian et Mad) que fiance déjà un vague désir de postérité, intellectuelle évidemment, et un petit drame intense se joue là, autour de ce désir, car l'ambiance menace.

Un autre jour, une autre heure, Christian, seul, devant la mer « enflée de joie et lustrée de soleil » vit une forme imprécise, « était-ce un effet de mirage au couchant ou l'exhalation de ses songes..., » non, c'était bien plutôt une présence réelle en qui « se concentrait et s'organisait la vie éparsse ». « Il crut avoir rêvé ». — « Pourtant l'inconnue existait. » Il la retrouva et c'était la Mélancolie. L'auteur évite de lui donner un nom et son symbolisme garde ainsi sa grâce de fleur nouvelle de l'Ame, qu'aucune étiquette ne livre aux rudes atteintes des cerveaux rudimentairement psychologiques. Et ainsi de suite, en trames subtiles et nuances délicates, sont contés les épisodes de la vie intérieure, l'Imagination (Miette) qui se prend de jalousie contre la Réverie (Mad) et l'Harmonie surgissant un jour devant Mad, du « fond du lac de songe » et l'auteur encore une fois ne met pas de nom à cette nouvelle « âme » qu'il crée, mais il a soin d'en faire goûter la « sérénité pénétrante ». Et puis un soir de fête se présente, d'allure quelque peu louche, la Volupté et avec elle une de ses sœurs de la Joie du Corps, mais elles sont supérieurement écartées avec une pitié compatissante où se mêle un vague dédain ; c'est navrant et au sortir de là, comme une eau lustrale, comme un baume de paix, le souvenir ancien d'une admiration tendre descend « du ciel bleu » dans le cœur du poète.

Voici maintenant, sous forme de villégiature le plus bel épisode du livre « Fuyant la ville, Mad et Christian étaient venus s'abriter » suprêmement heureux, ils « se laissèrent être en cette ronde d'âmes de voix liquides qui sensibilisait la permanence de la vie autour d'eux ». Et des symbolisations rapides fulgurent : Devant le parc abandonné que les haies ne défendent plus, le vieux portail se dresse encore, de front, en un « beau geste de volonté » pour éloigner les intrus. Et le mouton « ignorant de toute vision » et que surplombe, hasard prophétique, la croix de la grille. Et d'autres beautés, telles : « Mad allait les yeux levés, parce que la seule clarté venait d'en haut, et s'amusait à démêler les étoiles entre les cimes »... — « Le ciel est splendide. — Et Christian lui répond : « La splendeur du ciel est un rêve de nos yeux. Ce sont nos regards qui sèment les étoiles. »

Je vous dis, la pleine idéalité, et tout-à-coup au lieu de cela, la

sottise humaine sous forme d'une « énorme sphère argentée » où leur baiser se reflète difforme avec l'enflure de leurs faces. Christian la brise cette sottise, mais il s'y blesse.

Et puis un soir, retour de Christian au bord de la mer ; le bal du Casino lui rappelle d'anciennes heures où il dansa et cela lui suggère :

« *La danse c'est du mouvement sculpté dans la musique de notre âme.* » Mais à présent la seule danseuse qui puisse lui convenir est la solitude : « *Une jeune fille en blanc... visage opaque de tristesse... et c'est sur lui-même qu'il ramène le bras pour mieux la tenir.* »

Et puis un matin il va retrouver Miette, Miette qui « le jour » se laissait accaparer par les « feux écliptiques des apparences ». Et ce matin-là elle s'en fut avec Christian en une promenade au jardin « qui s'inondait du soleil ». Et ce sont de chastes amours. « *Un parfum de gratitude montait de la terre, et quelle joie silencieuse !* »

Les ronces de la haie qui enclot le jardin, s'étaient écartées à leur passage : « *car les choses mieux intelligentes et respectueuses que les hommes, s'écartaient à leur venue, en leur souhaitant tout bas un long voyage.* ». Et ce matin-là ils entendirent « *la course clair-chantante du ruisseau* » (de l'Inspiration.) — « *La source est là, dit Miette et, pour l'entendre aussi, Christian attira contre son corps le corps frêle vibrant des harmonies de la source.* »

Et, pendant qu'ils allaient en leur promenade bénie, des gens « devant la villa aux fenêtres closes, affirmaient qu'il y avait quelqu'un de mort dans la maison ». (Apostrophe aux incompréhensifs). Et peu à peu maintenant la pensée se fait plus inquiète et le décor toujours exactement choisi, car les décors de ce livre sont des états d'âme projetés devant nous pour que s'y meuvent, se nouant et se dénouant en guirlande fleurie, les mouvements psychiques, — le décor dis-je, nous donne : « *aux confins de la ville, la station, éclairée de fanaux puissants et doux* », et y sont dites toutes les angoisses et les incertitudes des départs et les arrivées qui tardent.

« *Le geste manchot des sémaphores indiqua de l'invisible* »....

« *C'est la passion qui creuse ces ornières de clarté aux voies. La passion figée* »..

« *Moi tous les trains m'emportent* ».

Il semblerait que ces symbolisations plus mystérieuses prennent plus de relief en leur rapide notation et saisissent davantage que les symboles prolongés, qui pourtant font la beauté du présent livre.

« Oh ! la volupté de passer ! » « Ceux-là viennent d'où ceux-ci vont sans savoir s'ils se touchent au passage ».

« Penser que nous nous sommes peut-être aperçus ainsi trop vite pour en avoir conscience ».

Christian dit : « Cela peut arriver encore ». — « Oh ! Christian ». — « Tout de même je crois que ceux qui se connaissent bien se sentent passer » ! — « Ne le souhaitons pas Mad, ce serait trop douloureux ».

L'inquiétude s'installant à tout coin de phrase, ainsi, en cette question : « Ce train... crois-tu qu'il arrivera ». Et l'hésitation de la réponse, se raffermissant en un : « J'en suis sûr ! » où de l'appréhension se devine.

La tristesse va s'accroissant jusqu'à la fin. « Mais, on ne sait plus ce qui meurt, on ne sait plus ce qui vit. La nature s'évague et délire. » Et la Désolation se fait absolue sous l'aspect de la maison familiale volontairement abandonnée. Elle s'est refermée sur les illusions qu'il eût fallu emporter. Puis, tout-à-coup, l'âme se reprend toute et finit ce poème de belle prose : « Parmi tout ce qui meurt aujourd'hui, je me sens curieux de ce qui va naître ».

Et nous aussi sommes « curieux de ce qui va naître », certes ce livre a des tares, mais minimes, aussi avons-nous préféré de les passer sous silence, pour ne dire que la réelle joie que nous avons goûtée. L'auteur peut être assuré que son prochain volume sera le bienvenu.

A. VAN LOOCK.

*
* *

CHARLES DELCHEVALERIE. *Décors*. (Miot et Jamar, Liège).

Décors : — « Ce sont de petites pages où l'auteur tenta de transcrire, en concordance avec telles heures de son être, l'émoi divers de quelques sites familiers. »

J'ai transcrit cette brève préface, car elle me semblait définir avec justesse ce qu'est la description moderne. En moins de mots pourrait-on dire : « Croquis d'âme. » — Car la description pour elle-même semble effacée de nos livres, — je parle des artistes originaux et chercheurs, qui veulent se désenchaîner des formules anciennes. On ne dépeint plus, par des mots de couleur, un site observé au travers d'un tempérament ; on tente plutôt la notation, en phrases inquiètes, échos de résonances anémiques, des impressions éprouvées en vue d'un paysage. — L'écrivain d'aujourd'hui, devant un morceau de

nature, s'écoute sentir ; puis il analyse l'état d'âme traversé. Procédé tout intellectuel, très personnel et très spécialisant, qui exige une finesse extrême de sensibilité et une grande acuité de psychologie savante.

Et pourtant, quoiqu'en souhaite M. Delchevalerie dans son avant-dire, je ne sais si ses *Décors* se classeront bien exactement dans cette catégorie de pures études analytiques. En effet, son procédé est moins compliqué ; il est tout simplement éternel : l'auteur dit ce qui est, ce qu'il voit, et souvent compare, — au moyen d'un style luxueux et magique. Ces trente croquis m'ont rappelé les carnets de certains peintres, parsemés de feuillets bizarres, où, dans un croisement de quelques traits fondamentaux, se crayonne, en abréviation, la nuance ou la teinte qui couvrira la toile ; M. Delchevalerie n'a fait, en somme, qu'un identique travail, indications sommaires d'un ensemble évoqué que complètera l'imagination du lecteur.

Car il est peintre plutôt que psychologue. Il voit la nature vivante, il s'aveugle de couleurs, en une magie vivace, éblouissante ; il a le don rare de la comparaison exacte, qui évoque et précise en même temps. Esprit libre, vision juste et nerveuse, ses quelques pages si attachantes s'imprègnent avec grâce d'un calme de santé forte qui s'éjouit des merveilles dépeintes et ne saurait s'affadir en pernicieuses désespérances.

Le livre fermé, on le rouvre aussitôt ; et c'est pour relire, au hasard, telle impression que l'on veut garder, commè au sortir d'un salon de peinture, vous rentrez en une salle pour vous imprimer aux yeux le souvenir d'un tableau remarqué. Ce recueil de *Décors* semble assez un de ces salonnets composé d'œuvres exclusives d'un seul. Il ne faut pas examiner trop d'un coup, ni trop vite ; revenir souvent, et pénétrer l'esprit des toiles. Car cette galerie d'un paysagiste à la palette fertile a d'heureuses perspectives et d'heureuses beautés.

Certains cadres n'enserrent qu'une étude : de grands traits qui préparent. D'autres achèvent davantage, ponctuent le détail, veulent les causes d'une impression, sa relativité d'ombre et d'importance. — Et c'est ravissant, et de forme exquise. C'est la grande magie de cet album précieux, la forme : style prodigue, d'une terminologie luxueusement choisie, très richement composée, un peu monotone même dans cette perpétuité de merveilleuses couleurs et de nobles épithètes. — Néanmoins, ces *Décors* sont d'une maîtrise achevée, d'une belle santé fraîche, riches visions de beautés naturelles et paisibles.

HENRY LE BŒUF.

Picorée

Nous extrayons ces lignes d'un excellent article de notre ami Henry Maubel, qui a paru dans le *Réveil* :

« Je viens de lire une petite revue où l'on parle d'orthodoxie avec respect et où l'on voit des jeunes reprocher à un autre jeune d'avoir parlé « d'azur blond. » N'ont-ils jamais vu le ciel des côtes flamandes ?

Voilà de bons élèves d'une détestable école. Allons-nous voir arriver maintenant une génération d'éplucheurs de phrases et de ramasseurs de mégots, descendants inattendus de ceux qui chassaient au néologisme dans *la Belgique* de Lemonnier ?...

Je sais une maison où ces gardes-champêtres furent très peu reçus, même naguère ; on en sortait de temps en temps pour les rosser et littérairement ils en sont morts.

Aujourd'hui !... C'est bizarre ! on n'hérite pourtant pas de ceux qu'on a tués publiquement.

Dans cette maison nous avons eu bien des joies et je crois que ça venait de l'air pur et du soleil qu'on y laissait entrer par toutes les fenêtres. Les jours de fête, jours du Seigneur que chacun adorait à sa guise, on y faisait de délicieuses communions. Cette maison n'avait pas l'air d'une église. Elle donnait sur un beau jardin où les prosateurs très humbles ne s'aventuraient qu'avec des craintes religieuses.

C'était le fameux jardin du Parnasse. J'ai su depuis qu'il était d'acclimatation.

Vous savez ce que c'est qu'un jardin d'acclimatation ; c'est un jardin où il y a des cages d'où l'on voit la nature à travers une grille.

Or, de mon temps, si j'ai bonne mémoire, toutes les cages étaient ouvertes et les animaux sortis, et comme les hommes que j'y voyais s'occupaient surtout à soigner les fleurs, j'avais cru que c'était un très ancien jardin où les cages étaient restées d'au trefois mais où les expériences d'acclimatation étaient abandonnées pour toujours. »



Voici l'avis du pur poète Alfred de Vigny sur les théoriciens de l'art et les rimeurs dogmatisants :

« La vanité la plus vraie est peut-être celle des théories littéraires. Je ne cesse de m'étonner qu'il y ait eu des hommes qui aient pu croire de bonne foi durant un jour entier, à la durée de celles qu'ils écrivaient. Une idée vient au monde toute armée ; comme Minerve, elle revêt en naissant la seule armure qui lui convienne et qui doit, dans l'avenir, être sa forme durable ; l'une, aujourd'hui, aura un vêtement composé de mille pièces ; l'autre, demain, un vêtement simple. Si elle paraît belle à tous, on se hâte de calquer sa forme et de prendre sa mesure ; les rhéteurs notent ses dimensions, pour qu'à l'avenir on en taille de semblables, soin puéril ! Il n'y a ni maître, ni école en poésie ; le seul maître c'est celui qui daigne faire des

cendre dans l'homme l'émotion féconde et faire sortir les idées de nos fronts qui en sont brisés quelquefois ! »

(Préface de *Chatterton*).



Pas plus que le comte Alfred de Vigny, Anatole France dont se recommandent les pions du Parnasse belge, ne nous paraît partager leur hargneuse et mesquine intolérance, à en juger par les lignes suivantes :

« On peut dire que, la plupart du temps, les poètes ne connaissent pas les lois scientifiques auxquelles ils obéissent quand ils font des vers excellents. En matière de prosodie, ils s'en tiennent, avec raison, à l'empirisme le plus naïf. Il serait bien peu intelligent de les en blâmer. En art, comme en amour, l'instinct suffit, et la Science n'y porte qu'une lumière importune. Bien que la beauté relève de la géométrie, c'est par le sentiment seul qu'il est possible d'en saisir les formes délicates.

Ces poètes sont heureux : une part de leur force est dans leur ignorance même. Seulement, ils ne faut pas qu'ils disputent trop vivement des lois de leur art : ils y perdent leur grâce avec leur innocence et comme les poissons tirés hors de l'eau, ils se débattent vainement dans les régions arides de la théorie. »

(LE JARDIN D'ÉPICURE)



M. Henry Bauer publie dans l'*Echo de Paris* :

Un vent de réaction littéraire monte du petit ruisseau de la rue du Bac ; il a soufflé, je crois, à travers un petit tome de médiocre plaisanterie qui s'autorise d'un nom illustre ; mais il y grondait depuis longtemps déjà dans les cénacles naturalistes où bonzes et derviches tourneurs, maîtres de la

position et détenteurs du record des gros tirages, repoussaient l'invasion des Barbares et ne pouvaient souffrir les idées venues du Nord, en dominatrices.

D'abord ce fut Wagner qui troubla les *beati possidentes* par son mépris des contingences, par ses sujets légendaires où il fixe dans le mythe les caractères primordiaux et les passions essentielles de l'humanité. Vinrent ensuite les grands Kusses, Tolstoï et Dostoïevsky, lesquels apportèrent la pitié, la critique des forces brutes et du hasard de la guerre, l'étude des individualités effacées en grisaille, dont la littérature française ne se souciait pas. Mais le plus formidable des envahisseurs entra le dernier dans la cité du naturalisme et la conquit toute entière : Henrik Ibsen contient dans son œuvre la réalité et l'idée ; il dépouille la vie de ses apparences au tranchant de son observation et montre le conflit entre les formes sociales et les idées individuelles. Il s'attaque au respect de la morale courante, c'est-à-dire à l'hypocrisie ; il découvre le préjugé ridicule de la loi du nombre : les majorités ont toujours tort ; l'opinion individuelle est presque toujours supérieure aux mouvements aveugles de la foule, et le plus grand des hommes, c'est le plus seul. Ainsi l'homme du génie mettait en action et rendait saisissable un mode de penser nouveau ; il nous révélait l'individu et l'INDIVIDUALISME par son théâtre d'idée. Il n'est pas d'écrivain qui n'ait exercé aussi rapidement pareille influence et n'ait renoué aussi vite l'âme de son temps.

Cependant les naturalistes dépassés ne se résignaient pas au *processus* des idées originales et des nouvelles formes. A peine sorti des luttes contre le romantisme et ses succédanés, ils

étaient devenus conservateurs et prétendaient garder crédit et succès auprès du public. Ils s'appuyèrent sur la troupe de valets toujours asservie à ce qui est et stupidement hostile à toute nouveauté ; ils oublièrent que ces récents alliés les avaient, il n'y a pas loin, traités d'indigne façon et ils crièrent avec eux : « Sus à l'étranger ! » ; ils opposèrent en de vieilles rangaines la clarté de l'esprit gaulois aux brumes du Nord ; ils s'insurgèrent contre la pitié slave répandue sur tous les misérables, eux à qui suffisait une sensibilité bourgeoise offerte aux petits adultes et aux garçonnets sans mamans ; *ils profitèrent même de l'occasion pour éjaculer leur bile sur les revues littéraires où de jeunes artistes, tourmentés d'idéal, poursuivent leur rêve sans aucune révérence des maîtres consacrés.* En même temps, les esthètes du juste milieu, *chorèges des Philistins et de pédants pusillanimes tâchèrent à l'aide du ridicule, de disperser les individus de bonne volonté, d'intelligence et de hardiesse qui forment un cercle à l'art nouveau.* On prononça le mot *snob*, qui succède à celui de « fin de siècle » et est déjà déchu comme lui dans la niaiserie du lieu commun. Or, puisque *snob* il y a, je vous le demande, le snobisme consiste-t-il à aller vers la lumière, à se sentir attiré par un génie d'un autre pays, ou à respecter les classifications décidées, à admirer un Monsieur parce qu'il est de l'Académie, un autre parce que son nom est connu de la foule, un troisième parce que ses livres obtiennent un gros tirage ?

Vraiment, je me sens tout aise de n'appartenir à nulle chapelle, coterie ou secte, de garder un esprit libre, ouvert à toutes les manifestations de littérature et qui, par des acquisitions continues progresse et se développe.

Dévoué aux naturalistes, je désignai leur effort : *l'art pour la vérité*, mais je m'élevai plus loin quand, ressassant une formule, ils refusèrent de se transformer et de se rajeunir.

D'un jugement équitable, je mesure leurs pauvres arguments, leurs criailleries, leurs railleries haineuses contre le génie du Nord qui nous infuse un sang nouveau, vivifie, purifie et relève. Eh quoi ! nos gens rétrogradent à récriminer contre la naissance d'un concurrent, son exterritorialité, à faire soit mérite, soit péché, d'être né de ce côté-ci du fleuve ou de l'autre ; ils en appellent piètrement au chauvinisme littéraire. Tout beau, mes maîtres ! nous n'avons pas de patrie intellectuelle ; nous considérons seulement l'individu supérieur ; peu nous importe que le hasard de la naissance l'ait placé à Saint-Petersbourg, à Berlin, à Londres, à Christiania ou à Paris. Un beau livre nous rassemble où qu'il paraîsse ; il devient la vraie patrie et détermine notre compagnonnage moral avec son auteur.

« La brume du Nord » ? Qui prétendrait que le reproche fut sérieux ? Les qualifications d'obscur et d'ennuyeux ne furent-elles pas appliquées à tous les écrivains, la première fois qu'ils s'écartèrent des lieux communs, des banalités chères à la foule ? Il n'est pas besoin pour cela d'être originaire de Scandinavie et chaque auteur l'encourut dont l'ouvrage imposait effort d'attention ou de réflexion. Il faut se boucher les yeux pour ne point voir la clarté radieuse, la lumière nouvelle qui resplendit et monte de *Brand, Rosmersholm, les Revenants et Maison de poupée.*

Le ridicule ne tue pas : c'est le manque d'enthousiasme qui fait dépérir et mourir. Si le ridicule tuait, toutes les rénovations eussent sombré par

l'ardeur de leurs adeptes. Au contraire, la foi et l'enthousiasme de la généreuse jeunesse ont fait les glorieuses soirées du romantisme, comme ils fondèrent plus tard le succès des livres de réalité, comme ils accompagnent en ce moment les volumes de Huymans, de Descaves, de Paul Adam, de Rosny, les poésies de Verlaine et de Henri de Régnier, comme ils concourent aux grands soirs de « l'Œuvre » ; et certainement mes amis de petites revues, la phalange botticellesque fidèle à Lugné-Poé, ne sont pas plus risibles que le bataillon sacré d'*Hernani*, le gilet rouge et le turban de Gautier et même les Alexis les derniers porte-queue du naturalisme

Si même quelqu'un cuidait parler avec irrévérence des dieux de l'école polymorphiste, on pourrait rire. Un soir, Barbey d'Aurevilly se trouva de festin en leur compagnie à la table du plus hospitalier des éditeurs. Là il n'entendit les très illustres parler que de tirages d'éditions, de lancement, de réclame, et bientôt naturalisme se confondit dans sa tête avec industrialisme. A la fin, il n'y put tenir et, quittant la place, il prononça :

— « Je m'en vais diner avec les maçons ».

Au seuil du *Mystère des foules*, livre large, profond et puissant, Paul Adam a frappé en préface un superbe morceau de critique. Il y précise l'œuvre de Flaubert « qui voulut induire de l'idée à la vie et du mobile à l'acte... opposer la vie de sentiment à la vie de mentalité ». Pareillement, un autre inventeur de réalité, Goncourt, à exposé les antinomies entre les idées et les sensations ; simultanément il crée, met en action, en circulation, des idées esthétiques nouvelles ou renouvelées dont profitèrent ses lecteurs et disciples.

Le vice du naturalisme est de n'avoir ni inventé ni même exercé d'idées. Il n'a été qu'un énorme verre grossissant, puissant miroir d'images, réflecteur coloré et saisissant de formes plastiques, une lanterne magique gigantesque où passaient des ombres humaines, ayant apparence de vie et sitôt évanouies qu'apparues. Nul n'y a retenu la création idéale, la connaissance du conflit de la vie avec la volonté, le caractère des individus, le souci ou la prescience des destinées de l'humanité.

Les hommes du Nord sont venus sur leurs nefes de bois légères, puissantes et lumineuses, l'un portant à l'avant l'étendard d'azur de la Pitié, l'autre arborant à son grand mât le pavillon souverain de l'INDIVIDU, et sonnait la fanfare de liberté, la trompette antisociale devant les cités d'hyppocrisie, de mensonges, d'iniquités légales.

Alors le vieux bateau ancré au fond boueux du port de la Seine, submergé, démantibulé par le flot des idées, s'est disjoint. Sur les planches et les poutres qui s'en allaient à la dérive, on lisait encore incrusté, un nom célèbre, un titre aimé, et quelque riverain pieux recueillait ses épaves.

Mais, pour la seconde fois, les Northmann ont conquis la Gaule.

HENRI BAUER.



Notre ami Jules Destrée, membre de la Chambre des représentants, a prononcé, au cours de la discussion du budget du Ministère de l'intérieur et de l'instruction publique un très remarquable discours sur les conditions de la littérature d'expression française en notre beau pays de Belgique. Il y a brillamment défendu — mais pour quelles oreilles ! — la thèse de l'Etat protecteur des Beaux-Arts.

En voici quelques extraits :

M. Destrée — J'ai établi hier que l'Etat a un rôle à remplir vis-à-vis des beaux-arts et des belles-lettres ; voyons maintenant quel doit être ce rôle. Que doit faire l'Etat vis-à-vis des sciences, des arts et des belles-lettres ? Tout d'abord, et c'est un point que personne ne contestera et qu'il est superflu de démontrer, il doit entretenir et conserver les richesses nationales qui sont léguées par le passé, les augmenter et les mettre à la disposition de tous. Mais doit-il aller plus loin et encourager et subsidier les arts actuels ?

L'Etat doit protéger les artistes et ne doit pas les protéger de la même manière que les cordonniers et les pharmaciens, parce que les valeurs créées par les premiers sont absolument différentes, comme caractère et comme nature, de celles fournies par les seconds.

Lorsque le pharmacien a fait une boîte de pilules lorsque le cordonnier a confectionné une paire de chaussures, le produit de leur travail à tous deux aura une destination déterminée et strictement limitée, il se consommera et s'épuisera par l'usage qui en sera fait. Au contraire, l'œuvre n'a pas ce caractère de relativité et de contingence ; elle a une inépuisabilité en quelque sorte absolue, et nul ne saurait dénombrer et préciser les sensations agréables, les émotions grandes et généreuses qu'elle peut susciter. Les chaussures s'useront. Les pilules produiront ou ne produiront pas leur effet ; l'œuvre d'art, après avoir été contemplée par des milliers d'hommes, pourra l'être encore par d'autres milliers et donner ainsi d'une façon presque infinie de nouvelles jouissances à l'humanité. En faut-il des exemples ? Qui comptera les nobles et sereines pen-

sées qu'ont engendrées les marbres de la Grèce ? Qui fera le calcul des consolations qui sont tombées des voûtes des cathédrales gothiques ? Combien a-t-elle enflammé de courages la chanson sacrée que clament les foules en marche vers l'avenir, *la Marseillaise* ?

Et statues, édifices, chansons et poésies, après avoir tant réjoui de cœurs et élevé d'esprits, sont toujours immortellement jeunes, aussi vivantes, aussi inépuisables que jadis, toujours prêtes à donner à ceux qui savent les comprendre les mêmes sensations sublimes. Ce sont des fontaines aux ondes toujours fraîches, auxquelles viennent boire successivement les générations assoiffées de beauté.....



Transmises aux parnassiens belges, qui mènent une piètre et rancunière campagne contre ceux qui refusent de prêter attention à leurs polémiques provinciales, se riant de leurs moulinets et remoulinets exécutés dans le vide, ces quelques lignes écrites dans le *Journal* par Catulle Mendès, un parnassien français d'une autre envergure :

« Et le même devoir se serait imposé à moi, s'il se fût agi du subtil insinuant, furtif, fugace, intense aussi, et toujours délicieux Maeterlinck, ou du fort poète Emile Verhaeren, aux rêves nets et profonds, fuligineux pourtant, pareils à des eaux-fortes hallucinées. »



C'est Coppée qui écope. Les « Caraïbes » le ramassent, et vivement.

Henri De Régner se paie sa tête dans la *Revue Blanche* du 15 juin.

Voici quelques passages de cette exécution :

« On s'occupe fort peu de lui (Coppée) dans ces milieux où, comme il le dit, « un vent d'est, chargé de brume

germanique a soufflé ». La brume, hélas, a caché l'étalage du Petit Epicier et le vent a emporté la casquette du Petit Matelot. M. Coppée pêche à la ligne ; personne ne pense à troubler son dimanche. On n'en veut pas à sa tête.

« M. Coppée fut un jeune homme de talent ; il est homme d'esprit et devrait le rester, mais vraiment, l'autre jour, il a un peu failli l'être moins

« C'est assez naïf tout de même de proclamer une génération irrévérente parce qu'on n'est pas admiré. On a la gloire qu'on se fait ; M. Coppée a voulu la sienne vulgaire ; le commun la lui a donnée telle et ce n'est point notre faute si nous avons voué à certains compagnons de sa jeunesse des sentiments que nous ne ressentons pas pour lui. C'est un sot grief que le sien et, encore qu'il lui soit personnel, il le généralise afin d'y faire participer une école littéraire toute entière. M. Coppée fut le moins Parnassien des Parnassiens. Il fut du Parnasse comme on est de Montparnasse. »

* * *

Dans le même numéro de la *Revue Blanche* des « inédits » de Jules Laforgue, dont de curieux et même de superbes.

Tel, celui-ci :

« Enfant au lycée, j'avais si profond et si inné l'enthousiasme du martyr des hommes de génie, que, — je me

souviens — chaque fois que j'entendais cette formule ressassée dans l'université que les grands hommes tiennent les flambeaux sur la route du Progrès à l'Humanité, je me trouvais cette image insuffisante et à fleur de chose. J'aimais à songer que ces hommes sont eux-mêmes les flambeaux et que pour éclairer les étapes des foules ensiéclées ils se consomment et se tordent comme les torches vivantes de Néron »

* * *

Corroborant l'opinion de M. Maurice des Ombiaux sur l'Anti-Snob, nous trouvons dans le *correspondant belge* du 15 janvier 1883, cette appréciation aussi juste qu'énergiquement formulée :

« Par essence, l'esprit, le vulgaire esprit français, est contraire à l'idée même du lyrisme. L'esprit français est même antiartistique. M. Scribe, Béranger en littérature, Delaroche et Vernet en peinture, Auber en musique sont des incarnations de cet esprit bas, prosaïque, sans au-de-là, et qui se venge, par des plaisanteries de commis-voyageur, de ne pouvoir s'exalter jusqu'à la grande poésie. »

On devinera difficilement quel est l'auteur de ces lignes. Des circonstances indépendantes de la littérature ont si profondément modifié ses opinions !

PÉRINET.



OUVRAGES NOUVEAUX

CHEZ

Paul LACOMBLEZ

31, Rue des Paroissiens

~~~~~> BRUXELLES <~~~~~

**HISTOIRES LUNATIQUES**

par HUBERT KRAINS

**LES MIROIRS DE JEUNESSE**

par LOUIS DELATTRE.

**En Symbole vers l'apostolat**

par MAX ELSKAMP.

**Les Disciples à Saïp**

**NOVALIS**

par MAURICE MAETERLINCK

**UN CHANT DANS L'OMBRE**

par FERNAND SEVERIN.



**Chez Edmond DEMAN**

*16, Rue d'Arenberg :*

**AMES DE COULEUR**

par HENRY MAUBEL.

**Les Villages Illusoires**

par EMILE VERHAEREN.



**Chez Paul OLLENDORFF**

*28, Rue de Richelieu, Paris :*

**Couronne de Clarté**

par CAMILLE MAUCLAIR

## SOMMAIRE :

---

|                                  |                               |
|----------------------------------|-------------------------------|
| L'Anti-snob . . . . .            | MAURICE DES OMBIAUX           |
| Le Larcin . . . . .              | HUBERT STIERNET               |
| Vers . . . . .                   | GUSTAVE KAHN                  |
| La torche de ténèbre . . . . .   | SAINTE-POL-ROUX               |
| Au Désert. . . . .               | AUGUSTE VIERSET               |
| Huit eaux-fortes . . . . .       | EUGÈNE DEMOLDER               |
| Au village. . . . .              | EMILE VERHAEREN               |
| Lettre parisienne. . . . .       | CAMILLE MAUCLAIR              |
| Etude Critique . . . . .         | HUBERT STIERNET               |
| Chroniques littéraires . . . . . | A. VAN LOOCK et HENRY LE BŒUF |
| Picorée. . . . .                 | PÉRINET                       |

---

N° 4

AOUT 1895

I<sup>re</sup> ANNÉE



*Le Coq rouge*

*Revue littéraire*

# *Le Coq rouge*

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAÎSSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS



**Prix d'abonnement annuel :**

|                                           |                |
|-------------------------------------------|----------------|
| BELGIQUE .                                | 8 FRANCS.      |
| ÉTRANGER.                                 | 10 "           |
| Édition sur papier de Hollande Van Gelder | (BELGIQUE 20 " |
|                                           | (ÉTRANGER 25 " |

**Ce numéro 80 centimes**



## **Comité de Rédaction :**

LOUIS DELATTRE — EUGÈNE DEMOLDER — GEORGES EEKHOUD  
— HUBERT KRAINS — MAURICE MAETERLINCK — FRANCIS  
NAUTET — EMILE VERHAEREN.



Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration,  
demandes d'échange, s'adresser aux secrétaires de rédaction :

**Auguste Biernaux, 25, rue du Collège**  
**Sander Pierron, 16, rue Vanderkinderen.**



La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du  
numéro, soit le 1<sup>er</sup> de chaque mois,



Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser  
à M. Longfils, 6, Montagne-aux-herbes potagères.



**Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.**





## *Les Bêtes du Four national*

Les blattes ou cancrelats ou cafards (*Blattidæ*) fuient la lumière et se promènent la nuit, elles sont très agiles et courent rapidement; ce sont des insectes destructeurs, incommodes et puants. Elles se multiplient tellement qu'elles deviennent un véritable fléau lorsqu'elles trouvent un endroit favorable. (BREHM.)



DEUX générations d'êtres déplorables ont successivement poussé dans les plantureux et négligés jardins de Belgique. L'une a fleuri; ses citrouilles et ses melons, fruits de soixante-cinq années de matérielle béatitude, arrondissent leurs panses sous les dômes du parlement, dans les banques et les copieuses sinécures. L'autre ne nous a pas encore donné ses fleurs; ses sèves hypocrites cherchent encore leur voie et son sang tâtonne toujours vers ces veinés graisseuses et noires qui conduisent chez nous, à la sûre prépondérance sur le médiocre esprit national.

La caduque vient de montrer ses chicots pour rire et pour blasphémer. Lors d'une récente discussion à notre Chambre nationale, M. Jules Destrée, le jeune député socialiste, signalait aux représentants de la nation qu'il existait en Belgique une prospère littérature qui comptait en Europe, une littérature vaillante et désintéressée sur laquelle, jusqu'ici, les bons patriotards n'avaient que versé l'encoura-

gement de leurs piètres mépris, à laquelle ils avaient voué la haine que leurs cœurs de financiers, de boutiquiers et d'avocassiers entretiennent à l'égard des lettres. La vieille génération a ricané.

Ah ! si le député-homme de lettres leur avait fait l'éloge de cette mauvaise peinture, motif à l'étalage de luisants cadres dorés dans leurs salons, de ce barbouillage qui leur laisse espérer qu'ils figureront, un jour, dans une galerie d'hommes illustres semblable à celle naguère si ridiculement inaugurée par les bons soins d'un peintre intrigant et d'un ministre berné !... Mais ne leur parlez pas de littérature ! Oh non ! La plus mordante lithographie de Daumier n'a jamais peint, sur des faces bestiales de bourgeois Louis-Philippe, l'ahurissement simiesque et la jovialité niaise que vous verriez apparaître alors sur la figure de ces parvenus de la politique ! — « La littérature ! A quoi sert-elle donc ?... Ah ! parlez-nous d'engrais, honorable membre ! de courses de chevaux, de routes cendrées pour les bicyclettes de nos fils, de bonnes commissions financières ou des campagnes électorales qui consolideront nos sièges ! Mais de littérature !... Oui, oui !... Mon Dieu, au collège, comme tout le monde, nous avons lu des romans de Paul De Kock. Nous en avons lus autant que quiconque ! Mais tout ça c'est des flochques, et nous sommes à la Chambre, à présent ! »

Puis, pour enrichir le bêtisier de Flaubert, un parlementaire, ministre dégommé, sire piteux que le pays malgré son peu de dégoût, a vomi après trois mois d'indigestion, a nargué l'Art en criant au député socialiste : « Que parlez-vous de Wagner ? Wagner était un jouisseur, un bourgeois, qui passa sa vie dans des palais dorés. »

Et une sorte de pître patenté d'un bas flamingantisme, défenseur des pires intérêts matériels de l'Anvers égoïste et spéculatrice, a hoqueté, dans un burlesque jargon, quelques plaisanteries à l'adresse de Maurice Maeterlinck et d'Albert Giraud ! Un député tournaisien, maigre aboyeur de la horde cléricale, a jeté dans cette potée d'âneries, le grain de sel gris de sa prétentieuse ignorance.

— La discussion est close !...

Et pas un des droitiers ne s'était levé pour flétrir ces infamies, dénoncer ces diffamations ! Pas un ne s'était décollé de sa basane pour venger l'Art et l'Esprit outragés par des ténors de cercles catholiques, ou des piliers de Bourses de commerce !

Ah ! c'est ainsi, gaillards, que vous veillez à la culture spirituelle de nos provinces ? Savez-vous ce que vous avez fait ? Avez-

vous conscience de murir si vite pour la prochaine et infecte vendange ? Non, sans doute ! Car, seules, vos campagnes électorales vous peuvent intéresser, et ce que vous avez de fade cervelle, étant toute appliquée à vous retenir aux crampons du pouvoir public, ne vous a pas révélé où tombaient vos sarcasmes — les vôtres ou ceux de vos alliés — elle ne vous a pas crié sur quoi vous tiriez si distraitemment les rideaux de votre indifférence.

C'était sur l'âme de notre patrie !

Gardez-vous !

Un jour, elle se lèvera, vengeresse et tout lui sera permis envers vous qui avez laissé des plaisantins cracher sur ses plus purs joyaux !

Mais où donc étaient vos yeux, en vérité, et vos oreilles, racaille ? Il se fait pourtant aujourd'hui, en Belgique, à Liège comme à Gand, à Charleroi comme à Anvers, un réveil de profonde et très originale poésie dont on eut cru les rayons capables de percer les crânes les plus épais ? On dirait, vraiment, qu'à l'ombre des vieux beffrois des Flandres et dans la fraîcheur gazouillante des bosquets de Wallonie, sommeillaient des fées qui portaient en des coffrets clos jusqu'ici et les enfermant tous, les morceaux du Cœur de la Patrie, dispersés hier encore. Car il n'y a pas plus longtemps, ô gens des Chambres, gens des Barreaux, gens des Magistratures, gens des Journaux, que des jeunes hommes qui abhorraient la factice patrie politiciailleuse que vous leur aviez servie, que des jeunes gens doués par le ciel des poètes, les rencontrèrent ; ils en reçurent, chacun d'eux, un morceau du pauvre cœur écartelé ; et c'est de ce jour que leur apparut la Patrie brillante comme l'or du soleil, enivrante et chaude comme l'été ! Mais c'est alors aussi qu'ils commencèrent de souffrir en même temps qu'ils étaient joyeux. Car le dépôt fait entre leurs mains, s'il les livrait aux ivresses sacrées du lyrisme et aux douloureux et délicieux enfantements des poèmes, les montrait aussi aux sarcasmes des Philistins, les dénonçait aux colères envieuses des côteries stupides. Et ils gravissent leur calvaire, au milieu des huées, vers la croix de lumière qui flambe là-haut.

Les uns, du Cœur patrial, avaient ces morceaux meurtris et saignants : ils dirent les tristesses du peuple, les navrances âpres et taciturnes de la glèbe, l'ombre des âmes affligées et exceptionnelles ; leur art battit comme des tambours voilés de crêpe et

tout-à-coup, comme des charges de matin de révolte. D'autres serraient des morceaux où se trouvaient empreints des baisers de torture : des morceaux mordus par des dents de fer ; et ils rugirent un art rouge et sauvage, et leur lyrisme flagella le ciel à coups de flammes, ainsi qu'un clocher qui brûle. Mais ils ne trouvèrent pas du cœur maternel, que les fragments du crépuscule amer et les débris des vesprées tragiques. Ils en eurent aussi qui étaient peints des couleurs d'aurore et de tendresse, qui avaient reçu la confession des bois et la caresse des carillons et suscitérent des arts de joie et de volupté, des arts câlins et pieux, où se mêlaient, aux chants ivoirins des hautbois, les plaintes mélancoliques des violoncelles berceuses. Et de très vieux, de très pâles, sur qui avaient frappé, avec les très lointains tonnerres, les amours et les terreurs les plus anciennes, et qui versèrent d'étranges rêves dans les âmes, et dont l'incantation réveilla tout un cortège de dolentes et fantastiques figures se mirant au miroir magique des fontaines en chantant avec la voie douce et mystérieuse des rouets...

C'est l'aurore que veulent éteindre, que veulent nier les cancrelats de notre four national ! C'est sur ce réveil de la poésie de notre race que des Woeste et des Coremans viennent de jeter des crachats rancuneux, pleins de fiel !

Savez-vous donc, piètres sires, que si le nom belge n'est plus aujourd'hui un objet de risée, c'est aux jeunes littérateurs que vous le devez ? Savez-vous donc, pantins de la politique, que dans d'autres pays que celui que vous crétinisez, ces noms qui excitent vos hoquets stupides sont entourés de gloire et de respect ? Le savez-vous, ô nos bons assassins de l'Idée ?

Pourtant, qu'importe ! N'allez pas vous illusionner sur la force de votre inertie, ou la portée de vos décrets.

La belle flambée poétique éclairera malgré vous la patrie. Comme la justice est en dehors des tribunaux, dans le cœur des hommes ; comme la vraie politique est en dehors des parlements, dans l'âme des foules ; l'Art se manifeste dans les libres et impérieux instincts des artistes et ne suit d'autres lois que celles que Dieu a livrées aux génies.

Et nos voisins à flottes et canons, en se riant, tirant la ligne sous leurs calculs, auront depuis longtemps englobé dans leurs frontières, coupé en deux la terre natale qui moisissait sous votre boisseau, et dispersé vos mesquins projets, et enfermé aux Portes de Hal des empires vos lions neutres, vos lions de fonte châtrés —

que nos hautbois chanteront encore, en nos livres, les villages de nos jeunesses ; que nos tambours exalteront encore, en nos poèmes, le sang du soleil qui se couche dans notre mer verte et bleue !

Néanmoins, il est salutaire de rappeler au respect de l'Art les personnages qui se permettent ces goujateries ; il est bon, parfois, de tenter quelque décrochage de la cervelle publique.

D'autant plus qu'à côté de cette vieille génération que guettent les tombes d'une prochaine déconfiture, l'autre, la plus jeune, mais plus jeune d'âge seulement, manifeste les mêmes peurs cuistresuses des novateurs, la même haine des lettres.

Ah ! la pauvre Belgique ! Est-elle donc vouée à ces éternels médiocres, à ces calamiteux parasites ! Qu'un éclair d'art neuf illumine notre marais national et toutes les autruches qui s'abreuvent à son limon cachent leur têtes sous leurs ailes ; et ceux qui sont payés pour savoir et pour claironner la vérité, ceux que leurs accointances ou un reste d'intelligence désignent à l'instruction des ignorants, on les voit s'agiter à la première lueur. Toujours quelque bonhomme, ridicule mélange de mensonge et de gagaïsme, se lève alors en nos jardins d'acclimatation et court, devant chaque cage, agiter la loque rouge qui doit achever d'affoler les veaux épouvantés ; et le voilà cacardant, avec ses allures affairées d'outarde ou de bécassine en délire, au milieu des vieilles poules qui ne pondent plus et des maigres poulets au bec jaune encore de l'œuf d'autrui. Ainsi tout est vite rapetissé à l'aune de Belgique, ramené à questions de partis et discussions de côteries ; et tous les discours finissent par Malou ou Bara, exprimé ou sous entendu. Et la denrée ainsi mâchée pour le public, coupée orthodoxement en petits morceaux, avec le grain d'arsenic, le folliculaire — car il lui arrive d'être malin — heureux d'avoir par ses jésuitiques bassesses, raffermi son branlant tabourct dans la feuille publique, s'en va à ses particulières occupations, ses occupations subjectives !

Ah ! il n'y a ici aucun effet de rhétorique, et toutes ces vilénies belges nous furent véridiquement détaillées. Un journal d'art clame son indépendance, sa volonté de réagir contre la bêtise ambiante et d'ouvrir au large ses fenêtres au ciel libre. Aussitôt dans des colonnes officieuses la bécassine patentée du capitol belge piaille à l'anarchie, se démène et dénonce perfidement les novateurs à la vindicte des dirigeants. Le coassement de la première grenouille y répond ; un concert de vociférations s'organise dans la mare, dans cette Presse que nous flagellions il y a trois mois. Puis c'est, avec

l'entêtement stupide des éléments, la pluie des basses attaques qui commence. C'est le *Soir* qui se moque, ce Farenthold jaloux de répandre tout seul, ses deux centimes de lumière tamisée, à chaque vesprée, dans les cuisines-caves de l'agglomération bruxelloise ! C'est le *Patriote* qui, il y a quelques jours, accuse d'impiété, « d'impiété stupide et grossière, » un de nos plus probes, de nos plus sains écrivains !

Mensonge !... Mais qu'est-ce qu'un mensonge pour les gens de cette feuille?... Impiété !... Cela voit une religion de sacristie à travers des vitres de bureaux placardées d'affiches électorales et de réclames financières, et cela veut jauger un artiste qui contemple son étoile à travers les doux vitraux de son cœur !... Des valets de plumes anonymes dont le zèle se paie, le soir, à trois sous les cent lignes, accuser d'impiété des êtres d'élite dont toute la vie de fierté et de désintéressement n'est qu'une prière à l'Art !

Capons !

Et à présent, circulez et puez(\*), toutes les bêtes, plates du four national !... Aboyez, la chiennerie ! Passez, cacardants troupeaux d'oies ! Mêlez-vous et perpétuez, avec l'aide des Woeste et des Coremans, l'ancienne patrie Belgique des mesquineries, des médiocrités et des toiles d'araignées !

Et dans vos meetings, n'oubliez pas de vous proclamer, encore une fois, les fils valeureux des Artevelde, en caressant votre lieu neutre ! Continuez de crever des futailles d'allégresse, de vider des chopes de gloire en célébrant, dans vos cantates, la bataille des Eperons d'or — ces éperons dont toutes les panoplies, en l'occurrence qu'on n'eût pas la crainte de les profaner, ne suffiraient pas à vous faire marcher d'un point, ô bourriques !

Et dénigrez la littérature.

Allez ! Nous ne nous réservons, dans toute cette affiche de « festivités » que le plaisir de jeter notre pied dans la taupinée de votre sordide fourmilière !

LE COQ ROUGE.



---

\* Wandelt en Stinkt !



# Vers

(FRAGMENT \*)

## CELLE DU MERCREDI

*Or, tout en blanc,  
et tout en rose,  
c'est le grand jour des jardiniers :  
Mercredi, ainsi qu'un bouquet,  
chantant-fleurant  
lilas et roses,*

*et les marchés  
pleins de pensées,  
et les carillons exaucés  
en leurs vœux de voix et clarté,  
fleurs embaumant,  
cloches sonnées.*

*Mais, Flandre, alors,  
c'est en décors  
d'arbres au loin en draperies,  
jardiniers, vos imageries,  
et Flandre, alors,  
chère à Saint Maur ;*

*puis, par vos soins,  
Mercredi vint  
d'un paradis tout en prairies,  
et pour la douceur de la vie,  
alors sans fin,  
Flandre aux jardins.*

---

(\*) De : SIX CHANSONS DE PAUVRE HOMME, pour célébrer la semaine de Flandre.

CELLE DU FEUDI

*Et feudi lors, rendez heureux  
les cordiers et les amoureux,  
les uns seuls et les autres deux  
mais tous experts en lacs et nœuds ;*

*et pour les cordiers, faites tendres  
sous les cardes virer le chanvre,  
et pour les amoureux, sans nombre  
baisers donnés, baisers à rendre.*

*Puis, soit de lin ou soit de chanvre,  
feudi, sacrez tous les liens  
pour le repos et pour le bien  
de notre amour quotidien ;*

*et Pierre, alors, des Fois jurées,  
aux mains doigts à doigts enlacées  
à toujours ainsi qu'à jamais,  
prêchez, et puis sanctifiez :*

*des cordiers le vœu de veuvage,  
et feudi, des sots et des sages,  
les uns seuls et les autres deux,  
mais tous experts en lacs et nœuds.*

MAX ELSKAMP.





# L A LÉGENDE APOCRYPHE DE SAINT DODON AU PAYS DE THUIN ET DE LOBBES.

*A Eugène Demolder.*

Il y a à Lobbes, dans mon pays, sur la colline au bas de laquelle la Sambre s'attarde, paresseuse, à flâner le long de ses rives fleuries, une église romane qui fut bâtie par les moines, du temps de Saint-Ursmar, pour servir de tombeau aux plus illustres d'entre-eux, car le pape, en remettant au pontife le reliquaire de cristal et d'argent contenant un os de la jambe, des cheveux et des poils de la barbe de Saint Pierre, lui donna commandement voire prohibition expresse, sous peine d'excommunication et malédiction, que personne de quelque qualité, état et condition qu'elle fût, ne put prendre lieu de sépulture dans l'église conventuelle dédiée au grand apôtre, ni dans le pourpris du cloître, ni l'enclos du monastère, car après ce pur joyaux dont l'éclat a traversé les siècles et brille encore comme au premier jour, il ne pouvait plus y avoir de place pour une autre pierre précieuse.

C'est pourquoi l'on avait édifié, pour servir à l'usage qui vient d'être indiqué, l'église, qui serait en même temps la paroissiale du petit-village.

Aujourd'hui, elle subsiste seule, la somptueuse chapelle ayant été détruite avec tout le reste de l'abbaye, par les incendies des révolutionnaires et les temps déicides qui les suivirent.

Elle est là, dominant la vallée au bout de laquelle se dresse Thuin avec ses jardins en terrasses et son beffroi aux pierres couleur de bronze, au clocher bulbeux gardé par quatre clochetons. De l'autre côté elle est longée par le cimetière où les croix de bois peintes en bleu et les tombes de pierre grise s'entrevoient parmi la verdure des sapins, des ifs et des saules, les plantes grimpantes et les fleurs. Tout

autour sourient de bonnes petites maisons blanchies à la chaux, à volets verts, aux toits d'ardoises, ornées de gliscines, de capucines et d'espaliers au milieu desquels sont accrochées des cages à pinsons.

Cette église est primitive et familiale autant que le décor qui l'entoure. La lumière y entre heureuse et claire par les trois baies du chœur et les cintres des côtés; les chaises et les bancs frustes n'y accueillent que des gens simples et des marmots qui n'abandonnent que le dimanche les sabots noirs ou jaunes, pour les souliers aux semelles ornées d'une belle galette de clous. Dans un coin brûlent toujours quelques cierges en l'honneur de Sainte Brigide que l'on implore pour les maladies des bêtes à cornes et de Sainte-Raynelde pour les maux d'yeux, la croûte de lait, les maladies de la peau et les ulcères.

Mais, de tous les saints à qui les paysans de la contrée viennent rendre hommage, il en est un qui m'intéresse particulièrement. Il a son tombeau dans la crypte, sous le chœur. Une grande pierre scellée au mur et vieille de quelques siècles le représente en bas-relief, crossé et mitré, bénissant des deux doigts levés de sa main droite.

Les gens qui souffrent de rhumatismes viennent, pour se guérir, frotter, en récitant des litanies, la partie charnue de leur dos contre son gros orteil tout usé, poli et luisant comme du marbre. L'artiste naïf le sculpta pieds nus, avec le dessein probable de rendre sa vertu curative plus efficace que s'il l'eût chaussé de brodequins.

Le visage du saint est rond mais les traits en sont trop effacés pour que l'on puisse y distinguer quelque expression. Seules, les lèvres apparaissent encore un peu, elles semblent esquisser un bon sourire. Je me le figure d'une inaltérable aménité, je l'aime pour sa bonhomie, car il n'a pas une figure émaciée, en lame de couteau, comme la plupart de ses confrères, mais une allure de bon vivant, d'homme peu compliqué. Il doit avoir fait son salut joyeusement, sans ces macérations que je qualifierais de ridicules si je ne professais le plus grand respect pour quelques bienheureux qui y eurent recours.

J'ai donc pour le bon Dodon une vénération particulière.

Pour ceux qui comme moi, ne croient pas qu'il faille renoncer à tous les biens de la terre pour gagner le ciel et qui considèrent la nature, non point comme le domaine du diable mais celui du bon Dieu; pour ceux qui pensent également que ce n'est point Satan, mais bien notre Père qui a tout créé et que l'on doit le révéler dans toutes ses œuvres même les plus minimes; pour ceux qui estiment que l'on doit aimer la vie parce qu'elle est bonne et parce que c'est le

Seigneur qui nous l'a donnée pour nous en servir et nous en bien servir, un tel saint doit être évidemment le patron, plutôt que l'un de ceux qui se sont perpétuellement livrés au jeûne et à l'abstinence.

Je voulus tout naturellement connaître, pour mon édification, la vie de ce bon Dodon qui me paraissait plus accessible que les autres saints. Mais je parcourus inutilement les calendriers, je compulsai vainement les *acta sanctorum*, je me renseignai sans succès auprès de quelques savants, je ne trouvai aucune indication, pas même une mention du bienheureux.

Je renonçai bientôt à trouver les détails dont j'étais si friand, lorsqu'un jour, en fouillant dans la bibliothèque d'un archéologue de mes amis chez qui je passais une vacance, je fus attiré par un bouquin sur le dos gaufré duquel je lus en lettres d'or presque effacées, *Vie de Saint-Ursmér*. Je m'assis dans l'une des stalles de chêne noir provenant d'une ancienne chapelle, qui couraient le long du mur et j'ouvris le vieux livre relié de cuir fauve. Le caractère en était de grande dimension, bien arrondi et agréable à l'œil, pareil à celui d'un missel. La première page en était enlevée, de sorte que le nom de l'auteur me reste inconnu ; j'ai compris seulement que c'était un prêtre binchois vivant il y a quelques siècles. Quant à la langue, c'était moitié un vieux français ressemblant assez au wallon que l'on parle à Binche et moitié un latin de sacristie qui n'avait pas l'air de se douter que le siècle d'Auguste eût existé.

Je parcourais l'œuvre de cet obscur hagiographe des saints patrons de Lobbes, lorsqu'arrivant à la chronique qui forme le livre IX du tome, je vis en caractères italiques agrémentés de fioritures, cette phrase alléchante :

... Cui et Dodone præfecit, virum admodum sanctum, ut pote a se instructum...

Je tenais enfin un renseignement sur Dodon ! Mais, nouvelle déception, j'eus beau tourner la page, il n'était déjà plus question de lui, le reste du livre ne m'en apprit pas davantage.

De colère je frappai du pied la grande table qui se trouvait à proximité de moi. Elle gémit, des nuages de poussière vénérable s'échappèrent de ses jointures. Mon ami qui était en ce moment plongé dans la lecture d'un cartulaire carlovingien, releva la tête et me fixa par dessus ses lunettes, vaguement inquiet.

Impossible, lui dis-je, de trouver quelques renseignements précis sur la vie du Saint Dodon qui a son bas relief dans la crypte de l'église de Lobbes. Ce bienheureux paraît mettre de la coquetterie dans ses

rappports avec moi et sauf le respect que l'on doit aux élus du Seigneur, je le comparerais volontiers à la jeune et folâtre Galatée qui, après avoir laissé entrevoir les trésors de sa gorge naissante, s'enfuit vers les saules en ayant soin de montrer sa cheville et le commencement d'un mollet adorable.

Tu cherches des renseignements sur Saint Dodon, me dit-il en déposant ses lunettes sur la table, mais tu n'en trouveras guère. Il en est de lui comme de beaucoup de saints que l'on appelle régionaux. L'imagination populaire les a seuls béatifiés. Ils n'ont été canonisés ni reconnus par l'Eglise, leurs vertus ayant fleuri dans quelque obscur coin de pays sans que leur renommée se répandît dans la chrétienté. Dodon eut en plus cette malchance que toutes les pièces qui eussent pu servir à sa canonisation furent brûlées vers la fin du XVI<sup>m</sup>e siècle. Lis plutôt ce passage de la chronique de Lobbes.

Il me mit sous les yeux ce paragraphe : « L'an 1596, par le feu » occasionné de la cuisine de Lobbes, toute l'Eglise, le monastère et » la très noble et riche Bibliothèque abondante en livres écrits, fut » réduite en cendres ; perte inestimable ! La mémoire de tant » d'hommes illustres et sçavans, qui par si longues années avoient » esté dans cette Royale Abbaye, fournira la matière pour cognoistre » le dommage que ce désastre a trainé après soy, qui nous cause les » regrets qu'avons présentement, en ce que nous ne pouvons déclarer » si particulièrement l'histoire des vies et miracles de nos Saints » Patrons. »

Mais tant était grand le souvenir de ce bon Dodon, que les habitants du pays le perpétuaient par la tradition; les moines l'enjolivaient par toutes sortes de détails de leur imagination et formaient une légende qui, à en juger par ses anachronismes, subit de nombreuses ajoutés et transformations. Chaque époque y mit son empreinte, la modifia selon ses idées. Moi je la tiens de mon grand père qui vécut en plein XVIII<sup>m</sup>e siècle et vit brûler les trois abbayes de notre pays, Lobbes la noble, Aulne la riche et Bonne Espérance la belle.

— Tu connais donc l'histoire de Saint-Dodon ? lui dis-je, transporté de joie.

— Oui, et je veux te la conter, mais laisse-moi mettre quelques signets à ces manuscrits et les serrer dans mon armoire. La vieille salle poudreuse décorée de grands panneaux en bois où s'écaillait une peinture primitive aux couleurs passées mais harmonieuses et suaves, représentant l'adoration des mages et l'annonciation à la manière de Van Orley et des tableaux tout couverts de blasons établis-

sant les quinze quartiers de noblesse de quelques prélats et d'abbesses, où dans un coin gisait une bouteille vêtue d'un limon gris dans un panier à bourgogne, me parut encore plus respectable avec ses stalles de chêne noir et son grand fauteuil à oreillettes.

Le soleil y entrait par les trois fenêtres, caressait le cuir fauve des vieux livres et faisait danser des milliers d'atômes.

— Il commence à faire chaud ici, me dit mon ami, nous avons assez travaillé, vas au jardin, je t'y retrouverai dans un instant.

Je traversai les longs couloirs déserts du vieux couvent et le cloître, un joli cloître dont les fenêtres aux carreaux verts très petits, aux tablettes en céramique à dessins bleus, donnaient sur un préau où l'herbe et les groseillers croissaient, où paissait une chèvre et d'où l'on voyait les ogives opposées encadrées de deux lignes de briques d'un rouge écarlate courant dans la pierre grise.

Un dernier corridor traversé, j'arrivai au jardin où je vis venir mon ami couvert de son grand chapeau de jonc tressé, avec la servante portant précieusement des bouteilles et des verres.

Nous nous assîmes sous la tonnelle formée par une vigne vierge, à l'ombre d'un contrefort de la chapelle.

En l'honneur de Saint Dodon, me dit-il, nous allons boire le meilleur vin de ma cave, c'est du Corton 65, un velours de vin qui fera descendre en notre compagnie l'âme du bon saint de notre pays qui est à nous, à nous seuls, sans que personne ait jamais songé à nous le disputer comme les autres, quoi qu'il soit selon moi, le plus intéressant peut-être.

Mais buvons à la santé de notre saint et revenons à son histoire.

\*  
\* \*

Dodon habitait une ville du Hainaut qu'il m'est impossible de te désigner d'une manière précise. Est-ce Mons, Tournay ou Binche, je ne sais, cela importe du reste assez peu.

Sa jeunesse s'était écoulée de façon joyeuse, dans une paresse que l'on peut très justement appeler sainte, puisqu'elle conduisit à la béatitude celui qui la pratiqua. Ce n'était certes pas de rudes labeurs, pas plus les travaux manuels que ceux de l'esprit qui l'avaient revêtu de cette épaisse couche de graisse qui gonflait ses bras comme des saucisses trop bourrées et lui coulait du visage à la poitrine en plusieurs mentons.

Dodon n'avait jamais pu se résoudre à se donner de la peine pour

satisfaire une ambition quelconque ou un goût de lucre. Il avait même fait pendant longtemps le chagrin de son père, un riche marchand de draps, de tapis, de brocards et d'orfrois, syndic de sa corporation et échevin de sa ville, qui eut voulu que son fils continuât son négoce et lui succédât dans ses charges honorifiques. Mais toutes ses objurgations, ses remontrances, ses réprimandes, sa sévérité, s'étaient heurtées à la douceur passive et à l'inertie de son fils. Le gros Dodon était d'ailleurs soutenu par sa mère. La bonne et digne femme avait compris que la vocation de son enfant n'était pas de trôner derrière un comptoir, de conclure des marchés, de diriger les travaux de l'atelier. Comme elle le savait d'une bonté et d'une simplicité grandes, elle aurait plutôt redouté de le voir entrer en lutte avec les autres hommes, les loups du négoce, par qui il aurait été infailliblement trompé, dupé de toutes manières. Elle préférait qu'il allât où ses penchants naturels, la tournure de son esprit et les goûts de son caractère le mèneraient. Elle avait la ferme confiance qu'il ne sortirait jamais des voies de Dieu et elle avait bien raison, ainsi qu'il fut démontré par la suite.

Dodon eût ainsi une vie très douce, remplie d'agréments et de plaisirs. Il aimait d'ailleurs les événements joyeux. Son humeur riieuse et gaie, loin d'être jamais altérée, repoussait toute espèce de soucis et de chagrins.

Toute la ville aimait sa bonne grosse figure ronde, ornée au menton d'une courte barbe soyeuse ; sa bouche était lippue et sensuelle et pleine de bonté, sa moustache fine se redressait au-dessus des commissures des lèvres avec une pointe de coquetterie. Un rire discret, un contentement continuels faisaient briller ses yeux bleus d'une enfantine naïveté. Son bedon le faisait marcher avec plus de solennité qu'il n'aurait voulu, mais il s'efforçait toujours de montrer une allure légère et dégagée.

Quand il passait dans la rue, tous les gens souriaient de le voir et lui envoyaient des saluts.

Sa popularité était encore plus grande dans les tavernes et chez les filles. Mais il ne faut pas croire que c'était l'esprit du Mal qui poussait Dodon à boire de la bière vermeille et mousseuse en compagnie de joyeux drilles, jusqu'à l'ivresse quelquefois, à lutiner les belles filles aux bras blancs qui apportaient les verres, à leur prendre la taille, à les embrasser et à leur donner des rendez-vous, le soir, dans l'obscurité des charmillles qui longeaient les remparts, bien au contraire,

notre saint en ce faisant n'avait qu'un unique but : admirer l'ouvrage du créateur.

\*  
\* \*

Mais là n'étaient pas les seules occupations de Dodon. Connaisant la droiture de son esprit et son aménité extrême, le Comte l'avait chargé de rendre la Justice.

Dodon jugeait les ivrognes, les vagabonds qu'il traitait avec bonté, il jugeait aussi les filles publiques, les prostituées et il se montrait à leur égard d'une bienveillance évangélique connaissant que les maux dont elles pâtissent sont tellement innombrables que la plupart d'entr'elles pourraient entrer en paradis beaucoup plus glorieusement que des reines, en raison de ces souffrances.

Les bonnes paroles que Dodon leur adressait du haut de la lourde stalle de chêne dans laquelle il siégeait, étaient comme un baume sur les ulcères de ces pauvres cœurs et il obtenait de la sorte beaucoup plus que par la sévérité et la rigidité des anciennes coutumes.

Aussi fut-il vénéré par les humbles. Ils le considéraient comme leur ami, leur protecteur, leur père. Une remontrance de lui faisait surgir le repentir dans les cerveaux les plus durs et les plus entêtés. La colère et l'acharnement des plus mauvais tombaient devant le sourire du saint et le regard de ses yeux de saphir. Il y en a qui auraient baisé la trace de ses pas dans la rue, si la modestie du saint n'eut été troublée par une manifestation aussi peu en rapport avec l'idée qu'il se faisait de ses mérites et de ses vertus ; tant il est vrai que la douceur plus que la violence et la sévérité hostile ou indifférente a toujours eu d'empire sur les hommes les plus vicieux même et les plus incorrigibles. Ce n'était pas un glaive que la justice avait mis entre les mains de Dodon, mais un dictame pour les souffrants, un électuaire pour les faibles et ainsi il découvrit et fit épanouir des vertus ignorées, enfouies au plus profond d'âmes jusque là scélérates, comme quelques épis perdus dans un champ d'ivraie.

Il agissait ainsi sans s'en attribuer aucun mérite, car il n'avait jamais réfléchi sur la meilleure manière de juger les hommes, ni prémédité sa conduite à leur égard. Il agissait par amour. Dodon aimait ses semblables et l'amour seul lui inspirait des paroles de paix, de réconfort, de consolation et d'espérance. Cet amour attirait à lui les bonne volontés.

Lorsqu'il devait sévir, il y avait une ombre noire qui voilait l'azur

de sa quiétude, sa voix s'altérait et tremblait et s'il avait suivi l'impulsion de son cœur il eût aussitôt demandé pardon à celui qu'il condamnait.

Souvent il s'accusait de trop de sévérité. Au lieu de comparaître devant moi; se disait-il, ne devraient ils pas se trouver là, au banc de l'accusateur, tandis que tous ceux que je représente se trouveraient à leur place. Ce sont des faibles et des innocents que mes mandants ne se contentent pas d'exploiter, mais s'arrogent encore le droit de juger quand ceux-ci commettent la plus légère infraction aux règles arbitraires qui leur ont été imposées et auxquelles ils n'ont jamais consenti.

Ainsi Dodon avec une exactitude scrupuleuse pesait le juste et l'injuste dans des balances d'or et quand, à propos d'un misérable, d'un loqueteux, d'un vagabond ou d'une prostituée, il constatait la somme d'iniquités qui l'entouraient, sa conscience était torturée et pendant quelques instants il en perdait la joie. Mais, se disait-il, ce sont les voies de la providence qui sont telles, et un jour ou l'autre dans ce monde ou dans celui que nous attendons, la compensation se fera certainement, sinon il n'y aurait plus une minute à attendre pour supprimer ces monstrueuses lois d'airain qui écrasent les faibles et les pauvres.

Mais ces impressions tristes ne pouvaient troubler pendant longtemps l'âme naïve du bon Dodon; la joie qui émanait de lui, fraîche comme un parfum de printemps, les effaçait vite de sa pensée.

\*  
\* \*

Il rentrait chez lui après avoir fait quelques étapes dans les tavernes où sa gaieté s'était retournée dans l'eau de jouvence qui lui avait été servie sous des formes diverses.

Il revêtait une blouse rouge, pâlie par l'usage, surtout aux plis où elle avait la teinte d'une vieille brique rongée, longtemps frottée et lavée par les pluies. Après avoir dîné, si le temps était beau, il se rendait à son jardin. Tout un plant en était rempli de tulipes de toutes sortes, dont les couleurs, remarquablement combinées, se mariaient, se complétaient agréablement. Il y en avait de nombreuses variétés : toute la gamme depuis le jaune tendre jusqu'au violet foncé en passant par l'orange, l'écarlate, le rouge vif et le pourpre du sang épais comme celui des mûres; les tulipes panachées,

les tulipes composées se mêlaient et formaient une merveilleuse harmonie de la couleur à laquelle répondait la fanfare des jacinthes dans un parterre voisin.

Pour Dodon qui les regardait avec tendresse, c'étaient autant de coupes enchantées dans lesquelles il rêvait de boire l'or dont le soleil les remplissait.

En d'autres temps, ses roses premières l'attiraient. Il suivait des yeux le rouge des pétales qui s'atténuait en violet adorablement tendre pour devenir tout à fait blanc ; chez d'autres c'était le blanc qui s'irisait ou se violaçait vaguement sur les bords.

Il admirait ces nuances si légères qu'on eut dit des ailes de papillons ou des robes de fiançailles, des évantails de princesses ou de marquises ; les fleurs aux couleurs violentes les bleus crus, les rouges et les vermillons d'une seule teinte, ensuite les fleurs aux tons d'or rouge ou d'or jaune d'anciennes tapisseries, de cuirs de Cordoue, de vieux châles de cachemire.

Ces parterres étaient encadrés par les feuillages de grands arbres et de bosquets et par le gazon d'un vert presque bleu qui bordait un ruisseau à l'eau dormante sur laquelle s'étaient de larges feuilles et où s'épanouissaient les nénuphars.

Dodon était là, assis sur un banc, en extase. Son regard allait de l'un à l'autre des plants, aux feuilles des arbustes proches que le soleil rendait d'un vert jaune transparent et lumineux, puis aux feuillages des jardins voisins qui se fondaient dans l'éloignement. Entre les arbres apparaissaient les pignons des maisons et c'était une fête pour Dodon, une ineffable jouissance, une véritable ivresse de voir la lumière vibrer sur les toits de tuiles, de suivre ses variations jusqu'au moment où le couchant y faisait couler une lave de poupre et d'or.

Alors il appelait sa servante que l'on voyait, dans la cuisine, occupée à faire reluire les panses des marmites et des casseroles de cuivre rouge, et quand elle arrivait portant la bouteille, un sourire plissait légèrement la joue ronde de Dodon, ses yeux luisaient de plaisir. Lorsque la bière vermeille galonnée d'écume remplissait son verre, il se plaisait, avant d'y tremper ses lèvres avides et gloutonnes, à en contempler longuement la transparence. Il buvait avec délices puis poussait un grand soupir de satisfaction.

Il allumait sa pipe, une belle pipe où il pouvait aussi admirer une symphonie de tons fauve, grenat et brun qui variaient chaque jour au fur et à mesure qu'elle se culottait.

Et quand le soir était venu, Dodon était encore là, plein de béatitude,

contemplant la grande tache de couleur que le parterre de jacinthes blanches et mauves et le plant de tulipes mettaient dans la nuit.

\*  
\* \* \*

Dodon s'en allait ensuite retrouver ses amis. C'étaient, pour la plupart, des peintres, des forgerons, des potiers, des orfèvres, des ébénistes. Ils l'accueillaient comme leur plus joyeux compagnon, c'était à son entrée un brouhaha général, des exclamations de plaisir. Il était leur ami et leur protecteur, il les encourageait dans leurs initiatives, les reconfortait dans leurs défaillances, leur donnait d'excellents avis sur leur art. Il savait indiquer aux peintres des rapports de tons qu'ils avaient souvent cherchés inutilement, il leur avait renseigné des teintes et des nuances ignorées d'eux. Son œil exercé découvrait dans une peinture une tonalité fausse aussi rapidement qu'un musicien perçoit une note discordante dans son orchestre. Quand il se trouvait devant un chef-d'œuvre, c'était de sa part une telle manifestation d'admiration enfantine, que l'artiste se sentait déjà grandement payé de son travail et de son effort par la joie qu'il en ressentait.

Soit qu'ils martelassent une palme de fer ou une enseigne, qu'ils ciselassent une serrure ou un bijou, les forgerons et les orfèvres le consultaient sur l'élégance de leurs travaux, certains qu'il leur donnerait quelque conseil judicieux. Les potiers le priaient de venir essayer avec eux les teintes qu'ils voulaient faire couler sur les vases. De même, les tapis pour lesquels Dodon avait choisi les laines et indiqué le dessin et les arabesques, étaient recherchés par tous les marchands qui les payaient à prix d'or.

Tout ce qui était noble et beau trouvait un écho prolongé dans son âme, c'est ainsi qu'il entraînait immédiatement en communion avec tous les artistes sans échanger avec eux beaucoup de paroles. Il s'établissait entre eux une correspondance soudaine. Dodon était pour eux un aimant infallible ; ils étaient attirés vers lui par une sympathie irrésistible et il les comprenait instantanément. Une œuvre d'art lui montrait toujours quelque chose, d'obscurément entrevu déjà, quelque idée ayant fermenté dans son cerveau, mais restée informulée du fond de lui-même, car pour lui les couleurs et les lignes avaient des significations mystérieuses et c'était chaque fois une révélation de la conscience universelle. Et tel était son bonheur devant l'une de ces manifestations que son visage s'illuminait et que l'on voyait ses yeux briller d'extase. Telle était aussi son émotion

que la parole au timbre d'or ne coulait plus de ses lèvres; quelques syllabes sans suite, quelques exclamations seules sortaient de sa bouche, il bégayait pendant quelques instants avant de pouvoir exprimer sa pensée d'une façon normale.

Il aimait donc à se retrouver en la société de ses amis. Il allait les surprendre à l'atelier en train de terminer quelque travail ou les retrouvait dans quelque cabaret. Le plaisir d'être ensemble les portait à boire. On faisait cercle autour de Dodon qui vidait les brocks avec componction; on s'amusait à voir le rire s'effacer de sa figure au fur et à mesure que les pots se vidaient. Quand il n'y avait plus rien à ingurgiter, Dodon devenait taciturne et prenait un air malheureux. Si l'un d'entre eux, par pitié pour lui, ne proposait pas de se rendre dans un autre endroit, notre bon saint se faisait un visage plein d'ennui, se trémoussait, regardait avec persistance les verres, qui n'étaient pas encore vides, de ceux qui mettaient quelque malice à le taquiner ainsi, et finissait par dire, après quelques soupirs: « allons ailleurs » et il leur persuadait que l'endroit se faisait ennuyeux.

On le contentait toujours en allant à beaucoup d'ailleurs, dans des cabarets pittoresques, au comptoir de chêne, aux plats d'étain, au carrelage rouge parsemé de sable blanc. La gaieté montait au fur et à mesure que les bouteilles se vidaient et tous autour de Dodon devenaient ainsi que des écoliers. On allait alors trouver quelques commères bien luronnes qui ne marchandèrent pas leurs baisers et leurs agaceries.

Dodon s'épanouissait, un rire énorme secouait son ventre et congestionnait son visage. Son bien-être n'était plus troublé que lorsque l'un ou l'autre parlait de rentrer se coucher. Lui n'était jamais prêt à réintégrer son domicile. Il restait avec le plus attardé de ses compagnons, sous une tonnelle, à contempler, à travers le feuillage, les étoiles qui tremblaient au ciel et il s'ingéniait à trouver des histoires merveilleuses pour lui faire oublier l'heure avancée.

Il restait souvent jusqu'à ce que le jour commençât de rosir l'azur assombri par la nuit. La clarté naissante l'éclairait comme il parlait toujours; il avait alors des gestes d'aube, une douceur ineffable l'envahissait, des rayons irrisés venaient se jouer dans sa barbe frisée et ses yeux bleus reflétaient la lumière qui, radieuse, s'avancait vers lui comme une belle jeune fille. L'aurore s'enflammait à l'horizon et c'était pour lui une jouissance ineffable de la voir teinter les légers brouillards qui flottaient dans les jardins, les vergers et les arbres.

Il s'attardait encore dans les rues pour voir les paysans arrivant au

marché avec leurs carrioles emplies de légumes et de fruits. Il leur achetait quelques fraises qu'il mangeait en retournant chez lui, pour contempler la saveur ineffable de leurs tons.

Il était heureux ainsi, les choses lui parlaient, lui murmuraient leur secret, toutes rajeunies par la fraîcheur juvénile du matin. Il se sentait pénétré par l'âme universelle, il humait la vie dans l'air frais tout parfumé par les tilleuls fleuris ou les lilas qui bordaient sa route. Il ne rentrait chez lui qu'à regret, triste de quitter pour quelques heures de sommeil et d'oubli, toutes les belles choses vivantes dont la force et la puissance dilataient son cœur ingénu. Il s'y résignait pourtant, car la fatigue, une bonne fatigue commençait à l'envahir, engourdissant son esprit et apesantissant sa marche.

Les lendemains de ces beuveries nocturnes, Dodon se réveillait un peu lourd, l'esprit incapable de penser avec continuité. Il s'en allait alors promener par les rues sa vague torpeur et toujours, machinalement, il finissait par arriver au marché aux poissons, auprès de la rivière. Là une émotion lui venait en voyant les écailles des poissons, en tas accrocher la claire lumière du matin, s'argenter, se dorer et chatouiller son regard de rayons bleu d'acier, rose tendre ou vert d'émeraude. Il rêvait alors de manteaux d'impératrices, de bijoux inestimables, de châsses d'or et d'orfrois. Il se sentait transporté dans un autre monde, il était au ciel et la couleur chantait pour lui ses plus merveilleux cantiques.

La tache jaune des citrons parmi les autres teintes renforçait encore son ravissement. Il admirait aussi les grosses marchandes en tabliers blancs, aux bras rouges, découpant cette marée et la distribuant aux acheteurs. Il conversait avec elles ; leur langage assez brutal, salace autant que primitif, l'amusait infiniment. Leurs plaisanteries énormes, pleines de crudités, leurs discussions bruyantes et leurs disputes le faisait rire aux larmes.

Mais Dodon ne vivait pas toujours aussi inoccupé. S'il semblait à beaucoup de gens que son temps s'écoulât dans la bombance, les beuveries, les flâneries et les promenades ; il n'en était rien à la vérité. Ses amis savaient bien que ce n'était pour lui qu'une préparation à de très nobles travaux auxquels il pensait sans cesse et qui l'occupaient beaucoup, mais auxquels il ne se livrait que quand il y trouvait son plaisir, et certes leur qualité lui permettait bien d'être paresseux.

quelquefois. Il avait écrit une merveilleuse histoire de Saint Nicolas avec un calame de roseau vert trempé dans l'or, sur de beau parchemin fait avec de la peau d'agneau mort né. Il avait enluminé son livre avec un art incomparable. On eut dit, à voir les couleurs éclatantes dont il avait revêtu les personnages et les paysages de ses miniatures, qu'il les avait empruntées aux corolles des tulipes glorieuses qui fleurissaient dans son jardin, qu'il avait trempé son pinceau dans les sèves qui gonflent les bourgeons et déploient sur les arbres le pavillon d'espérance du printemps, et qu'il était parvenu à fixer la lumière virginale de l'aurore se jouant dans les voiles de brouillard du matin, ou la lumière triomphale que les couchants glorieux font couler comme une lave de pourpre à l'horizon. Il serait impossible de rendre l'éclat et l'opulence de ses couleurs. Ses bleus étaient aussi lucides, aussi éclatants que ceux des saphirs, ses prés parsemés de marguerites pouvaient rivaliser avec les plus riches émeraudes. On eut dit que son œil réverbérait sur le parchemin toutes les visions somptueuses qu'il avait contemplées et toute l'estase dont il était pénétré devant les merveilles de la nature. C'était une harmonie qui ne peut avoir d'égale que celle qui emplit tout le paradis quand les anges chantent la gloire du Seigneur, et l'on n'eut pas pu dire ce qui était le plus beau, du récit de la vie du grand Saint Nicolas ou des arabesques, des lettrines et des tableaux en miniatures dont il l'avait orné, tant il avait su trouver pour son histoire des phrases lumineuses, des images éclatantes, des expressions de couleur intenses et vives et aussi évocatoires que le récit même.

Tous ceux qui l'avait entendu étaient restés émerveillés.

\*

La renommée de Dodon s'était répandue bien au dehors de sa ville.

Le Comte était devenu l'un des plus fervents admirateurs de Dodon et pour qu'il put encore enrichir son esprit et son art par la vue d'autres choses que celles parmi lesquelles il avait vécu, il l'avait chargé de diverses missions, non seulement dans les pays limitrophes, mais aussi au loin, jusqu'en Italie, à Rome. Et bien qu'il aimât beaucoup de voyager, ayant l'esprit curieux, c'était toujours avec un bonheur sans mélange que Dodon rentrait dans sa ville. Il manifestait alors sa joie par de copieuses beuveries. Il avait besoin de revoir tous les coins, d'entrer dans les moindres tavernes, d'embrasser

toutes les gouges, de s'imprégner de l'atmosphère familiale, de s'y vautrer avec délice comme une bête dans sa litière.

Alors il se retrouvait avec une satisfaction infinie dans sa maison parmi les cuivres rouges et les plats d'étain qui reluisaient aux murailles et les pots de grès orange sur lesquels on eût dit que l'ouvrier avait fait couler la sève des arbres, une lave onctueuse et sombre, d'un vert pareil à celui du jus d'épinards, ses vases à paysages bleus, ses cruches aux panses arrondies comme le ventre du vieux Silène avec qui lui-même offrait quelque ressemblance.

La couleur chantait partout chez lui sa chanson claire, son hymne radieux, elle se pâmail de volupté. Il se plaisait souvent à harmoniser les choses qui l'entouraient, avec les fleurs et la verdure de son jardin que l'on apercevait par les fenêtres larges ouvertes, avec la gliscine qui encadrait les croisées à l'extérieur et dont les fleurs mauves pendaient de façon à être aperçues du dedans. Assis dans son fauteuil de chêne noir et de cuir brun, il faisait déplacer par sa servante les objets de sa salle de travail, jusqu'à ce que leurs tons eussent trouvé la place qui convenait dans le concert de couleurs du décor et de la lumière du jour et de l'heure. Dodon était là comme un chef d'orchestre qui dirige une symphonie et c'était vraiment une musique ineffable, un poème merveilleux aux sonorités troublantes, qui faisait surgir en lui-même des sensations multiples et des émotions profondes.

Quel ravissement quand, à de certaines heures proches du soir, un air de flûte champêtre, à travers les haies touffues, les arbres et les fleurs, venait caresser son oreille ravie et renforcer encore la joie que manifestaient ses yeux éblouis. C'était alors que lui venaient des expressions adéquates à ses impressions, à sa béatitude, à son bonheur d'aimer ainsi les choses et d'en être aimé. La nature se faisait pour lui douce et câline et lui révélait ses plus chers secrets, le mystère de son éternelle jeunesse, de sa splendeur et Dodon en fixait un peu de la beauté, avec quelle ferveur, sur son parchemin rugueux ou satiné. Il écrivait ou peignait avec ivresse, il ressentait une volupté infinie à caresser longuement ses périodes et ses images comme de beaux oiseaux de féerie ou comme des corps faits de lumière, de lait et de rose, des femmes amoureuses. Son récit, comme celui du pasteur de Virgile, coulait plus doux que le miel et aussi plus suave qu'une rosée de printemps, plus éclatant que l'aurore et plus lillial qu'une vierge consacrée à la Très Sainte Mère de Dieu.

Dodon narrait l'Anonciation, l'Adoration des Mages, le Mas-

sacre des Innocents, la Fuite en Egypte, les miracles du Sauveur, ses paraboles et sa passion et Nazareth qui s'était endormie dans l'or après le départ du Seigneur et de ses disciples. Mais c'étaient les coteaux qui avoisinaient la ville qu'il décrivait ou peignait, les coteaux où les arbres en fleurs des vergers arrondissaient leurs cimes blanches et laissaient leurs pétales neiger aux moindres brises sur le gazon étoilé de marguerites et de boutons d'or. On reconnaissait les jardins aux haies bien taillées et aux bordures de buis et les maisons blanches aux toits rouges perdues dans la verdure. Ses personnages, c'étaient ces gens de son pays, les types les plus pittoresques qu'il rencontrait dans ses promenades ou qui vivaient dans son entour.

On reconnaissait les greniers sillonnés par les madriers de la charpente des vieilles auberges de la ville dans lesquels il faisait dormir le petit Jésus, la Vierge et Saint Joseph lorsqu'ils fuyaient Bethléem où les armures des lansquenets d'Hérode s'empourpraient du sang des nouveaux-nés.

Mais Dodon ne cherchait pas son inspiration dans les souvenirs qu'il avait rapportés de ses voyages aux pays lointains. Lorsqu'un artiste ou quelque noble personnage lui en faisait la remarque ou lui en donnait le conseil, une sainte indignation s'emparait de lui.

Quoi ! disait-il, lorsque le Seigneur m'a fait la grâce, m'a octroyé le bonheur de naître dans un pays tel que le mien, je m'empresserais d'en dédaigner les beautés pour m'atteler au char grec ou romain, quelque triomphal qu'il soit, et recommencerais ce qui a déjà été peint et repeint, Dieu sait combien de fois.

Trouverais-je à Athènes, à Rome, à Florence ou à Venise de plus belles figures que celles que je vois autour de moi et qui me sont chères ? Je préfère la commère du Panier d'or avec son petit nez retroussé, son minois un peu chiffonné, ses lèvres rouges et ses yeux bleus, la belle et robuste fille du Cheval Blanc, à la chair si fraîche et si laiteuse, à la plus pure des beautés grecques y compris leur Venus Aphrodite, et tel ou tel gars que je vois jouer à la balle ou se battre dans une ducasse quelconque me paraissent bien plus beaux que leur discobole ou l'Apollon du Belvédère.

Est-ce parce que mon ami le superbe cabaretier de la Fleur de Blé, préfère tenir entre ses mains des saucisses plutôt qu'à des serpents, qu'il est moins intéressant que le Laocoon.

Tout comme je préfère nos sauces au beurre aux sauces à l'huile, la salade de laitue à celle des olives, et nos boudins blancs et bruns à

leur macaroni, je préfère nos riches campagnes, nos coteaux verdoyants à leurs paysages arides d'une lamentable sécheresse de couleurs. Je bois avec plus de plaisir notre bière blonde mousseuse et la piquette blanche des trilles de nos coteaux et le merveilleux vin de Bourgogne, que les crus du midi pourtant recommandables. Ils ont eu raison d'être de chez eux. Ils sont magnifiques, mais ce n'est pas une raison pour qu'il faille éternellement les recommencer. Je suis bien chez moi, j'y reste, je m'y vautre, je m'y épanouis.

Mon académie à moi, c'est mon jardin, c'est la rue, c'est la campagne, c'est l'estaminet de telle ou telle enseigne où je vois de superbes modèles et où je contemple le jeu merveilleux de la lumière en vidant des chopès. Je m'amuse mieux à cela qu'à rêver mélancoliquement sur des choses mortes, en poussant de nombreux soupirs.

Il fallait aussi entendre le bon Dodon prendre le parti des garnements qui s'en allaient brigander dans les villages voisins, se vautrer dans les herbes, les ruisseaux, se perdre dans les bois, au lieu d'aller à l'école.

Vos écoles, disait-il à ses amis étonnés, ne font qu'inspirer à l'enfant des sentiments de révolte. On paralyse son initiative, on étouffe ses aspirations, on lui impose des admirations, et les commentaires dont on l'entoure, pour la lui expliquer, une œuvre belle, finissent par la lui rendre odieuse, tant ils sont insipides ou nauséabonds. Ce n'était certes pas ainsi que le Christ s'y prenait pour attirer à lui les petits. Il ne les enfermait pas entre quatre murs monotones, mais les promenait dans de riants paysages avec lesquels il harmonisait ses récits, de sorte que pour eux sa parole était toujours vivante et fleurie. Il les aimait et ils l'aimaient et rien déjà que ce seul amour entre eux leur révélait des choses jusque-là inconnues ou demeurées inexpliquées à leur jeune intelligence.

Mes souvenirs d'enfance les plus doux et tout ce que j'ai retenu d'alors, je l'appris quand je faisais l'école buissonnière. C'est une après-midi d'automne, un jour que je jouais au bord du ruisseau qui descend entre deux collines vers la rivière, que se révéla le doux Virgile dont on m'avait jusque-là ennuyé. Je reconnus à la lumière qui s'atténuait et aux vapeurs qui commençaient à voiler l'horizon, que l'heure était arrivée de retourner vers la ville, je vis soudain

le paysage correspondre à ma mélancolie et c'est alors seulement que je compris ces deux admirables vers du pur poète, qui n'avaient été pour moi, jusque-là, qu'un assemblage de mots sans vie :

*Et jam summa procul villarum culmina fumant  
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.*

C'est à partir de ce soir que je commençai d'avoir conscience de la beauté, et de saisir combien il y a de joie à la comprendre et aussi de désirer pouvoir la formuler avec une telle noblesse.

Dodon aimait les enfants, c'était pour eux qu'il avait écrit cette belle légende de Saint Nicolas. Et ils confondaient, quand ils entendaient la parole simple et ingénue de leur bon ami qui la leur racontait, le bienheureux qui tous les ans leur apportait des jouets avec lesquels ils trompaient l'ennui des jours de dégel et de pluie, et le narrateur de sa vie. Quand il passait dans la rue, ils le suivaient par troupe, faisaient des rondes autour de lui, s'accrochaient à ses vêtements, lui baisaient les mains ; et sa bonne grosse figure s'épanouissait de les voir, il levait dans ses bras les plus barbouillés, les plus espiègles et les embrassait.

Quand il se rendait à quelque ducasse dans les villages voisins, il leur distribuait des bonbons, montait avec eux sur les chevaux de bois. C'était un spectacle très pittoresque que ce gros homme à califourchon sur un tout petit cheval, les jambes ballant dans le vide, se cramponnant aux rênes pour ne pas chavirer, entouré de marmots ravis et de commères qui riaient aux larmes. Mais les hommes ne tardaient pas à venir solliciter Dodon de les accompagner et comme il ne savait rien refuser, il se laissait entraîner par eux sous quelque tonnelle fleurie et rehaussée par des trognes rouges de buveurs.

Il lui arrivait de tant boire en leur compagnie, qu'on le retrouvait quelquefois le lendemain, ronflant sur un banc ou sous quelque table.

Malgré la vie titubante qu'il menait plus souvent que de raison, le curé de sa paroisse était loin de désespérer de son salut. Un jour qu'il conversait avec l'évêque et déplorait qu'un homme aussi doué des faveurs célestes que Dodon se laissât entraîner si facilement au

péché d'intempérance avec d'émérites ivrognes et fréquentât les filles, le prélat qui connaissait et aimait Dodon lui dit :

N'ayez aucune crainte, Dodon a une âme d'enfant qui ignore le mal. C'est un simple, quoiqu'il soit doué d'un esprit d'élite. Son cœur est fleuri des plus belles vertus. Ne voyez-vous pas à la manière dont il décrit les splendeurs célestes, dont il symbolise les richesses spirituelles, dont il peint l'enfant Jésus, la très Sainte Vierge Marie, Saint Joseph et beaucoup d'autres bienheureux, à la façon terrible dont il a parlé du démon et aux formes épouvantables dont il l'a revêtu, qu'il est en communication avec le ciel. Ah ! certes, à de certains moments on croirait qu'il écrivit sous la dictée de l'Ange Gabriel ou de quelqu'autre séraphin. Celui qui ne serait pas marqué par la grâce pourrait-il puiser de la sorte à la source divine, pourrait-il faire couler intarissablement l'hydromel de la poésie.

Je crois que si tous les deux nous avons l'unique et ineffable bonheur de voir s'ouvrir pour nous les portes du paradis, nous y trouverons Dodon et sa bonne figure souriante auréolée d'une gloire d'or, et ce sera le saint le plus joyeux du ciel.

Non il ne faut rien craindre pour lui. Les conseils que notre sacerdocenous charge de donner aux hommes, ne peuvent s'appliquer à des créatures d'exception comme lui. S'il s'écarte des règles communes à tous, il ne nous appartient point de l'en empêcher, car il semble que ce serait mettre obstacle à la volonté divine. Il entre peut-être dans les desseins de la providence souveraine, que Dodon cotoie le péché pour faire rayonner un peu de sa bonté aux yeux de ceux sur qui plus rien d'autre ne peut avoir de prise, tels que les ivrognes et les filles de mauvaise vie. Il est un instrument de la volonté supérieure. Au lieu de songer à lui faire des représentations au sujet de sa conduite, c'est nous qui devrions solliciter son secours, car nous sommes à peine dignes de dénouer les cordons de ses vieilles sandales éculées. C'est lui que nous devrions souvent prendre pour modèle à cause des exemples de bonté, de charité et d'amour qu'il a tant de fois prodigués. Avez-vous vu ses yeux briller d'extase quand les orfrois, les brocarts, les bannières tissées d'or et de soie, parsemées de bijoux, sont déployés pour la fête du Seigneur, que l'encens fume, que les orgues retentissent et que la majesté du plain-chant emplît toute la cathédrale ! Si ses prières sont différentes des nôtres, combien elles sont plus belles ! Si notre mère la Sainte Église en a fixé d'immortelles, c'est pour ne pas priver

de ce pain indispensable, de cette rosée bienfaisante, tous ceux qui sont incapables d'en formuler, mais celles que Dodon adresse au Créateur de toutes choses dépassent les nôtres autant que le chêne immense domine les broussailles qui l'entourent; et s'il ne se prosterne pas comme nous à chaque heure du jour devant l'autel où le verbe s'incarne, c'est qu'il n'a pas besoin du recueillement des temples pour s'entretenir avec le bon Dieu. Il lui parle et l'admire dans chacune de ses œuvres, en chantant aux choses des hymnes radieux. Il y a plus d'un chemin qui conduit au ciel. J'ai le pressentiment qu'un jour viendra où Dodon entrant enfin dans des voies, moins impénétrables pour nous, de la Providence, nous apparaîtra dégagé des ambiances matérielles parmi lesquelles nous le voyons cependant travailler à la gloire de Dieu. »

Et le pieux prélat avait bien raison de ne pas désespérer de Dodon. Comme il l'avait dit excellemment, Dodon servait de trait d'union entre l'église et les gens perdus de vices, buveurs, violents, batailleurs, entêtés, qui se plaisent souvent, par forfanterie, à blasphémer le saint nom de Dieu.

Par lui et peut-être sans qu'il s'en doutât, ils devenaient meilleurs.

Or il advint que vers ce temps là, la très noble et illustre Abbaye de Lobbes perdit le lustre de sa primitive dignité et fut frappée d'une telle affliction que l'on n'y voyait presque plus que des ruines, juste de quoi se remémorer quelle avait été sa magnificence et grandeur. La gendarmerie avait pillé et rogné tous ses fiefs et dépendances, notamment aux quartiers de Flandre où Saint Ursmer avait acquis de nombreux héritages qui lui avaient été donnés quand il annonça la parole de Dieu aux Flamens et Wasiens, sur les confins et lisières du diocèse de Tournay, comme dit la chronique.

Lorsque la paix ramena enfin le règne de Saturne, le vénérable Adclard, prélat de Lobbes, se mit en devoir de relever sa maison du misérable état où elle avait été réduite. On fit assembler les chapitres des chanoines et des religieux qui délibérèrent longuement et mûrement. Tous furent d'avis qu'il serait impossible de remédier aux affaires, dommages et intérêts de si grande importance, si les mérites des saints n'intervenaient. On fut d'avis de transporter le sacré corps de Saint Ursmer dans les diverses parties de Flandre où se

trouvaient les biens du Monastère, afin d'amollir ceux qui les retenaient et occupaient injustement. Saint Ursmer marcha donc en campagne et fut transporté avec honneur, pompe et appareil solennel, avec l'accompagnement de l'abbé, du doyen, de plusieurs chanoines, du trésorier de l'église et de quelques religieux de Lobbes.

Ils étaient déjà en route dans la direction du Brabant, lorsqu'une voix intérieure dit au vénérable abbé d'aller auparavant, avec les reliques du grand patron vers le saint homme dont la renommée émergeait le comté de Hainaut.

Le cortège changea de direction..

Depuis quelques temps, Dodon se sentait pénétré d'une joie profonde telle qu'il n'en avait jamais ressentie jusqu'alors. Une admirable sérénité donnait à la candeur de ses yeux bleus une clarté nouvelle, on eût dit qu'ils réfléchissaient maintenant l'azur profond et sans fin des jours les plus radieux de l'été, quand pas le moindre nuage ne vogue dans le ciel.

Il n'éprouvait plus le besoin d'aller chercher des impressions au dehors. Il ne quittait plus sa maison où luisaient les coquemars et les casseroles de cuivre rouge, les étains polis, où la couleur chantait sa folle chanson sur les pots aux tons vieux bleu, vert tendre ou foncé, orange et pourpre, son jardin fleuri et ensoleillé. Il enluminaient maintenant un récit qu'il avait composé de la résurrection et de l'ascension de notre Seigneur Jésus-Christ. Il était arrivé à la dernière feuille, celle où, sur l'azur, le Dieu étincelant dans l'or montait vers les régions infinies, tandis que des vols d'archanges traversaient les airs pénétrés d'harmonie et de lumière et que trois apôtres du Sauveur, les bras éployés, la tête rejetée en arrière, abimés dans l'extase, regardaient resplendir la gloire de leur divin Maître.

C'était tellement beau et surpassait tout ce qu'il avait peint jusqu'alors, qu'il devenait impossible à jamais, pour lui, de glorifier plus parfaitement, avec plus d'éclat, la majesté du Sauveur des hommes.

Dodon était à tel point pénétré de la solennité de ce moment suprême, que sa main tremblait pour ajouter les dernières teintes. Il tremblait, une émotion étrange, inconnue, faisait palpiter son cœur. Il entendait le murmure lointain d'un hymne de gloire; ce murmure grandissait peu à peu et les paroles latines arrivaient maintenant jusqu'à lui. Les fleurs de son jardin s'agitaient. Des lys, des roses et des pivouines s'élevaient des anges couronnés de lys, de roses et

de pivoinés qui s'allongaient vers lui, souriants et purs ; d'autres anges joufflus et rieurs, aux chairs luxuriantes, dégringolaient en guirlandes à ses côtés ; les chants se rapprochaient de plus en plus et quand Dodon, l'âme dilatée d'amour, fut parvenu à donner en tremblant la dernière touche à son chef d'œuvre, les portes de sa demeure s'ouvrirent et des prélats en habits pontificaux entrèrent, portant sur leurs épaules la châsse de Saint Ursmer. Dodon vit alors le grand confesseur se lever dans la splendeur des élus, venir à lui, le prendre dans ses bras et l'embrasser longuement.

Tous ceux qui étaient là restèrent longtemps abimés dans la prière. Ils ne se dirent pas une parole, ils s'étaient compris sans s'être parlé.

Ainsi venait de se révéler la vocation de Dodon. Il entraît maintenant dans l'apostolat et la béatitúde.

Quand il fut revenu à lui, il fut tout étonné de voir combien était humble la châsse du grand saint, car elle lui était apparue avec un extraordinaire éclat d'or et de pierreries. Il avait vu étinceler des saphirs, des émeraudes, des améthystes et des topazes. Il comprit que tel devait être le reliquaire du bienheureux et quelques jours après on bénissait solennellement une châsse pareille à celle que Dodon avait vu resplendir. Alors, avec Saint Ursmer il quitta sa ville pour se diriger vers les Flandres. Tous les pauvres gens de la cité, les artisans, les femmes et les enfants, tous ceux sur qui avait pu rayonner sa bonté, l'accompagnèrent vers l'ouest jusqu'à la tombée du jour ; alors il les bénit et les congédia. Mais ils ne pouvaient se résoudre encore à le quitter des yeux. Ils se retournaient et s'arrêtaient tout en larmes pour l'apercevoir encore. Sur le chemin blanc bordé de verdure ils le virent s'enfoncer dans l'or et la pourpre du couchant, tandis que la châsse accrochant quelques rayons du soleil déjà disparu, lançait encore au loin les feux de ses pierreries et les éblouissait.

Le saint cortège parcourut le Brabant et les Flandres à travers de riches moissons, de fertiles et opulentes contrées où les rouges devenaient plus humides, les verts plus foncés et plus gras, et l'œil du bon Dodon s'humectait de plaisir à les admirer.

Beaucoup de malades furent guéris sur son passage, des querelles apaisées, des condamnés graciés de la mort.

Le livre d'or de Saint Ursmer rapporte que les bourgeois de Gand accourus aussi nombreux que des essaims d'abeilles, dans l'église de Sainte Pharaïlde où la châsse était arrivée, y virent plus

de vingt querelles accordées. Il est aisé de reconnaître que la sagesse de Dodon, expert en affaires de justice, y fut pour quelque chose.

La marche de Saint Ursmer et de Saint Dodon fut triomphale. Est-ce grâce à la vertu miraculeuse du grand patron de Lobbes ou aux mérites du bon Dodon, à sa figure amène et souriante qu'il était impossible de regarder sans plaisir, qu'ils furent reçus partout avec des transports de joie et eurent bien de la peine à ne point se laisser retenir trop longtemps au même endroit ?

Nous serons plus justes que cet obscur hagiographe binchois qui ne cite même pas Dodon dans l'énumération des miracles alors accomplis, en accordant à l'intervention de chacun la part qu'elle mérite.

Leur chemin se continua vers Bruges d'où le Magistrat et le peuple, venant au devant du saint, le reçurent et conduisirent dans la ville avec telle dévotion et révérence qu'il convenait. On avait préparé sur la place un pavillon pour la châsse, afin qu'elle pût être vue de tous les fidèles dont le nombre était trop considérable pour que la cathédrale eût pu les contenir.

Les chandelles qui brûlaient autour du corps saint furent éteintes par une rafale qui venait du large. Le clerc qui était chargé d'y veiller, les avaient déjà rallumées plusieurs fois, mais leurs flammes ne pouvaient pas résister au vent. Comme il s'en allait une troisième fois pour rallumer sa chandelle et qu'il se trouvait au seuil du pavillon, Dodon venait vers lui, il vit soudain une lumière luire au bout de son flambeau. « Loué soit Dieu s'écria-t-il, glorifions-le. Voici du feu envoyé du ciel par l'œil de Dodon » ; et cette lumière fut conservée tout le temps qu'ils restèrent dans la ville.

Ils s'en furent alors à Osbourg, à Furnes, à Lille et Blaregem près d'Aire en Artois, à beaucoup d'autres endroits encore, puis ils rentrèrent à l'abbaye de Lobbes dont la splendeur ne tarda pas à renaître. On eût dit que la présence du bon Dodon y attirait les faveurs célestes. On y vit reflourir la même ferveur qu'au temps du fondateur Saint Landelin, de Saint Ursmer, de Saint Ermin, de Saint Hydulphe et autres bienheureux qui la glorifièrent.

Plus aucun religieux ne souffrait de la rigueur de la règle monastique. La seule présence de Dodon, la rendait douce.

C'est lui qui desservait l'Église paroissiale du village, qui instruisait les fidèles et catéchisait les enfants.

Tant étaient suaves les paroles qui sortaient de sa bouche, que souvent l'église romane était trop petite pour contenir les fidèles qui s'y pressaient et se réjouissaient de l'entendre.

Il les emmenait alors dans un verger au bord de la Sambre et là, sur l'herbe étoilée de marguerites et de boutons d'or, sous les pommiers fleuris ou chargés de fruits mûrissants, devant les moissons sortant de la terre, tendrement vertes, ou devant les blés mouchetés de coquelicots, parsemés de senés jaunes, il les instruisait des divins mystères.

Dans ses récits ils revoyaient, magnifiées, sublimées, les campagnes de leur beau pays et ses collines verdoyantes et la rivière tremblante et argentée qui méandrait dans la vallée. Dodon dilatait leurs cœurs d'amour et de poésie.

Bientôt ce fut lui qui rendit la justice, les baillis n'avaient plus rien à faire. Comme ses jugements, d'une paternité et d'une bienveillance inconnues jusqu'alors, n'avaient pas d'autre sanction que sa douceur, ils étaient mieux exécutés que ceux qui sont dictés par les lois armées du glaive.

Il vécut très vieux, semant à pleines mains dans toute la contrée les vertus divines. La béatitude dans laquelle il vivait maintenant ne lui avait rien enlevé de sa gaieté naturelle. Une jeunesse nouvelle mettait sur ses lèvres un sourire toujours charmant, ses yeux bleus étaient candides comme l'eau limpide de la rivière dans laquelle se mirait le ciel bleu. Il savait parler aux gens le langage qui leur était familier. Il comprenait les manifestations bruyantes de leur joie robuste et il ne dédaignait pas, malgré sa sainteté, de se mêler à leurs jeux et à leurs farces anodines.

D'aucuns racontaient qu'étant assis sur l'herbe et devisant avec quelques villageois, il avait touché de son pied celui qui se trouvait le plus près de lui et qui souffrait d'un rhumatisme dans la cuisse. Le malade s'était relevé guéri. Mais d'autres prétendaient que Dodon lui avait allongé, par mégarde sans doute, un coup de pied dans la partie charnue du dos et que le malade avait d'abord ressenti une douleur telle qu'il s'était mis à courir comme un lièvre, mais que bientôt le mal avait disparu.

La renommée de Dodon s'accrut encore de ce miracle. Tous les rhumatisés du pays, tous ceux qui souffraient de la sciatique venaient implorer de lui ce qu'ils eussent considéré comme une grave injure venant d'un autre.

Le bon Dodon était bien forcé d'accéder à leur désir, mais chaque fois qu'il faisait l'opération, il était pris d'un rire qui agitait très fort ses joues, ses trois mentons et sa bedaine.

D'aucuns jours son hilarité le secouait tellement qu'il n'avait pas la force de lever le pied jusqu'à l'endroit déterminé.

Quand il fut mort on l'inhuma sous la crypte de l'église, juste au-dessous de l'autel où coule chaque jour le sang du Sauveur, et l'on eut soin de placer sa pierre tombale de manière à permettre à ses clients d'implorer leur guérison. Il a fallu qu'on l'implore beaucoup pour que le gros orteil droit du saint soit usé comme il est.

Quant à l'évangile enluminée selon Saint Dodon et qui comprenait plusieurs in-quarto reliés de cuir fauve avec des ornements et des fermoirs d'or, d'une inestimable valeur d'art, ils furent, hélas, brûlés dans l'incendie de 1596 avec beaucoup d'autres manuscrits précieux.

Voilà la légende de Saint Dodon, les hagiographes et les savants en souriraient, mais si la renommée en la faisant passer à travers plusieurs générations l'a remplie d'anachronismes qui la rendent sans intérêt pour les archéologues, elle n'en a pour nous que plus de prix, car elle nous semble imprégnée de l'âme de notre pays, de sa franche gaieté, de la poésie de ses campagnes et de ses horizons nettement découpés sur le ciel par ses collines vertes, de notre pays qui supporta stoïquement les plus rudes épreuves, subit l'invasion les incendies, les rapines et les viols de toutes les armées de l'Europe, mais qui souriait encore au milieu des larmes, de notre claire wallonie thudinienne dont la vaillance ne faiblit jamais et qui, chaque fois, se redressa aussitôt après l'orage pour faire entendre le bon rire frais et sonore de sa prospérité, oublieux des misères passées, la chanson de ses riches moissons et montrer la beauté de ses paysages.

MAURICE DES OMBIAUX.





# Vers

## LE PORTAIL

O mon amie,  
Là-bas,  
Vois-tu le portail de la vieille église ?  
Aux pierres qu'ont dorées des aurores bénies  
Le doux soleil du soir attire  
Un brasier rose encore, d'un rose las.

Ouvrières implacables,  
La pluie et la grêle ont effrité  
Peu à peu  
Les monstres qui se tordent aux gargouilles  
Comme les fleurs des champs qui fleurissent au gâble ;  
Et, sous le tympan dévasté,  
La porte où s'écaille un badigeon vert ou bleu,  
Étale ses pentures rongées par la rouille.

Et là, blessées, ô tristesse,  
Par la glace et la neige des saisons amères  
Se dressent  
Roides un peu et les mains jointes,  
Mais de visage si pur et si gracieux,  
De pieuses femmes qui aimèrent,  
De claires saintes :  
Berthe, qui sait ? ou Humbeline,  
Gertrude, Adalseinde ou Sabine,  
Joie lucide de la terre ancienne et des cieux.

Vois, les unes sont coiffées  
En tresses longues, où se mêlent des rubans,  
Et elles ont la tête couronnée

*De couronnes royales :*  
*Sans doute, aux sentiers d'autrefois,*  
*Elles étaient les reines secourables*  
*A ceux qui allaient succombant*  
*Sous les fardeaux, parmi l'ombre morne des bois :*  
*Et des paroles de bonté charmaient leur voix.*

*Les autres,*  
*Le front et les cheveux voilés,*  
*Lèvent encore au ciel des regards de prière :*  
*Dans les chapelles aux vitraux ensoleillés,*  
*Devant l'autel où leur souriaient les apôtres,*  
*Elles chantèrent,*  
*Tandis que les cloches joyeuses carillonnaient,*  
*Les hymnes fraîches d'amour fervent et de paix.*

*Et toutes, alors que déclinait un beau jour,*  
*Une claire mort les a prises :*  
*Leurs yeux brillèrent de paix heureuse et d'amour,*  
*Et vois-les qui vivent au portail de l'église.*

*Elles vivent au portail de l'église,*  
*Statues*  
*Nobles et pures, hélas et pâles :*  
*Une lente et nouvelle mort les martyrise ;*  
*Les années, neige, pluie et grêle,*  
*Passent et peu à peu les tuent.*

*O mon amie,*  
*Ne semble-t-il pas que la brise,*  
*La brise caressante et fleurie*  
*Qui frôle les statues mourantes de l'église,*  
*Ne semble-t-il pas que la brise*  
*Murmure, au doux déclin du jour,*  
*Un chant immortel de paix divine et d'amour.*

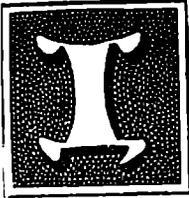
A. FERDINAND HEROLD.





# *Etude critique*

LES COMMUNIONS DE GEORGES EEKHOUD (1)



L ne semble pas que l'opinion littéraire soit en train, aujourd'hui mieux qu'hier, de glorifier les écrivains selon les tendances, que l'on dit pourtant fortes et invincibles, de la belle Justice. Mais cela est très heureux, très logique et très nécessaire, car il faut que s'affirme éternellement, avec la niaiserie du peuple, la fatuité des chefs du peuple.

Feu M. Taine, homme intelligent, instruit, et excellent métaphoriste (c'est-à-dire, styliste, car le style c'est la métaphore et l'écrivain incapable de créer des métaphores neuves n'est qu'un maladroit digne du fouet), M. Taine donc, voulant affirmer sa connaissance des littératures contemporaines et rendre témoignage à la vérité, écrivit de mémorables pages sur M. Hector Malot, dont il notifiait ainsi, une fois pour toutes, le génie. M. Hector Malot, je le dirai parce que l'histoire littéraire est vaste et peuplée de bien de croix, n'était pas un fabricant de bottes de sept lieues ; il faisait le roman, genre anglais, à la Trollope : bonne marque, estime générale, membre de la chambre de commerce. M. Taine, ce jour-là, réhabilita le public. Comme les femmes mentent *presque* toujours, le public se trompe *presque* toujours : PRESQUE fausse la flèche du critérium, et nous voici réduits au labeur des opinions personnelles, métier entre tous dangereux et ingrat. Cependant je proclamerai qu'entre les romanciers nouveaux M. Eekhoud est l'un des plus puissants, l'un des deux qui soient puissants ; l'autre est M. Paul Adam ; ils nous donnent seuls l'impression d'une force balzacienne, mais diversement ménagée et diffusée selon des tem-

---

(1) MES COMMUNIONS, par *Georges Eekhoud* (Bruxelles, Kistemaeckers éditeur).

pérlements sans doute très dissemblables : l'un obscur et concentré, mais travaillé comme une ruche par une infinité d'idées, et au moindre soleil toutes les abeilles sortent tumultueuses et se dispersent vers les colzas et les aubépines ; elles se dispersent même un peu trop.

M. Georges Eekhoud doit apparaître plus clair et plus en dehors, peut-être violent, amateur d'une vie excentrique, avec des nostalgies de sentimentalités sous les pins, plus diseur et même capable — au moins en virtualité — des gestes qui font peur dans ses phrases, mais je lui accorde, homme et écrivain, le génie des revirements. Un caractère, puis la vie pèse et le caractère fléchit ; une nouvelle pesée le redresse et le dresse selon sa vérité originelle : c'est l'essence même du drame psychologique, et si le décor participe aux modifications humaines, l'œuvre prend un air d'achèvement, de plénitude, donne une impression d'art inattendu par la logique acceptée des simplicités naturelles. Cela pourrait être un système de composition (pas encore mauvais), mais non pas ici : les chuchotements de l'instinct sont écoutés et accueillis ; la nécessité de la catastrophe s'impose à cet esprit lucide (qui n'a point troublé son miroir en soufflant dessus) et il relate clairement les conséquences des mouvements sismiques de l'âme humaine. Il y a de bons exemples de cet art dans les nouvelles de Balzac : *El Verdugo* n'est qu'une suite de revirements, mais trop sommaires ; le *Coq Rouge* de M. Eekhoud, aussi dramatique, est d'une analyse bien plus profonde et, enfin, s'ouvre largement comme un beau paysage transformé sans effort par le jeu des nuées et les vagues lumineuses.

Pareillement belle, quoique d'une beauté cruelle, la tragique histoire appelée simplement *Une mauvaise rencontre* où l'on voit la transfiguration héroïque de l'âme pitoyable d'un frêle rôdeur, dompté par la puissance d'un geste d'amour et, sous le magnétisme impérieux du verbe, fleuri martyr, jet de sang pur jaillissant en miracle des veines putréfiées de la charogne sociale. Plus tard Mauxgavres jouit et meurt de l'épouvante d'avoir vu ses paroles se réaliser jusqu'à leurs convulsions suprêmes et la cravate rouge du prédestiné devenue le garrot d'acier qui coupe en deux les cous blancs.

Il y a dans un roman de Balzac (1) un rapide épisode, et confus,

---

(1) *La Femme vertueuse*, Paris, 1835. — Ce titre a disparu dans la *Comédie Humaine*. Balzac modifiait souvent ses titres à chaque nouvelle édition.

qui rappellerait cette tragédie aux généalogistes des idées. Par haine de l'humanité, M. de Grandville donne un billet de mille francs à un chiffonnier afin d'en faire un ivrogne, un paresseux, un voleur ; quand il rentre chez lui, il apprend que son fils naturel vient d'être arrêté pour vol : ce n'est que romanesque. Cette même anecdote moins la conclusion, se retrouve dans *A Rebours* où des Esscintes agit, mais sur un jeune voyou, à peu près comme M. de Grandville et pour un motif de scepticisme haineux. Voilà un possible arbre de Jessé, mais que je déclare inauthentique car la perversité tragique de M. Eekhoud, chimère ou effraie, est un monstre original : *Appol et Brouscard, Chardonnerette*.

Les quatre titres épelés ne disent pas tout ce que j'aime parmi ces *Communions*, qui pourtant me font peur à cause de leur sincérité même, mais ils sont assez caractéristiques et de la noble ingénuité de l'auteur et de sa résolution de s'avouer fièrement. Si la sincérité est un mérite, ce n'est pas sans doute un mérite littéraire absolu ; l'art s'accommode fort bien du mensonge et nul n'est tenu de confesser ni ses « communions », ni ses répulsions ; mais j'entends ici par sincérité cette sorte de désintéressement artistique qui fait que l'écrivain n'ayant peur ni de terrifier le cerveau moyen ni de contrister tels amis ou tels maîtres, déshabille sa pensée selon la calme impudeur de l'innocence extrême, du vice parfait, — ou de la passion. Les « communions » de M. Eekhoud sont passionnées ; il s'attable avec ferveur et, s'étant nourri de charité, de colère, de pitié, de mépris, ayant goûté à tous les élixirs d'amour fabriqués picusement par sa haine, il se lève, ivre, mais non repu, des joies futures.

Désintéressement artistique encore, M. Eekhoud a voulu s'élever jusqu'au symbole par les moyens les plus simples et les plus difficiles : en un monotone paysage, des personnages rustiques ou populaires, créatures de tous les jours qu'il ne magnifie que par l'exposition de leurs actes ; il ne décroche aucun Graal dans le capharnaüm romantique et ne lance sur les lacs amoureux ni une oie sacrée ni un bateau wagnérien.

Ce livre, où presque rien n'est à négliger, a donc une évidente unité, en même temps qu'il apparaît tel qu'un chant de plus ajouté à cette épopée des Flandres entreprise par un poète dont le talent s'agrandit et qui, par la seule expansion de son énergie, sans modifications essentielles, se jette au premier rang du cirque. Le style de M. Eekhoud est de fresque et non de miniature ; cela

comporte de belles hardiesses et des faiblesses, des places grises, des lignes à courbes déviées ; cela va du mauvais au sublime : signe d'une personnalité forte et qui se montre telle qu'elle est, avec la juste naïveté de l'orgueil.

REMY DE GOURMONT.



## *Ballades*

### I

Nuit dans la nuit, mort des bruits, — calme lisse sous la feuillure :  
le bois éteint tous ses pipeaux.

Bruit de scie dans la nuit, reflet de faucille, sept arbrisseaux  
gémissent, une ombre glisse.

Une ombre glisse avec deux grands yeux de coraux, —  
le diable armé d'une faucille sille de l'obscur sous les ramures.

— A sept lèvres ouvertes d'un reflet de faucille, à même la salive  
des lèvres ouvertes de sept arbrisseaux, il append des appeaux, —  
et la nature y siffle des airs de délice.

— Puis sa faucille stille un diabolotin d'argent, puis deux diabolotins,  
puis des dix, puis des millé, et la nature siffle des airs de délice pour le diable  
et sa chaîne de diabolotins d'argent glisser, sarabander un grand ballet de fête  
autour des colonnettes festonnées de lys aux pistils électriques couleur de vers  
luisants, des sept arbrisseaux aux lèvres de délice.

— Aux côtés de l'ombre aux deux yeux de coraux, coule selon  
l'écharpe sinueuse d'un ruisseau l'argent vif de la sarabande ; en un  
trop vif tournant, soudain ! les petits bras d'argent des diabolotins

se tendent, se tendent — se détendent, et le vif argent de la sarabande se courbe et se mue en lame d'Orient qui coupe les rameaux, qui coupe les roseaux et ravage d'ombrage arbrisseaux et ruisseaux, aux côtés de l'ombre aux deux yeux de coraux.

Quand s'éveille en fresque, au fond du bois silent, la gigantesque et pâle « figure » d'un satan lauré de sept mille ramures et brandissant le sabre issu des armures de sept millions de diabolins d'argent vers les sept voix de la nature, qui se muent en grands lys électriques à sa lame qui se mue en thyrses à ses deux mains de flamme.

Conquérant souriant et clair de la nature ! quand pâlisent ses mains, de pourpre au blanc de lys, blanc Conquérant et pur, que souriant il danse... Sur sa face plus claire qu'un matin d'Orient virevolte son thyrses aurolé des prismes d'aurores de printemps, virevolte son thyrses enveloppé des flores de printemps d'Orient.

Il danse...

— Une lèvre en la plaine éveille un clair pipeau. La feuillure incertaine éveille un cœur d'oiseau. Une aile vers le ciel en pépant sort des rameaux.

— Descelles ! diabolins d'argent, des mains de Satan, le thyrses devient sabre et le sabre faucille, la faucille fond au poing de Satan, toute menue Satan la met dans sa poche, et Satan attend...

— A larges paupières, quand ses coraux cillent : Ho, ho, suis-je un lièvre ! ho, ho, suis-je une chèvre ! — Satan a la fièvre et peur d'avoir peur.

De la plaine s'éveillent mille pipeaux moqueurs, les bergers sont proches, les bergers approchent...

Une ombre glisse avec deux grands yeux de coraux, de roseaux en roseaux, et coule sous une roche.

Les diabolins créés, les diabolins s'enfeuillent aux seuils des clapiers de la tête aux pieds.

— L'aile, de retour, aurée de jour dore un rameau.

— Les bergers fermeront les blessures des arbrisseaux.

— Le bois gerbe au soleil nouveau ses chœurs d'oiseaux.

II

Or, vision folle ! — Propre et luisante de ses os, sur un ciel léger doux pommelé, d'image pieuse, s'est levée du Levant, puis est venue vers moi, la Mort, commère facétieuse, — de l'herbe jaune entre ses dents.

Au travers du treillis ouvragé de son dos, sous un beau zénith d'or quand Elle fut passée au loin de mon effroi — lors, vision folle ! — du côté du cœur, absent ici depuis des mois, je vis briller, piquée à sa poitrine d'os, un frais bouquet de fleurs des bois.

Dis-je, lors : Folle vision ! Mais à quelle gloire, dis, Facétieuse, ces gerbes de fleurs tant précieuses, en artifices de diamants, que courbé vers le soir fuse ton coccyx d'ivoire au travers du Couchant ? Dis, joyeuse Mort, à quelle gloire ?

Or, vision morte, — dans la fournaise où meurent les jours, *les premières étoiles* me semblèrent plus rieuses que ces martyrs narquois brûlés à grands éclats de soufre et de carmin par ces soldats romains vilains mais d'argent fin, sur les images pieuses.

PAUL FORT.





## *Lettre Parisienne*



NE sachant trop à quoi s'employer en ces chaleurs lourdes et en ces départs vers les plages, les chroniqueurs parisiens viennent de soulever une petite querelle : la question des professionnels et des amateurs. Le débat a été motivé par l'apparition d'un livre de vers, *Le parcours du Rêve au Souvenir*, que son auteur, le comte Robert de Montesquiou-Fezensac, appelle pompeusement, en le français petit-nègre dont il a coutume, son « troisième ouvrage carminal ».

On ne voit pas bien, au premier abord, comment le livre et l'auteur lui-même peuvent motiver quoi que ce soit. Le personnage est connu. M. Huysmans l'a caricaturé sous le nom de des Esseintes dans *A Rebours* ; et encore les seuls côtés ridicules du héros sont-ils attribuables au modèle. M. de Montesquiou signe, au salon du Champ de Mars, des meubles que M. Gallé consent à lui faire. Il lit des conférences sur Desbordes-Valmore, qu'il a découverte après tout le monde, se fait peindre par M. Whistler avec une cravache à la main, et ramasse autour de lui tout ce que Paris compte de snobs, de barons juifs, de gentilshommes décaqués et de littérateurs négligeables. Les journaux royalistes, grassement payés, chantent sa gloire, et l'on apprend, par de pieux articles du *Figaro* ou du *Gaulois*, que ce suprême raffiné daigne se montrer à ses intimes couronné de roses, drapé à la grecque, et serrant entre ses bras un squelette d'argent. Tout cela n'a aucune importance, et si M. de Montesquiou n'avait pas un beau nom à compromettre et une belle fortune à gaspiller, il est certain qu'on ne parlerait pas plus de lui que des mille et un excentriques, gagas, neurasthéniques et maniaques qui enjolivent de pîtreries le snobisme désœuvré de leur inutile et trop quotidienne existence.

Mais M. de Montesquiou a un vice. Il écrit des vers. Et il les écrit non en amateur, de ci de là, mais en collégien courbé sur un pensum. Il en fait effroyablement ; ce troisième volume complète un ensemble de quelque trente mille bout-rimés ! On ne sait pourquoi ce gentilhomme est si enragé à travailler, quelle fallacieuse diarrhée cérébrale l'épuise, mais c'est ainsi. Et ces poésies, d'abord imprimées sur les papiers les plus exotiques pour orner les bibliothèques les plus royales, il se met à présent à les rééditer à trois francs cinquante, pour que tout le monde les lise aussi facilement que du Jean Rameau !

Les journalistes ne l'entendirent pas ainsi. On sait que ces messieurs détestent la concurrence. M. Arsène Alexandre, qui écrit sur la peinture un tas d'articles, se fâcha tout rouge. Il expliqua que le volume ne valait rien, ce qui est aisé à voir, et qu'en se réduisant au volume jaune à trois francs cinquante, M. de Montesquiou excédait toute pudeur : que d'amateur il devenait professionnel ; qu'en qualité d'amateur publiant à petit tirage, ses sottises étaient légitimes, mais qu'en risquant de gêner la vente d'Oscar Méténier ou de ses petits bouquins à lui Arsène Alexandre, le gentilhomme devenait professionnel, chipait une part du gâteau, et était tout au juste bon à pendre.

Là-dessus, M. de Montesquiou invoqua l'ombre de Châteaubriand, de Vigny et de Lord Byron, tous nobles et aisés, et soutint qu'il ne pouvait moins faire que ces illustres personnages. Il eût pu citer aussi M. de Heredia, qui ne craignit pas d'assumer un rôle risible et de se rendre suspect à tout artiste réel, en préfaçant avec une inconscience fâcheuse les pauvretés de ce malheureux ouvrage carminal. Et les reporters d'aller consulter Claretie, Dumas, Zola, etc., etc. Ils ont eu de la besogne, de la bonne copie pour quinze jours !

Ç'aura été le seul résultat appréciable de cette échauffourée où tout le monde a lutté de ridicule, M. Arsène Alexandre en osant soulever cette honteuse question, M. de Heredia en préfaçant, M. de Montesquiou en existant. Tous ces gens-là ont prouvé qu'ils se souciaient de l'art comme de l'orthographe. Pour discuter s'il y a lieu de faire œuvre d'art *en amateur* ou *en professionnel*, par jeu ou par métier, il fallait être incapable d'en créer une de n'importe quelle autre façon. Et c'est bien ce qu'on doit finalement constater. Si M. Alexandre s'imagine qu'il a du talent parce qu'il a gagné

sa vie en jugeant au jour le jour les hommes qui produisent, c'est triste : et si M. de Montesquiou s'imagine qu'il est artiste parce qu'il écrit des vers entre une partie de tennis et un essayage de corset, on doit rire. Si M. de Heredia, plus connu comme amateur, a voulu en louangeant complaisamment le noble cacographe, s'essayer à devenir un professionnel, cela ne lui a pas réussi.

Cette querelle de journaliste à hobereau, l'un voulant la réclame, l'autre voulant les profits, a l'intérêt d'un aboi de caniches autour d'un os. Et Dieu sait pourtant si les chiens qui activent le tournebroche de la copie quotidienne sont en sécurité ! Car la seule politesse — je veux croire inconsciente — que M. Alexandre a faite à M. de Montesquiou, c'est de sembler croire que ledit « ouvrage carminal » se vendrait assez pour gêner l'écoulement déjà faible de sa modeste marchandise.

CAMILLE MAUCLAIR.



---

---

# Picorée

Il vient de paraître une réédition de la fameuse brochure : *Ma Sœur Henriette*, de Renan, tirée en 1862 à quelques exemplaires réservés.

C'est l'auteur des *Souvenirs d'Enfance* parlant d'une merveilleuse créature qui l'aima et le soutint, du petit village de Lanion où elle le conduisait à l'église sous son manteau, jusqu'Àmschit et l'ivresse philosophique de l'historien aux vallées de Syrie. Jamais pour l'idéale fiancée un amant ne tressa une couronne de fleurs plus pures ; et l'on n'entre qu'en tremblant dans le sanctuaire de cette âme si timide, si réservée, si tendre, de cette âme divine.

\* \* \*

Ressasseurs de formules, vos enfants se rient de vos rabachages prétentieux ; et voici un des pères nourriciers dont vous vivez qui sort, pour vous, son pied de pierre de la gaine des dieux-termes dont vous entourez votre enclos. Tournez-vous !

« Il y a autant de beautés qu'il y a de manières habituelles de chercher le bonheur.

La philosophie du progrès explique ceci clairement ; ainsi, comme il y a eu autant d'idéals qu'il y a eu pour les peuples de façons de comprendre la moral, l'amour, la religion, etc., le romantisme ne consistera pas dans une exécution parfaite, mais dans une

conception analogue à la morale du siècle.

C'est parce que quelques-uns l'ont placé dans la perfection du métier, que nous avons eu le rococo du romantisme, le plus insupportable de tous sans contredit.

Il faut donc avant tout, connaître les aspects de la nature et les situations de l'homme, que les artistes du passé ont dédaignés ou n'ont pas connus. »

CHARLES BAUDELAIRE (*Curiosités esthétiques*).



Au banquet que lui offraient une centaine d'hommes de lettres à l'occasion de sa promotion à la légion d'honneur, Catulle Mendès, le fier et bon ouvrier, dit aux poètes nouveaux :

« Qu'ils tendent vers un autre idéal, c'est leur droit ! et c'est notre espérance. Qu'ils soient, de nous, aussi différents que possible, par la nouveauté de l'inspiration et par de nouveaux modes d'exprimer leurs nouvelles âmes, ah ! comme nous le voulons ! mais qu'ils nous ressemblent par la forte alliance des esprits et des cœurs, — alliance non seulement si douce, mais qui apparaît nécessaire en un temps, — ressemblant au nôtre en cela, — où ne semble pas certain le surgissement solitaire d'un génie tyrannique et dominateur. Que ce

serait charmant, et peut être utile, la fin des malentendus, et, sans aucun renoncement à aucune théorie, la *réconciliation des vieux esprits et des jeunes âmes*. Quelques poètes nouveaux sont ici, ce soir ; d'autres, absents, m'ont témoigné par lettre leur sympathie. Eh ! bien, nous voici rapprochés, restons proches désormais ; et songez — puisque vous tenez, aujourd'hui, à me faire plaisir — quelle joie et quelle gloire aussi ce serait pour moi, si ce banquet était comme la fête de fiançailles de notre amicale union !

C'est un peu différent du langage à moulinets et remoulinets de quelques uns de nos poètes mal partis, fatigués déjà, et qui ne savent plus bouger — et des jérémiades académiques du vieux Coppée trouvant que Henry de Regnier se paie trop la tête du chanfre des « pantalons blancs » !



*Beaucoup de nougat et très peu d'angé-*  
[lique.

*Très peu d'angélique et beaucoup de*  
[nougat,

*Du palais ayant l'air d'avoir la colique.*  
*Beaucoup de dégâts dans de vieux ka-*  
[lowgas.

*Imblogue, bucologue, ondines, apsaras,*  
*Walkyrie, autre encor ; mais qu'est-ce*  
[que ces goules

*Amlouk, silah, delholt issus des Saharas*  
*Et que sur nous, désert, à flots du déba-*  
[goules ?

« Que tout cela est bien dit ! Que de » délicatesse et de sensibilité d'impression ! Il y a du peintre dans ce » poète, de l'impressionniste aux ca- » pricieux pinceaux, aux recherches » colorées et neuves.

« J'avoue aimer moins les souve- » nirs algériens, sous le titre de » *Palmes*, malgré de jolis tableaux, » *vivement déroulés* et touchés de » vraie poésie, mais qui gagneraient » peut-être à quelques éliminations, » puisque l'art est du choix et que nul » ne le sait mieux que le distingué » auteur des *Chauves-Souris*, du *Chef* » *des odeurs suaves*, l'auteur de tant » de vers très rares de facture et de » nuances, où l'on devine à la fois » l'écrivain de race et le curieux » d'art. »

Et c'est signé : Madame Alphonse Daudet ! Et c'est pour obtenir de boire le thé, dans la serre d'orchidées, avec madame de Ski et madame de Skoff !... Ah ! *Platras*, et *Vieux patatras*, comme dit lui-même Grottesquiou de Petenzac, à propos de Venise !



Aux Belges qui parlent des « Bru- mes du nord » ainsi que des marchands de vins de Bordeaux :

« Dieu me garde de médire de ce sentiment de la nature qui nous a valu tant de chefs-d'œuvre, qui nous a procuré tant de jouissances exquisés ; mais il est permis d'affirmer que chez le Français c'est un sentiment venu par greffe. Rousseau, le Genevois, a été le jardinier qui a opéré cette bouture.

Dans la façon dont ce sentiment se traduit chez nous, il y a toujours un je ne sais quoi qui sonne un peu creux.

C'est qu'en réalité, si le Français n'est pas un animal politique, il n'est pas davantage un animal poétique ; il n'est sentimental et naturaliste que par imitation, par reflet, par genre ; il est sociable avant tout, il est né pour ces commerces mondains pour lesquels il

est si supérieurement organisé. Où qu'il aille, à Deauville, à Dieppe, à Luchon, il finit toujours par constituer une manière de salon ; la montagne et l'Océan ne sont pour lui que des toiles de fond. Il se bat les flancs pour admirer ces accessoires, il les décrit même avec un dithyrambique enthousiasme quand il ne les voit plus, les soirs d'hiver, au coin du feu ; mais, dans son for intérieur, il juge ces merveilles bien fatigantes quand il est devant elles... »

EDOUARD DRUMONT.



Au concours d'enseignes ouvert en quelques rues de Bruxelles, à l'occasion des fêtes nationales, le jury trouvant que tous les «artistes» avaient indignement tordu le noble fer, comme du ruban de faveur et fait, ainsi, un art d'esbrouf bon tout juste à décorer des magasins de fausse imitation de strass, a décerné le prix aux *Drei gezellen* qui vont, tout dorés et chantant, au mur de la boutique de la Petite rue au Beurre.— et quoiqu'ils n'eussent pas concouru. Nous applaudissons à sa décision.



A nos pions législateurs, cet extrait des *Souvenirs* d'Arsène Houssaye :

Quand Alfred de Musset quittait, vers cinq heures, la fontaine de la rue de Grenelle - Saint-Germain, car il habitait là, pour aller au café de la Régence retrouver une autre fontaine, il s'arrêtait de temps à autre au salon de l'Artiste où Gigoux et Riffaut ont peint son portrait, simple ébauche au passage, mais il n'aimait pas les grin-

cements de la plume non plus que les causeries littéraires. Il était armé de toute pièce contre les écoles. Quand il disait : « J'ai mon cœur humain, moi », il ne s'inquiétait pas du cœur humain d'autrui. Un jour, il nous fit sa profession de foi :

« Je vous écoute tous, mes amis, mais aucun de vous n'a raison : il n'y a pas d'écoles en littérature, sinon le silence. Si on vous dit un jour que j'ai fondé une école, dites bien que c'est un abominable mensonge. S'il me venait cette mauvaise idée, voici quelle serait mon école : un atelier comme celui de Pradier, y compris Madame Pradier ; dans cet atelier, aucun souvenir de l'Antique, ni du Moyen-Age, ni de la Renaissance, ni du style rococo mais une femme, deux femmes, trois femmes si vous voulez, tantôt nues, tantôt drapées, pas trop bêtes, pas trop malicieuses, mais belles de la souveraine beauté, de la jeunesse et de la ligne. Dans cet atelier, si je ne faisais pas un chef-d'œuvre, je serais indigne du nom de poète et d'artiste. »

Alfred de Musset n'exprimait-il pas, en ces quelques mots, son mépris des écoles ?

ARSÈNE HOUSSAYE.



*Mercur*e de France, de Juillet.

« C'est précisément à des scrupules esthétiques que l'on doit la révolte qui a dressé ce qu'on appelle *le Symbolisme* en face de ce qu'on a appelé *le Parnasse*.

Il n'est pas l'heure ni le lieu de rappeler nos polémiques ; mais combien piquant cet aveu d'un Parnassien : « Nous avons renoncé à certains préjugés de notre jeunesse... nous estimons aujourd'hui que tous les

procédés de style et de versification, que tout ce que Théophile Gautier appelait ses « Gautriers », n'a pas grande importance, etc. On eut préféré entendre ces paroles (un peu bien hardies, à notre sens) de la bouche de M. de Hérédia, plus compétent en pareille matière ; mais même dites ainsi et assez mal du reste, par le pauvre styliste de *Pour la Couronne*, elles assument une fleurance de palinodies fort à notre goût.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Dans le même numéro du *Mercur*, une étude déliée et nette de Léon Blum sur Jules Renard, l'auteur non assez vanté de six ou sept volumes de petits chefs-d'œuvre. Des vers ardents d'Emile Verhaeren et des compliments au *Coq Rouge*, qui nous sont précieux.

On croit qu'il est mort et voilà qu'il recommence :

« Mais moi, du moins, j'avoue cyniquement ma faiblesse. Blaguez-moi tant que vous voudrez. Il m'est doux de faire partie d'une élite, et je serais désolé, par exemple, que nous fussions quarante et un à l'Académie française. » Coppée voudrait-il aussi nous donner des... leçons d'orgueil ?

*Société nouvelle*. Août 95. Le Sexe et l'Amour (Edw. Carpenter). Les femmes dans la litt. russe (Nikitine). La pleiade Shakespearienne (suite) (Georges Eekhoud). Où allez-vous, petite Boiteuse ? (Louis Delattre) La revolution et l'internationale

(J. Grave) Vision de Juin (Vielé Griffin). Correspondance de Bakounime. Vers (Verhaeren). Etude sur H. Krains (Hub. Stiernet). Chron. littéraire (H. Krains). Revue des livres (Hamon).

Théâtre Royal de Munich. Cette année :

Août et septembre : le 8, les *Fées et Rienzi*; le 11, le *Vaisseau-Fantôme*; le 13, *Tannhäuser*; le 15, *Lohengrin*; le 17, *l'Or du Rhin*; le 18, la *Valkyrie*; le 20, *Siegfried*; le 22, le *Crépuscule des Dieux*; le 25, *Tristan et Iseult*; le 27, les *Maîtres Chanteurs*.

Il y aura une représentation supplémentaire de *Tristan et Iseult* le 29 août et une des *Maîtres Chanteurs* le 1<sup>er</sup> septembre.

On peut s'adresser pour les places à M. Jos. Seiling, éditeur de la Cour, Preusastrasse, Munich.

Extrait de *l'Elixir du diable des Contes nocturnes* d'Hoffman :

Les beaux esprits potuans prétendent que la poésie ne réside ni dans la mesure, ni dans la rime, comme l'éloquence ne consiste pas dans la quadrature des périodes, ni dans le son des mots; mais que la vraie poésie doit se trouver dans l'élévation des images, et l'éloquence dans la force du raisonnement et le choix des expressions.

De nombreuses coquilles ont complètement dénaturé certains passages des dizains publiés dans notre dernier n° par M. Auguste Vierset, sous le titre : *Au Désert*.

Dans *Le Matin*, lire comme suit les quatre derniers vers :

*Or voici que, surgis du Sud où rien ne*  
Pailletant le ciel bleu de leur vol, les  
Eparpillent autour des sources leurs ébats  
Et criblent l'eau du vif éclair de leur bec

[bouge,

[gangas

[rouge.

Dans *Tribu en marche*, 1<sup>er</sup> vers, lire «rythmant» au lieu de «rythment».

Dans *Le Marais*, 1<sup>er</sup> vers, « le » steppe, et non « la »; et lire comme suit les trois derniers vers :

*Des vautours monstrueux rangés. l'œil*  
Ouvrant éperdument leurs grandes ailes  
Semblent boire à fleur d'eau l'or blafard

[en éveil,

[fauves,

[du soleil.



A Spillebout, Spillebout et demi. Un spirituel journaliste a qualifié de Spillebout les députés coupables de n'avoir pas compris un vers, d'une clarté à laquelle toute une école littéraire nous a depuis longtemps habitués. Mais cette incompréhension n'est pas l'apanage unique d'un pauvre député des Flandres. On a vu récemment encore le méconnu des Spillebout lui-même, « Spilleboutiser » avec plus de stupidité à propos de poèmes de Verhaeren, dont le plus grand

défaut est d'avoir, non moins que les drames de Maeterlinck, suscité l'admiration de tous les artistes de qui les fringales de petite suprématie provinciale n'ont pas détruit toute la bonne foi.

Mes enfants, il est dangereux de parler d'incompréhension dans la REVUE DES SPILLEBOUT.



M. Fernand Severin vient de perdre son père. Nous lui offrons à l'occasion de ce deuil cruel, l'expression de toute notre sympathie, et nos compliments de condoléance les plus cordiaux.



Aux prochains *Coq*, les comptes-rendus de la *Société Future* par Jean Grave, *Une campagne électorale* par Jules Destrée, *Atlantique Idylle* par Léopold Courouble, *Couronne de Clarté* par Camille Mauclair; *Dialogues entre nous* par Jean Delville; *Sous les Brumes et les Clartés* par Emile Greyson; la *Vie* par Charles Bronne; *Vers l'Âme* par Victor Remouchamps. *Symphonies en andere Gezangen* par Emanuel Hiel.

PÉRINET.



# OUVRAGES NOUVEAUX

CHEZ

**Paul LACOMBLEZ**

*31, Rue des Paroissiens*

~~~~~> BRUXELLES <~~~~~

HISTOIRES LUNATIQUES

par HUBERT KRAINS

LES MIROIRS DE JEUNESSE

par LOUIS DELATTRE.

En Symbole vers l'apostolat

par MAX ELSKAMP.

Les Disciples à Saïç

NOVALIS

par MAURICE MAETERLINCK

UN CHANT DANS L'OMBRE

par FERNAND SEVERIN.



Chez Edmond DEMAN

16, Rue d'Arenberg :

AMES DE COULEUR

par HENRY MAUBEL.

Les Villages Illusoires

par EMILE VERHAEREN.



Chez Paul OLLENDORFF

28, Rue de Richelieu, Paris :

Couronne de Clarté

par CAMILLE MAUCLAIR

SOMMAIRE :

| | |
|--------------------------------------|---------------------|
| Les Bêtes du Four national | LE COQ ROUGE |
| Vers. | MAX ELSKAMP |
| La légende de Saint-Dodon | MAURICE DES OMBIAUX |
| Vers. | A. FERDINAND HEROLD |
| Etude Critique | REMY DE GOURMONT |
| Ballades | PAUL FORT |
| Lettre parisienne. | CAMILLE MAUCLAIR |
| Picorée. | PÉRINET |

N° 5

SEPTEMBRE 1895

I^{re} ANNÉE



Le Coq rouge
Revue littéraire

Le Coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS



Prix d'abonnement annuel :

| | |
|---|-------------------|
| BELGIQUE . | 8 FRANCS. |
| ÉTRANGER. | 10 " " |
| Édition sur papier de Hollande Van Gelder | { BELGIQUE 20 " " |
| | { ÉTRANGER 25 " " |

Ce numéro 80 centimes



Comité de Rédaction :

LOUIS DELATTRE — EUGÈNE DEMOLDER — GEORGES BEKHOUD
— HUBERT KRAINS — MAURICE MAETERLINCK — FRANCIS
NAUTET — EMILE VERHAEREN.



Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration,
demandes d'échange, s'adresser aux secrétaires de rédaction :

Auguste Biernaux, 25, rue du Collège
Sander Pierron, 75, rue du Comte de Flandre



La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du
numéro, soit le 1^{er} de chaque mois,

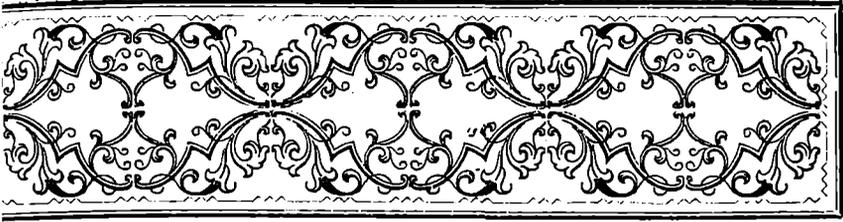


Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser
à **M. Longus, 6, Montagne-aux-herbes potagères.**



Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.





L'Ile méchante. (*)



UR cette plage s'assirent Saint Nicolas, l'ange et Saint Fridolin, tandis que les deux chiens de celui-ci se roulaient dans le sable en faisant mille cabrioles.

Mais Fridolin ne resta pas longtemps immobile :

— Monsieur, dit-il au grand saint, nous allons faire un repas sérieux.

Et il se leva et alla vers la barque pour y prendre des poissons et de

la braise. Il mit les charbons sur le sol, les enflamma et bientôt les poissons frirent au grand air, brunissant et rissolant par dessus le feu rouge. Fridolin retourna à l'embarcation chercher des citrons, tandis que l'ange beurrerait de belles tartines.

Et quand les poissons furent suffisamment dorés au feu, les trois voyageurs se mirent à les manger, jetant les miettes de pain aux chiens qui rôdaient autour d'eux, et devisant d'Hélimonde pour mettre un peu de baume au cœur de Saint Nicolas.

Le repas terminé, ils se levèrent. Les arêtes des poissons et les citrons pressés restèrent sur le sable.

— C'est le moment de nous embarquer, dit l'ange à Saint Nicolas. Cette mer borde votre royaume. C'est la mer du printemps ; elle paraît couverte de fleurs fraîchement écloses. Voyez là-bas les bleus de l'horizon. Ne dirait-on pas une muraille féérique cachant quelque merveilleux jardin ?

(*) Extrait d'un volume en préparation : LE ROYAUME AUTHENTIQUE DU GRAND SAINT NICOLAS DÉCRIT POUR LES PETITS ENFANTS.

Tout en conversant de la sorte, ils s'étaient assis dans la barque. Fridolin tenait le gouvernail. Les chiens se couchèrent aux pieds de leur maître. L'ange hissa, au mât, les voiles qui se gonflèrent un peu, et ils partirent.

La barque, légèrement inclinée, filait à travers l'onde, laissant derrière elle un sillage argenté, où vinrent se jouer quelques poissons rouges.

Fridolin distrait tenait une main plongée dans le flot, et l'ange n'était attentif qu'aux voiles.

Il faisait un grand silence que troublait seul le glougloutement de l'eau le long du gouvernail.

Peu à peu les dunés de la plage disparurent. Les saints personnages se trouvèrent en pleine mer. De temps en temps une mouette blanche passait, ou bien un vol d'oiseaux de paradis gagnait à tire d'ailes quelque rivage lointain en poussant des cris.

Tout à coup un amoncellement bizarre de grands rochers surgit au large. Ils étaient de formes extraordinaires, les uns ressemblant à de prodigieux éléphants couchés, d'autres à d'énormes lions dressés sur leurs pattes, d'autres à des palais éventrés. Ils paraissaient au loin, dans leur bloc gigantesque, d'une couleur rouge et ardente, et ils éparpillaient autour d'eux d'innombrables récifs.

— Quelle est cette île sauvage ? fit Saint Nicolas.

Fridolin, pour charmer les loisirs de la traversée, se mit à raconter l'histoire de l'île.

— C'est l'île méchante, dit-il, où habitent Croque-Mitaine et le Père Fouettard. Comme vous le voyez, là-bas, la mer ne s'étend pas sur une douce plage de sable, elle casse ses flots contre des rochers dont les déchirures et les flancs se couvrent d'écume. Ces rochers sont en granit rouge et affectent des formes étranges. Tantôt ils sont comme des dragons accroupis, posant à l'espace quelque énigme de pierre ; tantôt on croirait voir des temples démolis par des iconoclastes, des ruines de forteresses, des chapelles calcinées par la foudre. D'autres fois ils donnent l'illusion de tragiques châteaux abandonnés, et, sur des promontoires, voilà comme des chars de triomphe tombés foudroyés du ciel. Les flots viennent sans cesse ronger les pieds de ces géants et ils produisent parfois de formidables écroulements. Entre les rocs se trouvent des plages, semées de gros cailloux, ronds comme des boulets : ils ont été roulés par la mer et celle-ci les a lancés sur l'île comme si elle avait voulu la canonner. On rencontre aussi, sous ces immensités pierreuses, des

cavernes profondes où les vagues s'engouffrent à la marée montante en soulevant les rochers brisés d'alentour qui retombent sur leurs bases comme de lourds marteaux battant des enclumes. »

Saint Nicolas était très attentif ; l'ange, qui connaissait l'histoire, n'y prêtait qu'une oreille distraite, et les deux chiens dormaient.

« Quelle est l'origine de l'île ? reprit Saint Fridolin. C'est peut-être un dernier vestige des remparts que les anges déchus élevèrent contre le lumineux archange Michel, quand celui-ci les fit crouler vers les enfers, à travers les espaces, où ils tombèrent, changeant leurs figures célestes en affreux masques de démons. On dit même que quelques uns d'entr'eux sont encore là, cachés parmi les rocs et dans les cavernes, qui communiquent par de noires cheminées avec le royaume de Satan. On en voit quelquefois affecter les formes les plus bizarres et les plus imprévues. Ils apparaissent en oiseaux déplumés au sommet d'un roc, coiffés de crêtes de feu, et picorant d'un bec d'acier des crânes de damnés ; puis, abandonnant leur pitance, ils s'élancent dans l'onde, ainsi que les canards, leurs ailes sans plumes large ouvertes, et, dès qu'ils touchent l'eau, ils se changent en poissons ronds comme la lune, tout verts avec des yeux sanglants. D'autres sont pareils à de grandes souris à la mine livide. Ils se chauffent au soleil en compagnie de crapauds pustuleux et trop gras ; et tous s'ouvrent le ventre, en se vautrant sur les grèves, et montrent leurs intestins suintant des poisons et dans lesquels les araignées tissent leurs toiles. Oh ! le vilain spectacle ! Que je préfère, monsieur, les fleurs de votre parc ! Et l'on dirait que ces diables n'ont pas oublié leurs anciens combats. Il en est qui portent encore des casques et des armures, en chevauchant de grands pots qui s'avancent sur des pattes de hérons. Ils brandissent des lances singulières, dont les reflets jettent des éclats sinistres et leur drôlerie n'a d'égale que la terreur qu'ils répandent dans les âmes. »

Saint Nicolas interrompit et dit :

— Oh ! soyez rassuré ! Ils ne sont guère redoutables. Le moindre de nos gestes les réduirait en poussière. Un seul de nos regards les mettrait en fuite, et ils dégringoleraient vers leurs demeures, cognant leurs boucliers contre les cruchons qui leur servent de monture, et s'enfonçant le bec dans leurs chairs déplumées de poulets diaboliques !

— Monsieur, je vous crois, répondit Fridolin. Mais je n'aime néanmoins pas de m'aventurer aux abords de cette île, dont les

rochers semblent avoir conservé la couleur de l'enfer. C'est d'autant plus dangereux que la mer, excitée par tous les obstacles qui font à ces falaises une ceinture fantastique et terrible, est là-bas furieuse et montre les dents au rivage. Pourtant, au fond, il ne me déplairait pas de visiter l'intérieur de l'île. J'imagine qu'il s'y trouve de beaux décors pour des rondes de diables. Il paraît qu'elle est rongée par de petits golfes et qu'on y rencontre à chaque pas des flots battant des parois d'estuaires. Je désirerais d'autant plus faire ce voyage que je voudrais revoir ce père Fouettard, qui m'a tant fait de peurs au temps de ma jeunesse ! C'est, à ce qu'on raconte, un ancien juge. Au temps de sa vie, il aimait à condamner durement les malheureux qui avaient commis quelque peccadille. Il avait sans doute pour cœur une pierre plus incassable que celles de l'île où il gîte maintenant. Quand il avait envoyé beaucoup de pauvres dans les prisons, le misérable frottait ses mains sèches et crochues et se vantait de la méchante besogne qu'il avait accomplie. Les paysans préféraient avoir affaire à un loup qu'à cet homme qui portait une robe noire et dont le sourire était plus venimeux que la grimace d'une hyène. Mais, s'il ne chérissait guère les misérables, en revanche ce magistrat se faisait l'ami des seigneurs et des richards, auxquels il distribuait tant de courbettes que son dos est, paraît-il, encore comme un arc tendu. Il se faisait inviter à tous les festins, et si son cœur était plus dur que le fer, son estomac était plus mou que l'éponge. Sa gourmandise était notoire. Pour gagner un procès, on lui envoyait une oie bien grasse ou quelque gigot tendre. Aussi, quand Dieu l'appela ici, un soir que ce robin avait trop bu, les paysans en guise de couronnes et de croix, allèrent-ils ironiquement déposer sur sa tombe des os de jambons et des carcasses de poulets ! »

Fridolin, en prononçant ces dernières paroles; riait dans sa moustache noire, et il reprit :

« Je n'aime ni les juges, ni les procureurs, et j'ai souvent, pendant ma vie, fait la caricature de leurs visages hargneux. Aussi aurais-je voulu assister à cette fête macabre ! Mais j'ai vu le mauvais juge arriver ici. Il avait vidé force bouteilles la veille, et il titubait, le nez rouge, parmi les nuées. Il lui fut dit : « Méchant ! Tu n'as pas aimé et secouru les pauvres ! Pas un sou n'est sorti de ta bourse, pourtant bien garnie, pour les mendiants qui te tendaient la main ! Loin de là, tu as été parmi les laboureurs et les besogneux comme un vautour lâché dans une bergerie. Aussi deviendras-tu le père

Fouettard et seras-tu pour l'éternité la terreur de ce qu'il y a de plus doux au monde : les enfants. Tu seras maudit par des milliers de petites âmes et tu habiteras une île sauvage et déserte, en compagnie de Croque-Mitaine qui te fera éternellement souffrir ! » Le Père Fouettard trembla de tous ses membres et il se prosterna en entendant la voix céleste qui lui dictait ces ordres terribles. Ah ! Il était alors comme un chien coupable qui a peur d'être battu et toute son arrogance tombait à ras du sol. Ses lâches lamentations ne furent pas écoutées, et deux diables, le lardant de coups de fourche, le conduisirent dans cette île. Il y habite un ancien moulin à vent que les démons ont jadis construit et où ils ont longtemps moulu du blé empoisonné pour les damnés. On trouve encore du soufre dans les rouages des ailes de ce moulin. Il est d'une vieillesse extrême. Regardez-le, là-bas : la lumière caresse ses pierres grises et son aspect funèbre. Le père Fouettard n'est guère heureux dans cette triste habitation, où il vit d'une ridicule vie céleste. Comme la terre de l'île est stérile, il est obligé pour se nourrir, de pêcher dans les rocs, et on l'y voit souvent aux prises avec les homards et les pieuvres dont il fait ses repas. Ah ! Ah ! Il ne boit plus de bon vin mousseux comme jadis. Les vignes se refusent à croître sur sa roche. Le houblon qui fait les bières, lesquelles font à leur tour le bonheur des gosiers, ne pousse pas autour de ce moulin mélancolique. C'est là que je ne voudrais pas vivre ! D'autant moins que j'aurais pour voisin le terrible Croque-Mitaine, et que je préfère même, à pareille société, Valerius Colibrius ou quelque autre menu poète de mes anciens compagnons ! J'ai vu Croque-Mitaine de loin, quand il est arrivé ici. Quoique peu curieux de nature, j'aime toujours à voir la figure des nouveaux venus dans ces parages. Ah ! Messieurs, j'ai peint, durant ma vie de peintre, des tournois et des batailles, mais jamais je n'ai imaginé de plus terrible soudard ! Il porte une moustache flottant comme un panache, et sa cuirasse luit plus qu'un phare. On l'entend de loin jurer comme trois païens et il ne quitte jamais sa colossale épée. D'un coup, il en décapite un porc. Il a habité un château formidable, flanqué de vingt tourelles, surmonté de dix poivrières, avec des mâchicoulis au sommet des tours pour verser aux assaillants de la poix ou de l'huile bouillantes. Chaque jour, en compagnie de ses hommes d'armes, il défonçait des futailles de vin et s'enivrait au sommet de ses donjons, s'amusant à lancer les cruches vides sur la tête des voyageurs qui passaient sous ses murs. Son castel était situé parmi des bois de pins, au bord de la mer. Croque-Mitaine

dévalisait les naufragés qui abordaient dans ses parages. D'ailleurs, c'était un ogre et pas mal d'enfants de sa contrée ont été mangés par lui. C'est pour le punir de ses méfaits qu'il a été placé dans l'île avec le père Fouettard, dont les chairs le dégoûtent en sa qualité d'ogre, et auquel il ne pardonne pas sa maigreur. « Tu n'es pas bon, lui dit-il, quand il le rencontre, à confectionner la plus avare fricassée. Ton échine est pareille à celle d'un lièvre étique. Disparaîs ! Ou je te fixe d'un coup d'épée au sommet d'un roc, comme une chauve-souris clouée à la porte d'une grange ! » Alors le père Fouettard s'enfuit à travers les rocs, trébuchant dans les cailloux, la tête basse; et il se cache, ainsi qu'un lapin traqué, dans le premier trou où il peut introduire son lamentable personnage. »

Saint Fridolin reprit haleine et dit encore :

« C'est le père Fouettard qui distribue des verges aux enfants méchants. Quant à Croque-Mitaine, il descend parfois sur la terre, une hotte sur le dos, et comme un chiffonnier, il jette dans cette hotte les petits traîtres et les jeunes hypocrites. Il s'en prépare des soupers et il mande, pour les cuire à point, les cuisiniers velus de l'enfer. Cependant, malgré ces repas de chair fraîche, vous comprenez que ni Croque-Mitaine, ni le père Fouettard ne passent des jours heureux dans leur île. Le voisinage des diables n'est pas chose commode et les apparitions bizarres, dont je vous ai parlé tout à l'heure, leur jouent les plus terribles tours. Mais ils ont mérité leur malheur. Et voyez comme le Bon Dieu est miséricordieux ! Nonobstant leur noire infamie et leurs crimes, nonobstant les ténèbres de leurs âmes ne peuvent-ils pas toujours contempler la lumière du soleil ? »

EUGÈNE DEMOLDER.





La Recherche

*Chambres claires, tours et laboratoires,
Avec sur leurs frises, les sphinx évocatoires
Et vers le ciel, braqués les télescopes d'or.*

*Blocs de lumière éclatés en trésors,
Cristaux monumentaux et minéraux jaspés,
Glaives de soleil vierge, en des prismes trempés,
Creusets ardents, godets rouges, flammes fertiles,
Où se transmueent les poussières subtiles,
Instruments nets et délicats
Ainsi que des insectes,
Ressors furtifs et balances correctes,
Cônes, segments, angles, carrés, compas,
Sont là, vivant et respirant dans l'atmosphère
De lutte et de conquête autour de la matière.*

*C'est la maison de la science au loin dardée,
Obstinément, par à travers les faits et les idées,
Vers l'infini et ses mystères
Et ses silences réfractaires.*

*Dites quels temps usés et quels milliers d'années,
Et quelle angoisse ou quel espoir des destinées ;
Dites quels bras chargés de lassitude
A-t-il fallu pour étayer un peu de certitude ?*

*Dites l'erreur plombant les fronts, dites les bagnes
De la croyance où le savoir marchait au pas ;
Dites, les premiers cris, là haut, sur la montagne
Tués par les bruits sourds de la foule d'en bas.*

*Dites, les feux et les bûchers, dites les claires,
Les regards fous en des visages d'effroi blanc ;
Dites les corps martyrisés, dites les plaies
Criant la vérité avec leur bouche en sang.*

*C'est la maison de la science au loin dardée,
Obstinément, par à travers les faits et les idées.
Avec des yeux
Méticuleux ou monstrueux,
On y surprend les croissances ou les désastres
— Monter, tomber — depuis l'atôme jusqu'à l'astre.
La vie y est fouillée, immense et solidaire
En sa surface ou ses replis miraculeux
Comme la mer et ses gouffres houleux
Sous le soleil et ses mains d'or myriadaire.*

*Chacun travaille, avec avidité
Méthodiquement lent, dans un élan d'ensemble,
Chacun dénoue un nœud en la complexité
Des problèmes qu'on y rassemble
Et tous scrutent et regardent et prouvent
Tous ont raison, mais c'est un seul qui trouve !*

*Ah celui-là, dites de quels lointains de fête
Il vient, plein de clarté et plein de jour,
Dites avec quelle flamme au cœur et quel amour
Et quel espoir illuminant sa tête,
Dites comme à l'avance et que de fois
Il a senti vibrer et fermenter son être
Du même rythme que la loi
Qu'il définit et fait connaître.
Dites, comme il est clair devant les choses
Et humble et attentif, lorsque la nuit
Glisse le mot énigmatique en lui
Et descèle ses lèvres closes
Et comme en s'écoutant, brusquement, il atteint
Dans la forêt toujours plus fourmillante et verte
La blanche et nue et vierge découverte
Et la promulgue au monde ainsi que le destin.*

*Et quand d'autres autant et plus que lui
Auront à leur lumière incendié la terre
Et fait crier l'airain des portes du mystère,
Dites — après combien de jours, combien de nuits,
Combien de cris poussés vers le néant de tout,
Combien de vœux défunts, de volontés à bout
Et d'océans mauvais qui rejettent les sondes —
Viendra l'instant où tant d'efforts savants et ingénus,
Tant de génie et de cerveaux crispés vers l'inconnu
Quand même, auront bâti sur des bases profondes
Et jaillissant au ciel, la synthèse des mondes.*

*C'est la maison de la science au loin dardée
Vers l'unité de toutes les idées.*

EMILE VERHAELEN.



Une Rose à la Bouche

UNE rose rouge, large épanouie et semblable à beaucoup de lèvres se baisant ensemble, — à la bouche de l'innocent rieur, Lowikè de la rue de l'Épée!

Il n'arrive aujourd'hui qu'une clarté jaunâtre d'hiver dans le corridor où les malades des yeux attendent la consultation de l'Hôpital. Le poêle de fonte y sue une lourde chaleur où fument les nippes humides ; l'air est épais de douleur et de tristesse. Ici on a le cœur serré comme au spectacle d'une aube stagnante qui, ayant en vain essayé de se lever, sous le faix des nuages serait retombée dans la mer, lentement agonisante.

Des femmes minées par les fatigues de tous les jours et dont les angoisses ont creusé les tempes et les veilles violacé les orbites,

portent dans leurs bras des enfants aux langes qui ne sont encore que de chétifs paquets de souffrance vagissante. Sans oser s'arrêter de les balancer, elles essayent de les calmer par un chantonnant murmure, tandis qu'elles-mêmes tremblent de fièvre et que toute leur âme sanglote.

Voici des vieilles qu'on a tirées du fauteuil installé au coin du feu près le panier du chat. Elles y jaunissaient depuis longtemps, oubliées autant qu'une poire de coing au parfum passé. Elles ne comprennent pas pourquoi les ont ici traînées leurs filles à qui elles se maintiennent attachées avec une inquiétude enfantine.

Ces hommes, depuis beaucoup de nuits, n'ont plus dormi. Ils portent, de leurs mains épaisses et marquées d'encoches, un tampon d'ouate sur leurs yeux. La sueur a collé, par mèches, leurs cheveux à leurs fronts. Tournés vers la muraille, ils balancent la tête pour bercer leurs douleurs.

Et ces fillettes coiffées des chapeaux à plumes défraîchies qui ornèrent leurs premières communions, à cause de la bande de toile qui leur cache un œil, penchent le cou sur le côté, en d'aguichantes poses d'oiseaux curieux guignant l'alentour de la branche. Elles voient tout, entendent tout, et oublient qu'elles souffrent tant est vif leur désir de ne rien perdre du spectacle de l'environ.

Dans le grouillis, circulent des infirmiers distribuant aux nouveaux-venus des carrés de carton numérotés. Ils se trompent, veulent reprendre ce qu'ils ont donné, bousculent les gens, perdent la tête et subitement bondissent se coller à cette porte que tout le monde regarde et qu'ils semblent défendre d'un air menaçant. Ils se mettent en colère, et pourtant il n'y a guère ici qu'un bruit sourd de plainte. Personne ne récrimine ; ceux qui souffrent depuis longtemps ne s'impatientent pas si vite, mais docilement attendent l'heure du médecin, liés sur ces pierres par la détresse de leurs corps.

Enfin ils sont, un à un, introduits dans la chambre où des jeunes hommes couverts de tabliers blancs qui achèvent de raidir leurs attitudes, entourent un vicillard à longue barbe. Leurs visages roses paraissent figés, car ils ne peuvent s'apitoyer en cette maison, où ils viennent surprendre les secrets d'un métier où la main ne doit pas trembler. Quelques-uns pour se paraître forts et des hommes, sautent dans la rudesse, parlent en grognant et, des fois, jurent très haut. D'autres sourient au sang qui coule des plaies, sourient et,

tout d'une pièce, s'affaissent à terre, aux pieds du patient, les apprentis aux cœurs mous encore !

Le vieux médecin des yeux assis dans le fauteuil, les pieds reposant sur les traverses de la chaise voisine, tient ses mains sur ses genoux. Il paraît parfaitement calme et froid, parce que un nombre infini d'hommes souffrants ont passé sous ses mains ; et parce qu'il a déjà établi tant de pronostics de catastrophes irrémédiables, il semble, à présent, ne plus sentir.

A ses côtés, des tables portent des rangées de fioles étiquetées, des bacs de porcelaine où baignent des aiguilles acérées et des pots à onguents multicolores. Ses mains connaissent si intimement ces objets, qu'elles s'arrêtent sans qu'il les commande, toutes seules, exactement sur ce qu'il désire.

Voici que devant lui on assoit des vieillards en les tenant par les aisselles. Il se penche et deux de ses doigts, avec la douceur d'une main apposée sur un nid palpitant, soulèvent ces paupières qui battent angoissées autant que les ailes de l'oiseau maintenu. Il découvre ces yeux qui se cachent, dévoile les vieilles fleurs de ces prunelles fanées et d'une voix grave, il dit sur elles les mots qu'il faut dire.

C'est le tour ensuite des petits enfants dont ce sont les mères qui souffrent, pâles et faiblissantes comme des chiffes ; et puis des hommes qui grincent des dents et sont peureux et reculent devant le remède.

Le plus souvent le médecin a très vite lu en ces pages de banales souffrances ! Mais au grimoire embrouillé de quelques malades, parfois il doit rester longtemps penché. Alors il fait conduire ceux-ci en un cabinet noir ; et les immobilisant sous le rais jaune d'une petite lampe, au travers d'un système de lentilles et d'écrans, il plonge au fond de ces yeux qui se dérobaient. Il y atteint à de telles profondeurs, qu'il voit sourdre leur peine, bouger leur vie blessée. Son buste, alors, est avidement penché sur ce spectacle, et son œil reste rivé au patient ; tandis que des ondes d'émotion froncent ses sourcils et contractent ses lèvres.

Enfin il a vu et il s'écrie : « Ah ! c'est telle chose... » Et il s'explique.

Son front que le mal indocile et regimbant avait dépoli, redevient calme et ses yeux reprennent leurs douceurs. — « A un autre ! »

Tel, il est si ferme à rechercher la vérité de tout, son regard est si tenacement fixé à sonder ces maux, que le couteau gauche

encore des jeunes hommes qui l'accompagnent et s'essayent à l'analyser, ne peut l'entamer ; et ils le trouvent sec et impitoyable.

Mais Lowikè, le fou de la rue de l'Épée, fit, à mes yeux, pousser sur ce roc, une fleurette qui parfume encore mon souvenir du vieux maître.

*
* * *

Quand le public des consultations est en allé, il est dix heures. On ouvre la fenêtre de la chambre sur de l'air frais et les malades de l'Hôpital qui savent marcher passent se montrer au médecin.

Lowikè entra conduit par un infirmier. De loin, on voyait sa main rectée libre qui tâtaït l'espace à la façon des antennes inquiètes d'un insecte prisonnier. Il résistait doucement à celui qui le tirait en avant ; et il n'avancait un pied que l'autre bien affermi, ses semelles explorant le plancher avec une inquiétude qui montrait bien qu'il y a de telles parties de notre corps qui sont douées d'une intelligence si profonde et si ancienne, qu'elle reste obscure et emmêlée encore à la carde de notre raison trop neuve ; et ainsi nous ne saurions dire les forces que nos pieds tirent de la terre.

Puis on distingua son visage, une pauvre face de supplicé où des brûlures et des cicatrices de scrofules avaient tendu un réseau de brides bleuâtres. Le nez n'y était que deux trous comme aux squelettes ; les oreilles figuraient les anses d'un pot éventré d'une fente, pour la bouche ; les paupières boursofflées emplissaient les orbites d'une masse violacée et humide. Ces choses informes n'indiquaient aucun âge et seule la souplesse de ses mouvements marquait la jeunesse de cet homme.

Il s'assit fort docilement sur la chaise où le domestique, sans mot dire, l'entassait par les épaules. Là, tout de suite, au contraire des autres infirmes que la peur stupéfie et qui résistent et repoussent l'opérateur, Lowikè se mit à rire si doucement vers les mains qui s'avançaient pour le faire souffrir, sa tête se tourna avec une vivacité si câline, qu'il força l'idée d'une jolie bestiole animée jouant au jeu des doigts qui passent à ses barreaux, s'amusant à ce qui va bientôt la tuer.

Le vieillard, d'un mouvement du pouce, lui retourna ses paupières pelotées et découvrit les globes des yeux malades où le joyau des pupilles semblait fixé dans du velours ensanglanté. Ensuite méthodiquement il y exprima, de flocons d'ouate, le suc laiteux d'une

plante des Tropiques dont la vertu terrible est de précipiter l'allure du mal en ces corps si peu vivants que la douleur elle-même y stagne.

Sous l'onction, de larges pleurs de sang coulaient sur le visage blafard. La peau tremblait sous la lente brûlure de l'ingrédient. Mais Lowikè ne proféra pas une plainte. Il eut seulement cette expression muette, craintive et qui interroge, des enfants qui n'osent pleurer, vous regardent et attendent une caresse. La main du médecin n'avait pas dû se contracter pour le retenir. « Voilà. C'est fini. Encore une petite seconde ! »

Le patient se leva titubant et cherchant un appui. Ah ! il riait encore, avec ses paupières crispées !

C'est alors qu'affermi sur ses jambes, il ouvrit la boîte de carton qu'il portait sous le bras. Je ne vous l'avais pas montrée, pour vous surprendre !

Si je vous disais que c'était la boîte de son âme naïve, pourtant ?.. En ses mains, elle se transformait, pour lui, tous les jours, en quelque nouveau jouet puéril.

Pour amuser les enfants du corridor qui ont peur du soleil et portent, sur les yeux, une large visière, il emplissait sa boîte d'animaux découpés à l'aide des ciseaux de la Sœur dans du carton, et de bateaux en papier et de cocottes ; et c'était alors une arche de Noé.

Il en faisait la caissette garnie des bougies que l'on éteint, par la détonation d'un fusil, aux jours de ducasse. C'est un ancien soldat à longue moustache qui tient ce jeu. Il l'installe sous la fenêtre d'un cabaret, ou au mur du cimetière quand c'est la kermesse du Préau. Il donne trois capsules pour un gros sou. Ceux qui éteignent les bougies gagnent un cigare et une rose de papier. Essayez. Votre bonne amie tiendra votre canne pendant que vous tirerez. — Paf !.. En se baissant, le gagnant allume à la petite flamme, dans la caissette, le cigare qui jamais ne brûle que d'un côté.

En mimant ces chosettes, Lowikè amusait la chambrée. Les plus taciturnes qui ne pensent qu'à leur maisonnée, en faveur de ses propos se déridaient un instant et se prêtaient à ses jeux.

Et devant le vieux médecin, pour le saluer, Lowikè transformait sa boîte de carton en un orgue de Barbarie; comme s'il le tenait d'une main sur son ventre, en avançant un genou, il faisait de l'épaule le geste d'assujettir la lanière de cuir en sautoir. Il tournait la manivelle, représentée par une baguette pliée, et imitait les trilles et les roulades,

le trémolos et les points d'orgue, des plus graves ronflements aux flûtes les plus aiguës, rien que par le jeu de ses lèvres. Quelquefois, un grognement subit dénonçait même qu'il manquait une touche au cylindre de son instrument— hé! comme si nous ne savions pas!...— et à la fin des airs, il poussait les plaintes inarticulées qui s'exhalent en mourant des soufflets qui se dégonflent quand on est au bout du rouleau. Il faisait le semblant de tout à la perfection.

Au début de ces feintes frivoles en un tel endroit, les autres malades promenaient leurs regards avec inquiétude, du médecin à l'innocent, se demandant comment celui-là allait tancer celui-ci. Mais le vieillard, dans son fauteuil, gardait un visage souriant ; les mains croisées sur le ventre il accompagnait Lowikè en dodinant la tête, et l'air fini sur l'orgue imaginaire, entrant dans le jeu de l'innocent, il applaudissait bruyamment au concert.

Ainsi, un mois durant, on assista à ce naïf échange du vieux savant au misérable. Oui, tous les jours, de telle sorte, celui qui avait vu tant d'yeux en larmes et de cœurs broyés par l'inlassable douleur, vint allumer son petit lampion de deux sous aux réjouissances de l'âme douce et riante de Lowikè.

Bientôt celui-ci vit clair. Son goût de se mêler et d'aider à tout le fit tout de suite se charger d'amener, de son lit vers le médecin, le petit garçon du batelier.

C'est ainsi qu'on appelait un enfant qu'une haute femme, sa mère, aux joues rouges et qui parlait un patois sonore en regardant ses interlocuteurs entre les yeux, avait apporté à l'Hôpital. Elle venait de Tournai où son bateau avait conduit le ménage. Harassée de fatigue, quand elle entra, son bonnet était sur sa nuque; la sueur coulait sur ses tempes. Elle déposa, sur une chaise, le jeune garçon dont le corps était tordu en guise de racine noueuse, avec les bras serrés convulsivement sur la face par la peur de la lumière. A aucune question il ne répondait un mot, mais appliquait toutes ses forces à garder son cou contracté quand on voulait relever, au jour, son visage.

Si bien que les aides ne venant point au bout de l'examen de son mal, l'appelèrent idiot et l'abandonnèrent.

La femme aux joues colorées implorait pourtant du regard ces hommes dont elle attendait miraculeusement la guérison de « son fieu ». Elle venait de si loin, avait eu tant de peine, avait si cher payé d'arriver à ces « monseus », que pour sûr, pensait-elle, ils n'avaient plus qu'un mot à prononcer pour que cela fût. Et voilà

que l'enfant ne voulait pas s'y prêter ! Elle se mit à terre devant lui ; on voyait ses grandes semelles garnies de galettes de clous, debout sur les pointes. Elle lui parlait bouche à bouche ; le suppliait de se découvrir. Il serait guéri tout de suite. Alors, à deux, ils s'en « r-iraient » dans leur bateau sur les rivières ; elle achèterait toutes les alouettes qu'il voudrait mettre en la cage sur le pont, — près du tonneau à l'eau — s'il montrait seulement ses yeux au médecin.

Mais l'enfant n'en bougeait pas plus. On le mit sur le côté, pour permettre aux autres de passer. La mère pleurait sur les genoux du garçonnet et malgré tout, pour qu'il reçût les soins nécessaires, elle dut le laisser ici.

Dans la chambre commune, au chevet de la couchette, il restait sur sa chaise, le front sur ses jambes repliées. Il était vêtu d'un costume de velours bleu qui avait dû être bien joli et reluisant au temps où il courait sur le pont du bateau paternel avec le petit chien sans queue et toujours aboyant, mais qui était tout maculé d'aliments à présent que l'aveugle mangeait si salement dans ses paumes.

On le laissait seul. Il faisait penser à un buisson d'orties malheureuses, vivant sans joie, sur un tas de décombres. Heureusement Lowikè vint à lui, dès qu'il y vit un peu, et se mit à le soigner d'une façon touchante.

Le bon simple ouvrait au plus large ses mauvais yeux en tendant au garçonnet la cuillère de nourriture. Il apportait à ce qu'elle fût proprement en sa bouche, une attention qui lui ridait le front et remontait comiquement ses sourcils. Mais, au moins, le petit batelier mangeait. Et je ne crois pas que caresse maternelle fut jamais plus douce que les menus coups de la cuillère dont l'innocent ramenait, aux lèvres, les morceaux coulant sur le menton du nourrisson.

Rassasié, celui-ci renfonçait le visage entre les bras, cependant que devant lui, Lowikè de sa plus belle voix simulait son air de viole le plus gai. — L'enfant renfrogné de longtemps n'en bougea mie, et pourtant le musicien, tous les jours, recommença.

Aujourd'hui qu'il savait se diriger, Lowikè prenait l'enfant par la main et le conduisait au médecin. Ils allaient lentement par le dédale des corridors, en tâtonnant ; ils se trompaient aux portes et y poussaient longtemps quand au contraire, il fallait y tirer ; ou bien ils surgissaient à des paliers commandant des cages d'escaliers d'une profondeur qu'ils sentaient et qui les effrayait.

Ils arrivaient au milieu des malades. Dans un œil, le médecin frottait sa pierre infernale ; dans un autre, il laissait tomber une gouttelette d'un tube de verre ; à Lowikè, plus rien car « il allait bien. » Il était presque guéri, et le regard revenu dans ses yeux clignotants et rouges encore, avait rendu à son visage une expression tout à fait gaie.

Durant le temps qu'il était ici, il se mêlait à ceux qui attendaient leur tour. On voyait sa tête ronde bretaudée et aux larges oreilles, sa jaquette bleue d'uniforme dans tous les coins. Pour un petiot pleurant entre des bras, il faisait une risette et de comiques grimaces ; et l'enfant s'apaisait. Il courait soutenir aussi la grosse femme qui n'ayant su manger au matin, se « sentait faible » et pâlissait, contre le mur. Et — quand personne ne s'y attendait, tout à coup — pour les faire rire, il commençait de chanter à tue-tête. Au premier cri, les garçons de salle accouraient, le voulaient saisir et faire taire. Mais le chef avait souri dans son fauteuil et Lowikè, fort de cet acquiescement, leur tirait la langue et continuait.

Dans cette chambre de douleur, sa voix relâchait les cœurs serrés de ces misérables et relevait leurs têtes comme l'eût fait un verre de vin vieux. Elle rallumait en eux quelques flammes d'espoir, comme si fût venue par la fenêtre ouverte au jardin, la brise allègre avec sa fraîcheur vivante, le bruissement des feuilles et le parfum des herbes. Car ceux qui souffraient ici, dans la simplicité joyeuse de Lowikè retrouvaient quelque chose qu'eux mêmes avaient presque entièrement perdu, et qui passait, en son rire, à leurs yeux et sur leurs lèvres, avec la jeunesse d'une fleurette des champs.

L'innocent qui ne savait désespérer, le simple qui ne craignait pas le mal, devenait leur patron. Sans nul doute, le médecin distinguait par leurs regards, les ex-voto et les guirlandes qu'en leurs cœurs ses humbles clients attachaient à cette statuette fruste et naïve. Chaque matin, lui aussi, prenait sa part du sourire du misérable ; et même on le vit réclamer avec vivacité l'immortelle doucement parfumée de cette joie qui ne pouvait se flétrir : quand il suivait des yeux Lowikè s'en retournant vers sa chambre de son pas léger et dansant, et faisait signe à l'un ou l'autre qu'il reculât sur le côté pour le lui laisser voir jusqu'à la porte.

Tous les cœurs le suivaient aussi ; et la porte fermée, fermée sur le triste à-présent tout nu, en larmes et saigneux, un soupir bruyant semblait dire, en chaque poitrine :

« Allons, puisqu'il le faut ! »

Le dernier jour, les paupières de Lowikè n'étaient plus que rouges sur leurs bords décillés. Ses petits yeux ronds luisaient, mobiles en sa face blafarde autant que des écureuils sur leurs moulinets. Il était assis à la chaise des malades et tenait le petit batelier qui depuis quelque temps osait regarder la fenêtre entre ses doigts écartés. Le médecin lui dit donc : « Lowikè, c'est fini ; tu es guéri ; tu peux t'en aller ! »

Lowikè se leva sur ses pieds et sans mot dire, mettant une main en visière à son front, il s'approcha doucement de son guérisseur. Il fit mine quelque temps, par ces gestes qu'il avait vu répéter si souvent, de chercher attentivement la maladie dans les yeux du vieillard... Puis, levant les bras et reculant brusquement de deux pas, dans la position du chasseur, un œil fermé et qui fixe un but de l'autre, il visa comme si venait de se dresser la bête mauvaise qui fait tant de mal aux hommes depuis tous les temps, celle-là qu'on recherchait si âprement ici tous les jours. Il fit : « Paff ! » Puis poussa, en réponse du monstre, un sourd et long grognement tel qu'on en entend à la foire, aux baraques de tir, quand on vient à toucher adroitement du projectile le petit rond blanc qui tache le lion de tôle ; le ressort dérappe ; la bête ouvre une gueule terrible à dents limées en pointe, et pousse un hurlement qui fait trembler les enfants, par le moyen d'une peau de tambour tendue qui frémit. Puis encore : « Paff ! » et l'adroit chasseur toucha le montagnard guêtré, à chapeau pointu, qui porte en sautoir une vielle dont il se met à jouer, sur le coup, en gigotant vivement des deux pieds à la fois.

Le vieux médecin riait, et personne ne voyait ses lèvres rouges et humides qui tremblaient dans sa barbe. Il se leva sur son fauteuil en s'aidant de ses mains serrant la serviette blanche. Oui, il riait doucement. Il fit quelques pas vers Lowikè, étendit en avant son bras, en guise de fusil, à la manière de notre innocent, et lui aussi il fit : « Paff ! » Et il toucha le lion de tôle au but ; certes il le toucha car le bon lion à longue barbe blanche et aux doux yeux caressants sous le cristal de ses lunettes se mit à rugir effroyablement.

C'est ainsi que le docteur répondit au cordial misérable qui, transporté de joie, bondissait sur place, en faisant les plus belles « ailes de pigeons » à la bruxelloise qui se puissent imaginer.

Autour d'eux les malades ne souriaient, ni ne manifestaient aucune surprise. Cette communion naïve autant que le baiser de deux cœurs

nus, avait sur leurs visages empreint un air de calme félicité, et pour un long temps, ils étaient raccommo-
dés avec la vie.

* * *

Hier, je rencontrai Lowikè. C'était dans une ruelle qui court, souvent coupée par des rues nouvelles et rectilignes mais dont les lourdes bâtisses cubiques ne savent quand même écraser ses maisonnettes pittoresques et turbulentes.

Quatre heures étaient passées; il faisait si doux que la venelle s'alanguissait dans la fraîcheur de ses vieux murs.

A une fenêtre, une fillette versait le contenu d'un grand pot de terre brune dans un bac d'où montaient, au long de ficelles, les lianes de pois de senteur. Les cheveux roux de l'enfant semblaient étinceler; sa peau était d'un rose ardent; un corsage bleu d'une vieille étoffe souvent lavée l'engainait en découvrant ses bras et laissant passer la collerette festonnée de sa chemise. Derrière elle, se tenait une couturière en tablier blanc, avec des bouts de fils pendant aux lèvres, et dont le visage rond et pâle, piqué par des yeux gris d'une expression souffreteuse et caressante, était auréolé d'un nuage de cheveux cendrés disposés en frisons.

Tandis qu'en face c'était le cabaret du *Rendez-vous des Wallons*. Des jeunes filles, un petit trop parées de jaquettes aux couleurs vives et garnies de trop de rubans, montraient avec un plaisir enfantin, des bas de coton ajourés et des souliers de cuir laqué. A la dérobee, elles relevaient chacune leurs mains pour en blanchir la peau; et en faisant le geste de ramener une boucle folle de leurs tempes, elles pinçaient vite leurs oreilles pour les rosir.

Elles entouraient Lowikè qui, au milieu du pavé, gesticulant et tournant le bras comme à une manivelle, imitait, à son habitude, l'orgue de Barbarie. Il était donc au milieu du cercle rieur; dans sa mine de Pierrot, ses yeux luisaient pour chaque jeune fille, et entre les dents, il tenait une large rose rouge.

Elles criaient: « Lowikè », et l'excitaient de bravos, sachant qu'on pouvait rire avec lui et qu'il ne se revanchait pas. Non, il ne s'arrêtait de recommencer des entrechats pour elles, ni de chanter l'ouverture de la *Dame Blanche*. Puis, il joua aussi le jeu du lion rugissant; et emporté par son succès, celui du Savoyard à la vielle.

Mais cependant qu'elles s'exclamaient avec des contorsions exagérées et renversaient le cou en roucoulant des « Ah ! Ah ! » pleins

de tendresse et à l'adresse, sûrement, du ciel soyeux comme leur peau et du soleil d'été éclatant autant que leurs bouches, Lowikè, le malin qu'on n'attendait pas, saisit inopinément sa rose dans sa main, puis tournant brusquement sur lui-même en pivotant sur les talons et étendant le bras, à toutes les jeunes filles, avant qu'elles eussent pris le temps de l'en empêcher, il passa sa fleur sur la bouche, sa rose sur toutes ces lèvres mouillées !

En s'écriant, elles regimbaient et se rejetaient en arrière ; mais trop tard. Sa fleur, ainsi, les baisa toutes et il la remit dans ses dents. Alors, un instant, au milieu de la rue, il resta immobile en cette posture, comme s'il était ivre de l'amour des jeunes filles et de la joie de voir le soleil !

Je l'accostai. Nous entrâmes boire un coup au « *Rendez-vous des Wallons* », chez Bertine qui me connaît bien, et je ne sais ce qui me poussa à demander à l'innocent la fleur qu'il portait. La voilà.

Tous les hommes s'aident l'un l'autre à vivre. Veux-tu la rose du bon Lowikè, petite fille ?

LOUIS DELATTE.



Cantilènes

pour Régine

I.

*Nous nous rencontrerons par un soir de silence
Au bord du lac jonché des feuilles de l'automne
Et tu fredonneras une ancienne romance
Dont le refrain sera languide et monotone.*

* *
* *

*Mes doigts emprisonnant ta main souple et fragile,
J'écouterai ta voix doucement fraternelle,
Tandis que, tout là-bas, vers les roseaux des îles
Les cygnes s'enfuiront dans un battement d'ailes.*

*
* *

*Et, pour que mon amour puisse ignorer les fièvres
De tes seins frissonnant au désir qui les frôle,
Tu partiras, après m'avoir offert tes lèvres
Et je resterai seul sous les branches des saules.*

II.

*O chère enfant naïve et parfois si perverse,
Tu comprends la caresse et l'amour à ta guise
Et, tes petites dents fines, tu les aiguises
Sur celles de l'aimé dont le bras fort te berce.*

*
* *

*Un fruit qui saigne à fleur de chair, n'est-ce ta bouche ?
Son calice aromal éclot comme une rose
Où le vol frémissant de mes baisers se pose
Et je bénis l'ardeur de ton spasme farouche.*

*
* *

*Vers mon exil tu vins consolante et hautaine,
Insultant aux espoirs de ceux qui voulaient vivre
Et pour guérir mon cœur du mensonge des livres.
Tu le purifias au fleuve de ta Haine. —*

III.

*Si tu veux, nous irons ensemble au cimetière
Prier les morts captifs sous leur tombe de marbre.
— Leur âme, c'est le vent qui gémit dans les arbres
A travers les cyprès, et les ifs, et le lierre. —*

*
* *

*Là, nous confesserons nos désirs et nos fautes
A ceux dont la paupière est close pour jamais.
Tu leur rappelleras combien tu les aimais.
Pendant garde toi de le dire à voix haute ;*

*

*Car ils souffriraient trop s'ils entendaient ta voix
Lascivement féline et dont le timbre étrange
Vibrant, — comme un buccin aux lèvres de l'Archange
Evoquerait pour eux les serments d'autrefois.*

EMILE BOISSIER.



Enfances tragiques

FRAGMENT (*)



ANTOINE ROYVÈLE avait son atelier presque au centre de la ville, au troisième étage d'un cabaret portant l'enseigne *Au Pêcheur* et situé dans une rue zigzagante et étroite des vieux quartiers. C'était une chambre carrée de cinq ou six mètres de côté, éclairée par une grande fenêtre verticale qui prenait la moitié de la paroi exposée au nord. Pour y parvenir on montait un escalier difficile et ténébreux, tire-bouchonnant à plaisir dans une cage étroite. Un autre artiste n'aurait pu s'installer dans cet atelier que Royvèle ne louait que dix francs par mois, car il n'était pas possible de descendre, dans l'escalier si peu large, les pièces différentes ou les moules d'un grand morceau. Antoine Royvèle ne faisait que des études qu'il brisait une fois terminées. L'envie d'exposer ne lui était jamais venue car, selon lui, il n'était pas assez fort, son talent n'avait pas atteint une maturité

(*) Extrait du chap. VI de *l'Exil du Cœur*, la deuxième partie de BERTHILLE D'HAEGELEERE, un roman à paraître.

assez grande encore pour produire une sculpture ou un bronze dignes de figurer dans un Salon. Certaines de ses études étaient souvent à son goût; lorsqu'elles ne présentaient que des dimensions relatives il les gardait plusieurs mois dans un coin de l'atelier, espérant les faire mouler bientôt pour les conserver. Il mouillait l'argile chaque jour, mais à la fin, à force de regarder sa production, Royvèle prenait le morceau en aversion, à ses yeux, petit à petit, l'œuvre perdait de ses qualités et lui paraissait médiocre ou anodine. Et il se remettait à autre chose, déposait parfois ses ébauchoirs pendant toute une semaine, pour prendre un crayon et dessiner des compositions originales et de belle allure. Souvent il découvrait, parmi les clients de l'auberge, la plupart ouvriers, un gaillard complaisant qui venait passer chez lui les jours où il se trouvait sans ouvrage.

Les murs de l'atelier étaient couverts de dessins, d'immenses dessins sur papiers gris et brun, faits à l'académie des beaux-arts. Et dans chacun d'eux on reconnaissait le sculpteur, l'artiste épris de la forme ample et robuste; la plupart étaient des études d'après l'antique, traitées au fusain et au conté. Le contour dur, saillant; les ombres nettes, presque pas découpées, formaient avec la lumière une antithèse vigoureuse et caractéristique. Les muscles, les tendons étaient démarqués comme à l'emporte-pièce et donnaient la sensation du marbre, d'un corps vraiment rigide. Même lorsqu'il travaillait d'après nature, le dessin de Royvèle ne possédait rien de flou, de délicat, de mièvre. Chaque coup de crayon était celui d'un homme maniant le burin ou l'ébauchoir, taillant la glaise à coups énergiques et résolus. Il était né sculpteur, il voyait tout en sculpteur, prêtait à toute chose une ligne décidée, immuable et forte. Et comme son œuvre, le caractère de l'artiste était franc, carré, fixe ainsi que du marbre, aussi peu changeant que du bronze. Il sentait juste; sans pouvoir définir parfois son avis, il jugeait exactement et sans parti-pris. On eût dit le sculpteur doué d'une seconde vue, car chez lui le goût du beau puisait sa source dans le cœur et non dans le cerveau. Il ne raisonnait pas l'art, il le devinait, le comprenait tout de suite, s'y soumettait fatalement, enchaîné à lui par la virile séduction de la ligne et du sentiment.

Certains de ces dessins se trouvaient complètement cachés sous des objets disparates et curieux : des cornes d'animaux, des armes, des casques, des pots de grès, des statuettes hissées sur des consoles de bois ou de plâtre, le tout patiné curieusement. Derrière une tapisserie, tirée sur un coin de l'atelier, on distinguait un grand coffre plein de

mottes de terre-glaise humide. Près du vitrail, qu'un rideau, glissant sur une tringle de fer, cachait à moitié, se dressaient deux selles maculées de taches brunes et blanches. Des loques ruisselantes, de couleurs variées houssaient les études commencées. Sur un chevalet peint en noir se voyait un grand carton figurant une composition étrange et émouvante : deux terrassiers, à vêtements larges et merveilleusement drapés, emportant un de leurs camarades qui vient d'être victime d'un éboulement. L'ensemble impressionne, on a l'illusion d'un groupe de bronze, car le dessin se trouve dans l'ombre et s'enlève en traits vigoureux et compactes. Les visages des deux sauveteurs sont empreints d'une tristesse poignante, une tristesse qui convulse et surtend toutes les fibres de leur face plébéienne. La tête du malheureux blessé retombe en arrière comme une masse, et les yeux, sans vie déjà, lèvent leurs paupières vers le ciel dans un effort dernier. Les bras pendent flasques et lourds, ces bras vaillants et rudes, aux muscles de fer qui maintenant s'immobiliseront à jamais et se refroidiront sous les caresses de la mort.

Jean Demane, depuis une demi-heure contemple ce groupe pathétique, tout en contant à son ami ses impressions chaleureuses. Soudain il se lève du vieux divan où il était assis et s'approche d'un petit cadre ornant un portrait d'adolescent. C'est une tête fine, vue de profil ; le nez est régulier, la bouche large et droite, l'œil amorti, triste, plein d'une indicible douleur. Et les pommettes saillantes, l'aspect décharné de tout le masque, accentuent encore cette douleur dont le regard lancinant et doux concentre toute l'intensité.

— Quel est ce portrait, Toné ? fait Demane, après quelques secondes de silence.

— Celui de mon frère Liévin, mon seul frère d'ailleurs, répond le sculpteur lentement, très lentement, en fixant ses prunelles sur le plancher et en penchant le front vers sa poitrine.

— Il devait être malade lorsque tu exécutas ce dessin ?

— Malade, il l'est toujours et il mourra très jeune sans avoir vu le matin d'un jour radieux !

Antoine Royvèle prononça cette phrase d'une voix si tremblante et si désenchantée que le poète se retourna vers lui et le questionna du regard.

— Oui, mon cher Jean, continua le sculpteur, en relevant la tête et en fixant ses prunelles humides sur le portrait de son frère, il ne guérira jamais ! Sa vie depuis six ans est un véritable martyre, un martyre qui se prolongera jusqu'à son dernier jour et nous rendra son

souvenir aussi pieux que celui d'un saint. A huit ans c'était un enfant joyeux, charmant, au visage délicat entouré de boucles noires. Nul ne fut plus espiègle que lui, il réjouissait tout le monde par ses saillies et sa pétulance, et tout le monde l'aimait. Un jour, après le déjeuner, il se rendait comme de coutume à l'école. La mère d'un de ses petits camarades tenait, sous une grande porte de la rue, un étal de légumière où les gamins venaient aussi s'approvisionner de friandises. Plusieurs écoliers entouraient l'étal en ce moment et se moquaient de la boutiquière qui était un peu bossue et avait une figure dont le menton disproportionné faisait la risée des enfants. Liévin se mêla aux moqueurs innocents et plaisanta comme les autres. Mais voilà que, tout à coup, le fils de la bossue, voulant châtier les insolents, se munit d'un baquet d'eau froide qu'il flaque dans leur groupe. La plupart avaient prévu le manège et fuyaient déjà. Sans soupçon, mon frère riait toujours, très proche de l'éventaire ; il reçut tout le contenu du sceau sur le corps. Faché tout d'abord, il se remit à rire en voyant s'esclaffer et jubiler ses condisciples, de l'autre côté de la rue. Il enleva sa veste, qu'il tordit pour en extraire l'eau, aidé d'un des gamins. Il se rhabilla ensuite, se disant que le soleil intense d'août qui brillait dans le ciel ferait vite évaporer le liquide, ou, qu'après une heure ou deux passées dans la classe ses vêtements seraient entièrement séchés.

En revenant de l'école il frissonnait ; il dut se mettre au lit tout de suite et le lendemain une fièvre soudaine l'empêchait de se lever. On appela le docteur et durant une accalmie de quelques minutes, mon frère put raconter ce qui était arrivé la veille. Le médecin s'en alla en hochant la tête, après avoir donné des instructions à ma mère éplorée.

Liévin resta des mois entre la vie et la mort ; chaque minute menaçait d'amener une fatale issue. Je restais de longues heures penché sur son chevet, regardant ses yeux fixes qui semblaient entrevoir des choses très douces et surnaturelles. Il ne bougeait pas. son corps était immobile comme ses prunelles, ces prunelles qui paraissaient me dire : « pourquoi es-tu triste, frère Toné, et pourquoi te retournes-tu si souvent pour sécher tes larmes » ? lorsqu'elles s'arrêtaient sur les miennes avec un calme qui troublait tout mon être. Parfois elles scrutaient le fond de la chambre, contemplaient curieusement ma mère travaillant à sa dentelle et qui faisait s'entrechoquer bien souvent ses fuseaux sur son coussin ou reculait du pied

son utinet pour amortir les éclats des sanglots vainement contenus. Elle se levait à chaque instant, s'approchait du lit du malade, lui prenait doucement les mains, l'embrassait sur son front pâle et regagnait son ouvrage.

Il put enfin se mettre debout ; mais il n'était plus le même. Ses membres potelés étaient maintenant d'une maigreur pitoyable, son visage arrondi s'était émacié, avait vieilli. Et les boucles de ses cheveux n'existaient plus, elles se défrisaient insensiblement comme sous le poids de ses souffrances, et s'allongeaient droites et rigides pour former de longues mèches d'ébène. Il ne pouvait marcher, il ne devait plus marcher, hélas ! car ses membres avaient perdu tout ressort ; et par surcroît de torture la carie lui rongerait les os, les ronge encore, les rongera toujours.

Voilà six ans qu'il agonise sans se plaindre, sans murmurer, sans contracter les muscles de son visage décharné. On dirait qu'il est accoutumé à la douleur, il y vit comme d'autres dans la joie ; elle est sa compagne fatale et tous deux sont liés indissolublement et ne se laisseront jamais l'un de l'autre ! Son esprit est demeuré le même, son cerveau, sa pensée a toujours huit ans. Il parle comme un enfant, il raisonne d'une manière naïve. Il n'a rien appris depuis le début de sa maladie, il sait lire à peine et il n'écrit que rarement, très rarement. Je ne lui donne point de livres, je n'ai jamais voulu développer son intelligence ; je veux le laisser ignorant de toutes choses pour lesquelles il ne vivra plus, je souhaite que dans son esprit stationnaire mais candide rayonne sans cesse le souvenir de ses jeunes ans. Ainsi il ne connaîtra point le monde, il n'en saura ni les joies ni les désespérances ; ne désirant rien de notre vie il n'aura rien à en regretter. Et il ne s'apercevra pas de sa disgrâce, car il n'aura point goûté au bonheur des autres, il ne comprendra rien à la vie commune, il ne comparera point au sien le sort des autres vivants. Car il serait capable de mourir si son âme s'ouvrait brusquement aux choses qui sont pour lui mystérieuses, et si la notion de l'existence normale entrait en son cœur comme le flot impétueux inondant soudain une lande inculte et pauvre.

Il souffre comme personne et cependant je veux qu'il vive ; tels sommes-nous, les égoïstes aimants qui préférons garder près de nous l'être chéri, en proie à des maux incommensurables que de ne vivre que de son souvenir ! Il y a toujours alors le cœur qui bat à nos côtés, ces yeux qui caressent et la voix, vague et pâlie il est vrai, mais douloureusement séduisante.

Liévin vient d'atteindre sa quatorzième année.

A chaque retour du mois d'août, comme pour nous rappeler la date maudite où le mal le prit, il faiblit davantage, il s'approche de la mort jusqu'à pouvoir l'atteindre pour ainsi dire en étendant le bras. Mais chaque fois il revient de ce sinistre voyage et poursuit sa vie monotone ; il se reprend à gravir son calvaire que je chéris, car la cime en est encore loin de ce ciel où l'enfant nous serait enlevé. Et après ces crises il ne nous dit pas qu'il a souffert ; il regarde simplement le soleil venant caresser ses mains à travers les rideaux de mousseline à fleurs qui dessinent sur le plancher des papillons noirs et funèbres. Ma mère l'assied sur une chaise basse ; à peine peut-il faire quelques pas dans la chambre à l'aide de béquilles. Nous parlons très peu à la maison ; nous ne nous entretenons que de choses fort simples qui ne détonnent pas dans son cerveau élémentaire. Jamais nous ne causons des objets extérieurs, ces objets qu'il ne vit pas une fois depuis six ans et dont il ignore les noms. Quand j'entre dans la pièce il lève lentement le front, un front immense et osseux, et sous les arcades ses yeux brillent sans cesse fixes et étranges. Et mon cœur bat à se rompre, mes tempes se brisent lorsque je songe que ses grands yeux n'auront que des caresses à vide, et regarderont continûment comme dans un rêve, contemplant tout, sans nostalgie, sans préférence...

Antoine Royvèle s'arrêta, se frotta le front à l'aide de son mouchoir et sêcha une larme qui brillait sur sa joue. Il resta plusieurs minutes silencieux. On aurait entendu les battements de cœur des deux artistes retentir très fort dans l'atelier recueilli. Le sculpteur se leva soudain, releva la tête où maintenant ses yeux secs reflétaient une paix fausse et forcée qu'il essaya encore de rendre plus naturelle par l'assurance de sa voix énergique :

— Figure-toi, dit-il, en posant les mains sur l'épaule de Demane et en le regardant amicalement, que la fatalité châtia horriblement l'auteur involontaire de cette vivante mort de mon cadet. Étrange providence qui condamna un enfant pour un acte inconscient mais terrible et que, depuis longtemps, depuis toujours, nous lui avons pardonné, car chaque jour ce véniel coupable rendait visite à son malheureux camarade, prouvant ainsi, par les heures passées près de lui, tout le regret qu'il ressentait de son geste de malheur. Il vint ainsi durant quatre ans, lorsqu'une après-dîner on accourut nous dire qu'il mourait et demandait pardon à Liévin et à nous tous avant de s'en aller à jamais. Je me trouvais chez mes parents, occupé à un

dessin pour dentelle, que je piquais à l'aiguille. Je me rendis chez la boutiquière, à la hâte. Le gamin était couché sur son lit, pâle comme un cierge et entouré de sa mère et de plusieurs voisins. Ces derniers me contèrent ce qui était advenu. Durant la récréation, au préau, tandis que les instituteurs causaient entr'eux, le turbulent écolier avait gagné le sommet de la grille en demi-cercle clôturant le fil conducteur du paratonnerre qui court sur la façade de l'école. Il parvint, en s'accrochant aux saillies des briques et au fil lui-même, à atteindre une hauteur de quatre ou cinq mètres. Là il s'arrêta et pendant qu'il se tenait d'une main, de l'autre il faisait ondoyer son mouchoir au-dessus de sa tête souriante. Tout à coup on le vit lâcher prise et tournoyer dans l'espace. Il s'abattit sur les barres de fer de la grille dont les hampes effilées lui entrèrent dans le corps. Il resta empalé durant dix minutes ; on put enfin le dégager et le descendre au moyen d'une échelle. Il était presque sans vie, les intestins lui sortaient du ventre et du sang maculait tout son vêtement.

Je me trouvais depuis quelques instants dans la chambre de l'agonisant lorsque celui-ci se retourna lentement sur sa couche et arrêta sur moi son regard douloureux et cruel. Sa main se souleva de l'oreiller et chercha la mienne. Il essaya encore de la serrer un peu ; mais en vain, ses doigts ne pliaient plus, restaient flasques et morts. « Monsieur Antoine, prononça-t-il d'une voix presque éteinte et tremblotante, vous embrasserez Liévin n'est-ce pas ? Et vous lui direz que je l'aimerai toujours... Maman, soulève un peu l'oreiller car j'ai si mal ainsi !... » Son œil implorateur ne quitta pas le mien. Soudain sa prunelle se voila, se ternit, et les doigts du garçonnet lâchèrent sa main et retombèrent sur les couvertures. Sa tête blanche se pencha vers la ruelle et ne bougea plus. La mort avait passé et, muette et impassible, emportait l'âme de l'écolier.

Et c'est peut-être parce que j'avais la pensée pleine de ces souvenirs que j'ai donné au portrait de mon frère Liévin un caractère plus douloureux et plus lancinant que celui de son visage normal.

J'ai souvent rêvé le garder près de moi, dans un coin de nature sauvage, au bord de la mer par exemple, aux confins d'un village où j'aurais mon atelier. Je travaillerais en l'ayant à mes côtés ; nous irions nous asseoir, avant le crépuscule, dans la lande immense où nous contemplerions les étendues vertes plaquées par les maisons claires des bourgs de la côte. Cette vue de l'infini lui faciliterait

encore son fatal passage vers l'au delà. Ou bien nous atteindrions le sommet d'une dune d'où nos prunelles embrasseraient la mer illimitée, l'horizon mouvant où les vagues mugissantes simulent le battement d'une poitrine colossalc. Peut-être qu'un peu de sérénité entrerait alors en lui, peut-être qu'une joie occulte lénifierait ses pensées. Mais ce ne sont là que des rêves pour moi qui suis si pauvre que j'ai grand peine à subsister ! Et, cependant, combien il faudrait peu d'or pour nous permettre de rester là-bas, durant quelques mois chaque année seulement. Mais les pauvres gens ne devraient jamais élever leur regard vers le soleil, cher Jean, car ses rayons ne sont pas faits pour eux. Ce n'est que pour mon frère Liévin que je songeai parfois à des jours de félicité et de douceur : jamais mon œil ne se reposa sur l'éclat des grands astres qui emplissent les âmes de lumière illusoire ; les étoiles du soir, amorties et non désillusionnantes suffisent à mes aspirations et elles ne brisent rien par leur muette splendeur.....

SANDER PIERRON.



Etude critique

ESSAI D'UNE PHILOSOPHIE.

I. De la création de l'œuvre d'art.



Es émotions que l'homme éprouve devant la Nature sont d'une variété infinie. Le besoin d'expansion et de sociabilité qui est au fond de chacun de nous — ne serait-ce qu'à l'état inculte ou purement instinctif — nous met tous plus ou moins en communion de pensée avec l'universelle Créatrice. La vue extérieure des choses satisfait la sensibilité des uns ; une seconde catégorie s'inquiète des causes premières avec le seul espoir d'aboutir à quelque dogme scientifique ; d'autres encore ont l'intuition du merveilleux mouvement harmonique de la nature, mais ils restent impuissants quand

il s'agit de dévoiler sa beauté mystérieuse. Non seulement l'artiste frémit avec tous les hommes devant le spectacle immédiat de la vie, non seulement il devine les forces spirituelles par lesquelles nos corps, nos âmes et nos destinées sont réglés, mais il personnifie, anime, vivifie les puissances émotives agglomérées en lui, au point que sa création incite à son tour à la rêverie et à la pensée comme la Nature elle-même.

Résumant les théories de Jean Marie Guyau, M. Faguet a dit : « L'artiste fait passer sa vie dans son ouvrage, plus ramassée, plus intense qu'elle ne l'est dans la réalité et cette vie ainsi condensée, d'une vibration plus forte qu'aucune autre, va créer chez ceux qui l'admireront une vie aussi, plus puissante que celle dont ils vivaient jusqu'alors. »

Dès la première révélation esthétique — que M. Spencer appelle le *choc* —, la vie de l'objet perçu se traduit par une image abstraite dans le cerveau de l'artiste. L'harmonie et l'accord immanents des formes lui suggèrent des visions idéales. Elles se fixent en lui, s'incorporent avec son être, s'augmentent de toutes les vibrations organiques de l'individu et, à un moment donné, jaillissent matérialisées et vivantes des mains du poète, du peintre, du musicien ou du sculpteur. La faculté de reproduire tout ce qui *est* dans la nature prend donc sa naissance dans la vertu affective qui rattache les êtres au système des générations et des faits successifs. En somme le mouvement initial de l'art est dépendant d'une extrême sensibilité d'amour. Il est donné aux artistes d'aimer avec des sens plus perfectionnés, tout ce que l'homme perçoit, devine, suppose — les formes apparentes aussi bien donc que les principes indiscernables — tout ce qui, par conséquent, est relié à la chaîne de la vie universelle, tout ce qui se répercute en nous soit par la matière, soit par l'esprit.

C'est la vie qui est le but de l'art, et cette vie, l'artiste la puise dans son âme où viennent se refléter et se combiner toutes les impressions reçues du dehors. Ces impressions, aussi bien que les éléments constitutifs de la vie, sont de deux ordres différents : les unes s'éveillent au contact de nos sens avec la matière ; les autres plus vagues, plus indéterminées, sont le fruit d'une union entre la pensée et l'organisme incorporel des mondes. « La face de l'Univers était devant Léonard de Vinci, » a dit M. Séailles. Il entend par là que le grand artiste de la Renaissance non seulement a compris et

aimé les formes sensibles, matérielles, mais qu'il s'était pénétré de l'idée du cosmos qui embrasse l'infini détail des choses « et fait apparaître dans le monde l'harmonie de la pensée divine. »

Quelques rares et grands artistes ont pu transcrire dans leurs œuvres ce sentiment de ce qu'on appelle l'inconnaissable (1). Plus l'art donne à l'esprit les qualités de la matière moins il est apte naturellement à rendre l'imperceptible et l'absolu. La sculpture n'offre pas d'exemple de cette préoccupation. Deux grands peintres le Vinci et Rembrandt, ont découvert la vie « en dehors des surfaces de la vie réelle. » (2) De tout temps les penseurs et les poètes ont pourtant eu l'intuition de cette connexité entre l'homme et l'Infini. C'est la base même des Religions ; Tolstoï l'appelle le sens de la vie. L'Art aussi est une religion et l'on peut dire également qu'il est le sens de la vie : « Les aptitudes que certains hommes ont à se pénétrer mieux de cette Vérité, répétons-nous avec l'auteur de la *Guerre et de la Paix*, ne sont pas dans les qualités exceptionnelles de l'intelligence, mais dans celles du cœur ». En d'autres termes, il faut que l'artiste aime sincèrement et naïvement tout ce qui l'entoure pour qu'il soit vraiment grand et fécond.

De nos jours l'influence de la musique, — cet art qui paraît fait pour interpréter, creuser et nuancer l'inexprimable — tend à transformer les autres arts en leur prêtant une part de cette ineffable et flottante sensation à laquelle elle-même doit son charme. L'universalité a trouvé son expression suprême dans les combinaisons des sons ; il est donc naturel qu'elle cherche à s'introduire dans les arrangements de couleurs et de mots. Il semble que ce processus fluide ait pris trop d'extension et rompe, dans chaque art, la proportion indis-

(1) Sentiment que l'on croit avoir découvert aujourd'hui et qui n'était ignoré ni de Victor Hugo, ni d'Alfred de Vigny, ni de St. Augustin, ni de St. Paul, ni de Boèce surtout, ni enfin de Job le grand initiateur du système.

(2) Nous aurons sans doute l'occasion de parler de l'évolution de la peinture et de la sculpture. Nous ne sommes pas de ceux qui croient avec M. Renan que l'avenir de ces deux arts est irrémédiablement compromis. A côté de la statuaire grecque et romaine et des œuvres de Michel Ange, il y a place encore pour un nouveau développement plastique. J. M. Guyau a parfaitement démontré que les anciens avaient surtout connu la « statique » de l'art ; il reste aux modernes la « dynamique » de l'art. Cette dynamique fut révélée à Léonard et à Rembrandt ; aussi furent-ils les plus grands parmi les grands.

pensable à l'équilibre parfait des œuvres. Car, outre les forces spirituelles nécessaires à toute création, il y a toujours une portion de matière colorée et tangible — l'élément pittoresque — qui assure la résistance des productions artistiques. Que serait ici l'esprit sans la matière ? Celle-ci est organisée, dirigée, embellie, idéalisée suivant que l'esprit qui la conduit est plus ou moins habile, plus ou moins puissant ou plus ou moins sincère. Le rapport seul reste *la condition de tous les arts*.

Or le procédé de la musique de nos jours a trop préoccupé les peintres, les sculpteurs et les poètes. Jadis Ingres répétait souvent : « Ce qui me séduit dans la musique, c'est le dessin, la ligne. » — Quelques jeunes artistes n'en pourraient même plus dire autant ; ils ne perçoivent plus toujours la ligne et la couleur (1) qui existent dans la musique, puisque la ligne et la couleur disparaissent de leurs œuvres. Certes les arts ont des affinités qu'il ne faut point méconnaître ; les mêmes principes s'y combinent si bien qu'en examinant de près on retrouve dans l'essence même d'un art le germe des autres arts. Il faut donc qu'un véritable producteur ait à la fois l'âme du poète, du peintre, du sculpteur et du musicien. Doit-il pour cela cultiver chacune de ces expressions du Beau ? Doit-il les aimer également pour donner plus de grandeur à ses œuvres ? Doit-il analyser, pénétrer les types suprêmes du génie humain pour augmenter la force de ses sensations ? Cela n'est point indispensable. Les arts perdraient peut-être dans une communion trop étroite l'individualité qui fait leur splendeur. Réunissez quatre penseurs ; obligez-

(1) « Quand Liszt, nommé premier kapellmeister à la cour de Weimar, dirigea pour la première fois une répétition de son orchestre, les musiciens ne furent pas peu étonnés des explications qu'il leur donna : « Messieurs, un peu plus bleu, s'il vous plaît, le passage exige cette couleur », et quelques instants après « messieurs, un peu moins rose » ou « messieurs, ici du violet foncé ». Tout cela fut dit avec la politesse exquise de cette incomparable charmeur qu'était Liszt, mais en même temps avec une conviction profonde. Les musiciens pensaient d'abord que Liszt voulait les « épater », comme certains artistes aiment « à épater les bourgeois », mais, après quelques répétitions, ils durent se rendre à l'évidence ; Liszt voyait bien un coloris dans la musique ; il le sentait et il désirait qu'il fût reproduit par ses musiciens. »

les à vivre ensemble pendant plusieurs mois ; il y en aura toujours un, plus grand, plus dominateur, qui finira par régner sur l'esprit des autres et par imposer son système et ses vues. Ce résultat de toutes façons serait regrettable. Le moindre petit accent personnel vaut mieux que les plus pompeuses théories empruntées à autrui. Or on cherche à rapprocher les arts, à les combiner de telle sorte qu'ils se ressemblent entre-eux bien plus que jadis. On veut qu'ils prennent les mêmes traits, la même allure, le même vêtement, alors que l'on devrait s'appliquer à marquer plus nettement et plus profondément les limites qui les séparent. Il faut résolument isoler les arts pour arriver à en préciser les nuances caractéristiques. Ils n'en resteront pas moins étroitement apparentés, étant issus des mêmes profondeurs d'éternelle émotion. Pour m'exprimer plus clairement je dirai qu'il est défendu de négliger la technique, le métier. Malheur à tous ceux qui auront oublié la couleur, la forme et la mesure, ces trois principes qui se retrouvent toujours, combinés de diverses façons. C'est dans l'étude attentive des formes sensibles qu'il faut puiser un langage assez saisissant, assez complexe pour représenter les infinies nuances de la pensée intérieure. Le musicien et le poète n'échappent pas à cette loi. La *plastique* et l'expression ne s'excluent dans aucun art. C'est par ces moyens que l'artiste révélera « l'identité originaire entre l'homme et la nature » qui fait selon Goethe « l'objet même du génie. »

II. De la spontanéité de la création.

L'art n'a point pour cause première une action personnelle. Il est l'œuvre des agglomérations, des milieux, des siècles, il est le résumé de toutes les aspirations humaines, l'évocation du passé et la révélation de l'Inconnu. C'est ce qui autorise à dire que derrière les complexités des sensations éprouvées par l'artiste, s'élève, non une volonté individuelle, mais le puissant faisceau d'un millier de volontés humaines. Inconsciemment, involontairement, — *nativement* — celui qui crée subit l'influence des phénomènes multiples qui accompagnent extérieurement la vie et sur lesquels la science et la philosophie n'ont eu jusqu'à présent qu'une faible prise. Taine pour expliquer l'influence du milieu social et historique n'a pu appliquer que des théories insuffisantes. On attend toujours la formule psychique qui fera voir le fond du problème. A-t-on jamais pu démontrer pourquoi un enfant prend toujours l'accent du pays

où il est élevé, quelle que soit la prononciation des personnes de son entourage direct ? (1) Les individus qui composent la race où il est transporté, agissent autant sur ses manières extérieures, sur ses goûts et sur ses idées que les êtres qu'il voit journallement autour de lui. Il se produit entre les hommes une sorte de travail d'absorption, et l'ambiance générale annule presque complètement les effets des atmosphères intimes.

L'élévation de l'esprit, le génie, consistent en la compréhension instinctive des aspirations de toute une société. L'artiste devine l'âme de son milieu ; il en aspire le parfum, il la sent palpiter. Mais enfin dans cette âme des idées éparses et nobles ont déjà germé ; les lambeaux de toutes les intelligences, de tous les cœurs y restent attachés. Et c'est cette masse vibrante et vague que l'artiste sent grandir en lui, au fur et à mesure que se révèle, sous tous ses aspects et sous toutes ses formes, la tragédie de la vie universelle, dissimulée derrière le temple immuable du Beau.

Il serait téméraire donc de dire *à priori* que l'art est spontané. L'artiste est solidaire non seulement des civilisations et des siècles, mais même des longues chaînes historiques où se renoue l'éthopée de sa race. Malgré cela rien n'indique à l'artiste son rôle d'initiateur et de prophète. Il reçoit en partage une faculté divine dont nul jusqu'à présent n'a pu expliquer l'origine secrète : la connaissance ou plutôt la perception des agitations multiples — apparentes ou mystérieuses, — de notre monde. Mais pourquoi est-il l'élu ? Pourquoi est-il celui qui parlera aux autres hommes un langage qui va tous les émouvoir ? Pourquoi aura-t-il cette puissance de lire en nous et de déposer sûrement, à la seule place sensible, le ferment des émotions illimitées ? Il ignore la cause. Il dira pourquoi et comment, il a longuement, passionnément chéri la Beauté qu'il enseigne, mais il ne dira pas d'où lui vient son trésor sans cesse renouvelé.

Les beaux vers naissent tout faits, a-t-on dit (2), et ne passent point par un moule factice. De même les belles images sautent aux yeux des peintres privilégiés. Titien ou Rubens n'ont pas besoin de

(1) Bien entendu il n'est ici question que des variations dialectales d'une même langue.

(2) William Doret.

ruminer dans leur génie des spéculations abstraites, avant de jeter sur la toile une image vivante et significative. Les vrais peintres peignent d'abondance, comme parlent les vrais orateurs.

Ainsi donc nous sommes en présence d'une double conclusion : d'un côté solidarité de l'artiste avec les générations antécédentes et actuelles ; de l'autre spontanéité de la *création* artistique. Pour créer il n'est pas nécessaire de s'assimiler positivement des matériaux empruntés aux grands modèles de l'art. Imaginez un sculpteur qui de nos jours, pour arriver à faire une œuvre parfaite, étudierait exclusivement les productions de l'Antiquité. Son pastiche aura-t-il véritablement un accent de vie ? Malgré la beauté des lignes et la pureté des formes, sa copie nous séduira-t-elle autant que les statues de l'époque de Phidias et de Praxitèle ? Non, car l'artiste n'aura vu qu'imparfaitement le parti qu'il pouvait tirer de son examen (1). Au lieu de s'arrêter à la servile imitation du trait, des muscles, des saillies osseuses, que n'a-t-il songé au sentiment des artistes et par extension au sentiment des peuples qui créaient ces chefs-d'œuvre. Il aurait compris qu'il fallait renoncer à sculpter désormais les images de ces dieux, de ces déesses, de ces héros, dont les vertus d'*émouvement* résident tout entières dans une intraductible beauté physique. La perfection, aujourd'hui, n'est plus limitée à l'idéalisation exclusive de la forme ; néanmoins nous la concevons grande et indéfinie, cette perfection, dès que nous l'attribuons à des imaginations de l'antiquité.

Nous aimons comme les artistes d'alors, nous pensons comme eux et c'est pourquoi les rêves les plus intimes des glorieuses associations d'êtres humaines nous sont révélés à travers les siècles par l'œuvre d'art. Ainsi l'étude des anciens peut être profitable à condition que l'on se serve de leur science et de leur technique pour les adapter à un autre organisme d'idées, de sensations et de croyances. Dès

(1) En voici un exemple frappant : Il existe dans une grande capitale, — mettons que ce soit à Madrid — un musée de moulage spécialement consacré aux reproductions des principaux types de sculpture antique conservés dans les collections nationales. Le directeur de ce musée de moulage qui vit par conséquent à ce milieu des chefs d'œuvre de la statuaire et qui passe une majeure partie de sa vie à les copier, envoie tous les ans aux grandes expositions des beaux-arts, des bustes de bacchantes, de nymphes, etc. Il n'y a pas de plus mauvaise sculpture que celle de ce brave homme.

que vous avez pu comprendre que telle enveloppe convenait à tel idéal, tâchez de vous rendre compte des expressions caractéristiques de votre temps. L'artiste véritablement grand, devine souvent du reste, du premier coup. Il n'y a pas de danger qu'il s'égaré en observant son milieu ; l'humanité change d'aspects, mais elle conserve un fond éternel. Si l'on fixe un de ces traits invariables, on a beau habiller sa création du vêtement de tel ou tel siècle, elle sera immortelle.

L'homme frémit devant la nature, mais c'est l'œuvre qui le renseigne sur sa mission. Le sentiment artistique s'éveille ou se développe à la suite de la lecture, de l'audition ou de la vue d'une œuvre d'art. Les anecdotes touchantes que l'on raconte sur tel jeune artiste émerveillé par le génie d'un ancêtre et prenant soudain la résolution de s'élever aussi haut que l'objet de son adoration, ne sont que l'emblème de cette vérité, et le fameux « *Anch' io son pittore* » en est le symbole le plus frappant.

Ainsi se dégage de plus en plus la part de spontanéité qui entre dans toute manifestation artistique. Sur tous les antécédents vient se greffer une émotion nouvelle — bien faible et bien minime si on la compare à l'effort collectif antérieur. Rien donc ne se crée de rien. Et si nous sommes amenés à rééditer cet aphorisme primordial, ce n'est pas dans le désir d'énoncer solennellement une docte sentence, mais bien pour faire ressortir combien l'humanité a de peine à s'en tenir aux plus élémentaires et aux plus irréductibles vérités. Des imprudents s'imaginent volontiers que leur art est le résultat d'une filtration individuelle, qu'ils peuvent se dispenser d'*aimer* ce qui vit autour d'eux. Ceux-là ne sont que de pauvres artistes ; ils n'ont jamais pu plaire qu'à une poignée d'égoïstes ou d'impuissants satisfaits de frissons étroits et de formes excentriques.

Il faut que l'art s'appuie largement, ouvertement sur les indestructibles liens qui nous rattachent au passé et au présent. Je n'irai point essayer de refaire ici une théorie de la Rationalité après l'admirable exposé de Kant. Mais il est permis de ramener les idées du philosophe à notre point de vue. Quelque divergents que puissent être les efforts des artistes d'une période, quelque opposées que soient leurs tendances, l'unité d'idéal reparait dans « la génération nécessaire des conséquents par les antécédents. » Ceux qui ne chercheront qu'à manifester une passion individuelle et qui n'auront tenu compte en aucune façon de la vie de tous les êtres, ceux-là pourront peut-être innover, mais leur art sera impuissant,

incompréhensible, hermétique. D'autres créeront alors avec ces éléments hétérogènes des œuvres durables, méthodiques dirai-je, ouvertes à tous, grâce à leur fond d'universalité.

Cette base invariable tient directement aux inébranlables lois de notre histoire, de nos mœurs, de nos langues, et aux principes même de l'organisme vital. Il y a comme une identité morale entre tous les objets de la nature. Mais si les existences se ressemblent éternellement, elles se transforment sans cesse en vertu d'une même force de renouvellement. Elles changent de caractère sous l'action d'une reproduction inconsciente. Et si nous sommes soumis à ce que Darwin appelle *le transformisme* et Bossuet *la loi du changement*, il n'en est pas moins vrai que les moteurs de cette concurrence vitale ont en eux une propriété divine d'indestructibilité. Ainsi l'art qui se crée spontanément, ne se renouvelle pas sans le concours d'éléments fondamentaux éparpillés pour la plus grande partie dans les œuvres du passé.

HIPPOLYTE FIERENS-GEVAERT.





Images de Regret et d'Espérance

à SAINT-POL-ROUX.

LA GÉNISSE DIVINE :

*La génisse divine a surpassé les Roses
Et la voici parmi les plaines de pervenches,
Lente et grave et pesante et passante qui pose
Ses pas sur le miroir de lait des plaines blanches,
Le Paon fatal au ciel d'azur s'est envolé
Et ses yeux sont tombés comme des bluets morts,
Le Messager mystique a repoussé son corps
Et la génisse a fui comme une bête ailée !
Mais des abeilles d'or piquent le pur pelage
Et du sang a paru qui pare la génisse !
Alors, ruant parmi les flots du doux rivage
Dont l'écume comme une neige lente glisse,
La vierge taure ébroue aux roseaux de la rive
Sa fureur qui transforme son ombre inconnue ;
Et, hennissant vers ce flot clair qui la délivre
Elle bondit et se roule et se lève nue
En une nymphe éblouissante de blancheur
Qui traverse la mer et va fouler les fleurs !*

LES VEILLEURS DE LAMPES :

*Thuriféraire en deuil et toi chanteur nouveau
Haussez pour ma détresse en les fêtes nées
Là honte de la Torche et le sang du Flambeau ;
Eclairez sur les murs les guirlandes bénies*

*Que ma Crainte et ma Peur, dans le soir vont tresser
Et que des grappes lourdes de vigne et d'offrandes
Chargeront pour fleurir le deuil de mon passé ;
Je suis le voyageur de l'oubli, les girandes
Ont vainement pour moi brillé dans les bassins...
J'ai besoin de lumière et de reflets de flamme
Comme en allument vos Lampes sur vos destins
Pour vous guider à travers les désirs de l'âme...
J'ai peur du sang du soir depuis les soleils morts,
J'ai peur des yeux du ciel depuis les nuits sans lune ;
Mes pas s'égarer dans les ténèbres, mon sort
Annoncé se disperse au seuil des forêts brunes...
Oh ! votre Torche tragique et votre Flambeau
Et votre Lampe et votre mystique Veilleuse,
Mes frères, pour ne pas au dédale nouveau
Perdre ma Peur et ma Crainte, ces voyageuses...*

LE JAVELOT DE JOIE :

*Le Javelot de Joie a défoncé ma porte,
Un chanteur inconnu est passé dans les bois
Qui est passé en chantant de sorte
Que les oiseaux riaient vers sa voix
Et que des fleurs naissaient pareilles
A des essaims vifs d'abeilles
A ouïr sa voix !*

*Les jongs sont teints de pourpre aux taureaux de l'automne
Et les filles qui mènent les troupeaux entonnent
Des dithyrambes à entendre le chanteur
Dont la lyre d'or s'alourdit de fleurs
Dont les pas foulent l'aube
Dont le geste cueille les roses
Et dont la haute main,
Aux vieux sapins,
Suspend le luth...*

*Des songes sont entrés par des portes d'ivoire
Et par des portes de corne d'autres songes ;
Le javelot a défoncé la porte noire,*

*Son dard a découvert la porte sombre
Et la voix du printemps et de l'automne
Et celle du vent dans les fleurs
Avec l'appel des pipeaux d'été
Toutes les voix claires sont entrées
Comme celles des rossignols, dans ma Demeure !*

LES ANGES :

*Un Ange blanc est venu sur les lacs du soir
Qui a flétri de sa flèche les cygnes noirs
Et un qui était noir et qui portait la lance
Celui du ciel avec sa flèche de clarté
Et celui de l'Erèbe à la branche d'ébène,
Ont jonché de leurs morts les étangs de l'été...
Et, accroupi dans les roseaux, j'ai regardé
Tout le jour parmi les glycines riveraines
Les Daimones qui dépeuplaient mes lacs de soir
Pour en peupler le noir Enfer et l'Elysée !
Et, recueillant leur lance et leurs flèches brisées
J'ai fait trembler la solitude des étangs,
A mon tour en tirant de mon arc, vers le soir,
De l'Ange blanc qui a tué mes cygnes noirs
A l'Ange noir qui a tué mes cygnes blancs !*

EDMOND PILON.





Lettre Parisienne

C'EST plutôt une lettre belge que je vous adresserai aujourd'hui. A Paris rien ne se passe, la chaleur la plus désolante brûle les boulevards déserts, on rencontre extrêmement d'Anglais et des provinciaux à qui nos libraires inoculent complaisamment le dernier Vandérem ou le Prévost récent ; les vitrines des galeries exhibent de permanents Henner ou ressuscitent des Charles Jacque périmés. C'est la mort et le désespoir. Tout ce que je pourrais vous montrer de notre chère littérature, c'est la voile blanche du canot de Stéphane Mallarmé dérivant vers Fontainebleau, ou votre serviteur oubliant les romans pour courir les forêts à bicyclette... et j'empiéteraï sur la chronique du sport, où je ne m'entends point.

Je préférerais donc vous demander en toute naïveté quelque renseignement. La sollicitude du *Courrier de la Presse*, qui découpe toujours, me fit parvenir récemment un morceau d'article où mon nom se signait du fatidique crayon rouge. Bien que le dit papier fût sectionné et réduit ou à peu près au passage qui me concernait, je pus conclure de divers titres qu'il appartenait au « *Journal des Gens de lettres belges* ». On me reprochait d'avoir malmené M. Coppée dans *le Coq rouge*, bien que je me piquasse d'atticisme ; et l'expression « pierreries de verre filé » appliquée aux vers de M. de Heredia me faisait prendre en horreur.

Je dois avouer que jamais je n'ouïs parler du « *Journal des Gens de lettres belges* ». Vous m'excuserez, vous voyez bien que j'ai besoin d'explications. Gens de lettres belges ? J'en connaissais quelques-uns, et ce devait être curieux de lire ce journal dont ils ne m'avaient pourtant jamais parlé. Je poursuivis de-ci de-là un numéro complet, j'en trouvai un enfin, et je le lus passionnément. Mais je n'y rencontrai ni Maeterlinck, ni Maubel, ni Eekhoud, ni Verhaeren, ni Elskamp, ni Krains, ni Demolder, enfin aucun de mes amis et confrères ; et même ils y étaient copieusement éreintés ! Je ne vis

que des réflexions signées très souvent Emile Valentin, quelquefois par d'autres messieurs que je ne connais point davantage : et offenserai-je quelqu'un de vous en déclarant que c'était de la plus extrême stupidité ?

Il y a donc d'autres hommes de lettres en Belgique que ceux dont on parle ? Vous avez donc aussi des fruits-secs et des vieux bonshommes ? Bah ! Votre pays est si délicieux quand on le traverse comme je fis ! Je croyais que vous aviez très-peu de mauvais poètes, et puis on m'avait dit qu'un certain Gustave Frédéric avait eu lieu en forme de Sarcey, il y a quelque temps. Mais on dit comme cela des choses si invraisemblables !

Alors, ces gens de lettres-là, ce n'est pas vous, et le monsieur Valentin, ça n'est pas un pseudonyme d'un Alphonse Allais quelconque ? C'est sérieux ? C'était si drôle et si mal fichu, si j'ose m'exprimer ainsi, que je croyais à un journal de bonnes fumisteries, et vraiment, d'après les mufles, c'était très-bien imité. Mais si c'est de bonne foi que ces gens rédigent ce petit organe, c'est effrayant.

On admire donc Coppée chez vous ? Ici, nous avons fini avec ce vieux farceur. Car c'est un vieux farceur, vous savez, un vieux surnois, méchant comme la gale, réclamer, spirituel dans l'intimité et bête en public. Il ne s'illusionne nullement sur l'indigence de ce qu'il fabrique, et il l'avoue bien quand il n'y a pas de directeur de journal chez lui, le vieux plaisantin ! Il sait bien ce qu'il fait en écrivant des sottises ; et il ne mérite aucune espèce de ménagements. Il n'y a pas de bâcleur de copie plus éhonté, de pleurard et de grivois plus banalement combinés exprès que cette face rasée de pître académique, et je ne sais qu'une grimace plus répugnante, c'est celle de Jules Lemaitre. Ah ! Monsieur Valentin, je ne me pique d'atticisme qu'avec les gens qui en valent la peine, mais que vous sentez votre province ! Que vous puez étrangement le rat de bibliothèque et le jobard de fond de banlieues à étaler ainsi votre religion pour le père Coppée, brave cabotin de Coppée-aux-camelots ! Croyez-vous que personne parmi ceux qui *écrivent* se gênera pour parler comme il faut de l'un des plus outrecuidants personnages qui imposent leur effronterie au public ? On laisse ces gens-là gagner leur argent, mais on n'y touche qu'avec des pincettes, et on réserve le respect et la courtoisie pour les artistes probes et indépendants. C'est ce que vous ne m'avez pas l'air de faire. En ma qualité de Parisien, je vous aurais probablement ignoré toute ma vie sans ce bon *Courrier de la Presse* qui furette jusque dans d'aussi minces officines que la vôtre :

mais le petit bout de votre papier m'a au moins appris que vous osiez aboyer après des écrivains dont votre pays entier et votre Chambre surtout devraient être trop honorés de revendiquer la naissance. Quant aux « pierreries de verre filé » de M. de Heredia, c'est une opinion très-conciliable avec tout l'atticisme du monde: j'estime hautement M. de Heredia, à qui j'ai l'honneur de serrer la main comme à un très-noble et très-cordial gentilhomme de race. Mais mon opinion sur ses sonnets et ses complaisances pour M. de Montesquiou demeure libre, il ne s'en étonnerait point, et je vous trouve quelque peu étrange de vous mêler de ceci.

Vous me semblez d'ailleurs, M. Valentin, assez pareil à nos pauvres diables de gazetiers de province, qui sont gens négligeables, petite monnaie de la badauderie. Et je ne me suis avisé ici de vous recueillir et de vous étiqueter dans mon herbier de végétaux paludécens que grâce au désœuvrement de l'été, où la moindre bestiole suffit à distraire la fânerie de l'observateur. Mes amis du *Coq rouge* excuseront ce divertissement. J'eusse pu les entretenir d'un animalcule français: j'ai préféré leur demander ce qu'était, pour une fois, l'animalcule belge dont le bienveillant microscope du *Courrier* fit paraître soudain, sur le champ de ma curiosité, les rageuses petites contorsions.

CAMILLE MAUCLAIR.



Chroniques littéraires

UNE CAMPAGNE AU PAYS NOIR, par Jules Destrée.

Dans ce petit livre d'une écriture alerte et vive, M. Jules Destrée a pu cesser d'être homme politique pour redevenir écrivain. Il paraît en avoir éprouvé quelque joie à en juger par l'allure endiablée qu'il a laissé prendre à sa plume. Il lui a jeté les rênes sur le col, elle s'est mise à trotter et à galoper au point qu'il a pris à peine un instant de repos dans quelques paysages artistement croqués.

Encore tout enfiévré de l'action, ayant encore le souvenir trop direct et trop concret des événements qu'il a traversés, il n'a pas su se dégager suffisamment des ambiances dans lesquelles il s'est mêlé pour en extraire le suc, en donner la quintessence. Il eut certainement pu s'attarder en quelques psychologies qui semblaient devoir le requérir.

Son récit est presque exclusivement narratif, il l'a agrémenté de trop peu de descriptions à notre gré, car celles qui y figurent nous font regretter celles qui auraient pu s'y trouver.

M. Destrée a d'ailleurs eu soin de prévenir ses lecteurs qu'il avait tout simplement voulu préciser la souvenance de quelques beaux jours vécus avec quelques uns de ses compagnons de lutte. Il n'a pas eu d'autres prétentions. Il lui sera loisible, quand le temps aura donné aux événements le recul nécessaire, de chercher à les analyser à un autre point de vue.

Toujours est-il que son livre contient quelques pages que les lettrés n'ont pas lues sans émotion et parmi lesquelles nous ne pouvons résister au désir de citer le *Meeting aux allumettes* que voici :

« Le soir tombait, peu à peu les détails s'atténuaient dans l'ombre, dans la cour vaste survenaient sans cesse de nouveaux arrivants silencieux, recueillis ; c'était une mer noire où l'on ne distinguait plus rien, que l'ondulation des taches plus claires des visages, comme des vagues. Cette foule extraordinaire qu'on ne voyait pas, qu'on devinait dans la nuit, avait quelque chose de mystérieux et de formidable. De même l'on apercevait à peine l'orateur debout sur l'échafaud dressé en guise de tribune ; et l'impersonnalité de tout cela était d'une indéniable grandeur ; c'étaient des Voix parlant à la Foule ! Au loin, les lignes estompées des bâtiments industriels, des cheminées d'où montaient droites de petites fumées dans le ciel couleur de cendre, le grand silence pacifique d'un soir religieux. Deschamps impressionné par ce décor exceptionnel prit pour thème de son discours le mot splendide : *Misereor super turbas !* Et vraiment il se lamenta, en mystique, au-dessus des foules souffrantes ; il célébra le royaume des pauvres et des humbles proclamé par le Christ, les apôtres et St François qui allèrent eux aussi parler, au milieu des huées et des persécutions, aux errants des carrefours et des grands chemins ; et ce fut avec des accents inspirés qu'il annonça la venue nécessaire du monde fraternel. La foule crépusculaire écouta stupéfaite et ravie de cet ardent acte de foi qui dépassait singu-

lièrement la lutte électorale et en suivit le cours avec frémissement. La nuit étant venue tout à fait, on demanda aux auditeurs de faire flamber des allumettes pour voter l'ordre du jour. Au signal convenu, des milliers de petites flammes bleuâtres scintillèrent comme des lucioles, grandirent, devinrent jaunes, firent une grande clarté ! Ce fut prodigieux : l'impersonnel sortit de l'ombre ; la cohue se décela multiforme et innombrable. La révélation brusque de l'énormité de la foule fut si intense que spontanément toutes les mains se levèrent, une clameur sortit des poitrines rugissant la *Marseillaise*, solennellement. »

MAURICE DES OMBIAUX.

L'Archipel en fleurs, par ADOLPHE RETTÉ. (Imprimerie Artistique, Paris.)

Il est assez difficile de donner sur le nouveau bouquin de M. Retté une opinion juste ou formelle. Les poèmes qu'il nous livre, en effet, tiennent entre eux plus par la similitude de facture et de style que par l'unité d'idée ou d'inspiration. C'est *l'Archipel en fleurs*. Et c'est, pour y avoir erré, un confus souvenir de terres vermeilles et douces, de parfums et de rires musicaux, de baisers encore et de sanglots aussi.

Mais la vision nette de l'œuvre ne s'impose, pas plus que ne jaillit de ces pages la triomphante affirmation d'une croyance. Il y a des vers aux aimées, il y a des vers qui disent la vie libre et belle et l'orgueil des combats. Il y a de vers de nature. Il y a des vers de symbole. Ce sont choses frêles et délicates, choses embaumées et mélodieuses, mais le plan, la conception une et harmonique font défaut. Ce livre est, au cœur, comme un éventail fermé. Toutes les jolies et fines sensations qu'il renferme sont reployées les unes sur les autres et l'impression finale n'est pas d'un pur et simple paysage loyalement ouvert au clair d'un matin frais. Le poème que M. Retté réussit le mieux c'est le poème de nature. C'est admirablement qu'il y transpose la toute tiède vérité de son émotion. Certains de ses *Nocturnes* sont merveilleux de grâce imprécise et de parfums flottants. En quelques vers, avec, parfois, l'artifice ingénieux d'un mot ou d'une figure évocateurs il reproduit l'impression, l'intensivant

encore du piquant de son originalité, car M. Retté a le don du terme magique et du vers précieux.

Ecoutez :

Mon cœur était comme un soleil sur un domaine,

et

F'entends battre la vie comme une lourde horloge,

ou

Et les flots m'ont jeté aux griffes des récifs.

M. Retté a des choses, une vision un peu atténuée. Il a l'air toujours de regarder la vie à travers du souvenir. Sa poésie, en général, est douce, endolorie parfois de mélancolie, et toute humectée de charme. Inégal mais artiste, M. Retté s'affirme poète et poète libre, ne se réclamant que de la loi essentielle et unique : le Rythme.

ANDRÉ RUIJTERS.





Picorée

Il nous paraît nécessaire d'entretenir nos lecteurs de quelques événements qui viennent de se produire.

On se rappelle comment notre revue fut fondée. Après avoir prié M. Demolder de collaborer de nouveau à la *Jeune Belgique* et engagé, avec M. Verhaeren, des pourparlers pour sa rentrée à leur publication mensuelle, MM. Gilkin et Giraud, en dépit des promesses faites à M. Eekhoud et à d'autres de nos amis, recommencèrent leurs polémiques mesquines et se remirent à sécréter leur bile la plus verte.

Il nous devint bientôt impossible de leur laisser croire, en restant parmi eux, que nous approuvions ces attaques dont ils harcelaient, sans la moindre politesse, sans la plus élémentaire courtoisie, des artistes d'une absolue probité.

Ces messieurs du talon rouge partaient tous les mois à l'assommoir. Nous les y laissâmes un jour et le *Coq rouge* chanta.

Mais ils ne pouvaient faire seuls leur revue qui n'était qu'un prétexte à mementos fielleux; leur instinct de despotisme était devenu sans objet; leur importance s'était réduite à leur taille, ils ne nous le pardonnèrent pas. D'abord et du jour au lendemain, la plupart d'entre nous cessèrent d'avoir du talent. Nous fûmes tout-à-coup « frappés d'une déchéance mystérieuse », nos cerveaux se liquéfiaient, nous étions devenus des brutes, des

sauvages, des Césars et des adorateurs de la Bête sanglante !!

Mais à cela ne se bornèrent point leurs exercices. Ils accusèrent d'anarchisme les fondateurs du *Coq rouge*, non point d'anarchisme dans l'acception philosophique du mot, mais d'anarchisme de propagandiste par le fait. Ils dénoncèrent M. Eekhoud, rédacteur à un journal d'opinion modérée et plusieurs autres de nos amis employés de l'État, pour leur nuire dans leur vie privée, pour les atteindre dans leur gagne pain, et mendiant l'hospitalité du *Journal de Bruxelles, du Soir, du Patriote* et du *National*, ils y insinuèrent périodiquement ces calomnies.

Nous ne voulions pas polémiquer avec des gens de mauvaise foi; longtemps nous méprisâmes ces procédés de maîtres-chanteurs. Mais à la faveur de notre silence ils s'enhardirent. Exaspérés par notre calme, ils ne connurent plus de bornes.

Le dernier memento de la *Jeune Belgique* rédigé par MM. Giraud et Gilkin ayant vagilère pour papier joseph, dénonce M. Georges Eekhoud comme un anarchiste dangereux, au directeur de son journal et le *Coq rouge* comme la succursale belge des *Temps nouveaux* de Jean Grave.

A la stupidité des bêtes de four, la *Jeune Belgique* joignait une haine de cafard et un jésuitisme de sacristie.

C'en était trop.

M. Eekhoud se mit à la recherche de ces êtres malfaisants. Gilkin s'était caché. M. Eekhoud ne trouva que l'autre compère, lui mit le nez dans son factum et lui administra une correction vigoureuse.

M. Giraud, courut au commissariat de police pour y donner à M. Eekhoud une leçon d'orgueil, et déposa une plainte en justice.

Allons, Messieurs du talon rouge, décidément vous n'êtes que des Scapin...

On ne peut devenir artiste en prenant les règles dans les livres et non dans son cœur. C'est le malheur de notre siècle qu'il y ait des recueils de ces règles.

STENDHAL (*Histoire de la peinture en Italie.*)

La pléthore de vers, excellents au point de vue ouvrier, mais d'un esprit et d'un caractère nuls, qui sévit en ce moment en France et en Belgique, surtout parmi la légion des pasticheurs du Parnasse, prête quelque actualité à cette constatation terminant l'étude de Gérard de Nerval sur les poètes de l'Allemagne romantique :

« Jamais l'Allemagne n'a produit plus de vers et même de vers remarquables ; elle est arrivée, comme nous, à ce point où les pensées de détail et les procédés de versification se sont tellement vulgarisés et mis à la portée de tous, que selon l'expression du célèbre critique Menzel « il paraît beaucoup de bonnes poésies et pas un bon poète. »

Dans la *Société Nouvelle* de septembre lire une profonde étude de M. Robert de Souza sur la *Poésie populaire et les Poètes novateurs.*

M. Robert de Souza rappelant que la poésie — comme tous les arts du

reste — peut se diviser en trois ordres : la « poésie d'art », la « poésie bourgeoise » et la « poésie populaire », constate que la poésie du milieu est l'ennemie née des deux autres :

« Nos poètes, conclut-il, s'efforcent de détruire sa prosaïque influence en liant la première à la troisième, mais non par l'imitation chère à M. André Theuriet et à M. Gabriel Vicaire.

« Ceux-ci ne se sont point aperçus qu'ils simplifiaient moins le cœur de la châtelaine qu'ils « n'endimanchaient » l'aspect de la fermière. On ne simplifie rien ; mais on est simple en restant profondément soi-même dans l'union la plus intime possible vers la nature. Et pour cette union, les poètes novateurs ne traînent pas après eux sous le chaume toute une malle de vieilles règles, de mètres et de compas afin d'y établir des proportions habitables. Même ils dérangerent peu les paysans et, rarement, se firent verser leur cidre et leur poirée ; ils savaient que certains « trinquaes » ne vont point sans hypocrisie. Ils ne cherchèrent pas à se décharger de leur âme et de ses soucis délicats ; ils la menèrent simplement dans la solitude des clairières et des sillons ; et là, ramassant les flûtes des bergers, ils la laissèrent accorder son souffle le plus subtil aux trous rustiques, et chanter, comme le vent dans les arbres, sous l'exaltation des mystères qui vous assaillent dès qu'on se livre à la nature en toute ingénuité. »

La *Gesellschaft*, de Berlin, consacre dans son dernier numéro, sous la signature de M. A. G. Götz, un éloquent article aux *Histoires lunatiques* de M. Hubert Krains.

« En monsieur Hubert Krains, dit le critique de la grande revue berlinoise, nous saluons un représentant talentueux de cette jeune école poé-

tique belge qui élargit si bellement les idées réalistes. Krains n'est pas un imparfait, un comédien pessimiste qui tâche, par toutes sortes de psychologies, à cacher son impuissance; il est un homme complet, fort, d'une santé robuste, qui va au devant de l'âme avec des yeux clairs et d'un pas décidé. Sa physionomie littéraire et tout le caractère de son œuvre ressemblent en plusieurs points à l'art de Georges Eekhoud, le plus talentueux et le plus original parmi le groupe si personnel des jeunes écrivains belges, sans qu'il soit en rien, cependant, imitateur. Comme Eekhoud, Krains aime aussi à s'occuper des problèmes et des questions de la vie sociale de nos jours... On peut s'assurer, en lisant la *Dernière Lutte*, un petit chef-d'œuvre de caractère et de vie, avec quelle profondeur aiguë Krains observe les hommes et les choses, combien il les peint avec éloquence et vigueur...

Avec ces *Histoires Lunatiques*, Krains s'est placé au premier rang des jeunes littérateurs belges; et l'on peut envisager avec espoir et sans crainte les prochaines créations de l'écrivain. »

Dans le même numéro de la *Gesellschaft*, une chaleureuse bienvenue au *Coq rouge*, dont on lit une analyse très sincère et très juste : « La déclaration du comité de rédaction dit que le « Coq rouge » ne servira ni ne sera le partisan d'aucune école ni d'aucune coterie, la nouvelle revue sera une tribune libre à tout le monde, à ceux qui croient en leur art et qui ont à dire quelque chose de nouveau. »

Notre confrère de Berlin annonce en outre qu'elle parlera longuement du *Coq rouge* lorsque plusieurs numéros auront paru.



Le ciel nous préserve des législateurs en matière de beauté, de plaisir et d'émotion.

TAINÉ (Voyage en Italie.)



Dernièrement un délégué du Musée du Louvre vint à Bruxelles, à la bibliothèque royale, prendre certaines notes sur les enluminures des manuscrits. — Un employé de la bibliothèque, futur conservateur, paraît-il, fut chargé de passer les documents au savant étranger. Lorsque celui-ci fut rentré à Paris, il fut très étonné de recevoir du sus-dit employé une lettre lui demandant les catalogues de sa maison. — « C'est pour mes enfants qui aiment les images, disait le fonctionnaire belge. »

Le malheureux avait cru avoir affaire à un représentant des magasins du Louvre !

Voilà à quels beaux résultats aboutit le recrutement du personnel des Beaux-Arts parmi les protégés de ministres.



A lire dans le dernier numéro du *Réveil* un poignant récit de M. Cyriel Buijsse, intitulé *Le Cheval*.



Pour paraître le premier octobre, chez l'éditeur Paul Lacomblez, *Douze petits Nocturnes*, par notre collaborateur André Ruyters.

PÉRINET.



Le Coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS



Prix d'abonnement annuel :

| | |
|---|----------------|
| BELGIQUE . | 8 FRANCS. |
| ÉTRANGER. | 10 " |
| Édition sur papier de Hollande Van Gelder | (BELGIQUE 20 " |
| | (ÉTRANGER 25 " |

Ce numéro 80 centimes



Comité de Rédaction :

LOUIS DELATTRE — EUGÈNE DEMOLDER — MAURICE DES
OMBIAUX — GEORGES EEKHOUD — HUBERT KRAINS —
MAURICE MAETERLINCK — FRANCIS NAUTET — EMILE
VERHAEREN.



Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration,
demandes d'échange, s'adresser aux secrétaires de rédaction :

Auguste Biernaux, 25, rue du Collège
Sander Pierron, 75, rue du Comte de Flandre



La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du
numéro, soit le 1^{er} de chaque mois,



Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser
à **M. Longfils, 6, Montagne-aux-herbes potagères.**



Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.



SOMMAIRE :

| | |
|----------------------------------|---------------------------|
| L'île méchante | EUGÈNE DEMOLDER |
| La Recherche. | EMILE VERHAEREN |
| Une rose à la bouche | LOUIS DELATTRE |
| Vers. | EMILE BOISSIER |
| Enfances tragiques | SANDER PIERRON |
| Etude Critique | HIPPOLYTE FIERENS-GEVAERT |
| Vers. | EDMOND PILON |
| Lettre parisienne | CAMILLE MAUCLAIR |
| Chroniques littéraires | M. D. O. et A. R. |
| Picorée | PÉRINET |

N° 6

OCTOBRE 1895

I^{re} ANNÉE



Le Coq rouge
Revue littéraire

OUVRAGES NOUVEAUX

CHEZ

Paul LACOMBLEZ

31, Rue des Paroissiens

~~~~~> BRUXELLES <~~~~~

**HISTOIRES LUNATIQUES**

par HUBERT KRAINS

**LES MIROIRS DE JEUNESSE**

par LOUIS DELATTRE.

**En Symbole vers l'apostolat**

par MAX ELSKAMP.

**Les Disciples à Saïz**

**NOVALIS**

par MAURICE MAETERLINCK

**UN CHANT DANS L'OMBRE**

par FERNAND SEVERIN.



**Chez Edmond DEMAN**

*16, Rue d'Arenberg :*

**AMES DE COULEUR**

par HENRY MAUBEL.

**Les Villages Illusoires**

par EMILE VERHAEREN.



**Chez Paul OLLENDORFF**

*28, Rue de Richelieu, Paris :*

**Couronne de Clarté**

par CAMILLE MAUCLAIR



# L'AVENTURE D'UN BUVEUR DE BIÈRE DONT LES PINTES NE MOUSSAIENT PLUS.

A MON NEVEU FRANS

**Q**U'AVAIT donc Frik Bullens ou plus familièrement dit Frik Saperladjou, Frik le fils des *Trois Eléphants joviaux*, le gars massif et rablé, à la face de pleine lune, au nez drôlatique fait en pied de marmite, aux yeux « capons », ainsi que disaient les filles de boutique du quartier, qu'avait donc ce Frik le fameux, à se montrer si abattu et si « enterrement de sept heures », lui le boute-en-train, l'être « farce » par excellence, bien digne de figurer en effigie, comme quatrième proboscidien facétieux, sur l'enseigne adoptée par ses ancêtres et maintenue par ses parents, notables droguistes du Marché aux Porcs ?

Oui, sur quelle herbe avait-il marché, l'impayable Frick, pour qu'il fût devenu moralement presque méconnaissable aux yeux de ses camarades tous bons vivants et royaux buveurs, hantant les réputées brasseries à lambic qui, aussi odorantes et aussi modestes que dame violette, se dissimulent, cachottières et patriarcales, dans les rues populeuses des quartiers autochtones de la soiffarde cité brabançonne ?

C'était à ne pas y croire, mais Frik renonçait aux veillées gambriniques, aux épiques beuveries où il tenait toujours tête aux plus intarissables videurs de brocs de son clan, il renâclait aux kermesses à boudins, aux gogailles de « choezels » et de « waterzoei » ;

il n'allait plus danser les lundis — contre le gré de ses parents — avec les faubouriennes du Coin du Diable et de Molenbeek, gail-lardes au parler gras comme leur chevelure, qu'il disputait à leurs Marolliens, s'amusant à provoquer d'énormes assauts de gueulées où son diable-au-corps et son bagout, comme aussi l'imprévu et la virtuosité qu'il apportait dans l'engueulade finissaient par désarmer et même par lui concilier ses adversaires les plus copieusement embouchés. Pour comble, Frik Saperladjou, en était arrivé à boudier Magdelive ou Livette, la mignonne piqueuse de bottines du Rempart des Moines, sa bonne amie, son caprice pour devrai, la complaisante maîtresse dont il comptait bien faire M<sup>me</sup> Frik Bullens ou, pourquoi pas, M<sup>me</sup> Saperladjou, et, ceci encore, en dépit des airs dégoûtés et rechigneurs de ses vieux entichés de cette sorte de patriciat que leur conféraient l'ancienneté et la solidité de leur commerce.

A présent le digne Frik errait seul comme une âme en peine par les venelles de la rue de Flandre ; il battait même des régions urbaines où jamais il n'avait songé à mettre le pied tant elles secrètent la contrainte et l'ennui. Ainsi on l'avait rencontré, jusque dans la fastidieuse rue de la Loi, une rue où tout Bruxellois du « bas de la ville » ne tarderait pas à succomber au marasme et à la nostalgie. Il marchait l'air préoccupé, la tête basse, comme un qui prépare un mauvais coup ou que le remord galope implacablement. Lui le garçon sociable et expansif par excellence évitait toute compagnie, et n'adressait plus la parole à personne ! En vérité, il avait fallu un événement et des causes peu ordinaires pour produire pareille métamorphose en cet irrésistible bon garçon, le lion et la coqueluche du vieux-Bruxelles !

Une nuit qu'ayant déjà assisté à la fermeture des volets et au couvre-feu dans quatre des estaminets les plus longtemps ouverts aux buveurs attardés, il cherchait, quoique fort éméché, une dernière occasion d'ingurgiter un pot de bière, il s'en vint échouer, passé minuit, sur le Grand Marché en face de l'Hôtel de Ville. Furieux de ne plus apercevoir de lumière dans le moindre bouge, Frik s'écria, après avoir proféré un graveleux blasphème : « Ah, pour ce verre de bière je donnerais bien mon âme au diable, ou tout au moins je lui permettrais de me priver ma vie durant, d'un des éléments qui en composent les délices... Oui je le jure, foi de Frik Saperladjou ; et je ferais comme je le dis, aussi vrai que je m'appelle Frik Bullens des *Trois Eléphants Rigoleurs* ! »

Et en prononçant ce serment il tendit le poing vers le groupe

symbolique de l'archange et du diable coiffant le beffroi communier. Était-ce un mirage produit par les fumées du houblon, mais il parut à Saperladjou qu'un sourire de feu illuminât un instant la gueule du démon et qu'un ricanement diabolique fit écho au hoquet dont il avait souligné son vœu impie. Néanmoins il persista à s'écarter de son logis et s'engagea dans la rue de l'Etuve. Un peu plus loin il sembla aussi au noctambule qu'une voix de gamin, le fausset un peu rauque d'un mignon voyou, l'interpellait avec un pur accent de terroir, et comme, touché par ce langage ami, Saperladjou se tournait vers l'enfant, un mince filet d'eau froide lui fouetta le visage. Avec la permission du ciel, Mannekepis avait pu donner plus de force à son jet puéril et avertir par cette onde rafraîchissante un chrétien, et de plus un concitoyen en danger de sacrilège. Mais le gentil benjamin des Bruxellois en fut pour sa miraculeuse intervention ; cette douche ne dégrisa pas encore notre entêté pochard qui s'éloigna sans même être frappé par le côté surnaturel de cette aspersion, et non sans maugréer quelque imprécation à l'adresse du charmant populo par lequel Duquesnoy symbolisa la polissonnerie et la franchise du libre Bruxelles.

D'ailleurs aussi radieux que le marin apercevant un phare, Frik avait vu briller de la lumière aux lucarnes d'une sorte de sous-sol qui ne pouvait être affecté qu'à un débit de boisson. Descendant quelques marches et poussant le battant d'un soupirail par lequel il se glissa avec une élasticité féline qui ne fut pas sans le surprendre, il se trouva dans une vaste crypte, quelque chose comme une cathédrale souterraine que des mécréants auraient consacrée au culte de la boisson. Ce temple était couvert de dorures encore plus outrageuses que ces cafés neufs où les damoiseaux endimanchés, autrement dit les « stouffers » se prélassent avec leurs bonnes amies et où des alchimistes malins font payer très cher des philtres à base de salicilate, véritables élixirs de courte vie.

Aussi, Frik se méfiait ; mais comme il se trouvait dans la place et qu'il avait fait vœu de ne point se coucher avant d'avoir bu un tout dernier verre il héla un serveur auquel il commanda une potion semblable à celle que dégustaient les très nombreux habitués de cette paradoxale taverne. Le service était fait par des nains, ou plutôt des gnomes, robustes, l'air vieillot et égrillard, aussi agiles que difformes, bedonnants et velus, hirsutes, la trogne rougie, dont la nudité complète, falote et brune comme l'acajou, se masquait avec plus de cynisme que de pudeur, sous des guirlandes et des

sarments de houblon encore garnis de leurs clochettes. Avec une rapidité et une adresse stupéfiantes ces kobolds mettaient en perce des tonneaux innombrables superposés de manière à former de longues files de pyramides, ou se répandaient entre les tablées, portant sur des plateaux la légion des brocs spumeux sans cesse renouvelés devant les insatiables soiffards. Au fond de la salle plus vaste que la nef de Sainte-Gudule, trônait sur un tonneau dans lequel Frik se dit qu'on eût pu encaquer des baleines au lieu de harengs, — un grand géant à barbe blanche, la couronne sur la tête, le vidrecome à la main, le costume d'un roi de jeux de cartes. Constamment lui-même présentait son hanap vide, de la contenance d'une tonne ordinaire, aux flots de bière qui s'échappaient avec un grondement de cataracte du robinet monstre, introduit dans les flancs de l'immense réservoir. Et à chaque rasade, Gambrinus, car c'était en personne le dieu de la bière, un dieu païen, donc un diable, — Gambrinus, roulait des yeux béats et débonnaires, exprimant une félicité olympienne ou plutôt walhallienne, puis il claquait des babines, frottait sa bedaine de la main restée libre ; et à chaque rasade aussi, avec un formidable : « Le roi boit ! » signal de lampées générales, comme un grand coup de tonnerre faisait tintinnabuler en un carillon prolongé tous les verres des dresseurs et des tablées.

Frik huma la chope qu'on lui servit et à la première gorgée, subodorant le fumet savoureux du breuvage, il lui sembla que Livette, son amie, frottait contre son palais un pan de la belle jupe de satin ponceau qu'il lui avait achetée pour sa fête. Non jamais il n'avait rien bu de pareil, ni au *Saint-Pierre*, ni chez Onke-laar, ni à la *Fambe de Bois*, ni aux *Trois Perdrix*, ni au *Vieux Château d'Or* ni même chez le *Duc Jean le Victorieux*. L'arome délectable comme effluves de fenaison ou de pommeraie, lui montait du palais aux narines, jamais bouquets des crûs les plus vantés, n'avaient chatouillé aussi voluptueusement son âme charnelle, le cœur de ses sens, le foyer de ses désirs. Il redemanda une chope que le gnome lui apporta avec la même célérité mais avec des précautions et des prudences d'échanson sacerdotal.

Puis Saperladjou voulut payer, un peu inquiet de l'effet que ce breuvage surexquis pourrait produire sur son cerveau, et craignant surtout de n'avoir en poche qu'à peine de quoi payer ces deux pintes inoubliables. Le kobold ricana et repoussa l'écu de cinq francs que lui tendait Frik, il lui fit signe que rien ne pressait, qu'il lui fallait

boire encore et, pour le convaincre, il courut lui remplir un nouveau broc. Frik n'eut pas la force de repousser ce calice insidieux. « A quelle heure ferment-ils donc ici ? » se disait-il, n'éprouvant aucune envie de regagner ses lares, d'autant plus que les autres consommateurs paraissaient aussi indifférents que les serveurs à la fuite des heures nocturnes. L'énorme Gambrinus continuait d'ailleurs à leur faire raison, et, sans cesse la tonne précipitait des cascades de bière dans le profond vidrecome, que celui-ci vidait ensuite dans les abîmes gastriques du dieu des ivresses. Une circonstance agaçait Frik, c'était ces intermittents tonnerres, ces borborrygmes orangeux qui se déchaînaient dans le ventre fabuleux du colosse, chevauchant, sans jamais en descendre, la tonne plus que myrialitrique.

Entre deux gorgées, Frik considérait ses voisins de tablée. L'ensemble de cette réunion de buveurs, représentait une sortie de bal de carnaval, tant étaient variés les costumes et les physionomies. Mais, malgré ses connaissances fort relatives de l'histoire et de la géographie, Saperladjou constata que presque tous ces piliers de taverne étaient gens du Nord, Russes, Scandinaves, Irlandais, Anglo-Saxons, Germains, Hollandais et Flamands. Les uns portaient des costumes nationaux d'à présent, mais beaucoup, la plupart même, semblaient des modèles de seigneurs et de bonnes gens que Saperladjou avait vus un jour dans un Musée où l'avait chassé la pluie. Il y en avait de tous les âges. Des enfants joufflus repoussant les mamelles de gorgiases matrones, tetaient des biberons remplis dans les hanaps de leurs pères. Des vieillards rajeunissaient à chaque lampée pour retomber après dans une sorte de torpeur ; et leurs yeux brillaient ou s'éteignaient ainsi que la surface d'un rechaud s'avive ou pâlit au jeu des soufflets de la forge.

Cependant une lumière bleuâtre se montrait, peureuse, moucharde, derrière les vitraux. C'était donc l'aube. Frik héla le gnome qui s'était occupé de lui, mais l'original serveur repoussa de nouveau et cette fois, avec un regard sévère et cruel, l'écu de cinq francs que le consommateur lui tendait. Et plutôt par une pantomime expressive que par des mots sinistrement articulés le kobold lui demanda en paiement la valeur d'un demi litre de sang, soit une minime fraction de la quantité de bière incomparable absorbée par Saperladjou. Frik se rebiffa : « Du sang ! De mon sang pour de la bière ! Jamais ! Ah ça, il faut pas vous moquer de moi, s'tu ! » Puis décontenancé par l'air solennel du gnome, il voulut mar-

chander comme il le faisait à la minque, quand d'aventure il régalaient ses vieux d'une riche pièce de turbot ou de saumon. « Un demi litre de mon sang, de mon sang à moi ; qu'est-ce que tu penses donc ! Pas dégoûté l'ami ! Pas encore un quart ! Vingt gouttes, si tu es bien raisonnable. Non pas même, dix gouttes, cinq gouttes suffiront ! »

Pour toute réponse le gnome lui montra ce qui se passait autour de lui. En manière de règlement de compte tous les clients se laissaient très docilement tirer une pinte de sang par le nain qui les avait servis.

Puis munis du liquide fumeux ils grimpaient à des échelles et ils allaient le déverser dans une cuve aussi haute et aussi large que la salle, dressée derrière le trône de Gambrinus. Et chaque fois qu'ils alimentaient de cette façon le magique brassin, celui-ci se couronnait d'une crépitante couronne de feux follets.

Frik était le seul qui persistait à ne pas vouloir se laisser puiser une pinte de bon sang, lui qui pourtant, avait l'air de dire le gnome, s'était fait tant de pintes de ce bon sang dans la vie et s'en ferait encore bien d'autres sans doute !

A la fin, lassé de ces refus, le gnome saisit le récalcitrant et de ses griffes pointues et solides comme des lancettes il se mit en devoir de lui ouvrir les veines du bras. Frik se débattait désespérément mais l'autre l'étreignit avec une force irrésistible dans ses pattes velues et Frik sentait déjà les griffes du monstre entamer sa bonne viande de sain garçon de Brabant, quand instinctivement, le Brusseleer sceptique et gouailleur se rappela les prières de son enfance et voilà qu'au premier verset du *Pater* qu'il se mit à clamer avec une voix d'orphéoniste à un concours international, toute l'inférieure pagode, cette brasserie de bière faite avec du houblon humain, du sang et de la sève de chrétiens, ce pandémonium, avec ses gibbeux vampires, ses buveurs damnés, et son idole balourde, s'abîma sous terre comme dans une trappe, et Frik se réveilla, aussi boueux qu'un baquet destiné à la voirie, au pied de la tour Saint Michel.

Parbleu, il n'était que temps ! L'aube allait poindre. Au loin les charrettes des maraîchers du marché de la première heure, s'annonçaient par leurs cahots sur le pavé de la ville endormie. Les crémeries pour fruitiers et gagne-petit déverrouillaient leurs portes. Quelle chance qu'une patrouille de police n'eût conduit Frik à deux pas de là, à l'amigo, lui Frik des *Trois Eléphants Foviaux*.

À quelle honte, à quel scandale l'insoucieux compère venait d'échapper ! En ce moment même, le dégoût de sa « soulographic » et la perspective du deshonneur qui avait failli l'atteindre, firent même pâlir les impressions et les fantasmagories du cauchemar par lequel il avait passé. Il devait s'être affalé tout à l'heure, en apostrophant le démon terrassé par le chevalier du Seigneur. Frik se traîna jusqu'à chez lui et fut quelques jours sans se montrer aux camarades.

Le dimanche après-midi, qu'il relança à l'heure de l'habituelle séance dans la cour du *Duc Jean le Victorieux*, un des estaminets exaltés dans les fastes de la brasserie nationale, — ses amis inséparables Flup, Door, Toon et Jaak, il leur expliqua sa longue éclipse par un surcroît de besogne : ses parents lui avaient demandé un coup de main pour servir les clients, tenir les livres, faire la caisse et emballer et ficeler galons, boîtes et paquets. .

Mietje, la grosse servante aux bras nus constamment pincés et patinés par les grivois habitués de la place avait déjà apporté aux amis de Saperladjou le grand verre d'un demi litre rempli d'une bière couleur d'ambre, pétillante et perlée, que couronnait une appétissante « jarretièrè » de mousse. Alléché par la vue de ce délectable breuvage dont il avait été privé depuis ses excès de la nuit somnanbulique, Frik se hâta de demander sa chope et quand la bonne la lui eût présentée il empoigna cette vieille chope avec quelque chose de la volupté que le mâle éprouve à étreindre sa maîtresse, la souleva à hauteur de ses yeux en l'exposant à la lumière et ayant pris plaisir quelques secondes à s'en régaler la vue, il s'apprêtait enfin à lui demander une jouissance plus grande encore, quand au moment où il y trempait les lèvres, voici qu'avec un pschitt fugace, un bruissement effarouché se fondit instantanément la jarretièrè ou si vous aimez mieux la collerette de mousse blanche, cette mousse qui floconnait généralement aux moustaches des buveurs, et venait ensuite, après la première lampée leur chatouiller familièrement les narines. Oui, cette mousse qui persistait à pétiller dans les verres de ses camarades, même après plusieurs gorgées, s'était dissipée à l'approche des lèvres de Frik ne laissant dans le verre qu'un liquide buvable mais terne et glauque, agréable au goût mais ne le taquinant plus. Frik, un peu désappointé n'attacha pas d'autre signification à ce phénomène qu'il crut dû à une cause plausible et qu'il ne fit pas même remarquer à ses amis. « Je serai tombé sur le fond d'un tonneau ! » pensa-t-il. « Bast ! On se rattrapera au prochain verre ! »

A la seconde tournée — car au *Duc Jean le Victorieux*, les buveurs de marque ne faisaient pas remplir moins de quatre fois leurs demi-litres en gros cristal — tandis que la bière écumait folâtre et guilletterette au bord des verres de ses compagnons et venait même, d'humeur espiègle, s'accrocher à leurs moustaches, avant même que Frik eût porté son verre à sa bouche, la mousse s'était enfuie effarouchée, dépouillant encore une fois la bière, de cette vie et de cette physiologie conquérante qui attisent la soif comme les manèges d'une coquette affriolent la chair.

Cette fois Frik ne put dissimuler son dépit. Ses amis ayant même observé son mutisme et sa mine exceptionnellement allongée, il leur montra son verre maussade où ne perlait plus la moindre mousseline.

Et comme ils le plaisantaient sur l'importance qu'il accordait à cette vétille, il leur dit que le même cas s'était présenté tout à l'heure, pour son premier verre. Les amis se regardèrent non sans un peu de surprise. Le fait était curieux tout de même. Ils cherchaient à l'expliquer de la façon la plus simple : « Bah, dit Toone, on t'aura donné un verre mal rincé ou bien Mietje pour te punir de ta longue absence s'amuse à te faire boire les fonds de tonneau ! » Frik appela la servante boulotte qui, au premier mot de ces conjectures, protesta de toute son énergie. Elle avait servi à Frik absolument la même bière qu'à ses compagnons, et avant de puiser au tonneau elle-même avait soigneusement vérifié la propreté du verre. Comment supposer Mietje capable de servir de la rinçure à un client de l'importance de *mijnheer* Frik des *Trois Eléphants Foviaux* !

Et pour mieux prouver sa bonne volonté, elle s'empressa de reprendre le verre suspect et de rapporter triomphalement sur son plateau d'étain, un verre plein, écumant, plus mousseux que tous ceux qu'elle avait servis. « Essayez de celui-là, *mijnheer* Frik, et vous m'en direz des nouvelles ? »

Saperladjou, la mine friande, le lorgna, le relucqua, le balança une couple de fois devant ses yeux, se mirant voluptueusement dans ce flot de topaze liquide et scintillante. Quoiqu'ils en eussent les autres éprouvaient aussi une certaine émotion, et attendaient non sans anxiété le résultat de cette épreuve. Mietje, les poings sur les hanches, souriait, convaincue que l'évènement établirait sa complète innocence.

Frik porta le verre à sa bouche et, malédiction ! il n'en fallut pas plus pour que toute cette joyeuse effervescence de la bière

fraîchement tirée prit subitement fin. En moins d'une seconde la bière cessait de mousser et de pétiller. Décidément les choses prenaient une tournure au moins désagréable. Cette fois Frik posa son verre avec une telle violence sur la table qu'il éclaboussa sa culotte et celles de ses voisins. C'était trop fort à la fin ! Mietje elle-même n'en revenait pas, et, bouche bée, eut grand peine à réprimer l'envie de faire un signe de croix.

Les autres d'esprit plus fort, entreprirent de rassurer leur camarade, en cherchant des motifs naturels auxquels attribuer cette bizarre conduite de leur bonne bière. Frik n'avait-il pas mangé quelque victuaille odoriférante peu faite pour plaire à leur breuvage ? Hypothèse assez absurde vu que le lambic s'accommodait des voisinages les moins distingués et s'entendait en compères de la même paroisse aussi fort bien avec les fromages, les carrelets, les harengs, les crabes et les œufs durs ! Peut-être aussi, Saperladjou avait-il mauvaise haleine et « éteignait-il la mousse comme d'autres tuent des mouches » — supposait l'un des loustics. Mais Frik aussi propre extérieurement que sain et immaculé dans ses organes, Frik que n'avait jamais souillé la moindre tare, eut un haussement d'épaules à cette insinuation d'ailleurs toute plaisantine. Tout de même le digne garçon se sentait devenir de plus en plus mélancolique et loin de le distraire leurs facéties commençaient à l'irriter et portaient à faux.

Un moment il crut même à une mystification de la part de ses inséparables, de complicité avec cette mijaurée, cette sainte-n'y-touche de Mietje. — Allons, leur dit-il, presque rassuré à cette pensée, avouez que vous avez voulu rire à mes dépens. Elle est bien bonne, elle est même réussie, mais à présent la « zwanze » a duré assez longtemps. Mieke allez me chercher un autre verre et n'y mettez plus cette fois de drogue pour empêcher la bière de mousser ! »

— Par tous les saints du Paradis ! s'écria la servante avec une exaltation de victime injustement mise en cause, je veux être condamnée à ne plus jamais servir que de l'eau à de vieux messieurs grognons et constipés, si j'ai jamais ajouté un grain ou une goutte de médecine à votre lambic !

Les amis de Frik, aussi, se défendirent d'avoir trempé dans la moindre fumisterie. « Si notre ami était la victime d'un farceur, déclara Flup, il faut proclamer celui-ci notre maître à tous ! car la blague serait impayable ! Et, ajouta-t-il en riant, je ne vois guère pour manigancer des « zwanzes » aussi carabinées, que le grand

Malin, le diable, qui cherche de temps en temps à se venger sur les bons Brusseleers de la défaite que lui infligea autrefois l'archange Michel, l'associé de Sainte-Gudule et de Manneke-Pis, pour la protection de notre bonne ville ! »

A cette réflexion émise en manière de grosse facétie, une terrible lumière se fit dans la cervelle de Saperladjou. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ! Sans s'en douter Flup venait de le mettre sur la piste. Oui, son persécuteur, était le diable en personne. Il n'avait pas rêvé l'autre nuit avant de se réveiller sur le pavé de la Grand'Place. Il avait bel et bien vidé des chopes dans le royaume de Gambrinus, le démon de la bière, et, ce qui pis est, des chopes qu'il avait refusé de payer. Oui, Frik avait fait un « pouf » dans le cabaret du diable. Et à présent son créancier se vengeait. C'en était fait ; tant qu'il serait marqué à la craie sur l'ardoise de baes Lucifer, celui-ci continuerait à lui jouer des tours pendables. Aussi pourquoi n'avait-il pas payé son écot ! Une pauvre petite pinte de son bon sang ! La belle affaire pour un gaillard sanguin comme lui, un rougeaud ayant assez de sang à revendre ! Son infernal créancier devait lui en vouloir d'autant plus que pour se faire accueillir dans la taverne maudite, mon Saperladjou avait promis au diable de lui céder pour toute la vie « un des éléments qui en constituent les délices ! » Et à présent Frik se rappelait les termes de son vœu. Vraiment en se contentant de ne le priver que de bière mousseuse, le créancier se montrait assez traitable. Tout mortifié qu'il était Saperladjou en convenait à part lui.

Naturellement le fils des *Trois Eléphants Foviaux* se garda bien de faire part à ses compagnons de la découverte qu'il venait de faire. Edifié enfin sur l'origine et les auteurs des tours qu'on lui jouait depuis sa rentrée au *Duc Jean le Victorieux*, Frik se prêta avec une certaine bonne grâce, à des épreuves décisives que ses compagnons voulurent tenter afin de lui prouver leur absolue innocence. Ainsi ils l'invitèrent à choisir un verre préalablement nettoyé par lui, puis à descendre à la cave et à y tirer lui-même sa bière au tonneau qu'il choisissait. Ce qu'il fit. Eh bien, malgré toutes ces précautions, au moment où il allait boire, la mousse abondante et tapageuse se déroba subitement au contact de ses papilles buccales comme une gente et légère beauté cherchant à esquiver les baisers d'un malotru, et cette fois dans le frisselis de la mousse fugitive Frik reconnut le timbre du rire goguenard qu'il avait entendu partir, l'autre fois, de la gorge du dragon terrassé par Saint Michel.

C'était à présent au tour des camarades de se casser la tête pour découvrir la source de ces inexplicables tracasseries. Toone proposa une dernière expérience. Il s'agissait de voir comment se comporterait de la bière en bouteille, très mousseuse, versée dans le verre de leur ami. Celle-là, pour sûr, persisterait à « travailler ». Mieke apporta deux bouteilles. La bière y fermentait tellement que les bouchons partirent avant qu'on les eût tirés, et que les verres débordèrent à peine les eût-on remplis au quart. Frik saisit le verre dans lequel la mousse montait avec le plus d'impétuosité. Et cette fois encore, l'approche de ses lèvres suffit pour pacifier instantanément les folles effervescences du breuvage.

Personne n'avait plus le cœur à la plaisanterie. Même les gausseurs incorrigibles cessaient de rire. Pour la première fois ils avaient l'ivresse sombre et, s'acharnant à vouloir délivrer leur ami de l'incroyable charme qui le tourmentait, ils l'entraînèrent dans d'autres brasseries, ils lui firent goûter à toutes les bières imaginables : partout se renouvelait l'insolite et crispant phénomène. À la fin malgré leur nationale goguenardise ils commençaient à la trouver mauvaise. N'était-ce pas plutôt Frik qui les faisait poser ? Histoire de boire « à l'œil ». Mais non, le pauvre diable avait l'air trop piteux pour cela. Alors quoi ? Il y avait donc du louche là dessous...

De guerre lasse tous rentrèrent se coucher, presque heureux, mais sans le dire, de se débarrasser du phénoménal Saperladjou. Ils songeaient qu'un buveur, affligé de pareille infirmité deviendrait désormais d'une fréquentation gênante.

Le lendemain ils parlèrent et, le commérage aidant, la nouvelle du malheur arrivé à Frik se répandit dans toute la zone où l'on boit. Saperladjou fut « celui qui empêche la bière de mousser. »

Les gamins mis au courant de sa déplorable influence sur le lambic qui rit et qui chante, se le montraient du doigt avec des airs dégoûtés et le poursuivaient des huées et des épithètes réservées aux voleurs de chiens, aux pourvoyeurs des fourrières !

Il jetait un froid dans les cercles de buveurs où, avant sa mésaventure, il était le commensal indispensable et bien voulu. Dans certains estaminets les patrons mirent son verre à part, pour le réserver à son usage exclusif, tout comme s'il s'agissait d'un lépreux. Dans d'autres on refusa même de lui donner encore à boire. Longtemps le malheureux Saperladjou s'entêta à se concilier cette bière qui le boudait sans pitié mais chaque fois qu'il renouvelait la désolante expérience, il surprenait dans la mousse fugitive le persiflage aigret

du kobold aux doigts griffus qui avait voulu lui tirer une pinte de bon sang !

Le brave Frik, l'orgueil de ses respectables parents, leur était devenu un perpétuel sujet d'angoisse et de honte. Quelle drogue de leur magasin auraient-ils bien pu essayer sur lui pour le guérir de ce mal dont aucun médecin n'était parvenu à établir le diagnostic ? Même l'amour de la bénigne Magdelive ne prévalait contre l'hypochondrie du presque trop polissonnant luron de l'autre saison. Ah lui-même se rendait compte de ce qu'il aurait fallu pour l'exorciser ! Le jour où il pourrait s'acquitter envers son infernal créancier, la paix lui serait rendue et la bière, cette gaîté et cette quiétude en bouteille et en tonneau, lui redeviendrait secourable ! Aussi retournait-il souvent à minuit, rue de l'Etuve, dans l'espoir de voir flamboyer les fenêtres de la taverne fantôme. Hélas, aucune lumière insolite ne piquait plus les bourgeoises et patriarcales façades des antiques maisons !

Lui qui avait toujours professé une salutaire aversion pour l'alcool échoua, peu à peu, dans les « bacs à schnick » et les assommoirs. En permanence devant les zincs il ingurgitait force *bobines* et *gendarmes*. L'alcool, du moins, ne dénonçait point son infirmité, son vice, la tare qui le rendait suspect aux honnêtes buveurs.

Malheureusement au lieu de le rendre plus calme et de le distraire de son idée fixe, ce vitriol achevait de l'aigrir et de le désespérer. Combien de nuits, noctambule rôdeur, à l'heure des chats en folie, des fantômes et des suicidés, n'avait-il pas songé à se jeter dans le canal de Willebrœk quitte à engraisser les anguilles des futures matelotes de l'*Amour* et du *Marly* ? Il faut croire que les neuvaines et les pèlerinages entrepris secrètement par la pieuse Livette pour la guérison de son bon ami, écartèrent les larves du désespoir prêtes à s'emparer de lui.

Peut-être aussi, ces pieux exercices de la bien-aimée inspirèrent-ils un soir à Saperladjou l'idée d'invoquer l'archange Michel, lui qui avait autrefois, si étourdiment demandé le secours du Malin ! Agenuillé sur la Grand'Place, il récitait l'oraison dominicale, quand soudain il lui sembla qu'avec un large geste d'apothéose et de transfiguration, le grand saint tout en or s'illuminait comme un soleil et déployait des ailes auxquelles venaient s'accrocher les étoiles.

Cessant une minute de régler son compte au vilain dragon qu'il venait d'étourdir par une estocade bien conditionnée, Saint-Michel

descendait majestueusement du haut de son glorieux piédestal, en planant vers la place où s'était prosterné l'humble pécheur.

L'archange ayant mis pied à terre s'approcha de Frik qui levait vers l'éblouissante apparition ses yeux mouillés de grosses larmes enfantines, et doucement il prit le bras du gros garçon, retroussa la manche de la veste et de la chemise et avant que le patient eut eu le temps de se rebiffer, le pur esprit lui piqua le biceps, de la pointe de sa flamme divine.

A cette blessure Frik se sentit défaillir, mais sans toutefois éprouver de douleur, et il goûtait même un infini délice, une douceur, un bien-être singulier ; quelque chose de mauvais s'échappait de lui et faisait place à un étrange soulagement, à une invasion de baumes et de caresses ; c'était comme si on pansait avec des doigts d'aurore et d'avril sa pauvre âme fripée et endolorie, comme si on enlevait un poids brûlant de son cœur si joyeux et si candide autrefois.....

— Fichtre, votre garçon l'aura échappé belle. Eh, voyez donc quel trou le malheureux s'est fait à la tête en tombant sur le pavé... Un autre aurait au moins perdu un litre de sang... Or, votre Frik n'en a pas versé une goutte... De l'avis de ceux qui l'ont ramassé, le pavé, autour de lui, ne portait pas la moindre tache rouge... Quant à l'hypothèse d'une hémorragie interne il faut la repousser ; car elle eût certes entraîné l'apoplexie...

Ainsi pérorait le médecin de la famille Bullens au chevet du blessé qu'avaient soigné sa mère et aussi sa Livette. Frik réveillé depuis quelques instants avait entendu ces paroles mais il se garda bien, lui qui devinait où était passé son litre de bon sang, d'élucider ce mystère au bavard docteur.

Grâce à l'intervention du grand Saint-Michel le pauvre ensorcelé avait pu payer sa dette au diable. Respectueux envers les desseins de la Providence il ne s'ingénia point à s'expliquer comment une piqûre au bras lui avait fait un trou à la tête.

Par reconnaissance pour le Ciel il rompit avec le délétère genièvre ; et la noble bière brabançonne s'étant remise à pétiller dans son verre il n'en but plus jamais que pour trinquer les dimanches avec sa petite femme, avec Magdelive aux prunelles et au rire plus pétillants encore que le meilleur brassin du *Duc Jean le Victorieux* ou même que la perfide bière du diable.

GEORGES EEKHOUD.





# *La Maisonnette*

A HENRY MAUBEL.



PAR taquinerie, on lui disait :

— Vous ne la connaissez plus, votre maisonnette !

— Si, si, disait-il, je m'en souviens bien...

Elle est basse, avec de petites fenêtres claires ; deux pommiers sont de chaque côté... » Il traînait les paroles avec extase, et l'on voyait passer ce qu'il disait dans ses prunelles. Les pommiers, en avril, alors qu'ils sont tout roses et sentant bon, et ces petites fenêtres ouvertes dès le matin.

On avait des visions de village ancien, dans des odeurs de trèfle ; de soirs doux où les cloches usées accrochent des paroles tremblantes aux buissons du chemin, tandis que les petits enfants chantent de vieux Noël.

— Les petits enfants jouent sur le seuil, » disait le vieux, et on les voyait, avec leurs petites jupes relevées, danser des rondes en se tenant par la main. — Quand il avait beaucoup parlé on lui disait : « Mais, grand-père, pourquoi donc songer toujours à votre maisonnette ? On vous a mis sur un beau chemin pour aller vers un pays nouveau. Il y a là mille choses que vous ne connaissez pas et que vous aimerez. Allez-y donc, grand-père ! »

Mais lui, secouant sa tête de vieux rêveur :

— ... Non, non, » disait-il, « c'était plus beau là-bas. Les roses y sont grandes comme la main. Les chemins du jardin bordés de buis et semés de sable blanc. Dans la maison, les petites chambres ont un pavement rouge qu'on lave tous les jours ; dans chacune d'elles il y a un bon Dieu. — Quand j'étais petit, je disais mes prières devant le bon Dieu et je voyais par la fenêtre, le maronnier tout vert ou plein de neige... Je voudrais bien le voir encore, et le noyer qui se penchait au-dessus du mur...

Il s'éloignait ainsi dans son idée fixe ; à ceux en qui il avait foi, il confiait tout bas comment souvent il avait voulu s'en aller vers ce pays nouveau dont chacun lui parlait, et que, toujours, la maisonnette l'avait égaré de sa route. Il était parti vers elle par des chemins inconnus où il errait depuis des ans, se reprenant, parfois, pour retourner vers le monde mystérieux qui ne l'attirait pas, et dont il se détournait vite ; maintenant qu'il était très vieux, il n'avait plus la force de s'essayer encore et se fatiguait à s'en aller en arrière, par ces sentiers embrouillés où ses pieds buttaient sans cesse ; mais il pensait à son repos, là-bas, dans le jardin de la maisonnette, sous les feuilles du maronnier, au coin du chemin bordé de buis... Quand on entend jaser les enfants au dehors, et que les insectes bourdonnent à vos oreilles dans une odeur de pommes... Les après-midi immobiles, dans le vieux fauteuil qui l'attend, où la fumée bleue de sa pipe monte en spirales vers le ciel d'autrefois et que le coq chante, et que celui du voisin répond... Et voir passer sur la route les femmes avec leurs paniers d'œufs où le soleil pleut une eau d'or, et on entend la voix de l'instituteur dire : *b-a, ba*, en cadence au bruit des fléaux dans les granges... Les hirondelles passent comme des flèches ; les cris d'oiseaux, avec le caquètement des poules et le chevrotement de quelque chèvre là-bas, se mêlent et s'épandent dans les feuillages... Le vieux dort un peu ; ceux qui passent le regardent avec de bons yeux francs, par-dessus le mur bas... Il s'éveille, sourit... on cause de la moisson... Une vache beugle, et, sous un coup de vent tiède, on entend soudain frissonner tous les arbres... Il est quatre heures ; la ménagère moule le café du goûter... l'eau chante dans la bouilloire...

Le vieux rit béatement ; il ne sent plus les pierres de la route. Ah !... Ah !... Aah !... Sa voix tremble au fond de sa gorge, elle chatouille comme un petit oiseau, et il passe les doigts dans sa barbe blanche... Il fait si chaud qu'il a peine à se tenir, et puis, ses souliers sont usés. — Là-bas on fait de bonnes chaussures ; il s'achètera des bottines à clous comme celles qu'on lui mettait, au temps de l'école, et qu'il ôtait pour se baigner les pieds dans le ruisseau... Il y avait aussi là, Félix et Auguste, deux bouts d'hommes aux cheveux en broussailles ; on s'asseyait à trois au bord de l'eau claire qui reflète des dentelles de feuillages ; on la faisait clapoter et jaillir sur les jambes en pluie de gouttelettes

ensoleillées ; les papillons venaient voleter sur leurs menottes... eux fermaient les yeux, un peu, chatouillés de la chute lente d'une goutte au long du mollet... et par la fente des paupières s'apercevaient les maisons du village dans leurs nids de bois et de prairies, les toits rouges, ou ceux de chaume qui accrochent des rayons et luisent comme une lune. — L'eau sautille avec de petits cris aux pierres : tri... tri... tri... ; l'herbe est toute chaude ; un grelot de grillon sonne claire dans le silence.

Un homme passe et, tout de suite, le vieux l'arrête pour lui parler de là-bas...

— ...Vous ne connaissez pas ? Une maisonnette pas très haute... Mon Dieu ! on n'est que des paysans !... Vous tournez à droite, une route avec deux grès chênes aux coins, tout creux, énormes, même que les enfants ont creusé dans le tronc, des niches pour des saintes vierges... Les fenêtres sont petites, toutes claires comme si elles riaient, ouvertes dès le matin... Les enfants beaux et gras, avec des joues comme des framboises ; ils viendront vous regarder en mordant dans leur tartine... Vous n'y avez pas été ? Vous ne pouvez pas me dire le chemin ? Je suis vieux, voyez-vous, la tête ne va plus.... Pourtant je me la rappelle bien...

Alors ses yeux s'illuminaient ; il grandissait, une lumière lui tombait sur le front, et la procession des vieux rêves paisibles commençait lentement dans ses prunelles :

— ... Si jolie, notre maisonnette ! A chaque an on blanchit sa façade ; elle est sur la route comme une bonne vieille sans dents ; on voit son grand âge, mais toujours si propre : Un nid d'hirondelles s'est accroché au toit : on dit que c'est du bonheur... Tous les Christ luisent par les fenêtres ouvertes, et par la porte ouverte vous verrez le jardin, au fond du petit corridor, avec ses lys jaunes et les ronds de pensées dans le gazon. — Tenez, je les ai devant moi... Les soirs de mai on entend la voix du curé dire des prières en latin tandis que l'orgue ronfle et que les enfants chantent : *Marie, notre mère adorée*... Des fois un hanneton dégringole d'un arbre, et des papillons volent dans les choux...

Les paroles s'éteignaient une à une, comme si elles se fussent endormies dans son cœur... Il restait longtemps, le regard vague, avec le petit oiseau au fond de la gorge : ah... aah...

Mais, si le passant faisait mine de partir, vite, il le rattrapait par la manche, avec l'idée de revoir des choses lointaines.

— Attendez donc !... ne vous en allez pas encore... vous n'êtes pas si pressé. Je vous parlais des lys ; on en a mis dans un vase

bleu, le jour de ma première communion. — J'étais fier ; ma maman m'avait dit que c'était à cause de moi... J'avais des bottines vernies qui craquaient, un livre de prières à l'agrafe d'argent. — C'était par un jour, du soleil plein le jardin et des oiseaux à ne pas s'entendre. Il avait plu la nuit, le chèvrefeuille pleurait des larmes d'argent... Nous avons aussi un chèvrefeuille, je ne vous l'ai pas dit ?... les abeilles nichaient là-dedans, par milliers... Et puis un noisetier rouge qui regarde par-dessus le mur... Des roses grandes comme la main... »

Les doigts dans sa barbe, il partait, les mots retombés au fond de l'âme, oublieux de celui qui l'écoutait ; il partait vers sa maisonnette, ses lys et son noisetier, infatigable et sans se rebuter, une vague sonnerie de cloches dans les oreilles, en bas de lui, l'image du tout petit qu'il faisait, le jour de sa communion, avec la cire du cierge qui coulait sur ses mains et ses bottines vernies... Et la chute d'un hanneton, frôlements de feuilles, vieilles voix de vieilles gens mortes, autour de sa tête blanche.

Parfois, pourtant, il lui venait de la curiosité :

— Voyons, » disait-il, « est-ce vraiment si beau, ce pays ?

— Ah ! grand-père ! oui, c'est beau ! Il y a des champs, des champs énormes, et des fleurs rares qu'il faut savoir trouver... Les maisons sont superbes ; pourvu que vous travailliez un peu, on vous en ouvre les portes et vous pouvez prendre ce que vous y aimez ; les arbres sont étranges.

— Oui, oui, » faisait-il, « les arbres, les pommiers... » il regardait au fond du chemin... « un pommier de chaque côté, des fleurs roses à y mordre... Cela rit au soleil...

Et qu'y a-t-il encore ? »

— Tant de choses, grand-père ! — Des oiseaux au plumage éclatant et des fruits d'une saveur exquise ; sur la route est une poussière d'or où le pied enfonce... Et, plus on avance dans ce merveilleux pays, plus les arbres sont grands, les fruits savoureux, les oiseaux splendides et de voix adorables... On dit que nos enfants en verront plus que nous et nous les amenons au seuil pour qu'ils aillent plus loin, et leurs enfants iront plus loin encore... Un pays de chants glorieux, grand-père, où le travail est doux et la récompense belle.

— Oui, oui, » faisait encore le vieux... « un pays de grand soleil... Chez nous de petits moutons descendent dans la nuit grise ; ils

dévalent la colline en bêlant... Les oiseaux dorment parfois, quand le ciel est bien chaud. — Et vous y avez été, vous, dans ce pays ? »

— Non. Ceux qui y ont été n'en reviennent pas. — Là, on ne peut s'arrêter ni retourner en arrière... On est poussé en avant, toujours, par une main invisible... Des choses de chemins lointains s'entrevoient à chaque tournant de routes et toutes les nuits des étoiles brillent au ciel... On mène les enfants vers les étoiles ; on les révere de ce qu'ils en approcheront plus que leurs pères... Il faut ouvrir les yeux tout grands, dans ce pays ; les aveugles sont conduits au dehors, sur des routes qui ne mènent nulle part, où ils s'égarent et meurent... Moi, pour arriver là, je marche de nuit et de jour et rien ne me fatigue. — Dur est mon chemin, mais je vois, au loin, les cimes des premiers arbres et les étoiles qui brillent comme des feux de joie.

— Oui, » disait le vieux, « moi non plus, rien ne me fatigue. »

Et il repartait, songeur, vers la maisonnette.

Il alla ainsi tant que ses jambes furent assez vaillantes et ses yeux assez clairs, s'égarant de jour en jour, plus loin de la maisonnette... Il avait, plus que jamais, la manie de dire les mêmes choses et racontait sans cesse son départ de là-bas ; il disait volontiers comment on l'avait fait partir, bien petit encore, et comment il se retournait toujours pour regarder derrière lui... Et comment la maisonnette, d'abord, était si proche qu'il pouvait, par les fenêtres, voir les tables de l'intérieur et le rouge du pavement... Puis, comment elle s'était rapetissée, rapetissée, les pommiers, deux bouquets roses, et le chemin, un grand ruban jaune entr'eux deux. — Au bout d'une colline il l'avait vue pour la dernière fois, un jou-jou d'arche de Noé, un papillotement de couleurs claires, dans ses prunelles, que les larmes avaient effacé. — Deux pas encore, et elle n'était plus là...

— Je la reverrai, » disait-il obstinément, « je la reverrai !

... On ne lui parlait plus maintenant, du beau pays où chacun se dirigeait... Il était trop vieux et trop cassé. — La mort le prendrait un de ces jours... Elle le prit un soir doux, dans la chute du soleil couchant.

Il avait bien marché ce jour-là, et ses jambes tremblaient comme des jambes molles. — Il essaya de se raffermir, mais ne sut... Sa tête ballottait aussi.

— Qu'est ce que cela ? » pense-t-il, et il s'assit au bord du

chemin, sur un talus de petites paquerettes roses — car c'était en avril.

Comme il était ainsi, un peu de pluie tomba, mais il ne le sentit pas. — Cela mit seulement une fraîcheur, pleine d'odeurs jeunes, autour de lui. — Il la huma, pensant : C'est comme là-bas ! » ... Les pluies d'avril qui faisaient choir les pétales des fleurs des pommiers et le parfum du chèvrefeuille aux larmes d'argent ! — Il glisse sur le dos, béatement : Ah !... aah !... Le ciel rougeoyait entre ses paupières mi-closes. — La maisonnette passa, tout illuminée, avec une majesté étrange, et elle était dans une musique faite du bourdonnement des abeilles et de la voix de l'instituteur : b-a, ba. — Alors, il se souvint aussi d'une vieille chose qu'il avait oubliée, une phrase de sa grand'mère en lui coupant son pain : Mon fi, priez le bon Dieu. » — La grand'mère, l'instituteur, la maisonnette, les abeilles et le chèvrefeuille, et les saluts du mois de mai, et le caquètement des poules, et le frisson du feuillage, et l'homme qui lui parle par-dessus le mur. — vite, vite, vite, — « Mon fi, priez le bon Dieu. » Et le vieux pensa :

— On dirait que je m'en vais ?

Il s'en allait, il le sentit tout de suite. — Vite, vite, vite, la mort aux talons. — Le ciel devait être d'or, là-haut, mais il ne pouvait plus rien voir. — Alors, il se laisse aller, à la dérive, se croyant redevenu tout petit enfant et que sa maman allait le prendre entre ses bras... « Maman ! Maman ! » Il l'appela de sa vieille voix chevrottante... Oh ! qu'il devait faire bon, là-bas, dans ce soir paisible où les vieux s'asseyaient aux portes pour voir sauter les petits enfants ! — L'époque des hannetons qu'on attachait au bout d'un fil pour les faire bourdonner dans la classe... Ils bourdonnent, ils cognent les murs au tic-tac de l'horloge... le soleil crève d'or le plafond blanc... Oh ! qu'il devait faire doux, à cette heure, écouter le silence des arbres endormis, bleuté par les voix des petits moutons mélancoliques qui descendent la colline, et puis, voir toutes choses s'endormir au son des dernières cloches... les femmes rentrer une à une dans leurs maisons... Et, s'étant couché dans un bon lit de paysan... ramener le drap jusqu'au menton... et s'endormir, s'endormir...

— Tiens ! » pense tout-à-coup le vieux, « si j'avais été, pourtant, dans ce pays ?... »

Mais, tout de même, quand il mourut, ce fut la maisonnette qu'il vit dans ses prunelles.

BLANCHIE ROUSSEAU.



# *Comment on aime*

A EUG. DEMOLDER.



CE matin-là, — ce clair matin d'un dimanche de juin, Claude Dorfeuilles s'en était allé, des rimes plein la tête, harrassé d'une nuit de travail, sous la lampe — au travers des rues, sa course insurveillée le menant peu à peu, sans qu'il s'en doutât, jusqu'aux barrières, qu'il avait franchies, développant brusquement sous ses yeux le ravissant décor de la banlieue matinale.

Le Bas-Meudon, avec sa ligne de restaurants et de terrasses plongeant sur l'eau, apparaissait comme au travers d'une buée rose, dans un encadrement merveilleux de hautes branches, de feuilles d'or vert, — ses petites maisons aux toits jaunes, aux toits rouges, plantées étrangement le long du fleuve ; les pelouses luisaient, ci et là semées de linges blancs, pittoresquement étendus, les étroits sentiers menant à l'eau dessinant des grisailles dans la vivacité des verts. — Au fond, les bois s'ouvraient, d'une émeraude plus sombre, les cimes des arbres frôlant le bleu du ciel. Puis, l'horizon changeait. C'était, à gauche, des cheminées d'usine, — la rive contaminée, toute sa joliesse perdue dans l'envol lourd des fumées noires.

Dans l'herbe, au bord même de la Seine, des canotiers joyeux mangeaient, — hêlant, les mains en porte-voix, les chaloupes aux tons tendres qui glissaient au loin, emportant des clartés d'ombrelles, et de jolis visages de femmes en robes claires... L'émigration se dispersait, mettait des gens partout, sous les arbres et dans les feuilles, dans les canots, au seuil des portes... Et des chansons montaient, vers le ciel bleu aux teintes d'or, tandis que les guinguettes bruissaient, avec des accompagnements d'orgues, la romance douce de leurs baisers....

Claude s'était arrêté, pensif, devant l'émerveillement de cette nature cent fois vue pourtant, aux détails minutieusement retenus, et

qu'il avait souvent enchassée en ses vers, l'aimant en fol amant jaloux. Et, à chaque retour, c'était la même chose, — une impression singulière d'inédit, de « pas encore rencontré », le clouant au sol, une fois la barrière franchie, lui mettant au cœur un battement plus vif, aux yeux une admiration nouvelle... Il n'y avait point d'arbre qu'il n'aimât, point une fenêtre de maison basse dont il n'eût appris, enfantin, la couleur des volets ou des rideaux légers. Quelque chose de souverainement inspirateur sortait de l'eau, de la berge, des herbes et des fleurs, lui noyait l'âme—l'arrêtait en extase devant le même spectacle.

Aucune aventure, cependant, dans ce décor. Aucun souvenir. Le seul amour des collines boisées, de la Seine calme et reposante, des grandes prairies où le soleil dormait... Tout le bruit de la ville mourait aux rives de l'eau, s'éteignait dans l'enlacement inattendu des feuilles, — mué en un vaste repos de toutes choses, une paix profonde et caresseuse dans de l'air large..

Vingt-deux ans, d'ailleurs, et poète.

Il se souvenait des soirs de là-bas, au village calme perdu dans les plaines grises du Nord, lorsque, penché sur un livre à gravures, il se mettait au cœur l'envie ardente de découvrir un jour les paysages parisiens qui défilaient à chaque page. Une image, surtout, le troublait, imparfaitement colorée, aux tons trop crus, traçant comme à la hâte les sites berceurs du Bas-Meudon, dans des symphonies lumineuses de verts, de roses, de bleu constellé... Il rêvait des promenades tendres au travers des bois roux qui vêtaient les collines, — le long des étroits sentiers semés des feuilles, avec une de ces fées que le dessinateur naïf avait idéalisées. Tout cela le tentait, l'enveloppait de caresses, lui mettait des chaleurs vives aux joues.

Et la réalité n'avait éteint en rien son imaginaire Bas-Meudon... Il l'avait bué en amoureux fervent, l'avait parée de toutes ses grâces, vêtue de sa robe large de soleil... Elle l'avait inspiré dans ses rêves, lui avait dicté son premier livre : *Coins de Banlieue*, — un recueil sourieur de vers très ingénus, où il avait incrusté, ciseleur patient et subtil, des amours d'arbres, des chansons d'eau... Tout Meudon rêvait dans ses strophes, fleurant bon la Seine et les herbes, — de délicieux profils d'amantes criant : cou-cou !, dans les feuillages... Le reste s'effaçait au second plan : Billancourt, Bercy, Ville d'Avray, Asnières, St-Cloud, Suresnes, comme inférieurs, — vagues estompés de charmes qu'il ne savait point voir.

Et la même griserie le prenait, l'avait assis au bord de l'eau, à cent mètres des canotiers gais qui dinaient...

Il y avait là des femmes—trois ou quatre, belles filles aux toilettes pâles, — la robe blanche, la robe rose, des chansons crémeuses et douces. — Leurs cheveux blonds,— il n'y en avait pas une brune—, flambaient dans le soleil comme des incendies, leur entourant le visage de petits rayons tapageurs. On avait déplié, sur l'herbe, une serviette, — et les paniers à présent vides, traînant plus loin, en tas clair contre un arbre, avaient épandu les bouteilles et les victuailles, que les faims voraces et les soifs vives assaillaient vigoureusement. Une saine odeur de jeunesse vaguait à l'entour d'elles, à l'entour d'eux, en manière très étrange d'auréole. Les garçons, d'un bras robuste, enserraient la taille des filles, qui riaient, — et c'était une franche lippée d'amour en perspective heureuse, plus tard, quand le soleil serait couché....

Claude songeait, détourné de sa contemplation par leur bruit. Il n'y avait pas une femme dans sa vie, — les visages mutins des *Banlieues* étant de toutes pièces sortis de son imagination colorée... Et quelque chose d'autre sourdait maintenant en lui, lui faisait regretter son éternel labeur, la ciselure minutieuse de ses rimes... A quoi bon tant de temps perdu, tant d'heures de travail vain et de recherches patientes ? Une chose manquait à son rêve, à son Meudon de jadis... Il avait eu les arbres, il avait eu les feuilles, les pelouses, le ciel ; l'eau lui appartenait. Pas une fleur qu'il n'eût dévotieusement baisée... Mais il n'avait pas eu les filles, — et les femmes de ses vers, à présent, lui paraissaient estompées à peine, blanches silhouettes sans vie, dont le rire, derrière les branches, sonnait faux....

Il crispa les poings, un moment, à voir se baiser sur la bouche les beaux garçons et les belles filles... De quoi donc lui servaient ses lèvres, à lui, — et ses bras nerveux, au duvet brun, dont les muscles saillaient sous l'écru de la veste ? — Toute sa force s'en allait au vent, toute sa jeunesse à l'eau, tout son cœur au tronc noueux des chênes. Au livre de ses heures le mot *femme* manquait — et, il n'avait pas eu d'amour. Une rougeur lui vint de cette vertu, lui monta au front, conquérante... Comment donc, jusque là, n'avait-il rien su voir ? était-il demeuré dans sa solitude, pareil à un enfant boudeur, sans entendre le bruissement des robes et les musiques des voix ?... Un rideau se déchirait aujourd'hui, devant ses yeux ; un voile se soulevait, lui montrait, dans ce décor aimé, de belles filles pâmées aux bras de beaux garçons... Une grisaille triste

était descendue sur son cœur vierge, l'abattant démesurément dans l'ignorance presque intégrale des choses,— lui faisant mélancoliquement regarder l'eau verte où des rayons dansaient....

Puis, tout-à coup, ce fut un grand vacarme.

Une femme venait d'apparaître, surgissant, affolée, d'un bouquet d'arbres, les cheveux défaits, la robe rouge lacérée, les yeux agrandis d'épouvante, — poursuivie par un homme en casquette qui l'insultait....

Cette rive du fleuve a ses amants ignobles : les rôdeurs de barrière. Ils sont l'ombre de cet horizon d'idylle. On les voit s'écarter des routes, pénétrer sous bois, disparaître..., la visière de leur casquette haute déroband leurs regards. Il y en a qui, le soir venu, dévalisent et tuent ; d'autres guettent les femmes. Ce sont les plus nombreux. Les bois de Meudon, les bords de Seine, savent le nombre des virginités mortes dans leur nuit. Rarement, ils manquent leur but ; les souricières tendues le sont bien. On ne les aperçoit pas. Dès que le soir tombe, ils se confondent avec les arbres, avec les murs, avec les ronces. Les verts luisants, qui brillent, dans l'herbe, ont ces rivaux étranges : les yeux de ces chasseurs de chair. Ils sont étendus dans l'obscur, au revers des routes, dans les vernes, sur les talus. Ce sont les tendeurs des ténèbres.

Dorfeuilles, d'un bond inconscient, fut debout... Il le fut sans réflexion, sans pensée... Et d'un coup, ses poings, qu'une surhumaine énergie soulevait, pétrissaient la chair de cet homme, tombaient, puissants et lourds, sur son crâne à présent sans casquette, aux cheveux d'un roux sale, luisants de pommade, les rouflaquettes ignobles collées aux tempes. Claude l'assommait, le renversait sous lui, le forçait à demander grâce, une peur géante aux yeux, immobilisé par l'effroi...

Et c'était comme un voile de ténèbres devant le regard fixe du poète, quelque chose de brumeux et d'obscur qui descendait sur sa pensée....

L'homme à terre, maintenu par les canotiers accourus, il se trouva enfermé dans une foule... Plus loin, tombée sur l'herbe, la victime s'évanouissait, secourue des belles filles aux cheveux d'or...

Et l'on entendait, répondant aux vociférations, aux coups de poing des cohues croissantes, l'homme gueuler des injures, cracher sa rage en mots de barrière, expectorer son argot sale contre elle, guettée depuis trois jours, et poursuivie sans gain jusqu'en plein soleil.

— Oh ! la garce !... la garce !...

Deux hommes l'emmenèrent.

Maintenant, Claude s'éveillait, arrachait de ses yeux le bandeau noir qui les couvrait. La notion précise des faits revenait, lui emplissait le cerveau de stupeur, les prunelles de folie. Des voix le félicitaient, des mains serraient les siennes. Quelqu'un murmurait :

— Vous la connaissiez ?... Elle est délicieusement jolie !...

Tout cela bourdonnait à ses oreilles.

Pourquoi avait-il défendu cette femme ?... Jolie ?... Il ne l'avait point vue. Elle avait demandé du secours, — et ses muscles l'avaient jeté contre l'homme, sans que son cœur, que sa raison y fussent...

Pourquoi ?

Il regardait le sang rougir les bandelettes de toiles dont un canotier lui enserrait son poignet meurtri ; — les taches s'élargissaient...

Avait-il rêvé ?...

Alors, il suffisait de cela : un cri dans les arbres, une robe rouge lacérée, des cheveux flottants, — car, quel visage ?... —, et une brute aux trousses de cette robe ?... Rien que cela, — pour que l'agneau se mue en loup, le barde en preux, — et que les doigts qui tiennent la plume d'où jaillissent les rimes fleuries, étrangent à demi un homme ?... Rien que cela ?...

Cette transformation l'attrista et le réjouit à la fois. Une fierté, presque mélangée de regret, lui emplit l'âme, brusquement, tandis qu'une curiosité le poussait, invincible, vers la Protégée inconnue, qui se réveillait dans la fraîcheur des herbes...

Il avait peur qu'elle ne fût laide, que son visage ne tuât en lui son idéal déjà formé — la tête charmante qu'il lui aurait voulue...

Il s'approcha, tremblant, les yeux troubles encore, pendant que les compagnes des canotiers s'écartaient, l'ayant relacée...

Elle avait de longs cheveux bruns, des yeux très grands, d'un noir profond ; les lèvres rouges tranchaient un teint d'une blancheur extrême. Le cou, un peu petit, se perdait en l'opulence troublante d'un buste admirablement droit et ferme sur le piédestal arrondi des hanches. Elle avait les mains très mignonnes, aux doigts frêles, aux ongles soignés — et comme elle souriait, heureuse, timide encore, ses dents exquises apparaissaient, très fines...

Il vit tout cela d'un coup d'œil, — ravi ; son regret de tantôt faisait place à une satisfaction grande de lui-même.

Il eut alors une phrase banale :

— Vous vous sentez mieux, Mademoiselle ?...

Elle ne répondit pas, une rougeur lui montant aux joues, — toute sa reconnaissance, en flot de mots à ses lèvres, lui fermant la bouche...

Il la regardait toujours, attendant, — heureux comme jamais il ne l'avait été. Cela l'amusait maintenant qu'il l'eut sauvée et qu'elle lui dit quelque chose. Il ne la connaissait pas, il ne l'avait jamais vue, la trouva à Meudon pour la première fois.... Et puis, il y avait comme du romanesque d'épopée dans cette façon de se rencontrer... Un vrai sujet de nouvelle.

Il trouvait drôle aussi qu'elle ne sût rien dire, songeant à ces chatelaines qui sauvent les beaux seigneurs, et dont la gratitude est telle qu'elles sont muettes des heures durant, dans les virelais d'antan, — et dont le cœur, à ne pouvoir s'épandre, s'emplit d'amour....

Maintenant, autour d'eux, un silence s'établissait, sympathique ; les canotiers s'étaient enfuis emmenant leurs femmes, jugeant très bien qu'ils gênaient ces amoureux de demain, elle en sa difficile gratitude, lui, — ce fort —, timide comme un enfant.

Et ils se trouvaient seuls, en face l'un de l'autre, dans l'après-midi qui tombait, — en des rires mourants au loin parmi des entrecocs de verres...

— Vous demeurez loin, Mademoiselle ? demanda-t-il.

Elle le regarda, une candeur blanche aux yeux, — et, retrouvant la parole :

— Assez... J'habite quai de Javel, 14... En plein Grenelle...

Et, toute rose :

— Mais comment pourrais-je, Monsieur...

La voix avait un timbre étrange, presque faux, qui détonnait douloureusement.

Il interrompit :

— Rentrez-vous ?

— J'allais le faire.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner ?

— Je n'oserais refuser.

Elle prononçait ces phrases avec une grâce réelle, le regardant en face, plus du tout gênée.

Puis, tout-à-coup :

— Et mon chapeau !... j'ai perdu mon chapeau !...

— Dans le bois, sans doute ?

— Oh ! oui... ce ne peut être que là... en courant...

Elle riait gentiment, comme une petite fille, toute heureuse, sem-

blait-il, de ce compagnon qui s'offrait pour faire avec elle la vilaine route enfumée.

On retrouva le chapeau, dans les ronces, à la lisière du bois, — un large chapeau de paille claire, fleuri de chrysanthèmes et de dentelles blanches. Cela lui allait divinement, mettait un peu d'ombre à la petite flamme vive de ses yeux, — l'encadrait de fleurs et de soleil, avec les petites nuées fines qu'étaient les dentelles en parachèvement.

Et ce fut alors, lentement, une adorable promenade le long de l'eau, — malgré la laideur triste du paysage, la noirceur des usines, des ateliers, des hangars, qui défilaient, obscurs et sales sous le ciel bleu. C'était Grenelle, la ville de fer, de la métallurgie, des machines et des canons, qui s'annonçait, obscure, par des cours-closes où des marteaux tonnaient. Les hautes cheminées montaient, poussiéreuses et grises, dans l'air calme qu'elles envahissaient d'ombre. Et la Seine s'en embrumait, avait comme un brouillard vague, une volatilisation fantastiques des blocs de fer, des fontes rouges, dont la chaleur intense perçait les murs... Des bateaux marchands, lourds de fer, attendaient, amarrés au quai, — sans une âme, désespérément vides... Une monotonie lourde planait, s'attachait aux choses, les endeuillait, mettait du noir aux arbres rares, du noir aux toits, du noir à l'eau, du noir et du noir encore sur l'étendue du fleuve qui dormait.

Et tout dans le cœur de Claude était rose, d'un rose auroral et charmant... Une conversation douce s'était élevée entre eux, leur parlait d'elle, de lui, de sa mère morte, de son village. Peu de choses d'ailleurs, de simples renseignements, l'heure des confidences n'étant point encore là... Elle disait l'effroi qu'elle avait eu de cet homme, depuis trois jours, l'ayant toujours en son chemin. Elle le connaissait bien. C'était Leroux, Adolphe Leroux, de la rue de Grenelle, un vilain type, un rôdeur... Elle ne disait pas le mot, ajoutait qu'il vivait « sur l'argent des filles », honteusement... Ce jour-là, il l'avait attendue, dans le petit bois, s'était jeté sur elle... et elle s'était débattue, avait crié, s'était — elle ne savait comment ! — enfuie, devant elle, la robe déchirée.

— Oui, elle est bien jolie, ma robe !...

Les canotières avaient, le mieux possible, dissimulé à l'aide d'épingles les déchirures multiples de la jupe.

— J'ai l'air d'une écumoire, dit-elle enfin.

Il protesta, se hasardant :

— Vous êtes charmante...

- - Me voici chez moi, interrompit-elle... Et puis, ne me faites pas la cour !... je vous estimerais moins.

— Comme vous voudrez... — On ne se reverra pas ?...

— Peut-être... Si vous passez par ici.....

— Si je passe ?...

Elle eut un rire clair.

— N'entrez pas !

Il s'inclina, la dévorant du regard, — toute rouge-sang dans le couder maintenant royal du soleil. On l'aurait dite en cuivre, debout sur le seuil de la petite maison au premier étage de laquelle elle habitait...

Une vraie statue.

Elle se dressait, féérique, ruisselante de lumière, des nappes de clarté l'ensevelissant.

— Alors, adieu !... au revoir !... cria-t-elle.

— Au revoir !...

Elle ferma la porte, disparut.

Alors seulement il s'en alla, longeant l'eau rouge, le rose de son cœur mué en pourpre vive...

A cent mètres il se retourna, — jeta un regard aux fenêtres étroites qui devaient être celles de sa chambre.

Elles étaient closes, flamboyantes comme le soleil lui-même, qui donnait en plein sur leurs vitres...

Et Claude tourna brusquement le quai, très triste.

LÉON TRICOT.





# *La Forêt mouillée*

A FRANCIS VIELLÉ-GRIFFIN.



L'entrait dans le charme myriadaire des grands bois, après la pluie. Depuis l'écroulement, au loin profond des sentes, des feuilles sur les feuilles, et la palpitation divine de leur vie, il sentait la sécurité des choses parfaites et harmoniques onduler jusqu'à lui, converger toutes vers lui, et, ainsi qu'en un terrain préparé depuis toute eurythmie, jeter en lui le germe immense de la Joie.

C'était un tout simple chemin de terre brune, strié d'écoulements d'eau chantante, se déroulant jusqu'à perte de vue entre les beaux arbres pères, et la filiation éternelle des mousses, des buissons, des fleurettes, des insectes, et du chant triomphal des oiseaux chantants.

Voici qu'il comprenait pourquoi, depuis toujours, son cœur tendait vers la forêt, et que la vue seule d'une branche fleurie de feuilles le faisait rêver infiniment. Il comprenait qu'il était injuste de nier des affinités entre les hommes et les choses, et qu'une sympathie aussi intense se prononçait entre lui et la forêt qu'entre lui et les hommes. Ses songes anciens d'égalité parfaite, d'altruisme splendide, ah ! comme ils se rattachaient, comme ils disparaissaient devant la solidarité des êtres parmi les bois !

Il se penchait vers la terre du chemin et y voyait des vies insoupçonnées : Dans une ornière, la terre s'agitait, se crevassait, se soulevait, et des petits corps noirs la déplaçaient sans cesse, l'érigeaient en barrières, la détruisaient, la suçaient, en absorbaient, semblait-il, la substance et la vie. Pourquoi s'empêcher de penser qu'une conscience volontaire dirigeait les travaux ? Petites bêtes méprisées, petits ouvriers du même œuvre, il vous aimait, il vous aimait par cet après-midi de clair soleil, dans la forêt, après la pluie !....

Une source chanta : depuis très loin, depuis très haut peut-être, depuis le sommet des arbres, ou peut-être depuis le beau ciel bleu,

le ciel-dieu ! elle s'entendait, chantante vers la beauté de ce jour beau parmi les jours.

Une source chanta ! oh ! dire, dire en mots vrais enfin, le chant de la source qui chante ! Les eaux étaient vivantes sous le soleil diamantaire : elles se suivaient en ondes musicales, toutes amoureuses l'une de l'autre, se chevauchant en un rut harmonique, et se multipliant à l'infini par leur amour. Elles se suivaient, elles se suivaient, tantôt vites et joyeuses, tantôt lentes et plus calmes. Parmi les pierres qu'elles rencontraient, elles disaient le poème de leur marche, elles disaient la nécessité de couler ainsi pour elles, entre des rives moussues de couler et de couler ainsi, avec des rires, pendant longtemps, longtemps, jusqu'à mourir. Oh ! les belles eaux éternelles, les belles eaux conscientes, les belles eaux fées ! . . . .

Il s'approcha, et se baissa jusqu'à baiser, de ses lèvres humides, l'humidité divine qui passait. Il s'arrêta infiniment à se sentir aussi beau qu'elle, aussi utile qu'elle dans le Tout. L'eau murmurait, en passant sous sa bouche, des secrets pour lui seul, des mots d'amour vertigineux, des hymnes absolues, des cantiques Wagnériens d'adoration !

Et lui se taisait immensément, tout à la joie de se sentir partie et tout de toute Vie !

GEORGES RENCY.



## *Prose*

**E**'ÉTAIENT des bras de feuilles, très aplanis, dans du soleil. Une source chantait dessous en un chant si ineffable et glouglouté qu'on aurait voulu l'embrasser. Ah ! oui ! te baiser sur tes glouglous chantés, o source !

Et sous les arbustes grêles à l'infini, l'eau douce et rapide et musicale, sinuait de candeur.

Il continuait sa route, essentiellement en joie de posséder son âme belle. Des brises s'insinuaient en caresses délicates parmi les arbres, et dans leurs crêtes tout le soleil bruissait avec les feuilles.

Lointain et pur, sautelaient un chant d'oiseau, lointain et pur, dénoué et parfait, et perpétué dans les ramures. Quelques troncs d'arbres de-ci de-là dormaient leur vie dans une béatitude de lumière. Une treinte exquise et un peu rose chérissait les feuilles sèches.

Il y avait au ras du sol un crissement vital, musique de grillons, si merveilleuse que son âme vibrerait, s'y éperdue, en longs arrêts dans le crissement vital de la musique des grillons au ras du sol.

Une paix grande, une intense jeunesse, faisaient saillir son âme du même essor que les arbustes sveltes tout autour. Et c'était vers le ciel d'azur...

Et dans les mares, des choses si belles qu'il eut voulu s'y noyer dans du ciel !

Il s'arrêtait. Un tronc lui servait de soutien. (On y frémit avec du vent). La forêt vallonnée et énorme, avec l'éclaircie lointaine d'un coin de plaine très morcelé, lui donnait l'idée de la terre entière, grande ! Et la fuite incessante et lente des nuages, et l'inexprimable profondeur du ciel, et la souvenance éblouie de nuits étoilées de jadis, revenues on ne sait comme, on ne sait par quelle harmonie de forêt, lui disaient également l'infinitude des mondes.

Il sentait toutes choses belles, et graves. Heureux ! puisqu'il se sentait vivre !

Il regardait un insecte bleu, aux lumineuses élytres, qui se mouvait sur le chemin...

Et il songeait aussi qu'il serait bon, quelque plus tard, un soir de calme, en face de l'aimée en lecture paisible, de se souvenir de ces choses belles.

HENRY VANDEPUTTE.





# *Le Livre de l'Amour*<sup>(1)</sup>

A EMILE VERHAEREN

*Ce soir d'automne las et roux  
Où le vent danse une ronde lente  
Et geint une chanson de fou  
Parmi les feuilles tournoyantes.*

*Ce soir, des spectres sont venus  
Sur le chemin des roses blanches,  
Des spectres vieux et demi-nus  
Comme des mendiants de dimanche.*

*De leurs doigts si décharnés  
Ils ont effeuillé bien des roses,  
Et de leurs lèvres sans baisers  
Ils ont fané les fleurs écloses.*

*Ce sont les sept vieillards maudits  
Qui viennent chaque soir d'automne  
D'un air vieillot et monotone  
Charmer les ingénus esprits.*

---

(1) A paraître très prochainement, préface de G. RODENBACH.

*Les fous, les pauvres délaissés,  
Et les nostalgiques amantes,  
Les errants et les révoltés,  
Tous ceux que mal amour tourmente;*

*Ceux dont les yeux n'ont plus de pleurs  
Qui vont, inquiets d'un autre songe,  
Vers n'importe où, mais vers ailleurs,  
Loin des baisers et des mensonges...*

*Les vieillards trottant-menu  
De leurs doigts tremblottant  
Ont pris mon cœur d'enfant,  
Puis ils ont disparu.*

ROLAND DE MARÈS.





# *Vers une Aube* <sup>(1)</sup>

## IMPRESSION.

*En une gerbe lumineuse,  
O Belle,  
Tantôt je T'entrevis,  
Telle  
Si pendant la nuit  
— Radieuse ! —  
Par une rue  
Très sombre,  
Tu m'étais apparue,  
Devant une porte ouverte dans l'ombre,  
Et d'où s'irruë,  
Comme une aurore douce,  
Une lumière d'or...  
En cette gerbe lumineuse,  
Que tu me parus belle, ô Radieuse !*

*Tes longs cheveux flottaient, ondoyants, sur ta robe ;  
Les saphirs de tes yeux brillaient dans la lumière ;  
Tu me montrais un rameau vert, et de la robe  
Palpitaient tous les plis dans la douce lumière...*

*Et mon cœur frissonnant salua la Reine d'Aube !*

*Mais soudain, dans la nuit,  
Dans la nuit opaque et funèbre,  
S'évanouit  
Toute lumière...*

---

(1) D'un prochain recueil, sous ce titre.

*Dis-moi,  
Disparus-Tu dans les ténèbres,  
Toi,  
O Dame un instant entrevue  
Dans le court éclair de la rue, —  
Où bien, dis-moi,  
Fut-ce la porte, hélas ! qui se ferma ?...*

---

### LES HEURES.

*Sous les cyprès, les noires heures,  
Sans un sourire. — amer fût-il ! —,  
S'en vont, les filles de malheur,  
Très lourdement, les sombres filles.*

*Oh ! sur mon front, toutes les heures,  
Les tristes heures à mourir !*

*Elles vont, longues théories,  
Toutes voilées lugubrement,  
Et sans âme, ies sombres filles,  
Elles s'en vont, fixant mon sort,  
Continûment, lugubrement,  
Elles vont toutes à la Mort.*

*Oh ! sur mon front, toutes les heures,  
Les tristes heures à mourir !*

*Et prenant mon âme qui pleure,  
Mon âme, qu'elles voudraient morte,  
En leur domaine, elles l'emportent,  
Sans grand effort les noires heures,  
Elles l'entraînent à la Mort...*

*Sur sa tombe, ô les noires heures !*

EMILE LECOMTE.



# *En face de l'ombre disparue*

*Quand des yeux éclosent au soleil  
Ce jour de la vie où nous sommes,  
Rêveurs d'ombre et d'ombreuse pensée ;  
Quand des mains vrillent avec leurs doigts  
Les fleuves qui ont transi le ciel  
Et mauvé les jardins de Sodome ;  
Quand nous brûlons notre chair attisée.  
Et notre sang bouillant nos voix,  
Que lente nous apparait la terre  
Au sillage des pays imprévus !*

*Nos corps, ils sont le marbre et la pierre  
Et nos os ont courbé les tissus  
De nos manies et de nos rires,  
Car quelques gens mauvais ont fait frémir  
Nos seins nus.*

*Nous sommes de faibles cœurs perdus  
Et nos sourires,  
— Voyez la fleur à nos lèvres murir, —  
Ont dégainé de leur fierté  
Les cris des rêves au fond de nous.*

*Ouvrez les missels à vos genoux,  
Valets et rois de nos pensées  
Et dites quelle ombre figure  
Au signet noir de vos lectures  
Le péché vieux de nos aïeux.*

*Dites et que tel qui passa  
Ne vienne plus à nos fontaines,  
Car l'onde en est rose et sereine  
Et le cœur gicle au sang des veines,  
Le désespoir entré de nos douleurs.*

*Voyez au port les loins partis,  
Navires d'on ne sait quel ennui  
Heurtant au seuil des destinées,  
— Qui dira l'ombre et la pensée, —  
Nos gloires et nos victoires tressées.*

*Et vers quelle mer absurde iront nos chants  
Et vers quelle plage et vers quel ciel nos astres,  
Eux tous aussi nimbés dans l'or  
Se reposer aux musiques venielles de la mort !*

*Quand la joie effeuille nos paupières,  
Vives au sang de nos miséricordes,  
Tels qui sont dans le désir et la prière  
Ont vu au seuil de nos maisons  
Cabrer les chevaux des litières.*

*Nous sommes les vagues bruits d'automne  
Portés au loin de toutes les saisons,  
Nous sommes les fleurs et les dentelles du soir,  
Symbole élu aux croix des mains lassées ;  
Nous sommes l'irrémissible aux jardins des vouloirs  
Hissant en ses parterres le blasphème de croire.*

*Et qui dira quelle âme heurtée  
A détruit l'ombre assise en nos pensées !*

PAUL SAINTE BRIGITTE.





# *La Veillée* *du Printemps*

*Cras amet ; qui nunquam amavit*  
*Quique amavit, cras amet*  
PERVIGILUM VENERIS

*L'ombre du soir, semblable aux regards douloureux*  
*Que mirèrent en moi ses prunelles ravies,*  
*A fermé dans nos mains le roman de nos vies*  
*Sur des serments légers dont nous fûmes heureux.*

*Pareils à des vaisseaux fuyant vers d'autres jours*  
*Les instants merveilleux cinglent vers le Futur*  
*Et comme un vent qui siffle à travers la nature*  
*Rôle et chante l'appel ardent du vieil Amour.*

*Mais, sûr pressentiment d'une aurore prochaine,*  
*Dans ce soir d'ombre et d'or une autre âme se lève*  
*Au seuil de nos adieux se préparent nos chaînes.*

*Et malgré nos regrets et nos pleurs hypocrites*  
*Se redressé déjà, flexible et despotique,*  
*La basse Volupté dont nous ferons des rêves.*

LÉON HENNEBICQ.





## Lettre Parisienne

**E**NFIN, nous avons eu la *Navarraise* à l'Opéra-Comique ! Pour sa réouverture, M. Carvalho s'est décidé à frapper un grand coup : et comme on a en France l'habitude maîtresse de ces grands coups, on nous a servi l'exceptionnelle primeur d'un opéra qu'on avait *peut-être* joué deux ans avant à Covent-Garden, et un an avant à la Monnaie. On va également le jouer à Vienne, car on sait que M. Massenet travaille pour tous pays.

Ayant l'habitude de m'occuper plutôt d'art, dans ces lettres, je pourrais me dispenser de toucher à l'habileté d'affaires du voyageur de commerce que je viens de nommer. Néanmoins, il y a dans la *Navarraise*, dans la presse parisienne et dans M. Massenet lui-même un si curieux mélange de dégoûtation et de comique, que le psychologue y trouve son amusement : et l'effronterie le dispute si bien ici à la totale absence de talent, qu'on ne sait que plus admirer, de la plate approbation de nos musicâtres ordinaires, de la jobardise du public, ou du cynisme élégant de M. Massenet.

On a vu la *Navarraise* à Bruxelles, et moi j'ai assez vu Bruxelles pour savoir qu'on y entend la bonne musique. Je crois donc inutile de dire dans une revue belge ce que tous les artistes de ce pays ont dit, à savoir qu'il n'y a pas dans ce mélo un seul cliché oublié, et que dans ce drame lyrique — car ça s'appelle comme ça ! — il n'y a pas trois notes qu'on puisse chanter. Si M. Massenet, né malin, n'avait pas été sauvé par la beauté et le génie héroïque de Mme Georgette Leblanc, il perdait la recette et l'honneur : heureusement il s'entend à choisir ses interprètes. Bien que l'actrice répugnât à cette chose, car il faut appeler la *Navarraise* une chose, une espèce de chose, il lui fallut bien la jouer, et M. Massenet, bénéficiant d'un prestige tragique fait pour Wagner et pour Glück, ne perdit que l'honneur.

La perte lui est peu sensible. Il paraît qu'il recommencera à la Monnaie cet hiver l'opération identique avec *Thaïs*, et grâce à la tragédienne, il ne perdra encore pas la recette. C'est le seul souci de cet intelligent et rusé entrepreneur de spectacles obscènes ou provoquants, qui partage avec M. Sardou ce manque délicieux de scrupules.

A Paris, Mlle Calvé a joué avec talent la *Navarraise*, aussi brune que Mme Leblanc se révélait blonde et fauve, et elle a pris soin de lui emprunter le simple costume noir, taché harmonieuse dans tout le bariolage de cette pièce à soldats, que Mme Leblanc avait choisi, rejetant les costumes plus ou moins navarraisis usités par les opéras-comiques depuis l'invention des Espagnols. La *Navarraise* a été traitée comme on s'y attendait : cinglée durement ainsi que son folâtre auteur par les gens qui s'y entendent et n'aiment pas ce genre de plaisanterie, applaudie par la critique « Petit Journal », et elle fera pousser de nombreux beuglements de satisfaction aux commerçants qui hantent l'officine de M. Carvalho : ils reconnaissent en M. Massenet un des leurs.

L'art dramatique est bellement traité en France ! Quelques jours avant nous nous régaliions à l'Odéon d'une comédie en trois actes, en vers, d'un M. Henri Bernard, professeur recommandé par M. Coppée (!), et d'un autre machin en trois actes aussi, mais en prose, de M. Thalasso. La pièce de M. Bernard était en poésie prosaïque, et celle de M. Thalasso en prose poétique. Résultat : deux fous. Je note pourtant que Thalasso a du talent, et que même dans cette *Vie* assommante et ratée, on sentait tout de même quelque un. Mais le professeur était étonnant ! On aurait dit du Viennet ou du Chénédollé !

Il faut se consoler avec les *Tenailles*, de Paul Hervieu, qui est un peu myope, qui s'effraie un peu de tout, et qui se noierait dans un verre d'eau parfois, mais qui demeure un écrivain exquis et serré, un psychologue de race, un artiste pour de vrai. Voilà un homme qui écrit en français de la belle sorte, qui a des idées limitées mais justes et bien construites, qui a enfin, auprès de tous ces intrus du naturalisme, une tenue, un style, une pure et consolante distinction.

On peut rêver plus extraordinaire et plus puissant que les *Tenailles*, mais enfin nous avons entendu au début de la saison des personnages s'exprimer sans tirades en une langue de théâtre parfaite, concise et

nerveuse, qu'on goûtait avec joie. Et c'est de quoi remercier Paul Hervieu. D'ailleurs les *Tenailles* ne seront pas jouées longtemps. Et vous sentez bien que Paris ne peut pas courir à la fois au talent d'Hervieu et à l'ineptie de Massenet !

Heureusement que pour laver cette honte d'avoir joué « la pièce littéraire », la Comédie nous promet un drame en vers de M. de Bornier, académicien. Et nous aurons un nouveau Sardou à falbalas, et si nous sommes sages, un Marcel Prévost !

CAMILLE MAUCLAIR.



## *Chroniques littéraires*

*Vers l'âme*, de M. REMOUCHAMPS. — *Paroles intimes*, de M. PASCAL.

— *A la gloire de Böcklin*, de M. GERARDY. — *Treize douleurs*, de M. DE TALLENAY. — *Priscilla* de M. HIRSCH.

**C**E n'est point à propos de l'expression qui est ferme, précise et ciselée avec parfois beaucoup d'art, que nous chicanerons l'auteur de *Vers l'âme*, mais bien à cause de la gelatine de pensées vagues, qu'il intitule le songe loyal et documentaire d'une âme.

A le considérer avec attention, M. Remouchamps, dans son œuvre, apparaît comme hanté trop fortement encore par M. Maeterlinck, qui a donné quelques champs nouveaux à défricher à des jeunes gens malades d'indécision ; aucune différence ne se manifeste entre certaines pages de « *Vers l'âme* », voire même la plupart, et la préface des *Essais d'Emerson* ; il semble que M. Remouchamps, trop séduit par l'étrangeté nouvelle de certaines œuvres, celles de

*Novalis* entr'autres, ne se soit servi de leur enseignement que comme prétexte à de fort jolies variations de style. Il est impossible de considérer *Vers l'âme* comme autre chose que de la virtuosité, non que je mette en doute un seul instant la sincérité de l'écrivain, mais je suis persuadé qu'il se leurre lui-même en nous parlant à chaque instant des évolutions, des caprices et des cabrioles de son âme. Son cas n'est d'ailleurs pas rare. Depuis *A Rebours* on nous a accoutumé, oserai-je dire qu'on nous a même fatigué parfois, en poussant à l'extrême et en érigeant en dogmes de la religion de l'Art, des bizarreries malades d'intellectualités supérieures.

Beaucoup de jeunes gens ont exercé leur sentimentalisme là-dessus, jusqu'au moment où leur esprit a trouvé la force et la maturité nécessaires pour manifester sa compréhension de la conscience supérieure en des œuvres plus viriles.

\*  
\* \*

Pas plus que M. Remouchamps, M. Pascal en ses *Paroles intimes* n'affirme une personnalité libre d'influences subies trop récemment encore. On y retrouve beaucoup de remarques, d'idées et d'aperçus nécessaires à former le bagage d'un lettré contemporain et nulle optique nouvelle ne s'y manifeste bien vivement.

Cependant ce petit livre révèle un esprit curieux, ouvert à l'observation et subtil à l'analyse et, ce qui ne nous déplaît point, une jeunesse turbulente, trop impatiente de se traduire avec ses imperfections et ses défauts.

Il affirme avec une remarquable assurance et n'a point l'air étonné de nous annoncer des choses que d'autres avaient avant lui, quintessencées.

Mais il existe chez M. Pascal des forces encore repliées sur elles-mêmes, des qualités qu'il ne se connaît pas encore tout à fait bien, mais qui apparaîtront, j'en suis sûr, dans une œuvre nerveuse et souple, lorsque la maladie de l'essaisme dont il est atteint, comme beaucoup d'autres, aura disparu et que, dégagé de trop absorbantes influences il ne cherchera plus qu'en lui-même la source de son inspiration.

\*  
\* \*

Ce sont encore des essais que la plaquette de M. Gerardy, intitulée : *A la gloire de Böcklin*, mais nous trouvons ici plus de précision, plus de relations entre la forme et le fond, l'expression et la pensée, et surtout plus d'originalité.

M. Gerardy objective en Böcklin, le grand peintre allemand, sa joie de vivre, sa conscience de l'humanité, son panthéisme.

Plein d'enthousiasme, voici comment il décrit l'art de celui dont il se constitue le héraut :

« Sentir, vivre la vie formidable de la grande Panthée, la vie simple de tout ; s'émouvoir de l'âme qui rêve dans les yeux des vierges, qui sommeille dans l'arcane effrayant de la pierre ; jouir du mystère radieux des choses, y vivre et puis d'une voix émue et tremblante d'indicible joie, balbutier tout cela, le fixer d'une main tremblante et pieuse. »

Et puis entre toutes les choses significatives choisir celles qui contiennent la plus grande et la plus splendide parcelle de l'âme subtile, celles qui reflètent les autres de leur songe plus profond, celles que leurs formes plus parfaites rapprochent davantage de l'unité essentielle du rêve suprême ; dire ces choses de voix claire et belle et ferme et sans vertige au bord de l'abîme, parce qu'au-delà de l'abîme on se sent soi-même le dieu qu'on fixe ébloui de joie. »

\* \*

Le style robuste et virile, botté, éperonné, et franc d'allure comme un mousquetaire, de M. de Tallenay, donne un relief puissant aux figures sombres de femmes mystérieuses qui apparaissent dans *Les treize douleurs*.

Elles reflètent des âmes énergiques, volontaires, indomptables. Le besoin d'absolu dont elles sont éprises en font des dominatrices et des ensorceleuses. Elles sont dangereuses et diaboliques pour les hommes dont elles subtilisent la volonté et qui deviennent de simples jouets entre leurs mains.

Ce sont des personnages très dramatiques que ces femmes fantastiques. C'est la tête et non le cœur qui domine chez elles.

Il y aurait lieu d'applaudir sans réserve à cette œuvre si l'auteur avait un peu moins sacrifié au snobisme occultiste et magiste qui

devient le poncif d'une partie trop tapageuse de la littérature actuelle.

Cette exagération qui fait d'une œuvre d'art un véritable plaidoyer en faveur de certaines croyances est encore accentuée par une préface, grandiloquente il est vrai, de M. Péladan, dans laquelle on retrouve quelques lieux communs du gagaïsme mystique comme celui-ci :

« Le jour où il n'y a plus de saints qui expient, à quelques-uns, pour cent mille, l'équilibre humain se rompt, et cela s'appelle commencement de la fin. »

M. de Tallenay a la naïveté de prêter au charlatanisme, ou à des phénomènes naturels dont les lois et les causes sont encore obscures pour la science, l'importance de révélations divines et c'est ce qui gâte un peu des nouvelles comme *Vision astrale* où l'on trouve une description grandiose des ruines de l'abbaye cistercienne de Villers, secouées par un orage formidable :

« Les nuages au-dessus de nous, flottaient comme des navires désarmés sur un océan bouleversé et passaient, passaient avec une rapidité folle, striés de subites flèches d'argent qui palpitaient dans leur sein et nous faisaient apercevoir, un bref instant, surgissant de l'obscurité, le pignon inflexible de la muraille ruinée. Ensuite, un apaisement, un calme... Le vaste silence, la vaste nuit étaient pleins d'une attente solennelle, puis un roulement formidable, une volée colossale de dix mille canons ; de tout côtés le soudain éclatement de l'orage emplissait le vieux monastère de sinistres craquements comme si d'énormes rocs se détachaient de ses parois ébranlées et roulaient, roulaient au fond d'invisibles abîmes. Les grandes ogives des fenêtres s'embrasaient de leurs vertes, de leurs jaunes, qui permettaient de voir comme en plein jour. »

M. de Tallenay a suffisamment de talent ainsi que les lecteurs de son livre l'auront certainement apprécié, pour ne point avoir recours, dans le but d'étonner le public, à des moyens extra littéraires qui ont eu leur moment de vogue, mais qui commencent à paraître maintenant de bien piètre aloi.

\* \*

Ceux qui, d'après les *Légendes naïves*, avaient bien auguré du talent et de l'avenir de M. Hirsch ne s'étaient point trompés.

Voici qu'il s'affirme dans un poème symbolique: *Priscilla*, d'une sobriété d'expressions et d'images, d'une simplicité assez rares chez les jeunes écrivains de l'heure actuelle qui ont la jobardise de croire encore qu'il faille secouer et répandre de l'or par pelletées et qu'il soit nécessaire de répéter constamment la nomenclature de toutes les pierres précieuses pour être poète.

« *L'heure est venue d'être simple et d'attendre* » dit-il très justement.

Une fraîcheur, un bercement, une caresse d'églogue enchante le livre où il y a toujours de la netteté et de la précision pour dégager l'idée au moment voulu. Et l'on y trouve, frappées comme des médailles, des impressions d'intimité telle que celle-ci :

*Je sais enfin la vanité des apparences  
Qui m'ont conduite jusqu'à l'heure où me voici.  
Elles ont dépouillé la robe de mensonge  
Dont le faste anormal, jadis, avait surpris  
Mon âme ignorante, aux lacs de leurs complaisances...  
Je sais la vérité du site de mon songe,  
Où les fontaines se souviennent des images. .  
Il me souvient qu'en une eau lente, mon visage  
S'apparut dans sa gracieuse adolescence.  
L'eau songeuse n'a pas perdu la souvenance  
De ma face et du geste qui l'avait penchée,  
Sur la fontaine que je n'avais pas cherchée.  
Je n'ai pu me méprendre au sens du miroir calme  
D'où mon âme a surgi dans sa forme première,  
Digne de revêtir le manteau de lumière  
Qui la fera la reine entre toutes les âmes,  
Par la grâce de la vérité contemplée...*

Le nouveau livre de M. Hirsch, *Priscilla*, lui assigne une place très enviable dans la brillante phalange des jeunes poètes français.

MAURICE DES OMBIAUX.





## Picorée

Sous l'impulsion de chefs habiles, les socialistes belges ont organisé des conférences artistiques et littéraires où quelques uns des nôtres, *réserve faite de tout principe politique*, ont lu des morceaux en vers et en prose que le public a acclamés.

Il est à remarquer que seul jusqu'à présent le parti ouvrier à pris cette attitude intelligente, qui lui vaudra des sympathies particulières parmi les artistes.

*Jeune Belgique* de janvier 1891.  
La Direction : (IWAN GILKIN)

Dans un appel aux Jeunes, la *Jeune Belgique* disait en Janvier 1890 : « Ils « ont la foi qui déplace les montagnes, « casse le nez aux graves pétrifications « d'une littérature antediluvienne.

« La *Jeune Belgique* est grande « ouverte à tous, elle fait appel à tous « les fidèles de l'Art ; qu'ils procla- « ment leurs idées, leurs opinions, « leurs critiques, leurs œuvres. *S'ils « se sentent à l'étroit dans les for- « mules convenues, qu'ils cherchent « d'autres voies, qu'ils développent « les moyens d'expression. »*

Trop souvent, une fois une formule d'art trouvée, l'on n'admet plus qu'elle; on veut en faire une règle générale à

laquelle tous devront se soumettre et l'on tombe alors dans l'enseignement exclusif où triomphe la mécanique.

Nous avons voulu réagir contre la routine, on s'est mis à crier au révolutionnaires.

Un art affranchi de toutes formules, un art libre et plein de vie peut seul concorder avec le développement intellectuel.

*Jeune Belgique*, février 1891.  
(VALÈRE GILLE).

Nous avons promis de porter vaillamment le nom d'artiste que l'on est accoutumé, chez nous, à railler et à bafouer. Nous avons promis de ne jamais vendre notre art aux détenteurs d'influences, quels qu'ils fussent ; de rester indépendants et libres, un peu moins gras que d'autres, peut être, mais sans entrave au pied ni collier au cou. Nous avons promis de protester, par notre attitude envers les écrivains nouveaux, contre les détestables pratiques dont les Van Hasselt, les Decoster, etc., avaient souffert avant nous.

La sottise est devenue plus modeste, mais elle agit encore dans l'ombre, plus sûrement peut-être et malheur à l'esprit libre et fier qui vient tomber à sa merci. *Il paiera pour tous ceux de sa race* (on le privera de son gagne pain).

*Jeune Belgique*, février 1891.  
ALBERT GIRAUD.

Eh bien, où est-il donc le drapeau que les Jeunes Belgique ci-dessus, agitaient avec ostentation au commencement de chaque année, en des proclamations qui, relues aujourd'hui, après ce qui vient de se passer, font l'effet de boniments de dentistes forains, de réclames de charlatans, de mensonges — au moyen desquels on nous retenait, dociles, dans ce nid à cafards où l'on réduit un mouvement intellectuel et artistique à une mesquine question politique, où donc est-il ce fier drapeau ?

Ils l'ont traîné dans la boue des méchancetés et des perfidies dont ils se sont servi à l'égard d'Eekhoud, envers qui ils ont atteint le but qu'ils cherchaient depuis quelques temps. Ils ont réussi à le priver de son gagne pain, à raison de ses idées.

Oui, M. Georges Eekhoud l'auteur de trois volumes en vers, de *Kees Doorik*, des *Kermesses*, des *Nouvelles Kermesses*, des *Milices de Saint-François*, des *Fusillés de Malines*, de la *Nouvelle Carthage*, du *Cycle Patibulaire*, de *Mes Communions*, de *Au Siècle de Shakespeare*, M. Eekhoud dont l'art tragique fulgure dans le gouffre noir des passions humaines, à quelle profondeur ! n'a plus rien à envier à son ancien répétiteur Charles Decoster qui fut en butte aux vengeances de la médiocrité envieuse et méchante.

Seulement le béotisme et la ploutocratie n'ont jamais été aussi malfaisants pour un grand artiste que des écrivains qui prétendaient combattre naguère pour l'indépendance et le respect de l'Art comme de l'Idée.

M. Eekhoud avait fait entrer

M. Giraud à l'*Étoile Belge*, celui-ci l'en a fait sortir.



Lire dans l'*Art Jeune*, n° d'août-septembre, un beau conte sombre et tragique de Georges Eekhoud, intitulé : *Le Tribunal au Chauffoir*, et un poème : *La Statue*, d'Emile Verhaeren.



Sommaire de la *Société Nouvelle* : Histoire sociale de l'Église, Victor Arnould ; Les Lieux Hantés, Elie Reclus ; L'Anabaptisme à Munster, Richard Heath ; Les femmes dans la Littérature Russe, N. Nikitine ; La Nouvelle Université, Edmond Picard ; Alexandre III et Nicolas II. K. Tarassof ; Socialisme libertaire et Socialisme autoritaire, F. Domela-Nieuwenhuis ; La Matière, Clémence Royer ; La Pléiade Shakespearienne, Georges Eekhoud ; Chronique de la Littérature et des Arts, Georges Lecomte. Le mois.



Extrait d'un admirable Jules Laforgue posthume, *L'Art Moderne en Allemagne*, ouvrant la livraison du 1<sup>er</sup> octobre de la *Revue Blanche* :

« En résumé, et pour rester dans les bornes d'une introduction sans développements à l'appui, que de préconiser ou condamner, logiquement, notre idéal appliqué, avec son critérium, aux arts optiques ? (1)

---

(1) Ces magistrales et lucides conclusions s'étendent aussi à la poésie et à la littérature en général.

« Seul et de par son principe d'évolution, il est fondé à ne préconiser d'autre objectif en général que : du nouveau, du nouveau et indéfiniment du nouveau ; après l'éginétisme, l'hellénisme, le byzantinisme, la renaissance, le rococo, le romantisme, le réalisme, le préraphaélisme, le fortunisme, le japonisme, l'impressionisme, le nihilisme, bref. uniquement ce que l'instinct des âges a toujours exalté, en proclamant génies, selon l'étymologie du mot, ceux et seulement ceux qui ont révélé du nouveau et qui, par là, font étape et école dans l'évolution artistique de l'humanité.

« Seul et de par son principe d'évolution, il est fondé à ne condamner que ce que les vrais artistes ont de tout temps condamné et secoué, l'école, les codes à convention du goût sur le beau moral, le beau physique, l'harmonie, le style, etc., tout ce qui est église constituée en dehors de laquelle périt le salut, hiératisme ou académisme.

« Seul comme l'amour qui reste le même, sincère et fécond, quel que soit le visage, nègre ou anémique, peau-rouge ou citron, quelles que soient la mode, la morale, la race, la classe, etc., seul il est fondé à admettre son idéal dans le temps et dans l'espace, la Junon de la villa Ludovisi comme les *beautés* préraphaélites de Burne Jones et de Maddox Brown, l'Hercule Farnèse comme les dandies byroniens lithographiés par Dévéria, une Japonaise d'Okousai comme une fleur de maquillage de Degas, l'équilibre grec comme le soit disant contre nature moderne ; — seul, il ne sait ce que d'autres appellent décadence et peut confondre ceux qui avec M. Taine et Renan, proclament arts, morts désormais, l'architecture, la sculpture et la poésie et annonce le règne

unique de la science pure, ce qui ne veut rien dire ; — *enfin, son principe est l'anarchie même de la vie : laissez faire, laissez passer ; ne sachons que nous enivrer des paradis sans fond de nos sens et fleurir sincèrement nos rêves sur l'heure qui est à nous ; l'Inconscient souffle où il veut, le génie « saura reconnaître les siens », et le parfum unique qui doit naître de tous ces riches gaspillages anonymes d'un jour, en naîtra sublimé selon l'infaillible Loi et montera vers les *templa serena* de l'acquis à l'Inconscient. »*



De Taine, dans un chapitre consacré à Shelby, Wordsworth, Byron, etc. (*Histoire de la Littérature Anglaise, Tome IV*) :

Ils ont fait leur œuvre cependant, sous leurs efforts multipliés et par leur concert involontaire, l'idée du beau change, et par contagion les autres idées vont changer. Les conservateurs y contribuent comme les révolutionnaires, et l'esprit nouveau transpire des poèmes qui bénissent l'État et l'Église, comme des poèmes qui maudissent l'Église et l'État. On apprend par Wordsworth et par Byron, par le protestantisme approfondi et par le scepticisme institué, que dans cet établissement sacré que le *Cant* protège, il y a matière à réforme ou à révolte ; qu'on peut trouver des valeurs morales autres que celles que la loi timbre et que l'opinion reçoit ; qu'en dehors des confessions officielles il y a des vérités ; qu'en dehors des conditions respectées, il y a des grandeurs ; qu'en dehors des situations régulières, il y a des vertus ; que la grandeur est dans le cœur et dans le génie, et que tout le reste

actions et croyances, est subalterne. On vient d'éprouver que, par delà les conventions littéraires il y a une poésie, et par contre coup l'on est disposé à sentir que par delà les dogmes religieux, il peut y avoir une foi, et par delà les institutions sociales, une justice.



Un jeune écrivain flamand M J. Verbeek, vient d'entreprendre la traduction de quelques vers des meilleurs écrivains des Flandres contemporains. Cette tentative est des plus louables, car, ainsi que le dit lui-même M. Verbeek, les écrivains flamands ont produit dans tous les genres des œuvres de réelle valeur.

M. Verbeek commence sa série de translation par une trilogie du poète Emmanuel Hiel : *Au peuple de Flandre*, et une nouvelle du romancier Raymond Styns : *Fantaisie Rouge*.

Le volume paraîtra d'ici quelques semaines.



Sous ce titre *Coups d'Ergot*, M. André Girard apprécie dans les *Temps Nouveaux*, l'incident qui s'est produit entre notre ami Georges Eekhoud et M. Albert Giraud l'un des propriétaires de la *Jeune Belgique* :

« Quelques écrivains talentueux, tels Krains, Georges Eekhoud, Maeterlinck, Verhaeren, qui collaboraient à la *Jeune Belgique*, on fait bande à part et ont fondé l'intéressante revue

littéraire, *Le Coq rouge*, que nous avons annoncée précédemment.

« D'où grande colère de la *Jeune Belgique* qui redoutant, avec raison d'ailleurs, la concurrence, use de tous les procédés, même les plus jésuitiques, pour nuire à son confrère. Ce canard pattu et dindonnant, entre autres babilllements injurieux, signale à la vindicte bourgeoise les rédacteurs du *Coq Rouge* comme suspects d'anarchisme. A l'appui d'une insinuation aussi grotesque que perfide, ce palmipède reproduit un passage des *Temps Nouveaux* estimant comme un gain pour l'art l'apparition du *Coq rouge*.

« Ce n'eût rien été que cela — car le soupçon d'anarchisme ne peut qu'honorer qui en est atteint — mais, cet oiseau de basse, très basse cour a tout mis en œuvre — et réussi du reste — pour faire perdre à notre collaborateur Georges Eekhoud l'emploi de traducteur qu'il occupait à l'*Étoile Belge*.

« Outré de tels procédés, notre collaborateur ayant rencontré l'un des directeurs de cette jésuitière, lui a administré une volée aussi rossée que méritée. Vous croyez que celui-ci s'est défendu, comme l'eût fait tout homme. Non ! Comme les gosses qui, à tout différend, en réfèrent au pion, il est allé, pleurnichant, implorer l'assistance du commissaire de police, et l'affaire se termine en police correctionnelle.

« Bien digne d'un canard domestique ! »

PÉRINET.



POUR INAUGURER LA COLLECTION DU COQ ROUGE

PARAITRA LE 15 NOVEMBRE 1895

# Une Rose à la Bouche

par Louis DELATTRE

Un volume in-16° d'environ 300 pages au prix de fr. 3,50

---

## OUVRAGES NOUVEAUX

Chez Edmond DEMAN

*16, Rue d'Arenberg :*

### AMES DE COULEUR

par HENRY MAUBEL.

### Les Villages Illusoires

par EMILE VERHAEREN.



### Chez Paul LACOMBLEZ

*31, Rue des Paroissiens*

~~~~~& BRUXELLES &~~~~~

HISTOIRES LUNATIQUES

par HUBERT KRAINS

LES MIROIRS DE JEUNESSE

par LOUIS DELATTRE.

En Symbole vers l'apostolat

par MAX ELSKAMP.

Les Disciples à Saïx

NOVALIS

par MAURICE MAETERLINCK

UN CHANT DANS L'OMBRE

par FERNAND SEVERIN.



Chez Paul OLLENDORFF

28, Rue de Richelieu, Paris :

Couronne de Clarté

par CAMILLE MAUCLAIR

SOMMAIRE :

| | |
|------------------------------------|----------------------|
| L'Aventure d'un buveur de bière... | GEORGES EEKHOUD |
| La Maissonette | BLANCHE ROUSSEAU |
| Comment on aime | LÉON TRICOT |
| La Forêt mouillée. | GEORGES RENCY |
| Prose | HENRY VAN DE PUTTE |
| Vers | ROLAND DE MARÈS |
| — | EMILE LECOMTE |
| — | PAUL SAINTE BRIGITTE |
| — | LÉON HENNEBICQ |
| Lettre parisienne | CAMILLE MAUCLAIR |
| Chroniques littéraires. | M. D. O. |
| Picorée | PÉRINET |

N° 7

NOVEMBRE 1895

I^{re} ANNÉE



Le Coq rouge

Revue littéraire

Le Coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS



Prix d'abonnement annuel :

| | |
|---|-----------------|
| BELGIQUE . | 8 FRANCS. |
| ÉTRANGER. | 10 » |
| Édition sur papier de Hollande Van Gelder | { BELGIQUE 20 » |
| | { ÉTRANGER 25 » |

Ce numéro 80 centimes



Comité de Rédaction :

LOUIS DELATTRE — EUGÈNE DEMOLDER — MAURICE DES
OMBIAUX — GEORGES EEKHOUD — HUBERT KRAINS —
MAURICE MAETERLINCK — FRANCIS NAUTET — EMILE
VERHAEREN.



Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration,
demandes d'échange, s'adresser aux secrétaires de rédaction :

Auguste Biernaux, 25, rue du Collège
Sander Pierron, 75, rue du Comte de Flandre



La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du
numéro, soit le 1^{er} de chaque mois,

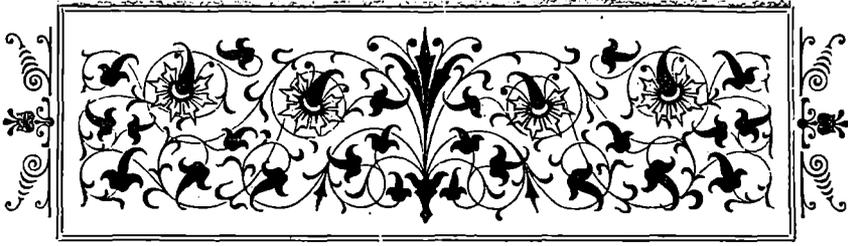


Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser
à **M. Longfils, 6, Montagne-aux-herbes potagères.**



Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.





Le Retour ⁽¹⁾



U crêpuscule d'une belle journée où vous aurez tous été heureux sous le satin du ciel, chers amis, il veut mener vers vous et vers sa maison, l'enfant qu'il a conquise, l'enfant de ses rêves.

Prenez tous vos musiques et venez le chercher en cortège au chemin de fer. Les gamins du village vous précéderont et en attendant le convoi, ils grimperont aux barrières. Les premiers, ils apercevront la grosse lumière du fanal, au tournant de la voie. Qu'ils s'écrient et joyeusement bondissent, puisqu'ils sentent que quelque chose de très doux vient à eux ; et dites-leur que ce sont des rires et des rêves et de la vie naïve.

Les portières du convoi s'ouvriront. Le jeune homme prendra sa compagne dans ses bras pour la descendre et la porter quelques pas. Voilà qu'elle est debout marchant sur la cendrée craquante !

Vous verrez alors comme elle est jolie et quel printemps l'anime toute ! Mais ne soyez pas chagrins si elle ne vous parle pas tout de suite. Elle ne saurait encore rien vous dire, si jeunette, timide et fière un peu. Pour sûr, elle vous aimera bientôt ; vous n'en douteriez pas si vous saviez combien elle aime déjà les haies de sureau argenté qui bordent ces carrières abandonnées que son ami lui décrit souvent, et celles de fusain touffu qui entourent l'abreuvoir.

Lui qui vient, n'est-ce pas, vous le connaissez bien ? Que de fois il accompagna votre bande musicienne en portant le falot de résine

(1) Epilogue d'un recueil de contes, *Une Rose à la Bouche*, à paraître fin novembre. Edition du *Coq Rouge*, Bruxelles. In-16, 300 pages, sur papier vergé. Prix 3 fr. 50.

fumeuse, au réveil des fêtes, quand la musique était si douce dans la nuit d'été ; ou en tenant, dans ses mains élevées, le cahier des airs de danse, sur les tonneaux des petits kiosques garnis de lanternes de papier et d'oriflammes, quand c'était la ducasse du Préau !

Ah ! il sait bien des choses encore à votre sujet. Les dimanches où vous alliez après vêpres, en vous promenant, jouer des airs, vous vous arrêtiez sous les noyers des petites fermes de Baillysart. L'on vous y apportait des fruits et de la bière. Ensuite, reprenant la route, vous entonniez de vifs pas redoublés : « Et l'on entend dans les champs, — Les échos les plus charmants... » N'est-ce pas vrai ? Les cuivres joyeux, deux par deux rangés, passaient aux sentiers entre les haies ; les grosses fleurs épanouies, pour leur répondre, chantaient aussi fort qu'eux dans les jardins.

En marchant, peu à peu les musiciens voyaient poindre le coq de leur clocher par-dessus la ligne des toits de la vallée, puis les abatsons dont luisaient les lames ardoisées. Ils portaient leurs chapeaux rejetés en arrière et leurs souliers étaient blancs de poussière.

Les ormes de la route bruissaient avec une douceur harmonieuse. De loin, on voyait approcher quelque charrette à bêche grise traînée par un bidet à collier clarinant qui trottaient ; le cortège serpentait pour la laisser passer au milieu du pavé.

Au village, cependant, le cabaretier installait à l'avance les tables et les verres pour la bière, au seuil de sa maison.

« Les voilà, criait-il enfin à sa femme, je les entends ! »

Ici, les musiciens s'arrêtaient et achevaient de jouer leur morceau en marquant le pas sur place. Puis le chef levait sa clarinette à la manière d'un bâton et : « Halte ! » Ils soufflaient, passaient une manche sur leur front, élevaient devant leurs yeux un verre couronné de mousse blanche et lui souriaient.

De la rue, un côté était dans l'ombre ; l'autre étincelait au soleil blanc. La fraîcheur caressait leurs visages rouges pendant qu'ils buvaient la bière jeune.

Souvent un gamin, s'approchant de côté, sablait un fond de chope à la dérobée ; un autre frappait de son poing la grosse caisse déposée à terre puis s'enfuyait au grondement qu'il avait éveillé.

« Allons donc ! » Il y a encore de la bière dans les doubles-litres de faïence bleue ; le cabaretier en remonte de sa cave sans s'arrêter et la mousse coule sur les dalles. Du seuil, on voit l'escalier sombre qui descend dans le gouffre et des bouteilles de liqueurs multico-

lores alignées sur une planche. Une odeur un peu moisie de vieux tonneaux de chêne vient s'étaler jusque dans la rue.

Quand je vous le disais, les hommes ! Il sait tout ce que vous faisiez jadis, vous le voyez bien par vous-mêmes. Non, vous ne pouvez manquer de venir saluer à son retour un si ancien ami, et l'enfant qui est son ami.

C'est le moment de vous approcher, fillettes à tabliers bleus, joues rouges et cheveux jaunes. Toutes, embrassez la jeune fille qui arrive et donnez-lui vos bouquets de fleurs.

Et alors que ce soit la flûte qui commence à chanter. Doucement qu'elle flûte pour annoncer à l'enfant le charme vert et bleu du village qu'elle a choisi. Ah ! plus doucement encore. Avec l'accent d'une voix lointaine qui viendrait du fond lumineux de sa propre vie, que votre chant soit la caresse qu'elle a si longtemps rêvée, si longtemps attendue. Venez la lui présenter délicatement en vos deux mains réunies, comme un œuf fragile d'oiseau... N'est-ce pas, vous y serez pour elle, la flûte ?

Pour lui, que les trombones affectueux et graves commencent aussitôt après; puisqu'il est revenu plus doux et plein d'amour.

Quand on marchera, battera le tambour, le tambour dont la peau noircie par la vieillesse est dorée au milieu, là où les baguettes frappent; plus belle où les coups sont plus forts.

Et s'il n'est pas mort, amenez le vieux du Rempart qui jadis portait la grosse caisse. Il avait une casquette de soie noire et raide, un visage poupin et une moustache blanche. Avec l'instrument au dos, il marchait à petits pas, penché en avant et tenant ses mains croisées à sa poitrine, sous les bandoulières en sautoir. Il souriait d'un air bonasse ; il ne se fâchait jamais pour les coups que le musicien des cymbales et de la mailloche lui frappait triomphalement sur le dos, jusqu'à le faire chanceler quelquefois.

Il faudrait qu'il fût là avec des garçons qui joueraient du cornet, leurs veines du cou gonflées, leur pomme d'Adam saillante, et entraînés à ce jeu comme à un jeu nouveau ; des garçons à la voix rauque de cochets qui chantent leur première victoire : « Encore un coup, ho ! »

De telle façon, ensemble, en suivant le jeune homme et son amie, vous reviendrez en cortège en marchant à petits pas heureux.

Femmes qui fanez les foins au pré voisin, gravissez le talus, vite, pour les voir. Venez à la barrière en tenant vos rateaux les dents en l'air. La belle brune devenue un peu grasse, ne soyez pas jalouse ;

le passé, il est passé !... Les filles du crépuscule d'août, l'eau du ruisseau est-elle, ce soir, tiède et molle et carressante autant qu'aux soirs où il venait, jeune garçon, vers vous et l'inconnu de vos sourires, vers vos dents fraîches et vos poitrines haletantes, quand vous vous pressiez à la tâche de peur de l'orage qui faisait là-bas trembler le ciel ?... Appuyez-vous à vos rateaux plantés en terre ; faites paraître la courbe gracieuse de vos hanches et de vos bras relevés.

A la fontaine, les écoliers, restez pendus au tuyau de fer pour le moment que le cortège passera. Restez pendus en grappe et chantez avec des voix aiguës et des sons filés semblables à des appels de l'enfance de celui qui revient. On verra votre peau rose par l'interstice de vos vestes débraillées. Vous serez mouillés de l'eau des fontaines autant que des satyreaux enfuis des roseaux.

Cependant, bonnes gens des rues, vous serez assis au seuil de vos maisons à vous conter des histoires. Le jeune homme reconnaîtra vos gestes, vos poses aux bras croisés, vos bouches narquoises penchées aux oreilles curieuses. La vieille marchande de sucreries dira en le voyant :

« Je l'ai connu tout petit, quand il allait aux écoles. Il venait me vendre ses cahiers d'écriture et ses livres comme du vieux papier, pour du sucre coulé sur des cartes... Il est certain que j'ai toujours cuit les meilleures bablutes. »

Et l'on arrivera au Préau. Marie Dajour, laissez pendre pardessus le mur de votre jardin, au plus bas vers la rue, les sarments rajeunis de votre vigne vierge. C'est la verdure de nouveau fraîche aujourd'hui de la souche dont il se paraît déjà, tout petit écolier. Au passage, il voudra en arracher de longues tiges flexibles pour en entourer aussi l'enfant qu'il conduit par la main, et de telle manière qu'elles grimperont du bas de sa robe en tournant, qu'elles l'embrasseront à la taille comme une étreinte légère, puis monteront baiser ses joues rondes et se mêler aux friselis de ses cheveux. Telle, ah ! contemplez-la, car certes, vigne de raisin jamais, au soleil de midi, n'aura donné un vin plus doux au cœur que le sourire de la fillette qui vient en notre village, au crépuscule d'été ; non, jamais aucun arbre n'aura donné, pour la bouche, de fruits plus rouges et luisants que les cerises de ses lèvres.

Venez, venez, mes amis. Venez la voir entre les feuilles palpitantes. Ses yeux luisent comme ceux d'un chevreau qui mordille les broussilles aux buissons. Votre cœur, à sa vue, chantera. Et pour toujours, vous serez très heureux en vous souvenant d'elle...

Où il y a un mai fleuri devant le seuil, c'est leur maison.

Bonne maison comme une grosse fleur, soyez large épanouie à celle qui vous apporte, ornée des pampres de la jeunesse, le baiser de son espoir. Voici ses pieds aux creux de vos pierres ; tous les autres qui passèrent ici, creusaient ces marches pour elle.

Vieilles choses, que vos mains tremblantes et plus douces retrouvent pour la jeune fille les caresses que vous eûtes pour son compagnon ! Jardinets de terre noire qui chantez à l'ombre la chanson recueillie de la paix de ces lieux, les souches tortueuses de vos groseillers trapus, vos hélianthes qui rient et se balancent, vos résédas qui sentent bon tout bas aux bordures, sont à elle, pour ses lèvres, pour ses yeux, pour ses narines !

Âme de la maison qui mourait, levez-vous ! Vous dormiez ; celle qu'on vous annonçait est venue, jeune et belle. Elle s'est agenouillée à votre chevet, bonne vieille, et sur votre front jauni, elle souffle son amour. Levez-vous.

La fillette court de chambre en chambre, entrebâillant les portes et y poussant la tête en se penchant. La mère qui a les cheveux coiffés en bandeaux et un châle noué en pointe sur les épaules, la suit en souriant ou s'arrête un temps dans le corridor, un bras appuyé au mur, à contempler la nouvelle enfant si belle pour le nid si vieux.

Le jeune homme est assis au banc vert de la courette, et c'est le soir. Les dernières hirondelles ont passé en piaillant. Les coqs ardents, les coqs qui chantaient à l'aube des désirs, ils dorment, à présent. Un roitelet menu, au faite d'une cheminée délabrée, se pose un instant, frétille en jetant un trille de sa voix perlée et s'enfuit.

C'est tout. L'âme de celui qui est revenu est dénouée comme une écharpe et flotte à l'aise d'un objet à l'autre. Il les revoit ; son cœur les baise tous ; oui, les voilà tous. Il ferme les yeux doucement ; sa tête tombe en arrière au dossier...

« Maison, pense-t-il, je rentre de tous mes voyages m'asseoir dans ta paix. Dans la main, j'ai ma petite enfant ; je porte la toison d'or de ma jeunesse cueillie aux chênes murmurants... Médée le conduisait par la main... Au retour avec ses compagnons, il échappa aux Sirènes... Orphée faisait la contre-partie de leur chant et Butès seul se jeta dans la mer pour les suivre... »

Il s'endort. Il voit en songe un chasseur qui marche depuis l'aube en faisant craquer les étécules des guérets et sautant les ruisseaux

aux rives de terre molle. La glèbe jaune barbouille très haut ses guêtres. La brume du soir emperle sa barbe. Il est las, heureux, le cœur battant et enivré de la course, contre la haie du dernier champ. Son fusil fume encore sous son bras. Un chien jappe de l'autre côté des buissons et, par-dessus les branches, le porteur du carnier élève un oiseau tué. Le chasseur tient les yeux fixés au loin, en caressant, à gestes lents, la bestiole au doux plumage hérissé au col par la mort. La chasse est finie. Derrière un pignon, tombe le soleil rouge...

Le songe s'éloigne... Dans la courette, la nuit est toute venue et respire au murmure triste du feuillage. Le jeune homme dort toujours et sa face est levée au ciel où tourne l'éternelle jeunesse des étoiles impassibles.

Les lauriers sont coupés... Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser...

Le chant du rossignol la viendra réveiller? — Ah ! qu'il vienne, le rossignol. Dans la splendeur voluptueuse et lasse du minuit, que sa voix soit comme une lame de feu plongée au cœur de celui qui rêve ; ardente et grave, qu'elle chante pour lui l'amour de l'amour !

Et l'alouette aussi avec son doux gosier? — Au tintement des cloches sonnantes les départs, qu'elle tirelire, l'alouette au doux gosier ! Qu'il accourt ici, le matin clair, à travers les prairies d'herbe mouillée, portant dans ses mains l'épine de la faim et le fouet des désirs ! Je le connais ; il marche l'âme éblouie, orgueilleux, libre du poids du jour, avec des dents riantes et avides ; et il a une rose à la bouche.

LOUIS DELATTRE.





La fenêtre

A Monsieur Charles Conder.

*La haute fenêtre est grande comme une baie sur le monde :
Et le vaste portail des âges et la tour
— La vie entière, — s'y penchent avec le jour...*

La haute fenêtre est grande comme une baie sur le monde.

*Les siècles
Du haut des pierres qu'ils ont dressées
Et de lustre en lustre fleuries
Surplombent
Jusqu'au cœur de la chambre où vous saisis
L'aurore des tragiques saisons
Que les vents ont arde de la mer, et des moussons,
Et le gel et la pluie,
Et l'insouciance des hommes ou leurs rages
A resculpter le portail des âmes et des âges.*

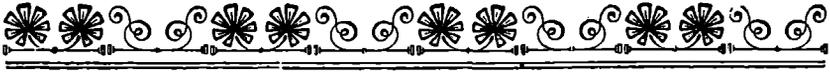
*Par devant la fenêtre comme une baie sur le monde,
Il déploie l'espallier de la nature entière :
Les aubes y allument la rosace solaire
Qui ramifie la vie des bêtes et des plantes ;
Les fruits saillissent et les croupes des monstres ;
Les gueules s'allongent le long des branches fleurissantes
Pour happer des oiseaux que seule, peu à peu, mange
La patience douce du temps ;
Et par dessus le fourmillement
Des frondaisons où luisent les lubriques échanges,
A la plus haute cime aiguë et nue qui perce*

*L'enchantement des terrestres délices,
Se dresse
La victorieuse extase des vierges et des anges
Dont les pieds joints unissent
Le faite des arbres aux fûts de pierre qui montent
Et qui recourbent l'arc de leurs branches fléchies
Sur l'entrée d'ombre
Où les âmes pénètrent,
Humbles et lasses, des pauvres êtres
Qui n'ont pu qu'avec toute la beauté même de la vie
Edifier le mystique refuge de la vie...*

*La haute fenêtre comme une baie sur le monde
S'ouvre du plus profond de son regard intérieur.
La tour grandie du soir qui tombe
Devient plus grave et sonore des heures
Qui, coulant à larges gouttes de bronze,
Empliraient le silence du port et de la cité
Sans les coups monstrueux des flots frappeurs
Qui, de seconde en seconde, sonnent l'éternité.
Tandis que, blanche, la face du cadran lunaire,
Ne marque d'aucun signe le bonheur ou malheur,
Et que du fond de la chambre sombre,
Par la fenêtre ouverte comme une baie sur le monde
Retentissent à travers la campagne et la mer
Les incessants battements du cœur.*

ROBERT DE SOUZA.





Les heures aiguës

*Mon âme anticipant sur toute heure prochaine,
Cultive amèrement sa peur des lendemains,
Si fort, que les futurs me sont deux yeux de haine,
Qu'un inconnu retient fermés en ses deux mains.*

*Dès l'aube ouverte au jour, je m'angoisse du soir.
Le précurseur regret de tout ce qui va naître
Pénètre en moi, pareil au vent poignant et noir,
Que l'automne insinue aux joints de ma fenêtre.*

*Mais, quoique triste et las, je me maintiens altier:
Aimant et cultivant ce souterrain métier
D'empoisonneur têtù de la fragile joie.*

*Parfois, lorsque j'entends trembler mon cœur, la nuit,
Je jouis de moi-même en me moquant de lui
Et je m'étreins, sous ma pitié, comme une proie.*

EMILE VERHAEREN



LES REPOSOIRS DE LA PROCESSION

CHAPELLE DE HAMEAU.



UR champ de sinople.

Blanche aux tresses de lierre, emmi des tombes, elle
s'élève telle une gardeuse d'oies gaillarde...

... le tout roidi par le temps.

Que j'en ai rencontré de ces vastes gardeuses —
aux oreilles de confessionnal, à la poitrine comble de rosaires et de
cantiques et de roucoulements d'harmonium — sous le hennequin de
dentelle où nichent des campanes !

Celle-ci n'a que sur sa jupe de laine ferme une humble cornette, et que, pour bijoux, en dedans l'argent liseron de l'enfant de cœur, en dehors le coq : vif épi du bonheur.

Combien, quoique roide, elle participe aux gestes d'alentour et les surveille et les console !

... Sous forme de cercueils et de béquilles, souventefois la pénétrèrent catastrophes et douleurs.

Que ne suis-je assez pur afin d'entrer, comme on entre dans une âme de promise !

Cependant tâchons de voir par son œil de rosace...

O ce grandiose petit cœur qui bat au mitan, colombe d'espérance !

Mais voici la gardeuse en joie...

...tellement que son porche affecte un air de pan de jupe retroussé.

Soudain la joie craque d'un si fol rire que toutes ses quenottes volent s'épivarder sur la place, en jet de semence.

Et puérilement je ramasse les dragées du baptême.

—

LA KERMESE DES ASPERGES

Sors de ta chrysalide d'argile, ô mon Ame, et sous ta fâmée forme de satane, allons voir les asperges de mai danser aux clins d'argent de ton regard malin !

C'est assez de sagesse au firmament du rêve, et puisqu'est épuisé notre dernier grenier, derechef appareillons la nef de nos sagacités pour les ardents sillons de la cité prochaine. Là nous envoûterons le superbe et le gueux, l'éphèbe et le cagneux, afin de supputer au thermomètre de la brute les multiples degrés de la canaille en rut. Hardi pour la science énorme, avec pour page une place publique et pour encrier les entrailles de la multitude ! Tu fus l'élue, sois la déchue ; tu fus la prude, sois la gruc ; après la poule sois la goule ; sois le vacarme après le calme. Certes on chuchotera sous l'auvent torve des hypocrisies ; certes on médiera, mesquins, yidés, pantins, maquereaux et châtrés ; mais bah, mon Ame, nous rirons tout bas ! L'éphémère ignore le génie d'édifier avec les vanités des pèlerins de l'heure une vérité qui demeure, d'extraire une chimère

merveilleuse du fumier, de contrôler le songe avecque le mensonge des réalités. Ne t'inquiète donc point des crapauds accroupis aux gradins des trottoirs ; ayant pour nous le bon sourire de la conscience, qu'importent leurs coassements d'un soir ! Leur office est d'orner de pétards gras les talons de la Gloire, et nous sommes de ceux qui traversent l'Océan des Temps dans les beaux bras de la verte Mémoire.

Sors de ta chrysalide d'argile, o mon Ame, et sous ta fâmée forme de satane, allons voir les asperges de mai danser aux clins d'argent de ton regard malin !

—
VISION

Dans l'ambiguë forêt des heures, nous rencontrâmes une dame à la chevelure d'amandier en fleur.

Ses pommettes roses mettaient à cette femme un air d'enfance à la Puvic de Chavannes, mais de plus près la figure me parut craquelée de ridettes à la manière d'un Dürer.

— Jeune et jolie vieille, d'où viens-tu ?

— De l'orient.

— Jeune et jolie vieille, où donc vas-tu ?

— Vers l'occident.

Sa voix avait le son fané du clavecin.

— Ton nom, fantôme ?

— Ce nom te fait pleurer chaque fois qu'il vient boire au creux de ta mémoire.

Mon cœur se prit à battre ainsi que le balancier de la lointaine horloge de ma nourrice, magistralement...

Alors, m'enrubanant le col de ses deux bras de revenante, à l'ombre fugitive d'un vol suprême d'hirondelles, se nomma la dame :

— Ta Jeunesse !

Dit-elle.

Le ciel était couleur de nos cendres humaines.



The Sea-Gull

*A M. le lieutenant de vaisseau
Romain Goffin.*

I



DEPUIS une semaine le navire avait quitté Batavia, On eût dit que chacun des hommes du bord avait laissé là-bas, avec le cadavre du capitaine Edgard, une partie de son âme et son humeur insouciant et joyeuse. L'entrain habituel avait fait place à une mélancolie ardente, à une tristesse qui étreignait toute chose, jusqu'au pavillon étroit qui flottait avec lassitude au sommet du grand mât. Les matelots exécutaient les manœuvres machinalement avec des allures moroses. La fatalité planait sur ce bâtiment en deuil ; tout le monde appréhendait un malheur nouveau et accablant.

Les gabiers, perchés dans les cordages, carguant les voiles inutiles, interrompaient parfois la besogne pour laisser tomber leur regard inquiet sur le pont. Et, comme ils ne voyaient ni ne percevaient rien d'anormal, ils reprenaient leur travail machinal et pénible.

Près des bastingages de la poupe un mousse enroulait des cordages épars. Il avait dix-sept ans peut-être ; sa figure régulière, énergique et triste, respirait une intelligence rare et une noblesse de cœur absolue. De temps à autres ses yeux se fixaient sur l'horizon et une larme furtive sillonnait sa joue bistrée.

Jusqu'à l'infini la mer des Indes étendait ses flots calmes. Un vent léger mouvementait l'océan et prêtait aux clapotis des vaguelettes

brasillantes des échos cristallins et clairs. Le soleil tout rouge auréolait la mer vers l'ouest et ensanglantait l'eau d'un panache immense et mobile. Et à mesure qu'il descendait vers l'horizon, pour fuir l'ombre de la nuit, la température devenait moins lourde, moins suffocante ; une fraîcheur bienfaisante tombait du ciel, un air plus léger enveloppait le navire et pénétrait avec ivresse dans les poitrines de l'équipage silencieux. Nul bruit ne venait du large, l'écho amorti des vagues battant la carène offusquait même le calme des âmes, et les commandements du second arrivaient à peine aux oreilles des marins distants de la dunette.

Autour de la *Sea-Gull* volaient des mouettes. Elles décrivaient de grands cercles, se perdaient très loin, devenaient imperceptibles presque, puis reparaissaient, montaient dans le ciel qui s'assombrissait, tournoyaient autour des mâts en criant d'une façon plaintive.

Les yeux du mousse suivaient maintenant les évolutions de la nuée d'oiseaux, et devant ses prunelles s'étendit comme une gaze de tristesse et de regret. Une grande mouette, aux ailes tachetées de noir, venait de raser le pont ; à présent elle s'élevait de nouveau dans le ciel et recommençait ses circuits. Mais, chose curieuse, elle ne se perdait jamais dans le groupe des autres oiseaux, elle évoluait toujours seule. Parfois elle précédait leur vol, d'autres jours, lentement, les ailes presque immobiles, elle les suivait à une très grande distance ; et on l'entendait crier, comme si elle eût voulu arrêter la course trop accélérée de ses semblables.

Le mousse l'avait aperçue la première fois en levant l'ancre à Rio. Jusqu'à New-York elle n'abandonna point le sommet des mâts où elle s'abritait. Elle y resta de longs jours, très calme, craintive. En quittant le port américain elle s'enhardit ; s'aventura jusque sur la dunette, jusque sur le pont tandis que l'équipage était à la manœuvre. Elle s'y promenait fière, traînant ses larges rémiges sur le plancher humide et glissant ; et à l'approche d'un homme du bord elle prenait son vol et tournoyait autour de l'artimon.

Dans la Méditerranée, un matin placide et ensoleillé où le navire retentissait de cris et de chansons alertes, le jeune marin suivait du haut d'une hune le sillage blanc et écumeux que la *Sea-Gull* abandonnait à l'infini. Soudain, près de son oreille, il perçut un sifflement plaintif et des battements d'ailes. C'était la mystérieuse mouette qui venait de passer près de la voile que carguait le mousse. Il la regarda étonné se perdre dans les nuages, descendre jusqu'à ras des flots et suivre les contorsions des vagues. Mais, contre sa cou-

tume, l'oiseau s'éloignait de plus en plus; il ne représenta bientôt qu'un point imperceptible qui finit par disparaître entièrement à l'horizon.

Durant plusieurs jours le mousse ne vit point la mouette. La semaine suivante, tandis que la *Sea-Gull* voguait dans la mer Rouge, un soir qu'il était de quart dans l'entrepont, on vint lui dire, que le capitaine, pris d'une fièvre subite, venait de s'aliter.

Le lendemain, comme l'état du capitaine Edgar s'aggravait, le lieutenant Roberts prit le commandement du navire. Le vieux gabier qui veillait le malheureux officier, montait de temps à autre sur le pont, pour respirer durant le fallacieux sommeil du malade, l'air vivifiant du large.

— Comment se porte notre capitaine, matelot? demandait inquiet et triste le mousse en s'approchant du loup de mer qui, perché au-dessus des bastingages, suivait, préoccupé, le jeu des vagues dans l'ombre projetée par la carène et les voiles frissonnantes.

— Ah ! Fitz Patrick ! il est bien mal ; — et le gabier laissait rouler sur ses joues boucanées deux grosses larmes qui s'unissaient en stillant dans le flot — il ne me parle plus, je n'entends plus sa rude mais si bien aimée voix retentir. Son cœur bat à peine, et lorsque, parfois, il soulève le bras dans un moment de volonté, sa main épaisse retombe inerte sur sa poitrine avec le bruit d'une voile crevée par le vent. On dirait qu'en lui alors tout se déchire sous les tiraillements de la douleur... Je crois que nous ne le garderons plus longtemps, notre commandant ! Cette croisière sera son dernier voyage ! Et dire que c'est pour lui, la première fois depuis le quart de siècle que je navigue à bord de la *Sea-Gull*, qu'on hissera, au sommet de l'artimon, le sinistre pavillon de deuil.

Il me semble en le voyant couché sur son lit, qu'il n'est plus que la moitié de lui-même. Sa figure énergique s'est émaciée, ses yeux sont voilés et hagards ; tout son corps est décharné, maigre comme bitord. Je ressens plus de douleur en le voyant ainsi, chétif et plus impuisant qu'un enfant, que s'il était étendu sur un lit mortuaire, beau et fort tel que nous le connaissions. Mais l'espoir n'est plus parmi les hommes. Moi-même je sens que notre capitaine va partir, j'ai le pressentiment de sa perte car les secondes où je reprends courage sont aussi courtes que la lueur du dernier rayon de soleil sur les flots. Et cette agonie irrémédiable me donne une impression étrange ; s'il succombe je croirai que je l'ai vu mourir deux fois, ou bien j'aurai l'illusion d'avoir brisé la mystérieuse amarre en même temps que lui.

Naviguer depuis si longtemps de concert et devoir maintenant se quitter ! Ah, capitaine ! ce que ton dernier appareillage va laisser de tristesse dans mon cœur ; il sera désormais vide comme une cale... Nous ne retournerons plus au pays, ainsi qu'après chaque croisière. Farewell ! à jamais aux vallons discrets de ce cher Gloucestershire où nous vîmes le jour ! Tes mers de gazon ne réjouiront plus la figure attendrie du vaillant capitaine Edgar faisant escale parmi toi.

« Jack Dickson, me disait-il hier, entre deux accès de fièvre, tandis qu'il portait la main à son front large et dénudé où perlait une sueur chaude et que ses yeux assombris contemplaient au travers d'un hublot la ligne immuable de la mer, si tu revois le pays, tu t'arrêteras dans le cottage au bord de la Severn et tu diras que j'ai peu souffert. Car je n'y serai plus pour longtemps mon brave Dick, chaque jour s'en va un fragment de mon âme, chaque heure me rapproche du port ou je jetterai l'ancre pour la suprême fois. Dis-leur bien que je suis mort sans agonie, que ma vieille carcasse est chue dans le néant comme un navire qui sombre soudain la nuit, en touchant un récif, tandis que tout l'équipage continue à rêver du hameau dans son sommeil non interrompu. Et ma dernière pensée aura été pour eux, là-bas. »

Le gabier s'arrêta, ses prunelles humides se perdaient parmi les vagues montagneuses. Soudain il se sécha les paupières et se retourna vers Fitz : le mousse pleurait silencieusement, assis sur des cordages. Les yeux des deux marins se cherchèrent et leurs regards échangèrent la même douleur ; Dickson hocha la tête et, sans un mot, il gagna les écoutes où il disparut.

La traversée touchait à sa fin. Encore quelques jours et le navire serait en vue de Sumatra. Et à mesure qu'on approchait de la terre l'état du capitaine Edgar empirait. Il n'avait plus désormais que le souffle, il était immobile, comme sans vie déjà. Et son œil se fixait obstinément, toujours voilé mais placide ainsi qu'une étoile, sur le plafond de sa cabine où se balançaient, où tanguaient en suivant le roulis de la *Sea-Gull*, de petits bateaux, des navires mignons aux cordages de soie qu'il avait confectionnés, il y avait plus de vingt ans déjà, durant son stage d'enseigne, après ses heures de quart, tandis que dans le silence nocturne il entendait les vagues frapper violemment la quille du bâtiment.

Un matin Fitz Patrick nettoyait, en compagnie d'autres matelots, le pont de la *Sea-Gull*, recuit par le soleil. A l'aide de seaux, attachés à une candelette, il puisait de l'eau dans la mer ; puis.

d'un mouvement hardi, en ramenant le bras droit en arrière tandis que la main gauche retenait l'anse, il déversait le contenu de la tinette sur le plancher. Et l'eau éclaboussait les mâts et les poulies en éparpillant des perles épaisses qui brillaient l'éclat d'une seconde sous les rais dorés de l'astre. Et en nettoyant, les marins chassaient les mouettes insolentes et majestueuses qui prenaient possession du pont en s'y promenant sans crainte. Les hommes de mer visaient les oiseaux et à pleines potées ils leur flaquaient de l'eau qui mouillait leurs plumes et les faisait boiter d'une façon risible avant de pouvoir reprendre leur vol et se soustraire aux fantaisies nouvelles des gabiers.

Tout à coup Fitz resta interdit, profondément étonné en reconnaissant dans l'un des oiseaux sa mouette favorite, celle qu'il s'amusait à contempler durant de longs instants jadis, comme séduit par ses évolutions lentes et bizarres. Mais elle avait changé, elle semblait plus blanche, plus grande aussi et les taches noires de ses ailes étaient moins contournées, elles ne représentaient plus que des rayures grises qui s'élargissaient et s'assombrissaient près des attaches.

Chassée par le timonier, la bête voletait en battant des ailes. Elle ricocha contre la barre du gouvernail et s'embarrassa dans les jambes de Patrick. Dégagée, elle ouvrit les ailes et resta un instant immobile sur la crête des bastingages en profilant son envergure sur l'infini bronzé et vert de l'océan. Puis elle s'éleva dans le ciel, obliquement en suivant les rayons du soleil qui faisait ruisseler ses plumes sous une rivière d'humides pierreries. Et en gagnant les nuages elle fit entendre un sifflement funèbre et prolongé qui déchira le silence comme l'écho très lointain d'une trombe insidieuse...

Au même moment le vieux gabier reparaisait, les yeux pleins de larmes, la gorge bourrelée de sanglots qui hâchaient ses paroles.

— Il est mort ! songèrent ceux de l'équipage, et les têtes, se découvrant, se penchèrent ainsi que des vagues qui atteignent la plage. Le navire devint silencieux, aussi muet que le cœur d'une vigie immobile.

Et dans l'air, le long du mât d'artimon, monta lentement, lugubre, un pavillon noir, aux plis lourds, que le vent faisait frissonner imperceptiblement. Il se fixa au sommet de la vergue du perroquet et resta en berne, flasque, avec l'inertie d'une grosse larme noire sourdant aux nuages orangeux.

Le lendemain, à l'aurore, on apercevait la terre. Le soir du même

jour la *Sea-Gull* jetait l'ancre à un mille de Batavia et hissait l'étendard jaune.

Les médecins du service de santé vinrent à bord dès le matin suivant et firent enlever le corps du capitaine Edgar, qui fut inhumé dans le cimetière hollandais. Deux matelots qui avaient linceulé le malheureux officier, montrant des symptômes de fièvre, furent conduits au Lazaret où ils restèrent en traitement.

Les formalités de la quarantaine accomplies on put enfin gagner le port, décharger le navire et prendre du lest, une cargaison d'huile en destination de Melbourne.

Le vingt-neuf octobre la *Sea-Gull* mettait à la voile. Y compris les officiers, maîtres Roberts, le premier lieutenant, et Hardwood, le second, l'équipage était réduit à vingt-trois hommes. Car les deux marins malades, Flambarts, Enduscis, avaient succombé à l'hôpital durant l'escale ; et deux autres, craignant, sans doute, les attaques de la fièvre sur le navire fatal, avaient déserté.

On perdait à peine l'île de vue que Roberts tombait malade et remettait le commandement au second. Maintenant il était au plus mal, tout le monde devinait que l'agonie du malheureux touchait à sa fin et que d'un moment à l'autre on hisserait, comme quelques semaines auparavant, presque à la même latitude, le pavillon de deuil au sommet du mât de fougue..,

Et le navire voguait au milieu d'un silence lourd comme un surnaturel et muet fantôme. Point de chants joyeux ou mélancoliques dans les brunes ou les haubans, point de plainte cadencée de matelot accompagnant le langage de la *Sea-Gull* ! Le calme mortel prêtait au bateau une atmosphère opaque, accablante qui oppressait le souffle des hommes et aiguisait leurs appréhensions. Ils se parlaient à peine, le moindre mot, la moindre syllabe, fraillement prononcés cependant se répercutaient étrangement, de la proue à la poupe. Les manœuvres se faisaient sans entrain ; les gabiers perchés dans les cordages cargaient les voiles en proie à une crainte indéfinie, en ayant soin d'éviter le grincement des poulies, le choc des vergues et des agrés contre les mâts, le froissement rude des voiles entre les liens de chanvre.

Non seulement le lieutenant râlait mais tout le navire paraissait malade, agonisant. On eût dit le bâtiment un colossal cercueil, trop grand pour le cadavre qu'il contenait et qui flottait sur la mer, sans poids pour l'entraîner au fond de l'océan et le revoir à jamais aux caresses du soleil et à l'écume des vagues.

— Combien nous sommes tous tristes, à bord ! songe Fitz Patrick, tout en continuant d'enrouler lentement ses cordages. Moi-même je crois fort souvent que je vais mourir ; et pourtant sur la *Sea-Gull*, j'ai couru, des périls bien plus grands. Quand s'en ira cette maudite fièvre qui abat tout le monde !

— Patrick... Fitz... à moi !...

Arraché de ses rêveries par cet appel étouffé, le mousse regarda du côté d'où venait l'exclamation : un grand mâteur, jeune et vigoureux, chancelait à quelques pas du timon. Patrick se précipita juste à temps pour amortir la chute du matelot.

— La fièvre ! toujours cette maudite fièvre ! s'écria le mousse avec colère, après avoir regardé la face livide de son infortuné compagnon.

Celui-ci resta immobile sur le plancher de la timonerie ; puis un frisson subit parcourut tout son corps, crispa ses mains épaisses et jaunies et fit grimacer hideusement la bouche. Et les yeux brillèrent de frayeur, comme si, tout-à-coup, une apparition menaçante eût surgi au regard du fièvreux.

Deux heures après le robuste mâteur mourait et le lendemain eurent lieu ses funérailles, au moment du lever du soleil. L'astre scintillant surgissant des flots sembla saluer de l'horizon la planche de sapin qui emportait au fond des mers le cadavre du matelot. Et tandis que le remous disparaissait en laissant aux crêtes des vagues des bulles légères et larges, la voix du lieutenant Hardwood, lisant le service funèbre au milieu de l'équipage assemblé et découvert, retentissait diffuse. Et au dernier adieu du camarade, un sanglot étreignit la gorge de l'officier, un sanglot qui trouva un écho prolongé dans le cœur de tous les marins.

Le quinze novembre mister Roberts rendait l'âme. Et cette mort nouvelle engendra un complet désespoir. Le pont revêtait un sinistre aspect. Ce n'étaient plus des hommes qui manœuvraient, c'étaient des ombres, des apparitions muettes, aux faces pâles, épouvantées, amaigries, où s'enchassaient des yeux fixes et aussi aigus que des pointes de stylet. Et toutes ces ombres s'évitaient, se craignaient, se dévisageaient même parfois avec peur en se rencontrant ou lorsqu'elles travaillaient ensemble. La mort assiégeait la *Sea-Gull*, et chaque matelot fuyait son voisin comme s'il avait été son mystérieux et invisible messenger. Impitoyable désormais, trônant sur le navire ainsi qu'un requin dans les sillages, la fièvre marquait de nouvelles victimes, les terrassait, les emportait...

Les gabiers, les durs à cuir, le vieux charpentier, les plus braves

gars n'osaient plus s'aventurer dans la cale, sortaient des écoutilles pris de frayeur, s'imaginant trouver, à chaque instant, en face d'eux, l'acharnée inconnue au masque ocreux, qui hantait le bâtiment.

Jack Dickson, le plus ancien de l'équipage, et le charpentier moururent, à quelques heures d'intervalle, le surlendemain du décès du lieutenant. Quelques jours après ce fut le tour du second, mister Hardwood.

Le dernier officier parti, la parcelle de volonté que possédait encore l'équipage s'évanouit entièrement. L'abandon devint complet et le navire voguait, toutes ses voiles dehors, comme un grand oiseau perdu au-dessus de la mer.

Fitz Patrick et le sail-maker, un grand Irlandais de Limorick, avaient gardé leur énergie et leur courage. Ce fut désormais en le mousse que se rencontra tout l'espoir de l'équipage. Lui seul connaissait l'océan, lui seul était capable de guider vers un port libre et sûr le navire endeuillé, ce navire qui voguait sous pavillon de la mort et dont le néant paraissait être le port d'attache. Car depuis quatre ans, depuis le jour où il quitta sa mère restée là-bas sans amour à l'extrême pointe du pays que les anciens appelaient l'Ile des Saints — pour commencer son dur apprenticeship, il avait sillonné bien souvent l'océan Indien. Et à présent, que les navigateurs de la *Sea-Gull* étaient morts, sur lui pesait toute la responsabilité, de lui dépendait la vie des vingt matelots du navire, ces vingt âmes disparates venant de Malaisie, de Hollande, de Bornéo, marins farouches, sans confiance, non liés par l'attachement au même sol, d'une patrie identique et qui devenaient lâches devant le danger comme ils avaient été affolés, à la vue de la camarde.

II

Depuis deux heures le soleil a disparu et les ténèbres enveloppent l'infini. La *Sea-Gull* semble une masse plus sombre au milieu de la nuit et ses voiles jaunâtres ont des transparences livides et lourdes. Un vent impétueux, augure d'un orage imminent, s'est levé au nord et chasse le navire qui longue furieusement à chaque rafale nouvelle qui vient enfler ses grandes ailes.

Fitz Patrick a pris le commandement. Installé sur la dunette il envoie dans son porte-voix des ordres brusques. Le visage du mousse n'est dans la nuit qu'une tache pâle, ses yeux brillent étrangement,

on y lit une émotion extraordinaire, une énergie désespérée et suprême.

Déchargez la mâture ! Amenez toutes les voiles !...

Ces mots retentissent stridents, s'élèvent, perdent des échos dans la nuit, se mêlent aux murmures des vagues dont l'écume étend sur le pont des caresses de baisers blancs. Mais aucune manœuvre ne répond à cet ordre ; pas un marin ne se hisse dans les agrès, personne ne se perd dans les brumes, ne s'aventure sur les vergues pour canonner ou serrer les cargues,

Et dans l'ombre, près des mâts, autour des écoutilles, derrière les bastingages de la timonerie, on devine des groupes de quelques hommes muets, se serrant comme si une menace les enveloppait de son cercle tragique. A peine un faible juron, plus tremblant qu'une drisse, sort d'une bouche de marin. Nul n'ose gagner les amures, car tous ces cœurs sont morts, ces âmes sont atrophiées et tordues par la chaîne des agonies du bord. Et chacun songe que rien ne pourra le sauver, que d'un instant à l'autre il s'en ira aussi, en ajoutant une maille à la chaîne maudite, terrassé à son tour par la fièvre qui fera de la *Sea-Gull* un incommensurable tombeau.

— Allons, courage matelots ! Huttez la voilure ! Dans deux minutes il sera trop tard. Dévergez le tourmentin... La noyale frappe les mâts avec la force d'une vague colossale. Ohé ! donc ; grimpez là-haut déchargez avant tout les perroquets. Et sans retard mudez les vergues et orientez les voiles basses !...

Ces phrases saccadées vibrent formidables. Les matelots restent toujours muets, plus tremblants encore sous l'orage sans cesse grandissant.

— Vous voulez donc périr ? Seriez-vous devenus des enfants ! Ah ! nous allons couler comme la plus misérable des barques de pirates, à l'équipage ivre. Et vous n'aurez pas songé un instant à tenter le sauvetage de vos carcasses ! Ah, les lâches !...

A ces dernières paroles quelques marins sentent leurs fibres se tendre et leur cœur battre avec force. Et livides ils montent dans les amures, tels des êtres qui sentent approcher leur agonie.

La tempête maintenant déchaîne toute sa colère ; le vent bat de ses bourrasques véhémentes les flancs de la *Sea-Gull* et cingle le sein enflé des voiles. Dans les agrès la tourmente siffle, vibre, hurle fantastiquement. Des lames soulevées par la rafale

balaient le pont, passent comme des trombes, écrasent contre les bastingages les matelots qui s'accrochent au ceintre. Et au milieu des ténèbres on aperçoit la ronde folle et imposante que décrivent autour du bâtiment les crêtes blanches des vagues mugissantes. Et elles s'élèvent, éparpillent des gazes d'écume, retombent avec fracas, se redressent encore menaçantes en s'approchant du vaisseau qui brise de sa carène l'élan de leurs sinistres flots.

Des craquements se font entendre ; on dirait d'infénales plaintes où se mêlent des accents de courroux. Un coup de vent soudain brise, arrache les balancines mal attachées des vergues soutenant le hunier du mât d'artimon. Et les débris sont précipités dans l'océan et arrachent dans leur chute des cordages du grand perroquet. Des espars défoncent le faite de la dunette, des ralingues et des rabans frappent le visage des matelots et les meurtrissent. Et tous songent que ce sont les doigts crochus de la mort qui viennent d'ensanglanter leurs faces horrifiées.

La proue de la *Sea-Gull* enfonce de plus en plus dans la mer. Le beaupré disparaît presque sous les lames incessantes. Encore quelques centimètres et l'eau pénétrant avec violence dans le gaillard d'avant fera sancir le vaisseau. Et de plus en plus les mâts se penchent, se courbent vers la proue ; et à chaque instant retentissent des échos lugubres, le bruit de cordages brisés, des bonnettes enlevées par l'orage, de haubans qui grincent, des voiles qui en crevant éclatent ainsi que des coups de tonnerre.

Et la pluie, tombe par gouttes larges et chaudes, fait ruisseler toutes choses, inonde le pont, engendre des nuages de brume que les bourrasques chassent comme une vapeur légère. Le fanal rouge au bout du beaupré s'enveloppe d'un manteau nébuleux, aux tons de neige ; il décrit sur les vagues des zigzags capricieux, changeants, aux reflets de sang et de bronze qui parfois se couvrent d'ombre et d'écume.

Autour de la flèche de grand cacatois, brille la flamme tremblotante et folle d'un feu Saint-Elme. Parfois le météore se meut autour de la pomme, puis soudain il descend le long du mât, très lentement, et vole de nouveau vers le ciel comme une fantasmagorie étoile. En apercevant la lueur, Patrick tressaille et une crainte intense pénètre dans son cœur. « Hélène ! songe-t-il, en tenant les yeux levés vers le ciel, la messagère du malheur,

la mauvaise reine que maudissent tant les marins... Fatal présage!»

Tout-à-coup un nouveau craquement s'élève, grandit, détonne, éclate, étourdissant et sinistre. Les colliers du mât de hune se brisent à l'arrière, les étambris sont pulvérisés et en un tumulte formidable, infernal, l'artimon fléchit, s'abat en travers du pont, coupe les haubans du grand mât, broie les bastingages, fracasse les deux barques de sauvetage de la timonerie et tue sous sa chute un marin qui se tenait près de la barre.

Et des bouches sortent des imprécations ; des cris d'horreur emplissent le navire, l'épouvante, terrasse les cœurs et affole les cerveaux. La mer enveloppe le navire de vagues effroyables, on le dirait perdu au fond d'une vallée hallucinante ; et soudain un coup de vent l'emporte vers le ciel, le rive durant une minute au sommet d'une montagne sombre qui s'écroule, hurle, disparaît dans un gouffre horrible.

Devant l'inertie et le découragement des hommes, Fitz Patrick crispe les poings de rage ; il jette au loin son porte-voix, disparaît dans les écoutilles, revient bientôt sur le tillac suivi du sail-maker portant un fanal qu'il fixe sur gaillard d'avant.

Et la main du mousse serre une hache qui brille et semble maculée de sang sous les reflets de la flamme voisinè. Il court vers la proue, se penche au-dessus du bord ; ses yeux deviennent plus calmes, son cœur bat moins impétueusement, ses doigts ne crispent plus le manche de l'arme avec tant de colère et de douleur.

— Allons, sail-maker, sauvons-les malgré eux ! ce démâtage favorise notre marche en avant ; déjà, sous le beau-pré, la carène se lève hors du flot. Chevauchons les vergues et éventrons les voiles puisque les autres n'obéissent plus. L'espoir est revenu en nos cœurs, sail-maker ; et je suis certain que nous jetterons l'ancre devant Melbourne...

Patrick et le voilier gagnent les haubans du grand mât, se hissent dans les hunes. Et leurs haches effilées tournoient, sifflent imperceptiblement parmi les fureurs de la tempête. Les cueilles sont déchirées, les ralingues tranchées net... Les marins restent une heure entière dans les agrès, et le pont se jonche de débris de cordages, d'espars, de perches. Des fragments de voiles qui se perdent dans la nuit apparaissent ainsi que des visions, une seconde à peine et dessinent dans les ténèbres une traînée grise, rehaussée parfois d'une lucur dans leur envergure. Et ils dispa-

raissent comme d'immenses oiseaux dont les ailes brisées suivraient les caprices du vent, et remplissent les ténèbres de déchirements atroces. L'ouragan emporte toute la voilure crevée, déchiquetée, il ronge les mâts et les vergues jusqu'aux dernières amures. Et ce ne sont plus que les voiles de misaine qui restent gonflées et poussent sans cesse le navire dans une course saisissante.

Fitz Patrick se retrouve sur le tillac en compagnie du sail-maker. Il est très pâle, sa chemise ne forme que de misérables lambeaux, déchiquetés ainsi que les lés de toile flottant encore au sommet du grand mât. Sa poitrine est sanglante, plaquée de rouge qu'on voit dégoutter en perles épaisses sur la chair. Et les flammes mobiles du fanal font étinceler comme des rubis les stries écarlates et humides. Et les prunelles du mousse s'imprécisent et se perdent vers le firmament. Son sein bat très fort en apercevant le long du mât de perroquet deux météores qui s'élèvent ainsi que de petites flammes dans les ténèbres. Elles s'éloignent, palissent, se rapprochent pour s'étreindre et s'embrasser !

— Sail-maker, dit le mousse joyeusement en prenant le bras de son compagnon et en indiquant le ciel, Héléne est partie et avec elle le danger. Ajax et Pollux montent, montent doucement vers le zénith et nous annonce la paix et le beau temps. Bénissons notre bon patron !...

Vers le matin l'orage fit place insensiblement à une accalmie bienfaisante. Les vagues s'élevaient moins furieuses, les lames ne rassaient plus le pont ; la pluie avait cessé et les nuages ne plaquaient plus le ciel de masses lourdes et menaçantes. Et lorsque le soleil se leva la mer représentait une étendue unie, légèrement ridée par la perspective de vaguelettes argentées...

Patrick est dans sa cabine. Assis devant une table, le front posé dans la main gauche il suit, en se guidant du doigt, les lignes d'une carte très vieille et usée ouverte devant lui. Il est tellement plongé dans ses raisonnements et ses méditations, qu'il n'entend pas la porte s'ouvrir et un homme pénétrer doucement dans la cabine. C'est un vieux matelot, à figure jaune et osseuse révélant son origine Hollando-Malaise ; le nez camard surmonte une bouche large, à courbe légère, une bouche haineuse à l'expression fausse et rigide. En apercevant le jeune commandant préoccupé, les yeux du marin scintillent, dardent vers lui des regards acérés, pleins de mépris et d'ironie ; et sa main tâte à

sa ceinture comme pour y chercher une arme. Mais voyant la tête de Patrick bouger, se lever lentement, il se découvre, tortille sa casquette, baisse ses paupières, tandis que son front se penche, et dit timidement :

— Capitaine ; l'équipage m'a envoyé près de vous avec un ordre, ou plutôt avec une prière...

— Quoi ? Un ordre !... Une prière !... Après votre désertion de cette nuit venir m'importuner encore ; que veulent ceux du bord ?... Les conduire à Melbourne ; les mener tous vers la terre sûre ?... Soyez tranquilles, je vous mènerai au port ; en attendant rapprenez à m'obéir, et j'oublierai, peut-être, votre mutinerie...

Et à présent laissez-moi seul, vieux gouin, que je décide de notre route définitive après avoir consulté ma carte. Dans dix jours, ou dans deux semaines peut-être, nous serons en rade et vous serez libres...

— Melbourne, capitaine ! C'est si long encore... La moitié des nôtres ne verra plus la côte si nous attendons quinze jours... La fièvre est toujours notre hôte, les marins en rêvent chaque nuit et croient mourir le matin, à leur réveil, tant elle leur apparaît avide et impitoyable. Nous ne sommes qu'à quelques jours de navigation de Freemantle, un port de la côte. Pourquoi ne pas faire voile vers ce havre, capitaine ?...

— Si nous pouvons atteindre Freemantle, il n'est point plus difficile d'aller jusqu'à Melbourne... Vous croyez donc que la *Sea-Gull* m'appartient ? Debourseriez-vous la somme énorme que couterait à l'armateur ce changement de destination ? Jamais n'est-ce pas !... Eh bien dites que j'agirai selon ma volonté et que s'ils ont peur de la fièvre autant qu'un mauvais mousse de la tempête, ils n'ont qu'à mettre à flot les barques et s'en aller n'importe où ; le sail-maker et moi nous resterons seuls. Au milieu de l'océan ils reprendront sans doute courage et parviendront-ils peut-être à débarquer sur une plage australienne. Il est possible qu'un navire vous recueille tous, un navire florissant de santé où vous vous trouverez à l'aise et où vous ne tremblerez plus... Va, fais part de ce que je t'ai dit ; et si les marins ne sont pas satisfaits que l'un d'eux prenne le commandement du bateau, notre voyage sera probablement moins long alors.....

Patrick se rassit et reprit ses études. Le Malais tourna à plusieurs reprises sa casquette dans ses mains grossières aux paucnes polics,

lança vers son officier un regard féroce et méprisant et sortit de la cabine pour retrouver sur le pont ses camarades assemblés.

Lorsqu'il eut fini de raconter son entretien les matelots se regardèrent désappointés et murmurèrent. Les figures prirent des expressions de colère, de haine, et dans tous les yeux perçaient la félonie et des desseins pervers.

— Nous l'obligerons bien à nous débarquer à Freemantle ! N'est-ce pas folie que de nous laisser dominer par ce novice qui vient à peine de terminer son apprentissage ?... — Menaçons-le, il devra se soumettre ; nous sommes vingt et il n'a que le sail-maker de son côté...

— Ah ! ce maudit mousse qui nous berne comme des enfants ! Et dire que sans lui nous sommes perdus, lui que nous souhaiterions savoir au fond de l'océan....

Et tandis que leurs imprécations s'entrecoupaient de jurons, de derrière la dunette le sail-maker observe les marins et écoute attentivement leurs discours pour en saisir le sens. Et à leurs physionomies, plus qu'aux bribes de phrases qu'il perçoit, il devine leurs menaces et le complot qu'ils trament contre leur capitaine. Et avant que les mutins se fussent dispersés sur le navire, il avait rejoint Patrick dans sa cabine et lui faisait part de ce qu'il avait surpris.

Le mousse très ému et troublé lui serra la main avec calme et le remercia d'un regard humide. Puis il donna des ordres d'une voix dure, comme pour chasser son émotion et rappeler toute son énergie, et enjoignit au voilier d'aller reprendre la barre et de veiller.

— Le vent est favorable, matelot, et avec les voiles du misaine nous pouvons voguer en attendant que nous remettons ces misérables à la raison. Et ça ne tardera pas ! Et une fois l'artimon redressé, la voilure du grand mât renouvelée — ce qui te donnera une rude besogne, camarade — nous pourrons carrosser de la voile et la traversée, avec un temps pareil à celui-ci, se passera comme un rêve.

La journée s'écoula dans une paix sourde. L'atmosphère était accablante et le soleil brillait avec un éclat lourd. On n'entendait que peu de voix à bord ; en se rencontrant sur le tillac les marins s'interpellaient au moyen de signes et de malicieux regards, des regards qui devenaient plus étranges à mesure que le soleil s'arrondissait, descendait vers la mer pour noyer définitivement ses rayons rouges. On eût dit que l'astre communiait avec ces yeux et que le soir, en s'évanouissant dans les derniers reflets de sa splendeur, il

leur avait légué toute son incandescence et tout son mystérieux rayonnement.

Le sail-maker, de la timonerie, lisait dans ces regards, et une appréhension indéfinie entraînait en lui et faisait frissonner involontairement tous ses membres.

— Il s'agira de ne pas fermer l'œil cette nuit, songe le brave Irlandais, ils pourraient nous surprendre, et ils ne feraient pas long feu de nos âmes, livrés tout entier à leur colère.

III.

Le soir le vieux Malais frappait de nouveau à la cabine de Fitz Patrick. Sa timidité avait en partie disparu et ses prunelles brillaient plus hypocritement encore que le matin.

— Capitaine, dit-il, en se découvrant, pourrais-je examiner la carte ? Je désirerais voir un endroit situé au milieu de la terre de Nuyts, une localité de colons où j'ai un des miens que je voudrais rejoindre aussitôt débarqué.

Le mousse fronça le sourcil, il devine la ruse du vieux tar. Peut-être veut-il vérifier la position exacte de Freemantle et essayer de faire voile vers cette ville, de concert avec ses camarades de l'équipage, après s'être mutiné.

— Ma carte ne renseigne que les lignes de la côte, elle n'indique donc que les cités riveraines. Impossible de cette façon d'y trouver l'endroit désiré. Et désormais laissez-moi seul et ne m'importunez plus.

Le Malais s'en était allé depuis cinq minutes à peine, lorsque le sail-maker se précipita dans la cabine, essoufflé, la chevelure en désordre, les yeux agrandis.

— Capitaine ! Capitaine ! Ils se sont soulevés ; ils s'assemblent sur le gaillard d'avant et clament : A Freemantle ! Ils veulent s'emparer des armes et de la poudre serrés là dans le grand coffre et vous forcer, par leurs menaces, à diriger la *Sea-Gull* vers le port qu'ils vous indiquent.

Patrik devint très pâle ; sous la flamme de la lampe son front semblait de cire. Il se leva d'un mouvement brusque, s'empara d'un revolver suspendu à la paroi et se tourna vers le voilier :

— Attendons, sail-maker, ils peuvent venir ! Ce ne sont ni leurs cris, ni leurs menaces de mort qui anéantiront mon courage. S'ils

me tuent ils n'ont qu'à naviguer sans capitaine. Ils atteindront le port bien plus vite, un havre étrange dans la rade duquel ils n'auront pas même besoin de jeter l'ancre !...

— Ils sont là, capitaine ! Ils vont s'introduire ici !...

Fitz Patrick entraîna l'Irlandais au dehors et ferma la porte de sa cabine.

Les mutins entouraient les deux hommes, brandissaient au-dessus de leurs têtes des poings furieux. Le ciel était calme, piqué de millions d'étoiles fascinantes ; et la lune argentait le tillac et découpait délicatement toutes les ombres.

— A Freemantle ! A Freemantle ! entendait-on de toutes parts.

— Nous débarquerons à Melbourne et pas ailleurs, répond Patrick avec colère. Mais n'approchez pas, ne tentez pas de pénétrer dans la cabine pour y prendre les armes, car je fracasse le crâne du premier qui en dépassera le seuil ! En voilà des marins, des loups de mer dont la lâcheté étonnerait les gens du plancher des vaches ! Ne plus avoir confiance en leur capitaine ! Le braver à son poste, vouloir l'arracher à son devoir quand il veut votre salut ! Ah, l'équipage du diable !

Les matelots vocifèrent, retrécissent leur cercle mouvant autour du mousse et du sail-maker qui, une hache au poing, se tient à côté de son officier.

— Allons, arrière mutins ! N'avancez plus d'un pas ou je fais feu. Et au lieu de voguer demain vers Freemantle vous avez à ensevelir un de vos camarades et à le jeter par-dessus bord ! Amenez donc votre fureur ! Qu'à l'aurore, le soleil ne salue pas de nouveau le pavillon de deuil. Regagnez vos logis ! Dans quinze jours nous apercevrons le phare de Melbourne... La fièvre ne règne plus ici ; pourquoi donc vouloir fuir au plus tôt la *Sea-Gull* ?

Mais à ces paroles les cris s'élèvent féroceement. On dirait que les révoltés ont plaisir à braver leur commandant et qu'en couvrant par leurs clameurs ses paroles rassurantes, ils n'en subiront pas le pouvoir.

— A Freemantle ! A Freemantle !

Et les poings des premiers marins forment autour des visages des deux amis une courbe menaçante et terrible.

— Ah ! vous narguez mes ordres ! Souvenez-vous-en... A Melbourne je vous livrerai tous à la justice... Cessez vos cris. Les noms de ceux qui vous instiguent et je vous laisserai la liberté ! Ne persistez pas dans vos bravades ! Le premier qui me touche roulera sur le plancher, la tête trouée d'une balle....

Mais les misérables ne perçoivent pas ces paroles suprêmes, tant leurs hurlements sont formidables. Le grand Malais, qui se trouve au premier rang, se faufile à gauche de Patrick dans l'intention de le faire reculer par surprise, pour entrer dans la cabine. Mais le voilier a vu le tar se glisser devant ses compagnons, il devine le dessein du couard et au moment où celui-ci va d'un mouvement brusque jeter Patrick loin de la porte, le sail-maker se dresse devant lui, fixe et droit comme un mur, et lève sa hache dans ses deux mains exaspérées. Les matelots profitent de ce moment pour remplir le vide qui les séparait encore du capitaine et l'enserrent sauvagement, le saisissent tout à coup....

Un coup de feu retentit, une traînée rouge et livide déchire l'ombre et se perd vers le firmament en abandonnant aux ténèbres des flocons de fumée grise. Les mutins se reculent instinctivement et à la lueur de la lune ils distinguent la face pâle du mousse qui serre encore dans la main le revolver déchargé. Soudain Fitz Patrick chancelle, tandis que tous ses membres frissonnent, que ses dents claquent lugubrement et que ses yeux, grands ouverts, semblent se fixer au loin avec des regards d'un reproche indéfini et navrant. Il s'abat de tout son long sur le dos, et reste immobile, les bras étendus en croix. L'Irlandais se penche vers son officier, s'agenouille devant lui, prend son bras, pose son oreille sur la poitrine pour percevoir les battements du cœur. Il tâte le front neigeux du mousse où, sur les tempes glacées coulent d'épaisses gouttes de sueur.

— La fièvre ! s'écrie le dévoué marin, en se signant et en levant ses prunelles vers le ciel. Et tandis que des sanglots montent dans sa gorge il tend vers les révoltés son poing crispé et menaçant.

A l'exclamation du voilier, plus effrayés qu'à la vue d'un spectre, ceux de l'équipage, tremblants, se retirent avec lenteur, à reculons, en arrêtant leurs yeux terrifiés sur le visage souffrant et cadavérique du jeune capitaine.

L'Irlandais souleva le commandant, le porta délicatement sur sa couche, ferma la porte de la cabine à l'intérieur et se mit à préparer hâtivement une dose de quinine en attendant que Patrick reprit connaissance.

L'accès ne fut pas long. La surexcitation du mousse avait causé cette crise ; son évanouissement était dû à un coup traîtreux que lui avait porté un marin au milieu du tumulte. Lorsqu'il eut pris le fébrifuge le capitaine s'endormit en recommandant au sail-maker de

se rendre parfois dans la timonerie pour s'assurer si la barre guidait toujours le navire dans une direction sud-sud-est.

— N'aie crainte de me laisser seul quelques minutes, camarade, lui disait Patrick, en souriant malgré la souffrance qu'il ressentait, ils auront garde de venir désormais, car la fièvre était le seul obstacle capable d'entraver leur dessein. Bénissons-là, puisqu'elle va nous sauver pour de bon.

Et il redressait la tête pour voir le voilier disparaître dans l'intention d'aller exécuter son ordre promptement. Mais il le rappelait encore et ajoutait à voix basse :

— Demain nous aurons soin de transporter le coffre contenant les armes et la poudre, dans la grande cabine. Le capitaine Edgar y est mort et comme il fut le premier qui subit les attaques de la fièvre l'équipage croit la chambre hantée. Nous serons ainsi à l'abri d'une surprise, car les misérables, superstitieux tels qu'ils sont, éviteront soigneusement le voisinage d'une pièce où le soir ils se figurent que l'âme du commandant se meut et se démène.

Tous les jours, désormais, Patrick fut obligé de s'aliter pendant deux heures, car l'après-dîner la fièvre le prenait et le rendait tellement faible qu'il eût été vain et même dangereux de vouloir braver le mal.

A travers les vitres rondes de sa cabine il apercevait les flots dorés aux vagues crévés de feu par le soleil. Et le capitaine frissonnait davantage lorsqu'il rencontrait le vol régulier d'une mouette esseulée qui s'encadrait à toute seconde dans l'ovale du hublot ouvert. Et ses yeux ne quittaient plus l'oiseau mystérieux, cette mouette qui, ainsi qu'un sinistre présage, apparaissait, était apparue, avant le décès de chaque officier, de chaque marin de la *Sea-Gull*. Depuis huit jours il ne l'avait plus vue ; maintenant elle semblait narguer le malade en décrivant dans la perspective de son regard des courbes lentes et rigides. Était-ce le décret de sa fin qu'elle traçait ainsi en signes occultes sur le ciel ? Était-ce le charme néfaste d'un cercle fatal qu'elle tissait ainsi, infatigablement, d'un fil invisible, autour du navire ?

Et cependant Fitz Patrick fixait sans cesse sur elle des yeux vitreux et agrandis. Même en présence du sail-maker il ne les en détachait pas un seul instant ; il avait besoin de suivre ses zigzags mouvants sur l'azur infini.

— Je vais mourir, peut-être ! se disait-il, en versant une larme involontaire. Oh, mère chérie qui m'attends, tu ne me reverras plus !

Tu pourras, bientôt, aller prier le matin et le soir au sommet de la côte, en face de mon incommensurable tombeau.

Et le mousse, dans un mirage de son cœur, revoyait le pays natal, tel qu'il l'avait quitté la dernière fois. Un pays très pauvre à quelques lieues de Lifford, dans le comté de Donegal. Contrée faite de rocs qui s'étendent capricieusement, en chaînes égales, jusqu'à la mer. A peine une couche de terre où pousse un chanvre rachitique dont les rares habitants font leur misérable industrie. Partout des marais sombres, verdâtres, plaquant dans les vallées solitaires et funèbres des taches mates, livides et tristes. Et jusqu'à perte de vue, vers le sud, c'est la lande montagnaise, immuable, aux vagues comme fascinées et pesantes. Pas un arbre, pas un arbrisseau ; parfois de hautes herbes roussies, brûlées, qui se penchent très lourdes.

Le long de la plage, derrière les falaises, s'abritent des chaumières de pêcheurs, loupes de mer de tous âges qui voient rarement le sol natal.

Dans un replis de la montagne, près d'une échappée d'où l'on contemple l'océan, se dresse une chaumière plus rachitique, plus basse que les autres. Fitz la voit, en reconnaît la ligne familière, s'approche, dans sa rêverie, du seuil dont il pousse l'huis de bois vermoulu.

Près d'une fenêtre étroite une femme file sans lever les yeux. La roue de sa quenouille tourne infatigablement et bourdonne d'une façon monotone. Depuis dix ans elle travaille ainsi chaque jour, de longues heures ; et en peinant elle songe aux époques passées, à ce pêcheur aimé, dont elle est restée l'épouse fidèle et à la mémoire duquel elle a voué un culte absolu. Il partit un matin pour l'Islande mais ne revint plus !... Puis, devant ses prunelles apparaît l'image de leur enfant, de ce Fitz qui la quitta stoïque pour aller gagner à bord quelques pièces d'argent qu'il lui rapporte après chaque croisière.....

Et le mousse sanglote tout à coup, sa poitrine se soulève et son cœur bat avec frénésie...

La crise est terminée, le capitaine se met debout, se vêt tout seul et se rend sur le pont, le masque imperturbable, dur, sans aucun reflet de son chagrin intérieur dans ses traits amaigris.

Le surlendemain de la mutinerie, Fitz Patrick se trouvait en possession des noms des meneurs. L'un de ces derniers, sur l'ordre de ses camarades, en avait remis la liste au sail-maker. En tête de la

feuille de papier le capitaine ne s'étonna aucunement de lire le nom du Malais.

— Il me semblait bien, se dit-il, qu'il était l'âme de la révolte. Maintenant ils ne bougeront plus, ils me craignent car ils savent que désormais je puis lire dans leurs cœurs.

De jour en jour la santé du mousse revenait. Les accès de fièvre de l'après-dîner n'avaient à présent, plus rien d'alarmant et les gouttes de sueur découlant de ses tempes devenaient rares.

— Je serai le seul, pense le capitaine, en suivant comme de coutume, le vol de sa mouette mystérieuse, qu'elle aura épargné.

Parfois l'oiseau rasait la vitre du hublot en criant ; et Patrick s'étonnait de voir ses ailes toutes blanches, sans y reconnaître une seule des taches noires qui les maculaient jadis.

Les marins avaient repris quelque courage. Ils exécutaient les ordres de leur capitaine avec une soumission complète. Aussi la *Sea-Gull* naviguait-elle à une vitesse extraordinaire. La voilure était réparée, le mât d'artimon se dressait de nouveau sur le gaillard d'avant. Le navire ne conservait aucune trace des avaries qu'il avait subies dans la tempête. On lui faisait une toilette nouvelle : des gabiers regoudronnaient les mâts, d'autres marins peignaient la quille, recouvraient la sirène de la proue d'une fraîche et brillante couche d'or. Et là-haut, au sommet des cacatois, des pavillons neufs, aux couleurs pures et éclatantes, déroulaient dans l'espace leur bande étroite et folle. Durant le nettoyage du pont la mouette familière du bord s'embarrassa dans des cordages et battit des ailes pour se dégager. Patrick s'en empara avec une véritable jouissance il la regarda comme attendri et se rendit dans sa cabine où il lui coupa les ailes.

Un matin, vers dix heures, la vigie signalait la terre. Deux heures après, les marins apercevaient, très distante et très vague, la silhouette de la ville de Melbourne. Impassible sur la dunette, mais les yeux humides, le cœur ému, Patrick dirigeait sa longue-vue vers l'horizon en s'interrompant parfois pour donner des ordres au sail-maker qui continuait à tenir la barre.

Soudain l'équipage se retourna, tous les regards se fixèrent sur le visage hâlé et amaigri du capitaine. Et il sembla que toutes les âmes s'emplissaient d'émoi et de trouble. Tous ressentaient maintenant une reconnaissance et une admiration sans pareilles pour ce mousse valeureux à qui ils devaient la vie. Et comme pour chasser le remords qui commençait à pénétrer dans leur cœur, pour

obtenir du commandant un absolu pardon, ils soulevèrent leurs casquettes vers lui et acclamèrent l'enfant, cet adolescent hardi à la bravoure si grande, qui, malgré leurs menaces et leur colère, les rendait à l'existence, les menait au port comme à une fête splendide....

— Hourra ! Fitz Patrick. Hourra ! notre capitaine.

Et toutes ces voix retentirent comme des voix de bronze, cadencées, formidables. Et derrière le verre de sa longue-vue, Patrick laissa couler une larme de bonheur, une larme qui en roulant sur sa joue parut effacer de son âme tous les cruels souvenirs de la traversée.

Le soir la *Sea-Gull* se trouvait à deux milles encore du havre australien. La carte du bord étant trop vieille et très imparfaite, le capitaine attendit jusqu'au matin avant d'entrer dans le port ; il préféra louvoyer toute la nuit que de s'exposer à toucher un récif au moment où on approchait du terme d'un si unique et si fantastique voyage. Et jusqu'à l'aurore tout l'équipage resta debout, et la joie emplissait le navire de chansons dont les échos brisèrent le calme des heures nocturnes....

IV.

A Liverpool la réception de Fitz Patrick fut merveilleuse ; jamais roi n'entendit acclamations semblables le saluer à son arrivée, ni ne reçut tant de marques d'admiration. Les équipages réunis de tous les bâtiments en rade organisèrent en l'honneur du mousse une fête féerique et incomparable à bord du plus grand navire ancré dans le port. Et lorsque Patrick y parut, simplement vêtu de ses habits de mousse, son triomphe dépassa celui qui saluait le vainqueur héroïque des jeux de l'ancienne Grèce.

Durant plusieurs jours il fût l'hôte de John Seymoor, l'armateur de la *Sea-Gull*. Un matin, en déjeunant avec son patron, Fitz fut surpris de voir celui-ci lui tendre, en souriant, une immense enveloppe cachetée.

— C'est la décision prise par le conseil d'administration de la compagnie qui avait assuré la *Sea-Gull*, dit doucement l'armateur, sans cesser de fixer son regard joyeux sur le visage intrigué du mousse. Le montant de l'assurance s'élevait à trente mille livres-sterling, cette enveloppe contient un chèque de la moitié de cette

somme, en votre nom. Ceci n'est qu'un faible témoignage de notre admiration, car il nous serait impossible de reconnaître toute l'étendue de votre noble et courageuse conduite. Cette fortune ne vous empêchera pas de rester marin ; dès aujourd'hui, d'ailleurs, vous devenez capitaine ; car nous avons fait toutes les démarches nécessaires pour que vous soyez nommé à ce poste sans devoir passer par les cadres réglementaires. La croisière de la *Sea-Gull* est de six mois, vous disposez de ce temps pour aller revoir votre mère et passer près d'elle de réconfortantes et heureuses semaines. Vous nous reviendrez vers la fin de l'automne et la *Sea-Gull* vous accueillera alors pour son commandant, car d'ici là votre nomination sera sans nul doute officielle.

L'étonnement fermait la bouche du mousse, ses yeux grands ouverts, contemplaient les cachets rouges du pli qu'il tournait dans les doigts ; ensuite il reportait ses regards sur son commensal qui souriait toujours. Et, les prunelles humides, ému tout à coup par la manière d'agir de l'armateur dont la reconnaissance payait aussi généreusement sa conduite intrépide, il se jeta au cou de John Seymoor et l'embrassa comme s'il eut embrassé son père.

— Nous mettrons à la voile dans dix jours continua John Seymoor, lorsque son émotion fut un peu passée. Au lieu de prendre le canal de Saint-Georges, la *Sea-Gull* se dirigera vers le nord et fera un détour pour vous déposer sur la côte natale. Ainsi votre voyage sera moins long et vous n'aurez pas à parcourir à pied, durant d'interminables heures, les routes difficiles et fatigantes du comté de Donegal.

On était au commencement de mai. La nature semblait en fête, le soleil brillait discrètement dans le ciel bleu dentelé de nuages blancs et roses. Un vent léger venait du large, penchait comme des caresses affectueuses les premières herbes des falaises escarpées. Dans les hanses, le long de la plage des criques, les pêcheurs réparent leurs bateaux obliqués sur le sable humide. Devant le seuil des chaumines les femmes reprisent les mailles des filets déchirés, et autour d'elles jouent et dansent des enfants à demi nus.

La veuve Patrick, devant sa hutte, songe tristement ; ses yeux se perdent à l'infini et suivent la perspective de l'océan avec des reproches pleins de mélancolie. Parfois elle lève ses prunelles mouillées vers le soleil impassible et les larmes qui roulent sur ses joues scintillent alors comme de l'or liquide. Tout à coup elle se lève ; au loin, à un mille environ, un grand navire plaque l'horizon

de ses voiles blanches. Il est immobile et pavoisé comme pour un jour de Noël ; partout flottent des pavillons de couleurs différentes, et au sommet du mât d'artimon ondule l'étendard britannique.

La pauvrese gagne la plage, se mêle aux pêcheurs et aux femmes qui contemplent intrigués le bâtiment inconnu. Jamais un navire ne s'approcha ainsi des côtes irlandaises ; à peine, de temps à autre, percevait-on le point clair ou gris d'un voilier à la limite suprême de l'océan. Car les mers voisines sont éloignées de toute route coutumière et restent vierges de sillages durant des mois. Il n'y a que les barques de pêche qui les mouvementent parfois, mais si légèrement et en laissant derrière elles une si pâle traînée d'écume...

Et tandis que la foule se presse sur la plage et au sommet des falaises, neuf matelots prennent place dans une barque de la *Sea-Gull*, qu'on vient de mettre à flot. Fitz Patrick descend l'escalier après avoir serré la main du commandant. « Adieu ! capitaine, » lui crie ce dernier, lorsque le jeune Irlandais, debout à l'avant de la chaloupe a commandé la nage. Patrick soulève sa casquette à ganse d'or pendant que l'équipage l'acclame avec enthousiasme. Et une grande mouette blanche quitte le tillac du navire, s'élève dans l'espace et suit lentement, au-dessus de la mer, la marche de la barque, en accordant le battement de ses ailes à celui des avirons.

Les rames frappent l'eau en cadence ; l'embarcation avance sans bruit, elle paraît glisser sur la nappe d'émeraude où le soleil se reflète en traînées brillantes innombrables.

Muet, très pâle d'émotion, le mousse regarde la côte qui se précise à chaque seconde. Il a vêtu son uniforme de capitaine, un uniforme simple, aux broderies délicates, au triple galon d'or autour de la manche, et qu'il a fait confectionner à Liverpool. Sur le drap bleu de la poitrine brille une croix d'or, étincelante comme une étoile.

Soudain les yeux de Patrick rencontrent la silhouette d'une femme habillée de noir qui se trouve au premier rang des pêcheurs. Il porte la main à son cœur dont les battements se précipitent à mesure que diminue la distance qui le sépare encore de sa mère. Et malgré l'allure rapide de la barque il lui semble qu'elle barbote péniblement, qu'il lui faudra de longues heures avant de se jeter dans les bras de celle qui l'attend depuis des mois. Et ses prunelles quittent un instant la côte pour se fixer sur les rameurs ; et on dirait qu'elles supplient les matelots qu'elles attendent d'eux le salut de son être. Et les vaillants se courbent sur leur banc, tendent nerveusement le

bras, accélèrent la nage de la barque, doublent leurs coups d'aviron afin d'atterrir au plus tôt.

Encore quelques brassées et l'embarcation touchera la plage ; la chaloupe déjà laboure le fond et la houache révolutionne le flot avec moins d'intensité. Enfin les rames se soulèvent une dernière fois, restent horizontalement au-dessus de la mer en égouttant des filets d'eau claire. Et avant que l'on ait stoppé, Patrick a sauté sur le sable et regarde la foule étonnée et silencieuse.

Aucun bruit ne vient du large. Le vent siffle d'une façon imperceptible et son murmure, derrière les falaises, dans la lande se change en mélodieuses et sauvages chansons. Les vaguelettes lèchent la plage, s'arrondissent capricieusement pour denteler le sable de festons de blanche écume qui disparaît bientôt en exhalant ainsi que des soupirs ou des baisers la théorie de ses bulles légères et immaculées. Au loin les vagues joyeuses se poursuivent, se prennent, s'abaissent en approchant de terre comme craintives devant le calme et la mélancolie de la foule et de la nature. Et le soleil enveloppe toute chose d'une auréole de fascinante clarté. La communion des cieux et de la terre est suprême et absolue et jamais l'azur n'étreignit le pays avec tant d'amour et de jalousie. L'immensité même semble étreindre passionnément les lointains.

La veuve tient ses yeux rivés à ceux du capitaine. Une émotion étrange, indéfinissable emplit tout son sein. Son cœur ne bat presque plus et son être est plongé dans une paix magique. Le sang de ses veines s'attédie, coule sous sa peau avec une douceur inconnue ; on dirait que c'est du bonheur qui par tous les pores pénètre lentement, éperd son âme et l'emporte vers le zénith. Dès qu'elle a vu le visage de Patrick, elle a reconnu son fils, et follement sa pensée clame le nom de l'aimé. A mesure qu'elle distingue plus clairement les traits du capitaine, le charme qui lui emplit le sein s'intensifie, découle en traînées lancinantes dans toute sa chair, exaspère les moindres fibres de ses membres frissonnants. Elle suit haletante l'approche de la barque et c'est dans sa poitrine, lui semblait-il, qu'elle dirigeait un rouge sillage vers son cœur. Et les paupières s'immobilisent et ses prunelles deviennent humides comme si une nuit de félicité y eût déposé une rosée mystérieuse.

Patrick débarque. Il s'arrête et à ses pieds se jouent les baisers d'écume. Le sable soulevé par la brise prête au mousse un nimbe d'or transparent que le soleil magnifie et découpe de ses rayons printanniers. Fitz jette loin de lui sa casquette à ganse brillante,

tandis qu'il voit sa mère s'avancer chancelante et pâle de bonheur. La veuve du pêcheur tombe dans les bras de son fils, et leur étreinte est si muette, si touchante et si pathétique que la foule reste silencieuse et contemple subjuguée l'effusion de ces deux êtres qui se baisent et se serrent, se regardent avec onction pour se reprendre encore en pleurant.

SANDER PIERRON.

Jeudi, 7 mars 1895.



Lettre Parisienne



A saison littéraire des « jeunes », pour parler comme les gazetiers indulgents, a commencé par un mariage. Le mariage de M. Henri de Régnier avec Mademoiselle Marie de Heredia n'est-il pas en effet, outre une alliance noble, un acte de littérature « jeune » de par l'âge et la double situation de poètes des deux époux ? Et cette cérémonie heureuse, qui se déroula solennellement en une des premières églises mondaines de Paris sous le soleil d'une très exquise matinée d'automne, réunit tout ce que Paris compte de gens connus, et beaucoup de ceux qui méritent de l'être auprès de ceux qui ne le mériteront jamais. J'entends ranger en ceux-ci M. François Coppée, dont la face rasée de cabotin célèbre et l'attitude bruyante, éternuante, simiesque et tout à fait « noce de concierge » amusèrent au-delà de toute prévision ceux-là mêmes de qui ses drames l'avaient fait goûter jusqu'ici comme auteur comique. La congratulation de M. Coppée à M. de Régnier, qui l'avait naguère si gentiment étrillé, réjouit le cœur de M. Forain, qui était présent, et en fit sans nul doute un assez beau croquis. Partout où est M. Coppée, on est assuré de ne pas s'ennuyer, c'est certainement un des académiciens les plus drôles ; les personnes désireuses d'une distraction plus fine en son ironie furent d'ailleurs servies à souhait en contemplant la

figure de M. Brunetière. M. Brunetière n'est pas du tout l'homme de ses in-folios : c'est un petit être glabre, myope, aux lèvres convulsées, aux gestes frétilants, pas solennel pour un sou, pas « distingué » du tout, bien que dirigeant une revue de gens du monde, et donnant l'impression d'un boute-en-train, d'un pion sans acrimonie, réjoui et gesticulateur. Si à ces deux mentons glabres on joint celui de M. Benjamin Constant, qui s'est avisé de se raser lui aussi, et qui se révéla vraiment affreux, on aura assez l'idée de ce que parurent ces trois pontifes : si Saint Philippe du Roule n'était pas une bâtisse toute moderne et sans ornements, si la noce aristocratique des *Trophées* et des *Poèmes anciens et romanesques* eût eu lieu à Notre-Dame, nul doute qu'on eût cru au détachement de trois gargouilles en goguette, ayant passé subrepticement des fracs pour venir contraster fantaisistement avec la beauté de la fiancée et la figure simple et hautaine du gentilhomme !

Le défilé mêla ce que l'art de demain compte de sûres et élevées espérances avec ce que la mode et l'Institut prônent dans l'art aujourd'hui. Sourires ambigus, croisement de regards ironiques, formation polie mais décidée de deux camps, rien n'y manqua pour amuser les honnêtes gens, dont Paul Hervieu, et dont encore M. Forain, qui ne négligea jamais ces occasions de choix. Somme toute, ce mariage, outre l'intérêt que les meilleurs artistes prennent à la vie comme aux œuvres de M. Henri de Régnier, fut bien l'une de ces fêtes mondaines où l'esprit s'agrémenté toujours, à la faveur de la courtoisie, de remarques joyeuses et de sous-entendus compliqués et discrets, ce qu'on appelle un régal de psychologues.

Hormis cet évènement faste, auquel je joins comme corollaire la réédition, avec succès, des *Poèmes* de M. de Régnier faite soigneusement par le *Mercur de France*, notre chère littérature est assez calme. Les Rosny ont réuni en volume, sous le titre *Résurrection*, de judicieuses et serrées études de la vie anglaise et quelques uns de ces cas moraux où ils excellent à mêler de charité très humaine leur logique un peu sèche. Vous savez les qualités de premier ordre de ces vrais intellectuels, de ces probes et obstinés travailleurs. Pour contraste, voici un livre exquis. Les petites histoires pleines d'humour que raconte le pseudo Bill Sharp, et que précède une délicieuse vie de l'auteur par M. Pierre Veber, sont vraiment ce que l'esprit moderne a produit de plus léger, de plus intelligent et de plus paradoxalement dangereux pour la sottise des conventions de société. M. Pierre Veber, qu'il s'appelle Bill Sharp comme M. Pierre

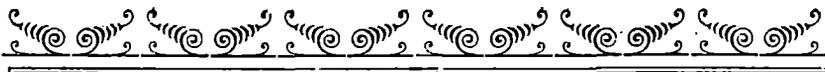
Louijs s'appela Bilitis ou qu'il signe de son nom, est un *écrivain*, un vrai, qui a des pensées et des songes, et qui, pour les dire en souriant et sans emphase, ne les dit pas moins avec charme et avec force. *Dans les coins* est le plus joli recueil de plaisanteries sérieuses où l'on puisse s'amuser et s'intéresser.

Pour le reste, il ne se passe rien. On joue Deroulède, on joue M. Donnay, on rejoue Augier, qu'on va même statufier, et il paraît que M. Dumas ne terminera pas *la Route de Thèbes*, devenue ainsi, dit Bill Sharp, *l'Impasse de Thèbes*. Si ces nouvelles peuvent vous passionner, les voilà dites : pour moi, je ne saurais vraiment y ajouter rien. Et puis peut-être apprendrons-nous un de ces jours que M. Becque non plus n'achèvera pas *Les Polichinelles*. A tout prendre il vaut encore mieux apprendre que les hommes célèbres n'acheveront pas une chose, que d'apprendre qu'ils vont l'achever. M. Sardou, par exemple, serait bien plus sympathique s'il n'achevait rien.....

Musique ? Je voudrais faire plaisir à Henri Maubel : mais on ne joue rien du tout, hormis extrêmement de Saint Saëns, et Beethoven d'une façon burlesque. Je dirai pourtant à Maubel qu'on a donné chez Colonne le prélude à *l'Après-midi d'un faune* de Claude Debussy, qui est tout à fait admirable, et que cela n'a guère été compris. Naturellement !

CAMILLE MAUCLAIR.





Etude Critique

Couronne de Clarté, par CAMILLE MAUCLAIR.



POUR faire connaître la complexité rare et l'étrange beauté de cette œuvre, suffira-t-il de l'analyser, d'y prendre des citations ? et la caractérisant *Périples sentimental et métaphysique* faudra-t-il se souvenir de telle autre similaire telle que « Voyage sur l'Océan pathétique » de M. André Gide ? — L'œuvre présente est touffue et toute assimilation ou comparaison ne pourrait qu'embarrasser notre examen.

Tentons-le, sans plus, par les moyens ordinaires : analyse et extraits.

M. Mauclair est de la race des rêveurs. Pour eux c'est pur jeu se déprendre des matérialités ambiantes pour s'abstraire en quelque songe, leur imagination se joue autour de faits certains, actuels, passés ou possibles, et il semblerait que les êtres et les choses ne leur sont que l'humus d'où montera la floraison mystérieuse qui enguirlande leur rêve ; à caresses lentes ils se plaisent à en choyer la vision, en font jaillir des êtres, des fantômes comme les appelle M. Mauclair, qui ne sont autres que les entités morales qui s'agitent en nous, et dont tel rêveur aime à préciser la présence, leur attribuant la vie en des paysages choisis. Et, l'œuvre s'édifiant, s'y ajoutent, ainsi des fleurons à une architecture, des beautés rares et délicates ; pour des yeux superficiels, les bigarrures de leurs élégances cacheraient aisément la solidité et la beauté simple de l'œuvre. Pour atteindre celle-ci, il faut écarter cette tessiture personnelle : Ce travail se ferait malaisément à la première lecture, et je me demande pourquoi l'auteur n'a pas repris cette vieille coutume de mettre, même pour les livres de littérature, en tête des chapitres, un *argument* ou sommaire qui prévienne les étonnements du lecteur, et empêche les méprises. Pourquoi non ? Une seconde

lecture obvierait me direz-vous, et qui donc, aujourd'hui, a le temps de relire, qui ? — En somme, pour l'auteur l'absolue certitude de la vision s'établit, pourquoi n'en serait-il pas de même pour le lecteur ? — aidant à la compréhension de l'œuvre, nulle crainte d'en déflorer la beauté. D'ailleurs l'expérience en est faite, ces courtes études préliminaires furent-elles inutiles au grand périple catholique du Dante ? Sa beauté terrible, sa grandeur impressionnante en furent-elles diminuées ? Ce rapprochement porte à la réflexion, mais passons.

M. Maclair entoure sa pensée d'une ceinture double : l'absconion, — l'obscurité voulue, cherchée ; et la richesse de l'expression, — la variété des assimilations fragmentaires qui rappelle, par moments, la surcharge de torsades d'or, de paillettes étincelantes et les pierrieres au manteau des madones byzantines. Mais le problème est beau, il est humain : recherche de la certitude, aspiration vers la clarté définitive. Le plan de l'œuvre pénétré, il apparaît que certaines obscurités sont assez inutiles, il en est de voulues, d'autres sont-elles conscientes ? je ne nie pas un certain charme spécial qui s'en dégage, mais il importe de dire que la beauté de l'œuvre n'apparaîtra qu'à ceux qui perceront cet enveloppement nuageux. Essayons de dire la joie qui les attend.

L'œuvre s'annonce dans les apophtegmes suivants qui saillissent en l'avant-dire :

- « *Sans doute avons nous autant de prévision que de mémoire... »*
« *Notre âme s'oriente vers ce qu'elle ignore... et cette orientation*
» *l'absorbe essentiellement.... »*
« *Le rêve ne distingue point entre l'invention et le souvenir, et tout*
» *ce que l'âme peut dire, c'est qu'elle aime mieux le futur. »*
« *Et si j'appelle mon livre un mémorial de fantômes, c'est que la*
» *vie purement subjective de mes fictifs personnages n'y prétend*
» *point à ce qu'on nomme la réalité, et désire n'équivaloir qu'à mes*
» *songes. »*

Ces songes je le disais plus haut, s'échafaudent pourtant sur des réalités, mais celles-ci et ce que d'intellectuel s'en dégage subissent un groupement personnel et idéal.

Avant de pousser plus loin, je voudrais dire deux mots du style de cette œuvre.

M. Mallarmé qui est un admirable professeur de langue, a dit un jour : « *Le vers est partout dans la langue où il y a rythme,... dans le*

» genre appelé prose, il y a des vers, quelquefois admirables, de tous
» rythmes. », et s'il était nécessaire d'appuyer ceci d'un exemple, aucune œuvre n'y conviendrait autant que « Couronne de Clarté », celle-ci écrite en prose délicate, d'un rythme inégal et ondoyant parfois, et parfois aussi de cadence très précise, offre un flux de poésie débordante qui par moments s'ordonne en vers délicieux. Lue hâtivement, comme on lit maintenant, l'œuvre cèlerait ces délicatesses à l'intrus, ce lui semblerait des mots succédant à des mots, il faudrait donc l'avertir — l'arrêter en sa lecture, la ponctuation y est insuffisante, mais la disposition typographique pourrait y remédier. Si nos pères ont cru bon d'aligner la prose en une identique poussée uniforme, pourquoi continuerions nous cette erreur ? Je voudrais pour ma part, une notation plus exacte du rythme, ainsi chez M. Maclair, voyez comme le *déboulé* de la prose ôte de leur valeur aux choses qu'il dit. On ne saurait plus s'y méprendre dès que cela est figuré comme je le souhaite :

« Et la vie
» dans ce présent livre est semblablement disposée,
» Car les faits qu'on y rencontre
» N'accourent point pour la troubler
» Mais y sont contenus. »

Otez le rythme à cette longue phrase coupée d'une seule virgule, et vous arriverez à un *pousse, pousse-donc* abominable. Voyez encore plus loin :

« et le sable recèle de purs coquillages
» où vient se lamenter la douleur équivoque des Vagues,
» figeant en la nacre des valves
» tout ensemble
» l'écho de leur appel
» et l'ornemental souvenir de leurs volutes fugitives. »

Aligner ceci sans ponctuation, livrer telles beautés à l'insuffisance du lecteur est crime de lèse-art. Et je ne dis pas qu'il faille couper le texte par petits membres de phrases, mais qu'il faut suivre le jet de la pensée :

« C'est ici un pays d'ombre,
» Nous nous complaisons trop aux formes indécises, à ce qui meurt,
» à l'eau changeante, aux cygnes noirs ;

» *Mais là-bas.*
» *là-bas, Maïa,*
» *C'est un pays de clarté*
» *ne mourons pas sans avoir vu.* »

Ces remarques nous ont porté au cœur même de l'œuvre, force nous est de reprendre au début : « *J'ai allumé mon âme avec ma lampe, je m'abandonne à confronter quelques fantômes* », puis l'auteur établit le décor où il se prétend vivre : « *Car nous avons infiniment de naissances...* » « *Nos rêves choisissent les leurs et ils sont maîtres de choisir. Le pays de mon souvenir est beau. Des espaliers éternels mûrissent un automne idéal de pampres, le soleil couchant s'y éteint sur des marbres, et dans les feuillages pensifs on entend le vent de la mer : mais l'horizon s'embrume sur de profondes, sur d'immenses et surnaturelles forêts... J'ai eu là des impressions irrémédiables... et j'ai su parfois ce que pensent l'eau, l'héliotrope et les choses de la terre pacifique... Tous mes sentiments se sont joués ainsi en leur adolescence avec des formes simples, et les spectacles du ciel des frondaisons, des horizons et des heures.* »

Ces courts extraits suffiront pour indiquer combien profondément l'auteur s'absorbe dans le rêve, et aussi comme son rêve tient essentiellement à des choses éprouvées. Tout cela est largement dit, aucun détail physique, quelque chatoyant qu'il puisse être, qui n'ait sa valeur psychique. « *C'est ainsi que j'ai grandi avec la Pitié aux yeux graves et la Tendresse aux yeux doux, jusqu'au soir où, descendu vers la rive, j'ai vu debout, en face de moi, dans les ténèbres, une forme de femme.* » C'est une créature diaphane et irréaliste, pourtant le songeur la voit en une absolue présence. Sortie de lui-même, elle naît à une vie presque indépendante mais parallèle. A quoi bon parler encore de dédoublement, Maïa, n'est-ce pas une des forces vives de notre être, celle qui tournée vers l'advenant cherche à y démêler notre sort ? elle entraîne à cette recherche l'être raisonnant. « *L'enfant leva les yeux vers moi et me dit doucement : — Endormons-nous l'un contre l'autre et nous nous en irons ensemble vers la claire lumière de nous-mêmes...* »

» *La tête pencha sur mes genoux, elle se tut. Je soutenais dans mes mains ses cheveux tièdes : une lueur sortait d'eux et errait dans les ténèbres. Au ciel nocturne, les feux fixes des astres contemplaient la mer. La solitude nous toucha au front, et nous dérivâmes avec lenteur dans l'inexplicable oubli...* »

Non il n'est pas possible de vêtir d'une plus belle fiction le retrait de nos forces vives vers le mystère de nous-mêmes, qui se peut si légitimement nommer « voyage intérieur ». Il s'ouvre ce voyage par un épisode de supérieure beauté, inviteur comme un portique de temple : Une forêt merveilleuse, où des oiseaux jaseurs, crient et se démènent, ce sont les désirs qui soudainement se révèlent. Quoique apparaisse l'inanité du dépiotage de ces allégories, il faut cependant s'y résoudre pour montrer toute l'abondance de cet art réellement magique. Dans « *ces allées à la fois tumultueuses et immo-* » *biles* » s'éclaire une triple apparition : « *Déa ! Perdita ! Narcissa ! ..* » *des êtres doux d'apparence immémoriale, des petites filles aux* » *grands yeux que nous pensions avoir vus déjà, et qui nous regardaient* » *sans parler... — Sache quel rêve elles figurent parmi les arbres.* » Et quand on a pénétré le symbole on reste frappé de la beauté de la conception. « *Je m'appelle Narcissa, parce que j'aime les calices* » *à cœur d'or qui émergent de l'eau obscure ; ils sont les images de* » *mon amour. C'est moi la cueilleuse de fleurs. Et cette sœur qui est* » *à ma droite s'appelle Perdita, parce qu'elle a été perdue un jour* » *parmi d'anciens rochers, et que toujours elle semble perdue là où* » *elle se trouve, et absente de sa propre présence. C'est elle la cueilleuse* » *de larmes. Et celle qui est à ma gauche se nomme Déa, car elle* » *s'entretient avec les oiseaux du ciel, et c'est elle qui dit la prière* » *pour nous trois quand l'heure en est venue, ... elle dit quelquefois des* » *choses que nous ne pouvons comprendre. C'est elle la cueilleuse* » *d'étoiles. Vous nous avez connues, vous nous avez connues... » —*

Ne la trouvez-vous pas belle cette symbolisation des trois vertus majeures : Foi, Charité, Espérance, que les moralistes nous ont gâtées depuis longtemps, mais à qui toute poésie est ici rendue.

Comment donner une idée des beautés multiples qui s'offrent : profondeur de sens, magie du style, saveur hautement intellectuelle et bellement humaine, cela, il faut le prendre aux pages mêmes du livre. « *La volupté de la musique fut la* » *plus navrante et peut être la plus délicieuse... Nous trainions* » *une vie éclatante et défaite, une misérable et magnifique existence où* » *l'idée, le chant et le baiser nous exténuaient avec une inclémence* » *pareille. » « Nous étions malades de connaissances et de souvenirs.* » *Nous considérions la mer avec le désir d'oublier et de partir. »* Puis, ayant retrouvé assez de forces pour fuir, « *de la pleine mer nous* » *contemplâmes le plus terrible des spectacles... Nous îmes s'abîmer,* » *dans un cataclysme abominable et sans vestige, la cité de la Volupté* » *et des Ténèbres »*

Pour avoir trop connu, les pays de Volupté, ils s'en viennent exténués « *aux pays de l'amnésie.* »

J'admire la logique et l'ordonnancement de ce voyage supposé. C'est la paraphrase magnifique de la vie même.

Actuellement la Folie menace, de même le Vertige ; il faut voir avec quel art sont symbolisées ces forces adverses :

Ces dangers évités, les voici perdus dans les déserts de l'Amnésie :

Leurs aspirations vont toutes vers l'avenir ; Ce que la vie a d'agressif, la combativité du jeune âge s'est assoupie, comme le dit clairement la rencontre du « *galion usé, chargé de vieilles armures* ». Peu à peu la tristesse de ces longues plaines les gagne.

Et lorsqu'ils sortent enfin de ces pays d'indolence et de mélancolie, ils sont en butte aux séductions de Syrènes : « *Celui qui veut connaître la douceur orientale, le secret des roseaux, la chanson des baisers, donner un sens précis à la pudeur de l'aube et aux luxures de la nuit, qu'il vienne vers nos lèvres et nos yeux, rire dans nos sourires et sangloter dans nos cheveux !* » — A regret, il faut abréger ce chant de la « *redoutée et sanglotante Scylla* ». Mais comment résisteraient-ils au charme de cette tentation, la curiosité les tient, et les voici qui pénètrent dans les ténèbres de la grotte ; là, « *de pauvres, petites et frêles voix chuchotèrent :... Vous saviez d'avance tout le secret, c'est vous qui l'inventiez !* » — « *Nous ne vîmes plus que de dégoûtantes méduses mortes, avec des cheveux d'algues, qui pourrissaient dans des flaques d'eau... et nous nous enfûmes...* »

L'illusion ne leur étant pas plus longtemps possible, ils dirigent ailleurs leurs recherches et pénètrent dans l'*Ile des Yeux clos*. L'automne y distille sa douceur de songe.

« *La face des choses pâlit de regret et de désir... L'Automne entre avec son paysage d'or et de larmes, sa magnificence traînante et sa douce tête irréelle, qui se penche et décline selon les heures.. Il fait un peu froid, dans les âmes plutôt que réellement, cette ville de silence, c'est le baume et la paix et bientôt dans le calme pacifiant qui plane ici, toutes les pensées se tournent vers l'art :*

Dans cet épisode nous remarquons une interprétation curieuse de l'œuvre d'art. Elle est pour le moins originale et vaut surtout par les déductions que l'auteur en tire : « l'acte de peindre ou de modeler, une satisfaction d'amour propre, ou un désennui, rien de plus... l'art nous fut révélé comme un idéal refuge,

» inaccessible ou exceptionnel, une des plus nobles, des plus
» monstrueuses, des plus illogiques renonciations de la destinée
» et du mystère ». — Cette dualité de la pensée d'art, et de
la mise en œuvre est réelle, c'est d'ailleurs sur le divorce de ces
facultés que les Russes ont bâti leur théorie de l'*ablomowisme*.

Puis l'auteur nous présente sous forme de description de
fresques, des épisodes qui, peut-être, sont à considérer en eux-
mêmes et pour leur beauté propre, mais que l'on peut goûter
tranquille, y soupçonnant des symboles ou des allusions possibles,
pourtant rien ne transparait pour nous. Tout l'intérêt se porte
vers la dernière de ces fresques ; « Au bord du fleuve sur lequel
» mourait le crépuscule, on voyait Narcisse couché dans les
» roseaux. Son corps divin s'allongeait indolemment, tout dia-
» phane dans la pénombre, et ses yeux profonds se contemplaient
» dans l'eau. Mais le courant avait porté vers lui une lyre et
» une tête coupée, suprêmement belle : c'était la tête et la lyre
» d'Orphée... et Narcisse prenant cette auguste face figée dans
» la destinée et dans la mort, la baisait avec l'entente...

» Le visage de Narcisse était semblable au mien, et la tête, de
» Mara, était celle d'Orphée. Le silence, l'obscurité grandissante, le
» trouble surhumain du symbole, l'avertissement visible de notre
» destinée nous saisirent si terriblement tout-à-coup, que nous
» défaillîmes bouche à bouche dans l'inconnaissable, éperdus
» d'énigmes, de frayeurs, de pressentiments et de ténébres.

A mesure que l'on approche de l'épilogue la beauté du récit
échappe à la condensation de l'analyse, il faut lire les pages du
livre ; tout ce qui a été dit ici, équivaut d'ailleurs à cela : lisez
ce livre, lisez le lentement, lisez le longuement, et vous fermerez ses
feuillettes sur une essentielle joie d'art. J'en atteste le soleil qui douce-
ment pénètre la solitude automnale où je suis venu relire les dernières
pages du livre, j'en atteste la brise qui remue les arbres et sème
les feuilles, mon émotion a été réelle, je me suis senti pâlir,
et toutes les fibres de ma face ont tressailli, : « Enfin la
» grande nuit le rejeta tout entière à l'occident, et nous regar-
» dâmes l'aube définitive avec des yeux mouillés de larmes.

» Dressés les mains tremblantes, nous attendîmes que la lumière
» fut entièrement resplendissantes... soudain ». — « d'un accord
» éperdu nos mains retombèrent, nos yeux se fermèrent, nous

» nous penchâmes jusqu'à frôler l'eau fatidique, et quand la buée
» mortelle de la surface nous glaça le visage, tous les deux nous
» ouvrimes en même temps avec terreur les paupières sur le
» miroir !

« IL N'Y AVAIT PAS DE REFLET

» Maïa, criai-je alors dans un délire inexplicable, Maïa, vois,
» la clarté nous environne, nous baigne, nous pénètre, et nous
» transfigure ! Nos corps sur le sol ne traînent plus d'ombre, et
» je vois tout le ciel dans toi et à travers toi ! Nous sommes
» enfin les rois de la certitude et les maîtres de l'énigme, ô
» Maïa !... et la fusion de nos âmes s'accomplit dans le néant
» de cette eau impénétrable !

» Nous cherchions la lumière et nous l'avions en nous-mêmes.
» La pensée permet et résume tout... Le monde n'est que le décor
» de la pensée résumante... Nous n'avons atteint aucun but, car
» le seul but était de ne pas en avoir, d'en chercher un en sou-
» riant pour la seule joie de s'animer et d'espérer !

C'est ici le lieu de la connaissance pure, et l'imagination
» n'existe plus, puisque nous sommes au centre de tout ce qui
» est imaginable !— Le flamboiement de la vérité se convulse
» brûlant sur ma poitrine ! Toute cette aube ruisselle sur mon
» front...

» Viens, clarté définitive, viens, matérialise-toi, miracle, sois du
» fond de l'inconnaissable, prouve qu'un homme n'a pas menti
» à sa propre puissance, mais a regardé l'univers en souverain...

» Pâmés dans la lumière éternelle, nous levâmes en même
» temps nos fronts pâles. Maïa se fondit en moi comme un
» immense éblouissement :

» C'était une couronne de diamant qui étincelait au milieu du
» soleil. Et à l'instant où le miracle nous toucha, nous cessâ-
» mes.

Tel est ce beau livre « Couronne de Clarté ».

A. VAN LOOCK.



Picorée

On vient d'exécuter, au Palais des Académies la cantate du « prix de Rome » M. Lunssens. Musique de travailleur et de fort en thème. Du métier et de la mémoire. Du talent ? Attendons !

Le poème couronné était de M. Lucien Solvay, avec le D^r Valentin, cet autre fossile, un des réclameurs de nos sous-Heredia et de nos sous-Baudelaire.

Voici quelques perles ramassées dans cette *Callirhoé* qui, ce n'est pas peu dire, l'emporte en niaiserie et en gâtisme sur le légendaire *Cerisier Fleuri*:

LE CHŒUR.

*Es-tu là Corésus ? .. Quelle douleur
[t'afflige ?*

*Les autels de Bacchus par toi sont désér-
[tés.*

*Du dieu que tu sers en prêtre fervent
Un autre dieu*

*Aurait-il pris la place dans ton cœur ?
CORÉBUS.*

*L'amour s'est emparé de moi et me dé-
[vore....*

Plus loin Corésus caramélise en ces termes :

*Ai-je bien entendu ?
A l'ardeur de ma flamme,
Au spectacle de mes souffrances
Sa bouche a répondu
Par l'injure et par le blasphème !
Dans mon cœur blessé
Soudain j'ai senti se changer
En haine mon amour !*

Est ce assez plat, assez urineux ! Et dire que ce sont des bardes de ce talent, des pisseurs d'encre de cette incontinence qui tentent de sâlier de leur pipi les plus fiers artistes de la Belgique !

En voulez-vous encore ?

Mes forces m'abandonnent.

Callirhoé, moi, te donner la mort !

Non, l'effort est trop grand....

L'amour est le plus fort !... Relève-toi !

Puisqu'il faut aux dieux courroucés

Une victime expiatoire,

Que ce soit moi-même... moi seul !

Sans toi je ne puis vivre :

Dans la tombe j'emporterai

Avec mes remords et ma honte,

Ton souvenir adoré !

Pi... pi... pstt. . Ga ! Ga ! Ga !



Chronique des bêtises :

Les journaux, et les revues artistiques (?) à leur suite, annoncent que « Sir Arthur Sullivan s'occupe en ce moment de la composition d'un nouvel opéra *Olivia*. Le texte dû à Sir Augustus Harris, est emprunté au roman célèbre de Walter Scott, le *Vicaire de Wakefield* ».

Alors c'est Goldsmith qui a écrit *Ivanhoe*.

Un autre périodique attribue au poète Freiligrath le roman célèbre de Gustave Freytag *Doit et Avoir*.

Aux prochains les compte-rendus de *Poèmes* (1887-1892) par Henri de Régnier, la *Chambre blanche*, par Henri Bataille, l'*Œuvre de mort*, par Maurice Leblanc, *Douze Petits Nocturnes*, par André Ruyters, *Poésies Complètes* d'Arthur Rimbaud.

Superbe numéro que celui du *Mercur*e de France pour novembre :

A lire des vers d'A. Ferdinand Hérolld, l'*Histoire d'un martyr*, nouvelle cruellement humoriste à la Swift, par Hugues Rebell, la railleuse préface pour une seconde édition de *Paludes* par André Gide, le commencement de la traduction de *Sartor Resartus* de Carlyle par Edmond Barthélémy, les *Choses d'Art*, de Mauclair, etc., etc.



La *Revue Blanche* du 1^{er} novembre contient la traduction de nouvelles lettres inédites d'Edgar Poë, une délicate et morbide prose de Gustave de Geijerstam : *Déclin*, la « critique des mœurs » toujours ingénieuse et souvent profonde et corrosive, de Paul Adam, des poèmes, de Paul Verlaine, etc., etc.



C'est le métier qui enseigne à mépriser le métier ; ce sont les règles de l'art qui apprennent à sortir des règles.

BANVILLE, DIXIT.

PÉRINET.



COLLECTION DU COQ ROUGE

PARAITRA EN DÉCEMBRE 1895

L'Homme Jeune

Proses par Henri VANDEPUTTE

Un volume in-16° d'environ 200 pages au prix de fr. 3,50

OUVRAGES NOUVEAUX

Chez Edmond DEMAN

16, Rue d'Arenberg :

AMES DE COULEUR

par HENRY MAUBEL.

Les Villages Illusoires

par EMILE VERHAEREN.



Chez Paul LACOMBLEZ

31, Rue des Paroissiens

~~~~~  
BRUXELLES  
~~~~~

HISTOIRES LUNATIQUES

par HUBERT KRAINS

LES MIROIRS DE JEUNESSE

par LOUIS DELATTRE.

En Symbole vers l'apostolat

par MAX ELSKAMP.

Les Disciples à Saïz

NOVALIS

par MAURICE MAETERLINCK

UN CHANT DANS L'OMBRE

par FERNAND SEVERIN.



Chez Paul OLLENDORFF

28, Rue de Richelieu, Paris :

Couronne de Clarté

par CAMILLE MAUCLAIR

SOMMAIRE :

| | |
|--|------------------|
| Le Retour | LOUIS DELATTRE |
| La fenêtre | ROBERT DE SOUZA |
| Les heures aiguës | EMILE VERHAEREN |
| Les reposoirs de la Procession | SAINT-POL-ROUX |
| The Sea-Gull | SANDER PIERRON |
| Lettre parisienne | CAMILLE MAUCLAIR |
| Etude Critique. | A. VAN LOOCK |
| Picorée | PÉRINET |

Nos 8 et 9 DÉCEMBRE 1895, JANVIER 1896 I^{re} ANNÉE



Le Coq rouge
Revue littéraire

Ce numéro 2 francs
avec l'eau-forte

Le Coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS



Prix d'abonnement annuel :

| | |
|---|---------------------------|
| BELGIQUE . | 8 FRANCS. |
| ÉTRANGER. | 10 " |
| Édition sur papier de Hollande Van Gelder | { BELGIQUE 20 " |
| | { ÉTRANGER 25 " |

Ce numéro 2 francs



Comité de Rédaction :

LOUIS DELATTRE — EUGÈNE DEMOLDER — MAURICE DES
OMBIAUX — GEORGES EEKHOUD — HUBERT KRAINS —
MAURICE MAETERLINCK — FRANCIS NAUTET — EMILE
VERHAEREN — HUBERT STIERNET.



Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration,
demandes d'échange, s'adresser aux secrétaires de rédaction :

Auguste Biernaux, 25, rue du Collège
Sander Pierron, 75, rue du Comte de Flandre



La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du
numéro, soit le 1^{er} de chaque mois,



Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser
à **M. Longûs, 6, Montagne-aug-herbes potagères.**

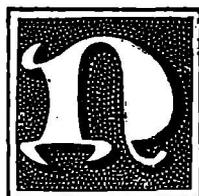


Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.





NOTRE ESTHÉTIQUE



NOUS n'aimons point d'encombrer notre *Coq rouge* d'articles et de polémiques relatifs à des théories littéraires. Nous avons manifesté notre avis sur les discussions de ce genre, ainsi que sur les règles d'esthétique, en reproduisant, dans nos picorées, les opinions d'écrivains illustres à qui l'on attribuerait difficilement des tendances subversives ou révolutionnaires. Alfred de Vigny, Stendhal, Gérard de Nerval, Taine, Baudelaire, Anatole France et Banville lui-même ont été unanimes à proclamer le dégoût que leur inspirait les rhéteurs, les géomètres de l'Art qui ne savent juger une œuvre qu'un mètre à la main.

Il importe de constater que de ces hauts esprits, il n'en est point qui se soient écartés des règles de la tradition et cependant chacun d'eux n'en a parlé qu'avec dédain. Tous, depuis de Vigny jusqu'à France en passant par Taine, refusant de s'abaisser jusqu'à des questions de métier, ont reconnu et proclamé que seule, la personnalité de l'écrivain nous intéresse et que le reste n'importe pas. En écoutant leur instinct d'artiste ils ont montré qu'ils avaient de l'Art une conscience supérieure à celle de leur temps. Ils ont formulé des aspirations latentes et montré par où devait venir la lumière. Au-dessus de leur époque, dégagés des contingences, forts de leur

seule force, ils ont pénétré dans le monde supérieur de la pensée génératrice. Ils ont eu l'intuition de normes que des faits ont depuis indiqué à la science et dont elle tirera ses généralisations prochaines. C'est ainsi que l'Art est une éthique, comme l'a dit Gustave Flaubert, parce qu'en lui se résorbent les harmonies des manifestations les plus diverses de l'intellectualité.

Ce que ces maîtres nous ont révélé est maintenant déjà le domaine commun des artistes et des penseurs.

Les retours offensifs de ceux qui veulent nous faire rétrograder de formule en formule jusqu'au classicisme le plus étroit deviennent sans conséquence. Ils faiblissent visiblement. Des défections se produisent au sein même du carré le plus résistant, celui des professeurs. Car il y a, parmi ceux-ci, des gens de bonne foi. Aussitôt que la lumière arrive à eux ils ne ferment pas les yeux avec obstination. Nous avons vu tout récemment M. Brunetière mettre d'accord l'esprit français avec ce qu'il appelle le cosmopolitisme littéraire. Evidemment ce point de vue particulier auquel s'est placé le directeur de la *Revue des deux mondes* montre qu'il a envisagé la question comme un professeur sans embrasser l'étendue qu'elle comporte, mais il n'est pas moins curieux de constater que celui que l'on considérait comme le protagoniste de toutes les réactions, n'a pas hésité à envisager les tendances de l'intellectualité contemporaine, au lieu de s'entêter dans un chauvinisme suranné et de se poser en gardien de ce vieux magasin d'accessoires que l'on appelle le Parnasse. Il a remarqué, lui aussi, qu'il s'est créé un fonds de culture, d'idées et d'inclinations, communes à toutes les sociétés cultivées, qui supprime toutes les Pyrénées de l'Europe et du monde pour les hommes de lettres comme pour les hommes de sciences.

Nous voilà loin du temps où l'on voulait maintenir l'Art dans telles ou telles limites et l'enfermer dans la cage des règles de fer. L'Art les a brisées parce qu'il est la forme essentielle de la vie et que jusqu'ici, les lois et les règles n'ont été qu'une perpétuelle violation du droit et de l'individualité de chacun.

C'est l'Art qui a élevé et exalté l'individu. Mais il veut qu'il soit libre. Il veut que l'homme soit dégagé de tout ce qui peut le retenir encore aux formules antérieures, qu'il ne trouve qu'en lui-même la force nécessaire pour objectiver sa compréhension de la vie et, par conséquent, qu'il soit seul juge de la forme qu'il trouvera la plus adéquate à sa pensée.

C'est la pensée qui fait l'œuvre et non le rythme. Une pensée nouvelle rajeunit l'aspect que nous donnait d'elle-même la nature. La pensée vivante et lumineuse revêt en jaillissant du cerveau de l'homme la seule forme qui lui convienne. Il est non seulement puéril mais encore dangereux de la vouloir mouler d'après les règles antérieures, si elles la gênent le moins du monde. Elle y perdra de sa fraîcheur, de sa spontanéité, de son originalité. Tout écrivain doit créer son expression particulière. C'est pour cela que chaque génération attend toujours le poète qui doit donner à la vie la forme qu'elle rêve et lui montre une nouvelle face de l'âme universelle.

N'est-ce pas ce que Taine a indiqué dans sa *Philosophie de l'Art*, en affirmant que pour créer il fallait désapprendre !

C'en est donc fini des vieux critères ! L'harmonie et la beauté d'une œuvre existent dans le seul rapport entre la pensée et sa forme, elles ne dépendent plus de l'emploi de certains modes d'expression. Les critiques n'auront plus à vaticiner là-dessus. S'ils sont à la hauteur de leur mission, ils examineront l'œuvre *sous son aspect d'éternité*, comme dit Spinoza, mais ils ne reculeront pas devant cette tâche pour s'attacher encore à des considérations de l'ordre le plus inférieur.

Par delà les conventions littéraires il y a une poésie, nous a dit Taine. Selon nous, c'est la vraie, l'unique.

L'Art n'est plus un métier, une industrie de luxe, un dilletantisme. Tel qu'il apparaît maintenant, dégagé de tout alliage, il constitue la manifestation supérieure de l'esprit humain et sa satisfaction la plus haute. Il est le flambeau qui éclaire le monde et marche devant la science vers la lointaine Terre promise.

L'Art ne peut avoir les mesquineries d'une époque ; il ne peut se limiter aux seules optiques de ceux qui furent même ses plus glorieux servants, ni subir les déviations que telle ou telle école de philosophie a parfois imposées à des penseurs. Les cogitations particulières d'un peuple, la nature et son degré de civilisation ne peuvent le borner. Il plane au-dessus de tout cela. Il est partout, dans la plainte du vent, le frisson des brises, la chanson du feu, le gazouillement des oiseaux, le ruisseau qui murmure, dans un rayon de lune, dans le tressaillement le plus intime de l'être. Il a sa source dans la nuit profonde de l'instinct générateur des passions, des passions qui sont la vie, robuste, saine, joyeuse et féconde, car sans elles l'humanité se traîne lamentablement dans les médiocrités les plus ternes, incapable de tout envol.

Lui seul ne subira aucune atteinte des généralisations successives et parfois contradictoires par lesquelles la science doit passer pour quintessencier les faits soumis à son analyse, parce qu'il est l'idéal vers lequel tendent toutes les forces vives, parce que lui seul révèle les normes supérieures et éternelles de l'humanité en marche, parce qu'il est la forme suprême, la finalité des activités humaines.

MAURICE DES OMBLAUX,



LE RIRE DE MÉLISSA

A ÉMILE VERHAEREN

Oui, c'est l'orfroi,
Ce sont les pourpres constellées,
Le geste des hauts piliers de malachite
Vers l'or des voûtes
Entre les chapiteaux ailés ;
Ce sont les cris de faux émoi,
Les rires de poursuite,
Le cliquetis des coupes
Chues ;
Le corps des courtisannes qui s'épaulent.
Ivres et nues,
Aux portiques de cèdre...

Ta cour ionienne :
La rumeur sans parole
Et tout ce léger crime
De vivre comme on cède
Au courant tiède
Ses rames enrubannées,..
Et les flûtes désordonnées
Mimant la voix des hymnes...

Ne pleure pas, Mélissa ;
Mes bras ne sont-ils doux à ta taille souple ?
La ramée, n'est-ce une lyre ?
Mon songe et sa voisine,
Ta beauté simple,
S'aiment, sans honte à se le dire ;
Et leurs émois liés par troupes
Croisent, en riant, leurs pas par l'ombre fine...

Là-bas, le monde vire,
Dit-on,
Des rêves orgueilleux comme des nefs
S'inclinent
Par au delà des colonnes d'Hercule,
Avec un peu d'humanité en poupe :
On sourit d'elle...
Ici, quelle trêve ;
L'herbe est si haute entre les lys

Qu'elle te salue de ses épis frêles
— Elle chante,
Pâle —
Des voix se mêlent
Et toutes les feuilles bruissent ;
Le soleil, dont tu fuis le baiser trop brutal
Vers l'ombre humide,
Remonte, astucieux, de l'eau rieuse,
Narguant l'abri des feuilles
Et grimpe vers ton cou, presque timide ;
Ris donc aux bluets que tu cueilles
Et sois joyeuse
Comme les nuées ?

C'est ça !
— J'écoute encore du dehors
Ton rire atténué,
Clair et sonore —
Embrasse moi
Qui, seul, contre la troupe immonde
De ceux qui vivaient de ta joie impériale
Fis tournoyer le sifflet de ma fronde
Et vibrer à mon arc la sainte joie

*Et couvris de ma lyre comme d'un bouclier
La pudeur de ton geste virginal
Quand j'ai apparié ma lèvre à tes colliers.*

*Ces nuits sont loin de toi, et leurs ténèbres ;
J'avais voilé en moi jusqu'aux trophées funèbres :
Ma gloire, à moi, .
C'est d'embrasser tes deux genoux,
Ma joie,
C'est que le chant de notre lyre, simple et doux,
Au cœur des feuilles se fonde
— Ainsi qu'une onde moindre, au pli du val,
S'unit à d'autres ondés —
Veux-tu le bruit des luttes matinales ?
L'émoi des hêtres,
Le clairon des cigales,
Le cliquetis des nids ?
Le geste victorieux du soleil maître.
Les rouges rayons haut brandis
Et le péan qui monte sur le monde
Comme un encens de prêtres ?...*

*Mélissa, que pensais-tu de moi
— Impériale et nue —
Lorsque, sans duvet à ma lèvre émue,
J'élevai sur l'orgie inattentive
Ma voix bègue et sans art
Avec sa parole hâtive
Où la syllabe s'embarrasse,
Arrive tard
Après le rire qui, léger, la dépasse,
Se retourne et l'accable ?
Je m'étais dressé au bas bout de la table,
Appuyé, fébrile, au pilier proche :
Un buveur, glabre, vautre à ta gauche,
Dans une malédiction sonore,
Lança sa coupe demi pleine encore
De vin lourd et de bave ;
Elle m'atteignit au front, tranchante comme un glaive,
Mélant sur le laurier ironique et divin
Dont m'avait affublé telle de tes esclaves,
Le sang au vin,
Sa bassesse à mon rêve.*

*Tu vis le geste à peine :
Mais dans le bruit tumultueux, le râle
Des courtisanes affalées et pâles,
Comme des voiles molles,
Au tillac des felouques
Entre des outres pleines,
Le lourd bronze dorique
Et les flûtes d'Ionie ;
Le rire spasmodique,
La joie hennie,
Je fus poète :
Ma voix soudain plus forte
Montée entre les flûtes qui la portent
De bon ou de mal gré
Te fit tourner la tête
Et tu me vis :
Ce fut plus que je n'avais espéré...*

*Que pensais-tu de moi ?
Cette nuit est loin
Et tu rougis. encore, Mélissa...
On sent les foins
Qu'on fanè au pré, là bas...
Cette nuit est loin*

***G**on culte oriental
Avait d'étranges prêtres ;
Tu étais pâle
Même sous les fards du sacrifice
— Pâle entre les faces rouges du vice,
Entre leurs regards clignotants et traitres,
Leurs paupières, que plisse
Le rire de leurs lèvres vermillon
Où les mots glissent
Comme dans du sang
(Que ce soleil est bon !
N'est-ce pas, Mélissa)
Te souviens-tu ? un jour de vent
— Mais il n'y avait nuit ni jour dans le beau temple
Où le Temps même bute
Traînant ses ailes amples,*

*S'avine et se vautre —
T'en souviens-tu ? dansant au son des flûtes
Quelqu'imprudent,
Ivre, sans doute, ou poussé par un autre,
Se prit du pied entre les franges
Du grand rideau de pourpre aux losanges étranges
Qui fermait le portique devant toi ;
Grotesque il roula dans le lourd pan soulevé :
Un rayon de soleil déclive
— Comme si le jour s'était levé —
Plongea, comme un grand glaive, jusqu'à tes pieds
Et tu te détournas avec un cri,
Eblouie ;
Et dans la clameur unanime
(On aurait dit l'horreur sacrée du crime)
Humiliant les flambeaux enfumés,
Plus éclatant aux bords
Ces coupes d'argent et du cratère d'or
Que toutes leurs flammes parfumées,
Riant dans les joyaux au col blafard des femmes,
Le grand jour viola leurs ténèbres infâmes ;*

*Moi,
Pendue du poing aux franges de pourpre parée,
Dans l'effort de ma jeunesse et de ma joie,
Puissant comme l'esclave qui brise enfin l'entrave
— Comme une voile le matelot alerte —
J'amenai, arrachée aux clous de l'architrave
Et jusqu'au sol,
Avec pour complice son poids,
La lourde étoffe aux losanges de soie,
Et te montrai le ciel et la mer folle et verte ;*

*Toi, toute dressée
Devant la vision,
Les mains levées
A l'appel des saisons,
Tes joues vives du jeune sang
Que bat ton cœur joyeux à coups pressés,
Le regard fixe vers le jour éblouissant,
Immobile comme qui entend parler l'oracle ;
Puis — comme une mère sur un enfant choyé —
Fermant tes blancs bras triomphants,*

*Tout ton être penché vers l'infini spectacle,
Muette, tu voyais !
Ceux-là, celles-là,
Groupés au hasard des tablés,
Ramenant vers leur cou
Leur tunique défaite,
Protégeant de leurs mains leurs regards aveuglés,
Baissaient la tête
Autour de nous,
Silencieux,
Prostrés comme dans l'épouvante ;
Et les flambeaux, comme eux,
S'inclinent sous la bonne brise qui vente ;*

*Alors, j'ai crié haut,
Ayant saisi ma lyre :
Mélissa ? Mélissa !...
De voix fière,
Et tu me vis,
Entre ton rêve et la lumière,
Et tu m'as sacré d'un sourire...*

Je sais...
*La vieille nuit s'est faite sur eux :
Un autre voile, recloué !
Cacha l'écharpe auguste des étoiles ;
Les flûtes
— Telles des bêtes de manège sous le fouet —
Repirent, stridentes ;
Le vin coula noir et farouche ;
Il y eut des danses,
Des luttes
Et des chansons ardentes
Sur les bouches ;
Et des baisers sans choix,
Des rires emmêlés,
Des cris d'effroi,
Des amphores fêlées...
La sénile folie riait à même les coupes
Et maculait les dalles
Où, par troupes,*

*Des filles en sandales
Battaient le rythme immonde de la fête
D'un clapotis de socques ;
Mais toi,
Plus pâle encore et qui halètes
Parmi l'encens qui te suffoque,
Tu semblais l'avenir qui promet et qui guette.*

***S**i je t'ai prise à moi,
Hors de ton sanctuaire, à travers le soleil,
Ne l'as-tu pas voulu ?
Et qu'ai-je dit à ton oreille ?
Tu ris ?
N'es-tu pas telle que je te crois,
Ne suis-je celui qu'il fallut !
Regrettes-tu le sanctuaire quand vient le soir
Calme de l'Arcadie ?
Te lasses-tu d'être l'espoir ?...
Tu ris !
Faisons un hymne alors qui sonne au large,
Ailé comme le vent au long du golfe attique,
Joyeux comme le vent qui charge
De poussière nos oliviers,
Gai comme le bruit humide de tes colliers
Et svelte comme ton blanc corps sans tunique ;*

*Ris donc !
Disons que toute aurore est dans ta chair ;
Le rythme de la mer et des collines souples
Roule au balancement de tes hanches polies ;
Le désir et le rêve en ton baiser s'accouplent
Et l'ombre à tes pieds est parfois de la lumière ;
Ta sagesse chante à l'unisson de la folie ;
Ton mensonge, en riant, enseigne et nous rassure
Et la forêt s'éploie selon ta chevelure ..
Qu'avaient-ils, vraiment, Mélissa, qu'avaient-ils,
Ces mornes fous d'hiver, patients et séniles,
A faire un mausolée au gazouillis d'avril !*



LE TATOUAGE

UNE bouffée d'air vicié que me fouette au visage l'entrebaillement d'une porte de cabaret devant lequel je passais ce soir, flâneur — rodeur, peut-être — par la pluie de neige fondue, me remet en mémoire une aventure d'il y a quelques hivers, dans un quartier déjà tombé sous les pioches des équarisseurs de pittoresques cités.

Explorant le dédale savoureux dénommé « Coin du diable » nous étions tombés, un camarade et moi, au « Bummel » le bal illustre de la région.

Une salle surchauffée, électrisée de fluide humain, saturée d'exhalaisons rousses comme du brouillard en novembre. Des fresques criardes s'assortissaient aux hurlements des cuivres de l'orchestrier.

Des ouvriers endimanchés, nombre d'apprentis de métiers vagues et surtout une nuée de ces êtres réfractaires et asymétriques que l'engeance qui les traque et les méprise appelle voyous, s'y trémoussaient deux par deux ou avec des danseuses le plus souvent veules et bonnes filles. Par moment dans cette cuvée de jeune chair gueuse le remous ressemblait à une ébullition.

Malgré la touffeur, au milieu du petit estaminet servant d'antichambre à la salle de danse rougeoyait un grand poêle flamand à l'ardeur duquel, machinalement, des fumeurs de pipes venaient exposer le bas de leur dos, en remontant le bas de leurs vestes.

Dans le tas de lurons qui s'affriolaient de houblon, d'alcool, de vertige et de chair, l'un d'eux mémorable — à preuve ce récit — nous requit aussitôt par son galbe hors pair, une étonnante souplesse de mouvements, une élégance inattendue.

Une jolie tête brunette et souriante aux vifs yeux noirs, légèrement bridés, sur un corps extrêmement bien fait. La dégainée délurée, il porte un complet mastic qui, par hasard, a l'air d'avoir été taillé sur mesure et un chapeau boule, chocolat, qu'il rejette en arrière.

Et le débraillé, l'air casseur qui choquerait chez les autres polissons de sa trempe, lui sied comme une grâce et un affinement de plus.

Il fringue presque sans relâche, ivre de pétulance, se réjouissant de l'élasticité adolescente de ses jambes bien modelées aux muscles mobiles et chatouilleux qu'on voit frissonner, comme de volupté, sous la culotte tendue, tandis qu'il hume les ambiances en frétilant de la narine et en claquant de la langue.

Sa pantomime rajeunit et pimente les quadrilles, les « lanciers », les « ostendaises », toutes les chorégraphies de l'endroit. Tortillements, ronds de jarrets, déhanchements, appels de pieds et de mains, rejets en arrière de la jambe comme pour décocher une ruade à chaque volte de valse, et sa façon d'enlever sa danseuse en la faisant ballonner autour de lui dans un effarement de jupes, et encore au milieu d'un cavalier seul, ses révérences, croupe en l'air, comme un qui joue au saut de mouton, tandis qu'entre ses jambes son visage lutin et falot sourit à sa partenaire ; toute cette frénésie, toutes ces scurrilités, bien des gestes plus osés encore, peuvent être très canailles, mais ils nous semblent à nous et à toute la galerie qui s'en régale et s'en poulèche même les babines, souverainement plastiques.

Aussi de quels bravos, de quels rires, on l'encourage, de quelles privautés on l'accable, en quels frais de séduction les jolies filles se mettent pour lui ?

Même ses repos sont composés avec un instinctif souci de la ligne et du modelage.

Très suggestive par exemple sa pantomime — mon camarade, le sculpteur, me poussa du coude pour m'en faire apprécier l'harmonieux enchaînement — quand feignant une lassitude, il affecte de s'allonger sur le dos, la tête dans ses mains jointes, entre les coudes rapprochés, sur la banquette régnant le long du mur, mais pour se détendre, élastique, comme un fauve replié et pour empoigner d'un bond, avec une étreinte goulue, sa danseuse préférée, pour la happer victorieusement au passage et accorder aussitôt ses pas aux siens dans les capricieuses spirales des danseurs.

Ah c'est le boute en train, l'âme, la figure dominante et magnétique de ce bastringue, et à côté de ce vivant athlétique, à qui ses vêtements s'adaptent aussi bien que les muscles à ses os, combien feraient piteuse mine nos cocodès conformes et guindés ?

Aussi notre intérêt d'artistes épris de beaux modèles se concentre sur ce dandy populaire, ce Brummel du Bummel — comme le

sculpteur le disait assez spirituellement, plus tard, car ce soir-là il admirait trop pour plaisanter, il était emballé comme moi, ma parole !

Et vrai, c'est non sans éprouver une bizarre contrariété qu'après une dernière danse, nous le vîmes gagner la porte avec sa favorite, une grande noire, aux yeux brillants, aux lèvres rouges souriantes et humides comme une perpétuelle éclosion de roses, une gaillarde aux insolentes torsades mal contenues par un peigne flamboyant de strass, un peu la mine capiteuse des cigarières de Séville.

Un sentiment qu'il m'aurait été difficile d'exprimer en ce moment, tant il était complexe, subtil et, en quelque sorte latent, mais qui me revint depuis — et que mon camarade me déclara plus tard, avoir éprouvé aussi — m'était venu au sujet de ce galbeux polisson.

Voici : tout le temps qu'il se prodigua à nos yeux en de si réjouissantes postures, nous n'attachâmes pas un instant à sa personne une idée bien déterminée de sexe. Il plaisait à toutes les femmes, il les recherchait même semble-t-il, et cependant cela ne nous avait pas choqué de le savoir le point de mire des prunelles de presque tous les hommes.

Bien plus, au cours de la soirée, nous l'avions vu danser à deux ou trois reprises avec l'un et l'autre garnement de son âge, et danser ces fois là tout aussi crânement, en montrant le même entrain, la même bonne grâce, le même plaisir.

Par la suite nous nous sommes rappelés cette grâce d'androgynat, cette grâce neutre et ambiguë qui se dégageait du gaillard, et nous ne perdrons certes jamais le souvenir d'un prestige pervers — pourquoi pervers ? Ne conviendrait-il pas de dire innocent, absolument candide, au contraire ? — qu'il allait d'ailleurs proclamer avec une sublime éloquence.

J'ajouterai encore, afin d'assurer toute leur portée aux constatations réunies en ce récit — que personne dans ce bastringue, ne le connaissait. Comme nous il y était probablement venu pour la première fois ; on ignorait son nom, son métier, son logis. Ce monde assez farouche et méfiant d'ordinaire, avait été conquis par sa verve, son exubérance, sa mine ravissante et son intarissable belle humeur.

Mon ami le sculpteur, me raconta plus tard qu'il avait cherché en observant ce personnage agréablement énigmatique, à deviner le métier qu'il pourrait exercer. Mais les habitudes du corps de ce drôle, déroutaient toutes conjectures. S'il avait appris un métier manuel c'était sans doute en amateur, car son corps souple

et cambré, son torse digne d'un mignon de Cellini, ses bras et ses jambes dont Benvenuto eût doté son Persée, ne trahissaient aucun de ces tics ou de ces déformations contractées à la suite des efforts et des actions musculaires monotones, enclumées et sempiternelles.

Enfin, pour exhumer jusqu'à la plus intime des impressions que nous donna ce joli pauvre diable, au moment où il se retirait avec la belle noireude, je caressai l'illusion qu'il n'aimait point cette créature là, à l'exclusion de toutes les autres. Et, l'avouerai-je, cette vague conviction, contribua sans doute à me rendre, son éclipse moins douloureuse. Aurais-je rêvé ce fait, ou mon imagination ébranlée par ce qui se passa aussitôt après, l'aurait-elle ajouté après coup aux évènements qui précédèrent la péripétie dont il me reste à parler, mais au moment où il passait devant nous, en emmenant sa compagne, il me gratifia d'un regard conjurateur, un regard d'une intelligence surhumaine, lisant, devinant jusqu'aux rêves trop volatiles pour être fixés même par la musique, le parfum ou la prière...

Comme le couple sortait, au risque de rendre à ce bal faubourien la vulgarité et la crapule de tous les dimanches, du dehors un individu poussa la porte et bouscula nos amoureux.

C'était un gaillard d'une épaisse carrure, barbu congestionné. Mais nous eûmes à peine le temps de le dévisager.

Fou furieux, en proie, nous ne savions pour le moment à quel sentiment de courroux et de rage homicide, cet individu s'était jeté sur le jeune homme au complet mastic. Avant que moi, le sculpteur ou tous les autres eussions pu l'en empêcher, cette brute, étendue sur notre favori, le vautrait par terre, l'assommait de coups de poing, lui arrachait les vêtements du corps ; le tout en lui hurlant des injures où rauquait, où râlait la passion la plus incendiaire.

Ce fut l'affaire de quelques secondes. Revenus aussitôt de notre consternation, nous nous étions précipités sur le forcené, et malgré sa force de démon, quoiqu'il s'agrippât à sa victime en s'aidant de ses genoux, de ses griffes et même de ses crocs, nous parvînmes enfin à lui faire lâcher prise et à le pousser dans un coin où, maîtrisé, collé au mûr, il ne cessa de pleurer et de baver à la fois.

Je fus avec le sculpteur et la jeune femme noire, de ceux qui ramassèrent l'adolescent tout à l'heure si fringant et si radieux !

L'acharnement de son agresseur avait été tel qu'il n'avait plus que sa culotte qui lui tint encore au corps. Son veston de coupe si conquérante couvrait le carreau de subits haillons. La chemise arrachée, presque en lambeaux, mettait à nu le torse et les bras.

Du sang marbrait ses joues et lui coulait du nez et des oreilles; l'œil gauche sortait à moitié de l'orbite.

Des hommes étaient allés chercher de l'eau et les femmes approchaient leurs mouchoirs pour en oindre et en caresser son cher visage quand, les premiers qui s'étaient portés à son aide reculèrent en proie à une surprise, qui se changea aussitôt en stupeur, et dont ils sortirent en poussant un sourd murmure.

Les rires méprisants s'enflèrent en une huée d'anathème.

Repoussé en arrière, je jouai des coudes, j'écartai les rangs de badauds malveillants qui m'obstruaient le passage et m'offusquaient la vue.

Je ne compris pas tout d'abord le revirement qui se produisait contre ce séducteur.

En le contemplant de plus près, je m'aperçus que la poitrine, le dos et les bras du jeune gas étaient complètement tatoués de curieux et grossiers emblèmes, de devises en langues et en argots divers qui le tиграient de leurs rébus et de leurs hiéroglyphes !

Il n'y avait pourtant encore là rien de si anormal, de si reprehensible. Peut-être avait-il été marin, soldat ou voleur ? Or c'est au moyen de semblables exercices graphiques que les pauvres ilotes trompent l'ennui de l'entre-pont, de la caserne et du baigne ? Tout au plus, regrettais-je que l'ingrat eût profané et déshonoré par ce bariolage barbare la païenne perfection de sa chair d'éphèbe.

Un nouveau mouvement dans l'assemblée m'arrache au cours de ma douloureuse contemplation !

Le malheureux a deviné ce qui fait rire les uns, hurler les autres, reculer les plus nombreux.

Parmi ces devises et ces emblèmes, gravés comme dans l'écorce des arbres et dans les murailles des geoles, ressortait en caractères plus grands la déclaration d'un amour sacrilège accompagnée des emblèmes d'une forfaiture sans appel aux yeux de la morale chrétienne :

Daniel est à André.

Alors, oubliant ses blessures, le sang qui coule, son œil prêt à s'éteindre, l'adolescent se rengorge, redresse la tête, bombe la poitrine comme pour mieux exposer ses stigmates, et, désignant de la main, le forcené qui sanglote toujours dans un coin : « L'André en question, c'est lui même ! Puis après ? Je l'aimai car il fut longtemps très bon pour moi. Il me protégea et il fit mon éducation. Il s'est payé. Nous sommes quittes ».

Et, rieur à travers ses larmes de sang, tandis que tous se taisent, subjugués par sa crânerie, il retire de la gueule du poêle, le tisonnier chauffé à blanc, et appliquant celui-ci sur la devise abjurée, il ne daigne ni voir fumer sa chair, ni l'entendre grésiller. L'horrible torture ne lui arrache pas une grimace, pas un gémissement.

Il la prolonge, jouissant de son supplice.

A mesure que s'efface, fumante, la monstrueuse déclaration, ses yeux stoïques et humides de beau martyr, surtout son œil sanglant et blessé, contemple si tendrement la jeune femme qui s'était détournée de lui, ses yeux l'enveloppent d'une caresse tellement suave et poignante, qu'elle aussi, bravant la justice et les vertueux équilibres, se jette à son cou et dépose sur ses lèvres un long baiser de plénière solidarité.

GEORGES ECKHOUD.





ENLUMINURES ^(*)

I

QUAND C'EST MARIE DU MATIN



MARIE *épanchez vos cheveux,*
voici rire les anges bleus,

et dans vos bras Jésus qui bouge,
et tout autour les anges rouges,

et puis encor les anges blonds
jouant de tous leurs violons.

Or, c'est matin vert aux prairies,
et, Marie, regardez la Vie :

comme elle est douce infiniment
depuis les arbres, les étangs,

jusqu'aux toits loin qui font des îles ;
et, Marie, regardez vos villes

heureuses comme des enfants,
avec leurs cloches proclamant

les paix naïves d'évangile
du haut de tous les campaniles,

(*) de *Enluminures*, en préparation.

*dans l'aube en or, aux horizons
que saluent, Marie des maisons,*

*les miens des tâches coutumières
et dévoués tout à la terre.*

*Mais lors chantez, gais laboureurs,
de mon pays où le meilleur*

*est Flandre douce aux alouettes,
et dont les voix de joie concertent ;*

*et passez au loin, les vaisseaux,
sur la mer qui rit aux drapeaux,*

*car Jésus tend ses mains ouvertes,
Marie, pour embrasser la fête*

*que fait le ciel au prime jour,
ici, de soie et de velours*

II

ET MARIE LIT UN ÉVANGILE.

*Et Marie lit un évangile
avec ses deux mains sur son cœur,
et Marie lit un évangile
dans la prairie qui chante-fleur,*

*et l'herbe, et toutes les couleurs
que font les fleurs qui multiplient,
lui disent la joie de leur vie
avec des mots tout en douceur.*

*Or les anges, dans les nuées,
et les oiseaux chantent en chœur,
et comme toujours étonnées
les bêtes vont au trèfle en fleur,*

*mais Marie lit un évangile,
oubliant les heures sonnées,
avec le temps et les années,
car Marie lit un évangile,*

*et les maçons qui font les villes
s'en vont leur tâche terminé,
et les maçons s'en vont des villes
vieilles déjà de cent années.*

MAX ELSKAMP.



LE MARIAGE DE MÈNE



EL à sa ressemblance, l'impérieuse et jalouse maîtresse façonne à la longue l'être soumis, tel la matière journallement maniée dans les âpres caresses du labeur imprime au travailleur son degré de noblesse. Il n'était guère difficile de distinguer de leurs camarades voués aux monotones et peu violentes besognes des briques et du mortier, les ouvriers de la grande usine métallurgique qui noircissait, à quelques lieues du village, les bords du beau fleuve de la Wallonie. Le travail vif et précis dans l'atmosphère de feu conservait à leur œil un sympathique éclat, à leur corps la gracilité souple et solide de l'acier. La vie en face de la puissance calme des effrayantes machines avec lesquelles ils s'identifiaient, les imprégnait d'une confiante bonté et d'une énergie froide exempte de morgue ; leur sobriété obligatoire les sauvait de l'ivrognerie et le frottis des masses les avait dépouillés des mesquineries villageoises. Non, vraiment, les *ouvriers de fer* n'étaient point les mêmes hommes que les maçons empestés d'alcool et mâcheurs de tabac !

La grève même qu'ils subissaient semblait une prérogative particulière, et ce vocable à demi-compris, étranger au patois de la contrée, leur donnait le prestige d'une communion nouvelle et mystérieuse. Car, ils étaient en grève ; le sombre alambic qui distille, goutte à goutte, l'inévitable justice pour les sociétés prochaines bouillonnait. Depuis dix jours, l'horizon des soirs ne s'échevelait plus des incendies poussés dans l'air par les hauts-fourneaux ; les rouleaux des laminoirs, lèvres avides, entrouvertes, attendaient vainement le baiser rouge du métal, la fabrique s'étonnait d'un étrange silence.

Eloignés des discussions qui chauffent les esprits comme des locomotives prêtes à partir, les ouvriers de fer avaient attendu, paisibles, la fin du chômage dont les premiers jours, par ce reconfortant avril, leur étaient venus à propos pour ensemer leur jardin et tailler leur vigne. Cependant ils commençaient à souffrir de l'ennui, des sacrifices nécessités par l'oisiveté, de la nostalgie enfin du bon travail accoutumé, de l'usine pleine de vie, du grand hall enchanté sous la pluie d'or du convertisseur, doux berceur de la fonte aux lents remous. Les inquiétudes gênantes lues dans les yeux des femmes les poussaient hors des maisons ; on les voyait en groupes immobilisés aux tournants des routes, appuyés aux clôtures des cours, conversant avec les ménagères.

Cette vesprée, ils étaient une douzaine, à l'estaminet tenu par la femme d'un compagnon. La veille, l'un d'eux avait rapporté des bruits d'agitation, de bandes menaçantes, et voilà que ses paroles se répétant, aggravées, commentées, avaient été levain de sédition parmi les ouvriers de fer. L'espèce de honte intérieure suscitée par l'image des compagnons dont on avait partagé la tâche, sans partager maintenant les colères et les héroïsmes ; les mots retenus des meetings et qui dorment comme de petites bombes dans tous les coins de la mémoire, prêts, au moindre choc, à faire éclater les plus solides cervelles ; l'éternelle poussée enfin, qu'ont voulue d'impénétrables volontés avaient changé du coup les laborieux.

— T'es donc mort, Pierre ? dit l'un.

A ces mots, celui à qui ils s'adressaient et qui était assis près du comptoir, les yeux à terre, releva la tête :

— Tais-toi, répondit-il, refoulant un propos de bravade, ne me fâche point ; je me marie demain et je veux oublier mes haines, pour un jour. On veillera à regagner le temps perdu.

— C'est vrai, la petite Mène t'a changé.

— Pas tant, répliqua-t-il laconiquement.

L'arrivée du courrier du soir détourna l'attention. Pierre ne bougea pas, pendant que les autres se groupaient curieusement autour de celui qui tenait les nouvelles et qui lut.

Quoi...? Allait-il donc chauffer ? Des vitres de l'usine brisées, des fils télégraphiques coupés, des trains arrivant, aux fenêtres trouées de schakos et de canons de fusils, les bandes s'efforçant d'user en bruyants pèlerinages la passion qui électrisait les corps et ces va-et-vient d'impatience magnétisant le sol et l'air, entraînant les timorés... Cela devenait grave. Les chefs d'industrie refusaient d'entrer en négociations...

Peu à peu, l'ombre des mauvaises pensées noircissait les faces, les pipes délaissées s'éteignaient ; au milieu d'un silence absolu, les phrases hésitantes du lecteur malhabile était l'haleine haletante du soufflet sur le feu qui couvait. La flamme soudain, jaillit :

— Ah ! les canailles ! Faut les écraser !

C'était Pierre qui avait surgi et qui ébranla la table d'un coup de poing dur comme un coup de marteau. Les propos des amis, tantôt, l'avaient ramené à cette extraordinaire et faible créature qui lui avait voué son être dans une espèce de religion, et qu'il aimait, lui, d'un amour encore attendri par cette compassion qui attirait sur la tête de l'enfant palôt la caresse de sa main puissante. Quand il lui parlait, sa voix s'adoucissait et son grand corps aurait voulu se faire tout petit, son cœur se fondait. On la lui avait longtemps refusée, à cause de ses violences, de son caractère prompt à s'exalter, de ses imprudences chèrement payées d'autrefois ; et si les parents avaient enfin consenti, émus d'ailleurs par la volonté fiévreuse de la chétive jeune fille, c'est qu'il avait paru s'amender, c'est qu'il avait promis de renoncer à son rôle dangereux. Et sincèrement, il la voulait heureuse.

Pendant qu'il pensait à toutes ces bonnes et lénifiantes choses, le journal décochait, contre sa rêverie des mots pareils à des flèches successives et perfides ; les premières ne touchèrent point, d'autres glissèrent, entamant à peine, d'autres finalement trouèrent, restèrent implantées. Les paroles du lecteur peu à peu bourdonnèrent dans l'oreille de Pierre, prirent tyranniquement possession de sa tête, l'échauffèrent et, soudain, son poing menaçant se leva...

Il était transfiguré. Mais, cela ne dura qu'un instant. Les beaux yeux noirs qui venaient de lancer deux sombres éclairs, avaient déjà repris leur lueur résignée. Il se rassit pour quelques minutes puis, quitta la salle où s'exhalaient maintenant, en propos d'une cruauté

sauvage, l'étroite solidarité des ouvriers de fer et leur commun désir de rouges agressions.

Au dehors, une enjoleuse clarté blonde dormait sur la route blanche et sur les toits des maisons emmitouffées d'ombres douces. La fraîcheur du soir calma complètement l'excitation de Pierre. — Non, pensa-t-il, secouant des idées qui l'obsédaient, je ne veux point finir comme l'oncle Pirot ! — Alors, il se remémora la vie de ce proche singulier : il portait le même nom et on lui avait dit souvent qu'il lui ressemblait trait pour trait ; cela avait attaché, dans l'esprit de Pierre, une sympathie au souvenir du joyeux compagnon — très aimé quoique de trop beaux coups de tête lui eussent maintes fois ouvert les portes de la prison — que son humeur vagabonde avait poussé au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest. A trente-cinq ans, revenu au village, il devait se marier le matin : pendant la nuit, dans une partie de braconnage, une balle de garde l'étendit roide. L'histoire lui avait été contée dernièrement en détails, à propos du paiement d'une redevance qui protégeait l'endroit où reposait le bohème d'antan ; les trois belles pièces blanches du neveu avaient valu même une dizaine d'années de repos aux ossements de l'oncle qui, sans cela, auraient été expulsés au premier décès, de cette bonne et paisible demeure, la seule qui eût pu le retenir si longtemps. Pierre s'était senti heureux, tout comme s'il avait assuré à un vieil oncle aimé dix ans de tranquille existence dans une chaude petite maison.

Depuis plusieurs jours, la même silhouette hantait ses songeries : sans qu'il sût pourquoi, ni comment, l'oncle-fantôme s'était attablé devant lui, au cabaret, avait assisté à ses parlottes d'amour avec Mère, et s'était étendu le soir, à côté de Pierre, dans son lit...

Mais, le jeune homme s'arrête : dans la nuit, on entend des chants de grève ; soudain, le voilà transformé... ; il sent une boule de feu lui sortir du cœur et lui courir dans tout le corps ; il redevient, en quelques secondes, le meneur d'autrefois, et elles lui montent à la gorge à flots, à ce doux et sentimental garçon, les paroles haineuses qui ont entraîné jadis les compagnons, et lui ont valu une condamnation sévère. Il tremble, frappe l'air de coups de poing... Il renifle, frémissant, le vent léger qui lui apporte la houle de rancune.

— Il y a des amis, là-bas, allons voir...

Puis, il se resaisit, comme un cavalier qu'enivre la course effrénée de sa folle monture et qui pourtant, l'étreint à la faire mourir, la cabre, redoutant les chutes certaines. Non ! il ne veut point finir

comme l'oncle Pirot ! D'ailleurs, voici le cimetière, son habitation est proche. Le long du mur de l'enclos, une forme vient vers lui :

— Est-ce toi, m'garçon ?

Il reconnaît la voix cassée, pareille au bruit d'une crécelle de St-Nicolas, de sa mère, une petite vieille pas plus grande qu'une fillette souffreteuse, et perdue tout entière dans son châle gris.

— Oui, la mère, c'est moi. Où vas-tu donc à cette heure ?

-- Il se faisait tard, j'avais des inquiétudes et j'allais à ta rencontre comme quand tu étais petit ; Mène est venue pour te voir. Tu as donc oublié que c'est demain que tu te maries, m'grand feu ? Moi, j'avais peur et je pensais tout le temps à ton oncle Pirot, tu te souviens, qui mourut la nuit de...

— Pourquoi, me parles-tu de cela ?

— Alors, j'entendais passer des groupes d'ouvriers de fer qui parlaient haut, qui chantaient ; j'écoutais si tu n'étais pas avec eux.. Toutes ces choses m'effrayaient..

— Allons, tais-toi, viens.

*
*

Le lendemain, quand, sa femme au bras, Pierre descendit lentement par la grande nef de l'église, il avait dans l'âme un lumineux poème de tendresse qui effaçait de sa mémoire les soucis les plus tenaces; il se redressait d'un air victorieux, se sentant grandi par sa mission de protecteur, plus fort de frôler la frêle épaule, confiant dans la vie nouvelle qui s'ouvrait. De la chapelle à l'habitation, il écouta au fond de lui-même la plus délicieuse des marches nuptiales. Les aubépines à peine feuillues, exhalaient de si vertes senteurs ! les pommiers, par dessus les haies des vergers se bouscuaient et poussaient devant le couple leurs têtes fleuries, vrais bouquets de mariée. Et la brise était si caline, et le ciel était si grand et si clair, qu'il eut la vague perception d'une existence heureuse ; les rêves s'abattirent sur sa tête comme une nuée de blanches colombes tombant à la picorée. — Sa mère avait dépassé l'âge des labeurs et les objets, autour de sa calme personne s'immobilisaient rouillés et poussièreux. Il vit, Mène entrant dans la maison, le nid s'éveiller, toutes les choses remuer, briller, les croisées s'enguirlander ; puis, il y eut dans sa vision, la cage d'un pinson chantant dès l'aube, d'impatients retours à la vesprée, de chauds et familiaux hivers au coin du feu, des printemps dans le jardinet coquettement entretenu... Ah ! c'était si

bon, qu'il n'entendit point les voix colères en passant devant les estaminets et qu'il ne remarqua point les mines inquiètes des compagnons çà et là rencontrés.

La songerie continua pendant le repas ; mais, qui expliquera par quel occulte pouvoir elle se teinta sournoisement de mélancolie, comment l'esprit de l'homme s'engrisailla à la façon de la plaine dont s'enfuit le soleil ? Il lui sembla qu'il était bien étranger à ce monde joyeux et les innocentes railleries qu'on lui décocha sur son manque d'appétit restèrent sans ripostes. La vue des deux larmes qui, lentement sur la figure ridée et sèche de sa mère, descendaient le chemin creusé par tant d'autres, lui contracta violemment la poitrine et il se demanda quelle goutte corrosive venait de tomber sur son cœur. La pauvre petite vieille pleurait sans doute le partage de son Pierre, de son bien, de son cher grand étourdi : il ne serait plus à elle ; n'aurait-il pas pu attendre un peu, un tout petit peu, seulement qu'elle fût partie ? — Ces réflexions lui faisaient subir un cruel supplice que ses yeux ne pouvaient taire, Pierre s'efforça de sourire, pour adresser à sa mère un signe de tête qui signifiait : Je suis toujours le même, tu ne perdras rien. — Mène le devine-t-elle ? Se dit-elle qu'il ne pourra rien lui donner s'il ne retranche rien d'autre part, qu'une petite main se glisse en oiseau timide dans celle de Pierre et s'y blottit, demandant comme un droit, amour et protection ? Ces larmes, cette main, n'était ce point tout l'inéluctable conflit : la mère qui aime mieux, l'épouse qui aime plus ?

Soudain, toute la noce se tut ; on percevait un bruit sourd et cadencé qui s'approchait ; il devint peu à peu plus distinct, bientôt une bande d'ouvriers de fer rasa le mur de la maison en chantant à pleine voix un chant révolutionnaire qui, sortant de ces poitrines robustes donnait la sensation de quelque chose de tout-puissant, d'une trombe d'airain allant droit sa route, renversant, tailladant, et que rien ne pouvait arrêter. La maison trembla au rythme des pas si unis qu'on eût cru au passage d'un lourd géant en colère.

Pierre écoutait, la figure contractée : il reconnut les voix, il pâlit et, n'y tenant plus, debout, le poing lancé dans l'air avec violence, les yeux illuminés, il acheva avec les compagnons le tragique refrain. — Mais les autres se recrièrent : Mène, pâle se pendit au bras de son homme ; la petite vieille l'implora : « Pierre, m' grand ficu ! » et le père de Mène dit gravement : « Pas de bêtise, n'est-ce pas, Pierre, tu l'as promis » — Il se rassit plein de fièvre.

Le soir tombait ; à la clarté de la lampe, les faces rouges, con-

tentes de la ripaille, et les ventres rebondis émergèrent : Alors, entre les bouffées tirées des mauvais cigares et les rasades de cognac que nombrait le choc sans cesse répété des petits verres, la chanterelle faussée des femmes ou la voix braillarde des hommes défilèrent tour à tour le chapelet des ineptes gaudrioles, des fades romances baroquement estropiées, des rondes reprises en chœur, qui achevèrent d'étourdir la noce. Pierre restait muet. « Je ne sais point chanter, moi, répondait-il. » Sa figure inquiète gardait un triste sourire ; parfois, il soupirait, et Mène, souffrant de le voir ainsi, lui demanda, prête à pleurer ;

— Qu'as-tu ? Te repens-tu de ta journée ?

— Que tu es folle, dit-il, en l'enveloppant de son regard brouillé.

Cependant, ce marié taciturne ennuyait visiblement ceux qui s'amusaient.

— Allons, Pierre, bois donc la goutte !

L'invitation lui venait de plusieurs côtés, il réfléchit un instant puis, prend une résolution : est-il sot ? Pourquoi ne fait-il pas comme font les voisins ? Est-il d'un autre limon ? La liqueur, sans doute rend gai... Allons, remplissez son verre ; le voilà vide : encore, et encore... C'est bon, cela chauffe ! Allons, encore... — A votre santé ! Au marié ! — A tes amours ! A votre bonheur, mes enfants !

Mais, les chansons étaient épuisées, et tous caquetaient en même temps, quand une discussion prit le haut et attira l'attention. Le père de Mène parlait grève à son beau-frère, un bonhomme à la petite figure rougeoyante, qui répétait en scandant du doigt sur la table :

— Les ouvriers de fer ont raison de tenir tête, ils ont raison, que je te dis !

— Faut voir, faut voir, répondait l'autre ; le plus entêté n'est pas toujours le plus malin... Moi, je te dis qu'ils font des bêtises !

Pierre se dressa. L'alcool n'avait pu le rendre gai, lui, qui n'avait jamais été gai que de la gaieté douce des bonnes besognes ; au contraire, il lui avait enlevé le sang-froid nécessaire pour se contenir et feindre, et ce fut l'être d'instinct, celui qui portait sa conscience comme un dieu, le gars aux communicatifs élans de générosité et de fureur, le vrai Pierre, que l'on vit debout, beau comme un chef d'œuvre de passion délirante beau de la lumière qui nimbe les apôtres, les martyrs d'une foi, si atroce fût-elle, la figure pâle, le regard clair et puissant de conviction versant la domination sur ceux qui doutent ou qui

calculent. — La raison s'en était allée de la maison, et la petite vieille elle-même murmurait :

— Qu'il est beau, m' grand feu ! qu'il est beau ! C'est tout m' fré Pirot !

Alors, tout ce que Pierre avait accumulé et refoulé dans son cœur depuis la veille, lancé d'une voix sonore et entraînant, sortit comme s'il avait été en plein air, devant un millier de compagnons. C'était d'une éloquence âpre et fruste, sans tour ni période, semblable à celle de quelques pêcheurs bourrus du moyen-âge ; tantôt coupée et drue comme des coups de hache mêlés d'ahan, maintenant hurlante comme la foule ; ponctuée de blasphèmes qui éclataient en pétards ou prenaient des tournures d'invocations, de ricanements tristes de mouvements de bras qui broyaient, qui lançaient dans l'air, de paroles de la Bible mariées aux plus criminelles vociférations. Sous le geste de ce superbe aux vaticinations sanglantes, les convives la prunelle écarquillée, écoutaient, subjugués, dans l'ivresse, par la sincérité des accents et l'imprévu de la scène. Mais, la secousse de l'impression les ayant dégrisés, devant cette attitude qui était un crime de lèse-lâcheté séculaire, ils sentirent renaître leurs vieilles terreurs de choses qui ne seraient pas ce à quoi leur existence sans pensée les avait ancrés. Mène, prévoyant la scène déplorable qui allait certes se dérouler se leva et, suppliante, tendit les bras pour arrêter le geste de Pierre :

— Pierre, je t'en prie, calme-toi, Pierre, tu l'as promis !

Mais, il était trop tard ; les paroles de plus en plus terribles de Pierre cinglaient elles-même sa colère et, dans un de ces moments de vue synthétique où nous porte le paroxysme de la passion et qui est comme une cristallisation de la passion entière, son imagination exaltée accumulait tant de méfaits, tant d'injustices et tant de souffrances, que son individualité disparaissait avec ses attachements de cœur et de famille, et qu'il aurait voulu, d'un seul coup de poing, faire voler le monde en éclats.

L'intervention de Mène l'aveugle. Il fixe sur sa pauvre petite femme tremblante, deux yeux dont le regard avive de plus en plus sa méchante lueur ; des gémissements s'élèvent, des voix de détresse des murmures menaçants ; on se groupe autour de Pierre.

— Ah ! toi aussi, toi aussi ! Tu m'as trompé, hypocrite ! Tu m'abandonnes, maintenant que tu es ma femme et que tu devrais me soutenir, que tu devrais combattre avec moi... Prends garde, Mène, prends garde !

Il étreint à les broyer les minces poignets d'enfant, sa voix prend des accents rauques. — Les pleurs éclatent bruyamment, de ces pleurs qui rompent soudain le long silence des chambres d'agonie aussitôt que la drame est consommé. La voix sauvage de Pierre domine le tumulte, sifflante... Les hommes veulent retenir ses bras furieux, il se dégage, d'un effort puissant qui renverse les chaises et fait danser les verres sur la table. Les paroles n'ont plus rien d'humain ; c'est un rugissement de souffrance plutôt que de colère. Soudain, ces notes stridentes de bête blessée deviennent le rôle que l'on entend dans les silencieux corps à corps, face contre face... Les lèvres blanchissent d'écume, son front livide se couvre de sueur. L'entourage le croit subitement frappé de folie furieuse ; il y a réellement dans sa cervelle, un effroyant chaos d'idées et de sensations où la rage du révolté se mêle à la terreur de l'halluciné et produit ces mouvements, inconscients dans leur barbarie, qui meurtrissent la menotte chérie, tordant impitoyablement les doigts si frêles, teignant de sang la peau si blanche qui rêvait de frémir, ce soir, sous les caresses, faisant crier un long cri de douleur à cette bouche qui devait, dans un spasme, fraîchir sous les baisers...

Des poings fermés se lèvent, pleins de colère et d'indignation, et vont assommer Pierre lorsque, ouvrant la porte, d'un bond, l'homme haletant saute dans la nuit noire.

Après la scène de stupeur, de jurons et de larmes qui suivit, les invités et les parents, grômmelant et sanglotant, décidèrent de se mettre à la recherche du marié ; deux groupes, prenant des chemins opposés, déambulèrent par les rues du village, piquant du jet de lumière de leur petite lanterne les ombres les plus opaques. Tout à coup, des chants se percevaient au loin... ; ils se dirigeaient de ce côté ; mais, il leur semblait alors que les voix partaient du lieu d'où ils venaient ; ils retournaient sur leurs pas et ils n'entendaient plus rien. Toujours déçus et l'esprit ébranlé par les événements de cette soirée extraordinaire, ils furent pris d'une vague frayeur et se demandèrent si quelque esprit nocturne ne se jouait pas d'eux à la manière des feux-follets pervers. Mais, pourtant, on chantait, tantôt devant eux, tantôt derrière, tantôt en maints endroits à la fois, de telle sorte qu'ils auraient fini par s'imaginer que c'était la glèbe elle-même qui s'animait et laissait s'échapper des refrains révolutionnaires. Les deux escouades se rencontrèrent, se firent part des mêmes impressions inexplicables et continuèrent ensemble leurs recherches.

Soudain, au sortir d'une cavée qui donnait sur la campagne, ils poussèrent un cri de surprise et d'effroi ; devant eux, se découvrait un spectacle terrifiant et grandiose : l'horizon entier flamblait ; des gerbes de flammes étaient lancées dans la ténèbre et illuminaient le ciel jusqu'au zénith d'une vive clarté rouge : la grande route allait droit à la fournaise, et le long de cette route défilait une singulière procession d'êtres dont on n'apercevait, plaquées sur le paysage de feu, que les noires silhouettes. Qu'était-ce, des revenants, des démons ? Leurs clameurs inouïes et barbares, leurs gestes déments et saccadés l'eussent fait croire. A leur tête, marchait un être plus grand, calme, celui-là, comme si lui seul eût connu le secret de l'œuvre solennelle que s'apprêtait à accomplir la bande irréfléchie et brutale qu'il commandait. Où allaient-ils ? Vers une aurore, vers une apothéose, vers un enfer...

Vers un enfer, sans doute, car cette nuit fut une nuit tragique, pendant laquelle sous les lueurs sinistres de l'incendie de la grande usine, au bruit des murs fumants qui s'effondraient avec fracas, des poitrines enthousiastes et hurlantes se ruèrent vers des canons de fusils menaçants, et, soudain, des éclairs s'allumèrent aux bouts des armes, et les balles trouèrent les poitrines dans une vaste clameur de désastre et d'écroulement final.

HUBERT STIERNET.





L'AUTOMNE ET DEUX PASSANTS

ALLÉGORIE

*Dans l'avenue en or où s'effeuillent les ormes,
L'automne au front paré de pampres rougissants
Enveloppe de soir bleuâtre les passants
Qui errent inquiets sur la colline morne.*

*Sans courber les gazons elle glisse, sa traîne
Soulève des parfums de fêtes oubliées :
Celui-ci se souvient de gerbes déliées,
Celui-là d'un avril qui semait des poèmes
Et tous deux en rêvant accusent leur fortune.*

*Mais douce, caressant leurs yeux selon la lune
Fluide balancée au rythme des feuillures,
L'automne d'un baiser les apaise et murmure :
« Je guérirai ce soir vos âmes d'amertume.*

*Toi qui portes l'été dans tes regards, peut-être
Tu redoutes Décembre oblique et ses frimas ?
Voici la mandragore éclore en des climats
Où règne le soleil fixe que tu souhaites.*

*Toi qu'un frais renouveau tient soupirant, regarde:
Je te donne à jamais l'hyacinthe immortelle
Qu'un homicide Eros effleura de son aile
Pour celle qui mourut au rocher de Leucade. »*

*Elle dit, et deux fleurs que le soir vêt de feu
Faillissent de ses doigts vers ceux qu'elle protège.
L'une, on dirait du sang fumant sur de la neige,
Et l'autre, où se reflète un astre radieux,
Une goutte de lait pour la bouche d'un dieu.*

*Et les passants, levant ces corolles royales
Dont la candeur calme la fièvre de leurs mains,
Contemplant, souriante en l'ombre du chemin,
L'Automne qui s'enfuit sous les froides étoiles.*

ADOLPHE RETTÉ.





ÉLÉGIE ANCIENNE

*D'autres voix avant moi chantaient au crépuscule
L'essor des oiseaux lents dont la fuite recule
D'ailes claires la chute et la mort des années.
Langoureuses de leur repos les nuits sont nées
Que signale un oubli des chemins sous la neige
Léthéenne, farouche et blanche dont l'assège
L'effort tumultueux du vent et des tourmentes,
Le texte que, le doigt aux tempes, tu commentes
Ne verse point une eau de beaume à tes destins
O roi de qui déjà sont flétris les matins
Dès longtemps ! et de qui l'hiver sans doute est proche,
Peut-être du village où l'airain d'une cloche
Insiste en des sanglots de rouille à ta mémoire
C'est la vie abolie où tu ne voulus boire
Qu'aux sources d'un passé mystérieux et trouble
Qui parle amère enfin et rude et qui redouble
Pour toi les souvenirs meurtris de sa tendresse.
O de jadis cheveux d'un or blond que l'on tresse
En guirlandes parmi les corolles de l'aube,
Cheveux épais et lourds aux brocarts de la robe
Somptueuse en replis ombreux et de lumière
Vous étiez une voix aussi, voix chaude et fière
Dont un orgueil stupide a renié le charme.
Si tu te crus vainqueur un jour de tout vacarme
De la chair et du bruit de la vie, et ton maître ;
Regarde en toi : vieilli tu te voudrais renaître
Aux frissons de mémoire avec jeune la vie !
Hélas la route aux durs cailloux par toi suivie
Tu la revois stérile et sombre, ni sourire
Ni jamais, un éclair ! cette source où se mire
L'illustre beauté dont l'âme se parfume.
Tu connais de la vie un sentier d'amertume
Et ton heure est tardive et penche au crépuscule ;
La nuit tombe ; voici qu'à l'horizon recule
Même l'écho lointain de toutes les années :
Les nuits bientôt la mort ! sont menaçantes, nées.*

ANDRÉ FONTAINAS.



SUR LA ROUTE



LA route s'étendait indéfiniment dans le brouillard. D'où étions-nous partis ? Où allions-nous ? En avant, en arrière, le nuage de brume voilait mélancoliquement les choses... Et on avait cette impression que la mer devait être au loin, tout autour de nous. La lune glissait une pâle clarté blanche dans le chemin humide où nos pas frappaient mou... Il était tard déjà ; ni but, ni point de départ : c'était étrange. Nous étions des ombres dans des ombres. Les arbres semblaient à des distances alors qu'ils étaient proches, à des distances, surgis de grands lacs rêveurs.

Reine et Alex qui marchaient en avant se retournèrent tout à coup :

— Toujours tout droit ?

— Mais oui ; voyez-vous autre chose ?

— Rien que la route sans fin... C'est effrayant ?

Ils rirent d'un rire perdu et lointin : je vis Reine pencher ses cheveux fantômes vers la poitrine d'Alex. Ils étaient brouillés, confondus dans le gris... leurs deux têtes s'estompaient vaguement, l'une sur l'autre penchée.

— Voici que nous allons depuis des heures, dit Reine, et je ne me sens pas fatiguée.

— Pas de fatigue, « dit Alex.

— ... Avez-vous remarqué ces sortes de fumées accrochées dans les branches : on dirait des linges morts.

— On dirait !... C'est tout bonnement une ouate où se nichent des feuilles vertes ; le soleil la déchire et fait éclater du printemps... Tenez, nos voix elles-mêmes ne sont-elles pas mortes ?

— ... Oui !

— Et pourtant, écoutez l'écho : « Reine ! »

Faiblement, dans un fond perdu, un lambeau du mot tomba

comme dans une fosse... Reine et Alex l'écoutaient ; de loin ils étaient des statues de brouillard ; leurs voix venaient à nous portées par les molles vapeurs, dispersées en route, presque éteintes...

D'un monde, là-bas, Alex cria encore :

— Nous repartons ?

Il attendit un instant, avec Reine suspendue à son bras... A demi effacés tout deux, si bien que Claire dit : « Où sont-ils ? » Puis, les apercevant aussitôt : en avant ! Et nous reprîmes la route sans fin.

Le silence était entre nous trois ; Claire et Agnès se tenaient la main ; sur leurs mignonnes figures semblables, la lune jetait des reflets bizarres. Je les regardais marcher, leurs tailles flexibles courbées un peu, avec les chevelures flottantes balancées qui accrochaient le brouillard en passant... Nous étions trois fantômes sur la route et nous ne disions rien. Un peu de ténèbres erraient autour des yeux d'Agnès ; ses cheveux châtain ne prenaient pas de lumière, mais ils avaient des ondulations douces et lustrées comme les vagues d'une petite mer de cheveux. Les boucles de Claire étincelaient en or et argent et courts, et légers, et fous, ses cheveux frisés autour du front s'envolaient au souffle d'un mot ; d'autres battaient ses épaules comme une caresse d'aile légère... il en venait dans ses yeux rieurs où le soleil avait laissé sa trace... Elle avait les mots d'une chanson sur les lèvres, Agnès les répétait tous bas : je les regardais aller, les mains entrelacées.

Tout à coup, en rêve, Agnès demanda :

— Te souviens-tu de Daisy ?

— Daisy ? la petite étrangère au front auréolé... Celle qui cherchait des mondes au ciel ?... Je m'en souviens un peu.

— ... Elle avait de petites mains toujours jointes. Te souviens-tu des soirs où elle restait, rêveuse, à sa fenêtre, sous un ciel criblé d'étoiles... Dans le jardin en-dessous les petites chantaient : « Daisy, Daisy, your heart is gone. » Elle regardait là-haut, entre les points d'or, des choses que nous ne pouvions voir, et de son châle blanc, sa petite figure sortait, toute transparente, avec des yeux de lune morte. Je la cherche parfois à la fenêtre où grimpe la clématite... L'autre jour j'ai chanté tout bas « Daisy, Daisy, your heart is gone. » Il m'avait semblé l'entendre parler ; la fenêtre est restée fermée. La fenêtre est un cercueil ; si on l'ouvrait on verrait l'âme de Daisy voler dans la clématite. Je l'ai dans moi ainsi, parlant aux étoiles et des fleurs dans ses doigts fuselés. Elle est morte un soir.

— Quand cela ?

— ... Un soir de ciel fané. Les vacances finies, le jardin vide. En automne quand les arbres perdent leurs feuilles et que cela tombe dans les chemins comme des joies qui vous quittent. Un moineau grelottait sur le mur ; il clignait ses paupières blanches et la pluie ébouriffait ses plumes. Elle se mit à pleurer en le voyant, ses yeux de lune morte... Elle regarda en haut et puis elle dit : où sont les petites étoiles ? Et on ne répondait pas ; elle regarda ainsi angoissée, et puis elle agita les mains vers la clématite flétrie et ce fut tout. Le moineau du mur s'envola.

— ... La petite Dinette.

— Une autre, aux tresses blondes.

Elle avait la folie des fleurs. Elle en avait toujours, aux cheveux et au cou, elle en emportait la nuit qu'elle cachait sous sa chemise ; elle en mangeait !

Je me souviens de l'avoir vue un jour, au bout d'un sentier blond, avec des bluets emmêlés dans ses nattes, et d'autres dans son chapeau qu'elle balançait. Elle venait vers moi, riante et m'offrant ses fleurs, et c'était sous un ciel rose, à cette heure indécise où le soleil décline... Il était tard, et je ne l'espérais plus. Je l'appelai en lui tendant les bras. Le vent roux nous soufflait dans les cheveux : C'était dans une prière.

— Morte ?

— ... Un soir aussi, en Avril, à la jonchée de fleurs de pommiers. Un moment où les chemins sont tout blancs de pétales avec comme des petites traces de sang pâles. Elle ne voulut pas de lumière et la mort vint la prendre dans l'obscurité ; on avait laissé la fenêtre ouverte ; des senteurs d'herbe jeune glissaient autour de nous et sur son lit où elle disparaissait sous une vague montante de ténèbres.

On n'a jamais su le moment exact où elle était partie.

— ... ?

— Quelqu'un dit : Elle n'est plus là...

« Et on se pencha sur son lit, et elle était morte. C'est alors qu'on apporta une lampe et qu'elle nous apparut toute blanche, avec de grands yeux livides enfoncés, et le geste d'une statue brisée, des bras qui n'étreindraient plus et qui se seraient tendus, jadis, vers des choses inaccessibles. C'est ainsi qu'elle apparut devant nos cœurs glacés.

— Je me souviens encore de Tine.

— Oh ! Tine !

La voix d'Agnès tinta comme un grelot, puis, rêveuse et lente, lente, traînant les mots dans le brouillard,

— Celle-là songeait parfois avoir des infinités de cœurs et que sa souffrance était de ne pouvoir les donner. Elle les sentait en elle des enfants infirmes, aux pauvres yeux avides de bons regards et sans cesse aux aguets, et elle eût voulu les calmer, leur donner des caresses, comme on donne des bonbons... Et c'était cela à des heures mauves, quand les ors se brunissent avant de s'effacer et que les teintes exquises viennent au ciel ; à des heures de vie plus intense avant l'apaisement, quand la nature semble suspendre un grand souffle de vie que la nuit endormira. Des fois, elle se couchait sous un écroulement de gerbes, sous quelqu'arbre vieux aux branches parlantes, et elle restait immobile, des minutes de rêve, à regarder venir les tons mélancoliques dans l'entrevu du ciel entre les feuilles. Alors s'éparpillait son âme en des rayons d'amour, glissés au ras des herbes ou envolés vers les cîmes et les nuages, accrochés, les uns à quelqu'aile d'oiseau, et d'autres à la sonorité défaillante de cloches, lançant leurs notes dans la campagne. Des choses alors, remuaient en elle, une vie nouvelle, une vie intime et profonde, tour à tour alanguie d'extase et exaspérée d'un besoin d'expansion. Ainsi elle riait ce qui est beau, ce qui est bon, tout à la fois les arbres, les fleurs, les parfums, les sons, tout ce qui vivait cette même vie soulevée. Cela durait le temps d'épandre un peu de nuit, et s'en allait avec les premières ombres. Et elle appelait ce moment : l'éveil des petits cœurs d'amour.

II.

Nous allions lourdement et péniblement. Je ne sais qu'elle sombre tristesse s'était épanchée des paroles d'Agnès immobilisées à nos cœurs, maintenant qu'elle se taisait. Claire fermait ses yeux rieurs et tous les petits cadavres évoqués mettaient leurs fronts morts entre nous.

Tout à coup, comme un but atteint, un grand mur blanc heurta nos regards ; il fermait un cimetière, et la grille bientôt apparut avec, derrière, l'alignement des tombes fantastiques sous la lune.

Nous étions tous arrêtés ; Reine et Alex eux-mêmes, comme hésitants, restaient immobiles, leurs doigts joints tout pâles dans l'or jaune et d'étranges lueurs aux front... Ils étaient comme des êtres qui ne penseraient plus et ne sauraient plus où mène le chemin. Et nous qui les avons entendu rire, cela nous étonnait et nous brisait l'âme. Je m'avançai, j'appuyai ma tête au grillage et,

le secouant dans mes mains, j'eus le désir soudain et fou de m'en aller parmi les tombes rechercher celles des petits enfants ; Tine, Dinette et Daisy, endormis sous la terre, leurs têtes fragiles entourées de fleurs.,. Oh ! les arracher, les reprendre ! Refaire de la vie avec leurs corps froids, de la vie vécue à vivre encore ! Claire ne souriait pas ; à l'écart et maussade, elle semblait se demander ce que nous faisons là, puis, se couchant au long d'un talus, elle s'endormit, gracieuse, avec ses boucles molles auréolant son front.

Enorme, le mur nous écrasait, le mur haut qui bare la route et dresse vers le ciel ses pierres orgueilleuses comme pour le briser et s'élever au-delà, puis, voici qu'apparut l'église, une silhouette sèche, découpant le ciel par lignes dures, et la croix inflexible étendant ses bras morts ; cette croix où l'on attend celui qui donnera ses mains pour les laisser percer de clous, celui-là aux pieds fixés et saignants, crucifié par les hommes qui l'ont reçu volontairement. Douloureusement attiré, mon regard ne pouvait se détacher de cette croix, l'église me hantait, telle que je la voyais au fond de moi, avec les froids rayons de lune, couchés en travers comme des regards mauvais, les saints de pierre aux yeux sans prunelles. Je m'avançai un peu, mais un pas, derrière moi, me fit tourner la tête : C'était Agnès qui me suivait.

Etrangement belle, un sombre égarement sur son front obscur, et telle que je ne l'avais jamais vue encore, elle approcha son visage du mien :

— Cher aimé, « me dit-elle », pourquoi n'entrons-nous pas ?

Je me tournai pour demander conseil aux autres, mais je ne les vis plus ; le brouillard s'était épaissi, nous étions seuls au seuil tentateur.

— Agnès, « lui dis-je » si nous entrons ici peut-être que la nuit nous glacera entre ces pierres froides, et, dans le noir, nous ne retrouverons plus la porte.

— Eh bien ! « dit-elle, ne pouvons nous rester ici jusqu'au retour de la lumière ? »

Et, s'exaltant par degrés, « ô Marc ! comme dans notre enfance, quand nous venions prier la vierge nos mains entrelacées, et que nous étions seuls et petits dans l'église pleine d'ombre.

Te souviens-tu ? on entendait le bruit de nos petits pieds répété par l'écho ; nous étions graves et, sans parler, tu regardais mon visage. Entrons, tu me regarderas ainsi, nous prierons la vierge jusqu'au jour. »

Elle était charmeuse et belle, et ses paroles berçaient, mais, soudain, son charme me fit peur. Il faisait un noir étrange, un noir où des voiles traînaient, et j'appelai : « Reine ! Alex ! » Ma voix résonna étrangement et fondit vite ; ils ne répondirent point.

Je ne voyais pas Claire, je ne voyais rien, seule, Agnès, dont le vêtement couleur de brême me parut un morceau du brouillard et ce mur du cimetière, haut à toucher les nues.

« Reine ! Alex ! » Je les appelais éperduement, mes mains étendues palpaient de l'ombre. A la fin, épuisé, je me laissai tomber au bord du talus, à côté de Claire, comme morte, et derrière nous, Agnès versait des larmes douloureuses. Soudain, sur l'immense route déserte, une femme en deuil passa, les yeux baissés.

Inconscient et fou de solitude, j'allais la suivre, quand une teinte pâle colora le ciel. Des arbres épars surgirent du brouillard moins profond. Alors, soulevée sur le coude, les yeux gros de sommeil, Claire cria : « Les voici ! » et Agnès regardait, penchée sur mon épaule.

Ceux que nous avions cru perdus marchaient devant nous, étroitement enlacés ; ils n'étaient pas très loin ; la lune, en se dévoilant, les montrait, graves et beaux et jeunes. Ils crièrent : « Partons-nous ? » Comme tantôt d'une voix berçante, perdue... Claire et Agnès s'étaient repris la main. Du brouillard s'échevelait aux branches ; et moi, au milieu d'eux, je sentais ma pensée se calmer, tandis que nous nous éloignions, laissant derrière nous le cimetière.

Aux fenêtres des maisons qui bordaient le chemin, des têtes d'enfants apparaissaient.

BLANCHE ROUSSEAU.





LA BELLE-AU-BOIS

(FRAGMENT)

« Exulte, si tu veux, de ta conquête vaine.
Mes yeux ont parcouru les monts, les bois, la plaine :
Tout ce monde imprévu dont tu m'offres la fleur
N'aura rien de si doux qu'ils n'aient rêvé meilleur.
Ton amour insolent n'étreint que la captive ;
Sans cesse, malgré toi, mon âme inattentive
Eperdument ! fuira vers ce profond loisir
D'où m'a tirée en vain ton outrageux désir.
Mon âme, ô conquérant, te restera voilée :
Le songe bienheureux dont tu m'as réveillée
Mettra, quoi que je fusse, entre elle et ton baiser
Un voile d'inconnu qu'il ne saurait briser.
Car ceux qui, comme moi, captifs d'un charme antique,
Ont sommeillé cent ans dans le palais magique,
Ne sauraient délaïsser ces limbes merveilleux
Lorsqu'un reflet divin s'en prolonge en leurs yeux :
Le jour a beau fleurir, les fleurs vaines éclore,
Le soir pourpre alterner avec la blanche aurore,
Ils portent dans leurs yeux un songe d'horizons ;
Ni le déroulement des jours et des saisons
Ni l'ombre, si douce pourtant, que vos vallées
Versent, quand le soir tombe, aux âmes exilées,
Ne sauraient dérider leur ombrageux sourcil ;
Rien de ce qui vous plaît ne distrait leur exil. »

FERNAND SEVERIN.



ETUDE DE JEUNE HOMME

(Paulin l'Emotionnel mixte).



DANS une villette dont je vois d'ici le clocher bleu, un jeune homme habitait une maison où un jet d'eau gai comme un enfant est gai, sans savoir pourquoi, dansait inlassable au milieu d'un bassin entouré de rocailles et de pierres de sable.

La porte était toujours au large du corridor sombre; et le jour du jardinet avec ses tâches de verdure éclatait comme une pétarade au-delà du pavement de grès blancs. Il y avait là deux chaises de cannes où Paulin et sa mère passaient, comme aujourd'hui, leurs soirées d'été: elle, à reconnaître le pas des gens franchissant le trottoir au-devant du seuil, et à supputer les motifs qui les poussaient; lui, à fumer du tabac de la Semois d'un parfum gris-perlé, et à regarder tomber les étoiles aimées et bien connues au sein des cîmes noires des jardins de l'alentour.

Parce qu'il ne rôdait point au cabaret en leur compagnie et se mêlait rarement à leurs sociétés de jeunesse ou de jeu de balles, les jeunes hommes du bourg, en parlant de Paulin, prenaient des mines hostiles et moqueuses et finissaient toujours par un: « Bast! Vous savez bien qu'il est un peu... chose... » Et ils levaient les épaules.

Ces menus employés, clerks de notaire, fils de marchands, même en ceci se trompaient. Paulin, à la vérité, était non un peu, mais fort... chose.

Il avait une physionomie extraordinaire. Sur un maigre corps et un cou mince, sa tête vue par devant avait la forme générale d'un triangle à pointe en bas. Par une disposition dont petit à petit, d'ailleurs, on pouvait se rendre compte, au premier abord son visage avait l'air d'être projeté en avant. Son front trop haut et bombé paraissait plus saillant encore par la disposition des cheveux en un demi cercle épais et crépu montant des tempes verticalement au sinciput. Ses yeux

toujours grand ouverts avaient une expression fixe et douce et une couleur variant, d'après l'heure, du gris cendré au bleu de violette. Les deux arcs des sourcils se réunissaient à la glabelle en dessinant un V aux ailes éployées.

Ses joues taillées suivant des surfaces caves, on eût dit que deux mains les avaient écrasées pour faire saillir, à la bouche, les lèvres rouges, luisantes, fendues au milieu comme des cerises et dont la supérieure était relevée par deux fortes palettes, avec une naïveté enfantine. A présent, je me souviens d'avoir retrouvé cet air d'extase, de bonheur et d'étonnement mêlés, à la fois chez le divin bambin de la Vierge à la Poire de Dürer, et chez le Balthazar qui porte une buire d'or et un toquet à plume et semble attendre le paradis, dans un vieux tableau de l'Adoration.

Mais les traits de Paulin, à nettement parler, sont indéfinissables. Ce visage criblé de fines cicatrices de la variole, comment dirai-je le charme de sa peau molle, poreuse, baignée d'une jeunesse et d'une fraîcheur d'aurore ; et du front, des joues, de la gorge dans le linge blanc ? Toutes ces choses animées d'un lait rose immarcescible, étaient douces et tièdes aux regards comme si elles voilaient un tout proche soleil toujours levant !

Et même cette face exprimait si naïvement l'avidité des joies et l'extase presque stupide devant la vie, qu'elle devenait comique pour un peu que ceux qui l'observaient crussent avoir acquis la connaissance de ce que le temps véritablement nous donne. Par un sentiment d'envie mêlée de vengeance, on était porté à se moquer alors de cette physionomie candidement ornée pour la fête, comme on tourne en risée les jolies robes d'été lorsqu'on découvre l'orange qui s'avance en cachette sous le rideau des arbres.

Bast ! Que tout cela fût ! — Y avait-il la ride d'aucun souci, le pli du moindre calcul, tracés sur le visage de cet homme-enfant ? Non. C'était un corps poussé par notre chère mère la Terre pour porter la rose de ses lèvres.

Je parle tant de Paulin, qu'il me semble à présent que je l'aime. Mais je ne vis clair en lui que du jour où je me le figurai un malade du bonheur de vivre. Il ne faut pas prononcer, dans son cas, le mot égoïsme. Cela ne dirait rien de ce doux être tout en épiderme, qui couché sur des morts se serait écouté chanter, pour la raison suffisante que lui-même serait mort s'il n'avait pu chanter au moment qu'il le voulait.

Il ne réfléchissait jamais, mais son cœur le portait. Et pour le

motif qu'elle était pour lui lumineuse autant que le matin, il n'essaya jamais de comprendre la vie... Mais il lui était fidèle et fidèle à la terre comme une fleur des champs.

Pour que le regret revînt en lui, ah ! le présent avait une bouche infiniment trop caressante et molle, et pour que devant lui l'avenir osât jamais lever la main ! Et le plus abominable crime au travers duquel cette âme aurait giclé au jour, à telle climatérie où elle se fût trouvée écrasée sous le boisseau — ne dérangerait pas un cheveu, un cheveu au souvenir que j'ai de lui.

Paulin allait volontiers dans un hameau voisin et caché au sein de vergers sur le coupeau d'une de ces tendres et jolies collines de Sambre. Au temps de cette aventure, il y était particulièrement assidu, attiré par une jeunesse toute friquette encore.

Avec des regards moqueurs et rieurs qui passaient au-dessus de ceux qu'elle regardait, cette fillette, d'une marche indolente et gracieuse, balançant le cou et les hanches, ramenait la vache des champs en tenant dans sa main le bout de la chaîne sonnante.

En l'honneur de Paulin, elle ôtait ses sabots et courait chausser ses bottines du dimanche. Les samedis, s'il arrivait à la dérobec, quelquefois elle le priaît d'attendre au seuil ; et il n'entraît qu'une fois le pavement rouge et net, le sable semé autour du poêle frotté au papier d'émeri et la maisonnette toute parée.

Devant qui que ce fût, la fillette exécutait ces choses et exprimait ses désirs avec une franchise et une naïveté qui transportaient Paulin autant qu'un cri d'amour.

Au surplus, voici ce qu'il racontait à cette enfant, la mère sortie quand ils n'étaient que deux devant la fenêtre d'où l'on voit les vergers et, tout au fond, les bois à la changeante beauté !

*

« Tu es l'enfant de mon âme, son clair miroir. Tu m'augmentes tout ce que j'aime et tu me voiles ce qui me déplaît. Depuis le premier jour, oui, depuis ce soir d'été pluvieux où j'entraî ici crotté de mes courses au bois, et où tu me vins offrir sur un plateau d'étain la chope de bière mousseuse en disant : « A votre santé ! » — tu ne t'arrêtas point de jeter tes graines d'encens sur mes braises ardentes. Et pourtant, tes navettes aujourd'hui sont-elles moins pleines, thuriféraire de ma jeunesse ?... Non.

« C'est pourquoi je crois que nous avons trouvé un levain de vie qui jamais ne s'épuisera plus. Un même aiguillon nous a touchés à

la fois et nous fera vivre jusqu'à la douleur, jusqu'au sang, jusqu'à mourir à deux. Ah ! j'ai bien vu, dès d'abord que tu osais aussi saisir la vie avec tous tes doigts ! Et je t'obéirai, dis-je tout de suite, je suivrai tes pieds ailés pour la fête de vivre, et je les baiserai avec délices.

« Flexible et rieuse Avril, tu es l'illustration de ma jeunesse peinte en couleurs plus fraîches ; tu es mon désir changeant et léger, le nuton de ma maison de rêve. Je veux te dire aujourd'hui comment, pour courir à toi, je reconduisis celle de l'Automne. Je dévêtirai mon cœur sur tes genoux ; j'arracherai sa parure de prétextes. Je serai comme le nouveau-né que la mère, assise sur la chaise basse devant le feu, a retiré de ses langes de laine ; sa peau est d'un rose vif et uniforme et il remue vivement ses bras et ses jambes gorgés de vie. Vois, sur tes paumes cette boule rouge et sans repos, c'est un cœur de petit enfant !... Aspire les parfums de la couronne que je tresse pour ta tête inconsciente. — Là, ce n'est pas du sang, c'est une baie d'églantine plus rouge. — Ah ! les fins cheveux crépitants sous mes dents.

« Celle de l'automne !... Le vieux garde-chasse stupide et sans force, lui-même lui donna tort ; et aussi l'éclair bleu de la hache du bûcheron au rire luisant !... Pour toi, ma jeune et douce amour encore verte, je veux tirer de ses sanglots une fraîche musique qui t'anime, un petit air de quatre notes criardes et sûres qui t'évoque un piquant matin de gel au champs.

« Vous, du temps passé, ne croyez pas, en agitant vos écharpes, m'arrêter de courir où mon cœur veut être. Je vous dis que les feuilles jaunes d'automne, devant la bise s'en vont docilement ; et les dernières au souffle de l'hiver secouées, viennent joncher le sentier mouillé. Voilà la vérité ! Les feuilles, les bonnes feuilles qui verdoyèrent en leur saison et chantèrent, mortes savent bien, de toute éternité, qu'elles doivent tapisser le chemin des prairies où marcheront les pieds délicats de l'Avril. Oui, les plus tenaces se balancent aux chênes et s'entêtent à ne pas tomber ; elles croient qu'elles triomphent !... Mais je prévois qu'un même bourgeon en s'ouvrant les chassera. Et elles croûleront dans la grâce sans pitié d'un printemps qui n'est pas le leur.

« Ecoute, mon aujourd'hui en fleur, comme il pleurerait l'hier entêté :

« Dans la ferme où je la vis cette fois, Romanie était venue pour les noces de sa cousine.

« Un joyeux remue-ménage agitait la maisonnée, cette après-midi de la veille de la cérémonie. Des carrioles poudreuses arrivaient de tous les coins du pays ; au claquement des fouets, les troupes de moineaux perchées devant le porche fuyaient en un piaillant tourbillon pour, tout de suite après, revenir à leur poste. Chaque voiture débordait de paquets liés dans des serviettes et de cartons d'entre qui sautait toujours quelque jeune fille à la peau rose.

« — Allons donc ! Et c'est la petite cousine qui pelait jadis, derrière la haie, les pommes que je maraudais ?

« Puis, comme on les baisait sur leurs belles joues, les cousines !

« — Mon «pa» viendra demain, lui, tout au matin. Je le devance pour être à mon aise.

« Les chevaux conduits à l'écurie et les voitures remisées les brancards en l'air, les domestiques étrangers en sarreaux bleus lustrés, casquettes raides, et les lèvres rasées, vont par les champs nouvellement labourés. Ils marchent à grandes enjambées, heureux de juger le travail des autres : Parfois ils s'arrêtent, fixent dans leurs dents le tuyau de leurs pipes, se baissent et écrasent entre leurs paumes cornées un peu de terre qu'ils examinent et flairent comme du pain. — La terre d'ici est si bonne !

« Romanie embrassa tout le monde très fort et au moins deux fois. Elle jura n'avoir jamais vu rien d'aussi beau que la parure de la mariée de demain. Puis, elle s'encourut au fournil qui est derrière la maison dans la petite cour, avec de tels bonds, qu'on voyait bien que c'était là qu'elle aurait le plus de plaisir. Et elle y allait seule parce que les autres filles serrées aux entournures de leurs habits inaccoutumés, avaient peur de se tacher.

« Tandis qu'elle — oui, je le dis — comme elle était gracieuse dans le cadré de toutes ces choses ! C'était un réduit où la fermière aidée d'une seule servante, ouvrait de la pâte au reflet dansant du four déjà allumé. Elle avait la tête méticuleusement serrée dans un mouchoir blanc, le caraco entrouvert au cou par la chaleur, et les bras crottés de pâte et poudrés de farine. Elle découpait des festons aux bords des tartes qu'on allait enfourner. Il y en avait, il y en avait !... Tant, que Romanie n'osa faire un pas quand elle eût poussé et refermé la porte sur elle, vite, de peur des poules qui guettaient les miettes sur le seuil. Des platines garnies étaient posées dans tous les coins ; les tables en étaient couvertes ; et il y en avait une d'équilibre sur la gueule d'un pot.

« La fermière reçut bien volontiers les compliments et les baisers

de sa nièce, mais sans presque y répondre. La bonne femme était ici à sa tâche si profondément qu'il n'était pas bien sûr qu'elle sût encore à l'occasion de quoi elle faisait toutes ces choses. D'ailleurs, pour le moment, elle avait une tourte au « maton » entre les mains et cela passe tout.

« Il faisait ici une douce chaleur propice à la pâte qui lève. Il sentait le lait, la cannelle et la vanille; le parfum d'un bonheur calme et abondant où rien ne criait. Toutes les choses, à la vérité, étaient comme la petite servante assise en un coin, immobile et silencieuse devant le chaudron où avait cuit la marmelade de poires. Et au moyen d'un doigt plié en crochet, elle ramassait lentement ce qui en était demeuré aux parois; puis elle passait toute sa main sur sa bouche et la léchait longuement et sans hâte, heureuse que tout fût pour elle, certainement le plus heureuse parce que tout, tout était pour elle.

« Romanie alors avisa une belle tarte maintenant défournée, fumante encore et garnie d'une croûte dorée. Elle alla devant, lui fit une gracieuse révérence en pinçant sa jupe des deux mains et chanta sur un air de ronde et d'une bouche naïve et joyeuse autant que si elle la mangeait déjà : « Jolie tarte aux macarons, — demain, nous te mangerons. » Et elle ne déranger rien; et devant elle, tout continua de sourire comme devant une bonne amie... Elle croyait que je l'aimais encore.

« Le lendemain, les noces. En attendant le repas, on alla dans la prairie. T'ai-je dit, petite fille, que c'était l'automne? Sur l'herbe d'un vert profond, les femmes jouaient au volant, et les hommes à la balle. En claquant brusquement des mains, on faisait partir pétaradant les poulains à la pâture. Les vaches s'approchaient doucement des groupes; quelquefois on se sentait leur haleine dans le dos.

« Romanie portait une longue gaule sur l'épaule et allait frapper dans les branches à la recherche des fruits oubliés. Elle se trompait souvent et s'acharnait sur des feuilles fanées ayant pris déjà la couleur de l'or; enfin, il tomba quelques mauvais fruits déformés et verveux qu'elle me jeta en courant comme un enfant se cache derrière les arbres. J'avais bu un petit coup déjà; je la poursuivais et près de l'atteindre, je trépiginais sur place pour la laisser s'éloigner sans la toucher.

« Je ne l'aimais plus; je ne l'aimais plus. Si quelquefois à la faveur d'une seconde de désir, l'image de la portion de mon passé uni à la douce blonde au visage pâle s'éveillait en mon âme, c'était

pour tout de suite y retomber, comme un pan de drapeau quand il n'y a plus de vent. Et ces dernières secousses d'un amour mort m'irritaient.

« Au soir, quand on eût beaucoup mangé de toutes sortes de choses préparées simplement, des hôtes venus du Tournais, (un pays où l'on est gai et très-hâbleur), dérochèrent les draps du lit des nouveaux époux et s'enfuirent dans les champs. On les poursuivit en riant, et on les retrouva entourés de leur trophée comme d'une écharpe dont ils ne voulurent se désaffubler que selon l'usage de leur pays, les malins, contre un baiser de la mariée.

« Le soir était très beau, la mariée jolie, tout le monde aviné un tantinet et heureux. J'avais Romanie au bras; je parlais, mais c'était à la douce nuit bleue et à la vallée qui se devinait au fond du paysage, ardente et couverte d'une buée lumineuse où couvaient des flammes; et c'était aux étoiles que je riaais. Peut-être sans le vouloir et pour voir le Cavalier Persée près d'Andromède et la Chèvre étincelante, justement située au-dessus de sa tête, Romanie se renversait; son bras sur le mien s'appuyait plus fort. Alors je me retirais et elle se redressait...

« Les coqs chantaient sur le fumeron; les valets ne trouvaient plus les harnais et criaient; un à un, pour telle voiture, sortaient de l'écurie les chevaux excités par tout le repos d'hier et la double ration; et tout le vin sablé m'avait laissé, piqué à l'âme, comme un panache — le lendemain. Ma peau épanouie buvait l'air et la lumière par un million de bouches; et mon cœur sonnait la Saint-Hubert.

« Je voulus reconduire Romanie. Elle accepta avec des yeux mouillés de joie la proposition que je lui fis de guider sa voiture — alors que je la prenais comme une pomme, un fruit rose et vert à mordre !

« J'empilai les cartons. Elle tenait le cheval par la bouche; les brides de sa capote entouraient d'une manière jolie et simple ses joues rondes et pâles d'un cadre de velours; son costume d'un moelleux drap gris de fer, par son dessin et sa couleur augmentait encore le charme de sa physionomie.

« Nous étions si à l'étroit sur le siège, que je tressaillis tout de suite à la tièdèur de son bras. Enfin, nous levâmes les mains pour saluer encore le fermier et la famille, et : Houpsa ! en route au petit trot.

« S'en aller, un matin d'octobre, au trot menu d'une carriole dans le pays qu'on aime, est-il un plus charmant voyage?... La voiture

dansait sur l'assise rocheuse qui affleure à la surface du sol et dresse ses bancs au travers du chemin, comme les os des côtes de ce pays sec et nerveux. L'air du petit matin piquait nos yeux. De larges plaques roses parurent aux joues de Romanie, et à voir telle et si belle celle que je n'aimais plus, je pensais aux fleurs dont on pare les victimes des sacrifices. Et mon cœur commença de battre avec une sauvagerie joyeuse, enivré de l'âpre plaisir dernier qui doit animer le suicidé qui taille, retaille et hache encore ses carotides béantes, du fil brûlant de son rasoir.

« Où nous passions, elle faisait, d'une voix douce, des remarques sur les choses de l'alentour touchées par la mort. Les coins de sa bouche, la peau de ses pommettes tremblaient; et elle essayait de sourire comme si elle ne s'intéressait à cela qu'un moment — tandis que ses paupières battaient pour renfoncer ses larmes.

« Quelle douce voix blonde chantait en sa gorge et coulait de ses lèvres ainsi qu'un miel de pitié pour les hommes, les bêtes, tous les objets ! Mais très haut j'affectais d'en rire, avec la voix d'une crécelle rouillée, sans doute. J'appelais, sensiblerie l'angoisse d'un cœur sympathisant avec la nature à l'agonie par des accents d'une sincérité qui ne savait se cacher. Je lui faisais ces grands yeux moux de ceux qui ne veulent pas voir, ces oreilles sourdes qui ne veulent pas entendre : Qui, Térée ? Est-ce un met propre pour les milans ? — exprimait tout mon maintien.

« Nous allions, nous allions...

« Le garde-chasse avait déjà tondu les haies de son jardin qui finit au chemin où nous passions. Il était assis, au revers du fossé, dans un tas de brindilles. La plaque de cuivre luisait à sa casquette. La couleur vineuse de son gilet de laine à bordure rouge était douce et accorte et me rappelait une maisonnette où l'on peut passer les journées d'hiver à baguenauder en déshabillé. Il suçait si fort une pipe carbonisée à bout de corne, que ses joues rentraient dans l'intervalle de ses mâchoires édentées à chaque aspiration. De ses mains gourdes et tremblantes, il confectionnait, au moyen de baguettes, des pièges en 4 de chiffre. C'étaient des attrapes pour les tendries à grives ; dans chacune, à la fente d'une encoche, il engageait déjà, en guise d'appât, les cymes pourprées des sorbes mures. Son chien basset aboya à notre approche, et il leva la tête, la tache de son visage rouge au poil blanc se collant sur le fond chatoyant de la haie mouillée de rosée et sillonnée de la soie des toiles d'araignées brodées de gouttelettes étincelantes.

— Le garde est content ! criai-je. Les sorbes ont réussi, cette année. Le brouillard s'annonce épais; les grives n'ont qu'à se bien tenir au passage...

— Salut ! me répondit l'homme. Et vous, on s'en reva, qu'on dirait... De ma maison, j'ai entendu votre musique des noces, durant toute la soirée d'hier... Ça venait doux, doux... Des fois, le vent tournait, et on entendait le violon plus fort tout d'un coup comme s'il avait ri... A-t-on bien bu?... Oui?... Et?... Ah les « losses » !... Les grives ? Pour ça, oui, les grives avancent; on a vu l'Avocat sortant du bois hier, et portant sa carnassière pleine. Cré mâtin ! avec ses lunettes, ce diable de tendeur me devance tous les ans.

— Hé, garde, écoute ! dit Romanie. Moi aussi, je ferai de mon mieux pour que tu n'attrapés plus les jolis oiseaux. Celles que je verrai au bois, je leur crierai de se sauver.

— Bonne mamzelle, répondit la vieille voix traînante et narquoise, un autre que moi les aura plus loin, dà ! C'est la planète des grives d'être mangées; ne savez-vous pas ? Elles, elles le savent, allez, depuis si longtemps que ça se fait. Elles s'engraissent pour nous.

« Je touchai le cheval du fouet et nous pénétrâmes dans le bois en passant entre deux chênes dont les troncs semblaient les piliers d'énormes portes enfoncées. Nous dominions un bas-fond planté de taillis, et qu'emplissait encore le lait bleuâtre des nuages de la nuit. Romanie, dans ses deux mains réunies en porte-voix, se mit à chanter des roulades qui volaient très loin et puis nous revenaient avec une expression plus douce.

— Voilà, je fais de mon mieux, dit-elle. Penses-tu que les grives m'auront comprise ?... Ces pauvres oiseaux ! J'adore leur mine étonnée et étourdie... Comment peut-on s'en prendre à des bestioles si innocentes ?... Et à l'aurore, elles sifflent d'un cœur aussi frais que si le bon Dieu venait de créer le monde. Ah ! je voudrais les racheter du nœud-coulant de crin... Désormais je n'aimerai plus les allées des sorbiers au long des routes, si beaux cependant, verts et rouges, puisqu'ils aident à commettre des crimes... Mais, s'il en était vraiment ainsi que le garde l'a dit ?... Hein ? si ces bonnes petites bêtes de grives savaient ce qui les attend; et si jamais, elles ne chantaient si clair que parce qu'on va les tuer, les hommes, n'auriez-vous pas honte à la fin, et pitié ?

— Quels contes ! répondis-je. Il y a de certain que j'en mangerais volontiers cuites aux baies de genièvre.

« Ainsi, à mesure que dans sa voix et ses regards, je retrouvais

cette douceur gracieuse qui jadis avait lié au sien mon cœur de jeune garçon titubant et inquiet, je montrais des dents plus avides et cruelles. Dans l'eau pure de cette source dont je n'avais plus soif, je jetais à présent mes pierres, de toutes mes forces, à la façon d'un enfant qui joue aux ricochets.

« Le cheval ralentit sa marche dans des branchages qui jonchaient la route; la voiture tressauta coup sur coup, et en un instant, nous nous trouvâmes enveloppés dans les cîmes d'arbres abattus qui s'allongeaient jusqu'ici. Proche, un bûcheron attifé d'un long tablier de cuir jaune et les bras nus, maniait la cognée et triait le bois qu'il coupait. Au moment où nous passions il se campait en posant sur sa hanche le bout rond de son arme. Autour de lui, de beaux arbres étaient couchés. C'étaient des trembles dont les sommets quoique morts frémissaient encore en murmurant ces paroles de bons poètes qui ont vécu dans le vent, au soleil et sous la nuit bleue, aux yeux de immarcescibles étoiles; des bouleaux aux grêles troncs d'argent, aux branches emmêlées comme les membres d'hommes, tués en tas, sous les mêmes coups et qui s'embrassent et semblent, lèvres à lèvres, se parler encore des heures de la douce vie; et des chêneaux, à l'odeur âcre et styptique qui étaient semblables à de jeunes guerriers. Lui, il était un garçon à long nez courbé et aux yeux vifs et insolents d'émerillon. Je le reconnus; je lui criai :

— Eh Pierre? Cela va-t-il ?

— Voilà ! Tout cela en moins d'un mois.

« En parlant il tournait le bras vers le coin décimé du bois, et par l'éclaircie, entre quelques troncs de vieux arbres subsistant, désignait des prairies dont on n'avait pas coutume, et sur la colline, des maisonnettes imprévues, apparues comme de derrière un rideau. Oui, il avait l'air triomphant de quelqu'un qui arrache le voile d'un mystère.

« Romanie avait naïvement joint les mains et poussé une exclamation de douleur à la vue de cette dévastation. Au son rauque de la voix du bûcheron, elle se cacha derrière moi. Mais je lui remis les rênes et sautai dans les branches, tellement qu'il me sembla ainsi la livrer nue à l'insolence du guerrier au nez en bec d'oiseau ravisseur, Pierre à la cognée ! J'allai à celui-ci. Son corps maigre et musclé, ses fortes mâchoires aux angles saillants, sa bouche tordue avaient un air que je me qualifiais d'effrontément fort et gai. Il se démenait dans le lac des vertes branchettes saignantes de sève, ainsi qu'en un corps à corps.

— Du bon temps, s'il dure, qu'il dit. Il me faudrait quasiment un mois encore pour fagoter ce qui reste.

— Et l'an prochain, achevai-je, les amoureux auront ici un bois nouveau.

« Pierre se mit à rire et répondit une superbe indécence. Autour de lui, l'herbe fine et fanée se parsemait de menues boulettes qu'on distinguait, de près, tissées de plumes et de foin mêlés. C'étaient des nids, des nids vides qu'il cueillait dans les branches abattues. Puis, il marchait dessus. En lui donnant du feu pour sa pipe, je sentis que ses vêtements et tout son corps avaient l'amère odeur de l'écorce écrasée des chênes dont on tanne le cuir.

« Revenant sur mes pas, je ramassai quelques-unes de ces maisons d'amour abandonnées des oiseaux et je les portai à la voiture en riant comme si j'avais eu, pour le cœur de Romanie, de nouvelles douleurs plein les mains. Certes, j'allais avec une âme menaçante ; mais quand à ses pieds, je jetai ma trouvaille, le sang pourtant rougit mon visage et je sentis bien qu'un autre jour — un autre — je serais mort de la honte de froisser si cruellement celle que j'avais aimée un temps. Je ne mourus pas, ah ! Mon cœur, en ce moment, sautait ainsi qu'une bête, après s'être ramassée sur elle-même, fonce au travers des rets qui l'emprisonnent ; et elle pourrait alors se déchirer sans le sentir, parce qu'elle ne voit que la liberté. Quelquefois, ce cœur, il avait aussi les contorsions impudiques et sans mesure d'un étranglé qui se débarrasse du licou. Ou bien à la prévision, durant une seconde, de la moindre barrière — une caresse, un doux regard — qu'on eût pu dresser devant son caprice, il piétinait avec fureur les mains légères qui se tenaient à lui.

« Romanie dit doucement :

— Pourquoi avoir arraché ces choses qui seraient bien tombées seules, au moment venu ?

— Salut, Pierre ! criai-je.

« Nous descendîmes dans la vallée et nous nous mîmes au long d'un ruisseau dont les eaux retenues en aval s'étaient en une nappe toujours plus large. Là-bas, leur masse tombait dans un moulin mouvant les soufflets d'une forge dont nous distinguions plus clairement les bruits, à chaque pas.

« Derrière une maison liée à la chaussée voisine par une drève de sapins bleus, deux baïes dans un mur noir montraient des flammes. C'était une forge ardant sous les lianes de vignes vierges à présent fanées, et le rideau des saules dorés du ruisseau.

« L'eau venait tomber écumante et jaillissante dans les caisses d'une roue massive aux ais verdis accrochant les touffes d'herbes et les cheveux de fourrages cueillis aux prairies d'amont; et l'on pouvait entendre, en ce qu'elle disait, mille symphonies de rires, de clameurs et de chansons pour pleurer. Mais derrière le mur, un marteau qui devait être énorme et qu'on ne voyait pas, à coups précipités tombait, tombait et martelait, incessant et pesant. Il coupait sans relâche deux bruits alternativement sourds et clairs qui se poursuivaient sans parvenir à se joindre, à la façon de ceux d'un cœur qui ne peut jamais s'arrêter d'emplir les bouches qui viennent, à lui, chercher la vie.

« La voiture stoppée, nous restions cloués par les cris de ces lieux.

— Comme l'eau est agile ! dit enfin Romanie.

— Et jeune toujours, et jeune ! lui répondis-je. Celles-ci ont dormi longtemps dans l'étreinte du barrage; une fois ici, comme elles bondissent ardemment. Elles courent en chantant embrasser le vieux moulin à la barbe verte et limoneuse, et passent par-dessus, et l'oublient pour aller rire et vivre là-bas et toujours. Elles sont le sang de la terre.

— De la terre mourante, Paulin... La bonne vieille ! On l'écrase toujours et sans cesse elle revit pour nous. Nous l'égorgeons ; mais elle s'éveille encore, fleurit, chante et nous nourrit ; alors nous la tuons de nouveau. Je connais de telles âmes qui ne désespèreraient pas, encore que toutes les épines vinssent la percer, et toutes les dents la mordre. Mais son orgueil (elle dit : son) est de rester douce et de continuer la route avec son fagot sur le dos sans qu'on la voie.

« Romanie en parlant détournait la tête. Je fermais les yeux et retenait mon souffle pour entendre plus profondément cette voix qui pleurerait. Elle continua, semblant répondre et se débattre :

— Mais en octobre, les adieux sont trop cruels ; le marteau de cette forge me frappe au cœur.

— Hé ! L'Hiver glacé, dis-je, porte le tendre Avril dans ses bras. Ce marteau frappe avec le bruit d'un cœur altier qui me plaît et cette eau coule à la façon des jours l'un sur l'autre... Marchons. Il faut cueillir son jour ; et sans regret, quand il est fané, le jeter. Tout est bon. Au moment où je pleure, je ne manque pas de penser que je me fais pour bientôt un souvenir délicieux ; et je me fouaille au cœur, de mes ongles. Le plus grand bonheur est de vivre, et chaque chose peut payer les mains qui la saisissent... Aujourd'hui est le plus beau jour de l'éternité, « ô lac, rochers muets ! » ... Joyeux,

« je viens seul m'asseoir sur cette pierre où tu la vis s'asseoir » ; oui, seul et joyeux ! Car voyez, je suis l'enfant, je suis l'oubli. Tous les jours que le soleil se lève, voyez je recommence le jeu de la création. Je suis le plus près de Dieu. Je suis souverainement pur. Je vis selon ses lois. Je suis inviolable et vénéré par la terre. Je suis saint et sacré.

« Romanie me répondit :

— Encore ? Encore ? Mais Paulin, quel levain étrange as-tu au cœur. Tu l'étales... Et tu t'étales !... Y goûter ! Y goûter !... Mais savoir le garder !

— Ce qui me soulève, c'est le goût de la vie. Je suis fidèle à la terre et pour cela seul je vis dans une ivresse infinie. Et parce que je sais que tout est vain, hors ce moment que je casse en mes mains sans espoir ni regret, parce que je sais cela, je frappe du pied et tout ce que je veux vient à moi.

— Et tu n'as jamais souffert, Paulin ?

— N... n... non. Du moins, il est très vrai que je n'ai conservé le petit souvenir que de peu de souffrance. Avec ses mains de Jouvence, le sommeil lave mon âme qui revient à la vie chaque matin pareille à une page blanche.

« Et la bouche entr'ouverte de Romanie, aux lèvres molles et rouges d'avoir été mordues par ses dents, elle était pareille à une fleur tiède de sang...

« Cependant, le bon petit cheval, sans que je dusse l'exciter, allait son train. Il faisait son devoir avec honnêteté, et parfois il secouait la tête avec l'air joyeux de dire : Ah ! Ah ! je traîne joliment notre voiture avec notre maîtresse et le garçon qui rit. Je suis un fameux petit cheval... Ah ! si j'avais des fers neufs aux pieds, on en verrait encore d'autres... On parle toujours des jeunes chevaux. Bon ! Bon ! Mais le tout est de ne pas aller trop vite au commencement... Bientôt nous serons en vue de Lobbes, là où est le coffre à l'avoine. Alors la route descend toujours.

« Dans la voiture, côte à côte, il y avait un Wikkings gorgé de vie, et une Ophélie qui ne comprenait plus et perdait le sens du jour; déjà les roseaux attendaient son corps et ses guirlandes.

« L'air était pur et léger. Je criais vers l'Avril en piétinant l'automne sans pitié.

« Ah ! réponds-moi, l'Avril, puisque je te tiens par la main. Laisse-moi baiser tes yeux qui palpitent sous mes lèvres...

« Donc, nous continuons notre route. Nous passons sur les

remparts d'une petite ville blanche et bleue. Des lignes de jardins séparent les lignes des toits. On voit les cours des maisons avec mille détails qui ne s'aperçoivent point de la rue et, d'ici, se livrent à la façon des gens dans l'intimité. Des clochers. Une vieille tour trapue au milieu d'un bouquet d'arbres. L'autre flanc de la vallée dont je connais chaque pierre et chaque buisson. Dans le pays qu'on aime, toutes les choses viennent au cœur; si on le quitte, il en apparaît mille qu'on n'avait jamais vues; et on l'aime mieux.

« Nous roulons sur un plateau coupé de ruisseaux débordants, où les herbes s'échevellent ici et là paraissent peignées par le courant. Un soleil couleur d'ambre caresse nos joues. Les champs ont une beauté légère et précaire, et le vent est fin. Le matin est l'ami des cœurs jeunes.

« J'égarai volontairement l'attelage entre ces haies et ces ruisseaux. Romanie s'inquiéta vite du chemin, manifestant une hâte de le retrouver qui trahissait son malaise en ce coin de nature au bord du néant.

« Nous nous arrêtàmes, à la lisière du Plein-de-Chênes, devant la porte des Marandienne. Le vieux et la vieille de cette maison étaient nos amis; et du temps où notre amour avaient encore des fleurs fraîches et bleues, Romanie et moi étions souvent venus ici égrener les groseilles de leur jardin.

« Du dehors, nous regardâmes quelque temps et sans qu'elle nous vît, la vieille femme aux pelotes de laines emmêlées qui travaillait au jour de la fenêtre. Son visage jaune dans le cadre des godrons du bonnet noir et ses yeux fixés sur la tâche avaient cette expression lointaine et désintéressée du monde qui me fait dès l'abord haïr la vieillesse.

« Dans la maison régnait une odeur doucâtre; car les hôtes n'avaient plus besoin de l'air vif du large et retenaient fermées toutes les issues. Les murs étaient couverts d'un lait de chaux bleuâtre, les boiseries d'un jaune sans reflet; et l'horloge battait avec une lenteur et une force qui voulaient imposer le silence d'une façon ridicule.

« Au bruit du cliquet et de la porte se refermant, la vieille s'était levée, avait déposé le bas de laine qu'elle ressassait, et nous avait dévisagés par-dessus ses lunettes à grosse monture. Moi, j'avais crié d'une voix éclatante et gaie comme un cumulet, et précisément en pensant que cette vieille allait bientôt mourir, elle :

— Nous venons vous dire bonjour avant l'hiver, m'man Marandienne, bonjour et au revoir !

« D'une voix inenue comme un tricosis d'épinette, elle commença de s'exclamer en : Jésus ! et en : Marie ! et de parler, de parler ! Elle nous rétint. Elle nous servit, sur une nappe à carreaux bleus, des poires lentement cuites dans une taillor de grès, du pain bis en tranches épaisses et du café léger. Toutes ces choses avaient une saveur indécise et vieillotte ; elles me dégoûtaient ; en y portant la dent, il me semblait manger de la terre moisie.

« Les deux mains sur la ceinture de son écours, la Marandienne nous regardait ; en voulant sourire peut-être, car ses paupières à bords rouges clignotaient et sa tête branlait. On aurait dit, à chaque instant, qu'elle allait parler ; mais ses lèvres ne s'ouvraient que pour un marmonnement indistinct ; puis ses yeux retombaient sur Romanie comme si celle-ci l'avait dû comprendre et allait lui répondre.

« La jeune fille lui répondait... On vint s'appuyer à la baguette du poêle à tuyau plat installé sur les restes d'un foyer à chenets. De là, Romanie se levait souvent pour poser ses mains sur le dos de la vieille — et sa voix se mettait à chanter un gazouillis de caresses sous lesquelles la vieille heureuse baissait la tête. Alors Romanie, sans la lâcher, sautait par devant elle, et la dévisageait un moment comme pour l'embrasser, et se remettait à parler.

« Ces mots que je ne comprenais pas ; ce visage rond et rose penché sur les rides de ce buis jauni ; cette vie jeune caressant cette vie mourante ; l'expression de joie douloureuse rayonnant en ces yeux clairs qui voulaient rallumer ces prunelles fanées et dont celle qui avait peur de la vie sondait celle qui avait longtemps vécu — tout cela m'inquiétait étrangement. Je n'étais plus à mon aise ; mais je me surprénais les regards au large et le souffle en suspens ; et durant un moment, il y avait parfois en mon cœur une ronde d'enfants arrêtée par un magister. Il est vrai que tout de suite après, je me riais d'eux à nouveau, et me moquais.

« Romanie avait-elle, à la vieille, enfin arraché son secret ?... Car tournant dans cette chambre à l'odeur moisie, elle avisa le baromètre en sa caisse d'acajou déteint appendue au chambranle d'une porte. Le filet luisant du mercure marquait le mot « variable. »

— Allons, allons, dit-elle tout haut. Je sais bien ce qui va venir. C'est le mauvais temps... Pourquoi crains-tu de le dire ? Entre et annonce la nouvelle que tout le monde a devinée.

« Et à petits coups répétés de l'ongle de son index, en frappant le capillaire de verre, elle fit descendre aussi bas qu'elle voulut, semblait-il, la colonne de métal, devant la « pluie ». Alors mon cœur fit un saut. Sa victime râlante se redressait donc; moqueuse elle pirouettait devant son bourreau ?

« Une à une, mille pointes d'idées piquèrent en moi. Elles ne faisaient que montrer la tête et s'enfuyaient sans rien me dire, et un pesant rocher écrasant ma poitrine m'empêchait de m'élancer ou de leur faire seulement signe. Peu à peu, un jaune brouillard épais et étouffant m'enveloppa d'une moiteur tiède et je vaguai en un cataleptique cauchemar où, devant moi, défilait un lent cortège d'animaux informes, bizarres et monstrueux, qui me regardaient veulement en grimaçant. Une cloche fêlée battait aussi, puis s'arrêtait un temps, et se remettait à sonner comme une bouée. Mais pas une voile n'arrivait sur la mer. Et il me semblait que j'allais mourir.

« Cependant, je sais bien que le père Marandienne entra dans la chambre. Il ôta ses sabots et plaça sa bêche derrière une porte. Il était encore plus vieux que sa femme. Son dos large comme une table était cassé à partir des reins ; et ainsi, il marchait à pas allongés en laissant balancer ses bras et tenant son cou tendu. La peau de son visage glabre tombait vers son cou en fanons qui tremblottaient du moment qu'il parlait. Il avait l'oreille dure; son visage restait sans expression ; et il répondait des mots qui n'avaient pas de rapport avec ce qu'on lui avait dit ; puis, quand il s'arrêtait, son nez rentrait dans sa bouche.

« Je ne puis me rappeler ce qu'on raconta. Longtemps, bien longtemps le vieux Marandienne fut assis devant moi, de l'autre côté du poêle à tuyau plat, et il fumait dans une pipe indéfiniment vissée en un coin de sa bouche au moyen d'un bourrelet de fil. Tant qu'à la longue les plis flasques de son visage, ses paupières qui ne se fermaient qu'à de rares intervalles avec une contracture de toute l'orbite, la placidité stupide de son expression, le changèrent à mes yeux en une sorte de crapaud monstrueux, gobant des mouches par un horrible tressaillement du gosier.

« Un vent continu musait dans la cheminée. Les portes ne s'ouvrirent pas durant les siècles de ces heures. Des larmes tombaient en zigzags au long des carreaux de vitre embués de vapeur d'eau. Ici, la vie s'arrêtait et ne respirait plus qu'à petites gorgées comme les moribonds sans déjà plus d'espoir.

« Romanie se leva et parla, sans doute pour annoncer le temps de partir. Je me levai d'un coup et j'entendis le vieux qui disait de sa voix édentée et d'une bouche où les mâchoires seules mouvaient les lèvres atones :

— Avant de vous en aller, venez voir le jardin. D'ici à bien longtemps, vous ne passerez plus « amon les Marandienne ». Il y a encore des fleurs.

« C'était un jardin de terre noire et clos de haies, devant la maison. Dans les plates-bandes, il ne restait que des choux rouges à têtes rondes et les fanes pourrissantes des légumes cueillis. Au long des sentes, des groseillers trapus alternaient avec des pieds d'aubépine oscellés de cenelles rouges ou orangées, et des plants de dahlias fleuris de boules aux couleurs plates et sans grâce. Les vieillards cueillaient ces fleurs de papier avec de si courtes tiges, que réunies en main, elles s'écrasaient l'une l'autre et ne formaient qu'une tête ronde. Nous dûmes les retenir d'encore joindre au bouquet et celle-là, la plus belle, et celle-ci d'une sorte qu'on n'avait pas encore. La vieille conservait, dans ses mains, des fleurs sans tiges qui n'avaient pu servir.

« Enfin, enfin, ma compagne embrassa le vieux, puis elle retourna embrasser la vieille femme une fois encore et nous partîmes, nous partîmes !

« Les coups de fouet du vent me tirèrent à peine de mon engourdissement. La jeune fille tenait, à deux mains, sur ses genoux, le bouquet rond de dahlias. Nous étions dans un chemin de sable coupant une clairière de bruyères séchées. Derrière moi, il y avait la Maison-au-Bois, l'ombre balsamique de ses sapins, le vert voluptueux de ses prairies, le souvenir exalté d'aventures d'amour là déroulées ; plus loin derrière moi, des villages en pierre grise et d'une beauté surrette, où, sous des pommiers — regarde-moi, petite fille ! — en paissant les vaches, des fillettes chantent d'une voix claire, hardie et inflexible, font siffler leurs fouets, et marchent d'un pas de princesses vêtues de brocart. — Où j'allais, devant moi, des plaines et des plaines ; des gens fades au parler pleureur... Nous restions silencieux. Dans mon esprit, ce n'était même que l'odeur de ces pensées qui passait. Je ne me les précisais pas. Elles passaient sans parler ; mais leur parfum étirait mon cœur, comme un vent même qu'on ne sent pas, suffit à orienter la buée du soir au fond de la vallée.

« Avant une heure, nous serions arrivés au terme du voyage.

Peu à peu, je distinguais que Romanie était dans cet état de vide inquiet où l'on ne pourrait se formuler aucune crainte précise mais où l'on pense à quelque chose qui va pour sûr et bientôt arriver. Les cœurs comme son cœur s'attendent toujours à un malheur ; ils happent au malheur et l'attirent. Aussi nettement que s'il eût été sur le marbre, je voyais à présent le sien se serrer. Et de cet arbre-ci de la route à cet arbre-là, si elle fermait convulsivement les yeux et baissait la tête, je puis jurer que c'était parce qu'elle *attendait le coup* !... Elle était alors comme une à qui les ciseaux du bourreau ont déjà rasé la nuque de leur fer glacé.

Ainsi que si elles eussent été posées aux bouts du fléau d'une balance, nos deux âmes, à mesure que s'enfonçait la sienne dans les ténèbres, la mienne se remontrait au jour. Ah ! qu'elle revenait de loin !... Enfin un peu d'air pénétrait en moi sous le lacet d'angoisse qui tout à l'heure encore serrait si étroitement ma gorge ; mon cœur commençait de bouger sous les dalles écrasantes de ces détestables moments d'indécision ; et le sang affluant à mes tempes y battait le rappel des énergies qui devaient me tirer de ces sables-boulants où mon ennemie me tenait enlisé — mon ennemie ! une jeune fille souffrante.

« Mes sens, tantôt écrasés chez ces vieux moribonds, se relevaient brusquement à la façon de jeunes arbres pliés de force, et en légitime défense contre la mort, se revanchaient. Et je ne perdais rien de l'emoi croissant de Romanie.

« Toutes choses de l'environ avaient disparu à mes yeux. Pourtant la carriole galopait toujours et tout à coup, au tressaut d'un tertre, m'apparut, au bout du ruban blanc de la route, le pignon de la maison de Romanie. Il barrait le chemin de son pentagone rayé de l'échelle régulière des espaliers. Avec la soudaineté d'une déflagration qui unit en une seule flamme toutes les traînantes et veules molécules indécises, cette image en se projetant dans mon cerveau y concrétisa les mille affres passées, mes peurs et mes incertitudes, mes hontes et mes calculs les plus secrets ; elle le coagula, les martela ; et son choc, d'un coup, en forgea la pointe de javelot la plus aiguë qu'un cœur jamais lança, dans sa haine, contre un autre cœur.

« Je me dressai dans la voiture. La douceur de la vengeance m'envivrait en ce moment suprême qui me payait enfin de l'angoisse accumulée d'un temps infini. Et je pus contempler Romanie affaissée, blême d'épouvante, me fixant, par-dessus son épaule, avec des yeux de morte.

— Parce que tu m'aimes, criai-je, tu voulais donc arrêter ma vie? Ah! que ta main est trop petite! Trop petite, te dis-je, pour tenir le jeu éternel de mon cœur. Et je fais joyeusement éclater ton étreinte. A moi, ma vie, à moi!

« J'adressais ces derniers mots à une vague haute comme les cieux, qui était de joie et de feu et roulait vers moi avec un tonnerre de musique, et me saisit sur ses crêtes de soleil et m'emporta... Romanie, voiture, chemin, plus rien!

« Je me retrouvai au bois traversé tantôt en carriole. J'étais assis au bord du chemin, au pied d'un hêtre, sur une mousse épaisse et douce que mes mains caressaient sans relâche, avec des mouvements d'une hâte fébrile. Et je riais... J'étais tout seul, tout seul, et je riais.

« Une odeur de feuilles mortes se glissait du fond des halliers. La nuit vint et deux étoiles se pendirent au ciel, au-dessus de ma tête. Je les regardais. J'étais devant elles comme un petit enfant dans son lit qui n'ouvre pas tout de suite et tout grands ses yeux, mais auparavant écarte lentement ses cils pour voir lui sourire peu à peu les regards qu'il aime.

« Voilà, le plaisir m'était revenu de contempler librement toutes les choses et de goûter leurs beautés sous mes dents. L'univers se jetait à nouveau dans mes bras... Ah! je le tiens encore!

« Alors doucement, avec des gestes menus et précis où semblait jouer l'harmonie de tout mon être; et plein de la gravité du desservant qui avance les burettes du sacrifice de la Messe, ah! dans ma poche, je pris ma bonne amie ma pipe.

« Dans ma poche, je pris alors ma pipe. Son fourneau était en écume de mer. Un habile ouvrier y avait tracé le dessin d'un jeune homme nu qui riait en agitant un javelot entouré de pampres et de lierre; et c'étaient Dyonisos aux cheveux bleus et le thyrses de la vie divine... Avec une sorte d'onction où était toute la piété de mon âme, je bourrai ma pipe de tabac; si bien qu'il débordait et retombait en une touffe brune. Ensuite j'y promenai avec soin le feu de plusieurs allumettes et lentement, la belle fumée libre s'éleva. En suivant son caprice, d'abord un moelleux anneau roula et s'épandit comme une bouffée de joie; puis vers lui un nouvel anneau s'avança, et ils se mêlèrent; et bientôt je fus au sein d'un nuage d'un parfum riche et grave. J'étais libre dans ma vie de bonne odeur et ma vie me portait! »

Voilà ce que Paulin raconta à la petite paysanne de son nouvel amour, un après-midi que la mère coupait de l'herbe aux rebords des fossés, et qu'ils n'étaient que deux devant la fenêtre d'où l'on voit des vergers et, tout au fond, les bois à la changeante beauté. La fillette avait beaucoup ri durant cette histoire, — parce que son bon ami Paulin était près d'elle.

Aux amoureux !

LOUIS DELATTRE.





A V R I L

À Ferdinand Hérold
en souvenir de son voyage.

*Nous avons attendu la plus riante aurore
Et qu'un vent plus joyeux soufflât dans les agrès
Pour lever l'ancre enfin d'une terre où l'après-
Midi se décolore. —*

*Vous nous avez crié du haut de la jetée
Que le vent balançait
Des messages lointains aux paroles ailées
Que le vent emportait.*

*L'océan occupé par de plus beaux navires
Comme par des lys les pelouses, et comme par des oiseaux
Laissera s'égarer au courant de ses eaux
Notre nacelle qui chavire.*

*Nous irons où les vents, lassés de nos rivages
S'en vont porter leur plainte à de nouvelles plages
Vers les vastes déserts.
Et notre cœur navré par la saveur marine
Verra se soulever sur le matin charmé
L'île de pierre pâle, pleine de ramée.
Aux monts trempés d'azur et d'écume saline, —*

*Où nous atterrirons un matin d'allégresse
Quand le soleil sortira tout renouvelé
Et dans le ciel rasseréné
Montera magnifique de promesses.*

*À présent dans la nuit, sur le pont seul je veille
Et mes bras anxieux tendus vers l'avenir
Offrent à l'Orient encombré de merveilles
Tout mon luth écorné qui n'a fait que gémir.*

ANDRÉ GIDE.



LA JEUNESSE DE RHANA

UN jour que Rhanâ, le fils du Roi, le blanc jeune homme aux noirs cheveux, dans la grande forêt himalayenne, tendait de son bras illustre l'arc d'or des aïeux, il aperçut derrière les fenêtres d'un château, soudain révélé, les trois vierges pâles qui filaient le lin des rêves.

Il admira longtemps, extasié, les trois femmes aux blonds cheveux, caché derrière le mystérieux lotus, mais il n'osa approcher et retournant sur ses pas, il rentra au palais paternel, le cœur empli d'une terrible mélancolie.

Et, après beaucoup de jours, le grand Roi, son père, soucieux de le voir si pâle, suivant le conseil des vieux mages, l'envoya combattre les peuplades insurgées. Après avoir noyé dans le sang les révoltes des radjas, il revint ; mais ils furent étonnés de voir que la même tristesse envahissait son visage splendide, magnifié par la victoire.

Ils s'étonnèrent d'abord que les acclamations des peuples n'eussent pas plus d'empire sur sa face sacrée. Mais quand ils virent qu'il restait même indifférent au supplice des princes vaincus, ils restèrent épouvantés.

Et se rappelant l'antique maxime bouddhique « La mort, comme un tigre guette celui qui ne sait plus haïr » le Roi au cœur pensif, rassembla dans son palais, en la grande salle des Inquiétudes, ses conseillers familiers. Et, après s'être regardés longtemps en silence, ils se retirèrent dans les chambres des Réflexions, chacun de leur côté, pour essayer de démêler ce que l'ombre de leurs contacts avait envoyé de soucis dans leurs âmes.

Sept jours et sept nuits, ils restèrent immobiles, le front contre la terre nue, attendant la venue des messagers lumineux de Brahma.

Puis, devant le Roi soucieux, qui tremblait pour sa race, ils décidèrent de réveiller la haine et la vie dans le cœur du jeune prince, par l'amour.

Et ils lui amenèrent leurs filles, les princesses couleur de printemps et le Roi ouvrit pour lui les portes redoutées du voluptueux serail.

Et Rhanâ, éivré de joies mystérieuses, se crut transporté dans le sein même de Maija, la déesse parfumée d'une jeunesse éternelle.

Mais bientôt, le prince, fatigué d'amour, retourna l'arc oisif à l'épaule, dans la forêt merveilleuse. Un soir qu'il avait beaucoup marché, il revit le blanc château où les trois vierges aux cheveux d'or chantaient doucement la chanson d'amour.

Alors, se rappelant les femmes qu'il avait connues, il entra dans la salle où régnait, comme un souvenir des choses mortes, un parfum triste d'asphodèles. Il osa leur parler. Mais elles ne le reconnurent pas et n'interrompirent pas pour lui leur divine chanson.

Le cœur torturé, il remonta lentement les terrasses somptueuses du palais souverain, qui s'étagaient au bord des mers védiques.

Et les mages, consultés de nouveau par le Roi attristé, désespérant déjà de celui que l'amour ni la gloire n'avaient pu séduire, essayèrent de la terrible et occulte jouissance de l'or.

Et le père lui ouvrit ses trésors incendiés de pierreries et pressura plus impitoyablement les peuples pour enrichir l'espoir de sa vie.

Rhanâ, le prince mélancolique, paré comme une belle femme, usa largement de sa richesse et de son pouvoir, pour le bonheur des heureux de la terre et pour le désespoir des pauvres. Mais l'eau divine, qu'il buvait ainsi à pleines gorgées aux sources vivifiantes de la joie et de la douleur ne lui rendirent point le Désir.

Lors, délaissant les paternels palais où se pâmaient les étranges lotus, dans les couchants d'or des jardins au bord desquels pleurerait la mer, il s'achemina, accompagné de son esclave fidèle et plein d'espérance, vers la tombe secrète et connue de lui seul où le vertueux brahmine qui l'avait élevé et qu'il aimait plus que son père, s'était, pour la troisième fois, fait enfouir, pour se rapprocher de Brahma, en écoutant les bruits de la terre.

Par son ordre le serviteur tremblant viola la fosse sacrée.

Et l'ascète apparu, au sortir de son mystique sommeil, écouta, attendri, dans l'ombre étrange du soir, les sanglots de l'Enfant.

Puis il parla lentement en montrant l'Orient, et sa voix chassa loin du visage aimé les noirs nuages qui l'assombrissaient.

Puis, Rhanâ, après lui avoir pieusement fermé les paupières, lourdes de rêves futurs, remit le saint vieillard dans sa tombe fraîche, sur laquelle il sema une poignée de blé, dont les tiges en grandissant

devaient effacer toute trace de son passage et charmer le sommeil du grave dormeur, aux souffles des brises, des doux bruits des mers lointaines.

Puis, ayant enfoncé, d'une main calme, son Kandjar jusqu'à la garde, dans la poitrine du noir esclave, pour sauvegarder à jamais son secret, le fils des Rois s'enfonça seul à travers les jungles désertes, où les tigres miaulaient, et marcha vers le Levant, dans le soir ensanglanté.

Il se dirigea, le cœur lourd du secret confié, mais dilaté par l'Espoir, vers les ruines mélancoliques des temples détruits, entre lesquelles s'ouvrait la vallée des Sarcophages, que de brèves défenses interdisaient aux pieds mortels de violer.

Et, ayant atteint les portes saintes et redoutées, il embrassa d'un regard fraternel la gorge profonde aux flancs enténébrés de noirs cyprès, que le vent des Etendues agitait triomphalement, comme palmes, au-dessus des grands tombeaux où dormaient les ancêtres, dans la splendeur des oublis.

Franchissant enfin l'enceinte sacrée, que gardaient des figures immobiles des Dieux, le fier Rhana pénétra dans le silence humide des caveaux. Et ses pas sonnèrent lourdement sur les dalles de pierre, l'heure du Destin.

Le promeneur s'accouda à une colonne brisée, dont la froideur le pénétra tout entier et rafraîchit ses vertèbres et son regard s'enfonça dans les salles profondes où s'alignaient les royales tombes.

Dans l'ombre triomphale qui les abritait, brillaient splendidement comme sur un velours funèbre, les rayons d'or des couronnes et des sceptres qui sacraient à jamais les corps de pierre des anciens Rois.

Et des pensées graves auréolèrent aussi son jeune front quand, accoudé, aux stèles des monuments, l'écho ayant peu à peu dévoré le bruit de ses pas, il rêva des rêves sublimes, les yeux fixes dans l'auguste silence. — Des rêves inconnus de lui dans sa vie mortelle.

Les Ondes mélancoliques du passé illustre vinrent mourir à son esprit illuminé, comme les vagues d'une mer harmonieuse et lointaine et, se perpétuant à travers le présent éphémère, le portèrent, le cœur gonflé, jusqu'aux rivages enfin dévoilés du merveilleux avenir. Ses lèvres s'ouvrirent au souffle des souvenirs, comme des fleurs vermeilles et murmurèrent éloquemment :

— Il faut être seul en face des morts. »

Puis, il marcha lentement sous les voûtes héroïques, saluant les faces

roides d'éternité. Et les feux des pierreries lui brûlaient le visage quand il se penchait respectueusement sur les sépulcres.

Quand il sortit des grottes vénérables, sans secouer la poussière sainte que ses pieds avaient foulée, il traversa les villes mortelles, où il avait autrefois vécu, comme un étranger et personne ne reconnut le grand voyageur.

Il retourna dans la forêt songeuse où les trois femmes aux cheveux d'or, priaient maintenant sous la pâleur des marbres.

Il se surprit, accoudé aux colonnes du portique, comme il s'était appuyé aux stèles du Temple des morts, et les regarda longtemps.

Enfin il entra dans le château muet, qu'enveloppait le parfum des roses mortes, radieux et triomphant.

Alors elles le reconnurent et elles aimèrent d'un amour immortel celui qui avait baisé les lèvres des reines mortes et qui revenait vers elles parfumé de l'odeur sainte des Tombeaux.

JULES NOËL.





LA JEUNESSE

A MONSIEUR WILLEM GEETS.



AVEC des mots d'adieu que démentaient ses yeux,
Songeuse elle a quitté le jardin tutélaire
Où les fleurs de son âme hautaine et solitaire
Mêlaient leur pure extase à l'extase des cieux.

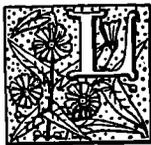
*Comme elle la clarté des roses s'est éteinte
Et plus grave au sanglot modulé par sa voix,
Mon espoir a brisé le miroir d'autrefois
Où s'était reflété son visage de sainte*

*Elle est au loin : le soir descend pensif et lent
Sur les lys effeuillés que la brise caresse.,
Et mon âme pleurant sa divine jeunesse,
S'avance dans la nuit comme un ange tremblant.*



LE VITRAIL

A MADEMOISELLE ALINE MERTENS.



AURORE a dessillé mes yeux, et je devine
Maintenant que les lys d'une ferveur divine
Erigent à nouveau leur orbe vers l'amour,
Derrière le vitrail de mon rêve, le jour

*Ineffable et charmant des tendresses premières :
Je te revois, clair paysage, et vous, lumières
Du cortège arrêté sous ma tourelle d'or :
Jeunes filles, veillant leur enfance qui dort
Dans la charmille où vient mourir le clair de lune,
Séraphins entr'ouvrant les fleurs l'une après l'une
Après avoir choyé d'un geste caressant
Les fusions de clarté que l'aurore en naissant
Entremêle aux reflets roses de la rosée,
Souvenances vaguant par la plaine arrosée
De pétales, aveux trop longtemps ignorés
Dont l'émoi se profile en sillages dorés
Sur l'eau mystérieuse et douce de mon âme...
O Vitrail émaillé d'auréoles qu'enflamme
La grâce d'un sourire éternellement pur,
Fenêtres de lumière ouvertes sur l'azur
De l'Eden adorable où chante une Enfant lasse,
J'ai, fuyant les pays de silence et de glace
Qu'un songe puéril me fit aimer jadis,
Cueilli le rameau d'or aux parfums attiédés
Pour Celle qui s'éveille au fond de ma tristesse
En guidant par la main l'Ange de la Jeunesse.*

GEORGES MARLOW.





NOËL NOUVEAU

I



AVEC l'hiver, grandirent les souffrances des Plèbes.

Sur les routes, durcies par les gels, les âpres brises firent d'avantage sentir la médiocrité des vêtements ; aussi elles s'insinuèrent, les nuits, en les couches pauvrement couvertes, excitèrent les fornications et les outrancières prolificités.

Au coin des âtres morts, les vieillards grelottants déplorèrent les lentes sénilités, désirèrent les « ailleurs » où les acerbes froidures ne les peuvent atteindre jamais.

Les faims aussi devinrent atroces. Les ventres, impérieusement, crièrent leur douleur ; les mères pleurèrent sur les enfants faméliques ; et les pères, en leur impuissance, furent cruels, eurent des visions de sang et de carnage.

Puis, les matins, on entendit de tragiques histoires. Des assassinats, en la ténèbre propice, s'étaient perpétrés ; des vols avaient été commis ; aussi des viols. Toute une démençe rouge sembla sourdre des neiges polluées, être soufflée par les vents polaires.

Pareillement on apprit que des enfants, des femmes, des hommes, mouraient d'inanition ; étaient trouvés, sur les routes, figés par les gels, avec encore, en leurs yeux clos, la vision douloureuse et jalousement gardée des immenses terrils de charbon que vraisemblablement ils avaient coudoyés en leur ultime pérégrination.

II

Bientôt toute cette souffrance se mua en colères. Les Haines emplirent les corons ; les Révoltes hantèrent les banlieues.

Les mères rugirent devant les armoires vides ; leurs faces de douleur muette et d'amour farouchement s'allumèrent ; cependant qu'en leurs yeux glauques, en leurs grands yeux d'animalité et de passiveté, passaient les désirs de meurtre.

Dans les aubes froides, les chemins noirs qui s'en allaient vers les Géhennes, les hommes eurent des mutismes inquiétants, des mutismes qui disaient les infinies lassitudes des éternels licols, des toujours lourdes sujétions ; et leurs âmes, embuées encore de sommeil, vaguement surgirent les vellétés d'insurrection ; et ils révèrent aussi à des représailles rouges, sanglantes ; à d'immenses tueries où rien, plus rien ne resterait.

Et aux remontées des mines où les tyrannies se grandissent encore de la ténèbre ; aussi aux sorties des usines dantesques où s'élaborent le Fer, l'Acier ; encore lors des départs des grands halls où les laves incandescentes se muent en du Verre ; ici, là, ailleurs, quand ils convergèrent vers les cantines, quand ils se heurtèrent aux carrefours, ils crièrent plus haut encore leurs impatiences de combativités, leur songe de ne souffrir plus, d'avoir chaud, de manger, de dormir, de vivre.

Partout, ce fut des haines clamées ; des encolèvements, montés des cœurs aux lèvres, vociférés ; des batailles sollicités enfin.

Et dans les crépuscules, d'immenses, d'infinies rumeurs, comminatoires et douloureuses, s'en allèrent, avec des envols lourds, là-bas, vers la cité des Ploutocrates, les maîtres des banlieues ; vers la Ville, où les Veaux d'or érigent leurs gloires sombres de puniques Molochs, de préhistoriques Minotaures ; ce fut, vers eux, d'incommensurables levées de poings où s'objectivaient les ivresses rouges.

III

Les Ploutocrates se livraient aux coutumières fêtes hivernales. Dans les palais, où ruisselaient des ors inouïs ; où les pourpres et les soies magnifiques mettaient la joie des Orient nostalgiques et colorés ; où les velours et les brocarts anciens disaient les fantasmagories des temps révolus et antérieurs, du Moyen-Age artiste et somptueux ; là, en des orgies babyloniennes, ils essayaient de satisfaire encore leurs morbides passions ; d'amuser encore leurs âmes décadentes et blasées.

Car ils étaient las des ordinaires jouissances, des communes voluptés ; celles-ci, même hyperesthésiées par des ambiances savantes, exotiques et suggestives, ne les savaient contenter ; et ils cherchaient maintenant d'inédites formules, de neuves modalités de vice ; ressuscitaient les bibliques dissolutions des Sodome et des Ghomorre.

Ils tenaient leurs richesses des Plèbes ; mais les méprisaient. L'Or,

pensaient-ils, est l'ultime critérium ; seul il détermine les Noblesses. Et ils étaient cruels en les exigences des tributs ; réclamaient farouchement les rançons.

Ils n'avaient point cependant l'inconscience de leur tyrannie ; et sentaient, autour d'eux, des occultes vengeances. Et parfois, en les caves profondes, quand, avec des joies et des voluptés passionnelles, ils plongeaient leurs mains en les lourds coffres où dorment les fauves et rutilants métaux, des vagues effrois les figeaient. C'était l'haleine des Plèbes, chaude de meurtre, qui passait sur la Ville.

Ou bien encore, en les festins, des mutismes, tout à coup, clouaient le rire, éteignaient, un instant, les bruyances des convives saouls. Et les hautaines courtisanes s'arrêtaient de se dévêtir ; et les femmes adultères n'achevaient point leur baiser, y trouvaient une acreté étrange.

IV

Le matin, des messagers, accourus des banlieues, vinrent aux portes de la Ville. Ils annoncèrent qu'ils portaient d'alarmantes et tragiques nouvelles.

Les Plèbes, apprenaient-ils, étaient en effervescence ; les insurrections s'élaboraient là-bas. Ils avaient vu, ajoutaient-ils, des colères gronder farouchement en les âmes, les haines emplir tous les cœurs. Et ils dirent encore tous les hommes criant les vengeances, toutes les faces marquant le songe des cataclysmes et des tueries.

On courut dans les temples. Les Ploutocrates étaient affolés. Autour des Tapis-verts, les grands chefs réunis tentèrent d'arrêter les paniques. Des palabres longs eurent lieu. Les uns proposèrent qu'il fallait élever les tributs afin, par là, de grandir la misère encore et de mieux émasculer les factieux. D'autres disaient : « Envoyons-leur, au contraire, un tout petit peu de notre or ».

On ne s'entendit point ; il fallut qu'on recourut au Grand-Prêtre. Celui-ci, consulté, répondit : « Voici mon sentiment : Il faut ne rien craindre. C'est demain la Noël ; Jésus, le divin Nazaréen va descendre encore des Paradis ; il ira dans les banlieues — car c'est là surtout qu'il aime aller — et il répétera aux Plèbes les paroles qui calment, qui font descendre en les âmes les habituelles paix. Il leur dira ce que nous eûmes l'intelligence de lui faire dire depuis deux mille ans : « Souffrez, souffrez encore ; car mon royaume est pour ceux-là seulement ». Jusqu'ici, ajouta-t-il, les Plèbes l'ont fort religieusement

écouté ; et leur passiveté fut exemplaire. Je n'ai aucun mobile de penser qu'ils s'éloignèrent des bonnes traditions. Allez donc, ô Ploutocrates, à vos coutumiers amusements ! »

Une immense joie emplit alors la Ville. Ce soir-là des fêtes inouïes et introublées eurent lieu.

V

L'haleine des Plèbes, chaude de meurtre, souffle encore, en cette aube, de Noël, livide et tragique, sur la Ville. Dans les festins, les mutismes ont fermé les bouches ; et les courtisanes s'arrêtent de se dévêtir.

Et une rumeur immense, une rumeur océanique passe, monte des banlieues, emplit le ciel : on dirait d'une humanité en marche ; d'une légion de peuples qui s'avance.

Les Ploutocrates, sortis en tumulte des palais, s'arrêtent, figés en des peurs démentes ; ils ont compris que le cataclysme, l'effondrement, est là, devant les portes. Sur les terrasses des palais, des femmes éplorées gémissent, attendent les viols magnifiques et brutaux.

Dans les temples, autour des Tapis-verts, devant les Veaux d'or, on écoute les messagers revenus à nouveau. Le Grand-Prêtre interroge : Les Plèbes s'avancent vers la Ville, dit le premier ; elles sont pareilles à une mer, immense, incommensurable. Elles sont calmes, sereines, n'ont point des allures comminatoires.

Un second messenger ajouta : Des hommes disent « nous allons vers les Justices ».

Mais qui les commande, demande encore le Grand-Prêtre ? — Je ne sais, continua le même messenger. C'est un jeune homme ; il a de grands gestes de lumière et d'amour ; je passais quand il haranguait les Foules ; et il proférait des vocables de Pitié et de Miséricorde.

Et vous ignorez son nom, insiste à nouveau le Grand-Prêtre ?

Un troisième messenger s'avança et répondit : C'est le fils d'un charpentier ; il s'appelle *Jésus*.

L. PIRO.





CANTILÈNES

POUR RÉGINE

IV.

*Sur le fleuve régnait le silence du soir.
Notre barque rêvait parmi les roseaux frêles,
Qui, s'inclinant avec un frémissement d'ailes
Ridaient le flot limpide et clair comme un miroir.*

*A chaque coup de rame, en perles cristallines
L'onde égrenait sa plainte, au rythme de ses pleurs,
Sur le calice blanc des nénuphars en fleurs.
Une brume flottait au versant des collines.*

*L'angelus épandit son chant triste et lointain
Sur le sommeil léger des arbres de la rive.
Tout disparut. — La barque errait à la dérive,
Comme une allégorie étrange du Destin.*

V.

*Au clavecin mignard est à jamais recluse
L'âme où chantaient jadis nos rêves les meilleurs.
Les sons, veules, cassés, glissent comme des pleurs
Sur l'ivoire jauni qui tremble et se refuse.*

*Le vieux dressoir d'ébène enguirlandé de fleurs
Projette des éclairs parmi l'ombre diffuse ;
Et la cendre du bleu crépuscule s'accuse
Aux vitraux où se fane un conflit de couleurs.*

*Le Passé mort revit à cette heure confuse
En la chambre perdue aux vieux songes d'ailleurs,
Tandis qu'un chat, les reins ondulants et frôleurs,
Guette la cage avec ses yeux chargés de ruse.*

VI.

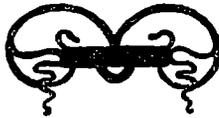
*Dans les sentiers du parc crépusculaire
Où mon Ennui traîne un deuil séculaire
J'avais semé des roses pour te plaire.*

*Tu vins vers moi, câline, en robe grise,
Chantant la romance autrefois apprise
Aux lilas blancs balancés par la brise.*

*Pâlement bleus sous les dentelles blanches,
Tes yeux avaient le charme des pervenches.
Ta petite main écartait les branches.*

*Je te dis à voix basse : « Chère folle ! »
Toi, d'un grand lys effeuillant la corolle,
Tu ne prononças pas une parole.*

EMILE BOISSIER.





AU VERT



AR ce jour gris et triste de décembre, aux sifflements de la bise, voici qu'au milieu de la ville une amère solitude m'environne, me refroidit le cœur et dessèche tout désir de vie comme une feuille morte prête à s'émietter. Je promène par les rues l'ennui morne de celui qui est seul, loin de chez lui, sans occupation et sans but, se remémorant comme il fait bon, dans la ferme ou la chaumière lointaine, se blottir au coin de l'âtre pour y entendre le chant du coquemar, le cri-cri du grillon ou le ronron du chat, nos dieux lares. Cependant la maison est dépouillée de sa ceinture de verdure, les bois sont devenus transparents et les champs sont déserts, mais il doit faire gai au foyer, et doux. La vie y est plus libre et plus exubérante qu'ici où elle est contrainte par mille conventions auxquelles nous avons de la peine à nous habituer, nous les rustauds des libres campagnes.

Au hasard de la promenade me voici dans les environs de la gare par où l'on prend le train pour retourner au pays. Mais non, ce n'est pas le hasard qui m'y amène, j'y ai été attiré avec la pensée que je verrais peut-être quelqu'un débarquer de là-bas et cela me ferait plaisir de chercher dans ses yeux le reflet de mes paysages familiers, de me croire au village en l'entendant parler. Aucun visage connu ne sort de ce bâtiment veule, mais j'aperçois rôdant aux alentours quelques conscrits de mon canton. Nous ne nous sommes jamais parlé, mais nous nous abordons tout de même. Au bout de quelques instants, assis à quatre autour d'une table de cabaret, nous sommes tout à fait de connaissance. Chacun de nous, au début prend un air faraud et crâne pour essayer de leurrer les autres et soi-même sur la réalité de ses sentiments, mais nous nous apercevons bien vite de cet essai de supercherie. Tous nous nous sentons envahi par la même nostalgie, nos âmes sont frileuses, elles cherchent à se réchauffer un peu.

Ils ont quitté le village au mois d'octobre. Pendant quelques jours encore ils ont eu un beau soleil qui semblait leur souhaiter la bienvenue dans cette ville étrangère, où l'on ne parle guère leur langue. Ils ont eu l'étonnement, la curiosité de cette grande ville avec ses rues immenses, ses monuments, ses magasins étincelants, ses bazars, ses marchés et ses foules toujours en mouvement, puis les tournées dans les bouges avec des filles à volonté. Comme des chiens qu'on vient de détacher ils se sont mis à gambader, à sauter, à faire mille folies, mais ils n'ont pas tardé à se calmer. Un jour ils se sont réveillés avec la tête un peu lourde et ils ont été étonnés de regretter leur coin perdu. Ils ne s'étaient jamais aperçu qu'il y faisait si bon, que l'on s'y amusait si bien en comparaison de ce qu'on trouve ici dans la « capitale ». Là-bas on est partout chez soi, tout le monde se connaît, ici l'on marche des journées entières sans rencontrer un visage ami. Et mille détails auxquels ils n'avaient jamais pensé jusqu'alors, surgissaient en leurs souvenirs ajoutant des charmes ignorés à la terre lointaine.

Ah ! mes camarades je la connais cette sensation, voilà bien des automnes où la nostalgie me vrille à me faire hurler. Chaque année quand les dernières feuilles des arbres se sont enfuies brunes et ternes au long des bises aigres, je sens autour de moi une effroyable solitude et comme vous, je suis porté, par désespoir, à me saouler dans quelques tavernes pour me remettre un peu de cœur au ventre, j'éprouve le besoin de me vautrer avec rage dans quelques copieuses débauches pour ne plus penser aussi éperdument qu'il y a là-bas au bas de la colline, au bord de la rivière, quelques maisons familières qui seraient le centre de mon existence et les montagnes voisines ses horizons, si l'on pouvait se choisir sa vie.

Nous parlons de chez nous, et nous réchauffons nos cœurs à la chaleur des paroles dont nous nous servons pour raconter les moindres événements du village.

Nous voilà à peine reconfortés que nous devons nous séparer. Il y a des moments où la guigne ne vous lâche pas. Nous étions là si bien à former, dans ce cabaret, un coin du hameau. Nous aurions, lorsque la conversation eut été épuisée, joué un piquet voleur en fumant notre pipe, comme chez le barbier. Nous aurions continué à jouir de notre intimité en entendant notre langue wallonne si expressive, et avec tant de relief. Mais l'appel est là, ils doivent retourner dans le grand bâtiment régulier qui est la caserne, eux, qui logeaient dans la soupente de la chaumière, ou dans l'écurie des chevaux ; et

me voilà seul et seul plus encore qu'avant de les voir. Me voilà à traîner de nouveau par les rues, cherchant à m'intéresser aux passants. Mais impossible d'y trouver de l'agrément, je me mets à haïr ceux qui passent raides à côté de moi, sans me voir, ou bien, chaque fois que je crois remarquer un regard pitoyable et sympathique, je m'attendris d'une manière qui me paraît bientôt ridicule.

Lorsque le soir sera tombé, me dis-je, je rentrerai chez moi, c'est encore dans ma chambre que je serai, en somme, le moins malheureux. Parmi les choses coutumières, les souvenirs s'épanouiront à la lumière de ma lampe comme de tardives et pâles roses d'arrière saison et j'accorderai ma rêverie à la plaintive et douce chanson du feu. J'évoquerai les beaux jours de l'été, ma petite amie, que nous passâmes ensemble, soit que nous grimptions les collines pierreuses pour aller nous asseoir dans le bois, au sommet, et contempler à nos pieds le petit village tranquille, ou que dans les ruines de pierres grises du vieux château, nous cherchions à ressusciter quelque amoureuse chevalerie, ou bien encore qu'aux ducasses, nous allions dans les hameaux voisins avec une bande d'amis et d'amies danser au son du violon et de la clarinette, autour d'un kiosque formé de quelques planches garnies de branches de sapin, puis chanter au retour le long de la route sous le ciel criblé d'étoiles. Je me rappellerai ta maison blanche au toit d'ardoises et la vigne vierge que je vis verte l'été et rouge l'automne, encadrant la fenêtre où je te trouvais tirant l'aiguille les jours de la semaine.

J'entendrai le son de ta voix pure comme la source du bois joli. Les vieilles romances, « comme on n'en fait plus » dont tu me berçais harmonieusement l'âme, je les fredonnerai à moi-même et je croirai être près de toi. Tu oublieras mes brusqueries, lorsque je commençais à être fatigué de cette douce vie et que de nouveaux désirs m'attiraient ailleurs. Saturé de bien-être, je n'avais pas l'air de croire à mon bonheur et je maugréais, du bout des lèvres sans doute, à propos de riens et à propos de tout.

Mais j'eus encore plus de torts que tu ne le supposas.

Tu chantais pour charmer la mélancolie d'un crépuscule rouge à ta fenêtre encadrée de verdure qui commençait à vermillonner. J'arrivais le long des prés, par ton petit jardin aux parterres de fleurs bordé de buis, songeur, imprégné du mystère de la nuit qui voilait d'ombre la vallée prochaine. Je t'écoutais, souriant d'aise, achever le refrain.

Le bonheur est peut-être là.

Cette finale me sembla se rapporter à ce qui m'entourait : la petite maison blanche au toit d'ardoises, avec sa vigne au gracieux feuillage, regardant les prairies, les bois et les collines qui fermaient l'horizon, le jardin avec ses fleurs et ses arbres où pendaient de beaux fruits incarnats et dorés, ma jolie petite amie avec sa gaieté fine et un peu moqueuse, et sa mère qui déjà m'apportait du raisin blanc et des poires dans la corbeille d'osier.

Est-ce que je n'entrais pas dans un conte de fée? Mais que se passa-t-il donc? Sans doute j'aurais dû rester seul pour cacher mon émotion et me laisser aller au charme qui m'entourait, ou bien ne le sentis-je pas assez profondément et mon raisonnement n'eut-il pas le temps de le déduire? Eus-je l'impression que je grimaçais et fut-ce la crainte de le laisser voir qui me fit grincer un rire aussi aigre que le bruit d'une crécelle, ou bien est-ce que sur le point de me livrer au bonheur qui venait de m'apparaître, n'en avais-je déjà plus envie parce qu'il s'offrait aussi ingénuement? Toujours est-il que le charme fut rompu. Elle sentit que mes paroles sonnaient faux, ce qui la chagrina. Elle replia sur elle-même sa petite âme blessée. Je m'abimai dans une telle amertume que je ne sus atténuer par quelques phrases cordiales et tendres, le mal que je venais de lui faire. Je restai là, taciturne, sentant gronder en moi, comme un fauve en cage, une colère sombre.

Le bonheur, maugréais-je, le bonheur! Qui peut prétendre me le donner. Y a-t-il quelqu'un qui occupe dans ma vie une place assez grande pour cela. Elle, pas même! Si elle le croit elle s'abuse étrangement sur son pouvoir.

Ah! ma douce, douce amie, je ne fus plus guère aimable pour toi depuis ce soir jusqu'à mon départ. Ce jour là cependant je me souviens que j'étais triste de te quitter. Mais pourquoi au moment de grimper sur l'impériale du vieux char à bancs aux roues couvertes de boue séchée, m'arrachai-je vivement de ton étreinte et, une fois là-haut, me mis-je à rire en voyant ton visage en larmes, puis étouffant tes dernières paroles, fis-je éclater mon cor de chasse en une fanfare désordonnée jusqu'au tournant de la route?

Aujourd'hui vois-tu je ne suis pas fier, je t'assure, et pour un peu je me mettrais à gronder le méchant et brutal garçon que j'ai été alors, repoussant dédaigneusement la part de bonheur que tu m'offrais.

*
* * *

Je recouds tous ces souvenirs un peu incohérents dans un bouge

où l'un de mes camarades, rencontré au hasard, m'a entraîné.

La friperie prétentieuse de ce bar m'attriste tellement que c'est pour moi un plaisir exquis de regarder les jours passés au-dedans de moi-même.

Mais voilà que je remarque une fille à voir ses grands yeux fixés un moment sur moi. Elle est jeune, fort jeune, car la courbe de ses joues et de son menton a encore la grâce de l'enfance. Ses lèvres sont très rouges et semblent éclater dans la fraîcheur de son teint. Ses quenottes blanches grignotent une orange et croquent des amendes tour à tour.

De temps en temps elle part, en se rengorgeant, d'un rire un peu forcé aux notes hautes et aigrettes, aux propos d'un jeune homme très loquace par qui elle se fait agacer. Elle débite des phrases sans grande signification pour moi, mais qui paraissent mettre un peu d'humeur chez mon ami. De temps en temps il lui dit que ces manières là n'ont aucune chance de réussir auprès de lui. On en vient parfois à des mots aigres et puis elle se retourne, après une moue de mépris, vers le jeune homme.

Mon camarade renversé dans un fauteuil regarde le plafond et lui envoie placidement d'énormes bouffées de tabac.

Il y a un autre personnage, un dentiste d'âge mûr qui raconte ses innombrables bonnes fortunes et jongle avec des dents qu'il tire de sa poche. Il prend le parti de mon ami et fait des remontrances à la jeune fille.

— Je lui avais dit, répond-t-elle, que puisqu'il avait été ivre hier, je le serais aujourd'hui. Voilà, c'est fait, et je ne veux plus entendre parler de lui.

— Vous êtes idiot, dit mon ami, et je suis bien content d'être débarrassé de vous.

La conversation continue sur ce ton avec de nombreuses interruptions. La jeune fille dont l'ivresse rend les grands yeux un peu hagards, éclate de rire à chaque instant ou se fâche pour des riens.

Le jeune homme loquace ne voit pas le rôle qu'elle lui fait jouer et continue à faire la roue.

Mon ami se contente de lever les épaules comme si tout cela lui était bien indifférent.

Mais chacun exagèrait trop son indifférence.

Aussitôt que le jeune homme importun fut parti, j'eus plaisir à voir comme mon fanfaron d'ami cherchait à s'expliquer avec la jeune

filles, à revenir vers elle sans trop faire mine de céder et d'implorer. Sa tâche était facilitée par le dentiste hâbleur qui s'efforçait à les reconcilier et comme ses histoires invraisemblables amusaient la jeune fille, il jouissait d'une considération marquée et d'un certain empire sur elle.

Mon ami voyant l'attitude de la jeune fille qui regardait droit devant elle en musant quelques refrains, s'expliqua. Tout en brûlant du désir de se reconcilier avec lui, elle ne voulait rien entendre. Mais il la pressait de formuler ses griefs. Elle les lui dit en une phrase sèche qui voulait lui témoigner du mépris. Il se hâta de reconnaître ses torts, prétendit ne plus se souvenir d'avoir agi de la sorte, mais que c'était mal de sa part, qu'il ne recommencerait plus et lui en demandait pardon.

Elle continuait à lui signifier que tout était fini entre eux, malgré les objurgations du dentiste. Mais parfois, sur une plaisanterie quelconque de celui-ci, elle riait et riait, montrant ainsi la joie qu'elle avait de ces soins, de cet empressement humble de son amant. C'est qu'il n'était plus fier mon ami, mon fanfaron d'ami aux fortes lèvres, au menton volontaire, au masque énergique et brutal un peu.

Ah comme j'eus du plaisir à le voir l'entourer de mignardises, de gentillesses, pour voir enfin reflleurir, pour lui, un sourire sur ses lèvres. Il les payait ses fanfaronnades de la veille et son assurance de tantôt, cette assurance d'homme aimé qui peut tout se permettre.

Ah combien je l'aimais de le voir ainsi à mon diapason de tout à l'heure, l'âme peureuse et angoissée d'une rupture possible, le désir fouetté par la résistance et l'opiniâtreté de sa maîtresse ; et combien petite fille, j'admiraï ton instinct qui te poussais à couvrir ton bonheur d'un bouclier de bouderie, à le défendre avec une pareille tenacité contre le despotisme brutal, précurseur de la satiété et de l'abandon.

Charmante stratégie du cœur ! Tu comprenais quel piment serait pour lui ta mutinerie, et quelle fontaine de Jouvence allait être ta révolte, dans laquelle son amour se retremperait !

N'est-ce pas à courir l'un après l'autre tour à tour que le désir s'aiguise au lieu de s'épuiser et ramène violentes et âcres les flambées de passions folles ?

Je sais pourtant, enfant, que s'il avait simulé un peu plus longtemps l'indifférence, ce fut toi qui l'eus enveloppé de tes chattering et l'eus supplié, presque, de te pardonner sa brutalité de la veille ; mais

ton merveilleux sens de l'amour te donna l'égoïsme nécessaire pour prolonger votre plaisir en lui donnant plus de prix.

Car nous sommes ainsi faits, en amour, nous baisons la main qui nous frappe tandis que nous mordons celle qui nous caresse.

Je songeais aux voluptés que vous promettait la discorde présente et il me sembla même qu'avec une merveilleuse et instinctive compréhension de la vie, vous ne la prolongiez que pour tendre et crispier davantage les attirances qui vous avaient déjà jeté dans les bras l'un de l'autre.

Enfin il l'embrassa, bien qu'elle eut fait mine de détourner la tête, elle le gronda encore mais sa voix se faisait tendre, elle ne grondait plus que pour ne pas montrer si vite qu'elle avait oublié depuis longtemps ses griefs et pour se faire calmer davantage. Les baisers qu'elle semblait refuser avaient une inexprimable douceur en même temps qu'une ardeur brûlante; elle se pâmait déjà dans l'idée des voluptés prochaines.

Nous sortons, elle lui prend le bras et se blottit contre lui. Ils sont haletants. Après les avoir quittés je les regarde partir heureux, jeunes. Il lui parle mais, comme du fond de ce qu'il lui dit avec tant d'ardeur, j'entends sourdre l'animalité indomptée du sauvage qui réapparaît toujours en l'homme quand ses sens se mettent à hurler.

Demain il recommencera à faire le mauvais garçon, ils se disputeront de nouveau avec âpreté et retremperont leurs désirs dans les bonnes et salutaires violences qui font mieux s'aimer, et chaque fois ils resserreront ainsi un chaînon de la chaîne qui les lie.

Au soleil de vie et d'amour, à la chaleur de la liberté des êtres qui agissent à leur guise et dont aucune compression n'étirole la spontanéité turbulente, me voilà tiré de ma torpeur et reconforté. L'aiguillon de l'action s'enfonce dans mes sens.

Nous ne devons pas, me dis-je, nous laisser dominer et anéantir en des rêveries vagues par le besoin d'absolu qui est en nous. Mais accordons-le avec nos désirs et nos passions que nous laisserons se développer sans autre frein que la conscience que nous avons de l'âme du monde.

Mais surtout n'attendons rien des autres. Ils faciliteront tout au plus notre accord avec les choses.

Me voici, petite amie de là-bas, qui me fut si douce, reconcilié avec moi-même et avec toi. Je pense combien j'eus tort de ne point accepter la part de bonheur que tu m'offrais. Ta faute fut dans ton ingénuité. Tu m'aimais et confiante enfant, tu ne pensas pas à me faire

comprendre l'inestimable prix de ton amour ; en venant au devant de mon désir, tu lui enlevas sa force agissante et je ne sus pas l'aiguiser moi-même en me représentant le trésor que ta baguette de fée aurait fait jaillir à mes yeux.

Le rayonnement de ton âme m'éblouit encore et me fait paraître plus tristes et plus lamentables les rues de cette ville avec ses lumières jaunes que la pluie fait clignoter. Tu objectives ma nostalgie de mon pays, de l'été, de l'ivresse du grand air, de la vie joyeuse et libre dans une nature luxuriante. Mais à quoi bon s'absorber dans des regrets stériles ! Si je revoyais maintenant la petite maison dépouillée de sa parure verdoyante et fleurie que tu remplissais de tes chants, et le paysage morne, dénudé de ses splendeurs estivales, ne serais-tu pas, toi aussi, changée à mes yeux.

Ne nous attardons pas à regarder en arrière. Demain est là avec ses promesses de batailles et de joies, le voilà qui m'éclaire maintenant comme un soleil. Il est plus brillant encore de ma mélancolie dissipée.

Après tout, les regrets que je suscitai en ton honneur ; amie, crois-tu pas que c'était l'amer que je buvais pour attiser la fringale de vie assouvie un instant, repue d'émotions ? Nous nous laissions si facilement leurrer par la bête qui est en nous et fait le mal avec une absolue candeur, une totale inconscience !

Maintenant je vous ouvre la cage, souvenirs propices, doux oiseaux au plumage couleur de terre ou couleur d'ardoise. Allez, retournez chez nous voler autour du clocher natal, vous reposer sur les auvents et les-abats-sons, dans les trous où les oiseaux font leur nid. Allez picorer dans la cour de la ferme avec les pigeons et les poules. Lancez un appel sur le bord de la fenêtre, frappez légèrement le carreau de votre bec, la jeune fille viendra vous ouvrir et vous tendra des graines et des miettes dans le creu de sa main, vous encourageant et vous nommant des plus doux noms.

Revenez moi à l'heure opportune. Chères souvenirs en allées revenues, puis reparties, quel printemps m'annoncerez-vous à votre prochain retour, hirondelles mes sœurs, hirondelles légères, hirondelles d'amour ?

MAURICE DES OMBIAUX.



LES NOËLS

*Les NoëlS blancs sont descendus
Avec des sons de cloches blanches
Remplir de leur dimanche
Ma nouvelle âme. .*

*Les vrais chemins devant mes pas s'étaient perdus,
Le cœur sans foi et sans prière
Je retournais comme on fuit, en arrière,
L'ombre, telle une énorme main
Semblait grandir sur mon destin
J'avais la peur de mes blasphèmes
J'avais la peur de ma peur même
Quand les NoëlS sont descendus.*

*J'étais le pauvre au seuil des portes
J'étais celui qui mendiait
Un peu de la clarté qui s'évadait
Par à travers les fentes de la porte.
J'étais celui qui se mourait de froid
A la porte de son effroi
Quand les NoëlS sont descendus.*

*Je n'avais rien, que manteau de lin,
Déchiqueté de la misère;
Je n'avais rien et ne songeais à rien
Qu'au lit de terre dans la terre;
Mon front, jadis lucide et fort,
Mon front vainqueur, il était mort
Et le sang pâle de la tristesse sourde
Traînait en moi comme une eau lourde,
Quand les NoëlS sont descendus.*

*La terre était belle de neige bleue,
Sous la lune, de lieue en lieue ;
On ne voyait qu'un toit brûlant,
Qu'une cabane au bord d'un champ,
Qu'une lampe qui s'allumait devant l'image
D'un Christ enfant et de rois mages,
Quand les Noël's sont descendus.*

*Les blancs Noël's étincelants
Vêtent ainsi de leurs dimanches blancs
L'Ame nouvelle
Qui fait chanter la vie à l'infini en ma cervelle.*

EMILE VERHAEREN.





LETTRE PARISIENNE



SOUS ce titre, j'ai accoutumé de donner au *Coq rouge*, mensuellement, des impressions sur les événements littéraires et artistiques de Paris. Les lecteurs de cette revue m'excuseront si, cette fois et par exception, ils ne trouvent pas à cette place ce qu'ils devaient attendre au-dessus de ma signature. Il ne s'est passé, à mes yeux, qu'un fait dans ce mois parisien : et cela n'est ni noble, ni amusant, ni intéressant. C'est un manquement à l'honneur humain que je veux constater, et je ne saurais parler d'autre chose.

Un homme s'est trouvé dans les lettres françaises pour écrire un article qui nous salirait tous, nous ses confrères, si nous le laissions passer sans protester. Il ne faut pas que cet article ne rencontre que le silence, car le silence serait en ce cas un lâche et condamnable acquiescement. Fussé-je même le seul de mon avis et je ne le suis pas, heureusement pour la vraie moralité — je jugerais de mon devoir d'écrivain et d'homme de publier ce que je publie ici, car il entre pour moi dans le sentiment de la dignité individuelle et l'usage honorable de la plume de relever ce qui est honteux, spécialement lorsque la honte vient de haut, et entache le prestige professionnel des artistes.

Voici brièvement de quoi il s'agit.

Dans le *Journal* du 30 novembre 1895, M. François Coppée, membre de l'Académie française, commandeur de la Légion d'honneur, jouissant d'une des grandes situations de la littérature officielle, a écrit un article en réponse à M. Stuart Merrill. Réponse d'ailleurs indirecte. On sait que M. Stuart Merrill a pris l'initiative d'une pétition à la reine d'Angleterre pour demander « au nom de l'Art et de l'Humanité, un adoucissement de peine » pour M. Oscar Wilde, épuisé et mis en danger de mort par le traitement pénitentiaire qu'il subit, forçat, à la prison de Pentonville. Cette pétition, M. Merrill l'a présentée à la signature, ou au refus de signature, des écrivains français les plus connus, sans distinction d'écoles et d'opinions.

M. Coppée, à qui la pétition n'avait pas encore été soumise, *a feint de croire* qu'on y avait inscrit son adhésion sans le consulter, et en a pris prétexte pour rédiger sa chronique et se plaindre de cet abus de confiance imaginaire, insultant ainsi avec une injustice toute gratuite à la courtoise loyauté de M. Stuart Merrill.

M. Coppée a déclaré ensuite que les termes « au nom de l'Art et de l'Humanité » ne lui convenaient pas. M. Merrill les avait choisis pour leur extrême généralité : s'adressant à des écrivains, qui d'entre eux, pensait-il, déclarerait n'accepter pas ces deux mots ?

M. Coppée a expliqué qu'au nom de l'Art rien ne le touchait de M. Wilde, pour cette simple raison *qu'il ne l'avait pas lu*. Et il a rejeté dans le néant les drames, les romans et les poèmes de M. Wilde, applaudis durant vingt années à l'étranger, parce qu'il n'en avait pas connaissance. Tout le monde relèverait avec moi l'extraordinaire chinoiserie de cette assertion, mais j'ai mieux à dire. Je veux omettre également une phrase où M. Coppée dit avec ironie se méfier des livres écrits en les langues qu'il ignore, « depuis que quelques voyageurs et polyglottes lui affirmèrent qu'Edgar Poë écrivait médiocrement, et ne devait son succès qu'à la traduction de Baudelaire. » Un écrivain célèbre en France osant confondre ainsi le style littéral et la pensée, et ignorant la gloire de Poë dans le monde civilisé, est la risée des intellectuels de son temps. Mais cette sottise fût-elle dix fois plus lourde, je ne voudrais pas encore m'en réjouir, car je ne parle pas présentement avec gaité.

M. Coppée a terminé en disant : « Allons ! Qu'on me passe la plume ! » Je voudrais reproduire ici l'article intégralement : un commentaire n'en peut rendre le ton insolent, infatué, hypocrite et pompeusement pudibond. Il faut que les gens de cœur et de tact lisent cela pour savoir à quel taux M. François Coppée a daigné prêter deux sous de pitié à M. Stuart Merrill, implorant noblement, lui artiste, les autres artistes de son pays pour un prisonnier presque agonisant. Cette pitié, M. Coppée l'a enfin, après cent cinquante lignes de marchandage et de minauderie, laissée tomber du haut de son honorabilité officielle, de ses rentes, de sa confortable bourgeoisie, du respect de ses fournisseurs et des huissiers de l'Académie.

Mais voici comment M. Coppée a consenti : « Je demande, a-t-il dit, ne retenant qu'un seul de mes titres, à signer : François Coppée, membre de la Société protectrice des animaux. »

J'ai écrit plusieurs fois, et ici même, lorsqu'il s'agissait de querelles littéraires, des articles railleurs sur la mauvaise prose, les mauvais vers, la fausse bonhomie et la bassesse d'esprit de M. François Coppée. Son succès a toujours été considéré par les artistes comme scandaleux : il est un des sujets de ridicule les plus goûtés à Paris, et j'ai été de ceux qui n'ont jamais manqué l'occasion d'exprimer leur ironique dédain de celui qu'ils jugeaient entre tous un parvenu de lettres.

Je le regrette aujourd'hui.

Jusqu'alors, quelque joyeuse aversion qu'inspirât la nullité de cet écrivain, un sentiment demeurait au fond des plus vives critiques. Celui que ce cacographe était un brave homme, et qu'on pouvait plaisanter son sentimentalisme sénile et son style plat sans dénier à l'homme privé une honorabilité. Il avait donné à mainte reprise des preuves d'un jugement médiocre, le spectacle de sentiments peureux et impersonnels, on savait combien la fréquentation des vieilles dames influa sur ses débuts, mais enfin c'était toujours, pour ses confrères, ce qu'on appelle « un honnête bourgeois ».

Il faut aujourd'hui s'exprimer tout autrement sur M. Coppée : ce n'est plus un homme à plaisanter, il n'est plus drôle.

En écrivant la phrase que j'ai citée sur un homme malade au bain, cet homme n'eût-il été que le plus négligeable des écrivassiers, M. Coppée a outrepassé les droits naturels de quiconque tient une plume.

Il ne s'agit pas de discuter le talent de M. Wilde, ni si l'accusation de sodomie était vraie ou fausse, comme l'ont fait plusieurs de nos confrères (1). Il ne s'agit même pas de M. Wilde nommément. Il faut s'en tenir aux termes purs et simples de la pétition.

Un être — mettons anonyme — a écrit des drames, des poèmes et des romans comme nous. Actuellement il est déchu de sa célébrité, annulé dans ses œuvres, ruiné, malade, et soumis malgré son état aux plus rudes corvées d'un bain. On demande aux artistes,

(1) Je ne veux pas soulever à nouveau le débat Oscar Wilde. Je pourrais en dire long sur l'éccœurante poltronnerie de certains que j'ai vu jadis prier M. Wilde à leur table, et l'exhiber avec snobisme et courtisanerie, et qui présentement le désavouent comme des sodomites craignant l'arrestation. Ce crime juridique apporte aux consciences de chacun d'eux une juste part de responsabilités. Je note simplement que M. Henry Bauër a généreusement écrit, au lendemain de l'article de M. Coppée, « qu'il pria M. Merrill de lui faire l'honneur d'inscrire son nom en tête de la liste », et je rappelle une chronique nerveuse et courageuse de M. Tailhade. (*Echo de Paris*, 1 et 3 décembre).

c'est-à-dire à ceux qui doivent parler les premiers pour la pitié, de consentir, non pas même à une demande de grâce, mais d'adoucissement de peine physique pour ce paria.

J'estime qu'en aggravant l'insolente aumône de sa pitié marchandée du sous-titre « membre de la Société protectrice des animaux », M. Coppée a sali les écrivains de langue française. Il avait, en admettant qu'on l'eût consulté, le droit de refuser : il pouvait être féroce et voter l'achèvement de ce demi-cadavre, comme l'a fait M. Sardou, en bas imitateur des despotes romains qu'il met en mauvais drames. Mais M. Coppée n'avait pas le droit d'accepter en tachant de boue l'aumône de charité qu'un poète lui demandait pour un malheureux : car cette insulte là, ce n'est plus seulement à M. Oscar Wilde qu'il l'a faite, c'est à nous tous.

Mis en face du sentiment de commisération, cet homme, qui toute sa vie a spéculé littérairement sur la tendresse, l'altruisme et l'humilité chrétienne, s'est conduit envers ce sentiment comme un ivrogne envers une vierge. Cet académicien décoré, écrivant où il veut, considéré partout, en pleine sécurité officielle, a usé de ce prestige pour cracher ironiquement sur un prisonnier près de mourir. Non, il ne faut plus plaisanter M. François Coppée : sur cette face rasée de cabotin ridicule mais bon enfant, un rictus est apparu, quelque chose de lâche et de bas, un tressaillement d'une autre âme cachée sous l'apparente, et qu'on devine presque effrayante, l'âme sournoise et cruelle du bourgeois qui peut se venger.

Je ne m'adresse pas ici à M. François Coppée littérateur, car il ne s'agit pas de comparer nos livres, de mesurer notre talent ou notre notoriété, et la question se pose sur un autre terrain : je m'adresse à M. François Coppée d'homme à homme, de citoyen français à citoyen français, et j'ai en ceci, grâce à Dieu, exactement les mêmes droits et la même autorité que lui.

De conscience à conscience, j'ai le pouvoir de juger M. Coppée. Je défie qu'on trouve dans ma vie jusqu'à ce jour un acte qui restreigne ce pouvoir. S'il est un écrivain à qui l'article du *Journal* du 30 novembre n'ait pas soulevé le cœur, comme le ferait une chose goujate et misérable, je le plains : pour moi il m'a rempli de dégoût et je tiens à le dire.

On me demandera pourquoi j'écris cette protestation hors de France. C'est qu'à Paris aucun organe de ce qu'on appelle « la grande presse » n'aurait osé insérer ceci, même sous mon unique responsabilité. Telle est la conception de l'honneur et de la liberté des

directeurs de journaux. On me demandera aussi pourquoi je fais choix d'une revue mensuelle, où ma protestation paraît avec un retard de vingt jours. Je répondrai simplement que la question de temps n'est rien en un cas pareil, et que d'ailleurs ce retard montrera d'autant mieux que je n'ai pas cédé à l'emportement d'un lendemain, mais agi logiquement et froidement. Ce que j'ai dit ici, je le réécrirai dans dix, dans vingt années, et si l'on me demande une opinion, je donnerai encore celle-là le jour où M. Coppée mourra, comblé de doléances polies, le jour où l'on forcera des soldats à saluer la croix d'honneur de cet homme qui a piétiné sur un prisonnier, et qui a publié sur lui une page telle, que seul, croirait-on, un pédéraste surveillé eût osé l'écrire pour se concilier les agents des mœurs.

M. Coppée, rencontré par des jeunes gens de vie honorable, eût mérité de recevoir d'eux le soufflet et le crachat qu'il a adressé à Oscar Wilde et à notre pitié implicitement. Ce soufflet et ce crachat, ses cheveux gris interdisent aux « membres de la Société protectrice des animaux » de les lui destiner matériellement ; ce serait une trop triste besogne, et à la protection des journaux, à son âge, M. Coppée doit moins encore qu'à ce sentiment de dédain son impunité. La vieillesse et l'oubli, l'ensevelissement dans la ruine physique et la nullité du cimetière feront l'œuvre de dégénérescence qu'il faut à ce visage benoît et cafard d'homme sans âme. Que du moins M. Coppée n'ignore pas cette opinion, c'est mon vœu, et le jour même où ce numéro m'arrivera, je le lui adresserai à son domicile sous pli recommandé.

M. Coppée, ayant publié son écrit en les cent cinquante mille exemplaires du *Journal*, pourra se rassurer à cause du nombre restreint des exemplaires de revue qui contiennent ma réponse. Mais l'outrage que j'avais à lui faire n'a pas besoin d'être redit des milliers de fois pour garder sa valeur. Une fois suffirait. C'est assez qu'il y ait, fût-ce un seul exemplaire et dans le lieu le plus reculé du monde, et que cet homme lise ; c'est une satisfaction que je m'offre et que je confirme par la publicité, grâce à l'hospitalité indépendante de M. Georges Eekhoud et de ses amis.

Je répète que j'agis ainsi, fussé-je seul à décider en ma conscience que j'ai bien fait de prononcer de tels termes sur M. François Coppée : mais je sais n'être pas seul. Ces pages toucheront quelque chose de généreux et d'irrité dans le cœur des jeunes gens, et je remercie ceux qui, amis ou inconnus, m'apporteront le consentement, tacite ou public, de leur libre sentiment de l'honneur.

CAMILLE MAUCLAIR.



LE PRIX DE ROME



DEPUIS trois ans les contorsions épileptiques de M. Delville s'exaspèrent : culbutes Triboulinesques sans nom, prurit de Turlupin exaspéré, agonie bavocheuse et rancunière, bagarres fiéleuses, foudres de zinc, épistoles de mauvais aloi, etc., etc.

Le prix de Rome ajoute un complément singulier à ce vacarme superficiel. Depuis, le tapage a dépassé les limites connues. A grands coups de casseroles M. Delville a brûlé ses vaisseaux, sa phalange fracassante croit tracer dans la lavasse symbolique un sillage immaculé. M. Delville s'y mire en Narcisse ambré éjaculant la violente céruse ennemie du colon, le vert de zinc, l'ambroisie au soufre, la gelée de momie scatologiquement bistrée, la sienne brûlée, le bleu minéral, les antimoinés rebelles, le stil de grain jaune et autres casse-rétine des plus violents.

Composé bizarre, M. Delville semble plutôt joaillier clinquant ou orfèvre creux ; la moindre chiquenaude le fait résonner comme une cloche fêlée. A l'inverse du chat M. Delville retombe sur le crâne, ses culbutes témoignent surtout d'une grande souplesse et nous voyons sans étonnement le peintre de « La Terre » et de « l'Accouchée » baiser la robe des vierges Botticelliennes, s'attacher à la queue des mages ou se creuser le cervelet pour en tirer ; à l'instar de Jupin, quelque Minerve enfermée portant sur l'égide, non l'oiseau de la sagesse mais la pie jaccassant follement, éprise de clinquant.

Certes, les plaisants symbolistes se gorgent de fiente Botticellienne, ce n'est pas à M. Delville que l'on pourrait reprocher cet esprit de suite. C'est de Bertholet Flemalle qu'il s'inspire, son concours de Rome le prouve évidemment. Personnages boursoufflés, négation absolue de coloris, manque complet de qualités flamandes, etc., etc.

Disons en peu de mots « la banalité sainte de sa composition, du Christ gonflé aux larges pieds plats, des prêtres blindés enclumeux,

grinçants comme scie ébréchée, des juifs au jus de chique, des enfants à bedaine matronesque. Population métallique, vraie mine de zinc. Le coloris ne surpasse pas celui de M. van Piesbroueck, classé second. Ce drôlatique concurrent détient le record du jaune safran et Isabelle et surpasse M. Delville dans la confection des christ de bas étage bon à déshonorer un calvaire de village.

M. Joors leur est hautement supérieur ; c'est le troisième. Ses qualités de coloriste manqueront toujours à M. Delville. M. Gogo, comme son nom l'indique, est naïf, — et intéressant.

A remarquer parmi les envois une composition peu académique aux figures enlevées sur fond très clair.

Pour en revenir à M. Delville, son cas est exceptionnel. Le bienveillant éclectisme philosophique s'efface devant lui.

Il appelle les roides vérités.

M. Delville portant sur son écu une Vesse d'azur sur champ d'asperges nous laisse indifférents.

Mais ses gigotements et danses systématiques et ses récentes pétarades de pur fiel idéaliste lancées intempestivement à la figure de nos beaux peintres, c'est une plus grosse affaire; les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère.

M. Delville goûtera peu cette appréciation, bien qu'elle soit sincère et spontanée. Elle est d'ailleurs sans appel.

N'agaçons pas trop M. Delville.

L'agitation stérile aiguise les mauvais sentiments.

JAMES ENSOR.





CHRONIQUES LITTÉRAIRES

Le Roman en France pendant le XIX^{me} Siècle,

par EUGÈNE GILBERT

LI. est inutile, je pense, que je présente aux lecteurs M. Eugène Gilbert. Tous les jeunes écrivains connaissent le critique littéraire de la *Revue générale* et lui sont sympathiques en raison de la tâche difficile qu'il a accomplie. Dans une revue vieille, imbue de préjugés de toutes sortes, d'esprit étroit, il a su se montrer d'une constante aménité, d'une loyauté absolue et d'une bienveillance rare à l'égard de notre mouvement littéraire. Il a infusé un sang jeune, donné une tournure plus pimpante, introduit un esprit nouveau, à cette revue qui était restée, jusque là, fermée presque complètement aux choses de l'art. Avec MM. Verlant et Kaiser il en a haussé considérablement le niveau littéraire.

Il y a montré une grande bonne volonté de compréhension pour tous les livres qu'il était appelé à analyser, cherchant toujours à encourager plutôt qu'à décourager, fermant les yeux sur les défauts lorsque des qualités se manifestaient, à côté, pour les racheter; bref, apportant dans ses études une conscience que l'on n'est point accoutumé de rencontrer, même dans les périodiques où l'on brandit le drapeau de l'avenir, où l'on prétend détenir le record du modernisme, car, il faut bien le dire, les œuvres subissent souvent des jugements trop influencés par la bonne ou la mauvaise humeur des critiques de rencontre qui, sans s'en douter, je l'espère pour eux, deviennent parfois, à l'égard de jeunes écrivains, de véritables mal-fauteurs.

Mais parlons du livre de M. Gilbert. Comme travail documentaire, il est considérable. Condenser en un volume toute la littérature romanesque de ce siècle, en faire un relevé général, un catalogue avec des classifications et une appréciation pour chaque œuvre, c'est là un véritable tour de force, un travail de bénédictin qui ne laisse pas de nous stupéfier un peu.

On ne peut toutefois s'empêcher de regretter que l'auteur ait été prémuni contre l'habituel défaut des jeunes écrivains « auxquels se borner semble parfois si dur ». M. Gilbert aurait pu développer d'avantage certaines parties du livre, y manifester une personnalité qui est loin d'être dépourvue d'intérêt.

Quant à l'esprit général du livre ou, pour m'exprimer avec plus de précision, au critère dont M. Gilbert se sert pour juger les œuvres, il conviendra à d'aucuns, mais d'autres le repudieront avec énergie. La plupart des artistes ne l'admettront pas.

M. Gilbert, qui est un croyant, juge avec sévérité, les livres contraires à la morale chrétienne.

Il y a eu à cela des précédents. Barbey d'Aurevilly n'avait, lui non plus, d'autre critère que celui de la morale chrétienne, mais nous aimons sa belle, sa farouche intransigeance parce qu'elle était l'étincelle qui tombait dans les soutes aux métaphores et déterminait l'explosion d'un esprit endiablé et prodigieux. La critique de Barbey nous intéresse au même titre qu'une œuvre d'imagination et non point comme critique. Dans le Barbey critique nous ne voyons rien d'autre qu'en Barbey romancier, dont l'âme, trop imprégnée d'héroïsme passé, ne sut jamais se résoudre à admettre l'époque et le milieu dans lesquels il était forcé de vivre.

Mais ce que Barbey a fait, nul autre ne peut plus guère le tenter maintenant. C'est ce que M. Gilbert paraît avoir senti, malgré le ton sévère qu'il prend pour juger Stendhal et quelques autres, malgré son injustice envers Zola, par exemple ; l'artiste et le critique, qui sont en lui, ont quelques velléités d'admirer, au nom de l'Art, ce que le croyant a condamné au nom de dogmes.

MAURICE DES OMBIAUX.

Douze petits Nocturnes, par M. ANDRÉ RUYTERS, (Paul Lacomblez, éditeur). — *La Chambre Blanche*, par M. HENRY BATAILLE, (Édition du Mercure de France). — *L'Almanach des Poètes pour 1896* (*idem*). — *Le livre de la naissance, de la vie et de la mort de la bienheureuse Vierge Marie*, par M. FERDINAND HEROLD (*id.*)

M. André Ruyters a publié comme *maiden book* une plaquette de douze *petits Nocturnes*. Ce sont de jolies piécettes intimistes, d'une grande fraîcheur de sentiment, quoique d'une

mélancolie assez précoce qui en augmente peut-être le charme ; tout jeune encore M. Ruyters n'a point l'étourderie, la pétulance, et le rire de ses années ; son idyllisme n'est point emprunté ou appris par cœur, le poète est bel et bien amoureux et ce qu'il écrit, il a dû vivement l'éprouver.

Un prologue et un épilogue en prose qui ne sont point les morceaux les moins bien venus de ce gentil bréviaire de piété passionnelle, encadrent ces petits poèmes, les douze stations du pèlerinage au tendre, un tendre plus fraternel que galant.

M. Ruyters a déjà le cœur plus mûrissant que beaucoup de débutants de son âge, il possède aussi un élégant métier de poète et les puristes ne trouvent rien à critiquer à sa forme. Tout le livre exhale à la fois de la sagesse et de l'émotion. En somme un début à noter.

* *

M. Henry Bataille est un parent spirituel tout aussi proche de notre délicieux et si particulier Max Elskamp que de son compatriote M. Francis Jammes. Les délicats poèmes composant la *Chambre blanche* font aussi songer à ce joli livre de prose poétique : *l'Ame des choses* de M. Hector Chainaye.

M. Marcel Schwob, qui a écrit une préface pour la *Chambre blanche* dit très bien à MM. Bataille et Jammes comme il aurait pu le dire aussi de MM. Elskamp et Chainaye, qu'ils sont les poètes des choses inanimées et des bêtes muettes. Ils ont l'effroi du silence. Ils sont les confidents de la vieillesse des meubles et de l'isolement des foyers éteints.

Chez M. Bataille il y a surtout la sensibilité des petits bonheurs et des joies puériles de la lointaine enfance. Ses vers caressent comme des berceuses de nourrices, des ronronnements de rouets, des romances de bouilloires, et des cricris de grillons, durant les veillées d'hiver. Ce sont les impressions, que l'enfant garde, d'une heure vague pendant laquelle il n'était ni endormi, ni éveillé, cette heure au bout de laquelle sa mère l'emportait pour le mettre dans son petit lit. La *Chambre blanche* fait songer aussi au *Kinderscene* de Schumann. Nous voudrions citer une pièce de cet ineffable livre, mais, à quoi bon distraire une fleur d'un bouquet dont les fleurs s'assortissent de tant

d'harmonie; nous préférons laisser à nos lecteurs la surprise et le charme de l'ensemble.

A l'*Almanach des poètes*, illustré par le gracieux dessinateur Auguste Donnay, ont collaboré MM. Robert de Souza (janvier), André Fontainas, (février), André Gide (mars), Ferdinand Hérold (avril), Albert Mockel (mai), Viellé-Griffin (juin), Gustave Kahn (juillet), Saint-Pol Roux (août), Henri de Régnier (septembre), Adolphe Retté (octobre), Charles Van Lerberghe, (novembre) et Emile Verhaeren (décembre),

L'idée de cet almanach était fort heureuse et chacun des douze poètes a donné du mois qui lui était dévolu une interprétation très évocative. Et la lumière, la température, la vie des douze pièces sont au moins aussi variées que celles des mois de l'année. Encore un livre qu'il faut lire en entier, pour goûter le charme de différences et de repoussoirs n'empêchant pas une superbe harmonie totale.

* * *

En une édition de bibliophile, M. Ferdinand Hérold publie le *Livre de la Naissance de la Vie et de la Mort de la bienheureuse Vierge Marie*, écrite d'après les évangiles et les apocalypses apocryphes. De cette compilation soigneusement entreprise par l'érudit et le lettré, est sorti une remarquable œuvre d'art, une adaptation rivalisant de charme simple et de poétique concision avec les poèmes de l'ancien et du nouveau testament. Dans cette légende M. Hérold a fait à la fois œuvre de savant et de poète, et pour que rien ne manquât au cachet de ce bijou d'archaïsme chrétien, il l'a enrichi d'hieratiques lettres ornées de M. Paul Ranson.

G. E.



Une Rose à la bouche, contes par M. LOUIS DELATTRE. Un volume 280 pages. Edition du *Coq Rouge* à Bruxelles, (3 fr. 50),

Ainsi se trouve inaugurée une collection où les jeunes auteurs, avec un minimum de frais, trouveront des garanties suffisantes pour

leur faire oublier que depuis quelques temps les affaires d'édition se passaient en Belgique comme dans un bois.

Une Rose à la bouche! Et quelle fleur au cœur? « Une rose rouge, large épanouie, et semblable à beaucoup de lèvres se baisant à la fois, à la bouche de l'innocent rieur... » C'est bien le titre qui convenait à un recueil de contes où l'auteur, avec une âme de petit enfant, célèbre l'ineffable bonté de sa « douce mère la Terre », les grâces de ses amies les Choses, les rires et les pleurs de ses compagnes les vieilles femmes, et de ses frères les simples, les petits enfants et les chiens. Son procédé est du moins compliqué: il s'assied dans l'herbe avec son cœur sur sa main; et « vers le petit enfant les yeux tout couverts et un doigt sur la lèvre, s'en vient la douce, douce vie, comme le cortège infini des rois mages souriants et graves et chargés de présents. »

Le volume est d'aspect coquet et fait honneur à M. X. Havermans.

M. D. O.

*
* * *

Aux prochains, comptes-rendus de : *Philaster*, de Georges Eekhoud, adaptation d'après le drame de Beaumont et Fletcher; *Contes chimériques*, de Johan Maillart; *César Antechrist*, de Alfred Jarry; *l'Œuvre de Mort*, de Maurice Leblanc; *Dinah Didière*, d'Alfred Lavachery, etc., etc.





PICORÉE

Notre ami Eugène De Molder a épousé le 23 décembre 1895, à Paris, Mademoiselle Claire Rops la fille de Félicien Rops.

Nous adressons aux jeunes époux nos félicitations les plus vives et l'expression la plus cordiale de nos souhaits de bonheur.



Georges Eckhoud a lu, le jeudi 28 novembre dernier, à la section d'art de la Maison du Peuple, la transposition qu'il a faite de la pièce de Beaumont et Fletcher: *Philaster* ou l'*Amour qui saigne* (*Love is a bleeding*).

Les différents rôles viennent d'être distribués aux membres de la section dramatique. Les répétitions commencent dans quelques semaines et la représentation *unique* aura lieu vers le commencement du mois de mars, au Théâtre communal probablement.



Du robinet hebdomadaire du père Coppée:

« On se plaint beaucoup, aujourd'hui, dans certains milieux littéraires, des lois sévères de la prosodie française ; et la Muse des poètes nouveaux ne veut plus se sangler dans cet étroit corset. De toutes parts, il n'est question que du « vers libre ».

Pourquoi pas ? A la condition qu'il reste harmonieux.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Ce vers qui a toute l'aisance et toute la souplesse de la prose et demeure quand même un vers, et un vers très musical, La Fontaine en a trouvé le secret. Par malheur, il l'a emporté avec lui. Pas de poète moins soumis aux règles et, parfois même, plus incorrect. En matière de métrique, il pousse l'indépendance jusqu'au sang-eûne. Il use et abuse de l'enjambement, place la césure selon son caprice, change de mesure comme il lui plaît, rime au petit bonheur. Mais c'est délicieux et l'oreille est toujours satisfaite. On sent ici, certainement, un art profond et subtil ; néanmoins, il est impossible d'en surprendre les procédés. Peut-être n'y en a-t-il pas, mais bien un don de nature, un infaillible instinct. Que le *Chêne* et le *Roseau* ou les *Deux Pigeons* soient des chefs-d'œuvre d'une perfection absolue, cela saute aux yeux ; mais je défie tous les prosodistes de me dire pourquoi.

On prétend que La Fontaine travaillait beaucoup, écrivait brouillons sur brouillons, corrigeait sans cesse. Pourtant, chacune de ses fables a la fraîche beauté d'une fleur éclosue du matin. Cela tient du charme, de la sorcellerie. Aussi La Fontaine est-il inimitable et intraduisible. Son génie est même tellement original, qu'il échappe, je le crois bien, à la plupart des étrangers, si bien qu'ils sachent notre langue ; et les pesantes critiques qu'a écrites sur notre poète l'Allemand

Lessing ne doivent surprendre personne.

Qu'un réformateur de la métrique française nous découvre un « vers libre » qui vaille celui de La Fontaine, et nous applaudirons. Il ne restera plus à ce poète nouveau, pour égaler le fabuliste, qu'à répandre comme lui, dans ses « vers libres », des trésors de sagesse, d'émotion, de rêverie, de malice et de grâce. »



De l'étude de M. Ferdinand Brunetière sur le Cosmopolitisme littéraire :

« Une question s'est élevée qui est de savoir si nous devons nous féliciter de cet élargissement de notre horizon intellectuel, ou s'il ne conviendrait pas plutôt d'en faire des plaintes patriotiques. Dirai-je que ceux qui en font ne savent en général ni l'anglais, ni l'allemand, ni le russe, ni le norvégien ? Evidemment il n'y a là qu'une rencontre, un « pur hasard », une coïncidence. J'aime donc mieux répondre que les adversaires du cosmopolitisme n'ont suffisamment considéré ni les causes de ce cosmopolitisme même, ni le caractère essentiel de la littérature française, ni les services qu'en tout temps nous avons tirés du commerce des littératures étrangères.

.....
Invoquer le secours de l'esprit français contre les littératures c'est être infidèle à notre vraie tradition. Si nous pouvons nous flatter de la ressaisir quelque jour, « les littératures du Nord » auront fait ce miracle.

.....
La superstition de l'art pour l'art n'est pas conforme à notre tradition littéraire.

.....
(Lorsqu'on donne à l'art un autre

objet, plus généreux, moins égoïste, que de manifester la virtuosité de l'artiste ou la personnalité de l'individu, s'il faut nécessairement alors qu'on en arrive à se préoccuper des questions sociales, qu'y a-t-il encore et toujours de plus classique et de plus français. »



Il y a un grand bêta qui écrit ou fait écrire à la *Revue britannique* qu'il est plus encore grec que latin, raison pour laquelle il a un grand culte pour la langue française !!! tandis que de Coster, Eekhoud, Lemonnier, Verhaeren, Maeterlinck, etc., ne sont point des écrivains français.

Nous nous garderons bien de troubler ce front romane dans l'exercice de sa folie.



M. Jules Destrée vient d'avoir le mérite de donner le premier cours sur les écrivains belges contemporains. C'est le comité tournaïsiens de l'extension universitaire de Bruxelles qui a eu la bonne fortune de l'entendre.

Ce cours est divisé en six leçons et embrasse toute notre littérature depuis de Coster et Pirmez jusqu'aux plus jeunes venus.

Il nous est difficile d'apprécier sa valeur car nous n'avons sous les yeux que son résumé.

Ce résumé contient une bibliographie très complète, c'est un véritable catalogue de toutes les œuvres de nos compatriotes.

M. Destrée s'est efforcé de parler de tous les écrivains, des aînés comme des plus jeunes et de donner autant que possible une idée de leur talent. La tâche était longue et ardue mais le professeur s'en est tiré avec le brio

qu'on lui connaît. Nous sommes persuadés que son éloquence aura superbement brodé le canevas dont nous venons de parler.

Nous ne pouvons toutefois nous abstenir de quelques critiques. Les classifications de M. Destrée ne sont pas toujours heureuses ni justes. Il n'y avait point, selon nous, nécessité de parquer MM. Lemonnier et Eekhoud parmi les *Nationaux*. Si M. Eekhoud, par exemple, a célébré dans quelques-uns de ses livres les paysages du Polder et l'âme de la Campine, n'a-t-il pas haussé son grand talent, depuis lors, jusqu'à un altruïsme qui n'a rien de particulièrement national. Et M. Delattre, pour avoir donné à ses contes d'une psychologie délicate, le décor de sa claire Wallonie est-il vraiment si national lui aussi ?

Ajoutons encore que les travaux proposés aux élèves nous ont parfois fait sourire.

Il n'y a toutefois pas lieu de s'arrêter à ces détails si l'on a égard à l'importance du cours.

M. Destrée a droit à nos félicitations les plus vives pour avoir entrepris cette croisade pour le triomphe de nos Lettres.

On nous annonce que M. Jules Destrée fera le mois prochain à la section d'Art de la Maison du Peuple, une conférence sur M. Georges Eekhoud.



De M. André Hallays dans le *Journal des Débats* :

La littérature devient individualiste. Chaque auteur cultive ce qu'il y a en lui de plus individuel et le développe avec toute l'énergie dont il est capable.

A vrai dire je ne suis pas convaincu que les grands écrivains aient jamais agi autrement. A distance, on s'aperçoit que, même aux époques classiques, de belles œuvres les plus belles peut-être, ont été composées en dehors du « courant général ». D'ailleurs il y a eu souvent à la fois plusieurs « courants généraux » très différents. Mais ce qui paraît être la marque de ce temps-ci, c'est que les hommes d'un talent médiocre, emploient ce qu'ils ont de force à échapper aux influences du dehors.



La **Revue rouge**, de littérature et d'art, tel est le titre d'un recueil mensuel nouveau, dont le premier numéro a paru le 26 décembre.

Des proses et des vers de Laurent Tailhade, Henry Bauer, Paul Retté Francis Norgelet, Gustave Langlet, Jules Heyne, Manuel Devaldès, Solness, Henry Paillette. Jules Germain, figureront au sommaire.

A lire dans la **Revue blanche** (15 décembre) des souvenirs sur Oscar Wilde par Henri de Régnier et de curieuses lettres inédites de Balzac.

Dans le *Mercure de France* de décembre, la suite de « Sartor Resartus » de la carbyle traduit par M. Barthélémy Edmond, des petites chroniques de Remy de Gourmont, les « choses d'art » de Mauclair, etc.

PÉRINET.

LE BANQUET VERHAEREN

Un groupe d'écrivains a pris l'initiative d'un banquet à offrir à Emile Verhaeren. Tous les vrais artistes, tant de France que de Belgique, ont applaudi à l'idée de *l'Art Jeune*.

Le *Coq Rouge* est heureux de manifester publiquement son admiration pour le fier poète qui, en dehors des écoles, inaccessible aux mesquines jalousies qui empoisonnent les lettres belges, étranger aux stériles querelles de coteries, marcha toujours affranchi de toutes lisières, la tête haute, en semant ses joyaux.

Et nous irons, ce soir-là, boire à la santé de celui qui ne demande qu'à travailler « dans son coin, » à l'auteur des *Flamandes*, des *Soirs*, des *Flambeaux noirs*, des *Débauches*, des *Campagnes hallucinées*, des *Villes tentaculaires*, à Verhaeren, à la liberté de l'art, et à la ridicule confusion des pions !

LE COQ ROUGE.

Le Comité organisateur du Banquet Emile Verhaeren est composé de : M.M Georges Eekhoud, du COQ ROUGE ; Albert Guecquier, du RÉVEIL ; Alfred Vallette, directeur du MERCURE DE FRANCE ; Henri Vandeputte, de L'ART JEUNE.

Adresser les bulletins de souscription et toutes les communications : 131, rue de Brabant, Bruxelles.

LES LIVRES

| | |
|--|---|
| <p>Delattre (Louis). Contes de mon village . . . 3 50</p> <p>— Les Miroirs de jeunesse 3 50</p> <p>— Une Rose à la Bouche. 3 50</p> <p>Demolder (E.) Contes d'Yperdamme . . . 3 "</p> <p>— Impression d'Art . 3 "</p> <p>— James Ensor . . . 3 "</p> <p>— Récits de Nazareth. . 3 "</p> <p>des Ombiaux (M.) Vers de l'espoir . . . 2 "</p> <p>— Chants des jours lointains (<i>épuisé</i>) . . .</p> <p>— Les amants de Taille-mark (<i>drame</i>) . . . 2 "</p> <p>— La Ronde du Trouvère 2 "</p> <p>Eekhoud (Georges) Nouvelles Kermesses . . . 3 50</p> <p>— La Nouvelle Carthage. 4 "</p> <p>— Les Fusillés de Malines 3 50</p> <p>— Au siècle de Shakespeare . . . 3 "</p> <p>— Kees Doorik . . . 3 50</p> <p>— Kermesses . . . 5 "</p> <p>— Mes Communions . . . 5 "</p> <p>Elskamp (Max.) Dominical . 2 "</p> <p>— Salutations, dont d'angéliques . . . 3 50</p> <p>— En Symbole vers l'Apostolat. . . . 3 50</p> <p>Kahn (Gustave). Chansons d'amant. . . . 3 50</p> <p>— Les Palais nomades . 3 50</p> <p>Krains (H.) Histoires lunatiques . . . 3 "</p> <p>— Les bons Parents . . 3 "</p> <p>Maeterlinck (Maurice). Les Aveugles (L'Intruse, Les Aveugles). . . 3 "</p> <p>— La Princesse Maleine . 3 50</p> <p>— Serres chaudes . . . 3 "</p> <p>— L'Ornement des noces spirituelles. . . 4 "</p> | <p>Maeterlinck (Maurice). Les Sept Princesses . . . 2 "</p> <p>— Pelléas et Mélisande . 3 50</p> <p>— Les Disciples à Saïs et les fragments de Novalis. 4 "</p> <p>Marlow (G.) L'Ame en Exil. 3 "</p> <p>Mauclair (Camille) Couronne de Clarté 3 50</p> <p>Nautet (Francis). Notes sur la Littérature, 2 volumes <i>V^{ve} Monnom</i>. 3 50</p> <p>— Histoire des Lettres Belges d'expression française, <i>Ch. Rozeq.</i></p> <p>Pierron (Sander). Pages de Charité. 3 50</p> <p>Severin (Fernand). Le Lys . 2 "</p> <p>— Le Don d'enfance . . . 2 "</p> <p>— Un chant dans l'ombre 3 "</p> <p>Stiernet (H.). Histoires du Chat, etc. (dessins de Lynen. <i>Office de Publicité</i>) 1 50</p> <p>— Contes au Perron (Vos, Bruxelles) 2 "</p> <p>De Régnier (H.). Le Bosquet de Psyché 2 "</p> <p>— Contes à soi-même. . 3 "</p> <p>— Episodes Sites et Sonnets 3 "</p> <p>— Poèmes 1895. Lemerre. 3 50</p> <p>— Tel qu'en Songe . . . 3 50</p> <p>Van Lerberghe (Ch.). Les Flaireurs 1 "</p> <p>Verhaeren (E.) Les Apparus dans mes chemins . 2 "</p> <p>— Les Moines 3 "</p> <p>— Les Campagnes hallucinées 3 50</p> <p>— Les Villages Illusoires. 3 50</p> <p>Vielé-Griffin. Les Cygnes . 3 "</p> <p>— Chevaleries d'Yaldès . 3 "</p> <p>— Poésies complètes . . 3 50</p> |
|--|---|

SOMMAIRE :

Eau-forte de JAMES ENSOR

| | |
|------------------------------------|-----------------------|
| Notre Esthétique | MAURICE DES OMBIAUX |
| Le rire de Mélissa | FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN |
| Le Tatouage | GEORGES EEKHOUD |
| Enluminures | MAX ELSKAMP |
| Le Mariage de Mène. | HUBERT STIERNET |
| L'Automne et deux passants | ADOLPHE RETTÉ |
| Élégie ancienne, vers | ANDRÉ FONTAINAS |
| Sur la Route | BLANCHE ROUSSEAU |
| La belle au Bois, vers , | FERNAND SEVERIN |
| Etude de jeune homme | LOUIS DELATTE |
| Avril, vers | ANDRÉ GIDE |
| La Jeunesse de Rhana | JULES NOËL |
| La Jeunesse } vers | GEORGES MARLOW |
| Le Vitrail } | |
| Noël | L. PIRO |
| Cantilènes à Régine | EMILE BOISSIER |
| Au Vert | MAURICE DES OMBIAUX |
| Noël, vers | EMILE VERHAEREN |
| Lettre parisienne | CAMILLE MAUCLAIR |
| Le prix de Rome. | JAMES ENSOR |
| Chroniques littéraires. | M. D. O. et G. E. |
| Picorée | PÉRINET |

N° 10

FÉVRIER 1896

I^{re} ANNÉE



Le Coq rouge

Revue littéraire

Le Coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE
PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS



Prix d'abonnement annuel :

| | |
|---|-----------------|
| BELGIQUE . | 8 FRANCS. |
| ÉTRANGER. | 10 » |
| Édition sur papier de Hollande Van Gelder | { BELGIQUE 20 » |
| | { ÉTRANGER 25 » |

Ce numéro 80 centimes



Comité de Rédaction :

LOUIS DELATRE — EUGÈNE DEMOLDER — MAURICE DES
OMBIAUX — GEORGES EEKHOUD — HUBERT KRAINS —
MAURICE MAETERLINCK — FRANCIS NAUTET — EMILE
VERHAEREN — HUBERT STIERNET.



Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration,
demandes d'échange, s'adresser aux secrétaires de rédaction :

Auguste Biernaux, 25, rue du Collège
Sander Pierron, 75, rue du Comte de Flandre



La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du
numéro, soit le 1^{er} de chaque mois,



Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser
à M. Longfils, 6, Montagne-aux-herbes potagères.



Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.





PAUL VERLAINE



ŒUVRE Lélian comme ils s'était baptisé en s'apitoyant non sans orgueil sur lui-même, marquera parmi ces *Poètes maudits* : les Rimbaud, les Corbières les Mallarmé, les Desborde-Valmore, qu'il célébra en d'essentielles et perspicaces notices, poètes, maudits auxquels il aurait pu ajouter Laforgue et Villiers de l'Isle Adam, et qui comptent parmi leurs ancêtres Villon, Marlowe et Robert Greene.

Poètes maudits ; soit. Mais par les âmes rouillées et les esprits stationnaires.

Pour les autres, ils sont poètes absolus qui exhalent ces prières ou ces cris d'humanité, ces soupirs après le meilleur devenir ou ces virulents appels au renouveau. Quelques-uns de ces poètes, tel Verlaine, sont mélancoliques et martyrs ; d'autres, Verhaeren par exemple, se révoltent et font justice. Les temps seraient-ils proches ? Tous les jeunes vont en ce moment à Verhaeren.

Oui, poètes maudits par la meute conforme, mais poètes chers aux consciences libres !

Ces poètes-là précèdent même les philosophes, les savants, les prétendus réformatcurs. Ils sont les vrais devins des aspirations vagues de leurs contemporains, ils sont les précurseurs inconscients, les apôtres sans le savoir.

Après eux personne ne proclamera avec plus de beauté et de puissance, en une forme plus définitive, les vérités que leur a dicté leur cœur d'artiste ingénu, et lorsque, comme le dit Stockmann dans *l'Ennemi du Peuple* d'Ibsen, ces vérités ont été travesties et

vulgarisées au point d'en paraître aussi odieuses et aussi viles que les mensonges, ce sont les poètes nouveaux qui les affranchissent et les déclassent, qui leur rendent la splendeur première et les vengent des adultérations de la masse.

C'est aux poètes de ce rôle, souvent tout simples et inconscients, que je faisais allusion en écrivant dans ma préface aux *Pages de Charité* de Sander Pierron :

« L'artiste vraiment digne de ce nom n'est pas le virtuose impassible, le cabotin sans amour et sans souffrance, le rimeur mesurant ses alexandrins comme le calicot aune ses soieries, le chicaneau plaidant indifféremment les causes les moins défendables.

« L'artiste, surtout l'écrivain tel que nous le concevons est à la fois un penseur et un maître ouvrier ; souvent impulsif, il participe du voyant et du prophète ; son art, son âme représente le foyer où se concentrent les rayons de la pensée et du sentiment de sa génération.

« Parfois l'ardeur de cette âme et de cet art est tellement intense qu'elle ne trouve plus un aliment suffisant dans les idées et les spéculations immédiates et que, dans son essor fulgurant, projetée comme un météore bien au-delà des voies déjà tracées, elle devance de plusieurs siècles, les aspirations et les nostalgies du commun des hommes, et traverse d'un sillon lumineux les ténèbres du futur inconnu. »

Paul Verlaine représente dans cette race admirable un de ceux qui allèrent de l'avant, sans se monter le coup, sans le faire exprès, en toute sincérité, tout simplement, parce que c'était là leur vocation, leur raison d'être. Toujours lui-même, jamais homme de lettres ! Il aima la vie et se laissa vivre. Enfant de la nature, il ne comprit rien aux entraves et aux contraintes inventées par les hommes sous prétexte de religion, de morale et de loi. Il fut irrégulier et personnel à tout prix, comme le furent de très grands artistes de l'antiquité, de la renaissance et même d'aujourd'hui.

Ce fut un simple, un débonnaire, un passionné mais un souffrant. Tant vaut le poète, tant vaut l'homme. D'aucuns essaieront de les désunir. Pour moi ce grand art fut la floraison de ce grand cœur.

Malgré de sincères accès de piété catholique, poétiquement admirables et d'une émotion digne des primitifs, l'œuvre de Verlaine s'affirme panthéiste, voire païenne. Il était chrétien par éducation et par atavisme ; il le redevint en des heures de découragement et de passagère lâcheté : sa vraie nature allait au delà. Ceux qui con-

clurient des très belles pièces orthodoxes de *Sagesse* au catholicisme foncier de Verlaine se tromperaient autant que s'ils faisaient de Henri Heine un mariolâtre parce qu'il écrivit son pathétique *Pèlerinage à Kevelaar*.

Le catholicisme de Verlaine est accidentel et revêt dans son œuvre un caractère archaïque.

La norme générale de ses écrits réside dans une bien autre religion que ce christianisme cagot et foireux si magistralement démolé par Nietzsche et, devenu au service de fourbes cruels, une école d'exploitation et de lâcheté.

Verlaine fut un *homme* incorrigible, un Prométhée souffrant qui proclama contre toute la civilisation occidentale, hypocrite et puérile, le droit à l'existence la plus individuelle, affranchie des lois imposées aux troupeaux stupides par des pasteurs politiques.

De là rien de plus humain et de plus touchant que ses alternatives d'émancipation et de crédulité, rien de plus pathétique que ces combats livrés entre l'homme du passé et l'homme de l'avenir.

Le croyant transi, imbu de scrupules, voué aux terreurs, aux remords, aux frileux attendrissements, craignant la mort et l'enfer, reniant et maudissant de prétendues iniquités, ce pénitent prostré un moment sous la fêrule des bondieusards, s'émasculant dans leurs fades béatitudes, se redresse et se reconquiert subitement, dépouille ses terreurs mystiques et ses préjugés simplistes, se dégage du réseau de superstitions et communique triomphalement avec la nature, avec la vie, avec l'amour — sous toutes les espèces !

Et Mallarmé a eu raison de dire : « Le père, le vrai père de tous les jeunes, c'est Verlaine, le magnifique Verlaine dont je trouve l'attitude comme homme aussi belle vraiment que comme écrivain, parce que c'est la seule, dans une époque où le poète est hors la loi : que de faire accepter toutes les douleurs avec une telle hauteur et une aussi superbe crânerie. »

Verlaine fut bien le grand poète d'une époque d'évolution.

Dès les *Poèmes Saturniens*, il dévoile un cœur aimant, ultra sensible, une impressionnabilité de sensitive, une extrême subtilité de la sensation ; rien des ambiances les plus ténues et les plus fugaces ne lui échappe. Déjà son vers fluide pince exquisément les dernières fibres de l'inconscient.

A côté de lui tous les Parnassiens, à commencer par leur Victor Hugo, n'éprouvent, ne sont émus, n'ont de perceptions qu'à la façon

des brutes. Tous rhéteurs et manouvriers. Et seul, dans le romantisme français, Musset a eu de ces moments de poésie magnétique et occulte qui abondent dans l'œuvre des Anglais. (1) On a même eu raison de dire qu'entre Musset et Verlaine toute voix sincère avait fait silence et qu'on n'entendait plus que des perroquets et des automates.

Un tercet comme celui, du *Rêve Familier* de Verlaine, eût suffi à attester le poète absolu :

*Est-elle brune, blonde ou rousse?... Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la vie exila.*

Et cette strophe des *Fêtes Galantes*, son livre suivant :

*Tout en chantant sur le mode mineur,
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur,
Et leur chanson se mêle au clair de lune.*

Et cette autre des *Ingénus* :

*Le soir tombait, un soir équivoque d'automne ;
Les belles se pendant rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si spécieux tout bas,
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.*

N'est-ce pas tout l'état d'âme des humbles, des disproportionnés, des réfractaires et des asymétriques qui pleure dans « Gaspar Hauser » cette autobiographique pièce de *Sagesse* :

*Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles.
Vers les hommes des grandes villes,
Ils ne m'ont pas trouvé malin
Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
Qu'est-ce que je fais en ce monde ?
O vous tous, ma peine est profonde :
Priez pour le pauvre Gaspard !*

Le croyant qui dans *Sagesse*, se lénifie dans la plus onctueuse ferveur :

(1) Prenez les Renaissants ; puis, dans les modernes, Dickens, Shelley, Edgar Poe et Swinburne.

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie

*Et comme j'étais faible et bien méchant encore
Aux mains lâches, les yeux éblouis des chemins,
Elle baissa mes yeux et me joignit les mains,
Et m'enseigna les mots par lesquels on adore.*

ce même poète exalte jusqu'au délire, dans *Jadis et Naguère*, les voluptés et les revanches de la « guenille. »

*Chair, o seul fruit mordu des vergers d'ici bas,
Fruit amer et sucré qui jutes aux dents seules
Des affamés du seul amour bouches ou gueules,
Et le dessert des forts, et leur joyeux repas.*

La Bacchanale après l'Oremüs, l'Evohé après l'Ave Maria.

Il alla plus loin dans la réaction de l'être humain contre l'ange des prêtres, dans ses païennes harmonies de l'âme et du corps. Il n'hésita même point devant de prétendues dissonances morales.

Dans *Jadis et Naguère*, dans *Parallèlement*, il se fit le panégyriste de certains fruits défendus par notre pudeur publique et auxquels il aurait goûté en une heure d'enthousiasme païen et renaissant.

Ces *Passions* et *Laeti et Errabundi*, d'autres encore, sont des allusions assez transparentes à cette fantaisie qu'il expia d'ailleurs, avec une philosophie socratique, dans notre délicieux pacquelin :

*Et ces réveils francs, clairs, rians vers l'aventure,
De fiers damnés d'un plus magnifique sabbat ?
Et salut, témoins purs de l'âme en ce combat,
Pour l'affranchissement de la lourde nature,*

*Le roman de vivre à deux hommes,
Mieux que non pas d'époux modèles,
Chacun au tas versant des sommes,
De sentiments forts et fidèles.*

Il rapporta de la prison de Namur une série de pièces extraordinaires d'accent pitoyable où il fraternise en bon samaritain avec ses compagnons d'infortune, doux vagabonds, filous en fleur :

*J'en suis de ce cirque effaré,
Soumis d'ailleurs,
Et préparé,
A tous malheurs,
Et pourquoi si j'ai contristé,
Ton vœu tétu,
Société
Me choierais-tu ?*

Ah ! non, qu'elle ne l'a pas choyé la société rigoriste et puritaine ! Elle lui tint sourdement rancune. Toute sa vie une guigne — une guigne organisée — s'acharna après ce grand poète ingénu. On lui fit payer cher sa franchise de conduite et d'expression !

Son immunité ne fut que relative. Même dans certains clans prétendument intellectuels les pharisiens de lettres ne l'approchaient qu'en « louvoyant », avec des courbettes reclinées.

A sa mort, chroniqueurs boulevardiers, parnassiens du bel air, gros financiers naturalistes se sont apitoyés, avec des moucs de petits saints, en pleurnichages dégoûtés et protecteurs sur ce sublime bougre dont la truanderie et la fauve nudité insultaient à leur industrialisme et à leur bégueulerie,

Emile Zola s'efforça d'établir que n'ayant pas eu de gros succès de librairie, ce poète n'était vraiment pas si fort que les jeunes veulent bien le dire et il reprocha amèrement, non sans candeur, à ces jeunes, de vouer un culte à des « ratés » de cette espèce, ratés parmi lesquels ce parvenu des forts tirages compte Barbey d'Aurévilly, Villiers de l'Isle Adam et Laforgue !

Dans cet indigeste premier Paris, le propriétaire de Médan s'ingénia aussi à prouver que la société, et sans doute, lui, en tête avait rejeté Verlaine de son sein.

Fichtre ! que la fortune rend bête ! (1)

Comme si l'ami d'Arthur Rimbaud ne s'était pas excommunié lui-même en proclamant l'absolue liberté de l'amour, à la face d'une soi-disant civilisation qui, dans la patrie de William Herbert, comte de Pembroke, le protagoniste des passionnés *Sonnets* de Shakespeare, inflige des tortures d'inquisiteur anglican au poète Oscar Wilde.

Et surtout faites-nous grâce de vos compassions, ô Pots-Bouilles et autres Lourdauds, larmoyants alligators, o vous tous les intrigants et les opportunistes qui *ne l'avez pas trouvé malin!*

Je m'empresse de dire que les vrais écrivains de France, les seuls de là-bas, Mallarmé, quelques-autres, et les jeunes du *Mercur* et de la *Revue Blanche*, précisément ceux dont se plaint Emile Zola, portaient au grand artiste une sollicitude plénière allant jusqu'à la vénération filiale.

(1) Cet article de Zola, intitulé le *Solitaire* a paru dans le *Figaro* du 18 janvier. Jamais l'âme publicaine et mercantile du gendelestre enrichi, sur laquelle le « Journal des Goncourt » avait ouvert déjà d'édifiantes échappées, ne nous a fourni sur elle-même « documents humains » si nauséabonds !

Cette affection et cette estime sans réserves vengèrent largement l'auteur de *Sagesse* des réticences et des pudibonderies des Trublot de lettres.

Elle fut d'une pièce, elle fut admirable de logique, de libre conscience, la vie de ce poète maudit. Il porta sa misère, et plus tard ses infirmités avec une belle fierté stoïque, qui ne rappelait en rien la résignation jérémiatique que nous prêche le catéchisme.

La seule fois que nous eûmes le grand honneur et la joie de le voir et de lui parler, fut en un estaminet du vieux Bruxelles, où nous l'avait amené son ami Gustave Kahn.

Je n'oublierai jamais ce masque de bon larron :

A peine quarante-sept ans, déjà cassé, ravagé, raviné comme un argoulet, un échappé des fourrières humaines, je l'évoque toujours, avec sa tête de patient, aux rides aussi nombreuses que les ornières de ses chemins, une tête à la Goya, un vieil ivoire d'où des yeux noirs, admirables refuges de jeunesse et d'immortalité, dardaient leurs regards douloureusement spirituels.

Verlaine parla d'une voix musicale, par phrases courtes, en s'interrompant, et il disait des choses courtoises parfois teintées de gouaillerie, de gavrochisme, puis comme repenties s'échauffant en enthousiasme et en effusions. Une bonté lumineuse et vibrante transperçait à tout instant l'amertume superficielle, la maladroite cuirasse du parisien en voyage.

Notre jeune Belgique lui avait plu énormément. L'accueil des poètes d'ici le ragailardissait tout en le rendant presque confus, le grand enfant ingénu, de tant de prévenances et d'hommages !

Il en perdit même durant quelques jours la nostalgie de son inséparable Quartier Latin. Aussi comptait-il bien revenir parmi nous..

Pauvre Lélian ! Il n'a plus guère voyagé après cette tournée de conférences, que d'hôpital en hôpital. Comme Villiers, — cet autre « raté » sur la liste du père de *Nana* — il vint se réchauffer, la veille du grand pas, au rayonnement de notre jeune foyer littéraire.

Le voilà arrivé au but de son pèlerinage.

« Priez pour le pauvre Gaspard ! »

Eh bien, non. Chantez, hauts les cœurs, et exaltons ce bon et grand poète !

GEORGES ÈEKHOUD



PETITES ÉLÉGIES

D'AUTOMNE

I.

*Le vieil automne est là, dans son cortège
De cavaliers vêtus de pâle nuit ;
Le vieil automne est là, et devant lui
Semble déjà trembloter de la neige ;
Le vieil automne est arrivé sans bruit.*

*Resterons-nous près des bois qu'il défeuille,
Des bois, jouets flétris des vents amers ?
Ou irons-nous chercher des pays clairs
Où du soleil encore nous accueille ?
L'espoir peut-être chante au-delà des mers.*

*Le soir est triste : que ferons-nous, pauvre âme ?
La chambre est triste : y pourrions-nous dormir ?
Le vieil automne est là, et vois blémir
Nos vitres, que l'été dorait de flammes :
Pauvre âme, pauvre âme, ah, pourrions-nous dormir ?*

*Le soir si triste étreint les bois moroses ;
Le soir si triste entoure notre maison ;
Viens, ô mon âme, allons très loin, où sont
Des oiseaux bleus qui parlent à des roses,
Où des enfants murmurent des chansons.*

II.

*Madame, voyez-vous tomber les fruits d'automne ?
Dans les bois, une flûte lente et monotone*

*Soupire tristement quelque chanson d'adieu.
Oh, le son de la flûte est pâle, et l'air si vieux
Qu'on dirait qu'à frôler les feuilles il les fane.
Le ciel a perdu les aurores diaphanes
Qui vous riaient et vous charmaient les yeux, jadis ;
Le jardin a perdu ses glaïeuls et ses lys ;
Et regardez mourir les roses surannées,
Fleurs dernières, hélas, et qu'emporte l'année.
Madame, entendez-vous là-bas tomber les fruits ?
Et la flûte au bois pleure et chante vers la nuit,
Vers la nuit qui descend visiter l'heureuse route,
Vers la nuit qui déjà vous enveloppe toute.*

III.

*Vainement nous avons cherché
Un verger
Où ne pleurât point l'automne ;
Vainement nous avons cherché
Un bois
Où la bise ne gémit pas
Sa plainte longue et monotone :
Partout, dans les bois, dans les prés,
Dans les vergers,
Partout, partout, c'était l'automne
Nous sommes las d'avoir erré,
Ce soir ;
Nous sommes las d'avoir frôlé
Dans les allées
Le tapis roux de l'automne ;
Nous sommes las de n'avoir vu
Que le ciel noir ;
Nous sommes las de n'avoir entendu
Que des plaintes sans espoir ;
Et nous ne pouvons pas savoir
Où nous irons nous reposer.
Ma chère, l'automne, gris noir et roux,
L'automne morne est partout :
Où irons-nous nous reposer.*

A. FERDINAND HEROLD.



LA FLEUR ROUGE

A la mémoire de I. S. Turgenieff.



U nom de Sa Majesté Impériale, Pierre 1^{er}, je viens faire l'inspection de cette maison d'aliénés ! ».

Ces paroles furent prononcées par une voix tranchante et retentissante.

Le secrétaire de l'hôpital, qui inscrivait le nouveau venu dans un grand vieux registre ouvert sur une table tâchée d'encre, ne put s'empêcher de sourire. Mais les deux jeunes gens qui se trouvaient à côté de lui ne riaient pas ; ils avaient passé quarante-huit heures sans dormir en tête-à-tête avec le malade qu'ils venaient d'amener en chemin de fer, et c'est à peine s'ils pouvaient encore se tenir debout. A l'avant-dernière station, l'accès de rage avait augmenté, il avait fallu se procurer une camisole de force et avec l'aide des conducteurs et des gendarmes, on y avait enfermé le fou. C'est dans cet accoutrement qu'il était arrivé en ville et qu'on l'avait conduit à l'hôpital.

Maintenant il était effrayant ! Sur ses vêtements gris, en lambeaux, était tendue la veste de toile à voile à larges découpures ; de vastes manches nouées derrière son dos serraient ses mains en croix sur sa poitrine ; ses yeux enflammés et grand ouverts (ils n'avaient plus dormi depuis dix fois vingt-quatre heures) brûlaient d'un éclat immobile et ardent ; le bord de sa lèvre inférieure avait des secousses nerveuses ; ses cheveux crépus embroussaillés retombaient en crinière sur son front ; il traversait, d'un pas rapide et lourd, le bureau d'une extrémité à l'autre en promenant un œil scrutateur sur les vieilles

armoires bourrées de papier, sur les chaises couvertes de toile cirée et sur les personnes qui l'entouraient.

— Conduisez-le dans la section droite.

— Je sais; je sais ! dit le malade, je me suis déjà trouvé ici l'année passée. Nous avons visité l'hôpital, je connais tout, et il serait difficile de me tromper.

Il se tourna vers la porte, et du même pas précipité, lourd et résolu, il se dirigea, presque en courant et la tête en l'air, à droite, vers la section des fous.

— Sonne ! dit-il, à l'un de ses compagnons qui pouvaient à peine le suivre. — Je ne puis pas. Vous m'avez attaché les mains !

Le portier ouvrit la porte et les voyageurs pénétrèrent dans l'intérieur de l'hôpital. C'était un immense édifice en pierre, un ancien bâtiment de l'Etat. Le rez de chaussée était occupé par deux grandes salles — dont l'une servait de salle à manger et dont l'autre était réservée aux malades tranquilles, — par une dizaine de chambres séparées et par un large corridor muni d'une porte vitrée qui donnait sur le jardin; il y avait en outre deux cabanons, l'un tapissé de matelas et l'autre revêtu de planches, où l'on enfermait les fous furieux, plus une chambre vaste et sombre, à voûte concave, qui servait de salle de bains. L'étage était occupé par les femmes. On y entendait un bruit confus entrecoupé de gémissements et de lamentations.

L'hôpital était destiné à recevoir quatre-vingts personnes, mais comme il devait servir également aux trois gouvernements voisins, il en renfermait près de trois cents. Dans chaque petite chambre, il y avait quatre ou cinq lits. Aussi, en hiver, quand on ne laissait pas aller les malades au jardin et que toutes les étroites fenêtres étaient hermétiquement closes derrière leur grillage de fer, l'air y devenait épouvantablement suffoquant.

On conduisit le nouveau venu dans la salle de bains. Cette pièce qui produisait déjà une impression insupportable sur une personne saine, exerçait une impression terrible sur une imagination malade. Qu'on se représente une grande chambre au dallage tout gluant, et éclairée par une fenêtre unique, qui se trouvait dans un coin. Les voûtes et les murs étaient peints en couleur rouge foncée; au niveau du plancher, noir de boue, on voyait deux cuves en pierre, qui ressemblaient à deux fosses pleines d'eau; un énorme poêle en cuivre avec une chaudière cylindrique et tout un système de tubes et de robinets occupaient le coin vis-à-vis de la fenêtre;

pour une tête détraquée, tout cela avait un caractère extrêmement sinistre et fantastique qu'augmentait encore la présence d'un gros gardien à la physionomie sombre, et silencieux.

Quand le malade se trouva dans cette chambre lugubre où on devait lui faire prendre un bain et, suivant la prescription du médecin en chef, lui appliquer un vésicatoire sur la nuque, il fut terrifié et se mit en fureur. Des pensées absurdes, toutes plus effrayantes les unes que les autres, commencèrent à s'emparer de son esprit. « Qu'est-ce que c'était que cela ? L'inquisition ? Un lieu de supplice où ses ennemis voulaient se défaire de lui ? L'enfer, peut-être... » Quoiqu'il se débattit furieusement, on parvint à le déshabiller, mais avec une force doublée par sa maladie, il finit par s'échapper des mains de ses gardiens, qui roulèrent par terre. Quatre personnes finirent par l'abattre, elles le saisirent fortement et le plongèrent dans l'eau tiède. Elle lui parut brûlante, et, dans sa tête folle, naquit l'idée d'une torture qu'on lui infligeait au moyen de l'eau bouillante et du fer. A moitié suffoqué par le liquide qui lui entraît dans la gorge, il se débattait désespérément avec ses mains et ses pieds solidement tenus par ses gardiens, et vociférait un discours dérégulé, quelque chose d'incohérent où il y avait des prières et des malédictions. Il cria jusqu'à ce que les forces lui manquèrent et alors il prononça tout bas, en pleurant à chaudes larmes, une phrase qui n'avait rien de commun avec les précédentes :

— Oh ! Grand martyr Saint Georges ! Je te recommande mon corps... Quant à mon âme... non ! oh ! non.

Les gardiens le tenaient toujours bien qu'il se fût calmé. Le bain tiède et la vessie pleine de glace qu'on avait mise sur sa tête avaient produit leur effet.

Mais quand on le tira de l'eau, presque sans connaissance, et qu'on le mit sur un tabouret pour lui appliquer le vésicatoire, ses idées folles et le reste de ses forces le firent sauter en l'air.

— Pourquoi ? pourquoi ? criait-il. Je n'ai fait de mal à personne. Pourquoi me tuer ? Oh !... Oh ! mon Dieu ! Oh ! Vous qui avez été torturé avant moi ! Je vous implore de me sauver...

Lorsqu'il sentit quelque chose de brûlant sur sa nuque, il se mit à se débattre d'une façon désespérée. Les gens ne savaient par où commencer. « Il n'y a rien à faire, dit le soldat qui pratiquait l'opération, il faut l'enlever. »

Ces simples mots terrifièrent le malade. Enlever ? Quoi enlever ?... Moi, se dit-il, et, saisi d'une frayeur mortelle, il ferma les yeux.

Le soldat prit une serviette et en la passant rapidement et avec force sur la nuque, il enleva le vésicatoire avec une partie de la peau. Une écorchure rouge et profonde apparut. La douleur produite par cette opération fut, pour le malade, la fin de tout. D'un mouvement désespéré, il sauta des mains de ses gardiens et roula sur le carreau. Il crut qu'on l'avait guillotiné. Il voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Les gardiens le ramassèrent et le portèrent sur son lit, dans un état d'inconscience qui se transforma bientôt en un sommeil lourd et profond.

II

Il se réveilla au milieu de la nuit. Tout était tranquille. On n'entendait que la respiration des malades dans la grande chambre voisine. Quelque part, au loin, on entendait aussi la voix étrange et monotone d'un fou qu'on avait enfermé pour la nuit dans une chambre obscure, et qui se parlait tout haut à lui-même. Dans la section des femmes, une voix enrouée de contre-alto chantait une chanson sauvage. Le nouveau pensionnaire écoutait ces sons. Il éprouvait une terrible faiblesse ; il lui semblait que tous ses membres étaient brisés. Son cou, surtout, lui faisait extrêmement mal.

— Où suis-je ? se demanda-t-il. Que m'est-il arrivé ?...

Et tout à coup il se représenta, avec une clarté extraordinaire, le dernier mois de sa vie, il comprit qu'il était malade et de quelle maladie. Une série d'idées, de mots et d'actes imbéciles défilèrent devant son esprit et le firent tressaillir intérieurement...

— Heureusement, tout ça est fini. Dieu merci, c'est fini ! chuchota-t-il, et il s'endormit de nouveau.

La fenêtre ouverte, derrière son grillage, donnait sur un petit coin situé entre les grands bâtiments et le mur de clôture ; personne ne pénétrait jamais dans cet endroit, qui s'était couvert d'arbustes sauvages et de buissons de lilas alors en pleine floraison... Derrière les buissons, vis à-vis de la fenêtre, se dessinait la haute muraille, puis, au-dessus, les cimes élevées des arbres tout enveloppées et pénétrées des rayons de la lune. A droite, c'était l'hôpital avec ses fenêtres grillagées et éclairées à l'intérieur ; à gauche, le mur blanc de la morgue qui réfléchissait la lumière blafarde du ciel. Cette lumière tombait, à travers le grillage, dans la chambre du malade, sur le plancher et sur une partie du lit où elle éclairait un pâle visage exténué avec des yeux clos. Maintenant, il n'avait plus

rien de fou. Son sommeil était un sommeil profond et lourd, le sommeil d'une personne harassée, un sommeil sans rêve, sans mouvement, presque sans haleine. Il s'était réveillé pour quelques instants en pleine conscience comme un être normal et il s'était rendormi pour se lever le lendemain... fou comme auparavant.

III

— Comment vous portez-vous ? lui demanda le médecin, le lendemain matin.

Le malade, qui venait de s'éveiller, était encore couché sous sa couverture.

— Extrêmement bien ! répondit-il en se levant brusquement et en saisissant ses pantoufles et sa robe de chambre. — Excessivement bien ! Il n'y a qu'une chose : voilà... (Il montra sa nuque) — Je ne puis pas tourner la tête sans douleur. Mais ça ne fait rien. Tout est bien, quand on le comprend... Et moi... je comprends.

— Vous savez où vous vous trouvez !

— Mais certainement, M. le docteur, je suis dans la maison d'aliénés. Seulement quand on en a conscience, cela est tout à fait égal. Absolument égal...

Le médecin arrêta sur lui son beau visage, orné d'une barbe dorée bien peignée, il plongea son tranquille regard bleu dans les yeux du fou.

— Pourquoi me fixez-vous ? demanda celui-ci. Vous ne pourrez pas déchiffrer ce qui se passe dans mon âme... mais moi, je lis clairement dans la vôtre ! Pourquoi faites-vous du mal aux gens ? Pourquoi avez-vous rassemblé cette foule de malheureux que vous retenez ici ? Pour ce qui est de moi, cela m'est bien égal : je comprends tout et je suis tranquille. Mais eux ? Pourquoi des souffrances ?... Encore une fois, ce n'est pas pour moi que je parle. A l'homme qui est arrivé à ne plus avoir dans son âme qu'une grande idée, une idée générale, il est bien indifférent de vivre n'importe où même de vivre ou de ne pas vivre... N'est-ce pas ?

— Cela se peut, répliqua le médecin, en s'asseyant sur une chaise, dans le coin de la chambre, de manière à pouvoir observer le malade qui marchait rapidement d'un bout à l'autre de la pièce en faisant claquer ses énormes pantoufles en peau de cheval et en faisant flotter les pans de sa robe de chambre en coton à grandes raies rouges parsemée de grosses fleurs. — Pendant cet entretien,

l'aide-chirurgien et l'inspecteur, qui accompagnaient le médecin, se tenaient debout, en posture militaire près de la porte.

— Et je l'ai, moi, s'écria le malade. Quand je l'ai eu trouvée je me suis senti tout à coup transformé. Mes sentiments sont devenus plus aigus et mon cerveau travaille, à présent comme jamais. Tout ce qui a été atteint jadis par le long chemin des conclusions logiques et du raisonnement, je le conçois maintenant au moyen de l'intuition. Je possède réellement tout ce qui a été élaboré par la philosophie. Je vis en moi-même ces grandes idées : que l'espace et le temps ne sont que des fictions. Je vis dans tous les siècles. Je vis dans l'espace : partout ou nulle part, si vous voulez. Donc, il m'est bien indifférent que vous me reteniez ici ou que vous me donniez la liberté. Il m'est indifférent d'être libre ou garotté. J'ai remarqué qu'il y a encore quelques personnes comme moi. Quant aux autres... ah ! leur situation doit être terrible. Pourquoi ne leur donnez-vous pas la liberté ? Qui a besoin...

— Vous venez de dire, interrompit le docteur, que vous vivez en dehors du temps et de l'espace. Pourtant, vous ne pouvez vous empêcher d'admettre que nous nous trouvons tous deux actuellement dans cette chambre, et qu'à ce moment — le docteur tira sa montre — nous sommes, le 6 mai 18... à dix heures et demie... Qu'en pensez-vous ?

— Rien. Il m'est absolument égal de savoir *où* et *quand* je vis. Et du moment que cela m'est égal, ça veut bien dire que je suis partout et toujours, n'est-ce pas ?

Le docteur sourit.

— Une rare logique, dit-il en se levant. Peut-être avez-vous raison. Au revoir. Ne désirez vous pas un cigare ?

Le fou s'arrêta, prit le cigare et en mordit nerveusement la pointe.

— Ça vous aide à penser, dit-il. C'est le monde, le microcosmé. D'un côté, se trouvent les alcalis, de l'autre les acides... Il en est de même de l'équilibre du monde, dans lequel se neutralisent les principes hétérogènes... Adieu, docteur !

Le médecin s'éloigna. La plupart des malades l'attendaient debout en posture militaire, près de leur couche. Aucun chef ne jouit de la part de ses subordonnés, d'un respect semblable à celui que les fous témoignent au docteur aliéniste.

Resté seul, le malade qu'on venait de quitter continua à arpenter sa chambre de long en large. Lorsqu'on lui apporta du thé, il en vida en deux coups une grande cruche sans s'asseoir, puis avala, en un

instant, presque tout un énorme morceau de pain blanc. Ensuite, il quitta sa chambre et passa quelques heures à traverser le corridor du bâtiment, d'un bout à l'autre, de son pas précipité et lourd.

Comme la journée était pluvieuse, on ne permit pas aux malades de descendre au jardin. Quand l'aide-chirurgien se mit à la recherche du fou, on le lui montra au bout du corridor. Il se tenait maintenant là-bas le visage collé contre une vitre de la porte, occupé à regarder attentivement le parterre du jardin. Il paraissait hypnotisé par une fleur d'une intense couleur écarlate, une espèce de pavot.

— Venez-vous faire peser, dit l'aide-chirurgien, en touchant son épaule.

Quand le malade se retourna, l'autre faillit tomber de terreur devant la méchanceté sauvage et la haine qui brillait dans ses yeux fous. Toutefois, lorsqu'il eut reconnu l'aide-chirurgien, son expression changea, et il le suivit docilement, sans proférer une parole, comme absorbé par une méditation profonde. Ils passèrent dans l'étude du médecin et le malade monta tout seul sur la plate-forme de la bascule. Après l'avoir pesé, l'aide-chirurgien nota dans le registre, vis-à-vis de son nom : 109 livres. — Le lendemain, ce fut 107, ensuite 106.

— Si cela continue de la sorte, il ne vivra pas longtemps, dit le docteur, et il ordonna de le nourrir aussi fortement que possible.

Malgré ces soins et son appétit extraordinaire, le malade maigrissait à vue d'œil et chaque jour, l'aide-chirurgien notait dans son registre un nombre décroissant de livres. Il ne dormait presque pas et passait les journées entières dans une agitation perpétuelle.

IV

Il savait qu'il se trouvait dans une maison d'aliénés, il savait même qu'il était malade. Parfois, il lui arrivait de s'éveiller comme pendant la première nuit, au milieu d'un calme absolu, après une journée entière d'agitation folle. Il éprouvait des douleurs dans tous les membres, il sentait un poids horrible dans sa tête, mais il avait toute sa conscience. Peut-être était-ce l'absence d'impressions nouvelles dans le calme du crépuscule et de la nuit, ou le faible travail du cerveau d'une personne à peine éveillée qui était la cause que, dans ces moments, il comprenait clairement sa situation et qu'il était presque raisonnable.

Mais le jour arrivait. Avec la lumière et le réveil de la vie dans

l'hôpital, ses sensations commençaient à l'envelopper brusquement comme des ondes, le cerveau malade ne pouvait plus les gouverner et l'homme était de nouveau fou. Son état présentait un mélange singulier de réflexions justes et d'incohérences. Il comprenait qu'il était entouré par des malades, mais en même temps il voyait dans chacun d'eux une personne mystérieuse qui s'y cachait ou qu'on y avait cachée et qu'il avait connue, rencontrée dans ses lectures ou dont il avait entendu parler. L'hôpital était rempli de gens de tous temps et de tous les pays. Il y avait des vivants et il y avait des morts. Il y avait des gens célèbres et puissants du monde entier, il y avait des soldats tués dans la dernière guerre et ressuscités. Il se voyait au milieu d'un cercle magique et ensorcelé qui avait concentré dans son sein toutes les forces de l'amour ; et dans un transport de vanité, il s'en considérait comme le centre. Tous ces compagnons d'hôpital étaient rassemblés là pour l'accomplissement d'un grand acte qu'il se représentait vaguement, quelque chose comme une entreprise gigantesque destinée à anéantir le mal sur la terre. Il ne savait pas en quoi cela consisterait, mais il sentait en lui assez de force pour l'accomplir. Il lisait les pensées des autres et, dans les choses, il voyait toute leur histoire. Les grands ormes du jardin lui racontait les légendes vécues. Le bâtiment — qui était en effet très ancien — était considéré par lui comme une œuvre de Pierre-le-Grand, et il était persuadé que le tsar y avait habité pendant la bataille de Poltawa. Il l'avait lu sur les murs, sur le plâtre tombé, sur les morceaux de briques et de carreaux qu'il trouvait dans le jardin. Il avait peuplé le petit bâtiment de la morgue de centaines de personnes mortes depuis longtemps, et il regardait fixement, à travers l'étroite fenêtre de son souterrain, la réflexion inégale de la lumière sur la vieille et sale vitre scintillante de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : il y discernait des traits bien connus, vus jadis quelque part, en réalité ou sur des portraits.

Sur ces entrefaites, le beau temps était arrivé, et les malades passaient la journée entière dans l'air libre du jardin. Une petite partie de celui-ci leur était réservée, on y avait partout planté des fleurs. L'inspecteur y fit travailler tous ceux qui en étaient capables. Pendant toute la journée, ils balayèrent, répandirent du sable dans les sentiers, sarclèrent et arrosèrent des carrés de fleurs, de concombres et de melons qu'ils avaient semés. Le coin du jardin était occupé par un buisson épais, et il était traversé par des sentiers bordés d'ormes. Au milieu, sur une petite colline artificielle, on avait

arrangé un parterre. Des fleurs de couleurs vives en bordaient la partie supérieure au milieu de laquelle s'élevait un énorme dahlia jaune à taches rouges, d'une espèce rare. Il formait en quelque sorte le centre du jardin, qu'il dominait, et beaucoup de malades lui attribuaient une signification mystérieuse. Pour notre fou, c'était aussi quelque chose d'extraordinaire, le « palladium » du jardin et de l'édifice. Grâce aux soins des malades, les sentiers étaient aussi bordés de fleurs. On voyait là toutes les fleurs qu'on trouve dans les jardins de la Petite-Russie : de grandes roses trémières, des pétunias, de hauts buissons de tabac avec de petites fleurs roses, des menthes, des capucines et des coquelicots. Près du perron, se trouvaient trois plantes de coquelicots d'une espèce particulière. Ces coquelicots, qui n'étaient pas aussi grands qu'on les voit d'habitude, se distinguaient par l'intensité extraordinaire de leur couleur écarlate. C'étaient ces fleurs qui avaient excité l'attention du fou, lorsqu'il regardait le jardin, à travers la porte vitrée, le lendemain de son arrivée à l'hôpital.

Lorsqu'il se rendit pour la première fois au jardin, avant de descendre les marches du perron, il contempla ces fleurs écarlates. Il n'y en avait que deux d'épanouies. Par hasard, elles se trouvaient au milieu d'une place couverte d'ivraies et elles étaient séparées des autres par de hautes herbes qui les entouraient de tous côtés.

Les malades sortaient du bâtiment l'un après l'autre et recevaient à la porte, des mains du gardien, un épais bonnet de coton blanc tricoté, orné d'une croix rouge sur le devant. Ces bonnets qui avaient été employés pendant la guerre, avaient été achetés dans une vente publique. Le malade vit dans la croix rouge un symbole occulte et inquiétant. Après avoir placé son bonnet sur sa tête, il l'ôta et contempla la croix, puis les coquelicots. La couleur des fleurs était plus brillante.

— Elles remportent la victoire, dit-il, mais nous verrons ! — Et il descendit du perron.

Après avoir regardé autour de lui, sans remarquer le gardien qui se trouvait derrière son dos, il enjamba le parterre et tendit la main vers la fleur, mais il ne put se décider à l'arracher. Il sentait, dans sa main allongée, une chaleur et des piqûres qui s'étendirent bientôt à tout son corps. C'était comme si un courant d'une force inconnue sortait des pétales rouges et le traversait de part en part. Il s'approcha davantage et allongea la main jusqu'à la fleur, mais celle-ci paraissait se défendre en exhalant un parfum mortel. La tête commença à lui

tourner ; il fit un dernier effort désespéré... Il tenait la tige, lorsqu'une main s'abattit sur son épaule. — C'était le gardien.

— On ne peut pas arracher les fleurs, s'écria-t-il, il est défendu de marcher dans le parterre ! Il y a assez de fous ici, reprit-il avec énergie et en continuant à le tenir fortement par l'épaule ; si chacun prend une fleur, on finira par piller tout le jardin.

Le fou regarda silencieusement son interlocuteur, se débarrassa de sa main et se mit à marcher fébrilement dans le sentier.

— Oh ! malheureux, pensait-il. Vous ne voyez pas. Vous êtes aveuglés au point de vouloir la défendre. Mais, à tout prix, je l'exterminerai... Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain que nous mesurerons nos forces... Et si je péris... n'est-ce pas égal ? !

Il se promena dans le jardin jusqu'au soir. Il fit des connaissances et engagea des conversations étranges, où chaque interlocuteur n'entendait que des réponses à ses propres pensées folles, formulées en paroles insensées et mystérieuses. Il se promena tantôt avec l'un et tantôt avec l'autre, et vers la fin de la journée, il était parfaitement persuadé que « tout était prêt » comme il se le disait à lui-même. « Bientôt, bientôt, le fer du grillage tombera en pièces, tous ces emprisonnés sortiront d'ici pour se sauver dans toutes les directions, tout le monde frémira en se débarrassant de son enveloppe surannée pour apparaître dans une beauté éclatante et nouvelle. »

Il avait presque oublié la fleur. Mais en quittant le jardin, il l'aperçut de nouveau. Dans l'herbe épaisse et obscure, qui commençait à se couvrir de rosée, les deux coquelicots brillaient comme deux charbons rouges. Il se détacha de ses compagnons, passa derrière le gardien et attendit un moment favorable. Sans que personne s'en aperçût, il enjamba le parterre, empoigna la fleur et la cacha rapidement sur sa poitrine. Quand les feuilles mouillées de rosée, touchèrent sa peau, il pâlit, d'une pâleur mortelle, ses yeux s'écarquillèrent de terreur, tandis qu'une sueur glaciale couvrait son front.

On avait allumé les lampes dans l'hôpital. En attendant le souper, les malades s'étaient étendus sur leurs lits, à l'exception de quelques agités qui arpentaient rapidement le corridor et les salles. Le fou avec sa fleur était parmi ceux-ci. Il marchait en croisant nerveusement les mains sur sa poitrine et paraissait vouloir écraser la plante cachée. Lorsqu'il rencontrait un de ses compagnons, il faisait un détour, de peur de l'effleurer du bout de son vêtement. « N'approchez pas, n'approchez pas ! » s'écriait-il. Mais dans l'hôpital personne n'attachait d'importance à des exclamations de ce genre, et il

marchait toujours plus vite, en faisant des pas de plus en plus grands... Il marcha pendant une heure... pendant deux heures... avec une espèce de rage.

— Je finirai par te harasser. Je t'étoufferai ! s'écriait-il sourdement et avec malice. — De temps en temps, il grinçait des dents.

On servit le souper dans la salle à manger. Sur de grandes tables sans nappe, on plaça plusieurs terrines en bois peint et doré remplies d'une espèce de gruau. Les malades prirent place sur les bancs, et on distribua à chacun un morceau de pain bis. Ils mangeaient avec des cuillers en bois ; il n'y avait qu'une terrine pour huit personnes. On servait à part ceux qui jouissaient d'une meilleure nourriture. Après avoir avalé rapidement la portion que le gardien lui avait servie dans sa chambre, le fou courut dans la salle à manger.

— Permettez-moi de m'asseoir ici, dit-il au surveillant.

— Est-ce que vous n'avez pas soupé ? demanda celui-ci, en versant des portions supplémentaires de gruau dans les terrines.

— J'ai une faim extraordinaire et je dois me fortifier. Il n'y a que la nourriture qui puisse me soutenir : vous savez que je ne dors pas du tout.

— Mangez, mon cher, mangez. — Tarass, donnez lui une cuiller !

Il se plaça près d'une terrine et se mit à avaler une quantité énorme de gruau.

— Eh bien, assez, assez ! s'écria enfin le surveillant quand tout le monde eut fini, voyant qu'il continuait à rester assis devant la terrine en puisant le gruau d'une main pendant que l'autre était pressée contre sa poitrine. — « Vous mangez trop, »

— Ah ! si vous saviez combien j'ai besoin de forces. Adieu ! Nikolaj Nikolajevitsch, dit le fou, en se levant et en serrant fortement la main du surveillant.

— Où allez-vous ? demanda celui-ci, en souriant.

— Moi ? Nulle part. Je reste. Mais demain peut-être que nous ne nous verrons plus. Je vous remercie bien de votre bonté.

Il serra encore une fois la main du surveillant. Sa voix trembla, ses yeux se remplirent de larmes.

— Calmez-vous, calmez-vous, mon ami, répondit l'autre. A quoi bon des pensées si noires ? Allez, couchez-vous et dormez bien. Vous avez besoin de repos. Quand vous dormirez bien, la santé reviendra.

Le malade sanglotait. Le surveillant se tourna pour donner aux gardiens l'ordre de desservir la table.

Une demi-heure plus tard tout dormait dans l'hôpital. Seul, un homme étendu tout habillé sur son lit, dans la chambre angulaire, ne dormait pas. Cet homme tremblait comme s'il avait la fièvre et il étreignait convulsivement, de ses deux mains, sa poitrine tout imprégnée, à ce qu'il croyait, d'un venin épouvantable, d'un venin mortel.

V

Il ne dort pas de toute la nuit. Il avait cueilli cette fleur, en voyant dans cette action un haut fait qu'il était obligé d'accomplir. Du premier coup, les pétales écarlates avaient attiré son attention à travers la porte vitrée et, à cette minute, il avait compris le devoir qu'il devait achever dans ce monde. Tout le mal de la terre était concentré dans cette fleur d'un rouge écarlate. Il savait que l'opium provient du pavot. Peut-être que cette idée, en grandissant et en prenant des formes monstrueuses, avait déterminée une vision terrible et fantastique. A ces yeux, la fleur personnifiait le mal entier ; elle avait absorbé tout le sang innocent qui avait été versé (c'est pour cela qu'elle était si rouge), toutes les larmes, toute l'amertume de l'humanité. C'était un être mystérieux, terrible, l'adversaire de Dieu, Ahriman, qui avait pris une forme modeste et innocente. Il fallait la cueillir et la tuer. Cela ne suffisait pas : il fallait l'empêcher de répandre dans son dernier soupir, tout le mal sur le monde. C'est pour cela qu'il l'avait cachée sur sa poitrine. Il espérait que, vers le matin, elle perdrait toute sa force. Le mal qu'elle contenait passerait dans sa poitrine, dans son âme et c'est là que le mal serait vaincu et que serait remportée la victoire... Alors lui-même périrait, mais sa mort serait celle d'un combattant honnête, du premier champion de l'humanité parce que jusque là, personne n'avait osé combattre d'un coup tout le mal qui existe dans le monde.

— Ils ne l'ont pas vué. Je l'ai vue. Est-ce que je puis la laisser vivre ! Plutôt la mort.

Il perdait ses forces dans ce combat imaginaire comme dans une lutte véritable. Le lendemain matin, l'aide-chirurgien le trouva presque mort. Mais peu de temps après la folie reprit le dessus. Il sauta de son lit et recommença de parcourir l'hôpital, en causant tout seul et avec les malades d'une manière plus bruyante et plus incohé-

rente que jamais. On ne le laissa pas aller au jardin, et le médecin, voyant que son poids continuait à diminuer, qu'il ne dormait toujours pas et marchait continuellement, ordonna de lui faire une forte injection de morphine. Il ne s'y opposa pas ; en ce moment là, ses pensées étaient en quelque sorte en harmonie avec l'opération. Peu après il s'endormit. Ses mouvements furieux cessèrent et la musique sonore de ses pas saccadés ne retentit plus dans ses oreilles. Il s'oublia et cessa de penser à tout, même à la seconde fleur qu'il fallait cueillir...

Il la cueillit pourtant trois jours après, sous les yeux même du vieux gardien, qui n'eut pas le temps de l'en empêcher. Le vieillard courut après lui, mais il se précipita dans l'hôpital avec des cris de triomphe et, après avoir atteint sa chambre, il cacha la plante sur sa poitrine.

— Pourquoi cueilles-tu les fleurs ? lui demanda le gardien.

Mais le malade, qui était déjà étendu sur son lit avec les bras croisés sur sa poitrine, dans sa pose habituelle, se mit à débiter de telles absurdités, que le gardien le laissa, après lui avoir enlevé tout doucement son bonnet à croix rouge.

Le combat fantastique recommença de nouveau. Le fou sentait le mal sortir de la fleur sous forme de milliers de serpents, qui l'entortillaient, l'opprimaient, lui serraient les membres et saturaient tout son corps de leur terrible venin. Il pleurait, priait et accablait son ennemi de malédictions.

Vers le soir, la fleur se fana. Il l'écrasa sous ses pieds, puis ramassa les restes noircis et les emporta dans la salle des bains. Après les avoir jetés dans le poêle rouge, il regarda longuement son ennemi pétiller, se crispier et se changer enfin en une petite boule de cendre d'un blanc de neige tendre. Il souffla dessus et tout disparut.

Le lendemain, il était plus mal. Effrayamment pâle, les joues creuses, les yeux enfoncés dans leurs orbites, il continua, trébuchant et chancelant, ses allées et venues pendant lesquelles il parlait, parlait sans fin.

— Je ne voudrais pas recourir à la violence, dit le médecin en chef à son assistant, mais il est pourtant indispensable d'arrêter cette dépense de forces. Aujourd'hui, il ne pèse plus que 93 livres. Si cela continue, il mourra dans deux jours. — Le docteur se mit à réfléchir. — La morphine ?... Le chloral ?... Hier la morphine ne faisait plus d'effet... Donnez l'ordre de l'attacher. Du reste je doute qu'il puisse continuer de vivre.

VI

Le malade fut garroté.

Il était couché, vêtu de la camisole de force attachée solidement par de larges bandes de toile aux barres de fer de son lit. Toutefois, la fureur de ses mouvements ne diminuait point. Pendant plusieurs heures, il essaya obstinément de se débarrasser de ses liens. A la fin, il parvint par un effort surhumain à rompre la bande qui retenait ses pieds et, s'étant glissé sous les autres bandes, il se mit à marcher dans la chambre avec les mains liées en prononçant des discours sauvages et incohérents.

— Que le diable t'emporte, s'écria le gardien, en le voyant détaché ! Quel démon t'aide donc ? Gritzko, Iwan, venez vite, le malade s'est détaché !

A eux trois, ils se ruèrent sur lui, et un long combat s'engagea, un combat accablant pour les agresseurs et douloureux pour le fou, qui dépensa dans cette lutte acharnée le restant de ses forces. On finit par le jeter sur son lit et on le garrotta plus fort qu'auparavant.

— Vous ne savez pas ce que vous faites, s'écriait le malade à moitié étouffé. Vous périssez ! J'ai vu la troisième, à peine éclose. Maintenant elle est prête. Elle m'attend. Laissez-moi achever l'œuvre ! Il faut la tuer ! la tuer ! Alors tout sera fini, tout sera sauvé ! je vous aurais bien chargé de cette tâche, mais il n'y a que moi qui puisse l'accomplir. Vous tomberiez morts rien qu'en la touchant.

— Taisez-vous, taisez-vous, dit le vieux gardien, qui était resté auprès de lui.

Il se tut tout à coup. Il s'était décidé à tromper le gardien, mais on le tint attaché toute la journée, et on le laissa dans la même position pour la nuit. Après avoir servi son souper, le gardien étendit une couverture par terre et se coucha dessus. Une minute après, il dormait profondément.

Le malade, qui l'observait, se tordit de tout son corps pour arriver à toucher la barre de fer qui courait le long du lit ; lorsqu'il l'eut tâchée de son poignet emprisonné dans la longue manche de la camisole de force, il se mit à frotter sa main avec énergie contre le fer. Au bout de quelque temps la toile épaisse se déchira et il dégagea son index. Les choses commencèrent alors à marcher plus vite. Avec une habileté et une souplesse dont une personne saine n'aurait pas été capable, il défit les nœuds qui serraient derrière lui la camisole de force. Il était libre ! Il tendit l'oreille. Le gardien dormait profondément. Il

s'approcha de la porte, mais elle était fermée et la clef se trouvait probablement dans la poche du gardien. Il s'avança alors vers la fenêtre. Celle-ci était ouverte. La nuit était calme, tiède et obscure. Des étoiles brillaient au ciel. Il reconnut les constellations et se réjouit en voyant qu'elles le comprenaient car elles le regardaient avec sympathie il clignait des yeux et avançait la tête comme pour boire les rayons sans fin qu'elles lui envoyaient, et sa hardiesse augmentait. Il fallait tordre une épaisse barre de fer du grillage, se glisser, à travers l'ouverture étroite, dans le coin du jardin, puis grimper au-dessus du haut-mur... C'était là que se livrait le dernier combat. Après... qu'importe si c'était la mort !

Il essaya de tordre la barre avec ses mains, mais le fer résista. Alors, il roula en corde les fortes manches de la camisole de force, les accrocha à l'extrémité de la barre, qui avait la forme d'une pique, et s'y suspendit de tout son poids. Après des efforts désespérés, le fer se courba. Il se glissa à travers l'étroite ouverture en s'écorchant les épaules, les coudes et les genoux, se fraya un chemin dans les buissons et s'arrêta au pied du mur. Tout était tranquille. Les lumières des veilleuses brillaient faiblement à travers les vitres de l'énorme édifice. Personne ne l'avait aperçu. Le gardien, resté près de son lit, dormait probablement d'un sommeil profond. Les astres lui versaient amicalement leurs rayons, qui le pénétraient jusqu'au cœur. « Je vais aller vous rejoindre, murmura-t-il, en contemplant le ciel. »

Il voulut escalader le mur, mais il retomba avec les ongles déchirés, les mains et les genoux en sang. Il chercha un endroit plus convenable. Dans le coin, là où le mur se rattachait à la morgue, quelques briques étaient tombées. Il tâta ces brèches, s'y accrocha des pieds et des mains, saisit les branches de l'orme, qui se trouvait de l'autre côté, sauta sur l'arbre, puis se laissa glisser tout le long du tronc.

Dès qu'il fut à terre, il s'élança vers le perron. Les pétales enroulés de la fleur formaient une tache sombre sur l'herbe couverte de rosée.

— La dernière, murmura-t-il. La dernière ! Aujourd'hui, ce sera la victoire ou la mort. Mais cela ne me regarde plus. Attendez, dit-il, en regardant les étoiles, bientôt je serai au milieu de vous !

Il déracina la plante, la déchira, la chiffonna et en emporta les débris dans sa chambre.

Le gardien ne s'était pas réveillé, et le fou put, sans être inquiété, regagner son lit, où il tomba sans connaissance.

Le lendemain, on le trouva mort. Son visage était tranquille et

screin ; ses traits exhaussés, ses lèvres minces, ses yeux fermés et profondément enfoncés dans leurs orbites, exprimaient un bonheur fier. Quand on le mit sur le brancard, on essaya d'ouvrir la main pour enlever la fleur rouge. Mais sa main était engourdie, et il emporta son trophée dans la tombe.

WSEWOLOD GARSHINE (1).

(Traduit du russe par M^{lle} Sonia Nathanson)

LE SOMMEIL DE LA JEUNE ENFANT

A HUBERT STIERNET.

*O la frêle beauté claire de ton enfance !
Dans la blonde clarté de ce matin d'aurore
Sur ton jeune sommeil j'effeuille le silence,
Et mon cœur attendri qui s'émerveille encore
Observe avec amour la candeur de tes songes
Et tâche d'y glisser un peu de son image.
La nuit a mis en toi de ses divins mensonges
Qui transportent ta chair vers de troublants rivages
Et tu me vois surpris d'une peine inquiète :
Car je voudrais sans fin semer en toi mon âme
Et mon âme serait heureuse et satisfaite
De surveiller ainsi l'inquiétante flamme
De tes désirs d'enfant, de ta chair opaline
Qu'un beau rêve en passant taquine d'un sourire !
O pouvoir habiter ton âme cristalline !
Et chanter d'une voix douce comme une lyre
La chère passion de ta trop belle enfance
Que m'apportent l'amour de tes yeux nostalgiques
Et mes désirs mauvais en rêves despotiques !..*

FERNAND ROUSSEL.

(1) Né le 2 Février 1855, mort en 1888, auteur d'un volume de nouvelles *La Fleur Rouge, Quatre Jours, Les Artistes, Nadejda Nikolaevna*, etc.



HORS DES LISIÈRES

FRAGMENT I.

Relicta non bene parmula.

HORACE.



Le temps a beau fuir ; ces deux années sont là, qui demeurent... Quinze ans bientôt auront passé, quinze ans de vie bourgeoise, qui n'ont point terni le décor où s'attarde mon souvenir...

J'avais peu dormi cette nuit-là ; après trois heures perdues sur un traité d'algèbre, à la salle d'études, avec les camarades du « cours spécial », j'étais rentré dans la chambrée, où planait une buée lourde d'étable, faite de trente haleines, et je m'étais jeté tout habillé sur ma couchette, mais le sommeil tardait à venir. Au dehors, il gelait dur ; février allait finir, mais dans cette vallée au sol schisteux, le froid persiste longtemps après que les bourgeons ont ailleurs crevé leur gaine. Un rayon de lune glissait le long des fusils rangés au ratelier, s'attardait aux bassins de fer-blanc suspendus sous les cassettes, allumait les boutons de cuivre d'une capote dont un dormeur s'était recouvert, par surcroît... Et pour la millième fois, l'idée fixe me resaisissait : avoir, comme par un instinct transmis, craint dès le plus jeune âge et plus tard dédaigné le militaire, et passer ma jeunesse sous le pilou du soudard !

Comment pareille chose avait-elle pu se faire ? Pourquoi cette tempête dans le ciel rayonnant d'une adolescence triomphante ? Où étaient ces applaudissements de la foule, quelques mois auparavant, devant les succès d'école ? cet orgueil des parents, à voir se lever sur leur fils l'aurore d'une vie heureuse ? ces prix de concours aux rouges reliures, les armes du pays frappées dans les plats ? Sans doute, là-bas, bien loin, dans la plaine, sur une table de salon, la même lune se mirait dans l'or de leurs tranches...

Le père avait dit : « Vous ne voulez plus de la médecine ? Vous

répéter que le droit ne conduit plus qu'à l'hôpital ? Alors, entrez à l'armée ; ce n'est pas ce que j'avais espéré ; mais vous vous y créerez une position encore enviée. » Ces paroles, chaque jour redites durant trois mois, avaient eu raison de ma résistance ; sans doute « disparaître » eût mieux valu, mais que devenir ?... Et un matin d'avril brumeux et triste, j'avais signé !...

Oh ! les premiers jours passés là-bas, au pays campinois, dans un très vieux bâtiment qui suait la misère, au milieu de ces parias du régiment et de la société, volontaires avec prime, à tête bestiale, brutaux et chapardeurs, rejetés par l'égout des villes et chavirant vers les maisons de discipline, — miliciens mafflus et stupides, pauvres crétins que le sort avait arrachés aux fermes où, bouviers et porchers, ils croupissaient dans la boue et le purin, heureux tout de même ; illettrés, gardant en leurs prunelles bovines l'ahurissement, un peu forcé parfois, de ce qui les entourait, ils avaient réussi à regagner le « dépôt », et là, vautrés sur les « sacs à paille », ils attendaient l'heure de la délivrance et du retour au fumier natal. Puis encore défilaient les correctionnaires, l'œil mauvais, pourris par la promiscuité du bagne, et s'en retournant au régiment, à de nouvelles souffrances. Une dizaine de volontaires comme moi promenaient par la cour leur ennui et leur apeurement, malheureux enfants éblouis par l'or des franges d'épaulettes, et brusquement tombés de leur rêve dans la réalité infecte et crasseuse...

Les soirs tombaient. Quart d'heure par quart d'heure, le carillon secouait ses grelots, en un air baroque, arrêté tout à coup sur une note dièzée. Sous la fenêtre, une sentinelle laissait tomber à temps égaux de lourds pieds sur le pavé sonore ; mes nouveaux compagnons dormaient, et sans doute en leur songe, comme dans le tableau de Detaille, des drapeaux claquaient, des ors ruisselaient, des croix oscillaient sur les poitrines. Moi, ce qui me hantait, c'était la pensée qu'Anvers était là, tout proche, à quatre lieues, avec ses mâts, ses voiles, ses carènes qui éventrent l'Escaut jaune, et s'en vont bien loin, hors des frontières, en des pays de soleil où il n'y a pas d'armée...

Enfin nous fûmes habillés ; l'on partit, gauche sous les vêtements empesés, le shako vacillant sur la tête rase, le fusil martyrisant l'épaule, le havre-sac voûtant les dos. Il pleuvait !

Quand le train eut franchi à grand fracas le pont de fer jeté sur la Meuse, et haleta dans les tranchées du sol condrusien, mon chagrin se fit plus âpre ; cette fois, tout était bien fini ; la terre natale fuyait, la

terre hesbignonne, la très douce; j'entrais dans l'inconnu. Parfois, les collines s'abaissant, à travers les vitres emperlées de pluie, un pays pauvre se montrait, maisons éparses, culture vague, le roc trouant les prairies ; puis, l'on atteignit les hauts plateaux, et l'on quitta la grande voie internationale ; deux tronçons de ligne, des noms de stations inconnus, une terre de plus en plus misérable, un soleil gai qui décline dans le ciel nettoyé et s'accroche aux pointes noires des futaies, des naturels parlant un patois que je ne comprends plus, sarraus bruns, figures embroussaillées, vastes feutres ; enfin, la patache, ses arrêts devant les maisons qui se détachent blanches sur le rideau de sapins ; un dernier galop, quelques points de lumière, très bas, comme au fond d'une gorge,... on est arrivé.

De grosses figures curieuses surmontées de bérêts à bande rouge se penchent vers nous, sous une lanterne ; ce sont des caporaux... Il fait nuit noire; une rivière qu'on ne voit pas se cogne aux piles d'un pont; puis une vaste cour, des rangées de fenêtres éclairées, d'autres têtes bouffies sous les mêmes bonnets rouges, un grand diable avec un pouce d'or sur les manches, qui lance un commandement d'une voix coupante ; c'est la caserne !

Arrivés dans les chambrées, on se presse autour de nous ; on veut savoir « d'où nous sommes » ; ces exilés sont avides de nouvelles, et j'éprouve une surprise désagréable : une douzaine d'anciens condisciples de collège, fruits secs déversés dans le grand dépotoir, sont là, qui me reconnaissent ; et bien vite le bruit court qu'un des « bleus » a été à l'Université ; évidemment, dans deux ans il sera officier ; il le serait dans six mois, n'étaient les termes légaux ; déjà il en sait *pluss* que les lieutenants ; parbleu, l'U-ni-ver-si-té ! Et ce mot s'étend, s'allonge encore dans la bouche de ces naïfs.

Mais bientôt le clairon sonna sa fanfare ; on se planta au pied des lits ; un sergent passa, hargneux dans son imbécillité galonnée ; puis, les vestes ôtées, les chemises apparurent, avec la matricule au creux de l'estomac. Nouvelle sonnerie : ce sont les notes mélancoliques en arpèges descendants, de l'extinction des feux ; un grand silence tombe.

Moi, je pense à la rivière qui s'ébroue à la roue d'un moulin grondant à quelque cent mètres ; elle se hâte vers la France ; puis, dans un demi-sommeil, il me semble que je m'enfuis à la nage, pressé moi aussi d'atteindre la frontière ; mais, la conscience me revenant, je reconnais la folie de mon rêve, et pourtant, que faire ? être soldat

pour tout de bon ? chercher moi aussi à gagner des galons ? Non, jamais cela ; plutôt ne plus vivre... Enfin, nous verrons.

J'y ai pourtant passé des mois, dans cette geôle, remettant ainsi chaque soir au lendemain l'exécution de projets que ruinait la lumière du jour !

Ce matin-là, cependant, (le dernier matin), dans le branle-bas d'une inspection, je n'étais pas trop sombre ; à midi expiraient mes derniers arrêts ; depuis le nouvel an, j'avais eu une déveine formidable, et cinquante-deux jours de consigne, donnés quatre par quatre, pour des riens, s'étaient suivis dans une affolante monotonie ; les chefs avaient-ils deviné que ma maladresse était voulue et flairé une inertie roublarde ? Enfin, le lendemain je pourrais sortir.

Le lieutenant passa ; nous étions en tenue de campagne, les bidons retenus aux sacs. Arrivé à moi, il entrevit un peu de rouille à l'oreille de mon bassin, m'en fit l'observation, me punit de quatre jours et me renvoya au samedi suivant pour une inspection nouvelle. Alors, du plus profond de mon être, comme un cri monta vers mes lèvres, que pourtant je ne proférai pas : « Mon vieux, samedi, je serai loin ! » J'en fus troublé moi-même, tant cela avait été spontané, comme dicté par une force supérieure qui d'un mouvement brusque aurait tiré pour mes yeux intérieurs le rideau de l'avenir. Et je sentais que cela serait vrai, que dans huit jours je ne serais plus là, sans deviner comment cela se réaliserait. Il me semblait que j'étais comme un homme arrivé à l'extrémité d'un continent, et qui voit tout à coup devant lui la mer ; j'étais au bord de quelque chose de vague, et la certitude s'affirmait, nette, immuable, que le lendemain déjà ne serait pas semblable à la veille.

Comme une vie nouvelle m'anima ; tout le jour, je fus gai, bavard, dans un besoin de mouvement, trouvant des mots drôles qui faisaient pouffer les camarades ; et le soir, par des allusions très claires, j'annonçai mon départ pour la nuit. On rit plus fort ; on trouvait la plaisanterie énorme ; personne n'y crut.

Je devenais audacieux ; bien que consigné, je fus à la cantine, puis je sortis en ville, pour revoir un ancien copain de l'Université, tombé dans la basoche.

Je me levai. C'était la nuit profonde ; les souffles égaux bruissaient ; un dormeur, dont la fantaisie galopait dans le rêve, proférait de vagues syllabes toniques de mots incohérents. Je me vêtis, et, parcourant les chambrées, je secouai deux ou trois camarades tombés

dans l'inconscience du sommeil. — « Je pars... » — « Hein ? Quoi...
Déjà le réveil ? » — « Adieu ! » — « ... soir !... r'voir. »*—

Je descends et déjà derrière moi s'efface dans la brume, dans le silence, la lourde masse de la caserne.

Il neige. La terre a un pied de ouate glaciale. Pas un son. Les grands châtaigniers, une fourrure d'hermine sur leurs membres émaciés, semblent monter une garde funèbre. Dans les ruelles, pas une lumière aux croisées ; l'église profile on ne sait quelle masse noire dans la nuit noire. Puis, c'est la côte, que je ne sens qu'à la marche : de très bas, du plus creux de la gorge, monte le bruit doux, étouffé, d'une eau qui coule : la rivière. Le moulin même cette fois est muet.

Les gros flocons me font au visage comme une caresse humide ; le roc est glissant ; le raidillon m'essouffle, et la sueur, sous le lourd pilou, me perle à la peau. Je vais, sans regrets, sans remords, et surpris de n'en pas avoir. Une fierté m'anime ; libre ! je suis libre ! et, sans savoir ce que sera l'avenir, je ne songe qu'au passé, avec qui je romps. Oui, je romps avec mon pays, je romps avec ma famille ; je foule tout aux pieds, comme j'écrase cette neige qui demain sera boue ; et les préjugés, et les règlements, et les codes, j'émiette tout, comme le pilon broie les cristaux dans le mortier. Jouissance profonde ! plus de maître, plus de servitude, plus de galons, plus de fusil, plus d'arrêts ? Avec délices, j'entre dans le rang des obscurs, des oubliés, de ceux qui ne se dénombrent pas ; je cesse d'être une matricule, et je poursuis d'un pas ferme ma route dans le noir, vers l'inconnu, « sous la nuit solitaire et dans l'ombre », vers l'avenir tout noir aussi, libre pour quelques heures, heureux d'un bonheur criminel, sans penser que demain je serai pour les hommes un « déclassé », un paria.

Et paria je fus, intégralement.

CHARLES GHISLAIN.



EN AIMANT

I

*Beauté de soir, chants de midi, baisers d'aurore,
Baplême de clarté tombant du ciel en fleur,
Extase de ta voix délicate et sonore
Qui sème dans le vent les secrets de ton cœur,*

*Et ton corps éployant la vie auguste et sainte,
Ta chair miraculeuse et douce infiniment,
Et tes cheveux, tes mains, ton col, ta tête ceinte
Du nimbe d'idéal que j'y place en l'aimant,*

*Tout cela, tout cela me transforme et m'enivre
J'écoute palpiter les étoiles au ciel,
Je vois autour de moi la terre et l'être vivre,
Et je sens bien, vois-tu, que je suis éternel !*

II

*Au bois d'avril,
il naquit un baiser sur deux lèvres petites,
tandis que s'entr'ouvraient les yeux des marguerites,
au bois d'avril.*

*Par le chemin,
au grand vol joyeux de ses ailes en fleur,
le baiser est venu se poser sur mon cœur,
par le chemin bordé de fleurs.*

*Je l'ai senti ;
il était doucement mélancolique d'âme,
et tremblottait frileusement contre mon âme,
je l'ai senti comme une flamme sur mon âme*

*A grands battants,
j'ouvris la porte, et la fermai sur ce cher fou,
qui mit tout son vibrant amour, comme un verrou,
en travers des battants ;*

*puis il s'assit
dans l'ombre lumineuse aux côtés de ma joie ;
et miré dans ses yeux infinis, il s'y voit
éperdûment sourire, à l'infini.*

GEORGES RENCY.



LE CUIVRE



SANS vouloir empiéter sur la *lettre parisienne* de M. Camille Mauclair, il me semble que la représentation, au théâtre libre, de la pièce de MM. Paul Adam et André Picard, marque une étape suffisante de l'évolution dramatique pour que place spéciale soit accordée au compte rendu que je désire en faire. Ils sont si rares les spectacles qui, comme celui-ci, présentent, à la fois, une telle somptuosité d'images et une telle grandeur d'idées qu'il importe d'en parler longtemps, d'en parler beaucoup, d'en parler de toute son âme, afin de persuader aux fervents de la beauté et de l'affranchissement, qu'elles ne sont pas vaines leurs illusions, puisque, pour les exprimer, de nobles voix se sont élevées, graves jusqu'à la justice et vibrantes jusqu'à la colère.

Chose nouvelle : les rieurs qui étaient venus là pour s'exclamer, les boulevardiers sceptiques, ont écouté avec respect le colossal dénouement du troisième acte et se sont retirés, plutôt confus de la fastueuse et rougeoyante vision de meurtre et d'or, où, durant quelques minutes, ils aperçurent sans doute se réaliser sur la scène, l'implacable jugement de leur lucre, de leur banalité et de leurs vices. Il fallait que l'esprit sagace d'André Picard, le jeune auteur d'*Israël* et le génie lucide de Paul Adam s'unissent pour se partager l'écrasante besogne de ce tryptique si beau, de ces trois actes si intenses et si émouvants que nulles œuvres des temps modernes ne sauraient les surpasser en gradation émotionnelle pas plus qu'en profonde vérité. Mais, croyons-nous, c'est à Paul Adam que revient la part la plus large et l'apport le plus considérable de travail et de raisonnement. La plupart des personnages et quelques-uns des épisodes sont empruntés à l'intrigue mystérieuse et captivante des *cœurs utiles*. Le drame, pourtant, nous semble avoir, aussitôt, un avantage inestimable sur le roman ; si le livre garde quelque con-

fusion et d'inutiles développements à côté de réelles grandeurs, le drame, réduit à l'étroite et forte analyse de trois seuls actes, vaut davantage, par la simplicité.

Toutes les théories humanitaires, détaillées dans la *critique des mœurs* et le *mystère des foules* trouvent, au théâtre, une application plus violente et plus serrée; de vulgaires rivalités passionnelles, le sujet se hausse, successivement, à d'effrayantes complications universelles, et, les souvenirs sont majestueux et terrifiants que le cuivre évoque de tout le passé de l'histoire, les souvenirs de peuples entiers couchés sur les champs de bataille et sous les murailles des villes pour avoir admiré la face pâle et adorable d'une reine, d'une courtisane ou d'une princesse sadique.

Hélène de Troie ! Première au seuil des légendes néfastes, Hélène dont les mains blanches et douces tressent des voiles de pourpre, tandis qu'autour de Troie le char d'Achille meurtrit le cadavre d'Hector, tandis que les cohortes, dans les fossés, s'amoncellent, géantes comme des bûchers et dorées comme des moissons ! Hélène, éternelle Ennoïa ! corps fleuri de Thaïs et de Phryné, charmante apparition de Cléopâtre et de Dalila, Salamambo inassouvie et luxurieuse, lady Macbett aux doigts flétris par les baisers des blessures, c'est ton fantôme perpétuel et satanique, que, dans une langue colorée et brûlante comme ton visage, deux romanciers ont, l'autre jour ressuscité, sur les planches d'une salle parisienne. Tu es la sœur de Théodora, de Mahaud et de Germaine, de Louise, la fille berbère au visage de perle, qu'au cours des *Princesses byzantines* de *Être* et de *en Décor*, Paul Adam, autrefois, grava en profils de vitraux ; tu es l'icône perverse et chamarrée, qu'à l'acrotère des palais de capitales modernes, exhausse le trépied inaccessible de l'or. Ni Nahéma, la fatale et meurtrière beauté de l'enfer kabbaliste, ni les Nixes du *Rheingold* qui pleurent parce que l'alfe Alberich leur a ravi le métal rouge, ne sont aussi féminines et aussi indéfinissables que toi, lorsqu'au second acte de cette pièce, tu apparais, demi-nue, en un botticellesque costume Renaissance et que, Salomé, tu enlaces de ton voile, le philanthrope aimant et doux, l'anglais Humphry, le créateur du bien et du passif Bonheur, le Saint-Jean d'un nouvel évangile, celui qui s'est initié aux souffrances basses et abjectes pour devenir le Mage blanc et pur, le consolateur des pauvres et le protecteur des souffrants.

Anne Vogt ! Humphry !

D'un côté, la Circé avide et orgueilleuse la bête exquise aux formes jeunes, le type parfait de la force mauvaise; de l'autre, l'apôtre illuminé, l'être au cœur simple et au rêve naturel, le pacifique rêveur épris d'unité sociale et de fraternelle raison, le fou qu'autrefois, on enferma, dans une maison de santé parce que, jadis, il suscita des grèves, parmi les troglodytes des minières et parce qu'il prit la défense des malheureux.

D'une part la matière personnifiée, l'instinct brutal et lourd de convoitise, la colonne Bohas de la philosophie hébraïque; d'une autre, l'esprit élevé, l'idée surhumaine, le Jakin de Salomon...

Anne Vogt trouve un intérêt à tenter et à séduire Humphry. Celui-ci, grand spéculateur britannique, garde, entre ses mains, le secret d'un traité pour l'exploitation des filons de cuivre au Quesitado. Son intervention et son silence ont arrêté la guerre coloniale entre deux républiques sud américaines; or, cette paix prolongée, ruine entièrement, Anne Vogt et son frère, le banquier. Ils avaient achetés, pour les revendre aux belligérants, quelques monitors cuirassés; ils comptaient sur un conflit, eux et leurs co-associés, le prince Daniloff, plénipotentiaire de Russie et M. d'Aufflers, chargé d'affaires de France, pour spéculer sur les actions de la compagnie. Comme la guerre n'a pas lieu, le banquier Vogt tombe à toute extrémité. Cet exposé et l'affaire du Quesitado occupent le premier acte.

Au second, Humphry est reçu parmi tous ces Messieurs pour être entendu sur l'attitude qu'il compte prendre, vis-à-vis d'eux. Il leur annonce d'abord, que ses ouvriers se sont mis en grève, et que, pour se sauver d'une situation financière désespérée, il lui faudrait la guerre, à lui aussi. Pourtant, la guerre ne sera pas déclarée: il connaît le prix du sang. Lui-même, ancien forgeron, il apprit la misère du peuple et approuve la rébellion au détriment même de ses intérêts. Cette grandeur d'âme bouleverse les intéressés: devant cette obstination, ils sont perdus, Vogt d'Aufflers et tous. Ce fou les oblige à la faillite et pourquoi (grand Dieu!) pour économiser le sang des hommes... Cet acte s'écoule au milieu d'un bal. Armande d'Aufflers, femme du résident de France, poursuivie par les assiduités fatigantes du prince Daniloff réclame l'assistance d'Humphry qu'elle sait chevaleresque. Celui-ci intervient: un duel est décidé et, cela malgré l'intervention de la fille de l'insulteur, de Sonia Daniloff, petite princesse nuptique éduquée à la philosophie de Tolstoï et

fiancée au général Caldas, chef des confédérés, qui, pour elle, brisera son épée et renoncera au meurtre patriotique...

C'est alors qu'Anne Vogt surgit, tentatrice et provocante, dans sa gaine de gaze, les épaules nues, le front jonché de narcisses. Elle s'interpose et fait marché avec son frère. Elle aime Humphry, depuis longtemps, elle ne veut pas qu'il se batte où elle fera éclater un scandale sur les vols importants de leurs spéculations. Celui-ci s'apaise. Il empêchera Humphry de poursuivre l'affaire, mais à la condition qu'elle, Anne, le contraigne à livrer le traité et à déclarer la guerre, la guerre immonde et grandiose par qui leurs coffres se rempliront jusqu'à crever, par qui le cuivre ruissellera jusqu'à les faire d'impossibles et d'inouis millionnaires.

C'est alors qu'a lieu la scène admirable de la lutte entre l'Instinct et l'Ame, entre la Mort et la Vie, entre Anne et Humphry. En phrases eurythmiques et gravement cadencées elle l'enveloppe de ses parfums, des fleurs et de sa chair; elle lui psalme la symphonie première des forces; elle le charme de ses parades cambrées et des attitudes provocantes; elle lui vante la beauté du Binaire que recomposeront leurs deux entités et le génie du fils de leur race, résultante de cette union farouche et sainte.

Tenté, Humphry s'abandonne et cède. Anne livrera son corps et sa beauté; lui déchaînera la guerre: transaction infâme et dont aussitôt il a regret quand on vient lui apprendre que, pour l'amour d'elle, Caldas a renoncé à son commandement et a refusé de conduire désormais les brutes soldatesques au pillage et à l'assassinat.

Le troisième acte représente le théâtre de la guerre, en Amérique. Tous les acteurs du drame, sur la terrasse de la résidence, assistent au début des hostilités. Anne est devenue Madame Humphry. Celui-ci est transformé absolument. Cet être bon subit l'ascendant de la Norme au point que c'est la vérité qui lui semble hétérodoxe et qu'il reste insensible lorsque le général Caracolos vient annoncer la condamnation de Caldas. Pour avoir refusé de conduire les troupes, celui-ci a été déclaré rebelle et fusillé. Il est mort, debout contre le mur, bravement « comme un grand dieu pâle ». Si Sonia s'évanouit, Anne jouit de brisante volupté. Tandis que son frère exulte à supputer la baisse du cuivre dont il pense s'accaparer, la belle vampire chante, aux oreilles épouvantées de son mari, toute la beauté primordiale de la mort « de la mort mère de la vie » de la mort qui ne se repose jamais que sur des monceaux d'or et de sang.

Puis elle proclame l'or, le dieu œcuménique, la figure panthée : elle annonce l'or. La mer saigne : elle appelle l'or...

Accoudé sur la balustrade, Humphry aperçoit venir les insurgés. A l'aspect des rebelles brandissant des piques, tous s'enfuient sous la veranda. Seul, l'anglais demeure. Hagard, il les contemple et les admire : Ne sont-ils pas à l'œuvre de l'homme bon ? Une femme blessée tombe à l'arrière : il l'injurie. Il lui crie quel est le Roi de l'or, de l'argent et du cuivre, le prince des métaux, qu'elle ait à baisser ses talons...

Puis la mer s'illumine, Anne revient, grandiose et sombre comme la déesse Kāli ou la déesse Mylitta : elle se dresse en face des flots glauques. Elle incante le néant...

Et les insurgés repassent : aux yeux de Sonia, ils présentent la tête de Caldas, au bout d'une lance.

Ainsi Sonia, la petite mystique, a causé la mort de l'américain comme Anne, sans doute, causera celle de Humphry :

— Maudites ! toutes, toutes ! elles sont toutes infâmes, crie Humphry, les femmes de sang...

Et, comme il sanglote et ricane, redevenu fou en face des valises de la rade, un sourire satisfait s'inscrit sur la face du banquier et des parlementaires : les coffres éclateront d'or et, la belle Anne, pour en parer sa chair voluptueuse, aura des vagues de pierreries, dont le flux, comme un baiser immense, montera vers ses seins nus...

Villiers de l'Isle Adam a écrit, dans *l'Eve future* : Malheur à qui s'habitue au bercement de ces endormeuses de remord. Orientus, évêque d'Auch, des siècles avant, avait dit que les visages des femmes perdent les peuples. A plus forte raison, lorsque ces femmes — comme d'immondes alchimistes désirant un impossible azoth — par le crime de leur beauté, accaparent l'universelle richesse, l'essence divine et rouge du soleil.

MM. Paul Adam et André Picard ont parfaitement dessiné chaque personnage des affidés au Quesitado. Les attaques contre la cloacité parlementaire, la bassesse de la bourgeoisie et l'avidité de la haute banque n'ont pas été sans soulever de rumeurs. Mais, pour un soir — ce soir fût-il unique — l'IDÉE a triomphé. Un stigmaté resterait au front de la société, de ce soufflet sonore et admirable. Il y a là, des scènes qui valent les meilleures de *Morgane* et de la *Révolution*, des passages aussi puissants que certains des *Revenants* ou de *l'Ennemi du peuple*, et, c'est splendide comme les *Brigands* de Schiller cette conception d'une bande de rastaquouères au milieu de qui un honnête homme finit par se joindre, par l'artifice d'une charmeuse.

M. Raymond, dans le rôle de l'anglais, légèrement aristocratique a été à la hauteur de sa tâche difficile ; MM. Dupont et Larochelle ont été parfaits et, si les quelques autres sont restés inférieurs, par contre Mesdames Gerfaut et Hellen ont eu beaucoup de grâce et la beauté sinueuse et plastique de M^{me} Bady a fait souvenir des glorieuses premières d'Ibsen.

Ce qu'il faudrait, c'est que le *Cuivre* fût représenté devant le peuple, devant le monde entier, dans toutes les villes. Il y a là plus de revendications au bonheur, plus de flétrissures au vice que dans n'importe quelle autre propagande. La Belgique, la patrie de Lemonnier et d'Eekhoud, de Verhaeren et de Maeterlinck, la terre généreuse de De Coster comprendrait exactement l'envergure d'une telle œuvre. C'est chez elle aussi, qu'il faut aller la jouer, la répéter et l'applaudir.

17 Décembre 1895.

EDMOND PILON.

DÉPART

A HUBERT STIERNET.

*J'ai quitté ma maison je ne sais pour quels lieux,
De l'espace en mon cœur et du ciel en mes yeux.*

*Rien n'a pu m'attacher au bon toit de mes pères.
— Le vieux chaume fumait dans l'or des champs prospères...
Rien n'a pu m'attacher au bon toit de mes pères.*

*Blanche et rose candeur des pommiers dalmatiques,
Paisible piété des jardins lévitiqnes,*

*Frisselis de feuillée : âme des fleurs bénignes,
Banc esseulé sous un vert baldaquin de vignes,*

*Roucoulement pieux, coquerico de fête,
Hosanna virginal que le ciel se répète,*

*Lever patriarcal, bénédiction rose,
Long baiser de l'aurore au front de toute chose,*

*Adorable splendeur qu'un matin irradie,
Isolement béni qu'un printemps magnifie,*

*Rien n'a pu m'attacher au bon toit de mes pères
Dont le chaume fumait dans l'or des champs prospères.
Rien n'a pu m'attacher au bon toit de mes pères :*

*Ni le vieux seuil fléchi sous le pas des familles,
Qu'enchapellent de vert les branches des charnelles,*

*Ni la large cuisine et la senteur des huches,
Ni les bahuts brunis et le Noël des bûches,*

*Ni le Christ des aïeux qu'une vierge interroge,
Les étains blancs de jour, le tic-tac de l'horloge,*

*Le clair halo de paix entourant chaque chose
Le bien-être gagné qui partout se repose,*

*Rien n'a pu m'attacher au bon toit de mes pères
Dont le chaume fumait dans l'or des champs prospères.
Rien n'a pu m'attacher au bon toit de mes pères,*

*J'ai quitté ma maison, je ne sais pour quels lieux,
De l'espace en mon cœur et du ciel en mes yeux !*

GEORGES LEBACQ.

LETTE PARISIENNE



ELLE-CI sera plus calme que la précédente. Grâce à Dieu, on n'a pas toujours l'occasion de s'indigner d'un acte aussi complètement révoltant que celui dont je fis le mois dernier, à M. François Coppée, un reproche assez véhément pour bouleverser l'âme placide des gazetiers de Belgique ! Il se passe dans la presse parisienne, quotidiennement, un certain nombre de menus faits dont les auteurs pourraient, sans usurpation, être promus aux honneurs du pied : mais quoi ! on ne saurait user le temps à ces besognes, et il ne faut se déranger que pour une incartade exceptionnelle. Celle-ci, à parler équitablement, ne pouvait être tolérée sans donner

aux écrivains parisiens une assez vilaine attitude de solidarité silencieuse dans la lâcheté générale, et il convenait, là comme ailleurs, de se séparer aussi des membres de l'Institut. C'est pourquoi j'ai usé d'un langage dont j'aime très-rarement me servir, et quelque violent qu'il puisse être jugé, M. Coppée reconnaîtrait probablement qu'il l'est bien moins encore que celui dont se prévalut ces jours-ci envers M. Rochefort Madame Séverine, la sainte blanchisseuse qu'il porte dans son cœur, et sur le carnet de laquelle il est fier d'écrire ses vers populaires parmi les recettes et barèmes de cette estimable matrone.

Ce n'est pas à dire que l'occasion ne m'eût été fournie de recommencer sur nouveaux frais quelques combinaisons d'adjectifs désagréables. Laissant même de côté la susnommée chevalière et son noble compagnon Poidebard, encore qu'à tout prendre elle participe de la littérature par ses chroniques comme ce sous-officier par ses feuilletons, il me serait aisé de vous entretenir de quelques nouvelles canailleries, pleutrerries, forfanteries ou indécences, car sur le menu fretin des actes du mois, il en est toujours un plus spécifique que les autres, et nos confrères des revues graves ou des journaux subventionnés se chargent de continuer abondamment ces traditions. L'embarras du choix est à vrai dire le seul, et je n'y ajoute que par complaisance une crainte désormais entrée dans ma vie : celle d'effaroucher par trop les journalistes crédules qui m'ont été révélés récemment comme un ornement inattendu de Bruxelles !

Je m'en voudrais de chagriner ces bonnes gens. J'ai dit tout de suite, dans l'*Art moderne*, les choses nécessaires pour calmer leurs esprits à propos de ma dernière lettre, et ramener à l'exactitude leurs romanesques informations, suggérées par un camarade anonyme à qui je renouvelle mon compliment : je n'y reviendrai donc pas, et je ne veux que remercier, en leur ensemble, les écrivains qui me manifestèrent leur adhésion à mes idées, soit par lettres, soit dans des journaux. Les lecteurs de cette revue ont bien voulu remarquer que cette lettre dernière témoignait d'un ton inhabituel à une série où j'ai tout juste employé l'ironie jusqu'à présent : et je ne compte pas de sitôt reprendre ces allures combattives, pour ne pas désorganiser les mœurs de votre presse, qui m'a fait bien de l'honneur et que je me ferais scrupule de contrister. Pour avoir mis dans l'art littéraire la grande préoccupation de sa vie, on n'en est pas moins homme, et j'avais cédé à un mouvement d'homme. Je redeviens écrivain avec plaisir, jusqu'au jour pourtant où une seconde affaire

aussi misérable se présenterait dans les lettres. Car enfin il faut tout de même bien faire le ménage chez soi.

Je me suis peut être un peu avancé, d'ailleurs, en écrivant plus haut que chaque mois pouvait fournir un fait aussi saillant : l'article de M. Coppée mérite d'être mis à part. C'est le généralat de la bassesse, et ce mois-ci par exemple, nous avons vu de simples adjudants, un ou deux capitaines, et la cantinière Séverine. C'est, le bilan de ce mois, un mélange assez confus de petites hontes et d'effronteries sans envolée. La matière en est louable, mais sans éclat, et nous avons marché dans une boue qui n'allait pas beaucoup plus haut que les bottinés. Au lieu que le mois dernier M. Coppée nous éclaboussait jusqu'au visage, et vraiment il fallait se fâcher un peu. A présent cela peut aller, et il y a simplement de quoi remplir une causerie drôlatique.

S'il m'amuse de donner ici un souvenir à vos gazetiers tant vertueux, je pourrais les inviter à considérer la jolie collection de confrères qu'on a vendue récemment à la prison de Mazas : quelques Saint-Cère convenablement juifs, des Carle des Perrières fort luisants, divers Labruyère-Poidebard dûment garnis d'écaillés, sans compter ceux qui attendent leur tour et qu'on nous garde pour la bonne bouche. Mais abandonnons ces seigneurs, et songeons simplement aux aimables réflexions de la presse sérieuse à propos de la mort de Paul Verlaine, réflexions à qui Francis Vielé-Griffin répondit si admirablement dans le dernier *Mercur de France*. Je vous assure qu'il y eut là un choix suffisant d'hypocrites, de farceurs et d'insolents. Avec les visages des officiels présents aux obsèques, leur accaparement du poète pauvre qu'ils firent tout pour étouffer en sa gloire, leurs parades de charité étalées bassement dans les journaux entre un écho sur un souper de filles et une nouvelle à la main, avec leur ostentation, leurs jérémiades du cimetière devant nous, les jeunes gens, silencieux et douloureux, on ferait véritablement un album de légendes pour Forain. Nous avons assisté là à d'étonnantes déclamations et à toutes les pîtreries des messieurs en place venant larmoyer sur le génie. Mais ce sera toujours ainsi, et vous vous doutez bien que cela ne sera jamais autrement,

Je mentionne aussi, comme menu fait, les déclarations de M. Zola expliquant à propos de Verlaine que les jeunes gens allaient toujours vers les méconnus, ce dont nous le remercions, mais ajoutant aussitôt que ces méconnus étaient toujours des ratés, comme Villiers de l'Isle Adam, Barbey d'Aurevilly et Verlaine ! M. Zola est

décidément un paradoxal, et il a le mérite de la franchise. C'est ainsi qu'il montre on ne peut plus franchement ses goûts d'artiste en écrivant, en son feuilleton *Rome*, de comiques éloges du Bernin, et ses goûts d'homme privé en mendiant avec une insistance joyeuse les suffrages de l'Académie. Il faudrait seulement que cette franchise n'allât pas jusqu'à l'indécence, et que ce paradoxe ne lui fît pas insulter des morts auprès desquels il n'est après tout qu'un assez négligeable écrivassier. M. Zola se prépare, imprudemment, un remords, qui est de se considérer lui-même comme un raté parce que l'Académie le refuse, et il semble que ce remords doive lui peser plus lourd à la fin de sa vie que celui des innombrables fautes de français, des idées fausses et des démarquages dont s'agrémente, pour les lettrés qui parfois s'amuse à le lire, l'examen un peu pénible de ses dernières productions.

Le parti des ducs, dont M. Zola ne peut, malgré mille salutations, fléchir le courroux, ne saurait évidemment lui pardonner de se montrer à ce point un parvenu, et c'est prendre là un ton qui est tout au juste tolérable dans un bureau de rédaction, dans un café, ou vis à vis de M. Fernand Xau. En ces endroits les camouflets aux morts se peuvent admettre, mais l'élégance du marquis Costa de Beauregard ou l'anglomanie de M. Paul Bourget ne s'en pourraient contenter. M. Zola attendra, il le sait, et l'on regrettera que le dépit l'engage ainsi à ruer impatientement contre le cénotaphe de gens qui ne s'aperçurent jamais de son existence...

Il ne manque pas, certes, de singeries de ce goût ; et il y a encore M. Gaston Deschamps et ses panégyriques sur d'Annunzio, qui sont bien amusants aussi, lorsqu'on veut descendre à l'analyse des infusoires du parasitisme littéraire ! Mais nous n'en finirions plus, laissons à la vertu bourgeoise ses idoles préférées, et mettons même par-dessus le compte la réception Jules Lemaître, et les pirouettes de quelques autres précieux ! La littérature à Paris se conforme toujours aux saisons ; voici le moment des revues de fin d'année, et nos grotesques en ont fait une avec tout cela. Il n'y a même pas manqué un mélodrame d'Henry Fouquier ! A l'autre bout Saint-Cère, autre chroniqueur considéré, jouait le mélodrame à Mazas : ils peuvent se donner la main pour fermer la ronde. Et je veux si peu déparer cette comique exhibition, que je ne vous parlerai décidément d'art que la prochaine fois. Aujourd'hui ce ne serait pas convenable, ces saltimbanques variés nous ont trop fait rire pour ce mois-ci !

CAMILLE MAUCLAIR.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Œuvre de Mort PAR MAURICE LEBLANC.



EST l'histoire d'un jeune homme qui, arrivé à Paris plein d'illusions et d'espoirs, ne sait pas accorder sa vie et ses désirs aux réalités contingentes, oscille, hésite entre les diverses voies qui se présentent à lui et finit par se laisser terrasser par les nécessités de l'existence.

Les épreuves se succèdent. Elles sont brutales et le débarrassent de toute dignité. Au bout de quelques années, il est à nu « sans plus de ces petites honnêtetés qui amortissent le premier choc des tentations. » Il lui reste, suprême soutien, l'ambition respectable de manger à son appétit.

Le passé, dont il se souvient au moment où l'auteur nous fait faire sa connaissance, se présente à lui comme une infinie succession de repas douteux. Il en est écœuré. Après s'être octroyé maints avantages intellectuels, « un peu de bien-être, conclut-il et je m'affirmerai selon mon mérite. »

« L'assouvissement de ma faim me rend joyeux et bon. Si je ne manquais de rien, n'atteindrais-je pas à la parfaite bonté, à la miséricorde infinie ? Quant au moyen, il sera d'autant plus périlleux et ingrat que le but sera plus hardi. En vendant une femme, j'ai obtenu des aliments. Si je veux conquérir la fortune, c'est-à-dire la facilité d'apaiser tous mes instincts, que faudra-t-il ? »

Et il s'aperçoit qu'il est prêt à tout.

Moralement il ne recule devant aucun acte.

Et quelque chose vient l'effleurer qui lui laisse une grande épouvante : l'idée du crime.

Pour sortir de l'impasse où il se trouve, il retourne au village, chez son père, un vieil avare dépourvu d'affection pour son fils dont il ne s'est jamais occupé.

Il se croit sauvé au contact de la terre qui lui rend des forces et de la vigueur, mais ce n'est qu'une griserie. Le problème de la vie le hante à nouveau et une espèce de folie le gagne lorsqu'il s'aperçoit que son père est riche.

C'est à ce moment surtout que s'épanouit le talent de déduction que possède M. Maurice Leblanc. Il nous fait la genèse du crime dans un cerveau où il n'existe aucun déséquilibre bien apparent, un crime savamment combiné par un intellectuel chez qui le sentimentalisme est loin d'être éteint.

Il en résulte des luttes acharnées, des combats incessants, des angoisses terribles dans l'esprit du criminel.

En possession de la fortune, Marc ne s'affirme en rien, car il doit se mettre en garde comme un nouvel ennemi, né de son sentimentalisme, le remords, dont la solitude exigée par les méditations trop constantes, facilite l'éclosion. Il doit se distraire. Il ramasse des amis et amies avec qui il se livre à quelques débauches pour gagner du temps. Après avoir été dupé par eux, il veut enfin livrer bataille à l'ennemi et retourne dans la maison de son crime. Il est sauvé. Le remords ne peut venir de l'extérieur.

Il s'essaie à tout mais ne produit rien. A la fin il se marie. La situation spirituelle n'est pas mauvaise, certes il doit bien se prêter à de petites comédies pour conjurer l'obsession, mais il se dit que son crime a engendré les conditions nécessaires à son bonheur.

Peut-être l'auteur l'a-t-il fait trop habile à maintenir l'équilibre entre les divers sentiments qui l'agitent. Le héros de M. Leblanc est un frère mal tourné des personnages de Maurice Barrès.

Ceux-ci cultivent leurs émotions et jouissent de tout ce qui les entoure. Marc Hélienne ne se livre jamais à une émotion, il passe sa vie à équilibrer la jouissance qu'il croit avoir du monde avec le remords possible dont il craint sans cesse les coups. Il est trop raisonneur. Plus aucune impulsivité ne se manifeste chez lui. Il a passé dix années à se barricader contre la peur, à se mettre en garde contre des fantômes. Aussi quand lui vient cet amour total et absolu pour Bertrande, lui qui s'est montré si résolu pour s'affranchir des nécessités matérielles qui l'empêchaient de vivre à sa guise, est-il lâche et sans force quand il s'agit de se libérer des conventions sociales qui le gênent pour se livrer tout entier à celle qu'il aime et vers qui il se sent irrésistiblement appelé. « Il a peur parce que la vraie vie se

forge avec de la souffrance et que l'émotion est trempée de larmes. Il a peur de souffrir. Il craint les coups, les blessures, les insomnies, la faim, la misère. La vie se résume en deux actes : la première fois, il a tué par cupidité; la deuxième fois, il n'a pu tuer par amour. Il a tué quand tuer était un crime, non quand tuer était un devoir. Il a tué pour affranchir son corps, non pour affranchir son âme. Il a tué pour de l'or, non pour conquérir la vie, la vie féconde, la vie douloureuse, la vie ardente, la vie bienfaisante, la Vie, seule raison de vivre. Il a fait œuvre de mort, la mort plane sur toute sa vie. »

Mais ses sentiments pour Bertrand s'émeussent aussi, il l'oublie, comme le reste pour se livrer à un bonheur stérile et terne où quelquefois apparaît le remords.

Peut-être n'admettons-nous pas toujours les théories nombreuses dont M. Leblanc a parsemé son roman ; nous discuterions volontiers avec lui à ce sujet, mais nous aurions le tort de sortir du domaine de la littérature. Nous nous bornerons donc à reconnaître que son livre tranche assez vigoureusement sur les fadaïses psychologiques à l'usage des salons, qui encombrant les librairies parisiennes. Il a des pages d'un réalisme poignant et il ne recule devant aucune vérité, si horrible qu'elle soit, découverte dans les replis de l'âme humaine, dont ne manque pas de s'effaroucher l'hypocrite pudibonderie de notre époque qui essaie de masquer sa pourriture sous un puritanisme ridicule et odieux.

MAURICE DES OMBIAUX.





PICORÉE

Une publication qui vient de s'éteindre après une assez longue agonie passe en revue quinze années de littérature en Belgique.

Cette période commence au quatrain célèbre de Hymans :

*Vous allez nous quitter princesse
Pour devenir archiduchesse
Et sur le trône des Habsbourg
Asseoir le sang des Cobourg.*

et va jusqu'à ces deux vers non moins célèbres :

*Nous irons boire du Røederer
Sur des tables de fer.*

De ce qui s'est passé dans l'entre-temps au point de vue littéraire, l'auteur de l'article n'a cure.

Il ne s'en préoccupe guère que pour raconter de petites intrigues auxquelles il s'est livré, le manque de loyauté, la mauvaise foi qu'il a manifestés en maintes circonstances. C'est le milieu où s'élaboraient toutes les perfidies que l'on nous montre comme le foyer sacré qui communique la lumière et la vie aux écrivains belges.

Cette autobiographie faite avec les rogatons de la politique de journaux quotidiens n'a guère paru émouvoir le public et encore moins les *enfants de l'ordre et de l'harmonie*.

Jean d'Ardenne en a extrait la moralité dans la *Chronique* d'une manière peu flatteuse pour la coterie mesquine qui voudrait abaisser la littérature à une question de politique clérico libérale : « On aurait mieux fait de faire autre chose. »

Le *Soir* lui-même, un journal qu'ils étaient parvenus à circonvier un instant, n'a pu s'empêcher d'apprécier sévèrement l'attitude des *aristarques* de nos Lettres.



Tous nos remerciements à Restif de la Bretonne qui s'est montré d'une extrême amabilité à notre égard dans sa *Pall Mall Semaine* du *Journal*.



Quand un esprit énergique et limité se livre à ses penchants et à ses fantaisies, ce qu'il produit conserve une saveur sauvage, préférable aux œuvres sans caractère, résultats de l'étude scolastique

Un tel écrivain conserve ses défauts naturels ; à force d'exagérer ses qualités, il en fait des vices.

Une seule couleur, un seul caractère empreignent ses ouvrages ; tout y émane de lui-même ; le reflet de sa pensée est naïf jusqu'à la nudité. Aucun des avantages que l'art confère, nul de nos moyens ordinaires pour cacher le vide de la pensée sous le luxe des paroles et la nullité de l'action sous la pompe de la scène ; aucun de nos artifices, aucune de nos recettes littéraires et dramatiques ne sont à son usage. L'épithète complaisante qui se prête aux besoins du rétheur n'est point connue de ses écrivains. La périphrase, la citation savante, lambeau brillant et facile à coudre ; l'imitation d'un auteur ancien, appât facile à pré-

senter aux érudits; tout ce qu'une littérature de collège nous apprend à grands frais est pour eux lettre close. Leur puissance, ils la puisent en eux-mêmes; ils font jaillir de cette source vive, un mélange d'éléments précieux et de matériaux vulgaires, dont une élaboration plus savante eût augmenté le prix apparent et facilité la circulation, sans en augmenter la valeur.

PHILARÈTE CHASLES.

L'*Académie* (La Belge) vient d'envoyer un drapeau à la société littéraire « *Les Enfants de l'Ordre et de l'Harmonie* ». C'est M. Charles Potvin qui le leur a remis.

Et tous ensemble on les a vus après.
« *Boire la vie universelle*
Dans l'urne de l'individu. »

M^{me} Edith Wingate Rinder vient de publier à Chicago, en un superbe volume de trois cents pages, la traduction anglaise d'une série de nouvelles et contes des écrivains de la jeune école belge. Le choix des œuvres composant cette anthologie est fort heureux.

De Georges Eekhoud : *Kors Dadjé*, *Ex-voto* et *Hiep-Houp*; de Louis Delattre : *Pierre de la Baraque*; de H. Krains : *Les Saltimbanques*; d'Eug. Demolder : *Le Reniement de St-Pierre* de Georges Garnir : *Faclaird*; de Maeterlinck : *Le Massacre des Innocents*, etc.

L'introduction qui précède les traductions fait connaître chacun de ces écrivains et montre que M^{me} Wingate-Rinder les a parfaitement compris. Nous lui sommes reconnaissants de son œuvre.

A lire dans le *Journal de Bruges*.
des 31 décembre 1895 et 2-3 février

1896, d'intéressants articles signés Edmond Heuten : *La Jeunesse Intellectuelle* et *l'Evolution Poétique*.

Van Nu en Straks, la vaillante revue flamande, recommence à paraître depuis le premier janvier tous les deux mois. Dans « *Van Nu en Straks* doivent s'unir toutes les forces de la jeune Littérature flamande. Il sera réservé une large place à la discussion des questions intellectuelles et à l'établissement du caractère intime du peuple flamand. »

Le premier numéro très intéressant réunit les noms de Aug. Vermeylen; R. Van de Woestijne, qui publie une prose resplendissante de clarté : *Schepingsdag*; Jacques Mesnil et Henry Van de Velde.

Dans l'*Art Jeune*, qui inaugure sa 2^{me} année d'existence par un numéro très intéressant, nous avons goûté particulièrement de délicates proses d'Henry Maubel et de Blanche Rousseau, des vers d'Edmond Pilon et de Toisoul, et une sérieuse étude d'André Ruyters sur Vielé-Griffin et Henri De Régnier.

Au moment de mettre sous presse nous recevons le numéro de février. Lu, avec empressement, le *Calvaire* d'Emile Verhaeren, une nouvellette de Ruyters, des essais de MM. Toisoul, Rency et Paul Dubois. L'impression vraiment jeune et vivante ! *Go ahead !*

Sommaire de la *Société Nouvelle* de février. La future abondance (Pierre Kropotkine); l'Esthétique de la vie (William Morris); lettre inédite de Bakounine à Celso Cerretti; prologue par l'homme de la Mer (A. Ferdinand Herold); Un anarchisme, fraction du socialisme, (A. Hamon); la civilisation,

ses causes et ses remèdes, (Edward Carpenter); la tragédie des Fiancées de Thomas Lovell Beddoes (Charles Henry Hirsch; Paul Verlaine (Roland de Marès); Les soldats du Malheur (Paul Adam); Pour conclure (Charles Albert); Chronique de la littérature et des arts (Hubert Stiernet et Georges Lecomte).



Très substantiel numéro de février, du *Mercur de France* -

A lire *Paul Verlaine* par André Fontainas; les *Epilogues* par Remy de Gourmont; un *essai sur Jules Laforgue* et de *choses d'art* de Camille Mauclair; *Autour d'une tombe*, verte leçon de convenance et de tact donnée aux gendeletrés par Vielé-Griffin, à propos de l'enterrement de Verlaine; de beaux vers de Robert de Souza d'Henri Bataille et de Pierre Quillard etc., etc.



A lire dans la *Revue Blanche* du 1^{er} février des articles de S. Bing sur « la vie et l'œuvre de Hok'sai » de Philip Zilcken sur « un manuscrit de Verlaine »; la « vie mentale » de Gustave Kahn, « l'âme du petit sucrier » de Tristan Bernard, etc., etc.



De M. Henry Becque, dans l'*Echo de Paris* :

Je n'ai rien qui me la rappelle :
Pas de portrait, pas de cheveux ;
Je n'ai pas une lettre d'elle :
Nous nous détestions tous les deux !

J'étais brutal et langoureux,
Elle était ardente et cruelle.
Amour d'un homme malheureux
Pour une maîtresse infidèle !

Un jour nous nous sommes quittés
Après tant de félicités,
Tant de baisers et tant de larmes.

Comme deux ennemis rompus
Que leur haine ne soutient plus
Et qui laisse tomber leurs armes !



Aux prochains les compte-rendus de l'*Anneau de Cakuntala* par A. Ferdinand Hérold; l'*Homme Jeune* par Henri Vandeputte; les *Poèmes de mes Soirs* par Edmond Pilon; l'*Emerveillement* par Gustave Rahlenbeck; *Moussorgski* par Pierre d'Alheim; *Et chanta la Feuillée* par Charles Bernard; *Six chansons du Pauvre Homme* par Max Elskamp; *Ballades* par Paul Fort.

Aux prochains aussi des études sur Henri de Régnier, Vielé-Griffin et Emile Verhaeren, à l'occasion de l'apparition de nouvelles œuvres de ces poètes.



Le manque de place nous empêche d'insérer une chronique de James Ensor, sur les frères Stevens, Mesdemoiselles Heyermans et Calais.

PÉRINET.



LES LIVRES

| | |
|---|--|
| Delattre (Louis). Contes de mon village . . . 3 50 | Maeterlinck (Maurice). Les Sept Princesses . . . 2 " |
| — Les Miroirs de jeunesse 3 50 | — Pelléas et Mélisande . 3 50 |
| — Une Rose à la Bouche. 3 50 | — Les Disciples à Saïs et les fragments de Novalis. 4 " |
| Demolder (E.) Contes d'Yperdamme 3 " | Marlow (G.) L'Ame en Exil. 3 " |
| — Impression d'Art . . . 3 " | Mauclair (Camille) Couronne de Clarté 3 50 |
| — James Ensor 3 " | Nautet (Francis). Notes sur la Littérature, 2 volumes <i>V^{ve} Monnom</i> . 3 50 |
| — Récits de Nazareth. . 3 " | — Histoire des Lettres Belges d'expression française, <i>Ch. Rozeq.</i> |
| des Ombiaux (M.) Vers de l'espoir 2 " | Pierron (Sander). Pages de Charité. 3 50 |
| — Chants des jours lointains (<i>épuisé</i>) | Severin (Fernand). Le Lys . 2 " |
| — Les amants de Taille-mark (<i>drame</i>) . . . 2 " | — Le Don d'enfance . . . 2 " |
| — La Ronde du Trouvère 2 " | — Un chant dans l'ombre 3 " |
| Eekhoud (Georges) Nouvelles Kermesses. 3 50 | Stiernet (H.). Histoires du Chat, etc. (dessins de Lynen. <i>Office de Publicité</i>) 1 50 |
| — La Nouvelle Carthage. 4 " | — Contes au Perron (Vos, Bruxelles) 2 " |
| — Les Fusillés de Malines 3 50 | De Régnier (H.). Le Bosquet de Psyché 2 " |
| — Au siècle de Shakespeare . . . 3 " | — Contes à soi-même. . 3 " |
| — Kees Doorik 3 50 | — Episodes Sites et Sonnets 3 " |
| — Kermesses 5 " | — Poèmes 1895. Lemerre. 3 50 |
| — Mes Communions . . . 5 " | — Tel qu'en Songe . . . 3 50 |
| Elskamp (Max.) Dominical . 2 " | Van Lerberghe (Ch.). Les Flaireurs 1 " |
| — Salutations, dont d'angéliques 3 50 | Verhaeren (E.) Les Apparus dans mes chemins . 2 " |
| — En Symbole vers l'Apostolat. 3 50 | — Les Moines 3 " |
| Kahn (Gustave). Chansons d'amant. 3 50 | — Les Campagnes hallucinées 3 50 |
| — Les Palais nomades . 3 50 | — Les Villages Illusoires. 3 50 |
| Krains (H.) Histoires lunatiques 3 " | Vielé-Griffin. Les Cygnes . 3 " |
| — Les bons Parents . . . 3 " | — Chevaleries d'Yaldès . 3 " |
| Maeterlinck (Maurice). Les Aveugles (L'Intruse, Les Aveugles). . . 3 " | — Poésies complètes . 3 50 |
| — La Princesse Maleine . 3 50 | |
| — Serres chaudes 3 " | |
| — L'Ornement des noces spirituelles. 4 " | |

SOMMAIRE :

| | |
|--|---------------------|
| Le Banquet Verhaeren | LE COQ ROUGE |
| Paul Verlaine | GEORGES EEKHOUD |
| Petites élégies d'automne, vers | A. FERDINAND HÉROLD |
| La Fleur rouge | WSEWOLOD GARSHINE |
| Traduit du russe par M ^{lle} SONIA NATHANSON. | |
| Le Sommeil de la jeune enfant, vers. | FERNAND ROUSSEL |
| Hors des lisières. | CHARLES GHISLAIN |
| En aimant, vers. | GEORGES RENCY |
| Le Cuivre. | EDMOND PILON |
| Départ, vers | GEORGES LEBACQ |
| Lettre parisienne | CAMILLE MAUCLAIR |
| Chronique littéraire. | MAURICE DES OMBIAUX |
| Picorée | PÉRINET |

N° II-12

MARS-AVRIL 1896

I^{re} ANNÉE



Le Coq rouge
Revue littéraire

Prix du N° fr. 1.50

Le Coq rouge

REVUE DE LITTÉRATURE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS



Prix d'abonnement annuel :

BELGIQUE 8 FRANCS.

ÉTRANGER. 10 »

Édition sur papier de Hollande Van Gelder { BELGIQUE 20 »
ÉTRANGER 25 »

Ce numéro : fr. 1.50



Comité de Rédaction :

LOUIS DELATRE — EUGÈNE DEMOLDER — MAURICE DES
OMBIAUX — GEORGES EEKHOUD — HUBERT KRAINS —
MAURICE MAETERLINCK — EMILE VERHAEREN — HUBERT
STIERNET.



Envoi de copie, correspondances diverses, offres de collaboration,
demandes d'échange, s'adresser aux secrétaires de rédaction :

Auguste Biernaux, 4, rue du Parchemin
Sander Pierron, 75, rue du Comte de Flandre



La copie devra être envoyée quinze jours avant l'apparition du
numéro, soit le 1^{er} de chaque mois,



Administration, Annonces, Abonnement, vente au numéro, s'adresser
à **M. Longfils, 6, Montagne-aux-herbes potagères.**



Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.



FRANCIS NAUTET

Comme bien d'autres, le milieu l'a étouffé. En relisant son œuvre j'y trouve une étude consacrée à Victor Arnould. Celui-ci disparut il y a trois ans et la même émotion qui me poignait alors, m'étreint. Tous les deux auraient dû vivre pour la seule pensée; tous les deux se sont dépensés en besognes quotidiennes et secondaires.

Leur esprit les destinait à être les juges libres et compétents des choses et des hommes, des évolutions et des énergies gérées par des cerveaux de choix ou des foules solennelles et terribles, mais l'existence les a distrait de leur mission et les a usés et détraqués avant l'heure. Si Victor Arnould laisse un monument qu'un jour on consacrera, toujours est il que le sommet et les frises en sont absents, que les collonades en sont inachevées et les assises incomplètes. Si Francis Nautet a pu s'affirmer en quelques œuvres, encore faut il dire qu'elles n'ont pu être revisées par son jugement devenu plus mûr et que ses derniers travaux demeurent interrompus.

Le sort de ces deux écrivains eût été pareil si le temps n'avait été mesuré plus parcimonieusement encore au défunt d'hier qu'au défunt de jadis.

Pour nous, ils se confondent en une même infortune et nous leur gardons la même profonde et mélancolique pensée. Ils nous restent chers à cause des quasi mêmes jugements que nous leur avons entendu émettre, quand les gens et les circonstances dont un milieu comme le nôtre surplombe les cœurs fiers et les esprits d'élite, les menaçaient comme des pierres et des morceaux de roc toujours sur le point de tomber et

d'écraser. Ils nous restent chers, parce qu'ils s'en sont allés en vaincus, par ce qu'ils ont, à tel moment, été des exemples de courage ou de résignation, parce que leur âme était plus haute que leur vie. Ils nous restent chers à cause des bandes de médiocres qui ne les comprenaient pas et si jamais leur souvenir devait s'atténuer en nous, nous n'aurions qu'à regarder la veulerie belge, le dégoût des quelconques à l'adresse de tels écrivains, la haine des gens en place et en crédit à l'égard de ces indépendants et de ces personnels, pour que notre ferveur soit toujours renaissante, comme un printemps. Aussi quoique disparus restent-ils en nous, vivants; et leur silence scellé par la mort, sera plus grave et plus écouté désormais que ne l'étaient leurs paroles.

C'est dans un petit journal artistique de Verviers, le *Do-Mi-Sol* que Francis Nautet débuta. La littérature du temps, celle de Daudet, par exemple, y fut examinée par lui. Puis ce fut à Paris que nous le rencontrâmes. Puis à Bruxelles où il collabora tour à tour au *Journal de Bruxelles*, à la *Réforme* et à l'*Indépendance*. C'est dans ce premier quotidien qu'il publia ses plus importantes études sur les hommes de plume et aussi parfois sur des peintres.

Il fit partie du groupe des jeunes écrivains qui, voici dix ou quinze ans, firent irruption dans les lettres belges, bousculant la somnolence des feuilletonistes, assis dans leur fauteuil, comme des malades dans le leur. Ses premiers articles, jeunes d'allure et d'aperçus inédits, le désignèrent à l'attention de ceux qui croyaient que la critique devait, elle aussi, se renouveler chez nous et non point recevoir de Paris ses moules à appréciations ni ses formules à condamnations ou à éloges. Il publia des lettres adressées au Roi où sa critique et son enthousiasme se mettent joyeusement en attelage au devant du charroi de nos premières moissons d'art. Il imprima dans ces lettres :

« Je vais, Sire, invoquer des arguments qui désoleront
» nos artistes, car ils n'ont pas besoin de justification;
» ils sont assez fiers pour dédaigner de trop s'expliquer
» en public et assez concentrés dans le culte de leur
» art pour n'avoir pas besoin d'en sortir. Cependant,
» un critique doit bien bavarder, sinon il ne serait plus
» critique, et le critique est un produit qui pousse sans
» que l'on sache exactement pourquoi. N'importe,
» puisque pour exister, pour vivre, il doit parler, qu'on
» l'excuse! Peut-être viendra-t-il une époque de souve-
» raine justice et de suprême bons sens où les vulgari-
» sateurs seront inexorablement étouffés au berceau. »

» En Allemagne, en France, Sire, comme dans tous
» pays où il s'est trouvé un homme de génie à la tête
» du gouvernement, cet homme, pour unir les diffé-
» rentes races qui composent l'État, s'est ingénié à les
» apparenter en leur donnant une communauté de goûts,
» d'idées, d'aspirations, soit par les moyens artistiques,
« soit par les moyens religieux. Napoléon 1^{er}, dans
» sa trop courte souveraineté, a trahi cette préoccupation,
» et le prince de Bismarck encourage ouvertement
» aujourd'hui tout ce qui, étant création nationale, peut
» grandir le prestige de l'Allemagne.

» Ne confondez pas, Sire, je vous prie, cette
» protection avec celle des petits politiciens qui, pré-
» tendant réglementer l'art, l'étouffent, et qui, voulant
» de leurs mains profanes tresser des couronnes de
» gloire, n'arrivent qu'à dégrader les fronts des artistes
» qui ont la faiblesse de les accepter. Un gouvernant de
» génie ne se méprend pas à ce point. Il sait qu'on ne
» peut faire des artistes, on fait des patriotes.

» Ainsi, imaginez-vous une réunion d'Allemands
» passant tout un soir à lire Goethe ou Heine. Cela leur
» est entré dans le cœur, cela les a unis, leurs sens ont
» vibré à l'unisson, ils ont aspiré le même parfum et
» ils se sépareront rehaussés à leurs propres yeux, atten-
» dris de s'être reconnus dans ces émotions, ces souf-

» frances, ces joies ; fiers de voir que ses chef-d'œuvre
» ont été faits avec du sang comme le leur, avec la même
» imagination, sous leur ciel, par quelques enfants
» privilégiés — leurs frères — de la grande famille alle-
» mande. D'où naîtra un lien bien plus fort que celui
» des lois et des intérêts et d'où résultera que d'un
» peuple ainsi éduqué l'on peut attendre les plus grandes
choses. »

Au point de vue où il se plaçait on ne pouvait certes ni mieux ni plus courageusement dire ; un mécénat royal, quelque improbable qu'il fût, pouvait encore illusionner en ce temps là. Aujourd'hui tous ces rêves sont à terre et celui auquel ils s'adressaient ne s'est pas même douté qu'ils eussent été conçus, un jour.

Quand l'étude restée incomplète sur *la littérature belge d'expression française* — terme classificateur que Nautet inventa et qui fut adopté par tous — parut, j'écrivis dans la *Nation* :

« En des chapitres de considérations générales, ornés de digressions historiques, l'auteur tâche de justifier, en Belgique, l'éclosion littéraire, de lui confirmer comme opportune et même inévitable la date qui la vit naître, d'analyser les faits, de les discuter de manière à les présenter les uns comme des obstacles fléchissants, les autres ainsi que des motifs déterminants et d'en faire se lever cette conclusion : Il est de logique entière, qu'aujourd'hui, en Belgique, un mouvement d'art grandisse, se développe pour prospérer et monte Dieu sait vers quelle splendeur.

« Inutile de préciser avec quelle bonne volonté et quel accueil nous enregistrons de telles affirmations. Nous les faisons nôtres, remarquant en outre que l'art se cosmopolitise de plus en plus, c'est en des pays comme celui-ci, moins que d'autres nationalisés et par conséquent individualisés, que les semences de demain doivent éclore le plus vite et le plus aisément. Ce qui nous a desservi jusqu'à ce jour nous sert, ce qui nous

» a fait subir l'influence de tous au détriment de notre
» vie propre, nous favorise, si bien que pour l'heure
» c'est chez nous que le mouvement général est peut-
» être — dans les jeunes générations s'entend — le plus
» ardent, le plus désintéressé, le plus large et le plus fort. »

» D'autres journaux ont déjà remarqué qu'à cet instant
» de siècle aucun pays n'a autant de vrais poètes et
» récemment, par l'exposition des cinquante chefs-d'œu-
» vres belges, on a voulu prouver qu'aucun pays n'avait
» des peintres plus puissants que les nôtres. Et ce réveil
» de fierté, cette ardeur d'affirmation, cette volonté
» de victoire prouverait à elle seule ce que M. Nautet
» soutient ou va, je crois, soutenir dans le second tome
» de son livre.

» Un chapitre, le troisième, est consacré à la genèse
» de l'école actuelle. Tâche insipide, nomenclature de
» revues, catalogue de noms et de sommaires. Et pour-
» tant, c'est par cette fréquence même de périodiques
» apparaissant, disparaissant ; de revuettes éteintes
» comme lumignons à peine allumés ; c'est par cette pré-
» paration vague, par ces essais, par ce remue-ménage
» souvent sans but, avec moyens insuffisants avec projets
» mal venus, avec tentatives pour la tentative ; c'est,
» en un mot, par tous ces coups de canon tirés avant
» la fête que celle-ci apparaît comme devant avoir lieu. »

» Vraiment ces remous continuels, ces marées équi-
» noxiales de livres et de périodiques, cette pléthore de
» papier imprimé, gonflant sur tous les points du pays
» belge, témoigne du fourmillement d'art qui agite notre
» heure, avec une telle fièvre, que bientôt il n'y aura
» plus à Bruxelles un jeune homme de vingt à vingt-
» deux ans, qui ne rêve d'un bouquin à la montre de
» Lacomblez. »

En le tome deuxième, de son histoire des lettres belges, Francis Nautet, étudiait Camille Lemonnier, Eekhoud, Edmond Picard, Henri Nizet, James Van Drunen, Henri Maubel, Max Waller etc. M. Gustave

Frédéric partit en guerre contre ce livre. Il isola les chapitres II, III, IV, V et il conclut au manque de plan. Il ne vit point que l'auteur avait consolidé toute son œuvre en la faisant dépendante et des conditions morales et des influences historiques et de la formation d'une littérature embryonnaire sacrifiée jusqu'à l'instant où le mouvement intellectuel d'aujourd'hui longuement préparé, souvent présagé, devait apparaître. Ce petit duel entre le vieux critique et le jeune essayiste resta courtois mais passa rapide et ardent et quasi-violent. Ce fut, — pouvait il en être autrement — Francis Nautet qui resta maître du terrain.

A la fin de ce tôme l'auteur passe des romanciers aux poètes. Dans la querelle qui divise ceux-ci aujourd'hui il prend nettement partie pour ceux qui veulent en art l'épanouissement de la vie contre ceux qui rêvent de n'être que des recommenceurs et des croupissants. Il a la notion nette de ce qui va venir ; il ne jure pas au nom d'un dogme, ou d'un législateur, ou d'un pape littéraire ; il a le sens de l'évolution continue, de la révolution intermittente ; il sait qu'il y a assez de médiocres qui ne regardent jamais plus loin que le bout de leurs pieds pour ne point permettre aux artistes de ne se soucier que des lumières qui sans cesse se déplacent à l'horizon. En un mot il est quelqu'un qui pressent et qui devine.

En ses précédents ouvrages « *Les Notes sur la littérature moderne* » une autre faculté de son esprit se fait jour. C'est le besoin et le don de généralisation. Un fait ne lui apparaît que comme prétexte à réflexion, à groupement avec d'autres faits, a liaison entre diverses observations voisines, si bien que toute remarque a hâte chez lui de se muer en idée générale. Il est un esprit synthétique pour lequel l'histoire semble le vrai champ de travail : il clarifiait ce qu'il touchait ; il ranimait ce qui semblait usé et banal ; sa vision perçait de soudaines avenues vers la vérité à peine aperçue ; il était le maître de puissantes et variées ressources intellectuelles. Ses

essais sur Renan, sur Taine, sur la Bourgeoisie, sur Dostoïewski et Tolstoï sont des preuves de la largeur et de la vie de son très fin et très personnel instinct. Bien qu'il prît garde à ne point trahir ses préférences, à chaque chapitre on le surprend ému devant la laideur ou la beauté d'âme de celui qu'il étudie. Il termine ainsi son quasi panégyrique de Tolstoï. « Quand » Tolstoï se présentera devant le tribunal divin, ce sera » avec les mains pleines. Et il sera élu parce que la » sainteté de ses exemples demeurera sacrée parmi les » hommes ; parce que son œuvrelittéraire restera comme » le foyer le plus ardent auquel puissent se rechauffer et » se dilater les cœurs que la vie a froidement étreints.

Ah certes songeait-il à lui-même, le cher et vaillant et souvent douloureux ami, lui qui cachait si courageusement sa peine sous des vêtements de gaieté ou de bonne humeur voulues, en écrivant « les cœurs que la vie à froidement étreints. »

Aujourd'hui que le voilà mort ou plutôt endormi dans nos mémoires sur le clair lit de fleurs qu'on lui fit à ses funérailles, cet honneur ou peut-être cette gloire lui appartient d'avoir été le premier à poinçonner, à son chiffre, les effigies des plus hauts écrivains belges. Lui du moins n'a jamais ri devant ces livres que déjà on acclame et dont quelques uns apparaissent, en face du temps, comme des livres invincibles. Son œuvre quelque incomplète qu'on la juge, sera liée au sort de celles dont elle a prédit hardiment les destinées. Critique, essayiste, historien, il aura la place choisie d'un annonciateur perspicace et fervent se détachant de la masse des aveugles, des sceptiques, des frivoles ou des jaloux. Et c'est en cette belle attitude que se résume peut-être le mieux sa vie d'art et de cœur et que définitivement il nous apparaît. Aussi l'adieu que nous lui disons ici ne s'adresse-t-il qu'à son être visible, car jamais nous n'avons senti son âme aussi présente ni aussi près de nous.

EMILE VERHAEREN.

Le Jeudi 12 Mars 1896, nous avons conduit au cimetière la dépouille de notre ami Francis Nautet.

Tous ses fidèles s'y trouvaient. Si notre pays anti-littéraire ne lui a pas fait les funérailles que commandait son talent, du moins a-t-il été accompagné jusqu'au définitif repos, par de chaudes sympathies et des amitiés solides.

Voici l'adieu que lui a adressé au bord de la fosse, notre ami Georges Eekhoud. :

MESSIEURS,

« Au nom du *Coq Rouge* dont Francis Nautet fut un des fondateurs et des directeurs, je tiens à revendiquer hautement le défunt pour un des nôtres, pour un artiste, pour un véritable écrivain. Sa principale préoccupation demeura la littérature. Ce n'est même qu'à ses livres qu'il attachait de l'importance.

Et, si comme beaucoup d'autres, il dut accepter des besognes qui n'ont que de vagues et je dirai même que de malfaisants rapports avec l'œuvre de l'écrivain, ce fut contraint et poussé par la nécessité. Il importe de ne pas établir de confusion entre l'idéal que poursuivait l'écrivain et la réalité à laquelle il avait dû se soumettre.

A ce compte, celui qui a prétendu que Francis Nautet a vécu la vie qu'il voulait a montré une certaine candeur, à moins — ce que je me refuse à croire — qu'il n'ait mis dans cette assertion une pointe d'ironie tout au moins déplacée.

Jusqu'au bout Francis Nautet est demeuré l'artiste fier et loyal, que nous avons connu aux débuts de la *Jeune Belgique*. Il est resté fidèle à ses amis, aux écrivains ses frères d'armes, et je n'hésiterai pas à croire et à déclarer que cette fidélité, cet esprit de solidarité opiniâtre, a dû souvent lui nuire aux yeux de ceux qui prétendent que le journal, le seul journal doit suffire comme moyen d'expression de l'écrivain et comme l'aliment intellectuel et littéraire d'une patrie.

C'est notre devoir, à nous tes amis, de te remercier, mon cher Francis, pour ta noble allure, pour ta fidélité, pour ta crâne et courageuse attitude devant les dénigreurs les sceptiques et les industriels ! Le premier tu osas proclamer l'existence et la valeur d'un mouvement littéraire en Belgique.

Que ton caractère, que ton désintéressement poussé jusqu'à l'abnégation et au sacrifice, servent d'exemple aux « Jeunes » ! Qu'il

leur prouve qu'en notre cher pays en proie aux indifférents, aux faiseurs et aux boutiquiers, il est encore de nobles esprits qui repoussent les compromissions et les alliages opportunistes ; et qui établissent, fussent-ils en souffrir matériellement, une distinction indispensable, entre l'Art et le Journalisme, entre ce qu'ils font pour gagner du pain et ce qu'ils font pour cultiver et anoblir leur âme.

Adieu, mon cher, mon bien aimé Francis, moi, qui crois à l'immortalité spirituelle, sans pouvoir la définir, j'ai l'espoir constant de communier souvent avec toi, avec ta lumineuse et fière pensée.

Adieu, au nom de tes amis du *Coq Rouge*, les vrais amis de Francis Nautet écrivain et artiste. »

Un comité, composé de M.M. Eekhoud, Verhaeren, Brouez, Maubel et des Ombiaux, s'est formé pour élever à Francis Nautet un monument funéraire.

M.M. Camille Lemonnier, Eugène Demolder, Auguste Biernaux, ainsi que les membres du comité ont souscrit chacun pour 20 frs.

Nous prions les amis de Francis Nautet qui voudraient prendre part à cette œuvre de piété amicale et littéraire, d'adresser leur souscription au secrétaire du comité M. Maurice des Ombiaux, 6, rue de Bériot, Bruxelles.

LE BANQUET VERHAEREN



EN un banquet fraternel, organisé par la revue *l'Art Jeune*, les admirateurs d'Emile Verhaeren fêtèrent le poète des *Soirs*, des *Débâcles*, des *Flambeaux Noirs*, des *Campagnes Hallucinées*, des *Villages Illusoires* et des *Villes Tentaculaires*.

Ce fut une fête émouvante où, tout de suite, à cause de la haute et droite personnalité d'Emile Verhaeren, s'établit un courant de bonté et d'enthousiasme.

L'élite de notre pays était représentée à cette manifestation à la fois cordiale et imposante.

En dehors de tous les écrivains qui « marquent » aînés, frères d'armes, ou jeunes disciples du maître poète, on remarquait à la table festive M. M. Xavier Mellery, Constantin Meunier, Alexandre Charpentier, Fernand Knopff, James Ensor, Victor Gilsoul, Alfred Verhaeren, Eugène Laermans; d'autres peintres et statuaires encore, les meilleurs du pays.

Ceux qui n'avaient pu assister au banquet avaient envoyé leur adhésion accompagnée de lettres et de télégrammes de félicitation.

De Paris étaient venus M. Vielé-Griffin, le poète qui partage avec Verhaeren, Mallarmé et Henri de Régnier, la ferveur et l'admiration des « Jeunes », M. Camille Mauclair, le subtil et profond « essayiste » de *Couronne de Clarté*, M. André Fontainas, le noble poète des *Nuits d'Épiphanie*, M. Ferdinand Herold, le traducteur de *Cakountala*, etc., etc.

Des toasts furent prononcés par M. Henri Vande Putte, un des organisateurs; par Georges Eekhoud, Francis Vielé-Griffin, M. Albert Mockel, Ferdinand Héroid, Camille Mauclair, Albert Arnay.

M. André Ruyters lut des vers envoyés par Stéphane Mallarmé pour célébrer Emile Verhaeren. D'autres encore transmirent au héros de la fête les vibrantes congratulations d'Henri de Régnier, Gustave Kahn, Max Elskamp, Eugène Demolder, Ernest Van Dyck, Félicien Rops.

Et Camille Lemonnier clôtura la série des toasts par une magnifique étude de l'œuvre entier d'Emile Verhaeren, où le maître-romancier a trouvé entr'autres définitions très heureuses et bien évocatives de notre plus puissant poète : « Une âme exceptionnelle qui le voua à être un homme plus triste et plus haut que les autres; une âme infiniment véhémement et douce; le poète optique des régions de l'Être et du Mystère, un grand ingénu violent. »

« Grand poète humain entre tous », a dit encore M. Lemonnier, « il n'a manqué à Verhaeren ni la gloire d'être passionnément aimé, ni celle, plus amère et précieuse cependant, d'être méconnu ! »

« Mais », ajoutait aussitôt l'orateur, « aujourd'hui est jour de réparation et d'acclamation ! »

Et en effet, cette salle réunissant plus de cent cinquante convives, dont aucun intrus, dont aucun profane, aucun souscripteur de parade, se soulevait en des rafales de vivats et de bravos.

Les autres orateurs ne précisèrent pas avec moins de chaleur et de poésie la « signification » de cette assemblée mémorable.

Quelles paroles de charme et de spiritualité lumineuse que celles de Camille Mauclair !

Et quelle musique, quelle noblesse encore, dans le discours de Vielé-Griffin !

Georges Eekhoud salua en Verhaeren « l'écrivain génial, interprète du meilleur des hommes, un maître de la Forme et de la Règle qu'il a triomphalement dégagées des formules et des règlements. »

« Si nous estimons », déclara Eekhoud, « les Vestales parnassiennes qui entretiennent dévotement le foyer allumé aux foudres du génie de Victor Hugo, nous acclamons et nous vénérons les novateurs hardis, les nouveaux Prométhée, forgerons téméraires mais sublimes, qui semblent frapper leurs poèmes sur l'enclume des orages et incendier leurs métaphores aux éclairs mêmes de la tempête !

« Verhaeren a compris et proclamé, par son éblouissant exemple, que la véritable esthétique ne pouvait être que le triomphe d'une absolue noblesse d'âme ! »

Enfin Verhaeren a remercié ses pairs et ses amis en insistant encore sur l'intransigeance et l'esprit de révolte, d'éternelle conquête vers l'au-delà inséparable du véritable artiste. Il a fait l'éloge des « Jeunes » en les engageant surtout, et le conseil est bien précieux, à mépriser « la médiocre existence d'argent et d'honneurs pour en rêver une autre de tenace vaillance et d'aigüe volonté. »

LE COQ ROUGE.

QUATRE IMPRESSIONS SENTIMENTALES

SUR L'EAU

*L*a barque blanche sur l'eau verte,
Sous les feuilles, au demi jour,
Balance en notre rêve inerte
L'immensité de notre amour.

*Ainsi, autour de notre amour,
Comme l'eau qui glisse alentour
Ma vie fuit sans que je la retienne,
Et moi je m'oublie en la tienne.*

*Ma vie, c'est bien l'eau qui s'éloigne
Monotone, trainant des fleurs :
Depuis des temps elle est venue,
A la dérive elle s'en va
Vers quelles berges inconnues,
Sans savoir qui la verra !*

*Mais toi, c'est l'esquif immobile
Sur toute sa fragilité,
Mais toi c'est la tranquillité.*

*Tes mains pendent dans cette eau vive,
Et l'on dirait que par ce jeu
Tu veux puiser ma vie hâtive,
L'arrêter, en sauver un peu :*

Mais moi je regarde tes yeux.

*Laisse couler l'eau de ma vie,
Peu m'importe qu'elle s'enfuie,
Ce qui m'importe, va, c'est eux,
Dans l'esquif blanc leur clarté verte
Qui charme mon inerte amour
Sous les feuilles au demi-jour...*

DÉDICACE

Mon cœur et mon âme,
Si tu les veux je te les donne
Comme des raisins ou des fleurs :
Et tout ce qui éclôt en moi
Est suspendu au-dessus de toi
Comme un espalier,
Et se courbe pour que tu le cueilles.

*Je suis gerbe bonne à lier,
Je suis vendange pour ta corbeille,
Je suis ombre sur ton sommeil,
Mais laisse-moi t'accompagner.*

*Comme les nuages du ciel,
Comme l'eau que tu côtoies,
Je t'accompagne et je te veille,
O toi,
Car ton chemin est toujours le mien.*

*Et je veux bien n'être qu'un objet,
Pourvu qu'il soit près de ta main,
Et je veux bien n'être qu'une fumée
Pourvu qu'elle t'amuse,
Et je veux bien n'être qu'un rien
Si tu as envie d'un rien,
Et je veux être toute chose
Pourvu que ton rêve s'y pose.*

*Je tiens dans un de tes regards,
Enfant de bonté,
Je tiens dans un de tes sourires,
Enfant de clarté,
Je suis un fidèle
De ta vie frêle,*

*Je suis celui qui t'a fait don
De tout soi même, enfant de pardon.*

SES PAROLÈS

Vois-tu, dit-elle, vois-tu,
Mes cheveux et mes yeux ne sont pas tout.

*Je ne suis qu'une femme,
Ah ! que dirait mon âme !*

*Aime-bien mes cheveux et mes yeux,
Mais mon âme, aime la mieux !*

*Elle est belle, si tu savais, tellement,
— Je la connais à peine —
Elle est belle, si tu savais, si hautement
Que je n'en parle qu'en tremblant.*

*Je la devine dans le silence,
Je l'entrevois quand je suis seule,
Parfois elle monte jusqu'à mes lèvres,
Et je l'entends.*

*J'essaie de l'imiter avec mon corps,
Avec mes cheveux et mes yeux,
Pour t'en donner un peu :
Mais mon corps n'est que le signe du trésor,
Aime-le bien, aime-la mieux !*

*Ce qui de moi t'est précieux,
C'est ce que tu n'en peux pas voir,
O mon ami, dit-elle ;
Quand je suis près de toi, parfois,
Je me tais en pensant qu'elle est en moi,
Que je porte sa lumière invisible
Ainsi à côté de toi sans que tu la voies :*

*Et c'est un peu, quand je suis si près,
Comme un enfant que je sentirais,
Et parfois il me semble qu'en nous embrassant,
Bouche contre bouche, dans le silence,
Tu l'entendrais.,.*

*Embrasse mon corps, ami de mon âme,
Dit-elle en pleurant.*

NUIT TOMBEANTE

Mon âme est vague comme le soir.
La tienne est vive comme le matin.
Je pense parfois, à te voir,
Que tu es mon lendemain.

*Toujours somnole un peu d'hier
Dans les baisers que je te donne :
Mon âme est grise, la tienne est claire,
Tu m'absorbes, je m'abandonne.*

*Peu à peu, vers le déclin
Mon cœur s'en va, cédant au tien :
Je suis venu un peu trop tard pour toi,
J'ai le même âge, je sais bien,
Mais tu es plus jeune de joie,
Et puis, vois-tu, je suis sans foi.*

*Je ne crois qu'à certaines choses
Pour qui la vie n'est pas utile :
Toi tu es heureuse sans cause,
Et naturelle. Ainsi soit-il !*

*Il faut rentrer vers d'anciens rêves,
L'horloge, les livres pareils...
Va, la lampe est le seul soleil
Qui désormais pour moi se lève.*

*Dormons, dormons, joue contre joue,
Essayons d'être naïfs :
Ah ! le vent du soir s'ébroue
Entre les frênes et les ifs !*

CAMILLE MAUCLAIR



SAINT-NICOLAS

AU POPPEKELAND (*)



mesure que la barque approchait de la petite cité, les gens rangés sous la lignée des maisons se distinguaient d'avantage.

Ils grouillaient en foule joyeuse, chamarrés de mille couleurs.

La barque fut amarrée par des anges qui l'attachèrent à des bornes avec des cordes de chanvre et les voyageurs mirent pied sur le sol ferme.

Y en avait-il des anges ! Ils portaient dans leurs ailes toutes les nuances d'un arc-en-ciel fabuleux, depuis le vert sombre et doré des queues de paon jusqu'à la pâleur pétillante des gazons printaniers, depuis la pourpre amère des vieux vins jusqu'à l'éclat frêle des roses, depuis l'ardeur fauve des cuirs de Cordoue jusqu'à l'or des citrons. Tous les tons forts ou doux dont ont rêvé les grands peintres sonnaient dans des gammes ardentes comme des flammes et fugitives comme des papillons. Ces ailes frémissaient aux dos d'êtres aussi gracieux que des enfants et qui portaient de longs cheveux tombant sur leurs épaules. Ils étaient vêtus de robes flottantes dont les plis laissaient à peine deviner la forme de leurs corps ; tout un bonheur de se trouver sacrés et chastes brillait dans leurs visages, et l'on eût juré que leurs doigts fuselés et ivoirins venaient d'avoir frêmi sur le clavier d'un orgue. Ils souriaient et s'avançaient en se tenant par la taille.

On apercevait aussi dans cette foule, des petites femmes aux joues carminées, aux prunelles d'émail, aux mouvements automatiques, les unes coiffées comme de grandes dames, les autres avec des bandeaux plats sur le front, comme des paysannes ou des servantes. Ecervelées

(*) Extrait d'un volume en préparation : Le Royaume Authentique du grand Saint-Nicolas décrit pour les petits enfants.

et espiègles, elles voulaient toutes parler à la fois, ce qui faisait un joli ramage. Se rafraîchissant à coups d'éventails, s'attrapant les jupes à pleines mains pour esquisser un pas de danse, lutines, avec les gestes secs de leurs têtes se tournant sur leurs épaules comme mues par un ressort, ou de leurs bras attachés, semblait-il, à des ficelles, elles formaient des groupes bavards, animées d'une vie singulière, les unes pauvres, les autres riches, mais toutes pleines d'un entrain à la fois raide et enfantin. C'était des poupées.

Parmi elles, paraient des mousquetaires à panaches, une croix d'argent sur leur tunique. Puis c'étaient des pêcheurs, un filet au dos, une pipe aux dents, un chapeau de cuir rabattu sur la nuque; des jongleurs en maillot; des rois de carreau, et des valets de pique; des juges fourrés d'hermine, des lansquenets, des marquis poudrés, des médecins à chapeau pointu et à perruque, des magiciens et des danseurs de corde. Tout ce monde marchait avec une allure saccadée; quelques uns même s'avançaient en sautant sur leurs pieds. Une gravité comique ou bien un air de se moquer d'eux mêmes, des physionomies prétentieuses ou des trognes épanouies les rapprochaient fort des humains. Mais ils ne changeaient jamais d'expression; nul jeu de figure ne ravivait l'éclat uniforme de leur visage : ils restaient impassibles dans leur morgue risible ou dans leur bouffonnerie, car c'étaient des marionnettes et des pantins. Certains d'entr'eux, costumés en postillons, en soudards, en monarques de comédies, étaient juchés, les jambes raides, sur des chevaux glissant sur des roulettes.

Mais d'autres personnages, si les poupées et les pantins n'étaient animés que d'une vie factice, étaient doués, eux, d'une existence surnaturelle et d'une grâce souple et vive : je veux parler, des fées, des farfadets et des lutins qui se mêlaient à la population de ce pays étrange. Les lutins et les farfadets se tenaient sur les pilotis du pont, grimpaient aux gouttières des maisons, ou bien ils s'arrêtaient au bord du quai à contempler dans l'eau le reflet de leurs mines falotes. Ils étaient si légers qu'on les eût crus faits d'air, sculptés dans un nuage, et il semblait que pour achever leur modelage on se fût servi d'un rayon de soleil. Il y avait de l'or dans leurs yeux, comme dans ceux des grenouilles, et ils s'agitaient avec l'agilité des saute-relles. Quelques uns portaient d'ailleurs, comme celles-ci, de fluettes antennes qu'ils balançaient avec des coquetteries de princes char-mants.

Quant aux fées, c'étaient les reines de ce royaume fantastique,

qu'elles dominaient de l'éclat de leurs diadèmes. Elles étaient de visage si mignon et si suave qu'on les eût prises pour les sœurs des anges. Dans le jour éclatant du ciel, elles jetaient — tant elles étaient lumineuses — comme une lueur surnaturelle qui émanait d'elles ainsi que le parfum s'évade des fleurs.

Elégantes dans leurs costumes capricieux, empruntés tantôt au plumage des oiseaux des Iles, tantôt aux trésors de palais mystérieux, tantôt à la flore de prodigieux jardins, elles paraissaient parées de reflets de bengalis ou de flamants, ou trempées dans de l'or en fusion, ou roulées dans les plus belles roses du monde. Graves, car elles étaient gardiennes de secrets, elles erraient avec des balancements d'arbustes caressés par la brise, et parmi elles, Saint-Nicolas reconnut les petites fées qu'il avait vues, pendant son premier songe, la nuit de sa naissance.

D'autres personnages, des mitrons, des valets, des jardiniers, des bergers, des métayers, complétaient cette assemblée tombée de je ne sais quelle immense corne d'abondance renversée par la Fantaisie et mêlant des êtres de paradis à des êtres de rêve, un peuple de ciel à un peuple de carnaval, des anges à des jouets, de fantoches à des chérubins, dans un pêle-mêle gracieux et puéril, invraisemblable et ravissant.

Saint-Fridolin donna rapidement à Saint-Nicolas quelques explications au sujet de cette troupe fantastique :

— Monsieur, dit-il, les anges, les valets, les bergers, les jardiniers sont les serviteurs de vos palais, les artisans de vos manufactures, les gardiens de vos parcs et de vos brebis. Ces poupées et ces pantins, tous plus grands que ceux qu'on donne aux enfants sur terre, sont les modèles des jouets. Ils possèdent une petite âme ; ce n'est certes pas du sang bien authentique qui coule dans leur poitrine, mais ce n'est pas non plus du son, et Dieu les a dotés d'une voix nasillarde. Quant aux fées, aux lutins, aux farfadets, ils sont ici en visiteurs, car ils aiment à errer dans les beaux arbres de votre royaume et au bord des rivières qui y coulent parmi des prés charmants.

Des vivats s'élevaient de cette foule, au milieu de laquelle les deux chiens jaunes de Fridolin s'élançèrent en aboyant. Des anges balançaient des branches fleuries. Des fées esquissaient de jolis gestes de bonheur. Des farfadets se mirent à gambader de joie sur une toiture.

Tous ces personnages extraordinaires s'écartèrent respectueusement devant Saint-Nicolas.

Un seul n'observa pas cette douce discipline. Il gambada lestement devant le saint, agitant des grelots et poussant des cris aigus. Vêtu de vert et de rouge, il tournait comme une toupie sur ses sabots recouverts de peau de mouton. Il avait des galons d'or, une perruque et des moustaches blanches, et un chapeau jeté de côté sur la tête. Sa collerette et ses manchettes de dentelles lui eussent donné des airs de vieux marquis précieux, mais ses joues pourpres, et son nez et son menton bourgeonnés qui se rapprochaient comme les mâchoires d'un casse-noix, l'apparentaient à la race des buveurs. Il était doté d'une bosse par devant et d'une bosse par derrière; ses yeux brillaient comme des lanternes sous ses sourcils broussailleux. Etre bizarre ! Sortait-il d'un tonneau de vin ou d'une boîte de dragées ? Il était à la fois égrillard et coquet, sauvage et magnifique ; un grain de beauté piquait d'une tache de velours ses rides sardoniques.

Narquois et fanfaron, il se planta, les jambes écartées, sur les talons, devant Fridolin, le regardant sous le nez en ricanant :

— Hi ! hi ! hi ! hi ! Tu as trouvé ton maître !

Mais Fridolin, méprisant, appliqua sur sa bosse un coup de son sceptre et le bonhomme pirouetta et s'enfuit dans la foule en pinçant les poupées.

— Quel est ce drôle ? demanda Saint-Nicolas en riant de tout cœur.

— Oh ! c'est Polichinelle, dit Fridolin.

— Polichinelle ? Je le croyais en enfer !

— Ah, oui ! Quand le diable vint pour le prendre, il se battit avec lui. Le diable s'était armé de sa fourche, mais Polichinelle maniait le bâton avec lequel il avait si souvent rossé sa femme, le commissaire et les gendarmes. Le diable resta sur le carreau et Polichinelle vint s'engager ici comme bouffon. Il est sage, quand il n'est pas gris. Aujourd'hui pour fêter votre arrivée, il aura sablé trop du vin du Seigneur.

On entendait encore au loin la voix glapissante de Polichinelle et les cris des poupées qu'il pinçait au passage.

Mais Saint-Nicolas pénétra dans la ville.

Oh ! la ville délicieuse ! Quelques courtes rues bordées de petites maisons à façades pointues peintes en vert pâle, en bleu d'azur, en jaune d'ocre, en vermillon. Des volets argentés s'ouvraient à toutes les fenêtres. Et devant les maisons régnaient des jardinets où des chemins étroits, semés de coquillages broyés, enserraient des parterres de violettes. Devant ces jardins s'élevaient des lattis peinturlurés plus clairs encore que les logis, tandis que les toits étaient

couverts de tuiles d'un rouge onctueux et tendre où l'on eût dit qu'on avait fondu des paillettes d'or. Des tournesols, pareils à des cadrans de cuivre, s'épanouissaient au-dessus des lattis.

Cette pimpante cité était dominée par un beffroi couleur de beurre, très svelte, flanqué de balconnets, se couronnant, au dessus des abat-sons ajourés de son carillon, d'un piquant diadème de gargouilles et de flèches, dont le fouillis dentelé s'enlevait sur le ciel avec la légèreté d'une volée d'oiseaux.

Tous ces édifices respiraient un bonheur ingénu. Une douce joie d'être baignait certainement le cœur des habitants de ces maisonnettes dont quelques unes étaient roses comme des joues d'enfants timides et qui toutes se perçaient de fenêtres pareilles à des yeux bienveillants et rieurs. Une quiétude et une sérénité émanaient des murailles même, et les toitures semblaient couvertes des rêves de fiancées. Tout ce paysage de bonheur se reflétait candidement dans un canal traversé de ponts en fines poutres brillantes comme la neige, et bordé de petits arbres aux têtes rondes dont quelques zébrures de vermeil diapraient leur feuillage.

Dans certaines rues, se trouvaient de petites boutiques, avec des portes qui faisaient tinter une clochette dès qu'on les ouvrait.

— Comme tout cela rappelle la terre ! s'écria Saint-Nicolas, qui était entouré de pantins et de poupées.

— Monsieur, votre royaume est la région du paradis qui ressemble le plus à la terre, répondit Fridolin, car vous êtes destiné à descendre tous les ans dans le monde des hommes et il ne faut vous en séparer tout à fait.

Les fenêtres des boutiques étaient vitrées de petits carreaux, derrière lesquels s'étagaient méthodiquement des friandises : pains d'épices aux senteurs d'aromates et de miel, galettes, gâteaux crémeux, pâtés, caramels, massepins moelleux, macarons croustillants, le tout fraîchement sorti du four, avec la légère et luisante patine que donnent l'approche du feu et le fondu des cassonades. Au milieu de ces succulences s'étalait en maître un formidable pain d'épices sur la croûte duquel un confiseur habile avait modelé un Saint-Nicolas armé d'une crosse, coiffé d'une mitre, avec, à côté de lui, une petite cuvelle d'où sortaient trois enfants en sucre. L'orfèvrerie de l'archevêque était figurée par des dragées.

Saint-Nicolas sourit à son image et, avec l'affabilité d'un roi débonnaire, il parla au pâtissier, vieux bonhomme rieur dont un bonnet de coton cachait la calvitie.

— C'est chez mes collègues et moi que les anges qui s'embarquent sur la mer que vous venez de quitter s'approvisionnent à leur départ, dit le vieux en montrant d'autres vendeurs de friandises qui se tenaient au seuil de leurs boutiques.

— Je crois, dit finement Saint-Nicolas, que vous fournissez à ces êtres ravissants des bonbons et des gâteaux d'une qualité exquise?

— Oh oui ! dit le boutiquier. Nous n'avons pas d'intérêt à les tromper. Nos marchandises sont fabriquées dans vos domaines, ô grand Saint-Nicolas, nous en faisons cadeau aux anges et elles nous sont données d'ailleurs sans que nous devions déboursier d'argent.

— Ici, s'exclama Fridolin, l'argent n'existe pas !

— Cela simplifie les affaires et les âmes, dit le marchand d'un air entendu.

Saint Nicolas, escorté de la foule, au milieu des acclamations de personnages accourus de tous les coins du ciel, traversa la petite ville. Après avoir passé sur le pont du canal, il se trouva soudain, au sortir d'une ruelle, devant une immense plaine en fête.

— Monsieur, comme c'est agréable ici, n'est-ce pas ? lui dit Fridolin.

En effet, aussi loin que le regard pouvait porter, tout fleurissait, tout brillait, tout papillonnait, tout jetait mille éclats, terre et ciel, hommes et choses, dans un poudroiement multicolore où couraient comme des reflets de satin et des lumières de soieries au milieu de bosquets épanouis, de théâtres en plein vent, de moulins, de tourniquets et de drapeaux déployés. Tout une kermesse fantastique tournoyait dans un azur rosé, eût-on dit, par l'entrain et la joie de mille anges en liesse. C'était très doux : les orchestres résonnaient comme des boîtes à musique, les couleurs étaient suaves ; aucun pétard ne jetait la discorde dans cette harmonie ravissante et sainte. On s'amusait angéliquement dans cette foire grouillante, qui rappela à Saint-Nicolas par son immensité, en même temps que par ses bruits caressants et ses délicieuses nuances, la mer d'Héli-monde par un jour d'été.

— Monsieur, pour vous recevoir, dit Fridolin, le peuple a installé dans ces campagnes une kermesse pareille à celles de votre patrie.

— Délicate attention, répondit le grand Saint. Mais ma patrie, croyez-le bien, n'a jamais vu bruire, autour de ses villes, de foire aussi gigantesque.

Et ils entrèrent dans le pays des forains célestes.

EUGÈNE DE MOLDER.



LE MOULIN VIDE

*Le vieux meunier du moulin noir,
On l'enterra, l'hiver, un soir
De froid rugueux, de bise aiguë,
En un terrain de cendre et de ciguës.*

*Le jour dardait sa clarté fausse
Sur la bêche du fossoyeur ;
Un chien errait près de la fosse,
L'aboi tendu vers la lueur.*

*La bêche, à chacune des pelletées,
Telle un miroir se déplaçait,
Luisait, mordait et s'enfonçait
Sous les terres violentées.*

Le soleil chut — et les ombres suspectes.

*Sur fond de ciel, le fossoyeur,
Comme un énorme insecte,
Semblait lutter avec la peur ;
La bêche entre ses mains tremblait,
Le sol se crevassait
Et quoiqu'il fit, rien ne comblait
Le trou qui, devant lui,
Comme la nuit, s'élargissait.*

*Au village là-bas,
Personne au mort n'avait prêté deux draps.*

*Au village là-bas,
Nul n'avait dit une prière.*

*Au village, là-bas,
Personne au mort n'avait sonné le glas.*

*Au village, là-bas,
Aucun n'avait voulu tailler la bière.*

*Et les maisons et les chaudières
Qui regardaient le cimetière,
Pour ne point voir, étaient là toutes,
Volets fermés, le long des routes.*

*Le fossoyeur se sentit seul
Devant ce défunt sans linceul
Dont tous avaient gardé la haine
Et la crainte dans les veines.*

*Sur sa butte morne de soir,
Le vieux meunier du moulin noir
Avait vécu d'accord
Avec l'espace et l'étendue
Et le vol fou des tempêtes pendues
Aux crins battants des vents du Nord ;
Son cœur avait longuement écouté
Ce que les bouches d'ombre et d'or
Des étoiles devoient
Aux attentifs d'éternité ;
Le désert gris des bruyères austères
L'avait cerné de ce mystère
Où les choses pour les âmes s'éveillent
Et leur parlent et les conseillent ;
Les grands courants qui traversent tout ce qui vit
Étaient avec leur force entrés dans son esprit
Si bien que par son âme isolée et profonde
Ce simple avait senti passer et fermenter le monde.*

*Les plus anciens ne savaient pas
Depuis quels jours loin du village,
Il perdurait, là-bas,
Guettant l'envol et les voyages
Et les signes des feux dans les nuages.*

*Il effrayait par le silence
Dont il avait sans bruit
Tissé son existence
Il effrayait encor
Par les yeux d'or
De son moulin tout à coup clair, la nuit*

*Et personne n'aurait connu
Son agonie et puis sa mort,
N'étaient que les quatre ailes
Qu'il agitait vers l'inconnu
Comme des suppliques éternelles,
Ne s'étaient un matin,
Définitivement fixées,
Noires et immobilisées,
Telle une croix sur un destin.*

*Le fossoyeur voyait l'ombre et ses houles
Grandir comme des foules
Et le village et ses closes fenêtres
Se fondre au loin et disparaître.*

*L'universelle inquiétude
Peuplait de cris la solitude ;
En voiles noirs et bruns,
Les vents passaient comme quelqu'un ;
Tout le vague des horizons hostiles
Se précisait en frôlements fébriles
Jusqu'au moment où, les yeux fous,
Jetant sa bêche n'importe où,
Avec les bras multiples de la nuit
En menaces, derrière lui,
Comme un larron, il s'encourut.*

Alors,

*Le silence se fit, total, par l'étendue,
Le trou parut géant dans la terre fendue
Et personne n'approcha plus ;*

*Et seules les plaines inassouvies
Absorbèrent en leur immensité
D'ombre et de Nord
Ce mort
Dont leur mystère avait illimité
Et exalté jusques dans l'infini, la vie.*

EMILE VERHAEREN.

LA DÉFAITE



PAR ce crépuscule de fin d'hiver, par ce crépuscule mou et humide, où déjà dans la brise passait un peu de la tiédeur du printemps tout proche, le désir l'avait inopinément saisi de la voir. Oh ! la voir chez elle ! la surprendre en l'intimité et la douceur de son chez elle ! La morbidesse de l'air en fièvre l'avait doucement énervé et il se sentait, ce soir, le cœur large, les lèvres frémissantes, les bras nerveux et avides d'étreintes. Oh ! Casser sa solitude d'un grand coup d'amour... la voir, l'aimée !... et la voir chez elle ! Vite, vite, sans réfléchir il était sorti. Il avait suivi le chemin familier, jusqu'au seuil que jamais il ne franchissait sans tremblement et il était entré.

Ce fut d'abord la minute d'anxiété puérile... Elle est là ? Et puis la double allégresse d'entendre le « Oui ... » qui est plus rayonnant qu'une aurore et de monter à sa chambre. On lui ouvrit la porte. Il pénétra dans le petit appartement embaumé et obscur. — « Vous lui direz que c'est quelqu'un qui l'attend, qu'elle doit venir tout de suite, tout de suite. Il demeura seul et s'assit. »

Ravissement !... Penser qu'elle va venir... que son pas va tinter derrière lui... qu'il la verra... qu'elle lui parlera ! Et gazouillement par toute son âme de mille sources d'amour clair ! Ah ! ravissement !

Tout à coup il eut un tressail intense, ne venait-il pas d'entendre une voix, sa chère voix de musique... l'appeler... « Georges !... » Il releva la tête. Il n'y avait personne près de lui. C'était

comme si l'air ambiant et voluptueux, tout trempé de la vie et de l'essence de l'Evoquée venait de miraculeusement prononcer ce nom.

Mais non pourtant... voici la chère voix qui continue... « Eh ! Georges... ne cherchez pas... Je suis ici. Vous ne me voyez pas ?... Je suis dans ma chambre... Je m'habille... Ah ! vous avez voulu me faire une surprise... tantôt!... c'est moi qui vous la fais... N'est-ce pas vous ne me croyiez pas si près. Alors... vous avez donc des choses à me dire... des choses graves... C'est bien... J'arrive... »

— « Oh ! vous, dit-il... »

Il se leva machinalement, comme pour marcher à cette porte qui les séparait et l'ouvrir.

Mais elle devina son geste et reprit :

— « Restez où vous étiez... Je vous défends d'avancer... Vous me troubleriez... Je vous ai dit que je m'habillais... Attendez-moi sans bouger, sans rien faire. — J'arrive... » —

Il resta une seconde indécis avec des envies craintives de s'approcher sans bruit, de coller son oreille contre cette porte ou de parler, de l'appeler. Mais il eut peur de lui déplaire. Il se rassit énié. Ah ! penser que l'aimée était tout près de lui à s'habiller ! Il écouta ses mouvements. Et dans le silence attentif, il perçut comme de légers frolements, comme des caresses de soie glissant sur des lisseurs de peau.

Et il la rêva même, mi nue, en un chiffonnement rose et blanc de dentelles et de batistes. Et son cœur un instant fut serré comme dans un poing. Puis la joie, la joie irrésistible et exultante domina. Penser qu'il était chez elle... à l'attendre !

Il regarda autour de lui.

Ce lui était une inexprimable émotion de se dire qu'elle vivait là, et que c'était à elle toutes les menues choses qui l'entouraient. Voici devant le feu, les petits fauteuils où sans doute parfois elle vient reposer, dolente et les cheveux en balayement de crinière au travers du dos. Voici les tapis épais où ses pas ont marqué leurs empreintes frôleuses, où peut être elle a marché pieds nus. Pieds nus ! Ah ! baiser ses pieds nus ! la baiser tout entière ! Et ne jamais savoir la baiser autant qu'il l'aime... Et voici, sur les meubles, éparpillés, les mille riens qui la regardent à toute heure et qu'elle a touchés... Il eût voulu mettre ses lèvres partout, promener sa bouche partout où avaient passé ses doigts, sur ces tapis où elle avait marché, sur ces fauteuils où elle s'était appuyée. Mais elle lui avait dit de ne pas bouger et il demeurait en place, l'être en feu de bonheurs épars. Sa chambre... C'était vrai pourtant qu'un peu de son âme y vivait. Est-ce que

ces murs n'étaient pas le paysage et l'horizon de son intimité ! Est-ce qu'elle ne se révélait pas toute, son âme, en l'arrangement et l'harmonie de ces choses ?

Une lumière filtrée tombait dans la chambre. De petits rideaux de soie mauve, comme des pelures de couleur, tendus et plissés devant les fenêtres, tamisaient le jour et l'ineffabilisaient. A cette heure de déclin, le crépuscule s'y attendrissait en atténuations délicates de teintes, en gradualité d'ombres fondantes parmi les touches légères des clartés. Le soir commençait à tomber. De minces reflets un peu partout posés se fanaient comme des pétales...

Et joie de se ressouvenir après un instant de songerie ! Joie de se ressouvenir qu'elle va venir. Et que la toute aimée qu'on souhaite est proche et qu'elle se hâte pour arriver à vous !...

Il ferma les yeux comme si son bonheur l'aveuglait... Eh non ! Son bonheur était en lui ; et il fermait les yeux par avarice, pour ne rien perdre de la joie immense et sereine — telle une lumière, — qui lui emplissait l'âme...

Les parfums d'encens que par un caprice joli, elle voulait toujours autour d'elle en atmosphère flottante et fidèle, ondoyaient suavement dans l'air. D'impalpables petites nues d'odeur erraient. Et chaque fois qu'il en était enveloppé, Georges sentait plus frémissante, plus aigüe, sa tendresse, sa toute tendresse pour l'aimée aux yeux violets, pour l'aimée qui allait venir.

Silence voluptueux de son attente ! Il était sans impatience. La certitude de son approche l'eût fait demeurer une heure, immobile dans cette douceur languide et capiteuse. Des pensées fluaient en lui, vagues et onduleuses, comme des sillages. Silence voluptueux ! Ce fut un épanouissement en toi que ce cri... « Georges. Je suis à vous ! »

Il se redresse. Elle ouvre la porte. Frou-frou d'étoffes, Et la voici : Belle et pâle, avec son sourire, la tête un peu penchée, des cheveux lui coulant sur le côté droit du visage... pâle et gracieuse avec ses mains tendues vers l'autre qui la contemple, ébloui... gracieuse et aimante, avec ses yeux noyés de calinerie émue... si belle et si pâle et si gracieuse qu'il n'ose pas la prendre en ses bras et lui mordre les lèvres et qu'il lui dit « bonjour » humble et timide comme un enfant.

Elle rit de sa face toute lumière et mutine, ainsi qu'une qui sait bien qu'on l'aime, elle demanda... « Je ne vous ai pas trop fait attendre ?... » Il fit non de la tête. Il n'aurait su parler. Chaque fois qu'il la revoyait, sa joie lui serrait la gorge, lui étrangeait le cœur de si

pantelante façon qu'il ne pouvait dès l'abord répondre. Elle, la riieuse aux yeux clairs, jouissait délicieusement de son trouble et s'en enorgueillissait.

— Allons... grand fou... Venez vous asseoir près de moi... Elle lui prit la main. Ils s'assirent sur le grand sofa, dans un coin d'ombre tenue.

— Et alors... continua-t-elle. . C'est là toutes les choses graves que vous aviez à me dire ?... Et elle se retourna vers lui, interrogative, la taille ployée en courbe suave... C'est pour ça que vous veniez ?

Il haussa les yeux vers elle. Oh ! ses yeux ! combien larges et dilatés et infiniment heureux de pouvoir la mirer ! De voix sourde, toute chaude d'ardeur contenue, il murmura...

— Oui... tout...

— Oh ! Mais ce n'est rien de trop ! Moi qui espérait ! Et qu'apportez vous de neuf... Rien ? Voyez qu'avez vous fait aujourd'hui ? Et en attendant sa réplique, elle s'accouda, le menton dans les paumes, sa belle tête fauve inclinée.

Il pensa... « Ce que j'ai fait ? Oh ! Je vous ai aimée, aimée follement comme un qui n'ose rien dire quoique vous sachiez » Et il se tut. Un silence plana.

(Son cœur ! Oh ! Son cœur, comme il lui martelait la poitrine !) Très doucement, elle se retourna vers lui. Leurs regards se rencontrèrent. Quelque chose de suprême et d'indicible la pénétra. Sa gaité s'évapora. Elle ne sut plus rire. Et un instant, elle se trouva intimidée devant la passion qui rayonnait des prunelles fixées sur elle... Elle comprit vaguement tout ce qui allait venir, tout ce qui venait à pas silencieux, comme à pieds nus sur des chemins de fleurs. Et elle frissonna d'un grand frisson qui lui coula de la nuque au dos, effleura ses épaules de mille attouchements impalpables. Elle le regarda encore...

Il restait immobile et comme extasié. Mais à voir ses yeux sur lui, il parut émerger à la vie et il dit répondant à la question — oubliée ! que tantôt elle avait posée — « J'ai pensé à vous !... »

Céla écarta un peu la ravissante angoisse qui l'étreignait. Elle se dit qu'en parlant elle oublierait, elle parviendrait à surmonter son émotion. Elle commença, sans oser relever la tête :

— Il est mort une petite fille ici en face... Elle avait douze ans et elle chantait toute la journée. Je la connaissais très bien. Elle s'appelait Louise et nous nous disions bonjour ! »

Puis, soudain et inexplicablement, elle rougit, balbutia, sa phrase

tomba, effarée comme un oiseau qu'on blesse et sa pensée inachevée sembla, une seconde, pendue en l'air comme une banderolle.

Un silence encore.

Ils sentent que la douce angoisse renaît, qu'elle s'infiltré peu à peu en tout leur être.

Un grand calme pesait sur la chambre sans lumière où la nuit entrait perfidement et discrète comme si elle n'avait pas voulu qu'on la vît venir et qu'elle souhaitât réserver aux deux l'étonnement de sa présence, brusquement découverte. Les futiles jolieses du jour s'endeuillaient parmi les plis des rideaux mauves et c'était maintenant dans l'atmosphère, une pleine eau de ténèbres partout flottante ou posée. De la rue, des bruits montaient ouatés, presque purifiés.

Et Georges se taisait, que dire ! que tenter qui eût valu pour lui la dissolvante félicité de rester silencieux à côté de celle qu'il aimait et dont l'insistante odeur d'encens l'imprégnait ! Mais Hélène, à voir sa passivité pensive et jouisseuse reprit conscience. Elle fut imperceptiblement froissée, en un instinct tapi au plus profond d'elle et qu'elle ne soupçonna pas. Elle reconquit sa volonté et presque honteuse de s'être montrée si humble, si faible, elle se redressa et, toute émotion domptée, elle proféra...

— Voulez-vous que j'allume...

Il écoutait enchanté et sans entendre. Il buvait sa voix chantante et épanchée dans l'ombre. Ce lui était une musique qu'il ne cherchait pas à comprendre, mais dont la seule mélodie lui suffisait.

— Voulez-vous que j'allume... insista-t-elle par taquinerie, par irrésistible féminité et sachant bien qu'il ne voudrait pas.

Il eut l'air de se réveiller :

— Vous disiez... Oh ! non... Je vous vois mieux dans le noir... Vous y êtes plus belle... Hélène... Hélène...

Ces mots s'ouvraient comme des bouquets d'adoration, et à sentir leur parfum, Hélène fut charmée encore. Elle abdiqua sa superficielle ironie, hésita un peu et puis, fougueusement, le désir s'irrua en elle de le voir à ses pieds, dans une éperdue totale, et de le dominer et de le griser d'amour et de se griser aussi !... Toute les virtualités vaguantes parmi son âme et irrésolues se condensèrent et, avec apreté, elle voulut !

Elle eut un geste un peu désordonné, le geste de la femme qui crie... Ah ! tout ce que tu veux !... et se jette en vos bras ! et elle se retourna vers lui décidée, amoureuse et dans l'ombre complice, leurs yeux, leurs yeux illuminés se retrouvèrent.

Il y eut dans leurs prunelles un remuement intense. Georges fut ébloui comme s'il contemplait face à face le soleil ! Du bonheur profond, surhumain entré en lui, se répandait par tout son être, rythmiquement, à chacune des coulées de sang de ses artères, et un paroxysme le dilatait, lui distendait la poitrine, atrocement, délicieusement. Et elle, ivre de son prestige et envertigée aussi, les seins battants, sentait qu'elle n'était plus maîtresse d'elle et qu'affolée, elle allait se jeter en ses bras et pleurer et balbutier.

Faiblir.

Oh ! non... Elle se raidit contre le torrent qui allait l'emporter. Elle banda sa suprême énergie à se maîtriser... Elle repoussa la suggestion de son émotion. Oh ! non, non ! C'était lui, l'homme qui devait s'abimer sur son cœur et pleurer et balbutier.

Et elle le regardait avec l'anxiété qu'il ne comprit pas ce qu'elle voulait. Elle le regardait de toute son âme. Leurs regards se fondaient l'un dans l'autre, comme deux rayons qui s'absorbent jusqu'à ne plus former qu'une seule clarté. Et ils se rapprochaient pour mieux voir, pour voir plus avant en eux-mêmes... Et leurs mains tremblaient...

Enfin un mot humble et épeuré sous cette rafale sauvage d'amour, un mot vacilla... « Hélène »... Et brusquement, il chut la tête sur les genoux de la jeune femme et se mit à mordre convulsivement des lambeaux de phrase... « Ah ! Hélène... Hélène !... Je vous aime... Je vous aime... Hélène !... »

Farouche et glorieuse, elle lui prit la tête en ses mains et l'érigeant vers son visage, elle dit... Vous m'aimez ?

Une piqûre lancinante... Pendant un instant l'atroce frayeur, l'insensée frayeur de l'entendre rire... Mais non ! Il reconnaît aux yeux d'Hélène l'ardeur qui brûlait dans les siens... Et fou, exalté soudain, comme s'il venait de bondir jusqu'au ciel et de le crever d'un coup de front, il crie...

« ... Ah ! Vous m'aimez aussi ! »

Et il lui sauta aux lèvres d'un bond éperdu et à même la bouche humide qui frémissait, il but un interminablement délirant baiser...

Minute couleur de sang !...

Il lui parut que, tout entier, il s'incarnait en cette frêle et puissante vibration de vie. Ce fut comme si on lui suçait le souffle hors des poumons.

Et il se sentit si las, si excédé de bienheureuse excitation qu'il

laissa au long des épaules chères glisser ses mains molles et qu'il retomba, haletant, prostré à côté d'elle.

Oh ! quelles orchestrations inouïes et exaspérées ! quelles impétueuses musiques se déchainaient en lui ! Son sang bouillonnant lui emprisonnait le corps dans un passionné et frémissant réseau de béatitude. Et une torpeur montait en son être. Il s'écoutait, dans un épuisement, vivre cette heure d'amour où il avait pu lui dire qu'il l'aimait, où il avait pu à ses lèvres boire le bégayement de sa tendresse épanouie et avouée...

Et la nuit s'achevait. C'était la grande marée d'ombre qui avait submergé toutes choses et éteint le couchant. Il semblait que les dernières lumières, comme des bulles d'air qui bondissent à la surface de l'eau, se fussent du sol, élastiques et légères, élancées pour aller là-bas, en la sérénité vive du ciel, fleurir en étoiles.

Douce nuit ! quel divin enchantement tu mettais en eux ! Exquis silence... Tu les enveloppais et les frôlais et les furtifs parfums d'encens passaient en toi comme des modulations imprécises de voix qui auraient chanté — au loin.

Il avait baisé ses lèvres et elle l'aimait !

Les confins les plus extrêmes de son espoir se trouvaient dépassés. Il ne tendait plus vers un seul désir. Il n'était même de pensée en lui. Ce baiser lui avait paru si surhumainement beau que vraiment il n'eut pu souhaiter davantage, ni rien apercevoir au-delà.

Et il demeurait affolé près d'elle, enivré et laissant lentement s'évaporer de sa bouche l'exquis souvenir qu'elle y avait gravé. Et il la regardait de ses yeux transfigurés, au travers des ténèbres propices, intimes et si sensuellement alanguies !

Silence...

Elle restait grave et immobile à son côté, les mains ouvertes, les bras étendus. Et ils ne savaient pas trouver de verbe assez large, assez infini pour qu'y puisse, en sa toute splendeur, s'étaler leur amour...

Et sur la chair d'Hélène, comme des caresses, des frémissements passaient... Rides sur l'eau agitée... Car cette unique étreinte l'avait laissé insatisfaite, tout en éveillant en son corps l'indomptable besoin des communions plus absolues et totales. Elle eut d'abord la brève volupté de l'attente — yeux fermés — Mais Georges ne la touchait pas, ne tentait même de se rapprocher d'elle. Alors, désillusionnée un peu, elle comprit que saturé de félicité, il ne désirait plus une chose nouvelle d'elle. Une minute elle hésita, mais sa volonté résurgit

— la même toujours persévérée !... (Ah ! Petite chair cérébrale)... Elle décida l'avoir à elle magnifiquement, elle résolut de le forcer à l'action.

« ... Georges, dit-elle... Ah ! Georges, venez près de moi, tous près... Elle l'attira contre elle, contre sa poitrine toute chaude et se mit à le bercer de paroles moëlleuses, sentant qu'à chaque mot, il avait des éblouissements de joie trop imprévue et qui terrasse...

« Ah ! Georges... C'est vrai que vous m'aimez... comme moi je vous aime... Et l'odeur de sa chair montait comme une griserie... Ah ! Georges... dites moi donc encore que vous m'aimez... et je vous dirai... moi aussi que je vous aime .. que je suis à vous... toute... que je vous ai toujours aimé !... et que vous vous en doutiez bien... cher vous !... Et elle l'enserrait de ses bras souples qu'il sentait nus sous l'étoffe fine du peignoir. Et il était en tout son être comme une défaillance immense et béate. Et il se reprenait à l'écouter comme on écoute dans le soir le bavardage mélodieux et suranné d'un viel orgue de Barbarie, il se reprenait à l'écouter comme on écoute chanter un oiseau sans se demander ce que peut bien signifier la musique ou la chanson qui vous charme. Ah ! Non, il ne souhaitait rien plus que rester là, bercé à la voix d'Hélène et la tête contre son torse et la joue contre les seins qui bougeaient à petits bonds mous...

Mais elle s'obstina. De tout son despotisme, — de tout son amour aussi palpitant et ému — elle voulait être à lui, elle voulait l'avoir ! Et son orgueil exultait à penser que c'était elle qui posséderait Georges. Ah ! le bonheur du pauvre serait si écrasant, si irrésistible qu'il l'anéantirait, qu'il le dissoudrait mortellement. Et plus étroitement, elle le serra contre elle, coula son corps au long du sien, le noua à elle et sur sa bouche entr'ouverte, dans l'effarement angoissé de son haleine, elle continua... Pourquoi ne me dites vous rien... Parlez... que voulez-vous que je fasse... Vous savez que je vous aime... que je suis votre servante, votre humble chose .. je vous aime... Et je suis à vous... Et vous pouvez faire de moi tout ce que vous voulez... Et je vous aime... Je vous aime.. Elle disait cela en sa bouche même et elle lui baisait les paupières, elle lui baisait les dents et elle était sur lui comme une seule et universelle étreinte. Une fièvre la brûlait. Ah ! petite ! elle s'était prise enfin au feu qu'elle prétendait jeter en Georges. Et elle fut femme soudainement, toute femme et suppliante et elle s'écria... « Ah ! Georges, dites, dites... » Et elle se sentait glacée de terreur à l'idée qu'il ne comprit pas... « Ah ! Georges. .. » Et voici que dans les yeux troublés de l'aimé, elle vit l'étincelle de la

décision. Et ce fut comme une aube. Elle mit ses lèvres sur les siennes et fascinés, dans une telle vibration que leurs cœurs semblaient, au travers de leurs poitrines, se heurter et se battre, sans un cri, sans un souffle, ils furent l'un à l'autre ardemment longuement.

Paroxysme !

... Sensation qu'on est lancé au travers des espaces... au delà de l'existence, au delà de la mort ! Et jaillissement de soi encore par des cieus qui s'ouvrent... Et diffusion à l'infini de toute l'âme... Et puis chocs brusques... secousses dans tout l'être, comme si l'on tentait de vous sucer toute vitalité, de vous arracher les racines de la vie... La seconde si haletée qu'il semble que le souffle, en vous hésite et tremble. Puis, écroulement des chairs assouviées et l'ineffable, la suprême lassitude qui vous inonde et vous trempe peu à peu.

Mi enlacés encore, ils étaient retombés l'un contre l'autre, les yeux clos, roulés dans une telle agonie ét lumineuse qu'ils avaient perdu toute conscience. Une sueur douce leur amoîtissait les tempes. Leurs dents spasmodiquement serrées se déclouaient lentement. Enfin, dans leurs membres inertes, un frisson courut. Ils crurent se réveiller; mais c'était simplement la sensation qui renaissait. Elle mit ses mains sur son front, se redressa un peu et le contempla à côté d'elle gisant. Ils paraissaient sortis d'une lutte terrible où tous deux avec fureur s'étaient acharnés, mais d'où triomphante, elle se relevait. Et sa victoire lui était chère et inestimable ! Elle contemplait Georges avec une sorte de gloire dans les prunelles, mais doucement, si doucement ! Car si son âme veillait et sa superbe, son corps tout entier restait fondu dans un sommeil engourdi de bêtitude. Et elle n'eût osé faire un mouvement, tant elle eût craint de déranger l'indicible harmonie qui flottait en elle. Des phrases de Glück tournoyaient dans l'air sensibilisé, dans la pure ténèbre animée. Des notes s'illuminaient parfois d'une clarté un peu plus vive, puis tout s'assourdisait et c'était de nouveau l'attenué et spirituel mirage de musique où toute leur impression se trouvait formulée et résumée. Et elle se disait : Il est à toi... Tu l'as dompté... Ce n'est pas lui qui t'as prise. C'est toi qui l'as vaincu... Et elle contemplait avec des yeux cléments, ravie de le voir étendu près d'elle, soumis et humilié. Pourtant à la longue, par tendre compatissance, elle s'inquiéta de le voir immobile. Elle souleva sa tête, la lui prit à deux mains et regarda ses yeux.

Ses yeux !

Ah ! Elle les aperçut remplis de larmes !...

Larmes, douces larmes, combien vous étiez bonnes ! Et comme ce lui était inexprimablement exquis de vous pleurer ! Ah ! larmes, douces larmes de trop violent amour ! Vous étiez toute son âme éparse et ruisselée. Vous étiez tout le flux débordant du bonheur dont il avait l'âme pleine !

Ah ! larmes ! douces larmes, à vous découvrir, Hélène sourit, et prenant de sa chevelure dénouée une grosse mèche, elle commença à vous essuyer .. Mais vous couliez toujours, vous étiez la tiède pluie après l'orage, la pluie qui soulage et qui ravive à nouveau dans le ciel purifié — l'azur !

Et la nuit sur leur groupe, s'élargissait, torpide et pesante. Et plus rien ne bougeait. Le silence avait l'air de retenir le souffle de ses mille bouches afin de ne pas troubler les deux qui s'étaient aimés et qui étaient las. Et il y avait partout comme une indicible sympathie, comme la joie profonde et muette de leur amour en fleur. Et Hélène ne voyait plus Georges, ne voyait plus ses larmes mais sur la main que contre sa bouche elle avait posée, elle les sentait encore choir — chaudes et une à une...

ANDRÉ RUIJTERS

LES JEUX ⁽¹⁾

(EXTRAIT DU PETIT PAROISSIEN)

*Amour, l'hiver, fut en voyage.
— Eut il jamais sagesse ou bon présage ? —
Noël avait fauché la plaine et les étangs
d'herbe, de chansons et de barques.
(Ohé, Ohé, malheur à qui s'embarque !)
Et près d'une haie,
pauvre de feuilles mais riche de bise,
pleurait Amour.*

(1) *Chansons des arbres, du vent et du Bel Amour*. Un livre à paraître.

— *Au long des maisons et des jours,
pourquoi de blanc, Madame la Neige,
revêtir une robe à traine et sans fleurs
jusques après la chandeleur ?*

*Las! Las! j'ai dos au vent
et je ne suis Amour pleurant
que triste bouche à vos baisers, Madame la neige,
trop larges d'eau, mouillant carquois et flèches.*

*Voici qu'une Belle,
(Amour a dit: Pourquoi l'hiver?... La Belle, pourquoi
[passe-t-elle?])*

*prit l'enfant sur son sein
et le blottit en son logis,
près de la bûche, avec pain long, chemise et vin.* ~

*Elles furent de rêve, les heures qui s'écoulèrent
dans la paix chaude et la lumière.
Amour, le soir, assis sage et rieur,
entrecroisait ses doigts avec les doigts songeurs
de la Belle dont les yeux tournés vers le carquois,
dressaient des cœurs enrubannés pour les tournois.*

*De rire en rire, de jour en jour et d'heure en heure,
le temps tua l'hiver
et de tout ce qui meurt
s'épanouirent la vie et le soleil
(De nos années, sort-il aussi la mort et le réveil?)*

*Et dans l'air attiédi passèrent de beaux oiseaux
avec de l'or au bout des plumes.
(Les fous quitteront leur logis et chevaucheront la
[Fortune].)*

*Ils planèrent au dessus des étangs et des barques.
— Salut et joie à qui s'embarque! —
Mais le plus beau, (ce fut un cygne ou une chimère?)
sur ses ailes prit Amour-enfant,
coucha la chair rose sur fond blanc,
et vers le haut du ciel rama comme une galère.*

*La triste Belle usa ses yeux, ses heures, ses jours,
à pleurer tant et tant et tant
qu'elle ne savait en sa prière,
voir Jésus et la Vierge sans appeler Amour.*

RICHARD LEDENT

LA LÉGENDE DE S^t-DODON

(AUTRE VERSION)



Je me félicite d'avoir entouré de tant de réserves la légende de Saint-Dodon que je publiai dans ce même *Coq Rouge* qui, par un singulier hasard, a pour collaborateurs des écrivains manifestant une compréhension de la vie assez semblable à celle du bon Dodon.

J'eus grand soin d'indiquer que cette légende est apocryphe et que je la considère comme un conte de vieille femme. Elle intéresse uniquement à cause de l'âme patriale dont elle est imprégnée. J'insistai même sur ce point qu'elle est remplie d'anachronismes afin qu'ils ne me fussent pas imputés, car les gens de science, de philologie et d'histoire sont si pointilleux à l'égard de l'authenticité de vétilles dont l'importance nous échappe totalement !

Je n'eus pas plutôt publié la légende du bon saint de mon pays que je reçus les renseignements que je n'avais pu obtenir jusqu'alors.

Mes correspondants n'étaient pas tendres pour mon ami l'archéologue qui m'avait fait le récit d'une manière si pittoresque et si attrayante, je n'hésite pas à le dire, tout en me faisant déguster un corton 65 dont le souvenir m'enivre encore.

Bref, il appert de ces renseignements que j'ignorais beaucoup de détails et aussi des événements importants de la vie de cet excellent Dodon.

Il en résulterait même que Dodon ne fût pas arrivé à la béatitude de la manière que j'ai indiquée, mais d'une façon non moins merveilleuse, plus humaine et plus riante pour des gens simples comme nous, en qui le cœur est toujours si prompt à parler.

D'après les indications de savants archéologues, Dodon, après avoir fait, en compagnie de Fridolin, un pèlerinage en Zélande, dans les villes de rêve que le soleil nimbe chaque jour d'or et de pourpre avant de descendre dans la mer, était venu à Bruxelles où il avait trouvé, l'attendant avec une vive impatience, la bande joyeuse de ses amis, conteurs, comme lui, de choses exquises, jeunes et divines, grands

coureurs de guilledous et soiffards émérites, avec qui il déambulait de la Tourette, si attirante par sa grande salle aux solives noires, au comptoir de chêne brun mystérieux et discret comme une alcôve nuptiale, son poêle aux ornements luisants de cuivre rouge, à la tonnelle du Vieux Château d'or où l'on buvait de la bière du diable pour montrer à celui-ci qu'on ne le craignait pas. Il est vrai que le diable se vengeait parfois de ces bravades en insinuant un trouble étrange dans le cerveau des joyeux compagnons. On allait aussi à la Porte Rouge dont l'odeur d'écurie rappelait à Dodon la ferme riante où il avait joué tant de fois pendant son enfance. Puis on se dirigeait vers Saint-Pierre, célèbre pour sa belle collection de plats et de pots d'étain qui ornaient les rayons du comptoir.

Une nuit où l'on avait regardé avec persistance la littérature à travers les bières nationales, Dodon, qui avait laissé ses amis endormis sous les tables des Trois Perdrix ou dans les rigoles, s'était mis à la recherche de Fridolin dont il venait d'être séparé par le guet qui le poursuivait pour tapage nocturne. Il se trouvait dans les environs du Sablon, lorsqu'il entendit une douce musique qui tint attentive son oreille charmée.

— N'est-ce point, se dit-il, le bruit lointain de la flûte de Fridolin qui lance ses trilles aux étoiles d'or du ciel un peu voilé par une vapeur de lait ? Non, cette mélodie est plus douce et plus tendre. Il y a toujours quelque chose d'aigre, de bizarre, d'échevelé et peut-être même de diabolique dans les airs de Fridolin, son âme ne doit pas être en état de grâce. Ce que j'entends est une harmonieuse voix de vierge parmi des fleurs.

Ainsi Dodon devisait avec lui-même attiré par le chant gracieux de cette invisible sirène, lorsqu'il se trouva devant l'église. Une lumière qui y veillait faisait resplendir les vitraux. Ils s'animaient de feux multicolores en des robes somptueuses de madones joaillées et des armures de chevaliers.

— Ce sont sans doute les croisées du paradis, se dit Dodon émerveillé.

Il entendait plus distinctement maintenant la voix céleste qui l'attirait. C'était une sainte du vitrail qui chantait d'insidieux cantiques d'amour. Elle l'appelait vers des contrées lointaines et il l'écoutait rougissant, un peu honteux d'être surpris par une bienheureuse, dans l'état voisin de l'ivrognerie qui était le sien et au sujet duquel elle lui faisait de tendres remontrances.

Dodon ne fut tiré de son ravissement que par l'aube qui éteignit

les splendeurs célestes des grandes croisées gothiques et par Fridolin qui avait cuvé sa bière dans l'ombre d'un porche.

Ils s'en retournèrent de compagnie, l'un soutenant l'autre. Les charriots bourrés de légumes, sentant bon le village, descendaient au marché de la Grand-Place. Ils montèrent sur l'un d'eux pour remettre un peu de fraîcheur factice dans leurs cerveaux embrumés.

Dodon continua d'entendre la voix céleste et, bientôt, n'entendit plus qu'elle. On le trouvait, ravi dans de longues extases, sourd à tous les bruits de la terre. La voix l'appelait vers une contrée lointaine. Mais un peu lâche à se rendre à l'appel, il tentait d'y échapper en s'enivrant de bières fortes avec ses amis. Mais la voix, dans sa pureté virginale lui parlait jusque dans les tavernes les plus enfumées, les plus culottées. Dodon alors s'arrêtait de parler, devenait rêveur, puis implorant ses camarades par les regards, il leur disait d'un ton navré « allons ailleurs. »

Mais ailleurs, la voix le suivait, un peu irritée, insinuant des remords dans cette âme jusque là pleine de sérénité.

A la fin, elle se fit irrésistible et Dodon rassemblant tout ce qu'il avait d'énergie, s'en alla, guidé par cette mélodie fraîche comme une source en printemps.

Il traversa un véritable paradis terrestre car les choses lui étaient douces, l'aimaient, l'entouraient de caresses, et ce fut dans un jardin de délices qu'il aperçut une jeune fille chantant au bord d'une fontaine que l'on désigna ultérieurement sous le nom de Puits de Sainte Claire.

La Sainte y voyait les événements de la vie sous leur aspect éternel. Elle ne leva point la tête lorsqu'une image qui passa au fond de l'eau lui révéla l'arrivée de Dodon. Son cœur tressaillit d'aise et, d'émotion, un sang jeune et ardent nacrâ la pulpe laiteuse de ses joues.

Il n'était pas moins ému et n'osait lever les yeux de peur de rencontrer les regards de la jeune fille. Il se pencha sur le puits. Tous deux virent dans l'onde cristalline leurs têtes émues et souriantes.

Alors il osa relever la tête et vit luire, entre les longs cheveux d'or qui étaient retombés sur le visage de son amie, deux grands yeux noirs mystérieux.

MAURICE DES OMBIAUX.





BOURRASQUE

A GEORGES EEKHOUD

*Un nuage affolé fond sur la paix du soir.
Le soleil a sombré dans son tumulte noir ;
L'ouragan siffle en flèche à travers le silence,
Et de longs rais de sang, pareils à des blessures,
Pendant la nuit soudaine en d'étroites fissures,
Semblent des coups portés par une épée immense !*

*L'air assourdi des cris déments de la rafale
Grince du craquement des arbres qui s'affalent ;
Mais voici que le vent, d'un effort plus puissant,
Vers les loins assoupis emporte sa bourrasque,
Et soudain déchirant le nuage qui masque
L'immensité des cieux, brusquement la dévoile.*

*Et j'ai vu dans la nuit sinistre, me fixant,
Regards hallucinés,— l'effroi blanc des étoiles !...*

GEORGES RAMAEKERS.

NOUVELLE

QUAND, le matin, en bande, ils partaient par les dunes, Elienne mettait ce grand chapeau de paille de riz où s'accrochait une touffe de bleuets et de feuillages. Elle était toute mièvre et mutine sous l'envolement des larges bords plats qui s'éployant, teintaient d'une ombre légère le visage rose toujours égayé d'un sourire.

La joie sonnait claire et d'entrain du reste tout autour de cette enfant de beauté, gracieuse dans la fraîcheur d'une robe de plage très simple, — une seule mousseline crème sur laquelle s'éparpil-

laient de petits bouquets de fleurs aux nuances tendres : la jupe s'écourtait à hauteur des chevilles, dont elle laissait voir la nerveuse cambrure ; le corsage, échancré en cœur, découvrait les fines attaches de la gorge ; les manches arrêtées aux coudes montraient les fragiles fuseaux des bras et les nœuds très minces des poignets hâlés d'un fauve clair un peu doré, depuis trois semaines que le soleil les caressait, les badigeonnait de lumière vive.

Silvère n'aimait pas ces promenades.

Il suivait, seul souvent, sans gaîté toujours, la troupe des jeunes gens et des jeunes filles qui folâtraient par les chemins de sable, fleuretaient, baguenaudaient, semblaient prendre joie à des plaisirs qu'il était bien près de trouver enfantins.

Il regardait Elienne grimper, preste et légère, sur les collines dont le sable cédait sous son petit pied chaussé de cuir jaune ; elle s'aidait de l'ombrelle, s'accrochait aux touffes d'argousiers, puis, parvenue au faite, triomphante, lançait un grand éclat de rire qui, trop joyeux pour le cœur mélancolique de Silvère, semblait frapper comme à petits coups méchants sur son âme.

La jeune fille ensuite se laissait dégringoler très vite, précipitant de petits pas rapides le long de la dune en pente raide, s'épouvant presque en des cris effarouchés comme des appels aigus de moineaux francs qui se pourchassent dans un buisson. Les ailes de son chapeau se relevaient, envolées, et lui arrondissaient autour des cheveux blonds en débandade une auréole de paille d'or. Lancée, très vite, elle se laissait aller à l'impulsion, l'air vif lui cinglant les joues, lui faisant baisser les paupières, et, prise d'un étourdissement de griserie, les mains en avant, elle venait se jeter dans les bras de Silvère.

Tous les autres riaient, applaudissaient à la franchise, mais Silvère hasardait un reproche :

— Que c'est imprudent, Elienne !

Et il ne lui venait même pas à l'idée de profiter de cet instant où il tenait la jeune fille tout près de lui, frissonnante encore après l'émotion nerveuse de la course, pour lui presser les mains, hasarder une étreinte, un baiser furtif dans les frissons de la nuque.

Il rajusta le grand chapeau tombé sur le dos, retenu seulement par l'élastique enserrant la chevelure ; il ramassa l'ombrelle qui avait, toute seule, achevé la descente, de la dune, et garda dans sa main un des panaches de genêts aux grelots jaunes qu'Elienne avait arrachés.

Et tant que durait la promenade, elle se montrait la plus riieuse, la plus folle, égrenait des éclats de rire à chaque tournant du chemin, mettait tous les autres en gaité par ses boutades, ses inventions endiablées, n'avait que par instants une attention, un regard, une parole pour Silvère.

Cela se passait ainsi depuis des jours.

Depuis que, par une inconséquence bizarre, cet attristé, ce mélancolique — les autres jeunes gens disaient ironiquement : trouble-fête — s'était laissé prendre d'amour pour l'étrange fillette.

Le jeune homme s'était étonné tout d'abord.

Quand — et c'était bien souvent — il pensait aux premiers instants qui l'avaient mis en présence d'Elienne, il ne se souvenait plus bien. Il lui semblait qu'il l'eût toujours connue, que depuis des ans il suivait partout cette petite poupée fantasque, gamine, à l'insouciant gaité, aux lèvres de rire, sans jamais d'autre tristesse que parfois une moue d'enfant gâtée qui la rendait plus mignonne, plus joliette encore.

Il la connaissait depuis toujours, mais ne l'avait jamais vue.

Son âme savait par cœur le charme de cette nature étrange dont une joie sympathique éparpillait d'attirantes caresses autour d'elle ; son âme reconnut cette beauté dont jadis il évoquait du fond de ses rêves la grâce souriante et l'enfantine fraîcheur.

Ce fut du reste l'instant d'un regard, au début de la saison, en une sauterie où des couples s'éjouissaient sur une terrasse de la digue, un soir d'été, alors que s'alanguissaient les tiédeurs évanouies dans l'air d'une lourdeur voluptueuse.

Sur le quai, accoté au garde-fou, Silvère regardait les virevoltes des danseurs, entendait les fusées de rire qui s'effritaient jusqu'à lui et, machinal, son pied frappait la mesure scandée par le piano.

On l'avait invité à ce *tea* ; comme toujours, il s'était bien gardé d'y égarer sa mélancolie.

Il quittait la plage trop bruyante et, ainsi qu'il en avait coutume chaque soir, il s'en allait vers les dunes aux solitudes mornes.

Il allait y peupler de ressouvenances et d'espoirs ses songeries où passaient des visions de miséricordieuses chimères.

Jetant un regard vers la loggia crûment éclairée par le flamboyement des lustres, il aperçut Elienne.

Et l'âme de Silvère la reconnut.

Il entra, fut accueilli par d'heureuses surprises. On ne le voyait jamais en ces fêtes et, malgré son humeur peu avenante d'esseulé,

ses amis ne l'en aimaient pas moins. C'était, il est vrai, presque une cordialité de condoléance qu'on lui témoignait : on le croyait attristé d'une secrète douleur qu'il cherchait à taire.

Présenté à Elienne, il devina, derrière les compliments de banale convenance et sous la frivolité insignifiante d'une conversation de première entrevue, un intérêt, une curiosité éveillés, très intenses, chez la jeune fille.

Quand il l'eut quittée, après l'échange sympathique de leurs regards, malgré l'heure déjà tardive, — le temps s'étant enfui très vite sans qu'il en eut conscience —, Silvère, au lieu de regagner la ville où il était installé, resta sur la digue.

La nuit, très calme, mais sombre, éployait de grandes voiles d'ombre au-dessus de la mer dont on entendait les eaux caqueter avec une inlassable patience.

La loggia si bruyante et emplie de gaieté un peu auparavant, était retombée dans le silence, une fois éteintes les girandoles et les dernières lanternes japonaises. À une fenêtre du premier étage tremblotait la lueur palotte d'une veilleuse et vers cette clarté qui luminait pour Silvère comme un fanal de bienveillant espoir, allaient toute l'attention, toute la pensée du jeune homme.

Mais une préoccupation l'attristait, évoquait une inquiétude dans son esprit tout pénétré déjà d'Elienne.

L'humeur folâtre, le caractère joyeux et pétulant de la jeune fille s'accorderaient-ils avec sa mélancolie, sa nonchalance de spleen à lui ?

Il savait que c'était un genre, un ton pour chaque baigneuse d'avoir son *flirt*, son chevalier servant qui, toujours aux petits soins, préoccupé de plaire, de prévoir le moindre caprice, le moindre désir, accompagnait partout celle qui l'avait élu, la suivait aux parties de campagne, envoyait des gerbes de fleurs, réservait sa première valse à chaque bal, portait sa raquette de *tennis*, faisait à haute voix la lecture sous la tente après le bain —, et se voyait récompensé par une menue monnaie de sourires, de fleurs détachées du corsage, de quelques mots aimables, un petit baiser furtif même parfois hasardé derrière la discrétion d'une tenture, au détour d'un chemin.

Devrait-il, lui, Silvère, le sceptique qui méprisait toutes les fadeurs de cette mondanité et s'obstinait dans un isolement dont il chérissait la quiétude et l'indépendance, se plier aux caprices mesquins d'Elienne, se faire aux exigences d'une mode ridicule pour se rap-

procher d'elle, pour tenter d'illuminer son rêve à l'irradiante clarté de sa beauté ?...

Ou bien l'aimée — oh ! tant déjà — consentirait-elle à vivre sa douce existence de solitude et de calme, à partager ses joies, à savourer avec lui, sans plus jamais, le tumulte et la banalité décevante du monde, les délices du plein air, des grands horizons des espaces aux immensités magnifiques ?....

Rêve fou, trop beau !

Toutefois, *il devait* l'aimer : ne l'attendait-il pas, ne la cherchait-il pas depuis toujours ?

—

Le lendemain, en habit, Silvère bostonnait au Casino, emportant Elienne dans le tournoyement de la danse.

—

Il fut, dès lors, de toutes les fêtes, il prit rang dans le bataillon joyeux des jeunes viveurs dont il avait jusque là méprisé les plaisirs. On le vit moins souvent errer seul par les dunes où il avait pris l'habitude d'aller chaque jour leurrer de rêve et rassasier d'idéal son âme nostalgique de quelque félicité. Car Silvère, ne s'expliquant pas à lui-même cette lassitude de désillusion qui mélancolisait tout son être, se laissait vivre, indifférent, désintéressé, de toute distraction, de toute occupation, obsédé par l'attente d'une chose qui devait se produire, inéluctable.

Il avait une âme de poète pour lequel les splendeurs des choses éteignaient les lueurs mensongères dont il voyait s'illuminer la vie facticement heureuse des êtres. Il s'était reclus dans l'impénétrabilité de sa solitude : et, vivant le beau rêve d'un avenir où s'exaucerait, en une sérénité de bonheur, ce qu'il sentait devoir être un jour, il passait dédaigneux, parmi la foule des blasés ou des joyeux.

Mais du jour où un rire, un mot, un regard furent venus émietter sur le seuil de son cœur l'appât des définitives voluptés, les portes de son âme s'ouvrirent toutes larges et en lui s'épanouirent, vivaces, les hautes floraisons d'un délicieux amour.

Elienne, sollicitée par l'originalité de cette passion qui s'avouait d'elle-même, timide, soumise au début, mais bientôt plus pressante, osée, impérieuse, fut complaisante aux premières avances insinuées,

très sincères de sentiment, mais avec, néanmoins, des sous-entendus d'étranges arrière-pensées.

Silvère, un matin, était venu retrouver Elienne au bord de l'eau. La mère de la jeune fille, préoccupée de potiner avec l'une ou l'autre chère amie, reçut distraitement les salutations de Silvère répondit par les quelques compliments qu'on se doit entre indifférents de bonne compagnie, puis laissa les deux jeunes gens converser à l'aise, — oh ! des choses très banales : tenez, par exemple, du roman que feuilletait Elienne, la jolie petite madone toute mignonnante enfermée dans le tabernacle que lui faisait la chaise couverte d'osier où elle prélassait la grâce mutine de sa charmante personne.

Et la mer, illuminée des mille lucioles d'or que le soleil semait sur les eaux tranquilles, étendait l'immense splendeur de ses flots clairs et chantants.

Le caquetage, les rires, tout le bruit de la cohue des baigneurs souillaient le calme berceur et les toilettes, les couleurs criardes, l'horrible cacophonie des nuances, profanaient la beauté du décor.

C'était cela le « monde » : le bonheur, la joie, la vie d'Elienne, la douleur et la colère et le mépris de Silvère.

— Et puis, si nous nous aimons, n'est-ce pas tout ? N'est-ce pas le ciel sur la terre ? Venez, Elienne, loin, très loin, n'importe où, mais là où nous serons seuls..... Et ce sera l'idéal enfin, et ce sera le bonheur !

— Mon cher, votre audience est levée. Il est onze heures, reconduisez-nous, et demain.....

— Non, Elienne, c'est fini : je pars, je fuis. Demain, ni après, ni jamais ! Après avoir voulu lutter contre moi-même, devoir lutter contre vous !

— Alons donc, vous dites, mon beau mélancolique ? Voici, je répète : demain, à neuf heures, on étrenne la « *Lienne* » et vous avez promis.....

A neuf heures, Silvère tenait l'aviron, et la « *Lienne* », très vite, filait vers la haute mer.

C'était un canot de ballade, très coquet, mais si frêle qu'on eut craint de le toucher, de peur qu'il ne s'enfonçât aussitôt. Un caprice d'Elienne, on n'avait su pourquoi, un beau jour.

Ils partaient à quatre, deux jeunes gens qui ramaient et deux jeunes filles en vareuses blanches et toques de soie mousse.

La « *Lienne* » s'en allait sautiller, légère, sur les crêtes des petites vagues qui, se jouant avec les rais de soleil, diapraient de lumineux zig-zags l'acajou verni.

Le premier jour de promenade, Silvère trouva ce plaisir moins insipide que les autres. Lorsqu'il avait exténué ses membres dans une furieuse ardeur d'exercice, il ne ressentait pas la fatigue essoufflée qui l'accablait après l'une de ces heures de *lawn-tennis*, heures qu'il devait souffrir chaque jour pour complaire à Elienne, dont il avait la délicate mission de faire le jeu ; il n'était pas envahi de cette lassitude qui le harcelait de fièvre après tous les tourbillons, toutes les bousculades d'un bal.

Et puis Elienne ne se préoccupait plus ici de la galerie, de l'entourage, de tout un monde dont les yeux pouvaient la voir, l'admirer, pour lequel il fallait se surveiller, s'épier.

Oh ! l'horreur des attitudes engoncées, des gestes, des ports de tête, des moindres démarches à étudier ; le supplice de coudoyer la foule imbécile de tous ces pantins ; le désespoir de ne pouvoir arracher Elienne à cette vie d'en dehors, de fadeurs, de vanités !

Au moins, ces promenades, c'était presque l'isolement, la solitude, lorsque, très loin, en pleine eau, ils abandonnaient les avirons, se laissaient bercer à la dérive et vivaient une heure de calme apaisant, préoccupés du seul plaisir du paysage et de la joie d'eux-mêmes. On suivait des yeux les vols amollis des mouettes qui décrivaient de larges orbes autour du canot, effleuraient les eaux tièdes et y baignaient les pointes de leurs ailes grises. On regardait s'enfoncer dans le mystère de l'horizon le large papillon que formait une voile indécise. On se penchait au-dessus de l'eau pour y voir les visages mirés dans la transparence mobile des flots, reflétés avec des contorsions baroques de rictus, des allongements, des sursauts, des rapprochements subits d'étreintes, des heurts imprévus qui font se réjoindre les images, puis les séparent brusquement, les font rire, pleurer, grimacer.

Elienne aimait à plonger la main dans l'eau, à sentir la molle et veloutée et incessante caresse de ce long baiser. Et Silvère enviait les petites vagues qui semblaient courir, indifférentes de tant de bonheur. Silvère eût voulu posséder cette main, ce bras, ce corps adorables pour les envelopper sans cesse et durant toute une vie du frôlement d'une très douce étreinte....

Et dès ce jour le jeune homme fut attristé d'une nouvelle douleur — celle-là plus cuisante que toute autre et qui ravagea de tout un tumulte d'orage son pauvre cœur.

Sa passion jusque là ne s'était embarrassée d'aucune banale extériorité. Elle était faite, toute, d'idéale et de rêve et la désillusion qu'il avait trouvée dans la coquetterie et les puérités dont était tissé le cœur d'Elienne l'avait seule affecté, sans que sa tristesse d'aimer jamais s'imprègnât d'une colère, d'une jalousie.

Toutes les convoitises qu'il avait devinées autour d'Elienne, toutes les attentions délicates, les galanteries, les prévenances, les compliments qu'il avait remarqués de la part d'une cour très fidèle d'adorateurs postulants ne l'avaient inquiété aucun instant, ne l'avaient troublé d'aucune crainte anxieuse.

Il savait trop l'insignifiante vanité de ces *flirts* banals, il jugeait trop hautement le bon sens — tapi sous d'extérieures apparences de frivolité étourdie — de celle en qui il avait mis tout l'espoir de son bonheur.

Mais, par une étrange impressionnabilité de sentiments, alors qu'un homme, un être n'avait pu inquiéter son âme, une chose l'effara toute.

Dans le plaisir de jour en jour plus intense jusqu'à s'ériger en véritable passion, qu'Elienne prit bientôt à passer des heures, des matinées entières sur l'eau, à tout oublier de ce qui la sollicitait autour d'elle, Silvère pressentit le danger d'une rivalité à laquelle il ne pourrait opposer la puissance d'aucun amour, devant laquelle il devrait faire docile soumission.

Il sut dès lors les tourments d'une jalousie harcelante !

Oh ! cette eau aux voluptueux frôlements où, le matin, Elienne baignait son corps tout palpitant sous l'étreinte douce et câline.

Oh ! ces flots aux majestés poignantes dont Elienne, par les soirs de tempête, venait de la digue contempler les imposantes fureurs ; elle se grisait d'une ivresse nerveuse lorsque, grelottante, appuyée au dossier d'un banc, elle suivait de ses yeux émotionnés de plaisir, fascinés d'admiration, les lames bondissantes. Le vent lui cinglait les joues, lui émiettait sur le visage, sur tout le corps des paquets d'eau enlevés avec rage — et c'était pour elle comme de mâles baisers triomphants, c'étaient comme de brutales caresses auxquelles elle se donnait, soumise et très heureuse.

Mais près d'elle, méchant, désespéré, Silvère maudissait la mer, — il la haïssait, il l'enviait jaloux.

Ou bien c'était par de clairs matins tout joyeux de lumière. Il fallait partir avec la « *Lienne* », mener la jeune fille au large où, joyeuse, elle pouvait encore s'abandonner à la possession toute puissante de ces vagues, à leur roulis berceur, à leurs chantants murmures qui disaient de délicieuses choses un peu narquoises.

A tout autre plaisir, elle sacrifiait celui de passer une heure sur l'eau ou de se promener sur le sable, le long des vagues qui y venaient effriter leurs ourlets d'écume blanche.

Elle s'échappait souvent du bal, courait sur la digue regarder la mer très calme et dormeuse dans l'ombre, striée du sillage tremblottant de feu qu'y creusait l'astre. Elle rentrait et, toute émue, disait son extase :

— Si vous saviez, Silvère, comme *elle* est belle, cette nuit. Venez, allons *la* voir.

PAUL ARDEN.

LA TRADITION ET LA MODE EN ART

CONFÉRENCE DE M. CAMILLE MAUCLAIR A LA *Libre Esthétique*.

Un séjour prolongé à Bruxelles de notre collaborateur Camille Mauclair nous a privé de sa lettre parisienne mensuelle, mais il nous a valu une exquise causerie, au salon de la *Libre Esthétique*, sur la Tradition et la Mode en Art.

Le sujet choisi par M. Mauclair nous intéresse tout particulièrement, en ce moment surtout où les réactionnaires de la littérature brandissent la conférence de M. André Hallays sur *l'Art et la Mode*, au Cercle artistique, et en donnent une interprétation anagogique.

Très logiquement déduite, la thèse de M. Mauclair n'hésite pas à conclure en faveur de l'individualisme en Art.

« La tradition est dans l'artiste, a-t-il dit, c'est le don héréditaire » d'être original, la faculté de créer. La mode est dans l'œuvre, c'est » le signe passager, l'expression extérieure. On a aussi appelé tra-

» dition le moyen de continuer la mode. C'est l'œuvre des écoles et,
» de tout temps, il a fallu aux artistes bien des efforts et bien des
» luttes pour s'en affranchir. La tradition des maîtres, c'est l'origi-
» nalité individuelle, celle des écoles c'est la soumission individuelle.
» Les maîtres, tels que les écoles les présentent sont détestables ;
» pris en eux mêmes, ils sont admirables.

» Ce qu'on hérite d'un grand maître, ce n'est pas ses moyens, mais
» l'exemple de son énergie, le sentiment du droit à être soi-même,
» comme il fut lui même.

» Ceux-là échoueront qui s'imaginent que s'approprier les moyens
» du mort, c'est les continuer. Cela n'est pas plus créer que ne crée
» un anatomiste en disséquant un cadavre. S'il est vrai qu'un artiste
» se relie nécessairement à ses devanciers, c'est dans l'énergie indivi-
» duelle, dans la force de protestation et d'originalité. »

Or la plus récente malice des petits bonzes de nos lettres qui ont
introduit dans leurs articles de critique le ton, les adjectifs et l'argu-
mentation des journaux à un sou, est de crier bien fort que l'indivi-
dualisme est la mode présente, le snobisme de l'époque.

Leur niaiserie est vraiment désarmante. Ils pontifient avec solennité,
ils proclament des canons absolus de l'Art, ils excommunient (est-ce
que l'un d'eux n'a pas envouté plusieurs de nos amis?) mais tout
cela se passe à peu près dans le vide, ils ne sont plus écoutés que par
quelques petits juifs, chercheurs de poux, snobs de la réaction.

L'individualisme est le résultat, l'aboutissement suprême de la
science moderne, il est naturel que ses déductions aient une influence
sur l'éducation philosophique de notre temps. Nous sommes loin de
la mode et il faut être d'une ignorance impardonnable pour en parler
ainsi.

La conférence de M. Mauclair, pour qui la veut méditer, fait
bonne justice des élucubrations réactionnaires de gens qui ont intro-
duit la politique dans l'art en appliquant à ceux qui ne pensaient
pas comme eux, des noms de partis, et qui estiment qu'il y a plus de
profit à exploiter les instincts conservateurs d'une société influente,
qu'à chercher de nouvelles manifestations de l'intellectualité con-
temporaine. Sans s'occuper d'eux et de leurs contorsions épilé-
ptiques, il a dit avec beaucoup de justesse qu'il existe deux Belges,
deux traditions. Mais il y a quelques années, la sacro-sainte tradition
des académies ne sévissait que dans la peinture, aujourd'hui on veut
l'imposer à la littérature, mais plus dure, plus étroite et plus autoritaire
que les pions de profession eux mêmes ne la désirent.

La causerie de M. Mauclair est venue à propos. Il y avait certaines choses à dire. Elles ont été dites en cette prose élégante, gracieuse, aux périodes savamment combinées, prolongées et harmonieuses, se déroulant ou s'enlaçant comme des arabesques, d'une si belle pureté française, par une voix bien timbrée, doucement chantante et suggestive.

MAURICE DES OMBIAUX.

A HORATIO

A FERNAND ROUSSEL.

*Horatio, mon frère aimant et charitable,
Toi dont l'âme est divine et le cœur équitable,
Qui n'eus jamais pour moi que pardon et bonté,
Je te revois en moi, tel que tu as été.*

*Te souviens-tu toujours des anciennes années ?
Nos deux âmes un jour, en chantant, nous sont nées,
Quand nous sommes allés ainsi que des enfants,
Boire aux sources des prés avec de jeunes faons.*

*Plus que moi tu charmais par ta beauté native.
Ta grâce était royale et tendre, mais craintive,
Ton sourire effleurant tes lèvres était bon,
Mais j'avais plus que toi de fougue et d'abandon.*

*Qui nous voyait passer s'arrêtait, ô mon frère !
Quand nous deux nous allions vers la même chimère,
Nos fronts ornés de fleurs et souriant tous deux,
C'était un doux bonheur qu'on lisait en nos yeux.*

CHARLES FRAPPART.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Force du Mal par PAUL ADAM (Armand Colin, Paris).

L'Homme Jeune par M. HENRI VANDE PUTTE. — *L'anneau de Çakuntala* par FERDINAND HÉROLD. — *Les Poèmes de mes Soirs* par M. EDMOND PILON. — *L'Émerveillée* par M. GUSTAVE RALHIEN-BECK.

Un nouveau livre de l'écrivain-penseur, qui signa de si corrosives et flagellantes « critiques des mœurs » dans les tant regrettés *Entretiens politiques et littéraires*, est toujours un événement ;

En « *La Force du Mal* » M. PAUL ADAM a étudié un curieux coin de la Flandre Française où l'élément flamand de la population contraste violemment, presque jusqu'à l'antithèse, avec le sang espagnol qui a été inoculé au matériel terroir depuis le XVI^e siècle. L'antagonisme latent des deux races est décrit en une dizaine de merveilleuses pages (59 — 71) au début du livre durant tout le récit, des allusions et des évocations accentuent le parallèle.

A tout instant on s'arrête pour relire la vigoureuse prose de M. PAUL ADAM, de tous les auteurs français celui dont l'écriture allie le plus de couleur et de pâte à une élégance nerveuse, et se rapproche de la langue de nos meilleurs écrivains français de Belgique.

Le roman même est l'histoire d'un jeune médecin qui s'est établi dans la dite province. Une épidémie de choléra s'y est abattue; Jean Stival lutte contre le fléau mais aussi contre la stupidité, l'ignorance et l'égoïsme des naturels. Ce combat d'un homme supérieur aux prises avec la foule bestiale s'exacerbe des efforts qu'il fait pour passionner jusqu'à l'amour, le sentiment tendre existant entre lui et sa fiancée. De leur mariage de raison naît cependant une amitié vivace et toujours grandissante. Le devoir leur ouvre des horizons consolateurs. La souffrance les aura aguerris et leur permettra de triompher de la force du mal.

« Ne cherchant plus que la douleur ils se crurent forts ! » telle est la dernière parole de ce livre, incontestablement le plus beau que nous devons au jeune maître.

Détachons un passage qui donne une idée du relief et de la moëlle de ce magistral bouquin :

« Lors des baptêmes, la coutume de poursuivre la voiture emmenant le parrain et la marraine, centuplait le gain de la populace enfantine. Le cri alternatif : « A vivra ! » si les sous pleuvaient ; « A mourra ! » si tarissait la largesse, prenait à l'ambiance des germes invisibles et mortels, une ferme allure de présage. L'essaim des voyous grandit autour des berlines enfermant la crainte d'une mère qui ramène le nourrisson de la cérémonie baptismale, « A vivra !... A mourra !! » et sur les décimes jetés par la main en gañt blanc, les corps des loqueteux s'étaient à plat ventre pour en couvrir un nombre, « A vivra !! A mourra !! » Des poings forts s'attachaient aux tignasses des plus faibles rués sur le billon. La bataille mêla bras et jambes, les têtes vertes. Les coups résonnèrent dans le dos. Les pleurs lavèrent la crasse des visages. Des mains victorieuses essuyèrent sur les culottes trouées le sang qui tachait les sous. »

*
* *

L'Homme Jeune, le livre de début de M. HENRI VANDE PUTTE est un vrai livre qui porte bien son titre. Ces pages séduisent par leur fraîcheur et leur sincérité. Elles ont toute la saveur des confidences au jour le jour. Effusions et transports d'allégresse, souffrances de je ne sais quoi, attendrissements à propos de rien et de tout, extase amoureuse, désirs charnels et nostalgies spiritualistes, bains de foule, puis farouches claustrations, ce sont bien là dans ce livre les stades contradictoires et capricants par lesquels passe l'Homme Jeune.

Et malgré ce désordre et ces sautes d'impressions, le livre de M. Vande Putte forme un rare ensemble où les épisodes s'enchaînent harmonieusement et logiquement.

L'écriture, parfois un peu trop interjectionnelle et exclamative, est curieuse et intéressante, le vocabulaire recherché et condimenté de néologismes souvent heureux. En somme, livre d'allure hardie et décisive, d'un jeune artiste encore tout pantelant de ses premières émotions d'art et d'amour.

S'il nous faut dire nos préférences, nous déclarons goûter particulièrement : *Le Soir Naïf*, *Homme Jeune*, *le Désir* et *Mes chers beaux-Amants aux Fourmis*.

Indépendamment de ses très réels mérites littéraires le livre de

M. Vande Putte se recommande par une jolie toilette que lui a faite M. Havermans, l'éditeur de la collection du « Coq Rouge ».

*
* *

Dans son adaptation française de l'*Anneau de Cakuntala*, la comédie héroïque de Kalidasa, M. A. Ferdinand Hérold s'est attaché, au moyen d'une langue simple, claire et lumineuse à préserver l'atmosphère calme et la candeur primitive du chef d'œuvre sanscrit. La comédie se déroule gracieuse et douce sans ces heurts passionnels, ces situations tendues, ces violentes péripéties des théâtres qui sont venus après. Les personnages tiennent des propos et tracent des gestes d'une simplicité presque hiératique tranchant à peine sur le silence et la sérénité de la forêt, du palais, des milieux sacrés où ils se meuvent pieusement en voisins, en proches des dieux.

*
* *

C'est encore dans un pays de rêve plutôt que d'action que nous mènent les *Poèmes de mes soirs*, le premier livre de vers de M. Edmond Pilon, un livre attestant beaucoup de talent et une précoce maturité. M. Pilon s'entend à composer de beaux et sobres décors païens où les personnages se posent dans des attitudes rappelant les compositions de Puvis de Chavannes.

Le Puits d'Automne et surtout le *Favelot de Joie* comptent parmi les pièces les plus personnelles du livre.

*
* *

L'*Emerveillée* par M. GUSTAVE RAHLENBECK est un recueil de nouvelles aimables, écrites dans cette langue blonde, souple, une langue de pastelliste qui caractérise la plupart des conteurs du pays de Liège. Ces nouvelles ont du sentiment et parfois de l'émotion. Les plus tragiques de ces histoires, tel l'*Accusé*, manquent de l'allure et du ton vraiment pathétique, mais toutes se recommandent par des mérites de composition et la bonne tenue du style. Peu de personnalité, mais une bonne moyenne de talent.

Aux prochains les compte-rendus de *Six chansons de Pauvre Homme* par MAX ELSKAMP, *Et chanta la feuillée* par M. CHARLES BERNARD,

Ballades par M. PAUL FORT, *La Pluie et le Beau Temps* par M. GUSTAVE KAHN, *Le Trésor des Humbles* par M. MAURICE MAETERLINCK, *Moussorgski* par M. PIERRE D'ALHEIM, *Le Roi Fou* par M. GUSTAVE KAHN.

WILLEM ULRICH.

César Antechrist, par ALFRED JARRY. Edition du *Mercur de France*, *Contes Chimériques*, par JEHAN MAILLART. Lacomblez, éditeur.

Monsieur ALFRED JARRY est, parmi les jeunes écrivains qui forment le groupe des collaborateurs du *Mercur de France*, une personnalité curieuse. Son art est essentiellement personnel et sa vision pour ainsi dire rétrospective. Il se complait dans des perspectives étranges, qui empruntent leur couleur et leur sentiment aux choses anciennes, aux choses du souvenir et de l'abstraction.

Rien de plus original que ce livre, paru jadis en fragment au *Mercur*; c'est surtout l'œuvre d'un chercheur, d'un inédit et d'un inquiet. C'est une pièce au symbole peu défini, d'une écriture châtiée et difficile plutôt ambiguë que claire. Des scènes rapides, très colorées et précises, quelque chose comme un blason aux figures mouvantes et vivement empreintes de lumière. On dirait des répétitions d'enluminures anciennes, aux tons un peu amortis et rehaussés d'or et d'autres métaux précieux. La langue de M. JARRY révèle une étonnante recherche; c'est comme un manuscrit aux encres multiples de couleurs dont les lignes se suivent serrées sur une feuille de gueule ou d'azur. Et des choses souvent profondes dans ce livre, des phrases d'une réelle beauté. « Le signe Plus ne combattra point contre le signe Moins. Comme de toute lutte l'issue possible ne serait que l'anéantissement — car chaque adversaire est l'Infini — de l'un et l'autre principe, — ou leur réconciliation ».

L'esprit de M. JARRY est souple, et l'on dirait qu'il a écrit l'Art Héraldique pour déconcerter un peu le lecteur ordinaire, non initié aux choses du blason. Car les autres parties du livre sont plus claires, d'une écriture normale dirions-nous. Il y règne une sorte d'ironie. Et l'ensemble laisse une impression d'art délicat quoique parfois trop voulu et trop analysé.

*
* *

Contes chimériques sont un joli livre, plein de choses charmantes. De ces onze contes se dégagent une sincérité et une poésie délicates.

On dirait du Grimm ou du Perrault, mais plus terre à terre, moins doux et moins profond. Le style est un peu archaïque, les périodes sont colorées, laborieusement travaillées et finies. Et le tout laisse comme un rebus de choses passées, de légendes qu'on a lues quelque part ou qu'on a entendu dire, il y a bien longtemps. Ainsi l'atmosphère du *Suivre* rappelle vaguement la *Cité morte dans l'Or* de Demolder, et son personnage ressemble à l'*Euthée* de ce poète. Et les *Veilleurs* me font songer à Maeterlinck avec cette phrase surtout

« Ils sentaient qu'une main obscure se levait sur eux dans l'ombre. »

Parfois l'harmonie de la phrase est douteuse, trop heurtée. On y sent trop de facilité de travail chez l'auteur, une facilité qui néglige la ciselure et qui satisfait trop falacieusement l'écrivain.

Le Sacre est une prose chaste et fervente. Presque l'illusion d'une fresque aux tons effacés dont on s'amuse à suivre les lignes vagues et dont, petit à petit, on rétablit le dessin éloquent.

Beau livre de début qui m'a d'autant plus charmé qu'il émane d'un esprit jeune et vaillant.

SANDER P.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LES FRÈRES STEVENS

GRIO habile et repu, mousquetaires revomis. Dynastie pesante et affligeante. Ex-èrême de Cocodès. Sous-officiers astiqués savonnés au Suc Pivert, à la courbe échine. Ont-ils chiffonné les jupons et les soies de l'Impératrice et massacré le grand Manet devant les marquises crispées ! Cette dynastie écœure.

Arthur, promenant son échine escogriffine, surtout me révoltait. Son œil luisant de rat blotti dans un fromage me secouait. Il y avait défiance instinctive et répulsion anormale vaguement carminative. Répugnance justifiée car cet homme avait écorché, écrabouillé, turlupiné, dévoré, assailli, enmarmeladé, détérioré, panné nos beaux peintres. Besogne de sacrifiant, continuée par Alfred sans la moindre retenue, un échantillon garanti authentique.

L'indiscrétion est permise. Je ne tiens pas à ménager ces démolisseurs à suçoirs, poulpolâtres rampant sur champ de sable, arachnéides moustachus, spadassins soyeux, diplomates à trois dents, teinturiers iodés, boutiquiers formidables, chats bottés, émailleurs de rêves coquelucheux de modistes évaporées.

Au salon d'Ostende, le Roi regardait avec intérêt des paysans navrés de Laermans, M. Stevens, accourant inquiet, lui dit : « L'auteur de ce tableau est sourd-muet ; il est fâché qu'il ne soit aveugle ; il ne pourrait faire peinture aussi mauvaise. »

Plus loin, même jeu, devant un paysage de Claus. Ici, le Roi interrompt par un gros mot bien senti... Là dessus, effondrement momentané du démolisseur.

Jetons un voile épais sur les échantillons d'Arthur...

Quant à Joseph, le moins madré du trio, il a été vendu par ses frères. Devant eux, il reste présentable. Parlons d'Alfred surtout.

Avant de toucher à ce débris national j'ai hésité longtemps et réfléchi plus de sept fois, mais on dit tout bas ce que l'on n'ose dire tout haut, et je l'entends beaucoup dire M. Stevens a cherché tous les succès, il en a usé et abusé, et sans lassitude s'est repu des plus basses louanges, a flatté la gent la plus vile.

Ses peintures sont banales son coloris confituresque ; elles n'inspirent aucun sentiment élevé, aucun grand parti pris. Elles révèlent une médiocrité licencieuse prête à toutes les concessions : demi qualités, chic, roueries, basses roublardises.

Ses produits plaisent aux boursiers congestionnés, aux Sémites purulents, aux Grilles-d'Egout sur le retour, aux provinciaux mou-tonniers, aux Snobs inconsistants, aux financiers rapaces, aux « pigeons » gluants : boulevardiers, absinthés, couturières...

Sous le masque de l'art flamand, M. Stevens massacre nos jeunes artistes. Pourquoi lui sacrifier nos meilleurs peintres ? Devant lui, la modération ne tient pas debout et serait presque crime.

Les matoiseries très roublardes de M. Stevens, sa couleur groseillère et pistachue, ses minauderies raffinées, ses peintures luisantes comme table de mastroquet, mouillées de paillettes de liqueurs felatée, les chairs vitreuses de ses fades parisiennes ne sont pas d'un Flamand.

M. Stevens n'a jamais atteint la cheville des peintres : Artan, Dubois, Boulenger, Degroux, écartés, sous son règne, des salons parisiens et galeries princières. Beaux flamands aussi : Leys, Debraekeleer, Smits, Meunier, Mellery, Rops, etc., etc.

Saluons ces glorieux et probes artistes !

Hélas ! trois fois hélas !!!

Pourquoi démolir un vieillard ; nécessité oblige cependant, M. Stevens a-t-il eu quelques beaux mouvements, a-t-il possédé comme son frère l'œil luisant du blaireaux à l'affût ? Aujourd'hui, l'œil est inexpressif, semblable à huitre braquée vers le zenith.

Les bourdonnements de vesse aigre tournoyant dans une moule terne ne peuvent nous désarmer.

Les critiques de M. Stevens sont hyénales, vampiriques etc. etc. M. Stevens sait lancer raidement un jet pissieux de civette essoufflée.

Actuellement nous le voyons partout s'abattre de tout son faux poids sur des artistes honnêtes, consciencieux, et se carrer dans ses vieux succès. Ses peintures ont plu aux boursiers fétides, aux banquiers mollets, sémities crochus, aux biches empaillées, aux Nanas dégonflées.

C'est plus que parfait.

Que M. Stevens ronge ses lauriers en paix, qu'il se contente de ce qu'il a cherché et trouvé.

Ne pas lui dire ces vérités serait action mauvaise, je le répète largement.

Quand son frère Arthur, non moins hostile aux peintres belges, formait gratteculinesquement les galeries des princes et banquiers richissimes, il oubliait nos beaux artistes flamands, mais jamais ne négligeait d'y glisser les peintures de ses frères.

M. Alfred Stevens, après avoir massacré nos artistes belges en France, promène ses restes en Belgique et, dérision amère, prononce, une larme de lézard dans la moustache, des discours navrants sur leur tombe, attitude grotesque.

Soyez prudent, M. Stevens, ne touchez plus aux jeunes peintres de talent. Ce jeu pourrait mal finir, à leur tour, les attaqués vous attaqueront et fatalement vous resterez sur le carreau. Vos grognements désespérés devant les beaux artistes restent sans échos.

Votre peinture est usée à Paris elle s'usera rapidement en Belgique.

Le talent de Degroux, Boulenger, Dubois, Artan, etc., etc., vous étouffera, M. Stevens, et rien de vous ne restera car vous êtes le type accompli de l'artiste mesquin.

Les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère.

JAMES ENSOR.



PICORÉE

Prière d'adresser la copie et toutes les communications relatives au prochain numéro (le premier de notre 2^{me} année) à M. Maurice des Ombiaux, 6, rue de Bériot.



La Plume, dans un numéro très intéressant d'ailleurs, consacré à Paul Verlaine, se livre au jeu enfantin d'un congrès de poètes pour savoir :

I. Quelles sont les meilleures parties de l'œuvre de Paul Verlaine et quel a été son rôle dans l'évolution littéraire ?

II. Paul Verlaine ayant remplacé Leconte de Lisle dans l'admiration ou dans la sympathie des écrivains nouveaux, à qui attribuer sa succession ?

169 écrivains ont pris part à cet innocent exercice. Il résulte des 169 votes exprimés que Stéphane Mallarmé est désormais chargé de tenir le sceptre de la royauté poétique.

Mais, ô suffrage universel !, après ce vote auquel nous ne pouvons qu'applaudir, c'est Jean Moréas que l'on a désigné pour occuper le siège de vice-roi. La plaisanterie n'est pas morte en France.



Henri de Régner, le noble et hautain poète que les dernières générations littéraires acclament, avec Viélé Griffin et Verhaeren, comme un des porte-étendards de la jeunesse et de la poésie, vient d'entrer à la *Revue des Deux Mondes*.

Cette chose, assez simple en apparence, a pris les proportions d'un événement dans le monde des Lettres. Il convient d'en dégager la signification. D'outranciers réactionnaires, profitant de l'étourderie d'un jeune écervelé qui avait fait à ce propos des commentaires assez peu pourvus d'intérêt, ont voulu faire croire que le poète de *Tel qu'en songe* avait fait amende honorable envers le Parnasse, s'apprétaient à rompre définitivement avec son passé de novateur et à se séparer de ses amis.

C'est vraiment le méconnaître et essayer de donner le change sur ce qui se passe actuellement dans la littérature française. La collaboration d'Henri de Régner à la *Revue des Deux Mondes* nous a fort peu étonnés après l'article de M. Brunetière sur le *Cosmopolitisme littéraire*. Elle en est une conséquence assez naturelle. Cet article indique une orientation nouvelle de la grave revue et permet aux poètes qui se sont débarrassés des formes classiques d'y collaborer sans rien abdiquer de leurs théories et de leurs principes. D'autres y entreront après de Régner, accentuant ainsi la victoire de la jeunesse, marquant l'étape franchie par ceux en qui elle avait placé à juste titre ses plus chères espérances.

N'en déplaise aux épileptiques du classicisme qui en sont, chez nous à leurs dernières contorsions, les grands écrivains de France dont ils se réclament, José Maria de Hérédia, Léon

Dierx, Anatole France etc. etc., ne ménagent pas leurs sympathies à l'égard des poètes qui ont rompu avec la mode parnassienne. Tout dernièrement, notre ami Verhaeren, la bête noire de nos guignols banvillesques, a reçu des témoignages admiratifs d'autant plus précieux qu'ils émanent de Maîtres que la réaction avait toujours revendiqués.

Ainsi donc, loin d'être ce qu'on a essayé d'appeler une désertion, l'entrée de de Régnier à la *Revue des Deux Mondes* est pour nous une victoire qui en fait présager d'autres.



L'Art Jeune vient de publier, en un beau numéro, les discours qui ont été prononcés au banquet offert à Emile Verhaeren à l'occasion de son nouveau livre; *Les Villes Tentaculaires*.



Les admirateurs et amis de Gustave Kahn lui ont offert dernièrement à Paris, un banquet pour fêter l'apparition du *Roi fou* son dernier livre.

Nous avons vivement regretté de n'avoir pu envoyer un des nôtres pour boire à la santé du merveilleux rapsode *des Palais Nomades* et des *Chansons d'Amant*. Mais nous saisissons avec empressement cette occasion d'adresser à Gustave Kahn l'expression de notre fervente admiration et le témoignage de notre amitié.



Le temps est-il venu de briser la dernière barrière de la prosodie et de laisser fleurir, sur un sol sarclé, rasé, refouillé, la poésie au gré de l'air et du caprice ?

La règle de Malherbe et de Boileau est devenue banale en son cadre étroit. Elle ne se prête plus guère aux vivacités de formes et d'images qu'on peut espérer d'une philosophie plus libre dans une rhétorique plus ample, et d'ailleurs le poète ne doit-il pas tout essayer pour parvenir à l'intensité de coloris à laquelle il aspire ! *L'Art Poétique* est d'une monotonie désespérante quand aucune hardiesse ne vient en animer les récits, en précipiter ou en ralentir l'élocution. Tranquille en son cours classique, plus bondissant en ses élans odesques ou romantiques, alors il sera comme un ruisseau qui coule, semé d'îles verdoyantes ou arides, coupé de cascades accidentées. Le voyageur, qui suivra son onde chantante arrivera plus vite, sans ennui et sans fatigue, à la grande mer où le conduira sa course fatale.

Donc, ne répudions pas absolument la règle, mais servons nous sans contrainte ; que ce soit plutôt une aide qu'une gêne, que cette liberté d'allures permette la clarté de dialectique que le « chevilement » de la cadence obscurcissait souvent ; que la hardiesse des mots ne nuise en rien à cette clarté ; que nulle phrase importune, amenée par les besoins de la prosodie, ne vienne encombrer d'une longueur fatigante la route à parcourir, le vêtement du poème sera plus ample, le décor où il se meut plus largement brossé et plus adéquat à sa philosophie.

LÉON RIOTOR.



La magistrature « debout » ne cesse

pas d'être facétieuse dans ses manifestations littéraires et historiques. Voici ce que nous avons lu dans tous les journaux de Bruxelles.

M. l'avocat général rappelle l'exemple des Sabines se jetant entre « les deux corps d'armée ». Eh bien, dit-il, il y aurait eu provocation directe si alors elles avaient crié aux Romains : « Ne tirez pas !!! »

Lire dans la Société Nouvelle de Mars *le Suicide par Amour* de notre ami Georges Eekhoud.

M. Jules Destrée, membre de la Chambre des Représentants, a donné le Mardi 17 Mars, à la Maison du Peuple une conférence sur Georges Eekhoud.

L'intention était excellente, le choix du sujet fait honneur au conférencier.

Voici comment se termine l'article de M. Octave Mirbeau sur le dernier livre de M. Rodenbach :

« Peut-être n'est-il pas inutile, dussent quelques patriotes s'alarmer de cette constatation — de redire que M. Georges Rodenbach nous vient de cette Belgique décriée et qui, pourtant, avec l'auteur des *Vies encloses*, nous donna M. Maurice Maeterlinck et M. Em'le Verhaeren, c'est-à-dire les trois noms les plus purs, les plus retentissants, les plus définitifs de la jeune Poésie Française.

Nous adressons nos remerciements au *Magazine international* pour la mention élogieuse qu'il a consacrée au Coq Rouge de Décembre - Janvier dans sa revue des revues.

Un peu de justice, mais si tardive, est enfin rendue à notre grand Constantin Meunier, le sculpteur épique du Travail. Son exposition à Paris a obtenu un succès légitime. Gustave Geffroy et Clémenceau ont dit dans de beaux articles très compréhensifs, l'œuvre de poésie grandiose et d'humanité poignante accomplie par le robuste et génial artiste.

Un banquet va lui être offert incensamment. Inutile de dire que le Coq Rouge s'y associera de tout cœur.

Sommaire de la Société nouvelle de Mars :

Le Dieu Sémite, Jules Boissac ; *Le Suicide par Amour*, Georges Eekhoud ; *Les Femmes dans la Littérature russe*, N. Nikitine ; *Histoire Sociale de l'Eglise*, Victor Arnould ; *L'Harmonie*, I. Will ; *Etudes de Sociologie.*, A. Hamon ; *T. L. Beddoes et la Tradition Shakespearienne*, Charles-Henry Hirsch ; *La Légende de Vie*, Camille Lemonnier ; *Paul Verlaine*, André Fontainas ; *Chronique de la Littérature et des Arts*, Georges Lecomte ; *Guillaume Lekeu*, Henry Maubel ; *Revue des Livres*, Albert Métin, Laurence Jerrold, A. Hamon, *Le Mois*.

Lu dans le *Journal des Goncourt*, Tome VIII, page 122 :

« Au dîner, où on causait littérature, et où des parleuses me jetaient

ingénument : « Mais pourquoi voulez-vous faire du neuf ? » Je répondais : « Parce que la littérature se renouvelle comme toutes les choses de la terre .. Et qu'il n'y a que les gens qui sont à la tête de ces renouvellements qui survivent... parce que, sans vous en douter, vous n'admirez vous même que les révolutionnaires de la littérature dans le temps passé, parce que... tenez, prenons un exemple, parce que Racine, le grand, l'illustre Racine a été chuté, sifflé par les enthousiastes de Pradon, par les souteneurs du vieux théâtre, et que ce Racine avec lequel on éreinte les auteurs dramatiques modernes, était en ce temps un révolutionnaire, tout comme quelques-uns le sont aujourd'hui »



Lire dans le dernier numéro (15 mars) de la *Revue Blanche*, un

« carnet de notes » de Jules Laforgue et de curieux articles de critique.



Notre ami James Ensor, le puissant coloriste de tant de toiles remarquables, vient de publier un album de *Douze eaux-fortes* sur papier japon, au prix de 25 francs l'album.

Voici le titre des eaux-fortes ;

1. Bataille des Eperons d'Or. 2. Multiplication des Poissons. 3. Les Mauvais Médecins. 4. Les Bons Juges. 5. Maison à Bruxelles 6. Vue d'Ostende. 7. Fridolin et Gragança. 8. Le Christ aux Mendiants. 9. Démon me turlupinant. 10. Prise d'une ville étrange. 11. Triomphe romain. 12. Le Moulin.

On souscrit chez Van Campenhout, chaussée de Wavre, 163, Bruxelles.

PÉRINET.





TABLE DES MATIÈRES

| | PAGES. | | PAGES. |
|---|---------|--|-------------------------|
| Arden Paul. | | de Marès Roland | |
| Nouvelle | 535 | Vers. | 287 |
| Boissier Emile. | | de Molder Eugène. | |
| Vers. | 227 | La mort de St-Nicolas | 30 |
| Cantilène à Régine | 442 | Huit eaux-fortes | 136 |
| Comité du Coq Rouge (le). | | L'île méchante | 210 |
| Le Coq Rouge | 1 | Saint-Nicolas au Poppekeland | 512 |
| Coq Rouge (le). | | Chronique littéraire. | 51, 105 |
| La patrie des Intellectuels. | 65 | de Régnier Henri | |
| Les Bêtes du four national. | 161 | Discours en face de la Nuit | 6 |
| Le Banquet Verhaeren. | 449 | des Ombiaux Maurice. | |
| Id. id. | 505 | L'Anti-Snob | 113 |
| de Gourmont Remy | | La légende apocryphe de
Saint-Dodon au pays de
Thuin et de Lobbes. | 169 |
| Etude critique | 195 | Notre Esthétique. | 353 |
| Delattre Louis | | Au vert | 424 |
| Histoire des trois petits
enfants de Fontaine. | 9 | La légende de Saint-Dodon | 532 |
| Une rose à la bouche | 217 | La Conférence de M. Mauclair
à la Libre Esthétique | 543 |
| Le Retour | 306 | Chronique littéraire. | 250, 296
et 441, 491 |
| Etude de jeune homme. | 392 | de Souza Robert. | |
| Chronique littéraire. | 55, 104 | La fenêtre | 311 |

| | PAGES. | | PAGES. |
|--|--------|-------------------------------|----------|
| Eekhoud Georges | | Gide André. | |
| Etude critique. | 37 | Avril | 411 |
| Aux bords de la Durme . . . | 86 | | |
| L'Aventure d'un buveur de
bière | 257 | Hennebicq Léon. | |
| Le Tatouage | 363 | Vers. | 293 |
| Paul Verlaine. | 450 | | |
| Chronique littéraire. | 442 | Héroid A. Ferdinand. | |
| | | Vers. | 193 |
| Elskamp Max. | | Petites élégies d'automne . | 457 |
| Vers. | 167 | | |
| Enluminures | 369 | Kahn Gustave. | |
| | | Vers. | 128 |
| Ensor James. | | | |
| Le Christ aux mendiants (<i>eau-
forte</i>). | | Krains Hubert. | |
| Le prix de Rome. | 439 | Gaspard de la Nuit | 76 |
| Les frères Stevens | 550 | | |
| | | Lebacq Georges, | |
| Fierens-Gevaert Hippolyte. | | Départ | 486 |
| Etude critique. | 236 | | |
| | | Le Bœuf Henri. | |
| Fontainas André. | | Chronique littéraire. | 102, 153 |
| Elégie ancienne | 383 | | |
| | | Lecomte Emile. | |
| Fort Paul. | | Vers. | 289 |
| Ballades | 198 | | |
| | | Ledent Richard. | |
| Frappart Charles. | | Les Jeux | 530 |
| Les Navigateurs | 91 | | |
| A Horatio | | Marlow Georges. | |
| | | Au matin | 36 |
| Garshine Wsewolod. | | La Jeunesse } | 416 |
| La fleur rouge | 459 | Le vitrail } | |
| | | | |
| Ghislain Charles. | | Maubel Henri. | |
| Hors des lisières | 475 | Notes en marge de «Paludes». | 97 |

| PAGES. | PAGES. | |
|---|------------------------------------|--|
| Mauclair Camille. | | |
| Lettre parisienne 51, 92, 143, 201, 248
294, 340, 434, 487 | L'Automne et deux passants . 381 | |
| Quatre impressions sentimentales 507 | Rousseau Blanche. | |
| Nathanson Sonia. | | |
| La fleur rouge (traduction). 459 | La maisonnette 270 | |
| Noël Jules. | | |
| La jeunesse de Rhànà . 412 | Sur la Route . 384 | |
| Périnet. | | |
| Picorée 61, 107, 155, 204
254, 301, 351, 446, 494 | Roussel Fernand. | |
| Pierron Sander. | | |
| Evocation de l'antique . 45 | Le sommeil de la jeune enfant 474 | |
| Enfances tragiques . 229 | Ruyters André. | |
| The Sea-Gull . . . 316 | Sonnets. 44 | |
| Chronique littéraire. 100 | La défaite 521 | |
| Pilon Edmond. | | |
| Vers. 245 | Chronique littéraire. 252 | |
| Le Cuivre 481 | Sainte Brigitte Paul. | |
| Poro L. | | |
| Noël nouveau. . . 418 | Vers. 291 | |
| Ramaekers Georges. | | |
| Bourrasque 535 | Saint Pol Roux. | |
| Rency Georges. | | |
| La forêt mouillée. 284 | La torche de ténèbre 129 | |
| En aimant 480 | Les reposoirs de la Procession 313 | |
| Retté Adolphe. | | |
| Severin Fernand. | | |
| Stiernet Hubert. | | |
| Tricot Léon. | | |
| Comment on aime 276 | | |

| | PAGES. | | PAGES |
|-------------------------------|--------|-------------------------------|-------|
| Ulric Willem. | | Verhaeren Emile. | |
| Chronique musicale. | 58 | La ville. . . . | 27 |
| Id, littéraire. | 546 | Poèmes en prose. | 48 |
| | | Au village . | 140 |
| Van de Putte Henri. | | La recherche . . | 215 |
| La chanson du tonnerre | 94 | Les heures aiguës | 313 |
| Prose | 285 | Noël. . . . | 432 |
| | | Francis Nautet . | 497 |
| | | Le Moulin vide . | 518 |
| Van Lerberghe Charles. | | Vielé Griffin Francis. | |
| Rayonnements | 73 | Phocas le jardinier . | 83 |
| | | Le rire de Mélissa | 356 |
| Van Look A. | | Vierset Auguste. | |
| Chronique littéraire . | 150 | Au Désert . | 135 |
| Etude critique. | 343 | | |



LES LIVRES

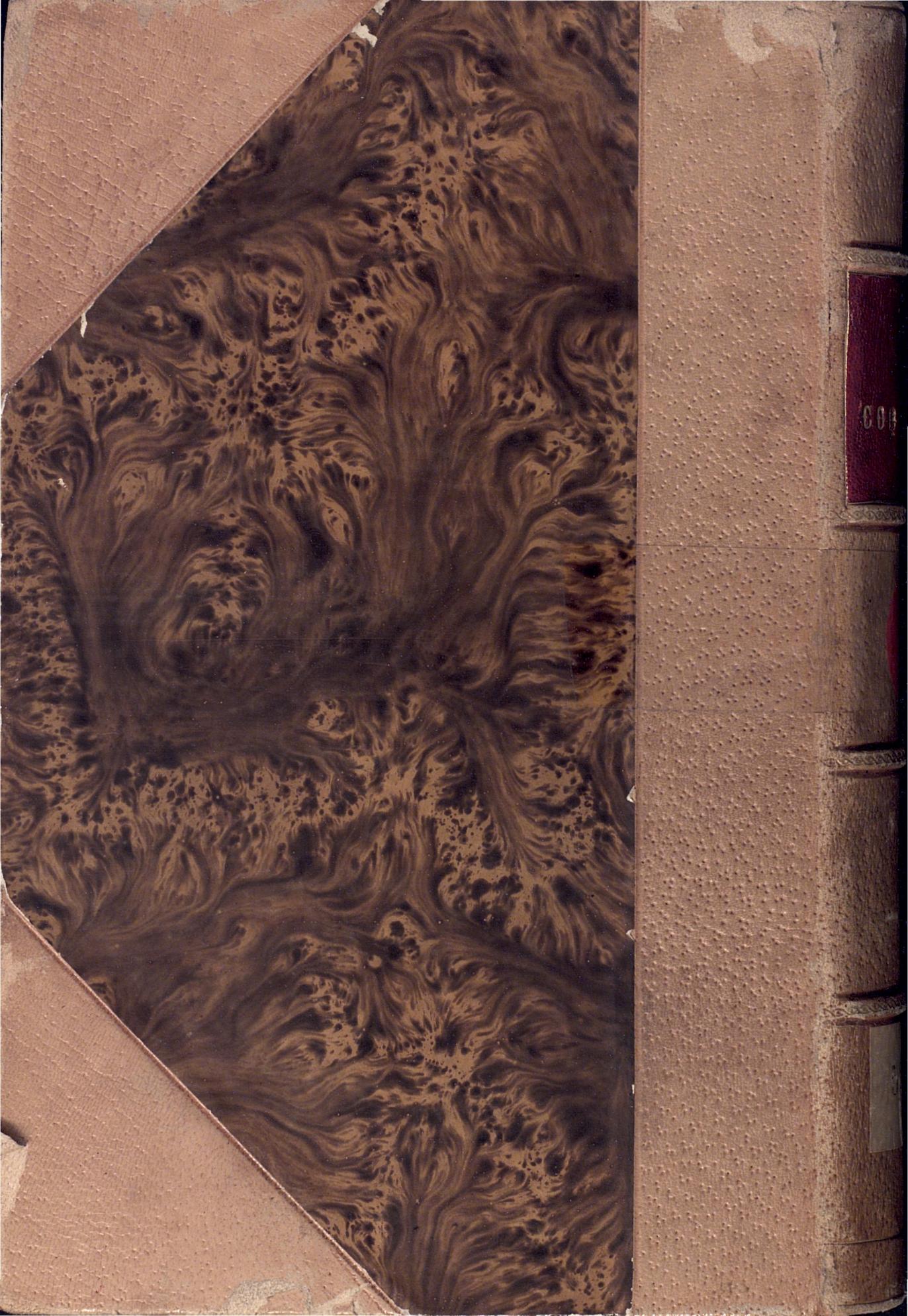
| | |
|---|---|
| Delattre (Louis). Contes de mon village . . . 3 50 | Maeterlinck (Maurice). Les Sept Princesses . . . 2 " |
| — Les Miroirs de jeunesse 3 50 | — Pelléas et Mélisande . 3 50 |
| — Une Rose à la Bouche. 3 50 | — Les Disciples à Saïs et les fragments de Novalis. 4 " |
| Demolder (E.) Contes d'Yperdamme 3 " | Marlow (G.) L'Ame en Exil . 3 " |
| — Impression d'Art . . . 3 " | Mauclair (Camille) Couronne de Clarté 3 50 |
| — James Ensor 3 " | Nautet (Francis). Notes sur la Littérature, 2 volumes <i>Vve Monnom</i> . 3 50 |
| — Récits de Nazareth. . 3 " | — Histoire des Lettres Belges d'expression française, <i>Ch. Rozez</i> . |
| des Ombiaux (M.) Vers de l'espoir 2 " | Pierron (Sander). Pages de Charité. 3 50 |
| — Chants des jours lointains (<i>épuisé</i>) . . . | Severin (Fernand). Le Lys . 2 " |
| — Les amants de Taille-
mark (<i>drame</i>) 2 " | — Le Don d'enfance . . . 2 " |
| — La Ronde du Trouvère 2 " | — Un chant dans l'ombre 3 " |
| Eekhoud (Georges) Nouvelles | Stiernet (H.) Histoires du Chat, etc. (dessins de Lynen. <i>Office de Publicité</i>) 1 50 |
| — Kermesses 3 50 | — Contes au Perron (Vos, Bruxelles) 2 " |
| — La Nouvelle Carthage. 4 " | De Régnier (H.) Le Bosquet de Psyché 2 " |
| — Les Fusillés de Malines 3 50 | — Contes à soi-même. . 3 " |
| — Au siècle de Shakes-
paere 3 " | — Episodes Sites et Son-
nets 3 " |
| — Kees Doorik 3 50 | — Poèmes 1895. Lemerre. 3 50 |
| — Kermesses 5 " | — Tel qu'en Songe . . . 3 50 |
| — Mes Communions . . . 5 " | Van Lerberghe (Ch.) Les
Flaieurs 1 " |
| Elskamp (Max.) Dominical . 2 " | Verhaeren (E.) Les Apparus dans mes chemins . 2 " |
| — Salutations, dont d'an-
géliques 3 50 | — Les Moines 3 " |
| — En Symbole vers l'Apos-
tolat. 3 50 | — Les Campagnes hallu-
cinées 3 50 |
| Kahn (Gustave). Chansons
d'amant. 3 50 | — Les Villages Illusoires. 3 50 |
| — Les Palais nomades . 3 50 | Vielé-Griffin. Les Cygnes . 3 " |
| Krains (H.) Histoires luna-
tiques 3 " | — Chevauchée d'Yeldis . 3 " |
| — Les bons Parents . . . 3 " | — Poésies complètes . . 3 50 |
| Maeterlinck (Maurice). Les
Aveugles (L'Intruse,
Les Aveugles). 3 " | |
| — La Princesse Maleine . 3 50 | |
| — Serres chaudes 3 " | |
| — L'Ornement des noces
spirituelles. 4 " | |

SOMMAIRE :

| | |
|--|---------------------|
| Francis Nautet | EMILE VERHAEREN |
| Le banquet Verhaeren | LE COQ ROUGE |
| Quatre impressions sentimentales | CAMILLE MAUCLAIR |
| St-Nicolas au Poppekeland | EUGÈNE DEMOLDER |
| Le moulin vide | EMILE VERHAEREN |
| La défaite | ANDRÉ RUYTERS |
| Les Jeux | RICHARD LEDENT |
| La légende de St-Dodon | MAURICE DES OMBIAUX |
| La bourrasque | GEORGES RAMAEKERS |
| Nouvelle | PAUL ARDEN |
| Critique littéraire | MAURICE DES OMBIAUX |
| A Horatio | CHARLES FRAPPART |
| Chronique littéraire | W. U. et S. P. |
| Chronique artistique | JAMES ENSOR |
| Picorée | PÉRINET |







Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.